Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4lalecture02pari

43
496

LA LECTURE

LA
LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Sér.4
t.2

LE MAYENÇAIS

Je n'ai jamais manqué de résolution dans ma vie, même très jeune, même au temps de la Révolution où, de façon et d'autres, tant de gens perdaient la tête. — (Excusez en passant cette lourde plaisanterie d'un vieux brave dont l'esprit n'eut pas grande occasion de s'affiner en campagne.) — Oui, bien que je me sois trouvé dans maintes situations critiques, j'ai toujours démêlé, tout de suite, avec sang-froid, le meilleur moyen de me tirer d'affaire. Partout où le coup d'œil et la poigne suffisaient, narguer le péril m'était un jeu. Impossible de me rappeler en détail un seul des cent combats où ma brutale franchise, ma prompte décision, secondées par deux bras et deux jarrets solides, m'ont sauvé de la mort, miraculeusement. Et cependant, — caprice curieux de ma mémoire, — je me souviens lucidement, en détail, comme si c'était hier, d'une seule circonstance, bien moins guerrière que romanesque, où, ne courant personnellement aucun réel danger, je ressentis avant d'agir une sorte d'hésitation et de doute tout à fait étrangers à mon caractère primesautier. La persistance et la netteté de ce souvenir tiennent peut-être précisément à ce que mes qualités très instinctives de flair et d'intrépidité n'y eurent qu'une part secondaire, tandis que, pour la première et l'unique fois de ma vie, un éveil de sensibilité me causa une sorte d'émotion que je ne connaissais pas. D'ailleurs, vous en jugerez mieux que moi. Voici le fait :

I

Après quatre mois de misère héroïque, quatre mois passés sous les flammes des bombes, *sous une voûte de feu*, comme disait notre Kléber, on nous emmena en Vendée. Je ne suis pas natif de ce pays-là et je m'en félicite. Néanmoins, tout autant que mes cama-

rades, je *rechignais* à combattre des Français, et, s'il avait fallu faire cette campagne sous les ordres d'autres chefs que ceux que nous aimions, nous nous serions, — ainsi que firent plusieurs, — laissé tomber de désespoir sur la route...

Volontaire, encore simple soldat, j'étais de l'arrière-garde du général Kléber.

Sous une pluie d'automne, fine, continuelle, par des chemins défoncés, nous approchions de Nantes; nous n'en étions même plus qu'à quelques lieues, lorsque la nuit et le mauvais temps nous obligèrent à faire halte dans un hameau misérable, ruiné, et qu'avaient déserté tous les hommes valides. Nous n'aurions trouvé là que des gites pitoyables et un accueil sournois. Heureusement le manoir était proche. Quoique harassés de nos marches forcées, la vision de quelques chopines de vin et de bottes de paille sèche nous alléchà. A la hâte nous choisimes pour guides deux vieillards que les autres semblaient considérer comme les plus notables de leur pays de misère, et, les poussant devant nous, nous fimes ce surplus de trajet d'un pas guilleret.

A vrai dire, au fond de sa sombre avenue de chênes séculaires, avec ses toits en poivrière qu'enserrait une couronne de créneaux, avec ses larges douves d'eau stagnante, cette immense façade de pierre grise, hermétiquement close, sans le moindre filet de lumière, était affreusement morne. Le silence des forêts marécageuses d'alentour, uniquement troublé par les vols effarouchés des oiseaux aquatiques, l'abandon et le délabrement de cette demeure perdue dans une telle solitude, nous impressionnèrent désagréablement. Un doute nous vint que ce manoir de tristesse et de mystère pût avoir d'autres hôtes que les rats et les hulottes, et en même temps que nous perdions l'espoir de toute bombance, notre méfiance contre nos guides s'accrut. Ne nous conduisaient-ils pas dans ce refuge de mort pour se débarrasser de nous ? Ou plutôt pour nous faire tomber dans quelque guet-apens ? Ces appréhensions, que nous nous communiquions l'un l'autre à voix basse, furent interrompues par un fracas de coups de crosses et de ferraille.

Trois ou quatre camarades nous avaient devancés, et, ayant franchi le pont de pierre qui enjambait la douve, ils heurtaient violemment au grand portail massif, garni encore de ses chaînes rouillées et de sa herse levée. Le bruit fit sortir les chouettes, les chauves-souris et les oiseaux nichés dans le lierre et les pierres disjointes; mais d'abord nul écho, nul mouvement de vie ne troublè-

rent le sommeil profond de la fantastique demeure. Perdant patience, nos compagnons redoublaient leur tapage, et des menaces ils allaient en venir aux voies de fait contre les guides, lorsqu'on perçut à l'intérieur un pas craintif et traînant sur les dalles. Peu après, avec précaution, le guichet s'entrouvrit.

A ce moment, nous avions à notre tour franchi l'arcade du pont et rejoint les camarades. Les pourparlers furent brefs. De notre côté partit une bordée de menaces et de jurons auxquels la face ridée et pâle qu'encadrait le guichet répondit par une prière de faire moins de bruit et par l'humble promesse d'aviser tout de suite à nous bien recevoir. Cette assurance, puis aussi l'arrivée du capitaine qui, chef du détachement, fendait les groupes pour se faire place, ramena un peu de calme. Presque aussitôt les pènes et les crochets de fer grincèrent dans les gâches, le portail s'ouvrit à deux battants et, nous ruant tous ensemble, d'une même poussée, nous nous trouvâmes dans une grande salle voûtée, en face d'un vieil homme dont les explications, à nos apostrophes rudes et devant nos mines rébarbatives, devinrent de plus en plus confuses. Notre chef cependant eut tôt fait de s'y retrouver. Ce vieux-là n'était que l'officieux. Le propriétaire de ces vieux murs lézardés, malade et soigné par sa fille, priait qu'on l'excusât, ainsi que la jeune citoyenne, si l'un et l'autre s'abstenaient de nous faire bon accueil en personne. Le vieux bonhomme avait ordre de nous fournir tout ce dont il pouvait disposer, de nous ouvrir tous les appartements disponibles, ainsi que les caves et les celliers.

Et en effet cette sorte de majordome remit docilement son gros trousseau de clefs à notre capitaine. Sur quoi nous congédiâmes nos guides assez doucement. Puis, les sentinelles postées sur le pont-levis, on désigna des hommes pour des corvées diverses : la paille, le bois et le reste. Le chef, flanqué de quatre hommes, parcourut les salles et les couloirs des combles aux souterrains, s'assurant que le malade, sa fille, leur officieux, en étaient bien les trois seuls habitants et que nul brigand ne s'y trouvait blotti. Bien que la situation même de ce manoir, cerné de douves profondes, nous mît à l'abri de toute surprise, le chef doubla le poste installé dans une petite impasse, à droite du portail, à l'entrée unique du rez-de-chaussée. Soit excès de prudence, soit ménagement pour la bonne volonté d'un hôte confiant et libéral, il fit mettre les paillasses et le foin, avec tout ce qu'on put trouver de couvertures, dans les grandes salles du bas, et nous recommanda de ne coucher que là, les uns

auprès des autres, afin d'être rassemblés au moindre bruit d'alerte. Il ajouta que les pièces du haut n'offraient d'ailleurs rien de plus confortable que celles où nous nous trouvions. Et, en toute vérité, ces salles eussent été assez spacieuses pour loger un nombre d'hommes quadruple. De ces appartements qui nous restaient fermés nous étions peu soucieux : l'habitude de changer d'abri à chaque étape, la quasi certitude de ne revoir jamais les mêmes contrées, non plus que les mêmes gens, nous blasaient d'une sorte d'indifférence nomade. En tout cas, ceux de nous qui auraient pu garder quelque curiosité des corridors immenses, des galeries désertes et des escaliers dérobés de cet étrange manoir, en furent bientôt distraits par le vin et les vivres qu'on posa sur les tables. En même temps, des bûches entassées dans la grande cheminée à colonnes, la flamme jaillit, et, après tant de marches dans ce pays d'embuscades, ce fut une détente générale de bien-être. Notre hôte n'avait rien épargné pour nous donner satisfaction ; on but, on mangea ferme ; mais, la faim s'apaisant plus vite que la soif, on porta beaucoup plus de santés qu'il n'était raisonnable, et le repas, au milieu de chandelles fichées dans les goulots de bouteilles, dégénéra bien vite en une orgie bruyante, que la fatigue et de longues privations pouvaient seules excuser.

Pas plus que les amis, je ne fais fi d'une chopine ; mais, quand j'ai mon content, il faudrait m'ouvrir les dents avec des tenailles pour m'en faire avaler une gorgée de surplus. Je trinquai donc à vide une bonne partie du repas, ce qui me permit de conserver ma pensée lucide et claire, alors que les autres divaguaient déjà de voix fort pâteuses. J'avais pleine conscience, parmi trente ou quarante énergumènes, d'être seul en possession de toute ma raison, lorsqu'il m'advint une chose si singulière que je doutai un instant de la netteté de ma vue.

Assis au milieu de la table, j'avais en face de moi un grand panneau de boiserie où s'encadrait, dans des moulures à rehauts d'or, le portrait d'une vieille aristocrate, sans doute aïeule ou bisaïeule de notre hôte, engoncée d'une collerette, les cheveux tuyautés au petit fer et attifée pour le reste à la mode burlesque de nos mères-grands. Je n'aurais pas remarqué cette bonne vieille personne sans quelques plaisanteries salées de mes voisins.

Bien que peu connaisseur, je levai machinalement le nez vers l'antique peinture et, dans cette clarté fumeuse des chandelles, elle m'apparut terne, voire même écaillée par endroits. Le visage, les

yeux surtout étaient si effacés que l'on n'en distinguait même plus la couleur. A cinq ou six reprises de suite j'en eus cette impression.

Une dernière fois, vers la fin du repas, il me sembla que le regard de ce portrait venait de prendre tout à coup un éclat de vie. J'en pouvais distinguer la teinte d'un bleu foncé. Je fixai ces yeux, et ces yeux me fixèrent avec une expression de crainte et de surprise; puis, vivement, ils se détournèrent de moi; aux changeantes clartés qui jouaient dans leurs prunelles, je crus comprendre que la dame du portrait contemplait mes compagnons l'un après l'autre; puis ce regard magique se posa de nouveau sur moi, et j'y crus lire une profonde tristesse, comme un appel muet et désespéré. Il y eut enfin dans les orbites de la vieille dame deux profonds trous de nuit, qui se voilèrent aussitôt de cette teinte inexpressive et terne de peinture effacée.

Est-ce que je ne rêvais pas?

Il eût été bien inutile, en l'état d'ébriété où se trouvaient mes camarades, de les questionner sur ce point; je me le demandai donc à moi-même, mais sans plus de succès. Je me sentais de sang-froid, et cependant j'étais sûr d'avoir vu le portrait me regarder. Je me levai, je pris une chandelle sur la table, je la haussai vers l'ancienne peinture, et, sans nul souci des quolibets ou gouailleries, je cherchai, en déplaçant la flamme, à redonner à ces yeux quelque éclat illusoire de vie. Ce fut vainement. Ces prunelles étaient mortes et bien mortes. Je ne m'entêtai pas davantage. N'ayant eu qu'une instruction sommaire, je me suis habitué de bonne heure à ne me jamais mettre l'esprit à la torture pour approfondir les choses qu'on ne s'explique pas du premier coup : le respect du mystère est l'ami du sommeil. Je laissai donc mes compagnons à table, et, n'ayant pas pris assez de boisson pour tromper la fatigue, je m'étendis sur ma paillasse, et, résolu à ne plus songer au regard de cette vieille dévote, je m'efforçai de dormir. A mon exemple, quelques-uns de mes compagnons se couchèrent et, cuvant leur vinasse, ronflèrent aussitôt; mais beaucoup demeurèrent attablés, firent un tel vacarme en chantant et en heurtant leurs gobelets que je me tournai et me retournai fièvreusement sans pouvoir fermer l'œil. Ce désagrément fut accru par les allées et venues de ceux qui, cherchant leurs paillasses sans pouvoir les retrouver, trébuchaient et tombaient sur moi. C'étaient le désordre, le bruit, l'atmosphère viciée d'une chambrée en bombance. Je suis peu délicat ; j'eus cependant un dégoût de cette promiscuité, un gros regret aussi de

ne pouvoir profiter en tout repos de cette nuit de bon gîte. L'idée me vint de quitter furtivement cette salle et de chercher, dans une autre partie déserte du manoir, quelque coin écarté où l'on put dormir en paix jusqu'à l'appel du matin. Je me glissai sans bruit vers la porte entre-bâillée : je la refermai doucement et me trouvai dans le vestibule voûté, désert, éclairé faiblement par la lueur du poste et où ne s'entendait que le pas de la sentinelle allant et venant sur le pont-levis. J'hésitai un instant au pied d'un escalier de pierre qui, tournant, s'enfonçait dans l'ombre. Mais que risquais-je ? Le capitaine n'avait défendu l'accès des autres étages par aucune consigne formelle. Je gravis donc les premières marches, et tout de suite, plongé dans l'obscurité, forcé de m'appuyer au mur, j'atteignis le premier palier, beaucoup plus clair. Je me trouvai dans une sorte de galerie sur laquelle ouvrait un grand nombre de portes. J'avançai. Il me sembla qu'une forme blanche traversait cette galerie, s'enfuyait devant moi ; ce fut si vague, si confus que j'y prêtai encore moins d'attention qu'au regard du portrait. Me fiant au hasard et suivant mon idée fixe, je poussai la première porte venue, et elle s'ouvrit d'elle-même.

Je venais de pénétrer, autant que j'en pus juger à la douteuse clarté de lune qui tombait de la haute croisée, dans une belle pièce parquetée, garnie de boiserie à fines moulures et meublée comme je l'aurais souhaité pour le soir de mes noces. Tout s'y trouvait en ordre parfait. A cela, puis à la courtepointe bien ajustée qui parait le lit, je jugeai la chambre inhabitée. Je jetai encore un regard dans la galerie : personne. Je repoussai la porte avec précaution, je retirai la courtepointe soigneusement, je la posai sur un fauteuil ; puis tout habillé, je m'étendis sur le lit, — un lit bien autrement moelleux que la paillasse d'en bas. Aucun bruit de l'orgie n'arrivait jusque-là. Les rideaux de l'alcôve sentaient bon. Je m'enfonçai le museau dans la plume, et, souriant de ma finesse autant que de la lourde niaiserie de mes camarades, je m'endormis le plus doucement du monde.

II

Le souffle d'une porte ouverte et vivement refermée me passa sur le visage et troubla mon sommeil. Peu après, le craquement du parquet acheva de m'éveiller. Sans aucune conscience de l'heure

ni de l'endroit, brusquement je me dressai sur mon séant et j'entr'ouvris les paupières. Par la fenêtre, la lune, perçant une brume moins dense, inondait toute la pièce d'une triste clarté qui me permit d'apercevoir confusément une sorte d'apparition, une silhouette de femme qui se détachait en blancheur sur la boiserie grise. Elle se tenait en face du lit, mais assez loin, dans une immobilité et un silence qui achevaient de rendre sa présence fantastique. Je me frottais les yeux, croyant encore rêver, lorsque cette personne blanche, après deux ou trois frémissements d'hésitation, fit un pas en avant et me parla d'une voix douce encore qu'altérée, saccadée d'émotion :

— Excusez-moi de troubler votre repos, Monsieur, mais le motif qui me détermine est si puissant que j'ai dû moi-même surmonter toute timidité afin de me présenter à vous cette nuit même.

Sa parole devint tremblante et, si étranger que je fusse aux façons des gens de manoir, je compris, par une sorte d'instinct, que mon premier devoir était de la rassurer. Je le fis de mon mieux, c'est à-dire en quelques phrases courtes, mais bien senties, et elle parut saisir mes bonnes intentions, quoique le ton élevé sur lequel je les formulai la fit tressaillir. Son attitude trahit ses craintes, et elle me fit de la main un geste vif, me supliant de parler moins haut.

Elle reprit très bas :

— J'eus ce soir occasion de vous voir un instant quand vous étiez à table parmi vos camarades, et votre air de sang-froid, votre tenue décente en ce relâchement des autres, m'ont si vivemement frappée que j'ai conçu tout aussitôt l'espoir de recourir à vous dans l'angoisse où je me débats vainement depuis tant de jours !

Mise en confiance par l'atttention que je lui prêtais, elle sortit de l'ombre et s'arrêta en pleine clarté lunaire. Je pus la contempler plus aisément. C'était une *demoiselle* : cela je l'avais deviné au son de sa voix ainsi qu'à la tournure de ses phrases et, bien que je n'aie jamais ressenti de sympathie pour les femmes d'une caste injustement privilégiée, je dois avouer que je fus dès l'abord prévenu en faveur de cette personne, car, si c'était une demoiselle, c'était une demoiselle très jeune et très jolie. Sa robe blanche ne me sembla pas ajustée selon les modes nouvelles, que, d'ailleurs, je n'avais fait qu'entrevoir à Paris ; mais, autant qu'un clabaud comme moi se flattait d'en juger, cette jupe longue l'accommodait de gracieuse façon. Un fichu de mousseline croisait l'échancrure du corsage un peu flottant et ses manches laissaient ses bras à demi nus. De

longues boucles noires retenues par un simple ruban encadraient le plus délicat visage qu'on pût imaginer en dépit de la décoloration de ses lèvres fines et de la pâleur mortelle de ses joues.

Toutefois, ce qui m'intrigua le plus, ce furent ses yeux, non pas tant par leur profondeur et leur douceur voilées de larmes retenues, mais parce que la teinte et le jeu des prunelles ravivèrent tout à coup le souvenir du portrait fantastique. Cette ressemblance me suggéra une réflexion qui ne m'était pas venue de suite, et, profitant de la gêne légère et de l'hésitation où mon examen attentif mettait cette jolie personne, je voulus, avant d'écouter son histoire, éclaircir le doute qui m'était venu.

— Je ne sais trop où vous m'avez pu voir, citoyenne, car le vin ne m'a pas troublé la vue, et je puis vous affirmer que nulle femme n'est entrée dans la salle où nous étions. Sauf le secours de quelque œil de bœuf invisible ou de cachette à jour secret, je ne sais par quel moyen vous m'avez observé.

Le teint de la demoiselle s'aviva imperceptiblement d'une rougeur fugitive, et, presque aussitôt, avec confusion, mais en toute bonne grâce, elle m'avoua :

— Il est vrai, Monsieur : je m'étais placée dans une cache pratiquée derrière ce vieux portrait dont les yeux, peints sur un double panneau mobile, permettent d'épier les gens. Nos vieux manoirs sont pleins de ces couloirs et de ces escaliers dérobés où s'ingéniait l'habileté des anciens architectes. Vous ne m'en voudrez pas d'en avoir usé en une circonstance où je n'avais nulle autre facilité de chercher du secours. La fixité de votre regard m'obligea à me retirer. Ne pouvant me décider à rentrer dans mon appartement avant d'avoir tenté, près de vous, une démarche suprême, je me promenais comme une âme en peine dans la galerie et me demandais vainement par quel moyen j'aurais loisir de vous attirer loin de tous vos camarades. Votre pas dans l'escalier m'a tenue en suspens. J'ai épié. En vous reconnaissant quand vous êtes entré dans cette pièce abandonnée pour y chercher le repos qu'en bas vous ne pouviez goûter, je compris que la Providence vous rapprochait de moi et, vaincue en mes derniers scrupules, j'attendis que tout fût endormi afin de vous entretenir sans crainte d'être surprise par les vôtres ou les miens.

Elle parlait sur un ton d'exaltation qui piquait davantage ma curiosité au sujet du secret qu'elle voulait me confier. Je m'étais relevé, et, assis sur le pied du lit, je prêtais l'oreille aux confi-

dences. J'aurais certes pu m'excuser de la liberté grande que j'avais prise de pénétrer dans d'autres appartements que ceux désignés par notre chef ; mais, du moment qu'elle considérait cette intrusion ainsi qu'une grâce providentielle, j'eusse été bien naïf d'en disculper le ciel. Elle jugea que mon mutisme témoignait de réflexions méfiantes et elle reprit de cette voix passionnée que saccadait toujours son oppression de douleur :

— Je suis, Monsieur, sans autre droit à votre bienveillance que le bonheur que je pourrais avoir de vous intéresser à mon malheur. Peut-être, en ces temps de trouble affreux où les âmes les plus clémentes se ferment par prudence à la pitié, où l'égoïsme est devenu pour les plus généreux la seule chance de salut, vous soucierez-vous peu de gagner la gratitude d'une malheureuse fille sans protection, sans ressource, cruellement éprouvée en tout ce qui lui est cher ? Cependant, ah ! cependant, si votre cœur fut un seul jour sensible à la tendresse d'une femme, ne me repoussez pas avant de m'avoir entendue, laissez-moi cette espérance dernière que le court et poignant récit de mon malheur pourra vous attendrir !

Son beau visage s'altérait visiblement. Elle avait peine à retenir ses larmes, et je devinais, au soulèvement de son fichu de mousseline, les battements effrénés de son cœur. Ses bras se levaient vers moi dans une imploration de tout son être, et je vis le mouvement qu'elle tenta pour se mettre à genoux. Je n'eus que le temps de l'en détourner, et, bien qu'assez prévenu contre ces belles éplorées qui usent si aisément des larmes pour détourner les soldats de leur devoir et qui gardent leur aisance de geste et leurs séductions de beauté dans les pires désespoirs, bien que moins familier encore avec toutes ces façons d'exprimer des choses simples en détours et subtilités de mots, je sentais bien que cette jeune fille m'avouait une angoisse sincère et que l'affectation de ses paroles provenait plutôt des erreurs de son éducation et des préjugés coutumiers et stupides du monde où elle avait vécu que d'un défaut de sentiments naturels. Je ne pus donc me défendre, sur l'instant, d'un élan de sympathie. En quelques mots très brefs, mais qui pourtant engageaient mon honneur, étourdiment, sans même savoir ce que je promettais, je lui jurai de faire l'impossible pour la servir.

Oui, voilà le serment qu'un jeune et ardent républicain, peu enclin aux cajoleries des femmes et longuement chapitre contre tous les prestiges de ces belles brigandes, se laissa arracher, en moins de dix minutes, par le jargon touchant et les génuflexions

d'une belle demoiselle ! Qu'elle m'eût demandé cela le matin, au grand jour, parmi les camarades, je lui aurais ri au nez et tourné les talons. Mais ces aristocrates ont des finesses dont, si méfiant fût-on, l'on ne se saurait garder. Le calme enchanté de ce manoir, cette grande pièce abandonnée, l'apparition soudaine de cette blanche personne, ce clair de lune enfin, pénétrant dans la chambre tout juste pour lui faire une auréole magique, hasard ou effets calculés, étaient d'un trop beau romanesque pour que l'âme d'un gars de vingt-deux ans, si rustaude et dénuée de poésie qu'elle fût, eût force de résistance.

Lorsque j'eus donné ma parole, je la priai de s'asseoir pour me conter le reste, et je me souviens même de m'être fort empressé à dégager le fauteuil de la courtepointe, afin que cette princesse de songe y pût prendre place. Diable me pardonne ! Je crois même que je me piquai alors de balbutier des phrases de politesse tant cette sotte manie de civilité banale et de prétentieuses manières est contagieuse ! En tout cas, elle me demanda mon nom. Je le lui donnai, avec l'indication de mon bataillon et de ma compagnie.

— J'espère, — me dit-elle avec un pâle sourire en même temps qu'elle acceptait mon aide pour s'asseoir, — j'espère que cette intervention sera pour vous aisée et sans danger. Mais, si discret que vous soyez, Monsieur, vous devez être las de mes vains préliminaires, et, puisque je n'ai d'autre moyen de m'acquitter de votre secours loyal et spontané que par une entière confiance, je n'y souffre plus de retard. Voici la cause de mon chagrin.

Et la voilà partie à me débiter son histoire d'amour :

— Mon père, le comte de Kernec, cédant à mon pressant désir et au souci de m'assurer un protecteur au cas où sa santé déjà chancelante déclinerait tout à fait, venait à peine de célébrer mes fiançailles avec le marquis de Varfleur que des troubles éclatèrent. Tandis que le marquis, embrassant avec l'enthousiasme de la jeunesse la cause royaliste, se jetait dans la coalition de la noblesse bretonne, mon père, en sa prudence avisée de vieillard, épuisé d'ailleurs par les progrès d'une maladie qui le cloue sur ce lit dont pour la première fois je viens de quitter le chevet, ne voulut prendre aucun parti. Il espéra, par son esprit conciliant et sa triste abstention, mettre sa demeure à l'abri d'affreuses représailles et obtenir d'y exhaler le dernier soupir dans une paix relative. Je ne me permis jamais de comparer la conduite de mon père

à celle du marquis, ni de juger s'il y avait plus de faiblesse d'un côté que de témérité de l'autre. Mais cette modération où je demeurai sans peine, car ma piété filiale égalait mon amour, ni le comte, ni le marquis ne la surent observer. Les temporisations de mon père s'accommodèrent mal des fougues de mon fiancé. O déplorables jours où la tendresse d'une femme est impuissante à calmer les passions des hommes! Mon père et mon fiancé m'aimaient, et cependant, en dépit de ma présence, leurs relations devinrent si tendues que j'en fus réduite, pour le repos de celui qui m'a donné le jour et pour la dignité de celui qui doit être mon époux, à souhaiter que ces entrevues pénibles devinssent plus rares. Hélas! jamais désir de filiale piété, formé contre le gré de l'amour, ne fut mieux exaucé! Le marquis rejoignit la grande armée et je ne le revis plus...

Ici, Mlle de Kernec porta son mouchoir à ses cils, et, aussi vrai que ses larmes étaient de vraies larmes, je me sentis le cœur touché. Je fis de mon mieux pour ne pas trop marquer l'embarras que j'avais d'une émotion nouvelle pour moi, mais ces demoiselles ont en elle une finesse si naturelle que celle-ci s'en aperçut et y puisa assez de confiance pour continuer :

— Ah! Monsieur, — reprit-elle en rapprochant son siège du lit contre lequel je me tenais appuyé, — concevez quelle fut mon angoisse durant ces mois d'absence! Restée auprès de mon père, à même à chaque instant de lui donner les soins que réclamait son état, toutes mes inquiétudes étaient pour le marquis. Dès que ce dernier m'envoyait de ses nouvelles, dès que je le savais sain et sauf, plein d'espoir, toujours passionnément fidèle, toujours couvert de gloire, toute ma sollicitude retournait à mon père, jusqu'à ce que, les nouvelles de l'armée devenant vieilles, mon tourment de l'absent me ressaisit tout entière. Je ne sais, Monsieur, si jamais vous avez éprouvé ces alternatives passionnées où, au regret cruel de ne pas avoir suivi l'être qu'on aime, s'ajoute presque aussitôt le remords d'avoir songé, fût-ce une seule minute, à quitter un autre être également aimé! Je préférais tour à tour celui dont l'existence était le plus en péril. Ces angoisses furent ma vie jusqu'au jour, — voici de cela deux semaines, — où j'appris que M. de Varfleur, intrépide jusqu'à la folie, venait d'être fait prisonnier dans la retraite de Luçon et dirigé sur la prison de Nantes. Mon père, ne courant aucun danger si imminent, toute ma pensée s'attacha au sort de mon fiancé. Et, parce qu'il était soudain le plus malheu-

reux, il me sembla que c'était lui que j'aimais le plus ! Dans l'impossibilité de me fier à personne, tous nos serviteurs nous ayant quitté, sauf notre vieux Picard, celui qui vous a reçu et dont la présence est encore plus indispensable à mon père que la mienne, je ne me préparais à rien moins qu'à quitter ce manoir, fût-ce pour une seule nuit, et à me rendre jusqu'à Nantes, sinon pour essayer de sauver le marquis, — est-il au monde un moyen de le sauver ? — du moins afin de tenter de le voir une dernière fois, afin de lui confirmer dans un dernier baiser la force et la constance de mon amour. Je sais que cette assurance lui sera dans la mort la seule et la suprême consolation. Quelques heures seulement me séparaient d'un voyage qui devait jusqu'à mon retour être couvert d'un prétexte plausible pour que mon père n'en prît aucune alarme, lorsque l'état du comte, comme si quelque pressentiment l'eût averti vaguement de mon abandon momentané, empira à tel point que je dus renoncer à quitter ce manoir. Et je vis depuis vingt-quatre heures dans une terreur atroce de voir mon père expirer sous mes yeux, dans une terreur aussi grande de ne pas aller voir mourir mon pauvre fiancé !

Ici la voix de la malheureuse enfant s'étrangla dans sa gorge. Elle me saisit les mains, me regarda fixement de ses grands yeux où l'angoisse avait tari les larmes et, par phrases entrecoupées où il n'y avait plus de prières à présent, plus rien qu'une détresse farouche, une obsession de cauchemar, elle s'exclama :

— N'avez vous pas entendu prononcer ce nom de Varfleur ? N'avez-vous rien appris, ou ne voulez-vous rien me dire ? *Il* est peut-être jugé ? Peut-être condamné ?... *Il* est peut-être mort ?

Ses mains se glacèrent sur mes mains. Ses yeux devinrent hagards, et elle paraissait obsédée d'une vision de guillotine. Je compris que les tourments répétés de ces dernières journées, avivés par le récit qu'elle venait d'achever, lui troublaient la raison, et je fis de mon mieux pour la rappeler à elle-même. Je lui assurai que j'entendais le nom du ci-devant marquis pour la première fois, que je ne savais rien de lui ; mais que, si inaccessibles que fussent les prisons, il était impossible qu'on l'en eût fait sortir pour monter à l'échafaud sans qu'elle en eût été avertie, sinon par lui, du moins par des amis. J'ajoutai ce que je pus imaginer pour lui rendre quelque espoir. Si les camarades, qui me surnommaient le taciturne, avaient pu écouter toutes mes belles raisons, ils n'auraient pas reconnu leur rude Mayençais, car cette sympathie, qui me

remuait le cœur, me débrouillait la langue, et je sus lui dégoiser maintes consolations en son propre jargon.

Mes raisons ne semblaient guère la convaincre. Elle eut cependant un tressaillement, où, faisant un effort décisif sur elle-même, elle parut se maîtriser.

— Oui, vous avez raison, — soupira-t-elle enfin, tandis qu'une nouvelle montée de larmes adoucissait l'anxiété de son regard et qu'elle retirait, non sans confusion, ses petites mains de sur mes doigts. — Oui, je veux espérer quand même, contre toute vraisemblance... Et, à vrai dire, c'est parce que j'espère encore que je suis venue à vous. Demain vous serez à Nantes. Par votre état, par cet uniforme même qui éloigne tout soupçon, mieux que n'importe lequel de nos amis, vous aurez la liberté de circuler dans la ville et de tenter des recherches dangereuses pour tout autre. Ah ! s'il vous est loisible d'entretenir le marquis seul à seul, dites-lui l'inquiétude que je ressens, dites lui la puissance inaltérable de ma tendresse: s'il vous est seulement possible de le rejoindre devant témoins, remettez-lui furtivement ce gage précieux de nos tristes amours, seul cadeau de fiançailles échangé dans le fugitif bonheur d'un beau jour sans lendemain ! C'est le signe d'adieu suprême entre nous convenu. En le retrouvant, il aura cette douceur, au moment de mourir, de savoir que je l'aime et lui reste fidèle...

De ses doigts fins et tremblants elle cherchait à dégrafer un petit joyau caché dans son fichu de mousseline, et qui, placé près de son cœur, frôlait son sein de neige. L'ayant dégagé, dans une sorte de pudeur elle se détourna de moi à peine une seconde. Je ne vis pas son geste, mais je devinai qu'elle portait furtivement le bijou à ses lèvres et qu'elle mettait dans ce baiser toute la passion de son âme jeune et pure. Puis, revenant vers moi, elle me tendit un de ces petits cœurs bretons, en or ciselé, que les nouveaux fiancés, aux jours de fête, achètent en double, bien pareils, et qu'ils échangent à chaque rencontre, afin que leur pensée l'un de l'autre soit sans cesse renouvelée. En prenant ce petit cœur, ma main trembla presque autant que la sienne.

Elle ajouta simplement dans un souffle très faible :

— Ce joyau-ci, dans nos superstitions naïves d'amoureux, représentait mon cœur. Après mon fiancé, je n'aimerai plus personne. Aussi je le lui donne afin qu'il le rapproche du sien et pour qu'il les emporte tous les deux dans la mort.

Elle baissa la tête pour ne plus voir le cœur d'or ou pour me

dérober sa pâleur et ses larmes ; puis ses doigts, s'ouvrant à regret, lentement, douloureusement, laissèrent tomber le joyau dans ma main. Ceci fut suivi d'un silence, où ni elle ni moi ne trouvâmes une parole à dire, — un silence qui me donna tout à coup, dans un souvenir lointain, la même sensation qu'un recueillement d'église pendant l'élévation. Ensuite elle releva vers moi son beau visage, et, m'enveloppant de son regard de douceur et de tristesse si profondes que la prière semblait venir plus encore de ses yeux que de ses lèvres, elle demanda :

— Vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas ?

Et je répondis de je ne sais trop quelle voix :

— Je le ferai.

Elle me fit un petit geste d'adieu, et, très vite, parce qu'elle se sentait sans doute à bout de force et tout près d'éclater en sanglots, de la clarté de la lune elle se retira dans l'ombre. Sa vague blancheur d'apparition flotta une seconde encore devant les boiseries grises ; puis, ainsi qu'elle était venue, sans bruit, elle disparut comme par enchantement, et je me retrouvai seul, encore tout engourdi de cette impression de rêve.

(A suivre). CHARLES FOLEY.

L'ITALIE CONTEMPORAINE[1]

I

LA PRESSE.

Ils sont curieux à examiner les grands journaux de la Péninsule, imprimés en caractères d'un œil fatigant par sa finesse, ils ne contiennent, dans leurs interminables colonnes, presque jamais d'articles signés. Un bulletin politique de médiocre importance, deux ou trois alinéas sur les choses de l'étranger puis, bout à bout, des nouvelles du monde entier, prises à n'importe quelle source et traduites, en grande hâte, sans nul souci d'élégance. Tous les potins de l'Europe se trouvent donc rapportés avec abondance. Je me souviens d'avoir lu, dans une gazette s'imprimant à Messine, trois colonnes sur un procès ultra mondain de Paris dont, à cause de la haute position de l'amant très orléaniste, nos feuilles parlèrent à peine. Dans ces conditions, on devine l'importance de la *Chronique locale;* elle a l'information et l'indiscrétion d'un concierge décachetant les lettres. C'est le triomphe des *racontars* et *des on dit.* Une feuille populaire de Rome a même adopté un système d'information des plus pratiques. Toute personne venant aux bureaux du Journal raconter ce qu'elle sait sur le procès en cause ou l'accident du jour et dont le récit peut être rédigé et inséré reçoit une gratification de deux francs, m'a-t-on dit.

Vous pensez si, à ce taux, les renseignements doivent faire défaut. Madame a-t-elle des démêlés avec une cuisinière récalcitrante qui ne veut point s'en aller et menace de se servir du petit

(1) Ces pages sont extraites du volume de notes de voyage et d'impressions etnographiques que M. Ernest Tissot publie à *la Librairie Académique* Perrin, sous ce titre : *Les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine.*

couteau ? Monsieur a-t-il été surpris en conversation trop confidentielle avec une servante aux jolis frisons ? Deux amis se disputant, un soir de *buveaille*, en sont-ils venus aux voies de fait ? Un commis s'est-il essayé aux falsifications d'écriture ? Des créanciers ont-ils eu le mauvais goût de perdre patience ? Une sérénade a-t-elle été chantée en dépit de maman duègne sous les fenêtres de fille ingénue ? Aussitôt la Gazette est avertie et, avec des détails de juge instructeur, elle racontera d'où vous venez, comment vous vivez, quelles sont vos relations, vos préférences, vos antécédents et vos habitudes.

Un romancier n'est pas mieux informé sur l'état civil ou l'état moral de ses personnages. Pour un voyageur soucieux d'étudier le peuple, une semblable lecture est unique mais on comprendra qu'à la longue, elle ne doive contribuer ni à développer les intelligences, ni à améliorer l'état des mœurs. D'autant que ces récits n'ont pas même l'agrément d'une forme piquante. Aucune réflexion ne les accompagne, aucune originalité ne les relève, ils sont relatés simplement, bêtement, avec la netteté et la franchise d'un phonographe.

Quant aux variétés littéraires, aux portraits d'hommes politiques, les journaux italiens n'en donnent guère. Les correspondants étrangers annonceront bien que M. Zola a terminé un nouveau feuilleton ; mais lorsque la version italienne paraîtra, il ne sera point conforme à la coutume de lui consacrer une étude plus ou moins détaillée. Evidemment le public n'y tiendrait pas.

De même les comptes rendus des « premières » se bornent à quelques lignes d'une exagération qui les rend insignifiantes. On donnait, à Florence, la *Gioconda* de Poncielli ; la première chanteuse, une étoile d'autrefois, en était à sa dernière saison, condamnée irrévocablement par l'*éléphantiasis*. Des journaux trouvèrent moyen de la complimenter sur sa beauté. C'est à croire qu'aucun rédacteur ne s'était donné la peine de se rendre au théâtre. Notez que l'actrice méritait des applaudissements. Son tempérament dramatique était extraordinaire. La correction cependant voudrait que l'on ne félicitât point une bossue de sa sveltesse.

Comme je m'étonnais de cet état de choses avec des Italiens, ils convinrent pour la plupart de la justesse de mes observations, ajoutant seulement, en manière d'explication : — Que voulez-vous ? il est certain que nos journaux n'ont aucuns soucis d'art, que la politique les absorbe et les déborde mais, depuis une dizaine d'années, les conditions de la Chose Publique sont devenues, chez nous, trop

importantes, trop grosses de menaces futures pour que nos intérêts et nos efforts ne soient point dirigés tous, exclusivement, de ce seul côté. Il faut un luxe matériel que nous ne possédons pas encore pour pouvoir prêter une oreille attentive à des discussions sur les mérites ou les infériorités d'un roman ou d'un opéra !...

Une autre raison l'empêcherait encore, toute matérielle celle-ci et que mes interlocuteurs ne songeaient point à me signaler : — les conditions pécuniaires de la presse quotidienne. — Conditions si déplorables que j'en arrive à croire que le métier de journaliste doit, en Italie, être la dernière des carrières libérales.

Or, si le premier venu devient assez vite capable de disserter sur les événements du jour ; d'ailleurs, les hommes politiques sont généralement heureux d'avoir un journal où exprimer leurs opinions, il n'en va plus de même, en matière de critique artistique ou littéraire.

Des années d'études, de lectures et de voyages restent indispensables, car, en admettant qu'on naisse auteur dramatique ou romancier, on devient critique et, de Sainte-Beuve à M. Brunetière, les exemples ne seraient point pour me contredire.

Aussi, en face de l'avenir qui leur serait réservé dans la presse quotidienne, les hommes d'instruction sérieuse — et l'Italie en compte plus d'un — préfèrent-ils sans doute se consacrer à l'enseignement secondaire qui, lui du moins, donnera à ses mandataires une position en rapport avec leur culture et leurs goûts intellectuels.

On devine aux mains de qui la presse est abandonnée ; de récents procès nous ont, hélas ! renseignés suffisamment, d'autant plus significatifs qu'ils touchaient à des journaux tenus parmi les plus respectables. M. Jules Case se plaignait, un jour, du manque d'honorabilité de la presse française, que faudrait-il dire de la presse italienne ?

Peu de temps après ma première arrivée à Rome, je me souviens d'avoir raconté à une personne d'excellente société que je devais avoir prochainement l'intérêt de dîner avec les rédacteurs de l'une des principales gazettes. Ce furent aussitôt des recommandations avisées. On n'était pas l'ami de ces messieurs ; le journalisme n'était point en Italie ce qu'il est en France et comme je manquais d'observations personnelles, je suivis ces conseils que je ne tardai point à reconnaître remplis d'une juste expérience. Toutefois, je tiens à l'ajouter, la lutte pour la vie est, dans ce monde-là, trop

ardue pour que les individus soient complètement responsables de leurs écarts de conduite. On a beau jeu de blâmer les compromissions de quelques-uns, mais si l'on réfléchit qu'après des années de luttes, des kilomètres de copie et combien d'efforts dépensés, ceux-là même se trouvent, comme au premier jour, ou peu s'en faut, avec à peine de quoi vivre, on comprendra, en les excusant, sans les légitimer, leurs tentatives en quelque sorte désespérées. J'évite les chiffres toujours discutables, mais en thèse générale, j'ai remarqué que les journalistes italiens arrivés en sont réduits à se contenter d'honoraires que l'on n'oserait, à Paris, offrir à des débutants.

Ces considérations m'empêchent de tenir pour très efficaces les tentatives de rapprochement que des hommes animés des plus excellentes intentions ne cessent de faire entre la France et l'Italie. Au point de vue littéraire, l'union est complète ; nos romans sont préférés, nos pièces se jouent partout, et vous savez l'enthousiasme dont nous nous sommes pris pour l'admirable d'Annunzio, sans parler de *Falstaff* ou d'*Othello*. Au point de vue politique, divers obstacles persistent, insurmontables ; la *Triple Alliance*, d'abord, puis la presse qui, mal conseillée, ne cesse d'envenimer, jour après jour, nos rapports d'ancienne amitié. Quand on pense qu'une des premières, si ce n'est la première gazette de là-bas, se donne la peine de traduire, dans chacun de ses numéros, toutes les phrases offensantes pour l'Italie qu'il a été possible de découvrir dans nos quotidiens. Les articles sympathiques des grands journaux sont ordinairement passés sous silence, mais qu'une feuille de dernière catégorie et dont j'ignore souvent jusqu'au nom, se permette une critique quelconque sur la vie politique italienne, aussitôt les ciseaux du rédacteur de couper et sa plume de traduire sans aucune indulgence, comme bien l'on supposera. Un tel procédé n'a pas besoin d'épithète. Je suis certain que ce livre aura fort à en pâtir et qu'on exagérera ce qu'il renferme d'hyperboliquement satirique pour s'abstenir de constater de quel amour profond il témoigne envers cette Italie dont il faut aimer les mortelles beautés et adorer la beauté immortelle !

D'autres m'assuraient pourtant que les paroles de la presse importaient moins en Italie qu'en France sur l'état des esprits. N'en croyez rien. De tels exercices répétés des années et des années sont la goutte d'eau dont la persistance finit par creuser jusqu'au granit. Si les peuples d'Italie en arrivent un jour à nous oublier, l'histoire le

dira, la responsabilité pour une part majeure en incombera à la presse officieuse !...

II

LA DÉCENTRALISATION

Je ne traiterai la question qu'au point de vue littéraire, afin de mieux indiquer les déplorables résultats de cette organisation, qui consiste à répartir dans plusieurs capitales, la vie intellectuelle d'un pays.

A première vue, il faut le reconnaître, l'art moderne italien ne présente aucun caractère général nettement accentué et je serai fort empêché d'en tracer en peu de lignes un tableau à peu près satisfaisant. C'est l'individualisme à outrance sans aucun groupement d'amitié, ni même d'intérêt. Malgré la célébrité un peu oubliée de son nom, M. Edmond de Amicis n'a pas formé de successeurs. Un instant, on put croire que l'*École vériste* rappellerait, en s'en différenciant, l'école de Médan, mais le groupe a vite eu fait de se désagréger. De même, en poésie, les odes savantes et charmantes de M. Carducci n'ont trouvé que peu d'imitateurs et les trois ou quatre symbolistes de Naples restent d'importation et d'imitation absolument étrangères.

Au théâtre, les uns font du réalisme à outrance, les autres reprennent des histoires bleues sans juger nécessaire ou sans trouver le moyen de réunir leurs tentatives dans un but commun, de manière à frapper plus fort et à s'imposer plus vite. En sorte que devant tant de noms et tant d'œuvres également mal connues, le public hésitant à choisir, dans son ignorance et sa paresse, craint de n'en point avoir pour son argent et préfère se retirer, épouvanté qu'il est d'ailleurs à plus d'un titre par cette marée montante de livres et d'auteurs.

Afin qu'on ne m'accuse point d'italophobie, je citerai ces paroles d'une revue romaine : « Il semble, en vérité, qu'ont recommencé, « pour l'Italie, ces temps obscurs où les barbares des contrées ex « trêmes vinrent bouleverser un sol que la poudre des étrangers « avait cependant formé. Dans leur course dévastatrice, ils jetèrent « bas toutes les images de la Beauté ; ils effacèrent tous les ves-

« tiges de la Pensée humaine. Mais la présente barbarie est, selon « nous, pire ou du moins plus vile encore, car elle n'a pas même, « comme celle d'autrefois, la grandeur des violences aveugles et « irrésistibles. (1) »

Le manque d'une capitale intellectuelle, imposant au pays ses préférences et antipathies, me semble être pour beaucoup dans ce regrettable état de choses. Voyagez par cette terre d'élection et de prédilection, interviewez les hommes en position de savoir et vous serez surpris de constater que leurs préférences hésitent bizarrement d'objets et de sujets.

A Florence, on vous nommera, comme premiers romanciers d'Italie, des écrivains regardés, à Rome, comme de cinquième ou sixième ordre. C'est ainsi que le maladif Gabriele d'Annunzio, si admiré dans les provinces méridionales, l'est beaucoup moins dans celles du nord, tandis qu'inversement le sentimental, le très catholique Antonio Fogazzaro, que Turin, Venise et Florence applaudissent sans restriction, est à peine goûté à Rome et à Naples.

Un romancier italien — et ce que je dis des romanciers pourrait, avec plus de justesse encore, s'appliquer aux poètes, aux auteurs dramatiques — n'a pas seulement un public, une ville à conquérir. De province en province, l'entreprise est à recommencer. La vie humaine n'y saurait suffire. L'écrivain même célèbre ne s'adresse qu'à un public très restreint. Cinq éditions, en Italie, c'est déjà considérable, au moins comme le trentième mille à Paris. Aussi les prétentions seront-elles forcément des plus modestes.

On ne me croirait pas, si j'ajoutais combien, les droits de traductions exceptés, les romans d'Annunzio rapportèrent à leur auteur. Comparez ce détail aux légitimes exigences de nos académiciens présents ou futurs, et vous sentirez, du coup, à quel point la littérature doit être considérée de l'autre côté des Alpes, comme une chose de peu d'importance, d'honorabilité plus que médiocre.

Dans une civilisation basée sur le respect de l'argent, comme notre civilisation moderne, il devient facile à comprendre qu'elle sera tenue en petite estime, une vocation qui donnera à ceux qui l'auront choisie, à peine de quoi subsister.

On m'objectera, sans doute, l'exemple des petits Etats du seizième siècle et que le morcellement du territoire n'empêcha point l'art italien d'être, à cette époque, le premier du monde pensant. La remar-

(1) *Le Convito*, livre I, préface.

que est plus spécieuse que probante, car les conditions de la vie artistique ont tellement changé qu'une comparaison avec le passé ne saurait plus être fertile en enseignements.

Tandis que la faveur d'un prince d'Este ou d'un Laurent de Médicis suffisait, jadis, à établir la renommée et la fortune d'un poète, nos contemporains, au contraire, traitent directement avec un public qui, seul, au hasard de préférences à peine influencées par les voix de la critique, assure ou refuse le succès moral et matériel, c'est-à-dire dans nombre de cas le pain quotidien.

La première condition reste donc que ce public existe et qu'il représente une homogénéité suffisante pour que ses manifestations soient de quelque importance. Mais alors si, au lieu d'un public, nous en avons cinq ou six, séparés par des divergences de goût, de tempérament, d'éducation et surtout par des vanités patriotiques — de sorte que l'on croirait déroger en admettant ce qu'admire son voisin — nous assisterons à ce spectacle affligeant d'efforts qui, au lieu de s'entre-soutenir, en arriveront à se neutraliser, en se discréditant les uns les autres.

A Florence, on affecte d'ignorer les essais de la jeunesse napolitaine. A Milan, on dit couramment que la vie littéraire de Rome est d'importance secondaire. Les maisons d'éducation au lieu d'être réunies dans une capitale et de s'affirmer par une concurrence loyale sont disséminées dans cinq ou six grandes villes, se reposant complaisamment sur leurs lauriers respectifs. Les périodiques ont aussi leurs sièges n'importe où.

Un magazine ne s'avisa-t-il pas de se fonder à Bergame ? Il n'est si modeste ville de province qui n'ait sa revue et se figure bénévolement qu'elle soit en passe de devenir la première d'Italie. Les paroles exagérées des amis encourageraient cette illusion, mais, au quart d'heure de Rabelais, la vérité reprend ses droits et, après quelques semestres, les déficits ont raison des tentatives hasardeuses et hasardées.

Cependant, c'est à considérer le théâtre italien contemporain et son organisation déplorable que l'on aperçoit le plus nettement, les multiples inconvénients de ce fâcheux état de choses. La capitale n'existant que géographiquement parlant et les finances municipales ne permettant point de grosses subventions, il a fallu renoncer à l'établissement de troupes fixes jouant un répertoire classique.

Le système adopté est celui des tournées ininterrompues avec arrêts plus ou moins prolongés, variant de huit jours à trois mois,

selon l'importance de la cité. Dans ces conditions nulle étude sérieuse n'est possible ; obligés de renouveler sans cesse leur affiche, les acteurs savent plus ou moins une vingtaine de pièces qu'ils ne répètent guère, jouant au souffleur, selon le hasard de l'inspiration, le bon caprice de l'heure.

Il n'est drame si compliqué soit-il — c'est un des principaux critiques italiens qui me l'affirmait — il n'est comédie si mouvementée soit-elle qui obtienne d'être montée en plus de huit jours de répétitions. Il va sans dire que telle pièce, que telle actrice faisant fureur à Milan seront outrageusement sifflées à Rome et vice versa, au hasard de raisons souvent inexplicables. Rien de stable, rien de permanent.

Pour remplir leur caisse, les directeurs se verront dans l'obligation de changer constamment leur personnel et leur répertoire. C'est un perpétuel va-et-vient de voyages, d'arrivées, de départs, de pièces de tous genres, montées hâtivement, avec des décors épouvantables et n'importe quels costumes. On prévoit le résultat.

Tant et si bien que lorsque le comité des fêtes pour le *quatrième Centenaire de Torquato Tasso* décida de reprendre l'adorable pastorale de l'*Aminta*, aucune des troupes en exercice ne présentait les éléments nécessaires à l'exécution d'une telle œuvre. En désespoir de cause, on s'adressa à l'École de récitation de Florence qui promit le concours de ses élèves. Puis de grandes choses se préparèrent.

Ce fut, au théâtre de l'Argentine de Rome : la reine, la cour, les notabilités de la capitale politique devaient assister à la représentation. Enfin le rideau se leva ; la scène était fleurie de roses et de camélias naturels ; c'était un bois véritable, un bois sentimental, un de ceux *qui sont chers aux Muses et aux Arts*. Sur de grêles et charmantes musiques de l'époque, les acteurs, costumés à ravir, commencèrent à dire les vers d'amour de cette pastorale sans action. Mais la salle était grande, leur voix se perdait ; où l'art le plus subtil eût été nécessaire, ces élèves de plus de bonne volonté que d'expérience échouèrent aussi complètement qu'il est possible d'échouer. La presse se montra sans pitié. Imaginez *Bérénice* récité, à l'Opéra, par les élèves du Conservatoire et vous comprendrez l'effet de stupeur.

En résumé, je ne crois pas que ni la littérature, ni l'art théâtral de l'Italie contemporaine manquent de talents, d'esprits de premier ordre mais au contraire, que ces talents eux, manquent d'un public

homogène, disposé à les soutenir et à les imposer. Ils restent donc des forces isolées ; aussi les résultats moraux et pécuniaires ne sont-ils pas en rapport avec les efforts dépensés. On prétend qu'en une heure de découragement, M. Gabriele d'Annunzio aurait dit qu'il était résolu à ne publier que les traductions françaises de ses œuvres futures.

Pour des raisons de même ordre, Mme Eleonora Duse a presque renoncé à jouer en Italie. Entre mille, ces traits sont significatifs. Ils montrent que la lutte est impossible et qu'à vouloir, du Nord au Midi, s'imposer au public latin, les mieux doués perdent et leurs temps et leur peine.

Tels sont les effets précis de la décentralisation italienne.

III

LE MENSONGE

Le mot est à coup sûr plus considérable que ma pensée. Je n'ai su en trouver de meilleur, — la *galeïade* de Tartarin étant essentiellement tarascone et comportant des gestes bouffons, étrangers au caractère italien. D'ailleurs, le mensonge n'est qu'un de ces péchés véniels « qui affaiblissent la vie de la grâce sans nous la faire perdre entièrement » — dira le *Catéchisme* — et vous savez, peut-être, qu'un esprit amoureux de paradoxes et qui devait hélas, payer bien cher ce besoin d'originalité, voyait une des causes de notre infériorité dans ce qu'il appelait la *Décadence du mensonge* parmi la société moderne. Enfin ce défaut, tel que le pratiquent volontiers les Italiens, semble plutôt une habitude de paroles n'égarant que les touristes maladroits et dont les gens du pays ne sont pas dupes une fois sur mille. Dans ces conditions, le terme est acceptable, je l'expliquerai par des anecdotes :

Une jeune Française, mariée de la quinzaine et dont le mari était sculpteur, s'installait chez de vieux Romains de la Rome papale. De menus objets lui faisaient défaut. La loueuse de chambres indiqua des magasins et, au retour de sa nouvelle locataire, s'informa des emplettes. La jeune femme ouvrait des yeux épouvantés ; la vie à Rome était d'une cherté abominable. La matrone n'y

comprenait rien. Enfin, on s'expliqua, la nouvelle venue avait payé ce que lui demandaient les fournisseurs, c'est à-dire un bon tiers de plus qu'il ne fallait. Alors, ce furent des recommandations, coupées d'éclats de rire; jamais personne n'achetait ainsi, sans discussion, ce n'était pas la coutume, on marchandait partout, même dans les magasins tapissés de *prix fixes* en lettres dorées. Les Anglais seuls agissent autrement!... Encore maintenant que Rome n'est plus papale — faudrait-il dire plutôt *agissaient* autrement. Le cas des Milords distribuant sans compter les livres sterling est en train de devenir légendaire. Leur sens pratique s'est ému de passer pour les éternelles dupes de tous les vendeurs de bibelots d'Italie et il en est peu, il n'en est point qui marchandent avec plus de tenacité, d'une voix plus arrogante, d'un air plus insolent.

Quoi qu'il en soit, cette coutume de demander, d'abord, le double du prix convenable est une des habitudes invétérées du commerce italien. Je me souviens qu'à Naples, je marchandais, un soir que j'étais pressé, un sac de voyage. On me demandait une somme ridicule. Fatigué déjà de toutes les paroles qu'il me faudrait aligner, j'allais renoncer en disant: — « Oh si vous commencez ainsi, ce n'est pas la peine, je n'ai pas le temps! » — Lorsque le commis me répondit, avec un drôle de sourire, interloqué: — « Mais nous allons nous entendre, combien m'en donnez-vous? discutons un peu. Nous ne savons pas vendre autrement! » — Le procédé est constant: le commerçant propose un prix, le client un autre, la discussion s'engage impayable de pantomimes et de paroles et après un quart d'heure perdu, le marché se conclut plus ou moins avantageusement selon que vous avez montré plus ou moins de savoir faire. Sur le chapitre, ce que j'ai vu de mieux, ce fut, après une demi-journée de pouparlers, l'acquisition pour 200 fr. d'une console dorée, style empire, dont on prétendait vouloir 1.500 francs.

Alors, pour me servir d'une image plutôt hardie, le commerce italien serait donc basé sur le mensonge? Il faut observer que le client sachant le piège se gardera d'y tomber, que seuls les étrangers s'y laisseront prendre et encore, une fois peut-être, jamais deux, en sorte que ces mensonges inutiles dont personne ne voudrait être dupe ne servent, en réalité, qu'à ralentir les marchés, qu'à faire douter de la bonne foi des négociants. Pour quelques centaines de francs gagnés ainsi, bon an, mal an, que de temps perdu, de doutes semés dans le public! Par crainte de trop payer,

le client cessera d'être raisonnable et ce sera, en somme, bien plus souvent, le marchand que l'acquéreur, qui aura le plus à pâtir de ce fâcheux état de choses.

En politique, le procédé est pareil, mais ses résultats étant plus considérables sont aussi plus graves de conséquences désastreuses. Chaque année, dans la gestion des finances italiennes, il y a une époque critique. C'est, au moment du payement des coupons de la rente, au moment du règlement des comptes du budget, le quart d'heure de Rabelais en face du déficit plus ou moins sérieux mais inévitable tant que l'Italie n'aura pas la sagesse de mettre son train de gouvernement en rapport avec des ressources qui pour êtres considérables n'en restent pas moins limitées.

Alors, subrepticement, des messagers discrets partent de Rome s'en allant à la chasse des millions anglais, français ou allemands, car les alliés politiques ne sont pas nécessairement les alliés financiers.

Or, cette année-là, — je parle de choses passées et qui seront bientôt historiques, — les banquiers londoniens et parisiens avaient trouvé leur intérêt à prêter la forte somme. La presse n'avait point à en parler, négociations et conclusions se passant à huis clos. L'échéance suivante, aux guichets de Londres comme à ceux de Paris, on refusa de continuer le crédit. La chose se sut. Comment ? *Chi lo sa!...* Ce n'est point mon affaire de le dire. Je puis seulement raconter que tandis que la presse transalpine évitait toute allusion trop nette aux malcomplaisances anglaises, des phrases directes et significatives s'imprimèrent sur notre compte.

Tant et si bien que d'aucuns qui ont pour vocation de diagnostiquer, en style académique, l'état de la politique européenne insinuèrent, et, dans une revue de première importance, qu'il devenait puéril, à la vérité, de s'étonner de la froideur grandissante de l'Italie à notre égard puisqu'aux vives avances du nouveau ministère d'alors nos banquiers avaient osé répondre par une fin de non recevoir aussi péremptoire.

On le voit, le mensonge conditionnel avait eu les résultats espérés. La démarche fut si adroite, dans sa complication, que nos plus fins publicistes s'y laissèrent prendre, ignorant ce qui s'était passé, l'année d'avant, à Paris et, cette même année-là, à Londres. Pour montrer que je ne fais point du roman diplomatique mais de l'histoire contemporaine, j'ajouterai que les banquiers allemands sauvèrent une situation qui était à cette époque, plus

compromise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cette conduite d'une psychologie à ravir un historien diplomatique où, *premièrement*, en parlant lorsqu'il était bienséant de ne point parler et où, *secondement*, en ne disant qu'une partie de la vérité on en dénaturait la parfaite signification, témoigne d'une casuistique intérieure tout à fait peu rassurante. Pour nos intelligences gauloises, amies de la logique et de la franchise, les tergiversations, les réticences, les hyperboles et les euphémismes de tels esprits forment un sable mouvant sur lequel nous finissons, de crainte d'être dupes, par méconnaître jusqu'aux paroles sincères.

En cette occurrence d'ailleurs, les faits prouvèrent, hélas ! ce que valaient les beaux discours dont on nous accablait depuis six mois. Plus avisés que nos diplomates de rédaction, nos banquiers avaient eu sans doute des tuyaux plus sûrs, car tandis que nos journaux notaient, avec des encouragements d'amitié, cette aube attendue de jours meilleurs, plusieurs mois avant la date voulue, la Triple Alliance était renouvelée en grand mystère, en grande hâte. Tout finit cependant par se découvrir et notre désillusion ne fut pas petite à constater que le bon vouloir d'un premier ministre, ami de la France et désireux, semblait-il, de s'en rapprocher effectivement n'était, en somme, qu'un sentiment d'homme privé et qu'il devait sacrifier à la volonté, en ce cas absolue, du souverain. Puis les choses continuèrent, comme par le passé, d'autant que l'ère crispienne ne tarda point à recommencer.

Avez-vous compris, maintenant, ce que je veux dire lorsque je prétends que la franchise n'est pas (en commerce comme en politique, comme en d'autres domaines) la qualité dominante des Italiens modernes ?

Ernest Tissot.

LES MORTS QUI PARLENT[1]

(Suite.)

XVIII

RENVERSE

— La parole est à M. Elzéar Bayonne.

Une fois de plus, ces mots tombèrent du fauteuil présidentiel où Duputel digérait sa déconvenue. Une fois de plus, ils produisirent sur la Chambre les effets décrits au début de ce récit. Mais dans le recueillement silencieux qui suivit l'apparition de l'orateur socialiste à la tribune, il y avait cette fois autre chose que la curiosité d'entendre une belle musique : il y avait l'attente d'un acte.

Boutevierge interpellait sur la politique générale un cabinet qui n'existait plus que de nom. Amputé de quatre membres par les débarquements et par l'élection de son chef à la Présidence, ce débris de ministère, où un seul homme cumulait trois portefeuilles, était resté quelques jours en fonction pour installer Mirevault. Les indications que donnerait un grand débat parlementaire allaient permettre de choisir un programme et un personnel de gouvernement ; on espérait qu'il s'en dégagerait une majorité favorable aux vues du nouveau Président. Des gens disaient, — et ils le disaient sans rire, — que Mirevault avait l'intention de gouverner. On lui prêtait le dessein d'élargir d'abord sa base d'action ; il voulait, assurait-on, couper en deux le parti socialiste, se rattacher les éléments assimilables de ce parti ; le pacte serait scellé par le dépôt de quelques projets de loi démocratiques, par des satisfactions de personnes qui amèneraient aux affaires le plus qualifié des agitateurs réformistes.

Bayonne était assiégé de séductions. Des émissaires lui murmu-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

raient à l'oreille des paroles significatives. Ces suggestions s'étaient précisées, la veille du jour fixé pour le débat qui devait orienter les esprits. Le Directeur de la Sûreté avait abordé son parent, comme par hasard, dans le couloir désert des commissions.

— Mon cher cousin, avait dit Joseph, il faut pourtant que nous causions à cœur ouvert. Nul ne vous admire plus que moi; et j'aurais bien peu l'esprit de famille, si je ne trahissais pas pour votre édification personnelle, quelque chose des renseignements que j'ai recueillis. Je sais positivement qu'*on* désire vous faire une place parmi les ouvriers de l'ère nouvelle. La réorganisation de de notre système colonial, l'essai sur ce terrain vierge de quelques principes acceptables dans la doctrine socialiste, qu'elle tâche plus digne de vos talents? Seul, vous pouvez la mener à bien; et ce ne serait là, pour un véritable homme d'État, que la préface de cette grande œuvre urgente, la réorganisation intérieure de la France. Si vous tenez demain un langage qui rende l'accord possible, les intentions dont je vous fais confidence se traduiront en actes immédiats. Je le sais positivement. — Et le regard glauque souligna, amplifia le sens de ces graves déclarations.

Elles avaient jeté Elzéar dans un trouble mental qu'il ne dominait plus. Le pouvoir! La faculté de pétrir enfin à son gré la glaise humaine! Avec une superbe confiance dans ses forces, il laissait courir son imagination sur les larges horizons ouverts par Joseph. Qu'il mît seulement le pied au premier échelon, et l'ascension des autres ne serait qu'un jeu; bientôt, au sommet, il se dresserait seul, maître, tout-puissant modeleur qui donnerait à un grand peuple la figure de sa pensée; l'un de ces illustres privilégiés dont le nom résume une époque de l'histoire et s'établit à jamais dans l'admiration des hommes. Un mot à dire, — le verbiage insignifiant qu'on lui demandait pour apprivoiser les nigauds, — et les rêves de son enfance se réalisaient, il était un des élus de la promesse, comme Moïse et Josué, David et Salomon. — Aux heures des grandes ivresses imaginatives, il redevenait toujours le petit songeur du *Fumier de Job;* c'était encore sous ces noms, à travers le prisme de la formation première, indélébile, qu'il apercevait les objets et les modèles de ses ambitions.

Entre le fruit si longtemps convoité, mûr enfin, et sa main qui allait le cueillir, un seul obstacle : le caprice d'une femme. Certes, il la voulait avant tout, l'adorable créature; ce désir exaspéré parlait plus fort que les autres, dans ses sens enfiévrés, dans son

imagination éblouie par tout ce qu'il y avait de délirant autour de cette image : la belle, la noble, l'opulente princesse dans ses bras, Daria devenue son bien, sa chose, sa femme. Mais fallait-il donc opter entre les deux rêves? Pouvait-elle demander sérieusement qu'elle sacrifiât le second à une fantaisie d'idéalisme mal compris?

Un caprice : il qualifiait ainsi, avec un peu d'humeur, les exigences du bosquet d'Apollon; cet enthousiasme intransigeant qu'il avait d'abord partagé, dans un élan de passion, qu'il jugeait mieux maintenant, à la clarté de la réflexion. Et s'il passait outre, qu'en résulterait-il, après tout? Un court malentendu, un mouvement de dépit qu'il apaiserait vite avec la démonstration de cette vérité irréfutable : on sert mieux ses idées par un acte sage que par un beau cri. — D'ailleurs, n'allait-il pas se rapprocher d'elle en montant? La véritable barrière entre elle et lui, n'était-ce pas l'humilité des origines, les tares sociales du petit juif poussé sur le *Fumier de Job?* Nonobstant les déclarations qu'elle avait faites, Elzéar demeurait persuadé de ce qu'il redoutait par-dessus tout, mal guéri d'une terreur qui le paralysait depuis si longtemps. Ministre demain, premier ministre bientôt, maître des hommes, le Disraeli français, il deviendrait l'égal de la fière princesse ; elle se rendrait au prestige d'une aussi haute fortune. — Il prêtait à Daria sa propre mesure de la grandeur humaine. Comme Esther naguère, comme les autres, il retombait toujours dans leur erreur de calcul; il raisonnait exactement sur les motifs raisonnables qui déterminent d'habitude les intelligences et les cœurs; il ne tenait pas compte de l'*astre troublant*, des forces du sentiment irraisonné dans certaines âmes.

Après son entretien avec Joseph, il avait passé la soirée et une moitié de la nuit dans cette agitation cruelle, ballotté entre ses désirs, ses craintes, prenant et rejetant des résolutions opposées, écrivant et déchirant des canevas de discours contradictoires. L'angoisse de la lutte intérieure avait continué pour lui toute la matinée, jusqu'au moment d'aborder la tribune; il y montait, encore irrésolu, avec la violente tension de toutes les forces vitales chez l'homme qui va jouer la partie décisive de son existence.

Le coup d'œil circulaire qu'il jetait toujours sur son auditoire, coup de sonde avant de mettre à la voile, lui montra sur toutes ces physionomies l'attente de l'événement ébruité par les préparateurs de l'opinion; l'attente et l'acceptation préalable. En face, dans la

tribune du président, Daria penchait sa jolie tête pour saisir chaque parole. — Je serai là, — avait-elle dit. Elle y était, à sa place habituelle, à cette place où les yeux de l'orateur avaient si souvent cherché le prix de l'éloquence. Comme le premier jour qu'il avait parlé pour elle, la princesse portait au corsage un petit bouquet de roses pourpre ; fleurs qu'Elzéar lui envoyait régulièrement en souvenir de cette première vision, au matin des séances où il devait prendre la parole. En achevant son inspection du terrain de combat, il aperçut dans la tribune militaire, debout, au premier rang, l'officier de service qui venait d'y entrer. Il reconnut sous l'uniforme le capitaine Andarran. Le poste du Palais était fourni ce jour-là par l'infanterie de marine, l'ordre de marche avait désigné la compagnie que Pierre commandait. Bayonne surprit le regard de l'officier, ardemment fixé sur la tribune de Daria. Nerveux comme il l'était à ce moment, l'irritation qu'il ressentit de cette petite découverte mit un léger tremblement dans sa voix aux premiers mots qu'il prononça.

Il débuta par des généralités oratoires, préludes du musicien qui cherche son inspiration sur le clavier. Cet exorde ne différait pas sensiblement de sa manière accoutumée ; on y retrouvait les griefs habituels de la critique socialiste. — Les faits donnaient raison, disait-il, à tant d'avertissements inutiles ; la crise morale où le pays se débattait révélait à tous les yeux l'usure d'un système qui avait abouti à l'impuissance dans la corruption ; l'heure était venue pour ce pays de faire sur lui-même un rigoureux examen de conscience et de prendre les résolutions viriles d'où sortirait son relèvement. — L'orateur développait ce thème avec force, sans acrimonie, avec un ascendant de parole qui ne s'était jamais manifesté plus victorieusement. Sa démonstration philosophique ne soulevait aucune protestation sur les bancs du centre ; on y applaudissait des vérités abstraites bien exprimées ; elles correspondaient aux inquiétudes de ces hommes, alarmés par la secousse récente, et nul ne se les appliquait en son particulier. Bayonne devinait un autre sentiment chez ceux qui l'écoutaient avec une faveur si marquée ; ils espéraient de lui un peu plus, l'offre d'un concours dans la détresse qu'il dépeignait, la réconciliation momentanée qui permettrait à tous les républicains de franchir ensemble le mauvais pas. C'était une de ces heures où les assemblées sont prêtes pour les baisers Lamourette. Il y avait dans tous ces esprits un grand vide dont ils s'effrayaient eux-mêmes ; et l'orateur penché sur ce

vide en ressentait le vertige, il subissait l'attraction du gouffre où il jetait sa parole; il se laissait envelopper par la fascination de tous ces regards, chargés d'un appel muet : « Mais dis donc enfin ce que nous attendons de toi! »

Cédant peu à peu à ce magnétisme, il rendit un hommage impartial aux hommes qui avaient entendu le cri de révolte de l'honnêteté, il loua leur premier effort pour libérer la conscience publique. Trois ou quatre ministres, amis particuliers de Mirevault, indiqués pour survivre et constituer le noyau du futur cabinet, applaudirent ostensiblement. Leur adhésion significative continua quand Bayonne revint à sa thèse favorite : l'urgence d'un essai loyal, dans notre œuvre colonisatrice, des principes de sociologie où les vieux peuples découvriraient le secret de leur propre régénération.

— Dites donc tout de suite que vous voulez coucher ce soir au pavillon de Flore! — interrompit ironiquement la voix de M. de Kermaheuc, à l'extrême droite.

A cette interruption, aux ricanements qui l'accompagnèrent du même côté, répondirent sur toutes les travées de gauche des protestations, des encouragements à l'adresse de l'orateur: — « Parlez! Parlez! »

— Je dédaigne ces insinuations, s'écria Bayonne: je remercie la majorité républicaine qui m'a compris; malgré nos dissidences de doctrine, les républicains ont reconnu la bonne volonté d'un des leurs, prêt à toutes les abnégations dès qu'il voit la République en péril...

Une salve bruyante de bravos et de « Très bien! » accueillit ce gage. Plus de doute, pour les politiques avisés qui suivaient avec intérêt cette partie: Bayonne prenait officiellement possession de la majorité qui l'applaudissait, sa majorité de demain, d'ores et déjà consentante à rallier son enseigne, comme il ralliait lui-même le drapeau gouvernemental.

— Il a pris par l'Afrique, pour aller à Damas, mais il y arrive!

Asserme souffla sa malice sur les hauts gradins de l'amphithéâtre où il s'était retranché: assez distinctement pour qu'elle montât aux tribunes voisines, y fût recueillie par les journalistes, par les dames, qu'elle fit sourire.

Alors, dans le concert d'approbation où il se laissait porter et emporter, Elzéar perçut un léger bruit distinct, un petit mouvement insolite: il les perçut avec ce sens intérieur qui est averti parfois avant l'œil et l'oreille. Dans la tribune du président, une

femme se levait, quittait sa banquette, gagnait la porte; avant de sortir, elle arracha de son corsage un bouquet, le jeta d'un geste méprisant sur le plancher; sans se retourner, elle ouvrit la porte, disparut.

Il vit, il comprit. Il comprit tout, en une seconde. Un voile se déchira subitement dans son cerveau lucide, obscurci l'instant d'avant par les fumées de l'ambition. Il l'avait mal jugée, l'idéaliste irréductible qu'elle était, qu'elle serait toujours. Elle venait de le juger, lui, de le condamner : sans appel, sans pardon possible, une douleur atroce le lui criait au fond du cœur. Et il sentait à cette même minute que rien n'existait en dehors d'elle, qu'il la désirait plus que tout, qu'il perdait toute raison de vivre en la perdant. D'un seul regard navré, dans l'instant qui suffit à la pensée pour revivre des années, il revit toutes les heures où elle était entrée en lui, toutes les images d'enchantement et d'espoir, depuis la table du glacier de Nice jusqu'au bosquet d'Apollon. Fini! Il aurait tout le reste, il n'aurait jamais ce qu'il voulait le plus au monde, et tout le reste ne lui serait de rien. Il lui sembla que cette salle où elle n'était plus s'écroulait, et tout l'univers, dans l'abîme de désespérance où il s'engloutissait. Effaré, stupide, il demeura sans voix à la tribune, les yeux rivés sur l'affreux trou de la place où il la cherchait toujours, les mains pendantes, comme foudroyé d'un coup de masse, arrêté net au milieu de la phrase commencée.

On crut dans l'assemblée à une de ces indispositions fréquentes chez les orateurs qui se surmènent.

— Reposez-vous! lui cria-t-on de toutes parts.

Duputel se pencha vers lui, insista, d'un ton paterne :

— Mon cher collègue, désirez-vous une suspension de séance?

Bayonne ne les écoutait pas, ne les voyait plus. Soudain, une commotion nerveuse secoua tout son être, le sang lui revint au cœur, au cerveau; d'un mouvement furieux de la pensée, du même mouvement qui eût précipité son corps derrière Daria, sur cet escalier où elle descendait, pour l'implorer, la retenir, — de la même voix désespérée dont il l'eût suppliée, il reprit la parole. Par un de ces phénomènes de dédoublement qui se produisent dans les grandes crises voisines de la folie, il la suivait, il ne voyait qu'elle, ne parlait que pour elle, il n'entendait dans sa propre voix que ces mots : « Reste, écoute, pardonne! » et cependant d'autres phrases se dévidaient mécaniquement, sans qu'il les gouvernât : violentes, mais ordonnées et magnifiques, elles tom-

baient sur l'auditoire stupéfié par cette renverse du discours.

... Prêt à toutes les abnégations, ai-je dit, si vous lui offriez autre chose que la servitude dans les ruines! Vous n'avez rien d'autre à offrir! Votre monde est mort, et vous voudriez qu'il créât de nouveaux mondes! Mais regardez-le donc, ce charnier d'où vous prétendez tirer la vie pour d'autres, regardez ce que vous en avez fait, regardez-vous!...

Et il s'acharna au noir tableau de ce monde qu'il vouait à la destruction : non plus avec la sereine critique philosophique de son exorde, mais avec une rage réaliste qui mettait à nu toutes les plaies, étalait toutes les pourritures, souffletait insolemment tous les pouvoirs; avec des ressouvenirs de son fameux plaidoyer dans l'affaire Evayren, de cette danse macabre où sa jeune éloquence avait roulé dans le même linceul tous les personnages sociaux qu'elle déshabillait.

On l'écouta d'abord sans comprendre, tant l'extraordinaire volte-face ahurissait ses auditeurs. — Est-il fou? se demandaient Poujard'hieu, M. Chasset de la Marne, tous les vieux parlementaires qui avaient admiré la courbe savante de son évolution, qui ne savaient plus que penser devant ce suicide du futur ministre. Bientôt, l'assemblée bondit sous l'injure, comme un cheval cravaché à l'improviste par la main qui le ramenait doucement à l'écurie. Les vociférations éclatèrent, essayèrent de couvrir le puissant organe du tribun. Des hurlements leur répondirent sur les bancs socialistes : dépistée jusque-là par le chef qui battait en retraite, la meute enfin découplée reconnaissait le langage qu'il avait promis, donnait de la voix à son appel.

Il continuait, il ralliait au cri de guerre sociale les soldats de la misère et de la justice, il montrait leurs colonnes profondes qui montaient de l'usine et du chantier, de la mine et du sillon. Sa colère retrouvait les formidables images et les imprécations des prophètes dans sa mémoire nourrie de leurs livres. Il allait, sourd aux inutiles rappels à l'ordre, inconscient de ce qu'il disait, n'entendant que son imploration intime : « Reviens, écoute, je te le donne, le cri que tu voulais! »

Sous l'intolérable défi, une moitié de l'assemblée se leva. Les pupitres claquaient, les bouches vomissaient l'invective, les poings tendus menaçaient l'insulteur. Des gradins du centre, les plus véhéments se précipitèrent dans l'hémicycle, à l'assaut de la tribune. Caucuste, Cantador, d'autres énergumènes socialistes s'élan

cèrent à la rencontre des assaillants, les mains s'abattirent sur les visages, un pugilat général mit aux prises les forcenés. Les huissiers saisissaient à bras-le-corps les combattants, détournaient les horions. Sur le tumulte assourdissant, la voix tonnante planait, luttait contre les rugissements qui la coupaient, contre le carillon éperdu de la cloche présidentielle.

— A l'ordre ! — Taisez-vous ! — Misérable ! — Retourne à ton fumier ! — Dehors, le vilain juif !

La voix devint rauque, se força pour un dernier éclat, fit encore entendre ces mots :

— Juif, dites-vous ! Oui, je suis le juif : mais pas celui qui vous asservit sous le pouvoir de l'or, votre seul maître ! Je suis celui qui rapporte du fond des siècles notre vieux cri de justice, le cri de délivrance pour vos frères opprimés et pour les miens ! Je suis le juif dont la main a gravé sur vos murs les trois mots fatidiques, les trois mots que vous faites mentir depuis cent ans, et où vous n'avez pas su lire, insensés, l'arrêt de mort de votre Babylone !...

— Couvrez-vous ! Expulsez-le ! — clamaient les boxeurs et les collègues debout derrière eux, juchés sur les sièges.

— Je mets aux voix l'exclusion temporaire de la salle des séances ! Je vous retire la parole ! glapit le fausset du président.

— On ne retire pas la parole à l'humanité ! Je parle pour elle !

Et Bayonne se cramponna à la tribune.

Un des secrétaires se saisit du chapeau présidentiel, l'enfonça sur le chef blanc de Duputel, entraîna au bas des marches le vieil homme, qui oublia dans son trouble de lever la séance. Les députés se ruèrent derrière lui hors de la salle, tandis que les huissiers faisaient évacuer les tribunes publiques. En un instant, le grand vaisseau où tourbillonnait la tempête se vida, un morne silence l'emplit. Seuls, quelques-uns des plus déterminés socialistes tinrent bon, sur les hauteurs de l'extrême gauche.

Alors, devant ce vide béant, Bayonne cessa de parler. Son énergie surexcitée s'évanouit avec la provocation de ses adversaires. D'un pas de somnambule, il descendit de la tribune, alla s'asseoir à son banc, entre ses deux fidèles, le mulâtre Caucuste et le vieux Cantador. Il s'abattit sur le pupitre, la tête affaissée sur les mains, le regard atone, dans la prostration totale d'un épileptique après l'accès.

L'orage avait passé dans les couloirs. Sommé par cent voix indignées de faire procéder à l'expulsion *manu militari*, le président

envoya chercher le poste. Les petits marsouins débouchèrent par l'escalier des bureaux, alertes, tout ébaubis du spectacle et de la consigne qu'ils exécutaient. Ils déposèrent leurs fusils, formèrent les faisceaux dans la salle Casimir-Périer.

A leur entrée, le fond des cœurs apparut. Une véritable consternation se peignit sur la figure de quelques parlementaires convaincus.

— C'est inouï ! — Quel scandale ! — Quel exemple ! — La majesté du Parlement violée ! — Les soldats dans l'enceinte législative !

Ainsi gémissaient Duputel, M. Chasset de la Marne, M. Cornille-Lalouze, d'autres députés, çà et là, qui affectaient la mine de gens accablés par un sinistre.

Mais, pour une poignée d'affligés, on voyait sur la plupart des physionomies l'expression d'une joie sauvage ou d'une douce gaîté. Droitiers, vieux républicains aigris, jeunes républicains sceptiques, combien de visages en fête à l'arrivée des soldats, autour des faisceaux !

— Enfin, voilà la garde ! — Ce n'est pas trop tôt ! — On n'en sort qu'un, cette fois, quel dommage ? — Il y a commencement à tout ! — La répétition générale du coup de balai ! — Nous les reverrons, les petits soldats !

Variantes du sentiment général qui voltigeaient sur les lèvres hilares. Ces hommes exultaient devant la profanation du lieu qu'ils méprisaient et où ils se méprisaient, devant la mise en scène du coup de force auquel ils avaient si souvent pensé.

Avec la froide correction d'un officier commandé de corvée, le capitaine Andarran vint prendre les ordres de Duputel. Il fit signe à une escouade de se détacher et de le suivre, sans armes ; il entra dans l'hémicycle par le tambour de gauche, s'approcha du député récalcitrant, lui posa légèrement un doigt sur l'épaule.

Toujours prostré, Bayonne releva des yeux éteints, qui semblaient ne pas comprendre. Ils se dilatèrent subitement : une lueur de vie et d'intelligence rentra dans ces prunelles, une épouvante y passa, puis une fureur. Il avait reconnu Pierre. — C'était lui, l'homme qui le touchait ! L'homme qui la regardait insolemment tout à l'heure, qui l'aimait, sans doute, qu'elle aimait, peut-être ! La figure de funeste présage qui le poursuivait depuis quelques jours, le rival pressenti qui allait bénéficier de son malheur ! Et on le livrait à cet homme comme un criminel, pour subir de lui l'humiliation publique !

— Secoué par un dernier spasme de sa fièvre revenue, il se dressa à demi sur son banc, avança un visage hagard, et, d'un geste convulsif, il leva la main sur l'officier.

Pierre détourna le coup mal dirigé. La main de l'agresseur, déviée sur l'épaulette, essaya de l'arracher, glissa le long de la manche, sans force. Le capitaine pâlit, se contint ; ses doigts s'abattirent de nouveau, plus durement cette fois, sur le collet du député. Un seul mot siffla entre ses dents :

— Sortez !

Epuisé, retombé dans l'inconscience, le socialiste obéit docilement, comme un enfant. Soutenu par Caucuste et par Cantador, suivi par les soldats, il sortit, apparut sur le seuil de la salle. Là, il s'arrêta ; il promena un regard vide sur les collègues qui l'attendaient, massés au bas des degrés ; d'une voix étranglée, il jeta un cri, répété aussitôt par ses deux compagnons :

— Vive la République sociale !

Il n'y eut ni sourire ni protestations. La bonne humeur réveillée par l'arrivée de la troupe faisait place à une horreur tragique, devant le tableau qui s'encadrait dans la porte du tambour ; ce visage livide, égaré, si beau encore de sa beauté orientale sous la noire chevelure en désordre ; ces deux acolytes grotesques, les soldats qui les poussaient, — chaque détail de la scène évoquait des réminiscences grandioses et de hideux rapprochements, dans les imaginations frappées par cette sinistre parodie de l'*Ecce homo*. La même impression persista, quand le petit groupe descendit les marches, traversa les rangs pressés, sous les regards hostiles ; l'irritation tomba dans les cœurs serrés, tant il donnait, ce malheureux, la vision d'un fou conduit au supplice. La troupe qui se retirait l'enveloppa à l'extrémité du couloir, il disparut.

On reprit la séance, pour la forme ; on la leva aussitôt d'un commun accord ; l'oppression des esprits ne leur permit pas de poursuivre le débat.

Jacques rejoignit son frère, qui formait sa compagnie avant de la ramener au quartier.

— Mon pauvre ami, tu as reçu une jolie commission, pour ton début à notre service ! Quelle mouche a piqué mon misérable labadens ? Est-il devenu fou, comme on le dit ? Moi qui le connais depuis l'enfance, je crois que ses prophètes lui ont remonté au cerveau. J'avais toujours pensé que ce brillant météore finirait ainsi. — Reviens-tu dîner avec moi, quand tu auras reconduit tes hommes ?

— Je ne te promets pas, répondit Pierre ; il faut d'abord que je me mette en quête de deux camarades.

Jacques fixa sur son frère un regard d'interrogation étonnée.

— Ah çà ! es-tu devenu fou, toi aussi ? Tu ne vas pas provoquer cet aliéné? Tu arrêtais un factieux dans tes fonctions d'officier de police : le commissaire ne demande pas raison au malfaiteur qui regimbe.

— Je sais ce que j'ai à faire, repartit le capitaine.

— Mais c'est idiot ! Ça ne soutient pas l'examen ! Tu me ferais croire que tu as autre chose contre lui !

— Épargne-moi les subtilités : ce bandit a levé la main sur moi ; il a prononcé sur lui-même sa condamnation, conclut sèchement l'officier en prenant la tête de sa colonne.

L'aîné vit sur le front de Pierre une barre d'obstination qu'il connaissait bien. Il le regarda s'éloigner, il cherchait à s'expliquer une détermination si peu justifiée. Un doute entra dans son esprit, une clarté se précisa. — Oui, le frère avait « autre chose » contre l'homme qu'il voulait châtier. Ce n'était pas l'offense d'un insensé qui allait armer sa main, c'était un autre sentiment. Et les réflexions de Jacques s'appesantirent avec un effroi douloureux sur la voie où le mettait sa découverte.

Le lendemain de ce jour, deux landaus s'arrêtaient dans une clairière des bois de Meudon. Nid charmant de ramée et d'herbe fleurie ; les oiseaux pépiaient, le bourdonnement des insectes trembiait dans l'air chaud du matin d'été. Le capitaine Andarran descendit d'une des voitures avec deux officiers de son régiment : Bayonne sortit de l'autre, flanqué de Caucuste et de Cantador. Il était plongé dans l'accablement stupide que rien n'avait pu dissiper depuis la veille. Il avait laissé au vieux révolutionnaire le soin de régler tous les arrangements nécessaires, indifférent comme s'il se fût agi d'un autre, ne répondant pas aux questions, aux conseils de ses amis. En présence des officiers, une impression de gêne et d'ennui passa pour une seconde sur son visage, tandis qu'il regardait ses deux témoins : une dernière révolte de ses vanités d'homme élégant, à l'idée d'être assisté dans une affaire de cette nature par ces deux ridicules personnages. Il retomba aussitôt dans sa morne contemplation intérieure, parut étranger aux préparatifs qu'on faisait. Avec des mouvements d'automate, il suivit les prescriptions de Cantador, prit l'épée que son collègue lui assurait dans la main.

Ses traits ne se ranimèrent qu'à l'instant où il vit, à deux pas

devant lui, la figure et la poitrine de Pierre. Comme la veille, un éclair de fureur ralluma ses yeux éteints, un frisson le secoua de la tête aux pieds. Avant même que le directeur du combat eût achevé de proférer les paroles du signal, d'un élan de fauve qui se rue sur sa proie, il bondit sur l'officier, l'épée haute. Le bond fut si rapide que Pierre eut à peine le temps d'allonger le bras, de recevoir la masse qui s'abattait de tout son poids sur l'arme tendue au bout de ce bras ; les témoins de Bayonne n'avaient pu faire un geste que déjà il s'affaissait entre eux, battant l'air des deux mains.

Les médecins accoururent, déchirèrent la chemise, échangèrent des regardés consternés :

— Il est perdu ! Le poumon traversé... Ce n'est plus qu'une question de minutes !

Une écume sanglante coulait de ses lèvres, sur le gazon où on l'avait couché ; une taie vitreuse s'épaississait sur ses yeux. Il se souleva péniblement, fit signe qu'il voulait parler. Cantador se pencha sur lui, toujours emphatique et solennel :

— Et toi aussi, je t'aurai vu tomber pour la cause ! Ami, grand citoyen, verse dans le cœur de ton ami les paroles que tu veux léguer au monde : dis-moi le vœu suprême que je transmettrai à tes vengeurs, à la postérité !

Le blessé balbutia d'une voix faible, indistincte, comme une leçon ressouvenue, récitée dans son égarement, ces mots :

— Ce ne sont ni les Titans qui l'ont frappé, ni les géants démesurés qui se sont opposés à lui... Mais Judith, fille de Mérari, l'a renversé par la beauté de son visage... Elle s'est parée d'une robe neuve pour le tromper... Ses yeux ont été ravis par les sandales... Sa beauté... a rendu son âme captive... elle a frappé à la tête... de son fer...

Le souffle lui manqua : la belle tête pâle retomba, inerte.

Ce furent les dernières paroles d'Elzéar Bayonne, le grand orateur.

XIX

LES CHAGRINS DE JACQUES

Ces événements défrayèrent la chronique pendant la semaine d'attention posthume que Paris accorde à ses comédiens ordinaires.

Dans la presse, dans les milieux parlementaires, dans le monde cosmopolite où Bayonne fréquentait, on écrivit les articles émus on échangea les vues ingénieuses que ce beau thème comportait. La semaine suivante était celle du Grand Prix : ils en furent d'autant plus vite effacés, les cercles de rides légères qui signalent un moment, à la surface des eaux parisiennes, la place où un corps a plongé dans ce profond puits d'oubli.

Esther jugea pourtant que la princesse Véraguine ensevelissait bien vite ceux qu'elle tuait, lorsqu'elle croisa la voiture de Daria au retour de Longchamps. Experte au discernement de toutes les nuances féminines, l'actrice observa sur l'étrangère un éclat triomphal de beauté ravivée, la redoutable parure attachée au front d'une femme par le drame sanglant qui a certifié son pouvoir : prestige fascinant, tout pareil à celui que les grandes tueries mettent au front des conquérants. Renseignée mieux que personne sur le cœur de l'homme qui avait payé de sa vie cette parure, Esther avait peut-être été la seule à deviner le véritable secret de l'inintelligible renverse, secret expliqué de tant de façons par les psychologues et les politiciens. Durant la minute ou cette rencontre fortuite remit face à face les deux femmes, elles échangèrent des regards qui accusaient différemment : — « C'est vous, disait celui de l'actrice, vous qui l'avez perdu en voulant l'élever jusqu'à vos nuages qu'il ne pouvait atteindre. » — « C'est vous, en le dégradant sur votre terre où vous le rabattiez, » disait celui de la princesse. — Elles avaient toutes deux raison dans leurs reproches ; elles avaient exaspéré, eût dit Ferroz, les deux morts qui se battaient au fond de cet homme : l'accapareur cupide et le justicier mystique. — Toutes deux, elles passèrent outre, entraînées sur la pente de leurs jeunes vies ; l'une, avec sa résignation fataliste qui prenait vite son parti de l'inévitable ; l'autre, avec l'instinct pratique de l'araignée qui ne compte pas les toiles déchirées, recommence aussitôt d'en ourdir de nouvelles.

Chez la baronne Dolorès, dans un monde où les sentiments comme les affaires sont des opérations à court terme, nul ne s'étonna de voir entrer Daria, ce même soir du Grand Prix; un air de défi hautain rendait sa beauté plus provocante.

— Regardez-la, disait Félines d'un ton de connaisseur : regardez ce rythme des mouvements qui faisait dire au pauvre Elzéar qu'elle avait une mazurka de Chopin cousue dans sa robe!

Si les mondains trouvaient le temps de se souvenir, les habitués

du salon auraient pu philosopher en observant la princesse auprès du capitaine Andarran, sur ce même divan de la rotonde des palmiers où Pierre occupait la place hantée par une ombre triste.

— Je m'ennuie, ce soir, avait dit la jeune femme à l'officier ; j'ai vu trop de civilisés imbéciles, aujourd'hui : venez me raconter vos histoires de sauvages, où le pire sauvage, c'est peut-être vous!

Elle écoutait, avec un intérêt visible, ce qu'elle appelait des histoires : les quelques mots brefs, avares, où Pierre condensait comme à regret l'essentiel d'un pays, d'une action, d'une pensée. Elle écoutait avec plus de plaisir encore, semblait-il, les longs silences où il s'enfermait ensuite, le tumulte réprimé sous cette froide réserve, Elle écoutait surtout le sourd travail d'une lâcheté qui dissolvait auprès de sa robe la force de cet homme. Courber un chêne en le touchant de son gant, laquelle résiste à cette tentation?

Lorsque Andarran se fut éloigné, Daria vit venir à elle Mrs Ormond. L'Américaine était la seule amie avec qui elle eût de l'abandon, poussé quelquefois jusqu'aux épanchements intimes : elle aimait, dans cette nature si différente de la sienne, une vivacité prime-sautière, la clarté, la témérité méthodique de l'esprit. Elle ne se déroba pas, quand Mrs Ormond l'interrogea avec un sourire curieux :

— Alors, il s'apprivoise, votre sauvage? Mes compliments, chère ; mais permettez-moi d'être enfant terrible : vous pouvez trouver du plaisir à flirter avec lui, *malgré...*

— *Parce que*, répondit hardiment Daria. — Comment vous dire? Vous n'allez pas me comprendre, ou vous me regarderez comme un monstre : j'aime sur ses mains l'odeur du sang de l'homme que j'ai aimé.

— Oh! la petite barbare! — Mrs Ormond réfléchit un instant. — Non : simplement une femme comme nous toutes. Voulez-vous que je dise mon sentiment? Votre nouvel idéal se nomme la force, et il vient au bon moment pour lui, ce héros. Vous avez été folle d'idées, chérie; la poursuite d'une idée, la recherche de celui qui devait la représenter, toutes ces imaginations ne vous ont pas donné ce que vous en attendiez; maintenant, vous allez aimer la force, par rancune contre l'idée qui vous a déçue. — Vous aimerez la force, Daria, elle nous attirera toujours invinciblement, toutes tant que nous sommes. Vous l'aimiez déjà, peut-être, sans vous en douter; vous vous obstiniez dans un amour de volonté : votre cœur lui échappait, se donnait de lui-même au maître que vous ne vouliez pas.

La princesse se consulta, comme pour vérifier si cette voix était bien l'écho de sa propre songerie.

— J'aimerais la force, moi qui l'ai tant maudite? Je chercherais un autre maître, moi aussi, en désespoir de cause, faute de trouver un instrument? Le véritable idéal, ce serait la force, souveraine dans la nature créatrice, de la vie, belle de sa puissance de création? — C'est bien possible, après tout! Arabella, ce doit être enivrant de sentir la force sur soi; de la dominer d'abord, puis d'être brisée par elle... Arabella, je vous défends de penser des choses qui me font peur... et qui m'attirent!

Jacques épiait avec une anxiété croissante les progrès de l'intimité entre son frère et la princesse, de leur flirt, comme disait Mrs Ormond dans sa langue. Il savait trop que ce mot n'aurait jamais de sens pour Pierre, pour ce cœur qui mettrait toute son énergie combative dans une passion, qui broierait tous les obstacles afin de satisfaire cette passion. Attendu chaque jour à la Bourdette, l'officier s'attardait à Paris sous divers prétextes, sans raison sérieuse, sauf celle qu'il ne disait pas et que Jacques devinait trop sérieuse. De la vieille maison où on languissait après l'absent, l'aîné recevait des lettres pressantes, inquiètes d'abord sur les suites de cette blessure dont le chirurgien devait mal augurer, puisqu'il retenait Pierre; épouvantées ensuite à l'occasion de son duel incompréhensible, et, depuis, si mélancoliques!

Compatissant aux peines de Marie, qui l'occupaient sans cesse, qui le troublaient, — car il craignait de regarder dans son propre cœur, lorsqu'il se laissait aller aux conjectures sur la passion naissante de son frère pour Daria, — Jacques n'avait depuis quelque temps que des sujets de chagrin. Il n'était pas demeuré insensible à la catastrophe de ce Bayonne, séparé de lui par les idées, mais auquel le rattachaient tous ses souvenirs de jeunesse, la communion intellectuelle des bonnes années où les deux étudiants rêvaient et bâtissaient leur avenir côte à côte. Disparu, l'ancien camarade, et dans quel drame! Frappé près de lui, et par quelles mains! Par les mains fraternelles. Une autre disparition allait l'affliger plus vivement encore dans un de ses meilleurs attachements.

Deux semaines s'étaient écoulées sans que l'on vit M. de Kermaheuc à la Chambre. Un déplacement le retenait en Bretagne, pensait Jacques. Une après-midi, l'huissier remit au député d'Eauze le bulletin d'un visiteur : c'était le vieux domestique du marquis.

— Ah! monsieur Andarran, lui dit cet homme, M. le marquis est bien mal! Le médecin m'a déclaré que c'était fini, qu'il fallait prévenir les parents. Mais M. le marquis n'a ici aucun parent. M. le duc de Jossé-Lauvreins voyage dans des pays, en Asie. Alors, je suis venu vous chercher.

Jacques accompagna, rue de Monsieur, le serviteur qu'il pressait de questions. Plus fidèle qu'instruit, le brave Breton ne l'éclaira guère.

— On n'y comprend rien, monsieur Andarran. Le docteur lui a ordonné une bronchite, ou quelque chose comme ça; mais il ne sait pas lui-même, qu'il dit, comment ce petit mal a eu raison de M. le marquis, si vigoureux.

Voici ce que le médecin ne savait pas.

Le soir de l'expulsion de Bayonne, comme les députés quittaient le Palais-Bourbon après la mémorable séance, M. de Kermaheuc s'apprêtait à sortir, enchanté de cette nouvelle avanie faite au parlementarisme. Il prenait ses effets dans son armoire, voisine de celle du socialiste. La porte de cette dernière était grande ouverte, le casier en désordre : Caucuste était venu chercher le manteau et le chapeau de l'expulsé; dans l'agitation de cette minute, il avait fait choir de l'étagère une liasse d'imprimés, une serviette d'où s'échappaient des lettres, des papiers répandus à terre. Tandis que M. de Kermaheuc classait sa propre distribution, sous le bec de gaz du couloir, ses regards tombèrent sur un petit-bleu qui traînait à ses pieds. Il venait de recevoir lui-même un télégramme de ce modèle, il crut l'avoir laissé glisser de son portefeuille; il se baissa, ramassa le papier. C'était bien l'écriture de sa dépêche; il y jeta les yeux de confiance, lut quelques mots, s'arrêta. Elles ne s'adressaient point à lui, les lignes tracées par la plume familière, oublieuse de sa prudence habituelle : on conjurait Elzéar de venir une fois encore, une dernière fois, pour recevoir les conseils d'une tendresse en éveil; et la suite ne laissait pas de doutes sur le caractère de cette tendresse. — La trahison, ignoble, avec cet homme; avec le misérable que la Chambre elle-même venait de vomir!

Le marquis sortit, héla un fiacre, donna l'adresse de la rue Fortuny; après quelques tours de roue, il fit arrêter, descendit, paya le cocher, s'éloigna à pied dans une autre direction. Il marcha sur les quais, perdu dans ses pensées, il s'accouda longtemps sur un parapet, regardant couler l'eau noire. Il ne fut tiré de ses réflexions que par un frisson aigu : le temps tournait à la pluie; au sortir de

la fournaise qu'était la Chambre ce jour-là, il avait été saisi par la fraîcheur humide du soir. Il rentra, s'alita, avec le mal dans son vieux cœur et dans son vieux corps.

— Ce n'est qu'un refroidissement, avait dit d'abord le docteur. — A la seconde visite, il diagnostiqua une bronchite. Les jours suivants, comme le mal empirait, ce médecin s'étonna :

— C'est singulier : le sujet est encore robuste, une physiologie de lutteur : il devrait se défendre mieux contre cette atteinte légère.

— Le malade ne lutte pas contre son mal, avait-il dit enfin; positivement, c'est un organisme qui s'abandonne, avec tous les moyens de résister. Rien à faire dans ces cas-là.

Il n'y avait plus rien à faire; la fièvre minait le vieillard, on devinait l'agonie prochaine, quand Jacques s'approcha du lit de son ami.

Le marquis lui sourit, avec un fier effort pour retrouver sa belle humeur.

— Heureux de vous serrer encore la main, mon cher enfant. Le vieux loup est sur ses fins. Que font-ils de méchant ou de bête, à la Chambre ? Je pensais vivre assez pour voir crouler la baraque. Je me suis trompé. Tout nous trompe, et nous nous trompons nous-mêmes. Si vous voulez ne pas souffrir et vieillir tranquille, Jacques, ne croyez à rien ; d'abord parce qu'il n'y a plus rien à quoi l'on puisse croire, en ce monde.

Andarran essaya de plaisanter le malade, de lui donner de bonnes paroles :

— Bah ! vous durerez longtemps, très longtemps; assez pour voir revenir la royauté !

— Non. C'est moi qui lui reviens. Il n'y a plus de roi que là-haut.

— Eh bien ! il faudra vous résigner à rester dans notre république.

— Non, non, fit le marquis, la Mort seule ne trompe pas. Avant deux jours, je serai au corps de garde.

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme.

— Une idée. J'ai mes idées sur l'éternité. Voyez-vous, les gens comme moi ne sont pas des saints, loin de là; ils ont trop aimé les belles dames; et ils ont trop mauvaise tête pour obéir à qui que ce soit, même à notre sainte mère l'Église. N'empêche que le bon Dieu, qui ne laisse rien perdre, les enrôle pour les grandes occa-

sions, comme le roi enrôlait des reîtres, des Suisses : soldats indisciplinés, pillards et paillards, mais qui ne boudaient pas au feu. Ainsi de nous autres : nous lui faisons médiocre service en temps ordinaire, au bon Dieu; mais il sait que nous sommes toujours prêts à foncer sur les crétins qui croient tout savoir, ne savent rien, et nient son existence; sur les malandrins qui détroussent son Église, la vieille mère qu'on chagrine parfois, et qu'on aime, pourtant, parce qu'elle avait fait notre France. Aussi doit-il avoir quelque part, à la porte de son paradis, une façon de corps de garde pour les soldats de notre espèce. Oh ! ce ne sera pas magnifique comme le séjour des saintes gens, de ceux qui furent purs, soumis, vertueux; mais ce sera tolérable, j'imagine. Le bon Dieu y entrera de temps en temps, il nous dira : — Bonjour, mauvaise troupe! Vous ne valiez pas cher, mais vous étiez toujours prêts à risquer votre peau pour moi. Allons! je dirai à saint Pierre qu'il vous accorde quelques petites douceurs. — Je ne suis pas ambitieux, Jacques, j'espère une place dans ce quartier. Faites-moi donc l'amitié d'aller chercher à la paroisse un vicaire que je connais, un petit maigre avec des verrues, un blond, qui est du pays d'Auray ; il n'y a qu'un Breton qui puisse comprendre mes péchés, peut-être moins gros qu'ils n'en ont l'air.

Jacques partit pour s'acquitter de la commission; il promit de revenir le lendemain.

Il revint trop tard. Le domestique le reçut avec un sanglot :

— M. le marquis a passé, doucement.

Dans la chambre, deux ouvriers, — de ces gens du Léonois, employés à Saint-Ouen qui venaient solliciter leur subside accoutumé, — étaient agenouillés au pied du lit; leurs doigts roulaient de gros chapelets, ils récitaient des litanies. La sœur de garde arrangeait sur la table, entre les flambeaux, le vase d'eau bénite; n'ayant pas trouvé le rameau de buis qu'elle demandait, elle avait décroché du mur et mis dans ce vase la touffe de lierre rapportée de Goritz. Le vieillard reposait sur le lit. Sous ses paupières abaissées, les yeux voilés semblaient chercher au fond de l'alcôve le portrait de M. le comte de Chambord. Les mains serraient un ancien crucifix de fer; le crucifix conservé dans la famille depuis le 19 août 1626, jour où Geoffroy de Kermaheuc l'avait porté en marchant au supplice, derrière le comte de Chalais. L'expression du visage était lasse, tranquille; on lisait sur les traits l'assurance et le contentement de quelqu'un qui est rentré chez lui.

Andarran prit les dispositions qu'on lui demandait de régler, en l'absence d'autres proches. Il assista à l'ouverture du testament, quand le notaire du marquis se présenta. Cet acte était très bref : le défunt laissait son domaine de Kermaheuc à l'hospice de Morlaix, et un petit capital, reliquat de son bien, à Mlle Rose Esther. Quelques mots de remerciement ému accompagnaient ce legs : « Ceci est mon dernier témoignage d'affection et de gratitude à la chère enfant qui a entouré de soins mes vieux jours et m'a consolé de durer. »

Ainsi, le courage avait manqué au vieillard pour déchirer et retoucher ce testament. Il avait voulu respecter sa dernière illusion, même perdue, et que les hommes la respectassent après lui.

Le marquis interdisait expressément tout envoi de faire-part. Jacques trouva peu de monde rue de Monsieur, le surlendemain ; quelques députés de la droite qu'il avait prévenus, quelques membres âgés du cercle de *l'Union*, un groupe des Bretons de Saint-Ouen. Quatre d'entre eux, anciens mobiles, ne voulurent pas souffrir que le cercueil de leur commandant fût chargé par d'autres mains ; ils repoussèrent les lugubres employés, ils l'emportèrent. Le petit cortège diminua encore avant d'arriver à l'église Saint-François-Xavier. Il était si peu nombreux que la messe des funérailles ressemblait plutôt à un bout de l'an. Vers la fin de l'absoute, on aperçut, à l'entrée de la nef vide, le paletot noisette et la barbe blanche de Cantador.

— C'était un adversaire, dit-il à Jacques, je l'ai combattu vivant. Mais c'était un vieux comme moi, de l'autre temps. Il était fidèle à ce qu'il aimait. Je le respecte. Je suis venu le saluer. Barbès eût fait ainsi.

Et ils allèrent jusqu'à la gare Montparnasse, les deux Andarran, le révolutionnaire, les exilés bretons, prendre congé du voyageur qui s'en retournait là bas, au caveau des Kermaheuc ; « à la maison, où ils m'attendent, disait souvent le dernier de la lignée, où ils s'impatientent, où ils se demandent ce que je peux bien faire encore ici. »

— Faut pas le plaindre, il rentre chez lui, — murmurèrent les gars du Léonois, tandis que leur vague regard nostalgique suivait le train de Bretagne.

Ce même jour, Jacques reçut de sa cousine une lettre où palpitait la détresse d'un cœur qui n'en peut plus. Pierre entra dans la chambre l'instant d'après. Le capitaine partageait avec l'aîné le petit

logement de la place Saint-Thomas-d'Aquin. Il prévint son frère qu'il lui ferait faux-bond pour une visite projetée en commun ce soir-là, — déclaration qu'il faisait tous les soirs, depuis quelques jours. Jacques prit son grand courage, jugeant que le moment de parler était venu.

— Vois, frère, une lettre de Marie. Elle se tourmente à la folie, la pauvre petite. Elle ne veut pas croire aux assurances que nous lui donnons, elle s'imagine que le chirurgien te retient parce que ton état n'est pas satisfaisant. Dieu sait pourtant qu'il t'a signé depuis longtemps un *exeat* en forme, ce brave homme, avec le meilleur certificat de belle santé. Dois-je annoncer dans ma réponse ton retour à la Bourdette ?

— Incessamment, quelques jours encore... dit le capitaine avec un peu de gêne, et presque d'humeur. — Tu sais que j'ai des tracas de service ; j'ai commis la maladresse d'accepter l'intérim de ce camarade qui ne revient pas...

Jacques se leva, le regarda bravement dans les yeux :

— Écoute, Pierre. Tu m'as toujours permis de te parler comme ferait le père, s'il était encore là. Pour la première fois, tu ne me dis pas franchement la vraie raison d'un de tes actes. Cela te ressemble si peu !

— Que veux-tu dire ? A qui en as-tu ? fit l'officier. Et Jacques vit la barre de volonté qui se marquait sur le front, hostile.

— Oh ! tu vas m'en vouloir à mort ! Tant pis. C'est moi le chirurgien, à cette heure, et j'opère, pour ton bien. Penses-tu que je n'aie pas vu ton cœur partir, à la suite de qui je sais ? Il te mène à ta perte, frère. Je n'ai rien à dire contre une personne que je respecte ; mais j'ai pu l'étudier à loisir, tu n'ignores pas pourquoi, et dans quelles circonstances. Nature intéressante, admirable, si tu veux ; mais dangereuse, surtout pour toi ; incompatible avec la tienne. Telle que je la connais, tel que je te connais, il ne peut y avoir entre vous deux qu'un choc violent, délicieux peut-être, mais rapide et meurtrier. Il ne peut pas y avoir fusion. Ta froide volonté, sa volonté exaspérée, — il me semble voir là, devant moi, deux substances qui ne se combineront que pour une explosion.

— Merci de ta psychologie, et de ta morale, interrompit railleusement Pierre. — Je vois plus simplement une personne comblée de dons et d'attraits.

— Je ne suis pas un moraliste, frère. Tu aurais pris d'assaut un de tes villages nègres, tu me dirais : Voilà cette superbe créature

dont je raffole, — je te répondrais : Passe ta fantaisie, et grand bien te fasse ; puis, reforme ta colonne, repars, sans regarder derrière toi. Mais il n'est pas question de cela, ici. C'est ta vie qu'on te demandera, ta vie que tu voudras donner. Le contrat sera éphémère, calamiteux, je le pressens, et ta ferme raison le pressent comme la mienne. Sans garanties de bonheur, tu seras détourné de ta vraie voie, arraché à la belle tâche que tu aimes si passionnément, que tu préfères à tout, au fond de l'âme !

— Pourquoi ? On dirait à t'entendre qu'on ne peut pas s'unir à une étrangère ?

— Ne me fais pas dire de sottises, reprit Jacques. La race et le pays n'ont rien à voir dans votre affaire. Ne généralisons pas. Même en allant aussi loin, tu pourrais tomber sur la compagne qu'il te faudrait : quand une de ces femmes-là sait soumettre aux dures lois de la vie les trésors de droiture et de courage qui leur ont été départis, c'est le plus précieux don que le Ciel puisse faire à un homme. Mais tel n'est pas le cas de celle que notre ami Ferroz appellerait — ne te fâche pas, — une excessive, une impulsive. D'abord, elle est trop riche pour toi ; ton argent te pèserait terriblement, mon pauvre ami. Voyons, l'imagines-tu te suivant à Lang-Son ou à Bafoulabé ? — Pierre, une autre t'y suivrait. Ah ! laisse-moi en venir à ce que je voulais te rappeler, avant tout ! Lors même que cette personne aurait toutes les perfections que ton désir lui prête, je ne m'occupe en vérité ni d'elle ni de toi ; je pense, et tu penses toi-même à une autre, à notre petite perle que tu vas broyer. Tu n'es pas libre, tu le sais bien ; tu es engagé avec la chère malheureuse qui n'a que toi, qui n'a vécu que pour toi.

— Je n'ai jamais prononcé une parole qui m'engageât envers qui que ce soit, répliqua l'officier ; rudement, avec une sourde irritation, — contre lui-même.

— Il y a des engagements sans paroles. Elle, du moins, elle les tient pour assurés, depuis longtemps. Veux-tu la désespérer ? N'auras-tu pas pitié ?

La barre qui attestait sur les traits de Pierre le combat intérieur se creusa, presque méchante :

— Il y a des consolateurs. Tu joues la magnanimité, Jacques. Crois-tu que je sois dupe du bel effort que tu fais ? Ignorant de l'inclination que tu as étouffée ? Tu me remercierais peut-être de ne pas t'écouter. Tout peut s'arranger, avec du contentement pour tous. Penses-y...

Le jeune homme tourna sur ses talons, rentra dans sa chambre.

Jacques recula, sous le coup brusquement asséné ; il en demeura un instant étourdi, écoutant battre son cœur, écoutant les choses lâches que murmuraient en lui les échos de la voix qui venait de parler. Il fit le geste instinctif, effrayé, qui écarte une vision de péril ; il se précipita sur les pas de son frère, lui posa sur les épaules deux mains tremblantes :

— Tais toi, Pierre ! Pense de moi ce que tu veux ! Encore une fois, il ne s'agit ni de toi, ni de moi, il s'agit d'elle. Comme moi, mieux que moi, tu le sais bien, nul autre homme que toi n'existe, n'existera jamais pour elle. Cette lâche défaite ne servirait de rien. Elle ne comprendrait même pas. Abandonnée par toi, son sort ne fait pas de doute. Comme elle a vécu jusqu'ici d'un seul espoir, elle vieillira sous le poids d'un seul chagrin, chaque jour aussi cruel ; elle vieillira comme tante Sophie, frappée à la même place, de la même plaie inguérissable. Veux tu ce meurtre moral, ce remords ? Est-ce pour ce martyre que nous l'avons recueillie tout enfant, choyée, formée à la pensée qu'elle serait ta femme ? — Frère, je te connais, tu es bon, tu es droit ; à cette minute, tu souffres autant que nous, plus que nous, du mal que tu vas faire à l'innocente, à celle qui a mis en toi sa foi angélique, à celle qui se courbera en adorant la main de son bourreau... Frère, je te dis les choses rudes qu'eût dites le père, à ma place : Soldat tu vas jeter à l'ennemi le drapeau qu'on t'a confié, ce drapeau vivant, une âme !

Pierre ne protesta pas. Silencieux, concentré, ses doigts écrasaient sur le marbre de la cheminée la cigarette qu'ils tenaient. D'un ton radouci, il balbutia, lui, l'homme à la parole toujours si nette :

— Allons ! c'est bon. J'irai là-bas. On verra, on s'expliquera... on réfléchira... Dis-leur que j'irai la semaine prochaine.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Je dois m'absenter quatre ou cinq jours. Un déplacement à Dieppe, un pique-nique organisé depuis longtemps, avec ces dames, au chalet de Sinda. J'ai promis de les accompagner.

— Dégage-toi, pars demain, ce soir, je t'en supplie.

— Impossible, j'ai promis. Ne me demande pas l'impossible, que diable !

Il prit son chapeau, sortit, comme un écolier qui se dérobe aux remontrances.

Jacques repassa dans sa chambre. Un quart d'heure, il marcha

en long et en large, les yeux fixés sur les rosaces du tapis de moquette : fleurs rouges et jaunes où il avait vu s'épanouir et se faner tant d'illusions, tant de rêves, ambitions politiques, mirages de gloire, projets de travail, imaginations involontaires de ce qui aurait pu être, si Marie... Un instant, il lui sembla qu'elles refleurissaient, les pensées attachées à ces arabesques familières ; il se laissa bercer aux suggestions diaboliques de son frère. Si c'était possible ? S'il y avait du bonheur pour tous !... Une voix claire, implacable, le rappela à la réalité, à la vérité, : il n'y aurait que malheur pour tous, s'il cessait la lutte contre Pierre, contre lui-même, s'il essayait de se faire sa part, s'il cédait à la décevante espérance. Et Jacques sourit ironiquement de la folle tentation, de la défaillance momentanée ; il s'assit à son bureau, écrivit :

Mademoiselle Sophie Andarran
A la Bourdette

« Chère tante Sophie, si vous n'avez pas d'argent, passez chez le notaire, prenez en mon nom ce qu'il vous faut, et venez vite, avec Marie. Pierre court un danger. Pas un danger physique, rassurez-vous ; un de ces dangers qui menacent toujours les hommes, du côté du cœur. Vous seules, vous deux, pouvez le conjurer. Vous devinez ? Vous comprenez, je vous expliquerai. Mais arrivez d'abord, sans perdre un jour.

« Ne dites rien de tout ceci à Marie, inutile de l'effrayer. Dites-lui, ce qui est vrai, que son père est repris d'une forte attaque de goutte et ne pourra pas de sitôt se mettre en route pour Eauze. Je suis allé relancer notre écervelé d'oncle Sénauvert ; il baisse visiblement et demande à revoir sa fille. Il est convenable que Marie se rende à ce vœu. Amenez-la sous ce prétexte, vite, chère tante. Venez repêcher votre Pierre, aider votre Jacquot. »

Il alla jeter cette lettre à la poste, il rentra plus confiant, plus tranquille, comme on l'est quand on a fait acte de raison et de sacrifice.

(A suivre.) E. DE VOGÜÉ.

M. CLOVIS HUGUES

J'ai rencontré tout à l'heure, sur le boulevard des Batignolles, M. Clovis Hugues, qui s'en allait les cheveux au vent. Ce député poète m'inspire une vive sympathie depuis le jour où, voguant ensemble sur les eaux du félibrige, nous descendîmes le Rhône à bord d'un bateau charbonnier, que le chancelier Paul Mariéton appelait, je crois, une galère fleurie. J'avais ouï dire que M. Clovis Hugues consacrait ses veillées à composer son poème de quelques milliers de vers à la louange de Jeanne d'Arc, qui vient de paraître, et je m'empressai de lui demander des nouvelles de ce grand ouvrage. Il contenta abondamment ma curiosité. Et comme le ciel était limpide, l'air vif et léger, le bon Clovis, mis en belle humeur par ce rayon de soleil, dont la douceur lui rappelait son pays, se répandit en propos divertissants. Il me conta son enfance, sa jeunesse, ses débuts dans les lettres et la politique; il me parla de Victor Hugo, qu'il a intimement connu, et des électeurs de la Villette, qu'il a l'avantage de représenter au Palais-Bourbon... Et les promeneurs batignollais souriaient en voyant passer cet homme gesticulant, à la physionomie familière. Et moi-même j'évoquais le souvenir d'un certain banquet organisé sur la terre avignonnaise et au cours duquel Clovis Hugues et notre oncle Sarcey, échangeant des toasts enflammés, chantèrent comme deux cigales. Ce matin-là, Clovis trouva plus méridional que lui. Le châteauneuf-des-papes avait mis toutes les cervelles à l'envers. Le seul d'entre les convives qui conservât son sang-froid fut le divin Mistral, dont la majesté ne peut, comme on sait, en aucune circonstance, être altérée...

— Saviez-vous, m'a dit M. Clovis Hugues, que j'eusse porté la soutane?

Ce socialiste, cet insurgé eut une adolescence mystique. Son père, qui était meunier à Menerbes, en Provence, chargea le curé du village de lui enseigner le rudiment. L'enfant apprit à lire dans

les livres sacrés et souhaita ardemment d'entrer au séminaire; il voulait consacrer sa vie à Dieu. Il montra une ferveur, une soumission exemplaires. Cependant, un de ses camarades ayant tracé sur les murs de la classe une inscription injurieuse pour le supérieur de la maison, on crut discerner une ressemblance entre l'écriture du jeune Clovis et celle de ce garnement. On le soupçonna; il en fut indigné et sentit sa foi chanceler sous cette épreuve. Des revers de fortune avaient atteint sa famille, qui avait dû se réfugier à Marseille. Il l'y rejoignit et accepta une place de répétiteur dans une institution, où les maîtres laïques n'étaient pas admis. Il prit la robe et fut chargé d'inculquer aux élèves des notions d'histoire sainte. Mais il acheta chez un bouquiniste des tomes dépareillés de Voltaire, de Rousseau, de Prudhon et la *Lanterne* de Henri Rochefort, qui était dans la fleur de sa nouveauté. Il s'imprégna de ces œuvres et crut sentir bouillonner en lui des fureurs révolutionnaires. Les faubourgs de Marseille commençaient à s'agiter; poussé par le mystérieux instinct de sa destinée, il pénétra dans une salle où la populace était réunie. Quand on l'aperçut, un cri retentit : « A la tribune, l'abbé! » Il s'y laissa porter et il s'y installa comme chez lui. Et il trouva des mots sonores, des épithètes ronflantes. Sa voix gronda à l'égal d'un tonnerre. Il ne dit pas grand'chose mais il le dit avec force et conviction. Le public, impressionné, lui fit escorte jusqu'à sa demeure. Il respira le premier encens de la popularité. Toutefois, il comprit qu'il ne pouvait pas conserver, sans inconvenance, le pieux vêtement qui ne s'accordait plus avec ses nouvelles convictions. Il s'en dépouilla sur l'heure et renonça du même coup à ses émoluments de professeur.

Et voilà comment M. Clovis Hugues perdit sa vocation ecclésiastique...

Il se trouvait à dix-sept ans sur le pavé, n'ayant pas un sou vaillant. Sachant que M. Gustave Naquet, rédacteur en chef du *Peuple*, cherchait un garçon de bureau, il lui offrit ses services. Mais il eut le tort de s'exprimer en un langage trop retentissant (ses succès oratoires l'ayant grisé) et d'exhiber une lettre de Victor Hugo en réponse à une ode qu'il lui avait dédiée. Gustave Naquet le dévisagea avec inquiétude.

— J'ai besoin d'un gaillard solide (Clovis montra ses muscles), qui frotte le parquet...

— Je frotterai.

— Qui scie le bois...

— Ça me connaît.

— Qui prépare les lampes...

— Ce sera fait.

— Qui récure les cuivres...

— Je m'y attends.

— Et qui ne se mêle pas de grec et de latin.

Il protesta de ses bonnes attentions et se mit en devoir de montrer son zèle. Mais s'il n'éblouit point par son érudition le directeur du *Peuple*, il remplit d'admiration son collègue, le portier du journal, qui ne pouvait voir sans tristesse un aussi savant jeune homme réduit à cette humble condition. Il résolut de l'aider à triompher des injustices du sort. Il insinua à M. Gustave Naquet que, si l'un des rédacteurs venait à manquer, Clovis le remplacerait avec avantage.

— Eh bien! dit Naquet, qu'il essaye de me retaper ce fait-divers!

Le fait-divers fut retapé en une minute. M. Naquet, encouragé, lui commanda un article plus difficile. Clovis passa la nuit à l'écrire et apporta, tout tremblant, une page horriblement déclamatoire et prétentieuse et qui, néanmoins, fut agréée.

— Quel nom allons-nous mettre là-dessous ? demanda M. Naquet.

— Je me nomme Hugues (Clovis).

— On ne s'appelle pas Hugues (Clovis), on s'appelle Clovis Hugues.

Le lendemain, notre garçon de bureau était imprimé tout vif; il quittait sa livrée et se haussait à la dignité de littérateur.

Et c'est ainsi que M. Clovis Hugues devint journaliste.

... Nous remontions vers Montmartre où le plus chevelu des félibres a fixé son domicile. Je lui demandai s'il attendait avec impatience la rentrée du Parlement et s'il avait hâte de redescendre, selon la métaphore classique, dans l' « arène des partis ». Il tourna vers moi son étrange face de Quasimodo aux yeux gouailleurs, comme pour s'assurer si je parlais sérieusement.

— Je veux être sincère, me dit-il ; la plupart des députés appréhendent, pour toutes sortes de raisons, le contact des électeurs; ils ne sont sereins et tranquilles que durant les sessions, où ils n'ont pas à les affronter. Tel n'est pas mon état d'âme. Je suis beaucoup plus à l'aise avec les braves gens qui m'ont élu qu'avec

mes collègues. Et ne cherchez pas dans cet aveu une intention de flatterie grossière à l'égard du suffrage universel...

Il poursuivit avec bonhomie :

— J'ai la prétention de me connaître exactement. Or je possède un ensemble de qualités et de défauts qui assurent mon succès dans les milieux populaires et qui s'adaptent moins aisément aux autres milieux. Je suis un tribun plutôt qu'un orateur d'assemblée. Mon improvisation est pittoresque et même un peu débraillée, elle s'épanouit dans la fumée des pipes et ne redoute pas les odeurs violentes. Je ressemble à mon compatriote Numa Roumestan : chez moi, la pensée s'éveille avec le verbe. Les réunions publiques me communiquent une joyeuse fièvre de combat. Quand j'ai lancé le mot qui confond mon adversaire et tourné contre lui la rage de l'auditoire, j'éprouve une indicible satisfaction. Je ne vous cache pas que ce mot est souvent énorme. Il m'est même arrivé d'aller jusqu'au coup de poing!...

M. Clovis Hugues n'est pas le premier qui en ait fait l'expérience. Il suffit quelquefois d'une phrase pour remuer les foules et les entraîner aux actions décisives.

Quand un conflit éclata entre la Chambre et le président Grévy, M. Paul Déroulède envahit le pont de la Concorde, poussé par une armée de protestataires. Il saisit au passage M. Clovis Hugues.

— Allons, lui dit-il, marchez avec nous et conduisons à l'Élysée ces 80,000 mécontents !

— Permettez, s'écria Clovis. Je ne veux pas mourir sans léguer à mes contemporains une parole historique. Et il me faut vingt-quatre heures pour la trouver!

Ce fut un éclat de rire, et la manifestation se dispersa. L'esprit d'à-propos de M. Clovis Hugues est très apprécié à la Villette et particulièrement des cochers de fiacre, qui sont très nombreux dans ce quartier. Les cochers ont toujours eu un faible pour Clovis. Il y a quelques années, il les convoqua à Tivoli-Vaux-Hall pour la défense de leurs intérêts. Mais ils se heurtèrent à un bataillon de sergents de ville, qui les empêchèrent, aux termes des règlements de police, d'abandonner leurs voitures.

— N'est-ce que cela ! s'écria Clovis. Transportons-nous au Bois de Boulogne !

Il donna le signal du départ. Et Paris assista à ce singulier spectacle de deux cents fiacres, trottant à la queue leu-leu dans la direction de l'Arc de Triomphe. Ils se rangèrent en éventail devant

le champ de courses d'Auteuil. Clovis grimpa sur une urbaine et lança à toute volée une harangue, où la tyrannie capitaliste était accommodée comme il convenait; les automédons de la Villette n'ont pas oublié cette journée. L'un d'eux, que la gloire de M. Faberot empêche de dormir, a confié à M. Clovis Hugues qu'il s'intéressait passionnément à la politique et qu'il recueillait tous les documents relatifs aux députés.

— Avez-vous dans votre collection le Livre jaune? lui demanda Clovis Hugues.

— Non, citoyen.

— Venez, me voir dimanche, je vous donnerai le Livre jaune.

Il le lui remit. Et le cocher prit avec respect ce document et protesta de sa reconnaissance éternelle. Quelle amertume si ce personnage disputait un jour à M. Clovis Hugues son siège législatif! On doit s'attendre à tout, en matière électorale, et les cochers ne sont que des hommes!

— Si la politique me réserve des déboires, la poésie m'en consolera.

Elle lui a procuré les meilleures satisfactions de sa vie. Il fut, dès l'âge le plus tendre le disciple de Victor Hugo et il devint plus tard son ami. Il était reçu dans l'intimité du petit hôtel de l'avenue d'Eylau. Le soir où il y dîna pour la première fois, Hugo n'avait convié que lui; il le reçut avec cette grâce aiguisée de malice qui rendait son accueil si séduisant. Il le présenta aux membres de sa famille et dit :

— Aujourd'hui, il y a donc un poète dans cette maison.

— Il y en a au moins un, répliqua Clovis Hugues avec modestie.

Victor Hugo feignit de se méprendre au sens de ces paroles et il ajouta en riant :

— Et mais! il me semble que, moi aussi, je suis un peu poète!...

Et s'étant assis auprès de lui dans le salon, il lui dit des choses profondes. Clovis Hugues avait cru devoir, par civilité, comparer le génie de Victor Hugo à une étoile... Victor Hugo lui montra que cette image n'était pas juste.

— Je ne suis pas une étoile, déclara-t-il, je ne suis qu'une comète. Après ma mort, on me perdra de vue pendant dix ans, puis je reviendrai. Et, alors, je serai soleil et ne disparaîtrai plus de l'horizon.

M. Clovis Hugues n'a pas la prétention d'être un soleil de la

taille de Victor Hugo. Il se contente de chanter du mieux qu'il peut sa chanson, en se servant du joli galoubet dont l'a pourvu la nature. Il s'est pris d'un grand amour pour la Pucelle. Ils vont être deux à la chérir : le sénateur Joseph Fabre, le député Clovis Hugues. Et je prévois, de ce chef, un redoutable conflit, à moins que la Pucelle n'ait la sagesse de partager entre eux ses faveurs.

— Serai-je indiscret en vous demandant de me lire un fragment de votre poème ?

Nous arrivions au seuil de son logis. Il m'a fait entrer dans son cabinet, il a ouvert une sorte de coffre-fort à triple serrure et en a tiré d'épais cahiers de papier blanc qu'il a développés sur sa table. Et, soudain, j'ai été transporté à Domrémy, parmi les bergères, et au sein de la mêlée, contre les Anglais. M. Clovis Hugues a cherché à se pénétrer de la simplicité des vieux âges et à bannir la rhétorique d'un sujet qui exige surtout de l'émotion et une foi naïve et tendre. Il a peint avec suavité la douceur d'âme de Jeanne d'Arc. Et il m'a paru qu'une larme humectait ses paupières, tandis qu'il louait la piété de l'héroïne, la fidélité de la bonne Lorraine envers son Dieu et son Roy...

Les électeurs de la Villette n'ont pas pris ombrage de ces sentiments. Du reste, le cocher de Clovis Hugues, qui a des lettres, l'a défendu contre tout malentendu, en leur expliquant la psychologie de la Pucelle.

ADOLPHE BRISSON.

LE CAPTIF DE PÉKIN [1]

(Suite.)

CHAPITRE XI

A LA RECHERCHE DU COCHER DE NORRIS

Le guide fut envoyé en avant pour m'acheter un costume avec ordre de revenir le plus promptement possible.

J'ignorais que Chin-Chin-Wa eût résolu de me précéder à Pékin ; quand je l'appris, j'eus une courte sensation de malaise.

Il m'expliqua les motifs de cette séparation nécessaire.

Avant de franchir les murs de l'enceinte, il fallait s'assurer d'un logement dont on prendrait possession à la nuit tombante.

Lorsqu'il habitait autrefois la ville, il avait été le locataire d'un marchand de curiosités, qui ne travaillait qu'avec des Chinois. Les clients étrangers y venaient rarement...

Il y avait trouvé bon gîte et en gardait un excellent souvenir.

Si son ex-logeur était encore de ce monde, Chin-Chin-Wa se promettait de renouveler connaissance avec lui. Il savait l'homme discret et de commerce agréable.

Mais depuis dix-huit ans qu'il l'avait quitté, les événements avaient marché, et qui sait si notre homme était encore à la même place, en supposant qu'il fût encore en vie.

Puisqu'il fallait se procurer un logement et la table, autant valait retrouver ce logeur modèle plutôt que de s'adresser au premier venu.

J'approuvai cette disposition prudente, et leur souhaitai de réussir.

L'exilé partit avec le guide, me laissant seul.

Jamais les heures ne me parurent si longues.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 novembre.

J'essayai d'abord de dormir... mais le bruit que faisaient les muletiers dans la cour de l'auberge m'en empêcha bientôt.

Alors, par la pensée, je suivis l'exilé dans son court voyage, imaginant les difficultés les plus grandes pour donner le change à mon impatience.

J'ignorais si les deux hommes devaient marcher de conserve ou si chacun devait suivre une voie différente.

S'étaient-ils donné rendez-vous au retour, ou le guide devait-il revenir seul avant Chin-Chin-Wa ?

Autant de points d'interrogation.

Le temps se passait et je ne voyais personne revenir.

Je me vengeai sur le poulet froid, que je dévorai à belles dents.

Mais on ne peut pas toujours manger ou dormir. L'inquiétude finit par me gagner, et mes yeux ne quittèrent plus les aiguilles de la montre qui tournaient avec une désespérante lenteur.

L'après-midi vint, m'apportant son cortège d'inquiétudes. A deux heures, mon alarme grandit... Je ne comprenais rien à la conduite de mes compagnons.

Dans la ville impériale, les distances étaient grandes. Je le savais, mais nous étions à peu près à un demi-mille des murailles et Chin-Chin-Wa et le guide auraient dû depuis longtemps être de retour...

— Que signifie ce retard ? Est-il arrivé à l'exilé une aventure semblable à celle qui a failli déjà lui coûter la vie? Mais le guide? Vais-je le perdre en même temps que mon allié ?

On dirait qu'une sorte de fatalité s'attache à nous, et contrarie nos mouvements.

C'est notre deuxième jour de campagne, et c'est déjà le deuxième contretemps qui vient contrarier nos efforts.

J'essaie de bannir ces sombres pensées, mais elles reviennent plus vives, plus douloureuses que jamais. Cela tient sans doute à mon isolement.

En somme, ma position n'est guère enviable. Étranger au pays, dont je ne connais ni la langue ni les usages, je suis obligé de me confiner dans un hôtel, d'où je ne puis sortir sans danger. Il est vrai que je puis aller jusqu'à Pékin, avant la tombée de la nuit, c'est-à-dire avant la fermeture des portes, qui a lieu à six heures; mais je risque de m'égarer et de perdre la trace de mes compagnons.

A tout bien considérer, quelque dure que soit une attente aussi

longue, c'est encore le parti le plus raisonnable que je puisse prendre.

Cette belle résolution chancela lorsque je vis cinq heures arriver... J'eus presque envie de partir... où?... là surgissait l'insurmontable difficulté. J'allais passer une nuit terrible, pleine d'anxiété...

Je me représentais Norris dans les mêmes conditions que moi, abandonné de son guide... bien que j'eusse un ami plus sûr qu'un cocher chinois...

Cette absence insolite me permit de mesurer l'isolement de l'individu et les dangers qui l'environnent dans ce pays mystérieux. La Chine est pour l'étranger une sorte de labyrinthe dont on ne peut sortir qu'à la condition de tenir un fil qui se perd dans l'ombre épaisse.

Six heures sonnèrent, heures mortelles, qui frissonnèrent en montant dans le grand ciel calme.

Ma dépression morale augmente... Mon cœur bat plus vite... J'ai l'estomac serré... C'est plus que je n'en puis supporter.

C'est violent de faire naufrage au départ, alors que le port est encore en vue...

Mes plans sont bouleversés, et je ne sais vraiment plus à quel saint me vouer.

Les portes de Pékin ferment à six heures, si dans quelques minutes mes compagnons ne donnent pas signe de vie, c'est qu'ils ont été victimes d'un guet-apens.

Voyons, du calme! essayons d'envisager la situation de sang-froid... Si mes amis ne viennent pas, j'irai à la légation anglaise et je dirai tout... Cette démarche contrariera certainement la mission que je me suis donnée... mais je n'ai pas le choix des moyens.

Pendant que la folle du logis s'agitait de la sorte, Chin-Chin-Wa parut sur le seuil de l'hôtel.

Cette arrivée soudaine venant au milieu d'une crise de désespoir me causa une nouvelle sensation de joie, et je ne pus réprimer un cri... J'examinai avec une curiosité affectueuse celui que je ne croyais plus revoir... il était entier... et ne paraissait nullement avoir souffert.

Je m'étais fait beaucoup de bile pour rien.

Chin-Chin-Wa prit la peine de me donner des explications que je ne sollicitais pas tant j'étais heureux de son retour.

En me quittant, l'exilé et le guide s'étaient comme il était convenu, rendus à Pékin. Après avoir franchi les portes de la ville, ils

s'étaient séparés l'un pour aller faire des acquisitions, l'autre pour chercher notre « home » futur.

Mais avant de se quitter, Chin-Chin-Wa avait donné rendez-vous au Céleste dans un restaurant de la ville.

Le guide avait promis d'être exact.

Chin-Chin-Wa s'était aussitôt mis en campagne pour retrouver son logeur.

Ses craintes s'étaient justifiées: le marchand de curiosités avait changé de quartier et il fallait l'aller découvrir à une certaine distance de son ancienne demeure.

Il avait passé sa matinée et une partie de l'après-midi dans cette recherche... mais il ne regrettait pas le temps perdu, puisque nous avions maintenant un gîte assuré. Tout s'arrangeait donc à merveille.

Laissant son hôte, Chin-Chin-Wa se rendit au restaurant où il devait rencontrer le guide, mais l'heure du rendez-vous était passée, et le Céleste, fatigué d'attendre, avait été au devant de l'exilé.

Voilà le mécompte auquel je me serais exposé si j'étais allé au devant de mes compagnons.

Chin-Chin-Wa attendit avec le plus grand calme le retour du guide, et quand celui-ci revint, ils partirent sur-le-champ pour regagner l'hotel.

— Lorsque nous atteignîmes les portes, dit Chin-Chin-Wa qui continuait sa narration, le guide poussa une exclamation qui me fit tressaillir... Quand la chance tourne, elle ne fait pas les choses à demi. Regardez comme les choses s'enchaînent : si mon vieil ami, le marchand de curiosités n'avait pas changé de quartier, le guide ne m'aurait pas cherché... moi je ne l'aurais pas attendu, et nous n'aurions pas fait route ensemble au retour et à cette heure tardive...

— Où allez-vous en venir?

— Je veux dire que notre guide, par un hasard heureux, a rencontré le cocher qui a conduit Norris au moment de son départ de Pékin.

Il entrait dans la ville lorsque nous la quittions... je n'ai eu que le temps de prendre les vêtements achetés à votre intention, tandis que mon compagnon s'élançait sur ses traces.

Pendant que tout ceci se passait, on fermait les portes de la ville. Moi je me suis trouvé au dehors...

— Et le guide?

— Vous comprenez bien qu'il n'a pas lâché sa proie.

— Le cocher retrouvé! C'est incroyable. Voilà qui détruit notre seconde version.

— Qu'importe! l'essentiel c'est que nous puissions l'interroger.

Le sort se déclarait pour nous décidément.

Je n'avais qu'une crainte, c'est que le cocher n'eût glissé dans les doigts du guide.

Chin-Chin-Wa me rassura en quelques mots.

— Je vous garantis que nous tenons notre homme. Notre guide s'est attaché résolument à lui; il ne le lâchera pas.

Cette nouvelle m'avait complètement rasséréné, et j'oubliai les mauvaises heures que je venais de passer pour ne penser qu'à l'heureuse coïncidence qui allait simplifier notre tâche.

J'attachais peut-être trop d'importance à cette rencontre, c'était du moins l'avis de l'exilé... mais j'avais mon idée... et il me fallait autre chose qu'une opinion pour en démordre.

Le lendemain matin, alors que j'étais en train de revêtir mon nouveau costume sous l'œil attentif de Chin-Chin-Wa, occupation qui, je le confesse, malgré tout le sérieux que comportait la situation, me semblait puérile, le guide entra dans ma chambre.

Il n'avait pas perdu de temps, et s'était mis en route aussitôt l'ouverture des portes.

A ma grande joie, je constatai qu'il n'était pas seul et que le cocher de Norris le suivait.

J'examinai curieusement la physionomie du Céleste. Ses traits grossiers, son regard noyé dans une sorte de rêve, ne présageaient rien de bon.

Cette brute allait-elle avoir une lueur. Allait-elle se souvenir du voyageur européen, entrevu dans une course hâtive? C'était peu probable.

Chin-Chin-Wa l'interrogea... d'abord l'homme resta muet, pétrifié... cependant à quelques questions brèves, énergiques... il répondit non moins brièvement.

Je ne comprenais évidemment rien de ce qui se disait.

Tout à coup l'exilé, qui semblait difficilement se contenir, ne put réprimer un mouvement de colère et se tournant vers le guide, il sembla l'invectiver.

Le Céleste baissa la tête comme un animal dompté.

Mais ce ne fut qu'un éclair, bientôt son regard presque dur

s'attacha sur Chin-Chin-Wa comme pour protester contre les reproches dont on l'accablait.

L'exilé se tourna vers moi :

— Le guide m'affirme que cet individu est bien le cocher qui a conduit Norris... Devons-nous le croire ? Quant à lui, — et il me désigna la brute qui se tenait à quelques pas de nous, — il ne se souvient absolument de rien.

— Ou votre guide ment avec impudence, ou le cocher a laissé ses souvenirs dans sa pipe à opium. Avez-vous, pour obtenir la vérité, usé de différents moyens ?

— Je les ai épuisés tous. Vous m'avez entendu lui parler... Je l'ai questionné de toutes les façons... et ça n'a servi de rien.

— Qu'allons-nous faire ?

— Il n'y a qu'à les laisser se débarbouiller. — Je m'étonne cependant qu'en chemin, le guide n'ait pas essayé d'en tirer quelque chose.

— Mais comment l'a-t-il amené jusqu'ici ?

— En lui promettant une récompense. Il m'a averti cependant qu'il n'y avait pas grand chose à tirer de cette bête sourde et endormie... Néanmoins comme il avait pour instruction précise de ramener le cocher de Norris, il dit s'être acquitté de sa mission avec conscience.

— Entre nous, il a absolument raison, ce n'est pas sa faute si nous nous trouvons en face d'une intelligence éteinte... Mais je crois que nous agissons avec trop de précipitation. Il faut donner à cet homme quelque chose pour rappeler ses souvenirs s'il en est capable... le guide l'aidera peut-être dans ce travail difficile, c'est pourquoi je vous conseillais de les laisser ensemble.

Si ce moyen ne réussit pas, nous renoncerons à en tirer quoi que ce soit.

— Je me range à votre opinion, répondit Chin-Chin-Wa. Pour exciter l'amour-propre du guide, je vais lui déclarer que je ne croirai en ses capacités et en son expérience que s'il peut obtenir du cocher de Norris, vrai ou supposé, quelques explications.

Notre conversation, dans son ensemble, avait été comprise par le guide, grâce aux quelques mots d'anglais qu'il possédait, et il eut la perception très nette du service qu'on attendait de lui.

En examinant de plus près l'incident, nous convînmes, Chin-Chin-Wa et moi, qu'entre la parole du guide et celle de l'homme qu'il nous présentait, il n'y avait pas à hésiter.

Et puis, quel intérêt aurait poussé le Céleste qui, depuis quelques jours avait vécu de notre vie, et qui en cas de réussite devait toucher la forte somme, à nous tromper?

En nous reportant à sa conduite précédente, une telle action semblait bien improbable. De plus, ce qui achevait de nous convaincre de sa bonne foi, c'était son attitude pendant l'aventure de l'hôtel. A ce moment fâcheux, s'il avait été contre nous, au lieu de nous défendre, il aurait passé à l'ennemi.

Sa seule utilité était de nous aider à retrouver le cocher.

Le hasard l'avait admirablement servi. Il avait rempli sa promesse... il n'y avait donc plus rien à exiger de lui.

Maintenant, il constituait une bouche inutile. Avec le concours de Chin-Chin-Wa, je n'avais pas besoin de guide. Je pris donc la résolution de m'en séparer.

Je m'en ouvris à l'exilé qui partagea ma manière de voir, et je le priai d'être mon interprète pour congédier le Céleste. Bien entendu en lui remettant la récompense promise.

L'exilé se chargea de la commission et informa le guide que désormais j'entendais me passer de ses services. Il invoqua pour justifier ce brusque renvoi la déception que me causait l'attitude du cocher, attitude qui pouvait laisser supposer qu'on se trouvait en présence d'une substitution de personne.

Au lieu d'accepter avec calme notre décision, le guide rappela le soi-disant cocher de Norris.

Une explication très vive eut lieu entre les deux hommes, explication compréhensible seulement pour mon compagnon.

Mais Chin-Chin-Wa qui ne perdait pas un instant de vue la physionomie mobile du guide intervint, discuta avec âpreté et je vis tout à coup le guide se jeter à ses pieds en donnant les signes de la plus grande frayeur.

L'exilé, malgré sa perspicacité ne put démêler si le guide nous trompait, ou se trompait... mais hélas ! nous n'étions pas plus avancés qu'auparavant... le cocher de Norris, vrai ou faux, ne savait rien ou ne voulait rien dire.

CHAPITRE XII

Nous sommes en route...

Nous traversons la grande plaine qui ceinturonne les murailles massives de Pékin.

Je suis quelque peu gêné dans mes nouveaux vêtements, et la calotte qui recouvre ma tête ne me protège pas des ardeurs du soleil. Ma vue en souffre beaucoup.

Mais ces petites misères se compensent par l'intérêt que présentent pour moi les hautes murailles qui se dressent devant nous.

Comme nous paraissons petits dans cette poussière intense qui poudre les vastes solitudes qui nous entourent !...

Je demande à Chin-Chin-Wa si les murs qui entourent la capitale peuvent être comparés aux grandes murailles de la Chine.

— Les murs de Pékin, me dit l'exilé, sont plus hauts et plus épais que longs, tandis que la grande muraille est surtout remarquable par son étendue.

Les murs de Pékin sont d'une hauteur prodigieuse, c'est ce qui leur donne cet air de grandeur imposant.

Je n'ai pas cru devoir encombrer jusqu'ici mes notes quotidiennes par la description des pays que je traverse... Ai-je péché par sécheresse ! Je ne le crois pas.

En réalité, les descriptions oiseuses n'intéressent que le voyageur qui se souvient des pays parcourus ; mais elles n'ont aucun attrait pour le lecteur.

Le terrain, ici, est plat et l'œil ne se repose que sur d'immenses champs d'orge et de millet.

La monotonie de la route n'est rompue que par le passage peu fréquent, hélas ! d'un fermier des environs ou de ses serviteurs mâles et femelles. — Ces dernières sont curieuses avec les moignons qui leur tiennent lieu de pieds.

Voici maintenant le paresseux Peiho qui serpente à nos pieds avec ses eaux tranquilles couvertes de jonques peintes.

Au-dessus de nos têtes, le soleil implacable, intolérable toujours, meurtrier souvent.

Le paysage ne variait pas la nuit, la lune claire jetant la même note aveuglante que l'astre du jour.

A l'approche des villages, nous rencontrions la même horde de mendiants et de lépreux tristes, souffreteux, déguenillés, suant la misère et la paresse.

Il nous était quelquefois très difficile de nous débarrasser de cette société suspecte qui s'accrochait à nous dans l'espérance d'avoir un secours. Nous les fuyions comme des pestiférés. Le meilleur moyen pour s'en défaire était encore d'entrer dans quelque auberge sur la route.

De Pékin, il me serait difficile de bien donner une physionomie exacte, tant mon séjour dans la grande cité a été traversé par des aventures angoissantes.

Mon attention n'était guère retenue par les côtés pittoresques de ce voyage forcé... dans la fièvre de nos recherches, les choses et les gens passaient comme autant de silhouettes dociles dominées par la problématique figure de Norris.

Néanmoins, ma première impression en entrant à Pékin fut vive; son étendue surtout me frappa.

J'étais en présence d'une masse confuse de rues sales, aux maisons irrégulièrement bâties... Dans les artères principales la malpropreté était la même.

Les triples routes dont le tracé bizarre ressemble à d'interminables montagnes russes étaient bordées de maisons isolées les unes des autres, de baraques pauvres rongées par le temps. Le tout se dressait au milieu d'une végétation chétive et rabougrie.

Tel est le souvenir que j'ai gardé de Pékin alors que je visitais la ville, marchant silencieusement aux côtés de Chin-Chin-Wa.

Reprenons notre récit :

Après un long et fatigant voyage, nous arrivâmes devant l'une des portes du « mur » dans une rue des plus tranquilles.

Nous fûmes reçus par un vieux Chinois qui ne parlait pas un mot d'anglais. Je dus m'abstenir, de la sorte, de prendre part à la conversation qui eut lieu entre Chin-Chin-Wa et lui, conversation animée et bien longue à mon gré.

Notre installation dans cette maison était aussi confortable qu'on pouvait le souhaiter... Il est de toute évidence que je n'aurais pas dédaigné un lit anglais... mais puisqu'il n'y en avait pas, force fut de m'accommoder d'une couchette chinoise.

D'ailleurs, ces raffinements de civilisation cadraient mal avec les difficultés de l'heure présente, et si j'y pensais quelques fois, c'était par habitude... une réminiscence du passé.

Notre résidence future comprenait plusieurs bâtiments, ce qui indiquait que notre propriétaire était un homme fortuné. Sa condition avait donc changé depuis le retour de l'exilé.

Un de ces bâtiments qui constituait le magasin de curiosités n'avait qu'un étage.

Ce magasin m'intéressait vivement, car son propriétaire, âgé maintenant, y avait réuni une grande collection d'objets antiques et de reliques du plus grand prix, commencée très jeune.

Le premier jour de notre arrivée fut un jour heureux puisqu'il n'a pas d'histoire.

Occupés de notre installation, nous ne fîmes aucune recherche concernant notre mission.

Chin-Chin-Wa me dit seulement :

— Nous n'allons plus gaspiller notre temps à chercher le cocher de Norris. L'expérience tentée par notre guide nous suffit. Nous devons canaliser notre énergie dans une voie différente... et tout tenter pour découvrir immédiatement la retraite de votre compatriote.

Nous partîmes un matin, à l'aventure... Je montai un des ponies que nous avions achetés au guide... Cette course à travers Pékin n'eut aucun résultat... un tombeau nous séparait de lui...

Au bout de cinq jours d'investigations rapides, le découragement me reprit. Ainsi c'était vainement que j'avais renoncé au monde, aux douceurs que procure la fortune... C'était pour en arriver à un aveu d'impuissance que j'avais traversé les mers, et pris contact avec une race maudite.

J'étais exaspéré.

Chin-Chin-Wa n'était guère plus avancé que moi, et si l'inquiétude et le chagrin ne se lisaient pas sur son visage, c'est que sa force morale était grande, et qu'il pouvait mieux dissimuler ses impressions que moi.

Pour tuer le temps, j'essayai d'apprendre le chinois... puis je recommençai mes courses, notant au passage les lieux où pouvait être celé Norris, et Dieu sait s'ils étaient nombreux.

Nous visitâmes d'abord les prisons où les hommes sont traités en bêtes sauvages...

Ensuite, nous passâmes en revue les établissements louches, où le vice cotoie la plus affreuse faiblesse... Et les jours se passèrent, vides, tristes, douloureux... sans un indice.

Le cinquième jour de notre arrivée... comme nous revenions de l'une de ces abominables excursions, nous marchions côte à côte... à l'allure lente de nos ponies ; mon compagnon rompit le silence qu'il gardait habituellement.

— Vous me paraissez désespéré ?

— Tout à fait.

— Allez-vous abandonner les recherches ?

— Je continuerai à demeurer à Pékin jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où j'aurai découvert que Norris existe ou qu'il a été assassiné par ses ennemis.

— Votre détermination est irrévocable ?

— Absolument.

— A mon tour, jamais je n'ai entrepris une tâche sans la mener jusqu'au bout. Celle-ci, malgré les difficultés qu'elle présente, ne me parait pas impossible à réaliser et je crois que mort ou vivant je retrouverai Norris.

« J'irai demain dans la « Ville Impériale », et si je n'y découvre rien, nous agirons autrement... Il me semble que la lutte contre le destin s'affirme avec plus de force... et une voix secrète me dit que je ne sortirai pas vaincu de cette épreuve.

« J'irai voir Shan-Nim-Yuen, ce qui me donnera un prétexte pour pénétrer dans le Palais. Si ma visite n'a pas d'autre résultat que de mieux connaitre l'homme de qui peut dépendre notre sort, ce sera déjà quelque chose... et qui sait s'il ne vaut pas mieux s'adresser en haut qu'en bas... »

— Je suis d'accord avec vous sur ce point... J'ai toujours pensé que nous ne trouverions pas Norris dans les endroits louches... ce qui, d'ailleurs, ne concorderait en aucune façon avec le message du malheureux qui parle d'un palais...

— Je vois dans vos paroles, me répondit mon interlocuteur, poindre une sorte de blâme... il me semble que vous me reprochez d'avoir consacré trop de temps à de puériles recherches... Cependant il était important, avant d'aller plus loin, de s'asurer que Norris ne circulait pas dans Pékin. Si nous ne le trouvons pas dans la ville impériale... nous estimerons que nous n'avons pas perdu notre temps, parce que nos investigations n'ayant plus à s'exercer sur ce point devront porter ailleurs.

— Mais puisque votre conviction — et cela ressort de nos conversations précédentes — est que Norris n'est pas dans le Palais impérial, pourquoi vous obstiner à l'y chercher ?

— J'estime au contraire, qu'il faut abandonner cette piste, et ne pas perdre un temps précieux, pendant lequel la situation de mon compatriote peut empirer.

— Vous avez peut-être raison. Mais il est nécessaire que j'aille au Palais, que je vois Shan-Nim-Yuen, afin de pouvoir vous dire catégoriquement : « Nous pouvons marcher avec lui », ou « il est contre nous ».

Le jour qui suivit cet entretien, je vis Chin-Chin-Wa revêtu d'habits magnifiques et qui se disposait à sortir.

Malgré la richesse de son costume l'exilé paraissait con-

trarié et triste. J'essayai en vain de pénétrer son état d'âme.

Un palanquin fermé porté par quatre hommes l'attendait à la porte.

L'exilé y prit place et le cortège s'ébranla.

Je n'avais nulle envie de profiter de son absence pour flâner dans Pékin, craignant toujours de m'égarer dans les rues poussiéreuses et monotones...

La distance à parcourir pour aller de notre demeure au Palais Impérial était longue; de plus il fallait compter que mon ami, qui devait remercier le pouvoir suprême, y serait retenu.

Mes prévisions se réalisèrent et lorsque Chin-Chin-Wa revint, la nuit commençait à tomber.

Sa démarche n'avait pas modifié la tristesse de sa physionomie, il semblait être sous l'empire de la même dépression morale.

J'essayai de l'interroger; mais ses réponses émaillées de réticences m'invitèrent à m'abstenir de toute curiosité déplacée...

Il voulut seulement me dire que sa grâce était complète, et qu'il n'avait plus rien à craindre de la justice de l'empereur.

S'il est quelquefois permis de lire entre les lignes, on peut deviner aussi les pensées secrètes, dans les phrases d'une conversation banale... et je crus démêler que l'entrevue entre Chin-Chin-Wa et Shan-Nim-Yuen n'avait produit aucun résultat si ce n'était que de le confirmer dans sa croyance en l'hostilité de l'ami de Bonsel.

La peinture qu'il me fit de ce fonctionnaire, n'était sans doute pas d'une impartialité absolue; on y sentait la répulsion pour ses *qualités chinoises*... et puis, malgré la haute philosophie de cette nature d'élite, un sentiment de regret bien naturel lui était venu en songeant à son existence désormais sans but, tandis que d'autres bien inférieurs à lui s'élevaient dans la hiérarchie au sommet de laquelle il aurait pu être placé.

Sa tristesse cependant disparut peu à peu, laissant seulement aux commissures des lèvres un pli dédaigneux.

Je profitai de ce calme subit pour obtenir quelques détails sur Shan-Nim-Yuen.

— C'est un homme de haute taille, me dit mon ami, il représente un type de Céleste, souverainement désagréable, et je me félicite qu'une sorte d'instinct naturel vous ait poussé à refuser ses bons offices.

« Quel rôle joue-t-il dans l'association Bonsel? Je l'ignore. Et cependant, en y réfléchissant, je ne serais pas éloigné de croire que l'Allemand n'est qu'un instrument docile entre les mains de Shan-Nim-Yuen. Ils travaillent tous deux à quelque œuvre ténébreuse sous le couvert de relations commerciales. L'avenir nous l'apprendra sans doute... pourvu que ça ne soit pas à nos dépens! L'homme n'a, en soi, rien de sympathique. Sur son visage qu'il essaie de rendre impassible se lisent tous les vices humains, notamment l'avarice et la convoitise... et c'est entre les mains de tels hommes que se trouve l'avenir de ce pays.

— Et sur Norris, n'avez-vous rien appris?

— Rien. A la fin de l'audience j'essayai, mais sans résultat, d'obtenir du domestique qui me reconduisait, un renseignement... le plus futile... il faut si peu à des hommes résolus pour se rapprocher d'un but auquel on a consacré sa vie.

— Ce domestique ne savait rien.

— Rien évidemment de ce qui nous intéresse, mais les quelques paroles que nous avons échangées ne sont point, pour moi, inutiles. Elles m'ont éclairé sur les relations de Bonsel et de son ami, et m'ont permis de me montrer aussi affirmatif que je l'ai été tout à l'heure.

« L'origine de sa fortune donne la mesure de l'homme : deshérité par son père en faveur des bonzes du temple de Confucius, il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

« Un autre eût protesté ; lui au contraire, parut, par une attitude conciliante et habile, ratifier la volonté du défunt.

« Cette conduite l'amena à chausser les sandales du mort ; c'est-à-dire que dans l'esprit des prêtres, il suit un peu la place de son père.

« Le résultat, comme vous le voyez, n'était pas à dédaigner pour un intrigant.

« Les bonzes, par reconnaissance lui donnèrent des attributs sacrés, qui furent les premières étapes de son élévation.

« Son influence, sans être considérable, n'est cependant pas à dédaigner. D'abord, il a l'oreille de la cour, ce qui lui constitue une puissance dangereuse pour ses ennemis ; ensuite, ses relations avec les prêtres lui assurent la considération des basses classes. »

— Pardonnez ma sotte curiosité ; mais je suis étonné que vous ayez pu obtenir de tels renseignements en quelques minutes de conversation avec un domestique.

Chin-Chin-Wa souriant, répliqua :

— Vous oubliez que les serviteurs d'un mandarin ne sont pas recrutés dans le commun des mortels ? N'entre pas qui veut au service de pareils maîtres.

« Le domestique que j'ai séduit ou corrompu, à votre choix, pour connaître ce que je viens de vous apprendre, possède une intelligence remarquable, et il ne m'a pas fallu l'interroger longuement pour tirer de lui ce qu'il savait. »

— Mais qu'est-ce que tout cela a affaire avec Bonsel ?

— J'y arrive :

« C'est à Tientsin, avant la mort de son père que Shan-Nim-Yuen fit la connaissance du négociant allemand. Quand il revint à Pékin, il songea à utiliser cette relation pour retrouver l'argent que le testament malencontreux de son père venait de lui enlever... C'est alors que commencèrent les opérations qui les réunissent aujourd'hui. »

— Pourquoi Bonsel ne nous a-t-il pas dit tout cela franchement ?

— Pourquoi ? Il y a deux façons de l'expliquer : où le passé de son ami lui est inconnu, et alors son attitude est explicable ; ou il n'est qu'un rusé compère, et nous devons nous méfier autant de lui que du fonctionnaire chinois.

Toute cette histoire me troublait. Je commençai enfin à *voir* le danger que je sentais venir..., il prenait corps, sous une image encore confuse, mais qui allait bientôt accuser ses contours avec une brutale netteté.

Il avait fallu pour cela que l'esprit délié de Chin-Chin-Wa me vint en aide... aide précieuse dont je remerciai la Providence, cette lointaine protectrice qui vient souvent au moment où tout semble vous abandonner.

— Êtes-vous suffisamment édifié sur le caractère de l'homme auquel vous alliez demander assistance et... asile ?

— Merci, répondis-je, en lui tendant la main.

— Et vous comprenez bien que ce n'est pas à lui qu'il faut confier notre secret en admettant que Bonsel ne l'en ait pas instruit ?

— Votre perspicacité n'est jamais en défaut, et je suivrai aveuglément vos conseils. Pour le reste, à la grâce de Dieu !

CHAPITRE XIII

ORDRE DE QUITTER PÉKIN

Le jour qui suivit la visite de Chin-Chin-Wa au Palais Impérial fut marqué par un incident notable.

Toute la matinée avait été, comme d'usage, consacrée à des courses multiples, pour essayer de découvrir la trace du malheureux Norris. Lorsqu'arriva l'heure du repas, nous cherchâmes, suivant notre habitude, un restaurant chinois.

Après avoir arrêté notre choix, nous nous installâmes tranquillement au deuxième étage chez un traiteur de bonne mine.

Dans la capitale du *petit-fils du ciel*, ces sortes d'établissements ont une apparence particulière qui les distingue de ce que nous avons vu en Europe. Plats, mets, vaisselle, service, tout y est différent.

On dirait que les Célestes se complaisent dans un archaïsme incommode, que nos mœurs progressives n'ont pour eux aucun attrait, et enfin que leurs pratiques arriérées sont le dernier mot d'une civilisation spéciale...

Pour moi, le spectacle était nouveau ; partant, d'un indiscutable intérêt.

Selon Chin-Chin-Wa, ce restaurant était un de ceux que fréquentent volontiers les mandarins, et, à ce titre, il me paraissait digne d'une attention spéciale.

J'étais habitué déjà à la cuisine chinoise, et bien que j'eusse encore quelque difficulté à manier les baguettes qui servent aux Célestes de cuiller et de fourchette, je ne m'en tirai pas trop mal.

Il me sembla que les plats étaient plus grands et surtout plus soignés qu'à l'ordinaire, comme s'ils étaient destinés à être absorbés par des hôtes de marque.

J'avais adopté de sages habitudes, en ce qui concernait l'ordonnance des repas... C'est-à-dire que la circonspection la plus grande présidait à mon choix.

Chin-Chin-Wa, d'ailleurs, m'était d'un précieux secours pour me tirer des pas difficiles... c'est que je ne goûtais que médiocrement les nids d'hirondelle et les ailerons de requin...

Deux friandises chères aux palais chinois... mais combien répugnantes.

Il est vrai que j'aurais pu me rattraper sur la viande de cheval ou de jeune chien, ou encore de rat... mais je n'y aurais mordu qu'avec la plus grande répugnance. Ma nourriture consistait surtout en poulets et en purée de légumes.

C'était donc au découpage d'un maître poulet que j'avais concentré toutes mes facultés, quand Chin-Chin-Wa me fit remarquer l'arrivée de deux domestiques qu'envoyaient en *fourriers* les mandarins pour qui on avait préparé le plantureux repas.

A la petite table où nous étions servis, mon ami me faisait vis-à-vis.

Il lui suffisait donc d'un coup d'œil pour attirer mon attention.

J'examinais les deux serviteurs qui, en réalité, n'offraient rien de bien particulier... lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme de haute taille, richement vêtu, qui vint s'asseoir à la table qui se trouvait immédiatement après la nôtre.

Bien qu'il n'eût pas fait attention à notre présence, son attitude et surtout la dureté de ses traits me frappèrent.

Chin-Chin-Wa me toucha le pied légèrement.

Au même instant le nouveau venu jeta les yeux sur nous.

Chin-Chin-Wa se leva et le salua profondément.

Le Chinois lui rendit son salut.

J'allais interroger mon ami, lorsque, m'interrompant, il se mit à me parler en chinois avec une extraordinaire volubilité.

L'œil froid et investigateur du mandarin tomba d'aplomb sur moi, m'enveloppant d'un réseau magnétique... je compris alors pourquoi Chin-Chin-Wa m'avait empêché de m'exprimer en anglais.

Je pris donc le parti de paraître prêter l'attention la plus vive à son discours, bien que je n'y comprisse goutte. Je poussai le scrupule, dans mon rôle ingrat, jusqu'à ralentir le mouvement de mes baguettes, ainsi que font les Chinois à la fin du repas.

Le déjeuner terminé, Chin-Chin-Wa se leva négligemment. Je l'imitai aussitôt, heureux d'échapper à la curiosité du mandarin.

J'avais la conviction que mon costume ne lui donnait pas le change, et que nos ruses étaient éventées, car le soupçon que j'avais vu poindre dans ses yeux n'avait pas disparu, quand, de nouveau, nos regards se croisèrent.

J'imitai de mon mieux la démarche sautillante des Célestes, et

je suivis mon ami qui, en passant devant le mandarin, lui fit un nouveau salut non moins profond que le premier.

Je me livrai à la même génuflexion, et quand nous eûmes passé le seuil du restaurant je poussai un soupir de soulagement comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger.

Dans la rue, je demandai à voix basse :

— Quel est cet homme ?

— Cet homme, me répondit Chin-Chin-Wa, qui était devenu subitement soucieux, c'est Shan-Nim-Yuen.

La rencontre me frappa désagréablement comme un mauvais présage.

En admettant que l'ami de Bonsel m'eût pris — ce qui n'était pas prouvé — pour un Anglais converti, ainsi que l'était Chin-Chin-Wa, il n'était pas moins instruit de la présence d'un suspect dans les murs de Pékin.

En réalité, si le danger était pour l'instant écarté, il ne se dressait pas moins menaçant devant nous pour l'avenir.

Il allait évidemment se renseigner sur ma personne et les raisons de ma présence dans la capitale.

Mon costume, si j'avais eu affaire à un autre homme, aurait endormi les soupçons ; mais Shan-Nim-Yuen avait une âme ténébreuse, naturellement portée à l'intrigue, et la méfiance était la règle naturelle de sa conduite à l'égard de tous ceux qui avaient le malheur de se trouver sur sa route ; j'avais donc tout à redouter de cette rencontre fortuite.

Chin-Chin-Wa ne me dissimula pas que ses réflexions sans être aussi pessimistes que les miennes n'en étaient pas moins sérieuses. Il en résulta pour moi un abattement passager dont j'eus bientôt honte en présence de l'inébranlable fermeté de mon ami. Néanmoins je ne pus recouvrer ma tranquillité ; mon estomac se serrait comme à l'approche d'un malheur, mon cœur battait à rompre dans ma poitrine, un indéfinissable malaise m'envahissait.

Mon compagnon qui s'aperçut de cette dépression morale me fit d'énergiques représentations ; il m'assura que mes craintes n'avaient aucun fondement et que, s'il fallait redoubler de prudence, il ne s'en suivait pas qu'il y eût de quoi se décourager.

Malgré toute la justesse de ses observations, je ne pus vaincre ce sentiment d'angoisse.

Pour la seconde fois nous remîmes sur le tapis la question de savoir si Bonsel avait communiqué à son ami le but de mon

voyage en Chine, et Chin-Chin-Wa continua d'être d'un avis absolument opposé.

En admettant même que l'Allemand eût donné quelques détails sur notre voyage, il ignorait au moins comment nous nous proposions d'atteindre notre but et si, derrière nous, il n'y avait pas d'autres forces agissantes qui lui commandaient une prudence particulière.

Cette dernière considération me fit recouvrer un peu de calme.

Nous étions maintenant bien déterminés à limiter nos recherches dans le Palais Impérial, car les bas-fonds de Pékin avaient été fouillés sans que nous eussions trouvé le moindre indice.

Il y avait bien encore les temples, très nombreux à Pékin, puis les maisons particulières; mais il y avait peu de raison pour que mon malheureux compatriote y fût enfermé.

Ce palais impérial m'attirait comme un invincible aimant : il me semblait y voir Norris à travers ses épaisses murailles. Norris prisonnier, chargé de chaînes, et passant résigné au milieu de ses geôliers jaunes.

En dehors de ces considérations purement psychologiques : instinct ou double vue, d'autres raisons m'invitaient à porter toute mon attention sur le palais.

D'abord parce que le Pékin indigent ou bourgeois ne récélait pas l'Anglais ; ensuite parce qu'il courait sur le Palais Impérial des légendes qui expliquaient très bien la disparition de Norris.

Le lendemain de notre rencontre avec San-Nim-Yan, nous passâmes la journée à ébaucher un plan de campagne qui avait pour base la corruption des petits fonctionnaires, *poetæ minores*, jusqu'à la connaissance parfaite du lieu où se trouvait Norris. Notre système était celui qui est en honneur chez quelques peuples de l'Europe ; il ne pouvait que réussir dans un pays où tout est arbitraire, où tout est corruption.

De plus, pour des esprits aventureux, la perspective d'arracher sur ce terrain sacré une victime à la férocité chinoise, n'était pas sans charme.

Il y avait, il est vrai, tant de portes et tant de passages, c'est-à-dire tant de portiers et tant de gardes que l'entreprise était, en dehors du danger qu'elle nous faisait courir, une ruine certaine... Mais qui veut la fin veut les moyens.

Le plan conçu, nous ne perdîmes pas de temps pour l'exécuter.

Chin-Chin-Wa se mit aussitôt en campagne. Il s'adressa d'abord

aux gardiens des portes de l'extérieur qui se rendirent à bon compte.

Les marchés se faisaient dans les hôtels de la ville, entre un verre de boisson fermentée et une pipe d'opium.

Ces préliminaires nous prenaient beaucoup de temps, et sans augurer mal d'un plan que j'avais moi-même adopté avec enthousiasme, je ne croyais pas à son succès final.

Mes pressentiments me revenaient comme une envolée de papillons noirs.

En regagnant la maison, après une fatigante journée, toute consacrée à ces singuliers marchés, ce que Chin-Chin-Wa appelait mes *idées noires* me revint avec une intensité angoissante... *j'étais sûr* que notre retour coïnciderait avec quelque affligeante nouvelle.

Le coup nous arriva sous forme d'une missive de la Cour adressée à l'exilé Chin-Chin-Wa.

Nous avions dû être épiés par un des serviteurs de Shan-Nim-Yuen, car en pénétrant dans notre appartement nous trouvâmes trois Chinois d'un rang assez élevé qui nous attendaient impatiemment.

L'un d'eux tendit à mon ami un rouleau scellé que celui-ci ouvrit après en avoir brisé les cachets.

Il parcourut le parchemin sans émotion apparente... Cette lecture achevée, d'un mot il congédia les envoyés de la Cour.

— Vous comprenez... n'est-ce pas?...

— Je tremble de comprendre.

— Je vais vous donner lecture du décret, car c'est un décret :

« Ordre est donné à Chin-Chin-Wa que l'Empereur, dans son inépuisable bonté, a pardonné et rappelé de l'exil, de quitter Pékin le troisième jour de la signature du présent décret avant midi, sous peine de mort. »

— Et qu'avez-vous répondu ? interrogeai-je hâtivement, sans penser à la situation que me faisait le malencontreux document.

— Deux mots : J'obéis.

— Qui a signé le décret?

— Shan-Nim-Yuen, et sa signature est accompagnée du sceau impérial... C'est un nouvel exil... mais patience... Shan-Nim-Yuen vous avez le première manche, gare à la seconde...

La voix de Chin-Chin-Wa, ordinairement grave, était devenue extraordinairement menaçante, on y entendait tinter l'arrêt de mort de son ennemi.

Cette menace grondante m'instruisait de ce que promettait l'avenir... *In petto*, je souhaitais que la Providence ne mît pas trop tôt face à face Chin-Chin-Wa et Shan-Nim-Yuen, pour le salut de Norris, dont la délivrance me paraissait reculer au fur et à mesure qu'il se produisait des incidents nouveaux.

— Il n'y a aucun recours ?

— Aucun, répliqua l'exilé. L'ami de Bonsel a mis son crédit à contribution pour me supprimer... Il sent en moi l'ennemi résolu qui peut ébranler sa puissance... il s'en débarrasse brutalement, par un trait de plume : rien que de très naturel de la part d'un homme de cette trempe... Qu'importe, après tout... Ce nouvel ordre d'exil ne me ramène pas à Formose... En dehors de Pékin, on ne peut rien sur moi... et je puis agir à cette faible distance... Quant à vous, ils regarderont peut-être à deux fois avant de faire tomber un cheveu de votre tête... Tout n'est pas perdu.

Chin-Chin-Wa laissait tomber ses paroles une à une, comme pour bien marquer la lucidité de sa pensée.

Le mandarin avait là un ennemi redoutable, qui s'apprêtait à prendre une terrible revanche, le jour où la destinée s'amuserait à changer les cartes.

En attendant, notre plan s'écroulait; nous venions encore une fois de tenter un effort inutile...

— Et William Norris? dis-je entre haut et bas comme parlant à moi-même.

— Vous avez raison, répondit l'exilé... lui d'abord... il souffre... et il faut alléger ses douleurs... ma vengeance ne regarde que moi... et peut attendre... Il faut retrouver Norris.

J'enveloppai Chin-Chin-Wa d'un regard profond où devait se lire toute l'admiration que j'éprouvais pour cet homme courageux que l'adversité n'abattait point, et qui, dans les moments les plus critiques, alors que sa vie et sa liberté étaient menacées, avait assez de cœur et d'énergie pour penser aux autres...

— Laissez-moi seul... j'ai besoin de me recueillir... Dans une heure j'irai vous retrouver et nous parlerons de lui.

Ceci fut dit simplement. Je lui serrai la main, et le laissai livré à ses méditations.

Je lui enviais ce calme admirable au moment du danger, alors que moi, sans ennemi déclaré, sans raison immédiate de craindre, je restais ployé sous le coup qui venait de nous frapper.

Mais pourquoi cet exil? A quel mobile avait obéi Shan Nim-Yuen, en le présentant à la signature impériale ?

Devinait-il en Chin-Chin-Wa un rival possible ? Ou plutôt avait-il appris les tentatives de corruption dont mon ami s'était rendu coupable ?

Je ne pouvais évidemment rien répondre à ces questions qui se pressaient dans mon cerveau fatigué.

Comme je maudissais notre funeste rencontre dans le restaurant, rencontre à laquelle j'attribuais tout le mal !

En ce qui me concernait, je n'étais pas absolument rassuré, mais on ne pouvait m'incriminer de chercher à pénétrer la vie chinoise en m'habituant à ses coutumes et à ses mœurs. Y aurait-il aussi un ordre de bannissement contre moi ?

Il aurait été curieux de me voir exilé par l'homme dont je devais être l'hôte.

En somme, Chin-Chin-Wa seul était frappé. Il était frappé à cause de moi, parce qu'il m'avait prêté assistance.

Le mandarin nous soupçonnait-il d'être de vulgaires espions ?

Qu'allais-je faire maintenant tout seul à Pékin ?

Après le départ de Chin-Chin-Wa qui me quittait dans deux jours, ma situation allait devenir intenable.

Il est vrai que je pouvais avoir contact avec lui par le courrier... mais mon ignorance de la langue chinoise allait sans doute me jouer bien des tours.

Le désespoir me reprit de plus belle, et au milieu de ce flot de pensées, se dressa une question que je ne m'étais pas encore posée :

Quel était l'ennemi que Shan-Nim-Yuen poursuivait? *lui* ou *moi ?*

(A suivre.)

J.-A. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT.)

Le gérant : F. JUVIN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE POSTE DES NEIGES

«... Hier, à la Préfecture, premier bal de la saison. Tout Chambéry s'est retrouvé à cette charmante fête. Le cotillon, conduit avec un brio remarquable par le lieutenant Clerget, du 32e bataillon alpin, ne s'est terminé qu'à deux heures du matin... »

Clerget, d'avance, souriait à la lecture de ces lignes, dans le prochain numéro hebdomadaire du *Petit Savoyard*. Sous l'étincellement des lustres, à travers les hautes pièces parfumées et chaudes, les couples, après avoir salué le préfet, M. Thévenot, et sa femme, venaient de se rompre à peine. Lui-même, en accompagnant au buffet Mlle Thévenot, éprouvait un vif plaisir à être vu de la sorte. Il marchait tête haute, la taille fine, le geste aisé, parmi le cercle des regards sympathiques ou jaloux. Même, il aperçut, dans une embrasure de fenêtre, entre deux vieilles dames, un capitaine de hussards qui le dévisageait, le marquis Haussois du Sausset, héros habituel des bals, les années précédentes, et conducteur assermenté de tous les cotillons. Et comme du Sausset, détournant la tête, laissait tomber son monocle avec un bâillement dédaigneux, Clerget fit remarquer à sa danseuse les cheveux teints du marquis, séparés par une raie trop large, son visage craquelé d'une infinité de petites rides.

Alors, grisé par la musique, l'odeur des femmes et des fleurs, il savoura son triomphe, les mains tendues, les mots aimables. La préfète s'empressait :

— Une coupe de champagne, monsieur Clerget?

La générale lui demandait avec bienveillance des nouvelles de ses parents, qu'elle savait riches et influents. Des mères, entremetteuses pour le bon motif, lui confiaient les qualités, les goûts et les talents de leurs filles.

— Et comme Eugénie est bien faite ! dit très haut, près de lui, une grosse dame, décolletée à faire frémir.

Cependant des jeunes filles, à l'écart, l'examinaient en dessous, avec des rougeurs, des chuchotements étouffés dans le battement des éventails. La petite Mme Aubry, si troublante avec sa bouche rouge et ses paupières cernées, lui jeta en passant un sourire alangui, prolongé, qui s'offrait. Elle était délicieuse, ce soir. Clerget eut un élan d'orgueil. Les caprices de Mme Aubry, ses flirts un peu scandaleux, faisaient tourner toutes les têtes.

« Eh ! eh ! se dit-il, elle y vient donc ? »

Et il songea que la jeunesse est une belle chose et qu'il faisait bon vivre. Soudain, en offrant une assiette de petits fours à Mlle Thévenot, il remarqua, entre deux palmiers, là-bas, le beau regard de Mlle de Trézanne. Un peu de reproche, peut-être, dans ce regard et cet isolement.

« Eh bien ! allons lui faire notre cour. »

Un instant après, il se dirigeait vers la jeune fille, dont il aimait la grâce pensive, la droiture réfléchie. Mademoiselle Marthe la Raisonnable, l'avait-il appelée un jour en riant. Orpheline, elle habitait avec son grand-père et sa grand'mère dans une vieille maison, entourée de choses fanées, de beaux meubles anciens, au milieu de mélancoliques portraits de famille qui paraissaient savoir beaucoup de secrets. De là, sans doute, son charme particulier, mais grave, qui attirait Clerget en l'effrayant un peu. C'est vrai qu'il avait négligé ce soir Mlle de Trézanne et qu'il devait se faire pardonner.

Une main l'arrêta net.

— Clerget, écoute donc !

Le lieutenant Berc, dont la bonne figure rougeaude exprimait une vive émotion, l'entraîna dans un coin ; puis avec mystère :

— Formaly s'est cassé les deux jambes.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? fit Clerget qui sursauta.

Il revoyait leur camarade de promotion, ses moustaches drues, son air décidé ; il l'imaginait en pleines Alpes, dans ce petit poste perdu de Lussan, à 2.470 mètres d'altitude, où Formaly, avec une vingtaine d'hommes, hivernait sous la neige, bloqué pendant des semaines, loin de tout contact humain... Pas drôles, ces hivers-là ! Brr !... Dire que ça serait son tour l'an prochain...

Mais quoi donc ? qu'était-il arrivé à Formaly ?. . . Un accident ?

— Oui, mon cher. Les deux jambes. . . une chute de 20 mètres. Le télégraphe vient de transmettre la nouvelle, Le commandant Schlem est très ennuyé. On envoie demain un officier prendre le

commandement du poste. Il n'y avait plus personne là-bas ! Le sergent a été gravement blessé, ainsi que deux hommes ; on les a tous transportés à Uxeloup.

— Quel malheur ! dit Clerget.

Et entrevoyant soudain la conséquence :

— Mais alors, un officier. . . ça va être à moi de marcher ?

— Tiens, c'est vrai, fit Berc placidement. Bien du plaisir, mon pauvre vieux.

Clerget jeta sur les salons un regard consterné. Certainement il plaignait beaucoup Formaly, qui devait cruellement souffrir. Trois mois à l'hôpital. . . Peut-être resterait-il boiteux. . . Un si charmant garçon, un si bon camarade. . . Mais, avec un égoïsme ingénu, il ne se plaignait pas moins.

Quel guignon ! Quitter Chambéry au moment où la saison commençait, où il se promettait un hiver agréable. Aller s'enfermer dans une cahute grossière en compagnie de quelques soldats incultes, sans distraction, sans compensation d'aucune sorte, seul au milieu des pics sauvages, dans la glace, dans la neige, en butte aux tourmentes, aux avalanches, risquant chaque jour ophtalmies et pleurésies. . . ou chutes dans les crevasses ! Du diable s'il s'attendait à cette tuile ! S'il avait eu le temps de s'y préparer, encore ! L'année suivante, bon il hivernerait à Lussan, et non seulement il s'y résignait, mais encore il acceptait ce devoir avec un sentiment d'émulation et la conscience de sa responsabilité. Il savait bien, parbleu, que c'étaient des postes d'honneur, ces périlleuses factions gardées en plein ciel, sur les plus hauts sommets du pays, au seuil de la frontière. Mais voilà il se disait : « L'an prochain ! » Et il ajournait de songer à ses obligations futures. Il serait temps, le moment venu. Officier intelligent, à qui le travail était facile et qui menait de front sa tâche et son plaisir, Clerget, s'il ne donnait pas tout ce qu'il pouvait donner, donnait, sans effort, autant que ses camarades les plus appliqués ; souple et agile, excellant à tous les sports, il avait l'esprit prompt, délié, beaucoup de mémoire, une faculté précieuse d'assimilation. Le commandant Schlem, son chef de corps, un apôtre de la grandeur et de la servitude militaires, s'irritait de le trouver correct, exact, irréprochable en apparence, et de le sentir au fond distrait, léger, dissipé ; il lui faisait presque un crime de ne pas développer davantage ses qualités de fond, de se contenter de la surface, du brillant.

— Clerget, lui avait-il dit un jour avec une tristesse dans sa voix rude, on n'est un véritable officier que lorsqu'on a la foi ! . . .

C'est qu'il avait la foi, lui, le père Schlem ; et cette foi profonde, cette foi vitale, il l'exigeait de ses officiers. Tous d'ailleurs et Clerget le premier, qui craignait sa sévérité, vénéraient la hauteur et l'abnégation de son caractère. Le commandant Schlem, en effet, était un de ces héros obscurs en qui palpite le cœur de l'armée ; éducateur patient et énergique, il façonnait des âmes de soldat ; il était de ces rares chefs qu'on aime et qui inspirent confiance.

« En attendant, songeait Clerget, demain au rapport, ma feuille de route sera signée. . . Pauvre Formaly ! » Ce qu'il y avait d'injuste, d'affreux dans cet accident l'impressionna. Se voir casser les jambes ailleurs que sur un champ de bataille, non, vraiment, ce n'était pas de jeu. Un éclat d'obus attrapé dans le feu du combat, le métier voulait ça, surtout si la blessure n'était pas trop grave et si un petit ruban rouge. . . Mais dégringoler dans un trou, risquer de se tuer sans gloire, être accusé peut-être ensuite de maladresse ou d'imprudence, quoi de plus bête ?

Son regret s'accrut en lorgnant Mme Aubry qui rôdait autour d'eux ; l'occasion offerte et perdue, cette jolie brune ! Le mirage d'un bonheur savoureux qui n'aurait fait que paraître, s'évanouir. . . Son mari lui donnait le bras, un monsieur tiré à quatre épingles, gardant une imperturbable dignité dans sa situation délicate, et auquel on ne pouvait reprocher qu'un bonheur soutenu dans les parties de bac, taillées au cercle. Elle s'approcha soudain, les invita, Berc et lui, à un dîner improvisé pour le lendemain.

Berc s'épanouit, accepta. Clerget, désolé de penser qu'il ne serait plus là, jugea son camarade ridicule, avec ses joues rouges et ses cheveux d'un blond trop clair ; puis il lui reconnut de larges épaules, un jarret de valseur intrépide ; et l'idée que Berc pourrait le supplanter lui fut insupportable. M. Aubry leur offrait des cigares ; une topaze énorme étincelait à sa main blanche. Il se faisait tard, le couple s'éloigna, les salons d'ailleurs se vidaient. Clerget, sans savoir comment, se trouva dehors, saisi par l'air vif. Il descendait avec Berc les rampes qui aboutissent à la place du Château. Chambéry s'étendait sous eux, endormi, sans lumière, mais baigné par un clair de lune bleuâtre qui faisait miroiter le verglas.

— Et Gaby ? demanda Berc tout à coup.

Gaby? c'est vrai. Clerget l'avait complètement oubliée! A cette heure, lasse de l'attendre, elle s'était certainement endormie sous la lampe, un reflet d'or, au creux de sa nuque blanche, serrant l'oreiller entre ses bras nus. Une gentille maitresse, Gaby, pas exigeante, pas encombrante; comprenant bien qu'une liaison affichée eût nui à l'avancement de son ami, elle ne sortait guère de chez elle, dévorait du matin au soir des fonds de cabinets de lecture, histoires, mémoires surtout, car elle était de bonne famille et avait ses brevets, s'il vous plait; avec cela très simple, toujours gaie, tendre et d'une soumission un peu monotone. Arrivait-il à l'improviste? elle lui sautait au cou; était-il en retard? elle ne lui faisait jamais de scènes. Une gentille âme de provinciale dévoyée, faite pour un intérieur bourgeois, et que l'abandon du premier homme qu'elle eût aimé avait jetée aux hasards de la vie libre.

Pauvre Gaby! Elle aurait du chagrin! Il ne pouvait pourtant l'emmener là-bas, dans le poste des neiges, pas plus qu'un marin ne conduit de femme à bord de son bateau. La laisser à Chambéry? Que deviendrait-elle, pendant ces six mois? Il ne se souciait pas qu'on ouvrit sa succession, sachant bien que les soupirants ne manqueraient pas: le vieux baron Giraud, entre autres, était épris d'elle, et Clerget l'avait rencontré une ou deux fois dans l'escalier. Il est vrai que le baron avait prétendu aller chez la dentiste de l'entresol, raison plausible en soi et que fortifiait la présence des deux nièces de la dentiste, très jeunes filles au nez retroussé, avec des nattes dans le dos. Gaby, sans doute, retournerait à Paris, d'où il l'avait amenée, et ce serait la fin de leurs deux ans d'intimité. Mon Dieu, puisque cela devait arriver un jour ou l'autre!... Eût-il mieux valu attendre la lassitude? Un regret, du moins, parfumerait leurs derniers baisers, et ils se quitteraient avec émotion, dans un sourire.

Berc, ne recevant pas de réponse, lui crut l'âme en peine. A son sens, Clerget cachait trop jalousement sa maitresse pour n'en pas être très amoureux. Aussi fut-il surpris de le voir passer, sans s'arrêter, devant la maison de Gaby. Clerget remarqua le faux mouvement, la main de Berc se tendant pour l'adieu. Soit qu'il éprouvât une pudeur insolite, ce soir, à manifester qu'il allait retrouver là-haut bon lit, bon gite et le reste, soit qu'il fût aise de montrer qu'il ne s'en souciait pas, il dit d'un ton dégagé:

— Bah! elle le saura toujours assez tôt.

Et il sifflota l'air d'un pas de quatre. C'était celui que jouait l'orchestre, tandis qu'il reconnaissait à l'écart, entre les palmiers

retombants de la serre, Mlle de Trézanne. Quoi, elle aussi, il n'allait plus la revoir, il ne continuerait plus ces rares, mais bonnes visites dans la vieille maison? Il lui sembla que le fier visage le contemplait, le poursuivait avec gravité... Il regagna son logis de garçon. L'ordonnance avait laissé éteindre le feu. Pas d'allumettes. Pendant quelques secondes, Clerget tâtonna dans le noir, énervé, et la solitude glaciale où il allait vivre désormais lui serra le cœur.

II

— Quelle heure est-il donc? fit-il à son réveil en voyant un jour semblable à la nuit, tandis qu'aux mains de l'ordonnance, la flamme pauvre d'une bougie allait et venait par la pièce nue.

— Six heures, mon lieutenant. Le courrier part à sept heures.

Clerget s'étira, moulu. Quel dépaysement brusque, quelle tristesse que son arrivée hier soir à Uxeloup, après le voyage en chemin de fer, l'ascension à pied pendant cinq heures jusqu'au petit village balayé par le vent du Piémont, la « Lombarde », qui avait soufflé jusqu'au matin, emplissant ses cauchemars de plaintes et de hurlements! En ce moment, les gonds des volets ne criaient plus, la suie ne tourbillonnait plus dans la cheminée : l'accalmie avait quelque chose de morne.

Clerget, en hâte, s'équipait, roulant autour de ses jambes les bandes molletières, préservant de gants de pieds ses gros souliers à clous. Il serra autour de son corps la longue ceinture de flanelle, enfonça son béret sur ses oreilles protégées d'un passe-montagne. Comme il était différent du joli lieutenant d'avant hier, sanglé, pimpant, gants blancs et épaulettes d'argent! Avant-hier, le bal à la préfecture... Quel contraste! Il lui semblait être un autre lui-même, vivre une autre existence, dans une autre planète. Vingt-quatre heures ou vingt-quatre jours s'étaient ils écoulés depuis qu'il avait quitté Chambéry? Les instructions du commandant Schlem revinrent à son esprit. N'y avait-il pas dans leur laconisme un peu de méfiance ironique!

— Adieu, mon cher camarade, ayez soin de vos hommes, veillez à leur éducation morale et ne tombez pas dans une crevasse!

Il revoyait la figure osseuse de son chef, sa joue labourée par la lance d'un Pavillon noir, ce regard infiniment triste depuis que le

commandant avait perdu, enlevés subitement par le croup, sa jeune femme et ses deux enfants. Si Schlem n'en avait pas dit plus long, son grave sourire parlait, et Clerget l'interprétait de la sorte :

« Vous êtes *trop intelligent*, n'est-ce pas, Clerget, pour que je vous fasse un long discours? Bon pour d'autres... *Vous*, vous saurez vous débrouiller?... Eh bien, débrouillez-vous, mon ami! »

Et sachant de quelles recommandations minutieuses le commandant avait harcelé Formaly à son départ, Clerget se sentait un peu vexé de cette réserve : Schlem l'attendait sans doute à l'œuvre, pour le juger. Cependant, sa poignée de main avait été cordiale. Venaient ensuite les adieux à Gaby, les dispositions prises en hâte pour assurer à la jeune femme quelques mois de vie tranquille; puis les camarades l'escortaient à la gare, joyeux, comme en partie de plaisir. Par moments, le souvenir de Formaly jetait un froid, mais l'insouciance du métier, la jeunesse l'emportaient, et c'étaient des recommandations plaisantes, des taquineries affectueuses, puis :

— Adieu, bonne chance! — et le train roulait dans la nuit.

Quelques heures sans sommeil, la descente à Modane, la mésaventure de sa cantine égarée en route, descendue par erreur à Saint-Jean-de-Maurienne; après quoi, muni d'un guide et flanqué de son ordonnance, le nommé Prost, joli garçon au désespoir de quitter Chambéry, Clerget, par un froid noir, avait gravi les 18 kilomètres qui le séparaient de l'étape du soir. Dure fatigue, coupée d'un déjeuner au petit poste de Challiers, où son camarade Bermud lui avait fait fête, et enfin l'arrivée, exténués, à Uxeloup.

Tout de suite, il avait été serrer la main de Formaly, logé chez le moins pauvre habitant du village. Rudement changé, Formaly ; c'était effrayant! Tempes creuses, teint blafard, bouche close. Le sergent avait une fracture au crâne; les deux soldats, l'un l'épaule brisée, l'autre des lésions internes. Et Clerget ne savait ce qui lui avait été le plus pénible, le silence de Formaly, plongé dans une torpeur farouche, ou la volubilité saccadée du sergent. Il contait sans cesse l'accident, avec une répétition automatique de certaines phrases, un détraquement momentané du cerveau.

Clerget devait les revoir avant de se mettre en route. Ayant avalé une tasse de café chaud, préparée par son hôtesse, vieille sibylle borgne et taciturne, il sortit. Le vent était tombé, le jour restait crépusculaire; la neige des toits, sous le ciel noir, était

livide. Formaly et les autres blessés dormaient, de ce mauvais sommeil où la souffrance, vaincue, semble aplatie sous un poids redoutable et invisible. Leurs faces collées à l'oreiller, leurs corps anéantis reposaient dans une détresse inerte, si voisine du dernier sommeil que Clerget en fut douloureusement étreint. Au sortir de cette atmosphère lourde, l'air était si glacial que le cœur lui tourna.

Il se raidit, à la vue du soldat chargé du courrier, qui allait l'escorter à mi-côte de Lussan, au chalet de Serraz, où ils se rencontreraient avec le courrier du poste.

— C'est vous, Guibout? fit Clerget.

Il reconnaissait le chasseur, l'ayant eu dans son peloton, l'an dernier. Affecté avec huit de ses camarades et un caporal au petit dépôt d'Uxeloup, Guibout, qui était un bon sujet, et à ce titre, avait été accepté comme volontaire pour ce poste de rude hivernage, rougit et sourit. Il ressemblait à un écureuil, avec ses épaules ramassées, sa barbe fauve et ses yeux vifs. Après une poignée de main échangée avec Prost, son pays, « un de la classe » qu'il revit avec plaisir, Guibout prit les devants. On traversait le village.

Des traces de fresques décoraient de vieilles façades. Clerget remarqua des cadrans solaires, ornés d'inscriptions latines. Les rares paysannes, qui entre-bâillaient leur porte pour repousser la neige tombée cette nuit, montraient le type piémontais ; un tablier de couleur vive tranchait sur leur jupe sombre. Les hommes, Clerget le savait, étaient pour la plupart chasseurs de chamois ou contrebandiers; il n'en rencontra aucun.

On avait laissé sur la gauche la vieille chapelle Saint-André, franchi une passerelle sous laquelle bouillonnait l'eau glauque et savonneuse d'un torrent ; l'étroite vallée se déploya entre de hautes pentes raides, des prairies blanches. On s'éleva sur une rampe accidentée, côtoyant des ravins sombres au flanc desquels pendaient des sapins fracassés. Au bout de trois quarts d'heure, comme on longeait l'entonnoir du Maudit, Prost, tout pâle, s'arrêta :

— Le vertige ! mon lieutenant, balbutia-t-il...

Les 18 kilomètres de la veille lui avaient rompu les cuisses et les reins, gonflé les pieds.

— Qu'est-ce que tu diras tout à l'heure? Veux-tu bien marcher !

Et Clerget, qui lui non plus n'avait pas l'habitude des hauteurs, s'avouait le malaise qui l'oppressait lui-même, bourdonnement d'oreilles, nausée vague; mais pour rien au monde il n'en eût convenu.

— Allons, du nerf! ou Guibout va se moquer de toi!

Guibout murmura, malicieux:

— Y a pas de mulet pour te porter. Depuis le 15 novembre, y ne peut plus grimper, y a plus de piste!

Se servant le moins possible de son alpenstock, il montait sans hâte, d'un pied sûr, qui trouvait le point d'appui. Ses lourds souliers enfonçaient dans la neige friable, y creusaient des marches. Clerget s'appliqua à l'imiter. On s'éleva longtemps ainsi. Après un sentier de chèvre glissant, une route en lacets, au flanc de laquelle la falaise tombait à pic. Soudain, à un tournant, l'éclaircie montra, dans le chaotique dédale des monts, les trois dents du Géhor, le col de la Vache; et au loin, tout au bas, un toit sous la neige apparaissait, si petit qu'il semblait pouvoir tenir dans le creux de la main. Longue, essoufflante, la montée se prolongeait, semblait ne devoir jamais finir. Guibout fit halte devant un abri creusé dans la roche. Prost se laissa tomber, comme une bête épuisée. Il était affreusement blême.

— Allons, bois un coup! fit Clerget, qui lui passa sa gourde, pleine de café et d'eau-de-vie. Guibout dit en clignant de l'œil :

— Secoue-toi un peu, faut pas rester comme ca...

Mais Prost, une hébétude sur sa figure ravagée, murmura, en dodelinant de la tête :

— J'peux pas continuer, j'ai trop sommeil.

— Connu, fit Guibout. Ça fait cet effet, les premiers temps. Mais pour dormir, mon vieux, si les draps sont blancs, y ne sont pas assez chauds. Tu te réveillerais caillou. Allons, hop!

Il tira de force l'ordonnance, l'entraîna geignant. Clerget, qui ressentait les mêmes symptômes, s'était remis en marche avec une peine extrême; ses jambes étaient de plomb, ses paupières se fermaient, une envie irrésistible l'envahissait de s'étendre dans la neige et de dormir. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles il dut bander toute sa volonté, la montée lui redevint plus facile; le sang lui affluait au cerveau, circulait plus rapidement. Il admira l'endurance de leur guide qui, sans hésitation, d'une ascension égale, s'élevait, leur frayant un passage, les prévenant des points dangereux. « La volonté, convint en lui-même Clerget,

ne suffit donc pas, on doit s'entraîner si l'on veut être prêt. Et prêt, il faut l'être à toute heure ; qui sait d'où et quand soufflera le vent de la guerre ? Quelle honte de rester en arrière, parce que mes nerfs, mes muscles me trahiraient ! »

Ils marchaient depuis deux heures, quand ils atteignirent une aire dominée d'un rideau de mélèzes ; des cimes tourmentées, hérissant l'horizon de dômes et de pics, les enserraient de partout ; le glacier d'Armeline au loin arrondissait sa masse formidable, l'aiguille du Hardet déchirait les nuages ; Guibout étendit sa canne ferrée.

— Le chalet Serraz est derrière ce ravin.

Prost, qui boîtait, dans l'espoir déraisonnable que le lieutenant, ayant pitié de lui, le renverrait à Uxeloup et de là à Chambéry, retrouva son courage.

— Qu'est-ce que tu dirais donc, si tu avais ma cantine à porter ? dit Clerget.

Et, malgré cette plaisanterie, il songeait qu'elle allait lui faire faute, cette damnée cantine, avec ses effets de rechange, quelques livres, les rares objets familiers qu'on emporte avec soi et qu'on aime... Bah ! on la retrouverait. Un ou deux jours de privation, voilà tout. Il s'étonna de sa philosophie. Il n'eût pas supporté la plus petite contrariété à Chambéry. Chambéry, les camarades, Gaby, c'était loin... Le chalet Serraz apparut. Deux chasseurs alpins se tenaient devant la porte.

— V'là les camarades, fit Guibout.

Clerget, qui se sentait extrêmement las, se redressa, fit fière mine. Ces deux soldats, descendus du poste, étaient siens. Ils apportaient le courrier, en faisaient l'échange, et maintenant ils allaient le conduire, en relais d'escorte, au poste des neiges, sa résidence future, son palais de bois, son domaine de Robinson des Alpes. Les deux chasseurs respectueusement l'attendaient ; position militaire.

— Salut ! dit-il, en les dévisageant tour à tour.

C'étaient deux rudes montagnards, l'un tout petit, l'autre très grand ; interrogés, ils déclinèrent leurs noms : Michel, Gattolat. Clerget sentit qu'ils l'examinaient à la dérobée, cherchaient à se faire une impression sur le chef auquel on les confiait, sur l'homme dont ils allaient dépendre.

— Eh bien ! repose-toi, fit-il à l'ordonnance. Tu vois bien qu'on y arrive !

Mais en lui-même il plaignait le pauvre diable, reconnaissait

que, sans force morale, il eût éprouvé le même affaissement. Les deux chasseurs du poste, cependant, ne portaient sur leurs traits aucune fatigue. Clerget les entendit s'informer de leurs camarades blessés : leur visage avait pris une expression grave et soucieuse. Guibout, assis à l'écart sur un sac de feuilles sèches, désintéressé maintenant de sa mission, leur répondait, tout en découpant sur le pouce une croûte de pain, un morceau de gruyère qu'il enfournait par larges bouchées. Son appétit donna faim à Clerget, mais l'amour-propre l'empêcha, devant ces hommes qui l'observaient, de sortir les provisions contenues dans le sac qu'il portait en bandoulière.

Quand il fallut se remettre en route, la détresse de Prost fit mal à voir. L'idée de marcher deux heures encore dans la neige le démoralisait au point qu'il en pleurait presque Michel et Gattolat, entraînés à ces rudes étapes, le considéraient sans rien dire ; Guibout, content de n'avoir plus qu'à descendre, lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien ! adieu, mon copain. Espère ! il y a du bon, là-haut !

Et il partit de son pas sûr, sans se retourner...

La petite caravane grimpait depuis une heure et demie le long de la piste jalonnée de loin en loin de balises et de flèches indicatrices. On avait franchi l'étroit et profond défilé de la Vuze, côtoyé un rocher énorme où, sur des gradins taillés à pic, dressant un monumental escalier, roulaient avec fracas des cascades par étages, puis dans la solitude désolée des gorges et des cimes, entre des pâturages déserts et une forêt de sapins noirs, le Géhor était apparu, érigeant ses trois glaciers aigus, au revers métallique et bleu. Le chasseur Michel, qui allait devant, s'arrêta et, étendant le bras, montra un ravin distant de 200 mètres.

— C'est là que s'est passé l'accident, mon lieutenant.

Il y assistait, il le raconta. Le passage était dangereux : la neige nouvelle ne tenait pas. Le lieutenant Formaly guidait le poste en reconnaissance, quand, sous ses pas, le tapis blanc avait glissé d'un seul coup, le précipitant avec trois hommes dans une crevasse. Le sauvetage, périlleux, avait duré longtemps. Le sergent, retiré avec des cordes, ne pensait qu'à une pièce de vingt francs qu'il avait perdue : il voulait redescendre la chercher, il ne s'inquiétait que de cela, répétant seulement, en proie à l'idée fixe : « J'ai perdu une pièce de vingt francs. » Il restait insensible au sang de sa blessure qui faisait caillot sur son visage et poissait ses mains.

Formaly n'avait consenti à être retiré que le dernier ; quand on lui avait vu les jambes cassées, il s'était élevé un murmure douloureux et des exclamations de colère parmi les soldats qui l'aimaient. — La montagne, dit Michel pour conclure, est traître et méchante, ce n'est pas sans raison que les gens de la haute Maurienne appellent cette contrée les monts Maudits.

On se remit en route : Clerget songeait que l'accident de Formaly pouvait, dans ces parages, être un malheur fréquent. Le poids de sa responsabilité lui courba les épaules, la fatigue de la marche contribuait à le décourager : pendant quelques instants, il vit tout en noir. Pâle et serrant les dents, il s'efforçait de dominer l'anxiété cruelle qui l'oppressait, cet étrange mal des hauteurs où la vue se trouble, où l'air manque. De nouveau, ses tempes bourdonnaient, il suffoqua. Depuis longtemps il n'avait plus d'yeux pour le paysage : son regard comme hypnotisé se fixait seulement sur la trace des pas du petit Michel qui le précédait.

Tout à coup, en arrière, le grand Gattolat poussa un appel étouffé; Prost, qu'il objurguait de son mieux, venait de tomber d'engourdissement, gagné à cet invincible sommeil du froid où l'être entier sombre et s'anéantit. Secousses, appels, rien n'y fit, il fallut gifler à tour de bras le malheureux, le remettre sur pied, de force, le lier sous les bras, l'entraîner comme une masse inerte, un paquet stupide qui ne gémissait même plus.

Le dévouement des deux chasseurs, leurs efforts stoïques et silencieux firent une forte impression sur Clerget. Il poussait Prost par derrière, et, dans cet acte de vigueur, il retrouvait une sorte d'élan désespéré. Ah! l'ordonnance pesait plus que la jolie Mme Aubry, et la neige était plus glissante qu'un parquet de bal. Mais il s'agissait de sauver l'existence d'un homme. Et quand Clerget, haletant, trempé d'une sueur que le froid vitrifiait à ses joues, à bout de forces, aperçut le toit en pente du poste, entendit Gattolat dire : « Encore un coup de jarret, ça y est ! » — et vit des chasseurs, prévenus par le planton de garde, accourir à leur aide, il ressentit un allègement de délivrance, une joie inexprimable, tels qu'il n'en avait jamais éprouvés.

(A suivre). PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

TROIS ANS A LA COUR DE PERSE[1]

Sa Majesté Nasr ed Din fait sa rentrée solennelle à Téhéran par la porte de Kazvin le 20 octobre 1889, à 3 heures de relevée.

Les longues rues, l'immense place, les larges avenues bordées de gigantesques platanes, que nous traversons, tout est pavoisé et coupé d'arcs de triomphe.

Arrivés au palais vers 4 heures, nous y pénétrons, Etemad es Saltaneh et moi, par une porte latérale sans apparence, gardée par un poste d'infanterie qui nous présente les armes. Cette porte donne immédiatement accès à un bâtiment isolé au milieu de jardins, le Takht i Khanè (palais du trône), qui contient le Takht i Mermer (trône de marbre) et où va avoir lieu la réception officielle, le *salam* royal.

La salle du Trône, dans laquelle nous entrons, est un grand talar de toute la hauteur du palais et complètement ouvert du coté de la façade. Deux colonnes torses, élancées à fines spirales ornées d'un élégant feuillage légèrement colorié, soutiennent l'entablement de cette large baie. Sur les murs sont des portraits de souverains encadrés de moulures dorées et de petites glaces à facettes. Les plafond est à caissons peints.

Le Takht i Mermer, au milieu de la partie antérieure de la salle, est en marbre blanc jaunâtre incrusté d'or, transparent comme de l'onyx. Ce trône, qui a la forme d'un lit, se compose d'une table plus étroite à la tête qu'aux pieds, soutenue à la hauteur d'environ 1 mètre par des cariatides, au pourtour, et, au centre, par deux colonnes torses, dont une a deux lions assis à sa base : en tête est

(1) Ces lignes sont extraites d'un volume qui vient de paraître sous le titre de *Trois ans à la Cour de Perse* et qui a pour auteur le docteur Feuvrier. Médecin attaché à la personne Nasr ed Din Chah pendant trois années, l'écrivain a vécu dans l'intimité du souverain persan, et c'est ainsi qu'il a pu réunir ces intéressants souvenirs et les illustrer de photographies faites par le Chah lui-même ou des personnes de son entourage (F. Juven, éditeur).

un dossier fouillé délicatement comme une dentelle, maintenu par deux colonettes torses, un peu fortes si elles n'ont pas d'autre usage les côtés sont bordés d'une galerie basse, pleine et ornée d'inscriptions sur l'une et l'autre faces ; aux pieds, sur le bord libre s'appuient deux marches flanquées, l'inférieure de deux lions couchés, la supérieure, de deux personnages fabuleux. Un ancien tapis d'une finesse extraordinaire, dont les couleurs adoucies par le temps sont admirablement nuancées, est étalé à l'intérieur devant un épais coussin rond, presque de la largeur du trône, broché de perles et ayant à ses deux extrémités un long gland de perles plus grosses, en réalité de belle dimension.

On me place derrière le trône, un peu de côté, afin que rien ne m'échappe de la cérémonie. Là sont déjà réunis plusieurs membres de la famille royale, parmi lesquels deux frères du chah et son dernier fils, charmant enfant âgé de sept à huit ans, auxquels je suis présenté.

Devant le palais et dans le jardin, autour d'un grand bassin rectangulaire,sont rangés les dignitaires de l'État, les hauts représentants des divers corps constitués. Les militaires se reconnaissent facilement, leur coiffure est bien d'astrakhan comme la coiffure nationale, seulement elle est cylindrique et basse, alors que la coiffure nationale est plutôt conique et haute ; les officiers que j'aperçois ont une tunique en drap bleu foncé, avec indication du grade sur les pattes d'épaules, à la russe, ou sur le collet, à l'autrichienne. Le clergé porte un turban blanc, comme écrasé sur la tête dont il moule la forme, et une robe claire tout unie ; mais les prêtres qui sont seïds, c'est-à-dire descendants du Prophète, ou hadjis, c'est à-dire pèlerins revenus de La Mecque, ont le turban bleu ou vert de ces catégories de Persans. Les magistrats ont de même ce que l'on peut appeler un turban, sorte de cylindre très élevé, sur lequel est enroulé un chachemire clair légèrement ornementé ; leur robe est en cachemire à palmes. Enfin certains personnages, tout en ayant la coiffure nationale, se distinguent par d'amples paletots en cachemire à palmes, attachés à l'aide de riches agrafes chargées de pierres précieuses, don du chah, qui a voulu par ce cadeau récompenser leurs services ou simplement leur faire honneur.

Pendant que je jouis de ce spectacle, tout à coup cette foule s'incline profondément à l'apparition de Sa Majesté dans le jardin. Le chah s'avance gravement, entre dans la salle, monte sur le Takht i Mermer et s'assied à la persane contre le coussin garni de perles.

Diamants, rubis et émeraudes brillent sur son costume. L'aigrette épanouie en éventail du kolah, insigne du pouvoir souverain est faite d'innombrables brillants, ainsi que les larges épaulettes; des pierres précieuses, énormes et de toutes couleurs, recouvrent le devant de la tunique, des épaules à la ceinture, formant comme un plastron étincelant, et garnissent le baudrier et le yatagan ; des diamants gros comme des noix servent de boutons.

Dès que le chah est assis, deux personnages coiffés d'un très haut turban — assez semblable à des coiffures d'eunuques célèbres que j'ai vues autrefois dans un musée de Constantinople — et chaussés de grands bas rouges montant jusqu'en haut des cuisses, qui se tenaient debout de chaque côté du trône, s'approchent et lui présentent l'un une tasse de café, l'autre un *kalian* (pipe à eau), tout préparé et même allumé.

Le plus profond silence règne pendant que Sa Majesté fume le kalian, qui est d'un remarquable travail et d'une grande richesse avec ses incrustations de turquoises du plus pur bleu.

Le kalian fumé, le chah prononce quelques paroles que me traduit, en les abrégeant, le premier interprète :

« Ceux qu'il a chargés, dit-il, de l'administration du royaume en son absence s'en sont bien acquittés ; il est content d'eux. Partout il a été bien reçu par les souverains et les gouvernements des pays qu'il a visités ; il leur en témoigne toute sa reconnaissance. »

A peine le roi a-t-il parlé, qu'un jeune mollah se met à débiter un discours avec une volubilité inconcevable et des éclats de voix sauvages. A ce mollah succède un vieillard qui, au contraire, lit son discours lentement et à voix si basse, qu'il est difficile de l'entendre. Enfin un chœur entonne des chants, à la louange du souverain, comme les discours, après quoi le salam, qui a duré plus d'une heure est terminé.

Sa Majesté se lève, descend de son trône, se dirige à gauche et disparaît derrière le rideau d'arbres qui cache la porte par laquelle on va au jardin de Goulistan, le jardin des Roses.

Tous les hauts personnages qui ont assisté à la cérémonie gagnent les diverses portes avec lenteur et gravité. Ma curiosité satisfaite, je sors à mon tour et je trouve dans la rue une voiture qui m'attend pour me conduire à l'hôtel de France, où des chambres me sont réservées. Il est près de 6 heures.

Le maître de l'hôtel, M. Prévôt, un Français de Pont-à-Mousson, me fait entrer à son bureau, après avoir donné ordre de transporter

à mon logement mes colis, déchargés depuis peu et encore sous le péristyle de la cour. Pendant que nous parlons du malheur qui vient de le frapper — la perte d'un fils de vingt-neuf ans, mort d'un abcès du foie, la semaine dernière — je remarque au-dessus de la cheminée quantité de photographies de militaires français, parmi lesquels je reconnais un de mes cousins en costume d'élève du service de santé militaire.

— Ce sont là, me dit-il, des photographies d'élèves de mon père qui était professeur d'escrime à Strasbourg.

— Comment! vous êtes le fils de ce brave père Prévôt qui m'a enseigné la méthode sicilienne, de 1861 à 1863, en cette bonne ville de Strasbourg!

Nous en causons longuement. Il me conte ensuite qu'après avoir été lui-même maître d'armes plusieurs années à Odessa et s'y être marié, il est venu en Perse; qu'il habite depuis environ vingt-cinq ans ce pays, où il a dû faire bien des métiers pour élever sa famille : confiseur du chah, concessionnaire de l'éclairage au pétrole de la ville de Téhéran, finalement hôtelier, ayant en même temps, tenu par Mme Prévôt et ses deux filles, un bazar où sont entassés des produits français de toutes sortes.

L'hôtel de France a fort bon aspect. Dès qu'on a franchi le seuil, on a devant soi un jardin couvert de fleurs, encadré par des constructions que précède une galerie à colonnes, bien faite pour garantir les chambres des ardeurs du soleil.

Le jardin traversé, voici deux pièces proprettes, un salon et une chambre à coucher, préparés à mon intention.

21 *octobre*. — Le moment est venu pour moi de trancher une question assez délicate. Pour la première fois, je vais me rendre auprès de Sa Majesté dans son palais même. Quelle tenue adopter? Jusqu'à ce jour, mes prédécesseurs ont, sans exception, suivi l'usage d'entrer chez le roi la tête couverte et les pieds déchaussés, selon les règles de la politesse persane. Il me répugne d'ôter mes chaussures. Comme militaire, en uniforme et dans le service, je puis garder ma coiffure. En conséquence, je prends la résolution de me présenter en uniforme, le képi sur la tête et les bottines aux pieds, décidé, s'il m'est fait quelque observation au sujet de ces dernières, à déclarer tout uniment qu'elles font partie intégrante de mon costume militaire, et qu'il ne m'est pas plus permis de les quitter en public que de quitter mon pantalon qui les retient par des sous-pieds. Je me présente donc ainsi le 21, au déjeuner du

roi. Chacun me regarde, plutôt préoccupé de mon uniforme que de mes chaussures. Le chah me sourit, visiblement satisfait que j'aie adopté ce costume. C'en est fait pour moi de la coutume de laisser à la porte ses chaussures.

23 *octobre*. — Mes premiers jours à Téhéran, en dehors de mon service, se passent en visites : visites aux agents diplomatiques, visites à quelques membres de la famille royale, visites aux personnages officiels et aux Persans fréquentant la cour, que je suis appelé à rencontrer au palais.

Les diplomates étrangers ne me sont pas tous inconnus : l'ambassadeur de Turquie, entre autres, a été accrédité près du prince Nicolas durant ma mission au Monténégro. Khalil Bey, homme d'agréable commerce, alors simple envoyé du sultan, a, tout l'hiver de 1879-1880, habité porte à porte avec moi à l'unique hôtel de Cetinje. Dans le palais où je le revois, il lui a été facile d'oublier l'existence, malgré tout un peu dure, de la Cernagora, dont, lointains souvenirs, il ne nous est pas désagréable de nous rappeler, assis sur un moelleux sofa, en prenant un excellent thé russe.

Le ministre de France, M. de Balloy, que j'ai vu à Paris, où il a été appelé à l'occasion de la visite du chah, est toujours en congé.

Les princes Moulkara et Abdul Samed Mirza sont deux frères du roi, habitant Téhéran, le troisième, Roukn ed Dovleh, étant à Mechhed comme gouverneur.

Moulkara est un beau vieillard à barbe et cheveux blancs, droit et serré dans sa redingote comme un vieux militaire. Il reçoit en parfait gentilhomme. Froid d'aspect, sa figure s'anime parfois d'un bon sourire dans la conversation, qui est variée et intéressante, car il a beaucoup vu. Sa vie, calme et régulière aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Il a connu les amertumes de l'exil. A l'avènement de son frère Nasr ed Din, craignant pour ses jours, il a quitté la Perse et a vécu de longues années à l'étranger. De retour dans sa patrie, il jouit de ce bonheur sans rechercher ni honneurs ni rôle d'aucune sorte. Son jeune frère, Abdul Samed Mirza, aussi appelé Iz ed Dovleh, est un petit homme chétif très préoccupé de son état de santé, au demeurant agréable causeur, bien que ma visite ait beaucoup ressemblé à une consultation.

Yaya Khan, Mouchir ed Dovleh, communément le Mouchir, doit sa fortune à un événement tout oriental. Se recommandant surtout par une vive intelligence, il est envoyé jeune en France

pour y faire ses études. Il apprend à parler notre langue correcte ment et même de façon distinguée, retourne en Perse où le chah l'attache à sa personne en qualité d'aide de camp, *adjudan maksous* fonctions qui lui donnent accès auprès du souverain. Lors d'un voyage à Koum, en 1860, le camp du chah se trouvant à Haous Sultan, Yaya Khan était devant la tente royale, avec ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût, quand arriva le chef des eunuques Hadji Moubarek. Celui-ci veut pénétrer auprès du roi, Yaya Khan s'y oppose, l'eunuque tire son *khama* (long poignard) et lui en porte un coup en travers du visage, qui sépare le nez en deux. Le chah, attiré par le bruit, sort de sa tente, s'informe, puis ordonne que Hadji Moubarek soit décapité sur-le-champ et que toute sa fortune passe à Yaya Khan. Depuis, Nasr ed Din lui a donné sa propre sœur en mariage, lui a confié d'importants gouvernements de provinces et l'a comblé d'honneurs. Aujourd'hui, Mouchir ed Dovleh habite à Téhéran un splendide palais, cadeau de son souverain, où il vit en grand seigneur, hospitalier et serviable. Il m'invite à venir souvent le voir, « afin, dit-il, de lui procurer l'occasion et le plaisir de causer de la France, de Paris en particulier que jamais il n'oubliera »; il me répète plusieurs fois, sur un ton d'extrême franchise, de disposer de lui, de ses chevaux et de ses voitures sans craindre d'en abuser; en un mot, il se met à mon entière disposition avec une touchante insistance. On ne peut rencontrer homme plus désintéressé, plus sympathique, plus aimable.

Le ministre des Affaires étrangères, Khavâm ed Dovleh, gros gras personnage, à forte voix, me reçoit accroupi sur un tapis au milieu de coussins, immobile comme un bouddha. Sous cette écorce épaisse se cache, assure-t-on, un esprit fin — l'esprit de ruse, sans doute, inné chez tout Persan, peut-être plus développé chez un ministre des Affaires étrangères. Si le Mouchir passe pour prodigue, on est loin d'en dire autant de Khavâm ed Dovleh.

24 *octobre.* — Mon service quotidien à Téhéran, comme en voyage, consiste à assister au déjeuner du roi. Matinal par habitude, je suis un des premiers au palais, à me promener, en attendant Sa Majesté, dans le tranquille, frais et propre jardin du Goulistan. J'ai tout le loisir à cette heure de parcourir jardins, bâtiments et de visiter ce que je n'ai pas encore vu. Du reste, le chah ne manque jamais de m'y engager. Aujourd'hui même il m'offre de l'accompagner à son théâtre, le Takié-Dovleh, où

donne un *tazié* (spectacle) à l'occasion de la fin du moharrem, le mois de deuil des chiites, institué en commémoration de leurs martyrs.

Le Takié est dans l'Ark, il fait partie du palais ou, pour mieux dire, des palais des Kadjars que renferme la vieille citadelle. On voit de loin ce vaste édifice inachevé, dont le dôme est remplacé par des arceaux destinés à soutenir un vélarium que l'on tend selon les besoins, car tout autre toit n'eût pas été sans danger sur cette construction mal assise, lourde malgré les niches creusées sur ses flancs. Plusieurs portes y donnent accès. Nous entrons par celle du jardin de Goulistan, et nous montons directement à la loge royale, qui est au-dessus de cette porte, sans pénétrer dans la salle. Sa Majesté me fait admirer l'intérieur de son théâtre. Il a l'aspect d'un grand cirque formé par trois étages de loges; des faïences de toutes couleurs, composant des figures géométriques, en couvrent les murs. Au rez-de-chaussée sont, du centre à la circonférence : la scène, sorte de plate-forme ronde élevée environ d'un mètre au-dessus du sol, sur laquelle se voient, pour tout décor, trois lits en fer, une table, des fauteuils et des chaises; une large piste à même sur la terre, autour de cette scène; une bande surélevée, plate, où grouillent des femmes et des enfants; cinq rangs de gradins, chargés de candélabres, de lampes et de vases en faïences supportant des boules de verre étamé, dont le dernier atteint l'ouverture des premières loges; enfin, à notre gauche, isolée près du mur, une tribune (*mèmber*) élancée, en marbre blanc, presque de la hauteur des premières loges. Les ouvertures des loges sont cintrées et de différentes grandeurs symétriques entre elles; elles sont à une seule baie en bas et à trois baies aux autres étages. Les loges inférieures, occupées par des hommes, sont ouvertes et, pour la représention, garnies de lustres et de candélabres à pendeloques en cristal, de glaces, de tapis et d'étoffes aux vives couleurs, enfin de mille bibelots à effet; au second rang sont les loges du chah, naturellement ouvertes, et celles de l'anderoun royal, fermées par des grillages en bois qui sont mobiles, car j'en vois plusieurs entrebâillés; les loges d'en haut ont pour la plupart leurs grillages, derrière lesquels se trouvent, me dit-on, des femmes de la haute société.

Je suis invité à m'asseoir sur la gauche de Sa Majesté, près d'une ouverture d'où je vois toute la salle, à côté de l'aimable Aboul Hassan Khan, chargé par son souverain de me donner des explications sur ce que je vais voir et entendre.

La représentation commence. C'est d'abord un long défilé sur la piste dans l'ordre suivant : 1° ferach bach en tête, des ferachs (préposés des tentes) et des sakalis (exécuteurs) se frappant de la main droite la poitrine découverte, en suivant la mesure du chant de quatre individus debout sur la scène; 2° une trentaine de danseurs qui marquent la cadence en choquant l'une contre l'autre deux rondelles de bois en guise de cymbales ; 2° deux groupes d'une vingtaine d'hommes chacun, déguisés, les premiers, en Arabes, les seconds, en ouvriers, ayant tous le tronc complètement nu et, pénible spectacle, se frappant avec violence des deux mains la poitrine au point de se la meurtrir, sous la conduite d'une sorte de fanatique, à turban bleu des seïds, qui les excite du geste et de la voix, — « un agitateur du peuple », me dit le chah ; 4° six musiques militaires jouant des airs gais comme des airs tristes, probablement tout leur répertoire ; 5° des chœurs d'enfants. Enfin, après cet interminable défilé, arrivent à cheval les acteurs chamarrés de clinquant. Gravement ils descendent de cheval, gravement ils montent sur la scène et aussitôt commencent à parler. Parler est trop peu dire : pour être entendus dans ce vaste cirque à ciel ouvert, ils crient leur rôle de toute la force de leurs poumons.

La pièce roule sur la mort tragique de Hossein, fils d'Ali, dont le nom, chaque fois qu'il est prononcé, donne lieu à des plaintes et à des gémissements de la part des spectateurs. Mais tout, mise en scène et pièce, tout est juste à la hauteur d'un amusement d'enfants. Aux entr'actes, des mollahs montent à la tribune de marbre déplorent le sort de Hossein en termes émouvants qu'accentuent encore les lamentions de ces bons musulmans, pendant que les ferachs tout en haut des murs, font sortir de longues trompettes que mon voisin appelle « les trompettes du jugement dernier », des sons graves qui doivent vibrer au loin et ajoutent quelque chose à la tristesse de ces scènes, pourtant bien de convention, il faut l'avouer.

Le tazié se termine par un nouveau défilé, de militaires cette fois : cavalerie, infanterie, artillerie à chameau (1), musiques dont une joue les *Pompiers de Nanterre*, toute l'armée persane est représentée. Heureusement le chah se lève et nous sortons, après quatre longues heures de cette insipide représentation que le coucher du soleil fait cesser, et qui n'a eu pour moi que l'attrait de la

(1) Cette artillerie consiste en pièces de petit calibre portées à dos de chameau.

nouveauté. Le chah s'est beaucoup diverti, paraissant s'intéresser à ce spectacle autant que s'il le voyait pour la première fois.

31 *octobre.* — Les palais qui servent de résidence d'hiver au souverain sont, de même que Takié-Dovleh, contenus dans l'Ark, forteresse habitée dès le début de son règne par Aga Mohammed, le fondateur de la dynastie des Kadjars. Se trouvant là en sûreté, non loin de la montagne et sur la route de son pays d'origine, Astérabad, qu'il pouvait promptement gagner en cas de danger, il fit de ce lieu la capitale de la Perse, et peu à peu, autour de la forteresse, s'est bâtie la ville moderne.

L'Ark forme au milieu de Téhéran un rectangle assez régulier, orienté nord-sud dans sa plus grande étendue. Il est compris entre la rue Mèrizkhanè (de l'hôpital) et le Meïdan-Topkhanè (place des remises à canons), au nord; les rues Djebbékhanè, au sud; Nasérié, à l'est, et Djellilabad, à l'ouest. Les rues Almasié (des diamants) et Naïeb es Saltaneh, celle ci se continuant par le Meïdan-Ark (place de l'Ark), le traversent du nord au sud, et la rue de l'Anderoun, de l'est à l'ouest.

Des portes monumentales, gardées par quelques soldats, sont à l'entrée de ces rues ; fermées, elles isolent l'Ark au milieu de la ville. L'une de ces portes, celle qui donne accès au Meïdan-Ark, offre cette particularité que son balakhanè sert de Nagharakhanè (maison de réjouissance). Là, matin et soir, des musiciens et des danseurs attitrés viennent saluer le lever et le coucher du soleil, antique cérémonie des adorateurs du feu, qui a résisté au passage des Persans de la religion de Zoroastre à celle de Mahomet, absolument comme, chez les chrétiens, a survécu au paganisme la coutume d'allumer des feux en l'honneur du soleil au solstice d'été. On a eu beau les qualifier « feux de la Saint-Jean », ils n'en sont pas moins d'origine païenne. Il est probable que les airs joués par ces musiciens, transmis de génération en génération, n'ont pas changé depuis les temps les plus reculés, pas plus que leurs instruments : tambours, hautbois et longues trompettes de cuivre semblables à celles dont on tirait des sons lugubres au tazié.

Sur le Meïdan-Ark, place intérieure de l'Ark aussi appelée Meïdan-Chah (place royale), se trouve le Top i Morvari (canon de perles), qui jouit du singulier privilège d'être considéré comme *bèst* (refuge, asile) au même titre que les mosquées et les écuries royales (1).

(1) Tout endroit déclaré bèst est inviolable. Le criminel qui parvient à se réfugier sous le Top i Morvari ne peut en être arraché.

Les anciennes et très hautes murailles en terre de l'Ark subsistent encore en maints endroits, partout où des constructions plus récentes n'en ont pas pris la place.

Dans son ensemble, le palais proprement dit occupe presque la moitié sud de l'Ark. Il comprend, comme toute maison persane, deux parties : le *biroun* (extérieur) et l'*anderoun* (intérieur). Le biroun est l'habitation des hommes où chacun peut pénétrer ; l'anderoun (de l'aryen *inder*) est la partie réservée aux femmes, le harem (chose sacrée) des Turcs.

Le biroun royal est constitué par les divers palais qui entourent le jardin des Roses, le Goulistan. Selon la coutume générale, c'est au biroun, tantôt dans un palais et tantôt dans l'autre, que le chah passe la journée, tandis qu'il dort, la nuit, à l'anderoun.

On pénètre d'habitude au palais par la porte de la rue Naïeb-es-Saltaneh, par laquelle je suis entré le jour de mon arrivée à Téhéran. Après avoir passé devant le palais du Trône, traversé une petite cour puis un corridor, on arrive au jardin des Roses.

Le Goulistan est un vaste jardin carré planté d'arbres, de gigantesques platanes surtout, et, en tout temps, plein de fleurs. Des bassins étendus, laissant exhaler de fraîches vapeurs fort appréciables dans une atmosphère perpétuellement sèche, sont alimentés par des ruisseaux limpides, dont les eaux glissent doucement sur des faïences bleu-clair qui semblent contribuer à leur fraîcheur. Il est continuellement entretenu dans un état de propreté incroyable. Chaque matin sa toilette est faite par une nuée de domestiques *(pichkhèdmet)*, et, tout le long du jour, il y a toujours quelqu'un là prêt à ramasser la feuille qui tombe, à couper la fleur qui perd ses pétales, à enlever le moindre flocon de neige, pour bien dire, qui ose parfois arriver jusqu'à terre du lever au coucher du soleil. Rien donc ne fait jamais tache sur ses allées pas plus que ses parterres.

Il faut avoir vécu sur cette terre aride et sous ce climat brûlant, avoir souffert de cette chaleur et de cette sécheresse (1) extrêmes, qui se font sentir aussi bien la nuit que le jour, pour comprendre que l'agrément d'une habitation soit à ce point en rapport avec l'ombre de ses jardins et l'abondance de l'eau. Ces avantages-là, qu'il possède au plus haut degré, rendent le Goulistan un jardin

(1) La siccité de l'air est telle : que les métaux ne peuvent pas s'oxyder ; que la main passée dans les cheveux et la barbe produit des crépitations électriques, lumineuses dans l'obscurité ; que tout sèche au lieu de se corrompre.

délicieux. Mon plaisir est d'y arriver de bon matin, de me promener des heures entières loin du bruit de la rue, au bord de ses grands bassins tranquilles, sous ses frais ombrages, tout en respirant l'air embaumé de ses parterres fleuris.

A cette heure matinale, je me trouve souvent seul au jardin avec les cygnes des bassins et un canard chinois qu'ils n'admettent pas facilement en leur société. Ce pauvre solitaire, continuellement pourchassé par les cygnes, s'est pris de la plus belle affection pour un eunuque blanc. Il guette son arrivée, vole à ses pieds dès qu'il l'aperçoit, lui témoigne à sa façon le plaisir qu'il a de le revoir, ne le quitte pas, s'arrête s'il s'arrête, le suit s'il marche, et ne regagne l'eau que quand son ami a fermé sur lui la porte de l'anderoun.

Les principaux palais bâtis autour du jardin des Roses sont : le Musée, au nord; le Chems ol Amaret (soleil des palais), à l'est; l'Amaret i Badghir (palais des ventilateurs), au sud; et un palais de style Louis XVI, achevé depuis peu, à l'ouest. Tous ces palais sont reliés entre eux par des constructions de moindre importance, sur les murs desquelles, par places et sous des arcades aveugles, sont représentés, en briques émaillées, à l'instar des archers de Darius, de beaux soldats au port d'armes, à figures roses et longues moustaches noires, en uniformes de couleurs tendres peu militaires, qui n'ont de terrible que l'envie de le paraitre, d'un goût douteux et du plus singulier effet.

Le pavillon nord a sa principale porte d'entrée précédée d'un porche à colonnes doublées, surmonté d'un balakhanè. A gauche, il contient le musée qui lui donne son nom ; à droite, il renferme de nombreuses chambres, dont la dernière, qui est la plus grande, est l'Otaq i Almas (chambre des brillants), d'une belle ornementation persane avec glaces et cristaux à facettes à profusion, ornementation qu'elle a de commun avec beaucoup d'autres, d'ailleurs, qui pourraient être nommées tout aussi bien Otaq i Almas.

Descendant de la chambre des Brillants dans l'orangerie, on trouve à gauche, au pied de l'escalier, l'unique porte qui fait communiquer le biroun avec l'anderoun. Ces sortes de portes s'appellent généralement « portes des Voluptés ».

L'Orangerie n'est qu'une longue serre étroite pleine d'orangers, au milieu de laquelle une eau limpide coule sans bruit dans une rigole en marbre d'une enjambée. Au mur du fond opposé à l'entrée sont des niches (*takhtchè*), où je vois quelquefois le *kébabdji*

bachi (rôtisseur en chef) préparer, avec tout son art, ses succulents kébabs, lorsque le chah dine dans le voisinage.

Le Chems ol Amaret est le plus élevé des palais, flanqué de ses deux tours carrées à trois étages surmontés d'un belvédère, entre lesquelles se dresse un petit campanile à cadran marquant les heures. Les appartements des tours sont tout particulièrement réservés aux femmes, qui viennent là de l'anderoun entre de hautes murailles et par des corridors inaccessibles à tout regard ; aussi les fenêtres de ces tours sont-elles grillagées fin. C'est pour les femmes un observatoire, car de là elles voient, d'un côté, dans le Goulistan, de l'autre, la place populeuse de la rue Nasérié, sur laquelle s'ouvre une des principales portes du bazar ; elles voient même au loin la campagne, par-dessus la ville.

L'Amaret i Badghir doit son nom à quatre ventilateurs qui s'élèvent sur ses côtés, sous forme de tourelles carrées. A gauche sont des volières, aujourd'hui silencieuses ; à droite est la sellerie, pleine de selles et de harnais, garnis d'or, étagés jusqu'au plafond. Sa large façade vitrée, aux trois frontons, donne sur le jardin des Roses ; mais l'escalier de marbre, qui conduit aux chambres, part d'une cour dans laquelle on pénètre par une porte à droite du palais. A l'extrémité de cette même cour fonctionnent les ateliers royaux de taille du diamant, où j'ai vu tailler d'énormes cabochons jaunes du Cap, achetés en Europe pendant le dernier voyage.

La distribution des pièces de ces palais est sensiblement la même ; c'est toujours une grande chambre, le talar, avec un nombre variable de plus petites. Leur décoration se ressemble aussi : lustres et appliques en cristal, glaces, petits miroirs taillés incrustés partout, arabesques admirablement dessinées, moulures fouillées avec soin y jouent le principal rôle. On voit au palais des Ventilateurs quantité de miniatures, œuvres intéressantes d'artistes persans, dont on doit admirer la patience au moins autant que le talent. Le Chems ol Amaret possède deux tapisseries des Gobelins données par le roi Louis-Philippe à Mohammed Chah, le *Triomphe de Vénus* et le *Couronnement du Faune*, ainsi que deux portraits en pied de l'empereur François-Joseph et de Nasr ed Din, celui-ci peint par le peintre de la cour, qui me paraît mieux s'entendre aux détails de la miniature qu'à brosser une grande toile.

Mais de toutes ces chambres, grandes ou petites, aucune, à vrai dire, n'a une affectation spéciale, aucune n'a un mobilier déterminé qui en fait un salon, une salle à manger, une chambre à cou-

cher ou un cabinet quelconque. On pourrait même dire que toutes ont un caractère commun : l'absence de meubles, si des tables et quelques sièges ne se trouvaient dans certaines d'entre elles, celles où le roi a coutume de recevoir les Européens.

De cette disposition, il résulte que le chah n'a pas d'appartement défini dans ses palais, chaque pièce pouvant être indifféremment employée aux divers besoins de la vie quotidienne. Aussi, se tient-il tantôt ici et tantôt là, selon le caprice du jour. Il ne désigne même l'endroit où il prendra son repas qu'au moment de le faire servir ; c'est si vite fait d'étaler la nappe (*sofrè*) sur le parquet, quand on n'est pas davantage gêné par les meubles.

Les journées passées à Téhéran par le chah sont assez régulières. En cette saison, il sort de l'anderoun vers 9 heures. Sa matinée, jusqu'au déjeuner, est généralement consacrée aux affaires du royaume, qui confinent à ses intérêts privés au point de se confondre facilement avec eux. Il en parle assis en face de son premier ministre seul ou entouré de conseillers habituels, ou bien en se promenant à travers le Goulistan, suivi de tous, à la façon des péripatéticiens dans les jardins du Lycée. Si la philosophie d'Aristote ne fait pas l'objet de son entretien, celui-ci n'en paraît pas moins très sérieux ; à la gravité de sa figure, on voit qu'il est dans son rôle de roi.

Vienne l'heure du repas, entre 11 heures et midi, il se déride peu à peu à la lecture de journaux français faite par son premier interprète, Etemad es Saltaneh, qui, grâce à une rare sagacité jointe à une intelligence toujours en éveil, connaît à fond son souverain, sait donner à ses traductions le sens qui doit plaire et trouver le mot gai. Nasr ed Din rit de bon cœur à cette occasion, surtout quand, quelque histoire scabreuse se présentant, il me fait la malice de me demander des explications.

Le repas terminé, le kalian fumé, ministres et courtisans saluent et se retirent, le chah reste avec ses chambellans de service, dont la principale occupation sera de le distraire jusqu'au soir, en dehors des heures de sieste et de travail.

Vers 4 heures, un goûter est pris, suivi de quelques tours de promenade dans les allées du jardin, après quoi Sa Majesté va passer la nuit à l'anderoun. A la porte de l'anderoun s'arrêtent les chambellans, leur service est fini, celui des femmes commence.

7 *novembre*. — M. de Morgan est depuis quelques jours à Téhéran, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement

français, comme M. Dieulafoy en 1881. Il compte parcourir le nord et l'ouest de la Perse, et y stationner assez de temps pour se livrer à des recherches sur les langues, la géographie, la paléontologie et l'archéologie de ces contrées. Mme de Morgan l'accompagne, de même que Mme Dieulafoy accompagnait son mari; mais elle ne paraît pas vouloir suivre l'exemple de sa devancière et endosser le costume d'homme.

M. de Morgan est retenu ici par les préparatifs de son entreprise et par la maladie de Mme de Morgan, tributaire du climat de Perse tout en arrivant, et actuellement en proie à une violente fièvre qui nécessite mon intervention.

(A suivre). Dr Feuvrier.

LES MORTS QUI PARLENT [1]

(Suite et fin.)

XX

MARIE.

Trois jours plus tard, Jacques recevait ses parentes à la descente du train. En le voyant seul, Marie ouvrit de grands yeux effarés, comme si elle eût trouvé l'énorme ville déserte, après l'engloutissement de tous ses habitants.

— Pierre est en Normandie pour une affaire, dit l'aîné ; une affaire de service qu'il ne pouvait remettre. Vous le verrez accourir demain.

Il installa les deux femmes dans un hôtel de la rive gauche, près de son logement. Tante Sophie conduisit aussitôt sa nièce chez le père Sénauvert. Le vieux viveur allait habituellement passer la belle saison à Eauze, auprès de sa fille ; empêché cette année par ses infirmités, il geignait, réclamait les soins de l'enfant dont il ne se rappelait l'existence que pour l'utiliser comme garde-malade, lorsqu'une attaque de goutte l'obligeait de dételer.

La tante revint en hâte, impatiente de confesser Jacques.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Un cotillon, si j'ai compris ta lettre ?

— Pire, répondit le neveu : une magicienne, une vraie. — Et il exposa la situation, avec tous les détails indispensables pour l'éclairer.

— Le bandit ! tous les mêmes ! Avoir un ange à ses pieds, et aller courir après une sorcière, une cosaque !

— Tante, il ne faut pas être trop sévère pour Pierre. Pensez, une nature comme la sienne, si ardente sous ses froids dehors... Après des années au désert, la molle griserie de l'atmosphère parisienne

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

les avances d'une enchanteresse, d'une des reines de ce Paris... La tête tournerait à moins. Mais le frère est honnête, torturé lui-même par le mal qu'il va faire à Marie. Rien n'est perdu. Je l'ai déjà ébranlé.

La vieille fille fourragea sa coiffe de dentelles, avec un soupir qui remontait d'une expérience lointaine :

— J'ai bien peur que ce pierrot-là ne donne raison au proverbe : pierre ébranlée au bord d'un précipice ne bouge que pour y tomber plus vite. — Enfin, il faut batailler, s'il est encore temps. Il y va du bonheur de la petiote.

La « petiote » ignorait les conciliabules dont elle était l'objet. Mais elle pressentait un mystère, une menace, des forces obscures qui s'assemblaient pour l'écraser dans cette ville inconnue. Tout y était redoutable. Elle n'y trouvait nulle part cette protection des figures et des choses accoutumées qui rassure contre les vagues terreurs. Marie se voyait prise dans ce grand Paris comme un oiseau apeuré dans une forêt sombre; elle avait froid à son âme dépaysée, entre les passants anonymes de ces rues qui mènent où l'on ne sait pas, entre ces maisons dont les façades n'ont jamais souri, compati, aux anciennes pensées joyeuses ou tristes. Les églises elles-mêmes ne lui étaient pas maternelles, secourables de toutes les consolations accumulées, depuis l'enfance, sur le prie-Dieu familier où on les retrouve avec le livre d'heures. Le lendemain de l'arrivée, tante Sophie la mena brûler un cierge à Notre-Dame-des-Victoires. Au retour, comme elle repassait la Seine, la matinée était si clémente, la lumière si jolie sur l'eau, qu'il lui revint un peu de bravoure avec l'allégement apporté par cette douceur du ciel, avec la sensation d'un air déjà respiré au bord de la Gélise.

Sur la porte de l'hôtel, Pierre attendait ses parentes.

Il s'efforça de redevenir le bon camarade d'autrefois, près de la petite amie qu'il traitait en enfant; il eut des exagérations de familiarité qui n'étaient pas dans son caractère : il ne réussit qu'à paraître gêné, cérémonieux. Marie comprit aussitôt qu'il voulait revenir en arrière, qu'il outrait la camaraderie pour se dispenser de tendresse. Elle marqua d'autant plus la réserve digne où elle s'enveloppait, et qui dissimulait mal, pourtant, les reproches muets de son regard, de son attitude. — Pierre se repentait d'avoir faibli à la Bourdette, pensa-t-elle d'abord : ses ambitions, ses idées d'Afrique l'avaient ressaisi. — Était-ce seulement l'Afrique ? Non, il y avait une autre cause à ce retrait du cœur : Marie en eut vite l'intuition. Les

entretiens se succédèrent, si l'on peut donner ce nom aux pénibles silences à deux. Elle prétexta les exigences de son père pour les raccourcir, les rendre plus rares, afin de libérer Pierre, — elle sentait qu'elle le libérait, — afin de s'épargner à elle-même un chagrin qu'augmentait chacune de ces déceptions.

Tante Sophie avait espéré une explication d'où naîtrait la détente entre les jeunes gens. Quand elle vit que la glace tenait, que le temps passait et qu'il fallait agir, elle prit à part sa nièce; en quelques mots obscurcis par d'affectueux ménagements, elle la mit sur le chemin de la vérité. A peine eut-elle entamé ce qu'elle avait à dire que Marie l'acheva : avec une terrible lucidité, la jeune fille compléta les demi-ouvertures qu'on lui faisait, mesura toute l'étendue du désastre, dit résolument :

— Il est perdu pour moi.

Les pauvres yeux atterrés se firent violence pour retenir leurs grosses larmes. Elle reçut le coup sans broncher, avec une soumission silencieuse; comme une enfant qui a connu de bonne heure la souffrance, qui reconnaît le pas de la visiteuse, s'afflige et ne s'étonne point de la voir rentrer.

— Pourvu qu'il trouve le bonheur là où il le cherche! dit-elle. — C'était trop beau pour moi. Dieu a voulu m'éprouver : que sa volonté soit faite! Repartons, tante.

— Restons, au contraire, petite bécasse! On défend son bien contre les voleurs, sapristi! On se bat avant de le leur abandonner.

Marie se redressa, d'un mouvement de fierté offensée.

— Oh! chère tante! Que je me mette en travers de son bonheur!

— Mais c'est en travers de son malheur que tu le mettras! Crois-moi, crois-nous, consulte Jacques, qui a fait le tour de cette coquine. Il faut le sauver des griffes où il périra. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour lui.

Jacques comparut, fut sommé de témoigner : il appuya les dires de la tante avec chaleur. Ce qu'il y avait de factice dans cette chaleur, dans la conviction de l'avocat qui plaidait contre sa propre cause, Marie ne le vit pas. Elle n'avait de pénétration que pour lire dans un seul cœur.

Elle finit par se rendre, de mauvaise grâce; elle essayerait, elle se défendrait, puisqu'on assurait que c'était pour le bien de Pierre. — En face de lui, elle se replia davantage encore, ne trouva rien à dire.

— Repartons, tante, c'est inutile.

On lui arracha à grand'peine la promesse d'un suprême effort.

— Soit, fit-elle ; mais accordez-moi la satisfaction que je demande en retour. Faites-moi voir cette femme, près de lui ; je veux me rendre compte, je saurai s'il a raison.

Elle voulait surtout souffrir l'épreuve qui attire irrésistiblement les vaincues de l'amour.

— Qui sait? Peut-être est-elle bien inspirée, dit Jacques. Aller livrer bataille à l'ennemi dans la place, ce serait crâne. Mais comment faire? Une idée : cette semaine, les Sinda prélèvent sur le public leur tribut annuel à la bienfaisance, une matinée-concert payante, pour une œuvre de charité, dans leur hôtel. Je vous apporterai demain deux billets. On sera là.

Marie se laissa traîner à cette matinée comme une victime au supplice. Son cœur battait à se rompre, quand le fiacre les déposa devant le portail de la rue de Vigny.

— Hum! ça sent l'argent de nos poches, ici ! fit en entrant tante Sophie, imbue des préventions provinciales contre les financiers parisiens.

Inattentive et indifférente au luxe qui l'entourait, la jeune fille n'avait d'yeux que pour chercher une seule personne. Jacques la lui montra d'un signe, au premier rang de chaises. Pierre causait avec l'étrangère. Il vint dire à ses parentes un bonjour embarrassé. Devant l'apparition de beauté, rehaussée par toutes les élégances de la toilette, Marie se sentit condamnée, si chétive, à son propre jugement, que toute velléité de lutte l'abandonna. Elle eut un regard navré sur elle même, dans la glace où elle se vit passer, avec sa pauvre petite robe de chez Mme Lafargue, la bonne faiseuse d'Eauze, avec sa coiffure accommodée selon les principes de M. Mamousse le coiffeur de la Grand'rue.

Des artistes célèbres chantaient, pianotaient, monologuaient. On eut même le régal d'entendre quelques vers d'Heilbron, dits par Rose Esther. La baronne Sinda tenait le département de la charité avec toute l'ampleur qu'y doivent montrer les femmes de sa condition. Le concert s'acheva dans l'atmosphère d'ennui spéciale à ces sortes d'assemblées ; le public payant s'écoula, Jacques s'approcha de la baronne, manifesta le désir de lui présenter sa tante et sa cousine.

Comment donc! — La sémillante Dolorès se précipita au-devant des deux femmes, avec sa rage de protection et ses effusions de sensibilité. — Cher monsieur Andarran, j'espère que vos parentes

voudront bien se considérer ici comme chez elles. Elles vont me faire la grâce de rester pour notre petit lunch, entre intimes. — Oh ! la ravissante enfant! Elle ne connait pas encore Paris, dites-vous? Mais il faut tout lui montrer! — Venez, que je vous présente à nos amies, aux amies de vos cousins, ma toute belle.

Daria toisa attentivement la jeune fille qu'on lui amenait, plus tremblante qu'une fauvette jetée dans un nid d'éperviers. Elle dit à Jacques, tandis que les présentations s'achevaient :

— Elle est très bien, votre cousine. Comment s'appelle-t-elle? Marie, sans doute? Un Anglais prétendait que toutes les jeunes filles françaises s'appellent Marie.

— Elle s'appellera bientôt Marie Andarran, répliqua sèchement le député.

— Votre fiancée? Tous mes compliments.

— Non, celle de mon frère.

— Ah! vraiment? fit la princesse. — Elle lui lança un regard de défi ironique, se retourna, pria Pierre d'aller chercher pour elle un verre d'une boisson quelconque :

— Celle que vous voudrez. Vous savez ce que j'aime.

On parla musique, on discuta le programme du concert.

— Très beau, conclut Félines; un peu sévère. — Pendant que les machines d'Erard sont encore ouvertes, si vous nous jouiez une de vos chansons tsiganes, princesse, pour nous détendre après toutes ces mortifications charitables.

De l'air d'aisance royale qu'elle avait en toutes choses, Daria s'assit devant l'instrument. Elle en tira quelques mesures de cette musique passionnée, endiablée, avec la *furia* que savent y mettre les filles de la steppe. Mrs Ormond, priée à son tour, fredonna en s'accompagnant une chanson des nègres de Virginie.

— Ces mélodies étrangères vous plaisent-elles? demanda obligeamment la baronne à Marie.

— Je suis trop ignorante pour les apprécier, Madame. Je ne connais un peu que notre vieille musique française.

— Oh! fit inconsidérément Jacques, ma cousine est très bon juge; musicienne elle-même, j'ose dire qu'elle a des doigts de fée sur le piano.

— Vraiment? s'écria Dolorès. Je vous prends au mot. Chère petite, donnez-lui raison : ce sera si gentil de vous entendre! Nous ne sommes pas intimidantes, vous ne voudrez pas nous refuser.

Marie se recula, plus épouvantée que si on lui eût demandé de sauter par la fenêtre.

— Vas-y, n'aie pas peur, souffla tante Sophie. — Tu sais bien ce qu'à dit l'organiste de la cathédrale, qu'il n'y en a pas une comme toi dans tout le département.

— Y pensez-vous, tante? Plutôt mourir.

— Vas-y donc!

La princesse Véraguine intervint :

— Nous vous en prions, Mademoiselle. Ce sera si reposant, un peu de musique française! *La Dame Blanche*, sans doute? ou *les Noces de Jeannette?*

Marie ne saisit pas les sous-entendus de la raillerie; mais elle ne put se méprendre sur le ton ironique, sur l'intention évidente de cette femme : l'humilier, là, sous les yeux de Pierre...

Alors, — elle dit souvent dans la suite qu'elle n'avait jamais su s'expliquer la révolution qui se fit en elle, le coup d'audace qui la souleva, — la timide et vaillante créature se dressa, marcha sous le fouet de ces paroles, de ces sourires hostiles, alla droit au piano, s'assit, laissa tomber ses mains sur le clavier. Il lui sembla d'abord que ses doigts glacés ne bougeraient pas sur ces touches immobiles : tout tournait, le salon, les meubles, les figures étrangères. Elle rencontra le regard de Pierre, debout en face d'elle, derrière le piano; un regard intense qui la dévisageait. Elle lut sur ses traits une peine apitoyée, la torture du remords, le déchirement honteux — il l'avoua plus tard — d'un officier passé à l'ennemi qui verrait sa vieille troupe en perdition sous les coups de cet ennemi. Elle le revit soudain, calme, devant les chenets de la Bourdette, écoutant le morceau de Glück qu'il préférait et redemandait toujours, la plainte d'*Orphée :*

J'ai perdu mon Eurydice...

Ce souvenir l'illumina. Sans même préluder, elle attaqua les premières mesures. En peu d'instants, les sourires amusés ou malicieux s'évanouirent sur les physionomies ; tous ces dilettantes affinés, riches d'expériences musicales, se sentirent en présence de ce phénomène rare : un être humain qui se donne à travers une expression d'art. Marie ne les voyait plus ; elle ne voyait que Pierre, la vieille maison provinciale, le vieux piano son confident quotidien ; elle y était, elle y exhalait sa vie dans ce sanglot d'agonie.

La pure et grave lamentation pleurait sous ses doigts ; ses doigts où descendait de son cœur, de son âme, tout ce qui s'échappait en même temps par ses yeux fixés sur lui, sans fierté maintenant, sans honte, implorants, éperdus. Si elle avait pu revoir à cette minute, dans la glace où elle se méprisait tout à l'heure, la tête transfigurée qui sortait de la pauvre petite robe de Mme Lafargue, elle eût été tranquillisée sur la séduction souveraine que lui prêtait la douleur. Elle allait, se donnant toujours plus, avec des plaintes douces sur les gammes mourantes, des sursauts de désespoir sur d'autres. Le mouvement se ralentit, expira, avant les dernières notes, comme si la vie eût passé tout entière dans ce don suprême, défaillante pour le soupir final d'Orphée. Marie se renversa sur le tabouret, toute frémissante, toute blanche, fermant ses paupières sur le bleu pâli de ses yeux, sur la fleur de lin brisée par l'orage trop rude.

— Pierre, dit tante Sophie avec sa voix d'autorité, ta cousine n'est pas bien ; fais-moi le plaisir de la ramener à notre voiture.

Il s'avança, prit le bras de Marie, l'emmena. Jacques se levait pour les suivre ; la tante le tira par la manche :

— Restons, nous ; laissons-les aller.

La baronne s'empressait, proposait des sels.

— Merci, ce n'est rien, fit la vieille demoiselle. Elle est sujette à ces faiblesses, il vaut mieux qu'elle rentre sans tarder.

Dolorès se répandait en louanges :

— Délicieuse ; et quelle artiste ! Elle n'a pas encore vu l'Opéra ? Je la veux demain, dans ma loge ; j'irai la prendre après-dîner. — Monsieur Andarran, ces dames sont au Ritz ?

— Non, Madame ; mes parentes sont à l'hôtel du Bon-Lafontaine.

— Oh ! charmant ! Quelle musicienne !

Pierre mit en voiture la jeune fille ; elle se laissa tomber sur les coussins comme une hallucinée. Là, devant cet inerte paquet de souffrance, l'honnête garçon ne contint plus d'irrésistibles mouvements d'horreur pour lui-même, de pitié pour elle.

— Cousine, dit-il, tu n'es pas bien ; permets-moi de te reconduire à l'hôtel.

Il s'assit à côté de la petite silencieuse. Comme ils approchaient, il lui prit la main, la baisa longuement, à la même place, du même baiser qui avait appelé l'enfant à une vie nouvelle.

Marie fondit en larmes.

A l'hôtel, les explications entre eux furent très brèves.

— Tu ne peux pas me pardonner, dit posément l'officier. Je n'ai plus rien à faire ici, pour le moment. Le mieux est de m'en aller le plus vite possible là d'où je n'aurais jamais dû bouger, dans mon pays. Je vais de ce pas solliciter une permutation avec quelque camarade fatigué du Soudan.

Marie approuva faiblement, d'un signe de tête : elle n'éleva aucune objection. Il sortit, avec son habituelle décision revenue, pour entamer sur l'heure les démarches nécessaires ; il pria Jacques de l'aider au ministère.

Tante Sophie laissa faire pendant deux jours. Quand elle apprit que la requête de Pierre avait chance d'aboutir, elle manda ses neveux et sa nièce dans sa chambre.

— Avez vous bientôt fini, dit-elle, avec vos enfantillages ? Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, les cœurs aussi. Vous irez chez les sauvages si cela vous plaît, mais ensemble. Demande ton pardon, grand nigaud, et prends ta femme. Le diable n'aurait qu'à repasser entre vous, là-bas ou ailleurs ! — Et se tournant vers Marie : — Pardonne-lui, petite. Puisses-tu n'apprendre jamais qu'on peut encore s'estimer heureuse, quand ils n'ont pas plus à se faire pardonner, ces criminels.

Marie hésitait, incrédule, avec une expression digne et craintive.

— Je ne veux pas de ta pitié, Pierre...

— Ce n'est pas de la pitié ! s'écria-t-il dans un élan sincère, — C'est de l'amour pour ton courage. Il a tout vaincu.

Un sourire étonné brilla dans les yeux humides :

— Du courage ? j'ai eu bien peur, au contraire. Comme tu m'as dit que tu avais eu peur en allant au feu, la première fois. J'ai fait comme toi ; j'ai ramassé mon cœur, j'ai marché. N'ai-je pas été élevée pour faire une femme de soldat ?

Elle lui tendit la main ; il l'écarta, prit dans les siennes la petite tête, l'amena passionnément à ses lèvres.

On s'entendit vite sur des arrangements qui semblaient arrêtés de tout temps. Une grosse contrariété mit un nuage dans le ciel de Marie. Ils eussent tous désiré s'enfuir à la Bourdette, recevoir la bénédiction nuptiale dans la vieille église où la jeune fille l'avait toujours attendue. Il n'y fallait pas songer. Le père Sénauvert était intransportable ; les convenances exigeaient que la noce se fît près de lui, à Paris. On fixa une date aussi rapprochée que possible, le mi-juillet. Les premiers bans furent publiés le dimanche suivant à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le lendemain au soir, Jacques reçut un petit paquet et un billet de la princesse Véraguine.

« Cher monsieur, vous aviez donc raison, quand vous m'appreniez le nom de votre cousine. Mais vous m'avez crue plus mauvaise que je ne le suis. Si j'avais voulu lutter !... Je n'ai pas voulu. Je ne veux pas faire de mal : j'ai compris que j'en faisais tant ! Je ne veux pas briser ce qui peut être un vrai bonheur ; avec les morceaux, je n'en referais jamais pour moi qu'un faux semblant. — Vous avez d'ailleurs là-dessus des idées très proches des miennes, si j'ai bien deviné. — Ne craignez pas un retour offensif de votre ennemie. Je pars demain pour Bayreuth. Je n'y entendrai rien de plus beau que la musique de l'autre jour.

« Veuillez mettre dans la corbeille de votre cousine cette ancienne turquoise, où sont gravés des mots persans. Une bohémienne me l'a vendue comme un talisman infaillible. Qu'elle préserve Pierre de retrouver ma pareille, c'est ce que je souhaite de tout cœur à votre frère et à sa femme. — Daria Véraguine. »

— C'est pourtant vrai, pensa Jacques. Pas mauvaise, folle, seulement. Impulsive pour le bien comme pour le mal. Et malheureuse; elle ne sait pas ce qu'elle veut, elle le veut si violemment !

Il allait porter ce billet à son frère, lorsque tante Sophie entra, s'informa du contenu.

— Halte-là, mon garçon, pas de bêtises. Inutile de souffler sur les braises où la flamme peut se rallumer.

Elle lui prit des mains le papier, l'approcha d'une bougie.

— Oui, c'est mieux ainsi, dit Jacques. Il convient que nos belles actions demeurent ignorées de ceux pour qui nous les faisons. Elles en ont plus de prix ; et le monde est plus à l'aise pour nous juger sur ce que nous lui montrons, le pire de nous-mêmes.

Une seconde après, il ne restait qu'une pincée de cendres de la belle action de Daria Véraguine.

XXI

MORS ET VITA

Et Jacques retourna dans « la cage aux écureuils, » où la roue continuait les mêmes révolutions désordonnées, le même broiement

à vide. Il y amena un jour ses parentes, qui visitaient sous la conduite de Pierre les curiosités de la capitale. La séance fut mouvementée. Tante Sophie résuma ses impressions dans ce conseil :

— Mes enfants, quand vous aurez un bébé, n'envoyez pas ici votre nourrice : c'est un endroit où le meilleur lait tournerait.

— Jacques, dit Marie, je te plains de vivre dans une compagnie où les yeux sont si méchants. Ils m'ont fait peur.

— Cette innocente parle comme notre parent le père Joachim, observa le député. Lors de son dernier passage à Paris, je lui ai donné un billet. Vous savez s'il voit clair dans les consciences, ce vieux prêtre, ce confesseur qui a le regard en coup de sonde des gens de son état. Combien d'âmes troubles n'a-t-il pas fouillées dans sa vie ! Il a regardé dans les yeux quelques-uns de mes collègues : le vieux confesseur est sorti de chez nous épouvanté, me disait-il. — Et cependant, il y a ici tant de braves gens ! Seulement, le diable entre en nous dès que nous sommes en séance.

Pierre montrait à son frère les sténographes ; le tacticien indiquait le remède au mal parlementaire :

— Il faudrait avant tout remercier ces messieurs : elle ne pourrait plus nuire, la trompette dont on boucherait le pavillon.

La Chambre achevait en hâte de boucler le budget, retardé jusqu'en fin de session par l'expédient des douzièmes provisoires. La surenchère électorale des relèvements de crédits faisait rage. Andarran rougissait à part lui des votes qu'il se laissait arracher, toujours entraîné par ce raisonnement : On ne peut pourtant pas être le seul à voter contre ! — Il s'abstenait parfois, quand le gaspillage était trop criant. Couilleau, Rousseblaigue le considéraient avec stupeur :

— Mais vous n'avez donc pas un fonctionnaire parmi vos électeurs ? Que vont dire vos cantonniers, vos facteurs, vos gabelous ?

— Moi, ajoutait avec orgueil Rousseblaigue, ma situation est inattaquable, depuis que j'ai obtenu le crédit pour la délivrance des clairons gratuits aux sapeurs-pompiers. Quand je suis revenu dans ma circonscription, tous les pompiers de la région m'ont offert un apéritif d'honneur au bar de l'Espérance.

Occupée tout entière à cette curée, la gent parlementaire était relativement calme. Les nouveaux ministres appliquaient les vieilles pratiques de leurs devanciers. On les avait choisis favorables aux principes de Mirevault, qui étaient de n'en point avoir. Leur politique os-

cillait dans les prudentes balances influencées par les Bayonne, par les mains occultes qui pesaient discrètement sur le fléau. Ces adroits prestidigitateurs avaient remisé le Panama, la dernière crise ayant fait son office, porté les hommes qu'il fallait à la place de ceux qu'il ne fallait plus. Tout s'était tassé. En dépit de ce calme, la sempiternelle lamentation continuait dans les couloirs :

— Où allons-nous ? — Ça ne peut plus durer ! — Comment ça finira-t-il ?

Tous ces hommes éprouvaient la sensation que Poujard'hieu définissait ainsi :

— Nous nous enlizons dans un marais stagnant ; très lentement ; mais ça monte, nous descendons ; et chacun cherche un bras où se raccrocher, avant que l'eau saumâtre ne vienne refouler dans les bouches bavardes tous ces mots auxquels nous ne croyons plus.

Pélussin, le successeur d'Asserme, répondait avec bonhomie à ceux qui le félicitaient sur ses derniers triomphes oratoires :

— Oui, mes enfants, c'est très joli ; mais tout cela finira pour nous par des conférences en Belgique !

— Et vous, mon maître, croyez-vous que ça puisse durer ? demandait Andarran à Ferroz. — Peut-on vivre sur rien ? De quoi vivra désormais le monde opportuniste, incapable de se créer par lui-même une idée directrice ? Après 1870, au sortir des brasseries républicaines, ce monde a subi l'influence du réalisme scientifique de nos penseurs, du réalisme politique de Bismarck et des autres Allemands. Sous les vocables classiques du libéralisme, il a fait prévaloir le principe de la lutte pour la vie ; il a tenu les classes dirigeantes par la satisfaction des intérêts ; il a tenu les masses par la vision de paradis qui miroitait dans ce beau mot, la République, par l'exploitation des aigreurs anticléricales, par la religion de l'Alsace-Lorraine, dernier refuge de l'idéalisme populaire. Ces trois instruments de règne sont usés. La République longtemps pratiquée est apparue un gouvernement comme les autres, que la raison peut préférer, mais qui n'a plus cette magie du rêve, ce crédit d'espérances infinies par où la Vierge inconnue tuait les autres régimes. Le clergé n'est plus menaçant. Quant à l'Alsace-Lorraine... interrogez les jeunes gens ! — De quoi vivront-ils à l'avenir !

— Je pense qu'on s'inquiète bien vite, répondit Ferroz. Nous sommes dans l'état que les physiciens appellent l'équilibre instable. On y peut demeurer longtemps. Rappelez-vous ce que nous disait

l'autre jour un des meilleurs esprits du monde gouvernemental : « Personne en France ne lèverait le petit doigt pour soutenir le régime, si on le voyait s'écrouler ; mais il ne croulera point, parce que personne ne lèvera le petit doigt pour le renverser. »

— C'est vrai, dit Félines, qui intervint dans la conversation avec son humeur accommodante de bon viveur. — Hier soir, au retour d'une partie à Saint-Germain, je pensais à notre régime, en regardant la lune. Elle montait dans un ciel gris. Elle avait le tort d'être une lune, d'abord, un astre uniquement éclairé d'un reflet ; et puis, c'était une lune voilée, brouillée, flasque, veule. Elle faisait quand même son métier de lune, elle tournait. — Notre régime est comme la lune.

— Un moment arrive pourtant, reprit Andarran, où l'impuissance de vivre a une fin, qui s'appelle la mort.

— Erreur, objecta Ferroz. Une nation nombreuse ne meurt pas, elle se déclasse. Elle descend d'un rang sur l'échelle comparative des grands Etats.

— Et vous acceptez cette déchéance ? s'écria Jacques.

— Nos petites familles unipares et nos distillateurs la rendent inévitable. — D'ailleurs, je n'accepte ni ne refuse rien hors de la portée de ma main. Vous savez bien que je regarde, fit tranquillement le vieux médecin. — Les vivants agiront de moins en moins et les morts continueront de parler.

— Ah ! le boucan des morts ! — Félines partit d'un éclat de rire. — Votre aimable formule, docteur ! Vous n'êtes pas gentil pour les collègues, avec l'épithète dont vous nous avez gratifiés, les morts qui parlent !

— Je ne le disais pas dans ce sens, rectifia Ferroz.

Suivant la loi constante de déformation des idées, le propos philosophique du savant, mal compris et simplifié, avait prêté à l'équivoque en se répandant ; de sa théorie sur les survivances du passé, les députés n'avaient retenu qu'un sobriquet à leur usage.

Le baron Lebrun s'approcha du groupe ; il amenait un collègue provincial, petit agriculteur ruiné par la baisse des blés, fort acrimonieux depuis cet accident. Le terrien cherchait des signatures pour un projet de loi sur la naturalisation des étrangers ; il se proposait de la restreindre ; il visait en réalité les Israélites. La clameur antisémite que nous avons entendue croître trouvait à cette époque ses premiers échos dans la Chambre.

— Contre les juifs! s'écria Félines : je signe des deux mains! — Le vicomte Olivier, qui passait sa vie chez les Sinda, chez les autres financiers israélites, n'avait pas son égal pour l'emportement des discours contre eux.

— Que leur reprochez-vous donc ? demanda Ferroz.

— Ils sont trop pour leur petit nombre.

— Et ils justifient, appuya Lebrun, la sentence de leur prophète Isaïe : « Chaque parole de ce peuple est une conjuration. »

Andarran refusa de signer. Sa générosité native se révoltait contre l'ostracisme.

— Votre loi serait insensée, dit-il; elle eût rayé la moitié des grands hommes de notre histoire. Et quant aux juifs, il y en a de mauvais, il y en a de bons. Tenez, l'autre jour, je devais recommander un jeune candidat au baccalauréat, — un fils d'électeur, naturellement. Je suis allé chez Alphonse Bayonne, l'universitaire, le frère des autres, des intrigants. Cet homme m'a touché : il avait les larmes aux yeux en me parlant d'un article cruel pour sa race. « Que nous veut-on, Monsieur? Mon père a honoré ce pays par des travaux dont la science française est justement fière; je l'ai servi plus obscurément, dans ma laborieuse carrière d'éducateur ; un de mes fils débute dans l'Université, un autre sert dans l'armée, il se fera tuer à côté de vos fils. Que veut-on de plus? » — Que lui auriez-vous répondu ? ajouta Andarran. Que voulez-vous de plus ?

— Être les maîtres chez nous, répliqua l'agriculteur.

— Et c'est eux qui le sont ! rugit Félines. Ils nous accablent de leur supériorité. Ils évitent peut-être d'y penser d'une façon trop précise, de peur qu'on ne les entende penser; mais c'est plus fort qu'eux, ils nous la font sentir quand même.

— Voyons, Olivier, dit en souriant Jacques, vous ne voudriez pourtant pas rétablir les lois du moyen âge : condamné au bûcher, le chrétien qui avait obtenu les faveurs d'une juive...

— Bigre, non ! se récria le vicomte. — Quel autodafé rue Fortuny, mes amis !

— Et aucune loi n'empêchera que vous ne soyez certain de rencontrer, dans toute réunion parisienne, hommes de plaisir ou savants, esprits très distingués ou gens très riches, une forte proportion d'israélites.

— C'est bien là ce qu'on leur reproche, opina Ferroz : leur primauté dans tous les ordres d'activité, par tous les moyens. Ils savent le grand secret de la mécanique : ne rien perdre de la vapeur

utilisable. La meilleure part de la vôtre s'en va vers le ciel en jolies fumées bleues, le soir, sur les toits, objets de rêve et de poésie. Eux, ils utilisent toute leur vapeur dans la machine qui les porte et vous entraîne à sa suite. Vous avez beau être le nombre, des milliers de vapeurs fuyantes ne sont que de la fumée; un peu de vapeur comprimée, utilisée, fait plus de besogne.

— Tout cela est bel et bon, interrompit l'agriculteur, mais vous ne voyez donc pas que nous sommes mangés tout vifs ?

— Si, je le vois, reprit le savant. C'est apparemment que vous êtes de la chair comestible. Tout vifs, dites-vous ? on ne mange pas un animal vivant qui se défend. Votre monde est-il sur ses fins, comme je l'entends dire ? En ce cas, le ferment juif y accomplira sa fonction historique : dissolvant des sociétés épuisées, agent de décomposition qui prépare une nouvelle unité, d'où il sera probablement exclu, pour aller recommencer ailleurs son travail indéfectible; comme dans le monde romain, comme dans les premiers empires.

— Isaac Laquedem, le grand mystère de l'histoire, prononça sentencieusement le baron Lebrun : son aïeul a terrassé l'Ange, ne l'oublions jamais, quand nous sommes tentés de mettre sa force en doute.

— Oui, continua Ferroz, c'est chez eux que parlent les plus anciens morts, les plus actifs, les plus immuables.

— Mais ils changeront, dit Andarran, avec les conditions que leur fait une civilisation plus humaine ; ils se fondront dans la masse.

— C'est possible, on le dit beaucoup, rien ne nous autorise à le préjuger. Nous ne pouvons raisonner que du passé. Tous les documents que nous possédons sur eux, depuis la plus haute antiquité, nous montrent leur action identique dans des circonstances identiques, à travers toutes les civilisations, avec la même force, le même bonheur, les mêmes moyens, les mêmes excès engendrant les mêmes défiances et les mêmes réactions, sur le Nil, sur l'Euphrate, sur le Tibre, dans toute notre Europe.

— Cher maître, vous avez une façon de les défendre qui ferait devenir antisémite!

— Je ne défends ni n'attaque. J'examine le malade et ses maladies. Le malade se cabre contre la fatalité. Notre peuple obéit à la loi ethnique, à la loi zoologique de la conservation de l'espèce. Un organisme tolère certaine proportion d'éléments étrangers, il les

assimile, il en bénéficie. L'introduction de ces éléments devient-elle surabondante? Il les élimine instinctivement. Je crains qu'il n'y ait une antinomie irréductible entre cette loi naturelle et vos lois morales. Celles-ci ordonnent de reconnaître toutes les supériorités, de récompenser tous les efforts ; l'autre a pourvu au rejet des corps adventices par nos tissus, à l'expulsion automatique, parfois violente, des substances qui les dénaturent. C'est un phénomène mécanique.

— Mais il faut préférer la loi morale! s'écria Jacques. Ces violences seraient barbares, haïssables !

— Libre à vous de préférer, de qualifier, dit l'implacable savant. Je n'aime ni ne hais un phénomène, je l'étudie.

— En tout cas, conclut Andarran, ce n'est pas un article de loi mal digéré, contraire aux mœurs, qui remédiera à l'envahissement que je déplore comme ces messieurs. Ce ne peut être que l'action modératrice d'un gouvernement maître chez lui, maître de lui-même, qui ferait régir la France par des Français, qui protégerait nos hôtes de toute nationalité contre les fureurs de la basse envie.

— Oui, c'est bien cela, c'est un gouvernement qu'il nous faudrait! — Tous les députés reprirent en chœur ce refrain dolent, conclusion habituelle de chacun de leurs entretiens.

Jacques revint méditer l'insoluble problème dans l'hémicycle : on votait, à l'instigation de Napoléon Bayonne, une convention qui assurait la mainmise de ses associés sur un grand service public. — Influencé par le déterminisme de Ferroz, le jeune homme se laissa aller aux décourageantes rêveries sur le *fatum* ambiant, l'écoulement universel des choses, le renouvellement de la vie indifférente, qui emporte les petites pierres amassées pour bâtir le mur éphémère. Ces hommes agités, sur ces bancs, lui apparaissaient comme les blés verts des champs au milieu de la route; matière à transformation, des blés à peine plus vivants que les seigles balancés sous la brise. Il fut tiré de sa méditation par un aigre colloque entre M. Cornille-Lalouze et Paulin Renard. L'un vitupérait, l'autre defendait un commissaire de police qui avait fait du zèle dans une élection. Il admira leur facilité à se passionner pour ces misères. Et il envia cet imbécile. Et il envia presque ce méchant.

Les séances se prolongeaient, par les chaudes après-midi de juillet, dans la fournaise énervante. Jacques en sortait harassé,

congestionné, sans appétit, l'âme morose ou colérique. Il retrouvait la légère atmosphère du bonheur autour des deux promis, absorbés par de graves débats sur les moindres détails de leur future installation. Tante Sophie les avaient si bien chapitrés qu'on était convenu de surseoir à l'exode en Afrique, de passer raisonnablement la première année en France. Le régiment allait quitter Paris pour prendre garnison à Cherbourg : le jeune ménage irait faire son établissement dans cette ville aussitôt après la noce, regagnerait ensuite la Bourdette. La tante comptait bien qu'au bout de cette année, un berceau viendrait se mettre en travers des projets africains.

Les fiancés riaient chaque soir des mines déconfites que leur rapportait le législateur.

— Mon pauvre ami, disait Pierre, je te reconnais de moins en moins. Ces grands mots, le Parlement, le Gouvernement, ont tout juste l'importance que tu leur donnes. Dis-toi donc que tu es dans un café où des Français sociables et disputeurs ont leurs habitudes ; il ne faut pas les laisser empiéter sur la vraie vie. Elle n'est pas là. Moi, je la vois partout ici, dans cette ville où il y a tant d'intelligence et de travail, où tant de gens laborieux poursuivent avec application leur tâche technique. Si tous faisaient comme eux, ton Parlement bourdonnerait dans l'inattention générale, frelon négligeable entre toutes ces abeilles occupées dans leurs ruches. Retire ton âme de ce qui la fait souffrir, et cela n'existera plus.

— Il a raison, pensait le député. — Jacques se rappelait la phrase de Carylle : « Les actes du Parlement, en somme, sont peu de chose, nonobstant le bruit qu'ils font. Quel est l'acte du Parlement, quel est le débat à Saint-Stephens, aux *hustings* ou ailleurs, qui amena un Shakespeare à l'être ? » — Il s'endormait sur de belles résolutions : reprise de ses travaux, de son *Histoire des Albigeois*, le livre rêvé depuis sa sortie de l'École des Chartes. Il irait enfin l'écrire dans la paix, à la Bourdette... Et, le lendemain, il retournait à son café, à la Chambre, machinalement, comme on retourne à un vice, avec une révolte de dégoût et une soumission lâche à la tyrannie de l'habitude.

Le mariage était fixé au 12 juillet. Cinq jours avant cette date, comme Jacques arrivait au commencement de la séance, il vit au fauteuil le vice-président Chasset, de la Marne. Le Champenois annonçait, avec toute l'émotion convenable, l'immense perte que venaient de faire le Parlement, la République, la France : le vénéré président Duputel, malade depuis une semaine, s'était éteint

dans la nuit. — Président de la Chambre, ancien président du Conseil, président honoraire de la Société universelle des naphtes et pétroles, président effectif de l'Union générale des fonctionnaires républicains, membre de l'Institut, et le reste, Duputel était un des grands aigles du régime. Les obsèques nationales s'imposaient. On les vota, en maugréant, comme il est d'usage; seuls, les radicaux votaient avec jubilation ; ils comptaient sur un de ces pompeux enterrements civils qui instruisent le peuple à s'émanciper des superstitions et font enrager les cléricaux. Leur espérance fut déçue : la vieille mère de Duputel arriva de Carcassonne ; elle réclama des prêtres, fit tête aux assauts des grands, ne voulut pas démordre de son droit. Il fallut céder, avec le dépit d'avoir voté l'inutile crédit.

Les obsèques furent célébrées le 12, à dix heures et demie, en l'église de la Madeleine. Le mariage de Pierre était pour midi, à Saint-Thomas-d'Aquin. Jacques avait le temps de faire un tour aux funérailles de son président, il s'y rendit. Tout ce qui marque, remue, enterre, dans le Paris de la politique, des affaires, des lettres, gravissait les marches de la Madeleine : ascension continue de fourmis noires qui s'engouffraient sous le portail béant, dans la nef tendue de serges, où l'on apercevait du dehors une flambée de feux au fond des ténèbres, le scintillement des cierges autour du catafalque. Bon nombre de députés s'arrêtaient sur le perron, échangeaient des poignées de main distraites, bavardaient et s'attardaient sous la caresse du clair soleil, si douce aux vivants près d'un mort; en face, au bout de la perspective, par-dessus les alignements de la troupe, ils contemplaient leur maison, sabrée par la gigantesque écharpe de crêpe qui accusait davantage la physionomie tumulaire du monument.

Asserme, revenu la veille de son voyage de Norvège, interrogeait les collègues, pressait Félines de questions sur les derniers événements parisiens.

— A la Chambre, rien de nouveau, me dites-vous. Je vous crois. Et chez nos amis Sinda ?

— Regardez le baron, qui vient pleurer Duputel : il prospère.

— La princesse Véraguine s'est-elle consolée du drame Bayonne ?

— La princesse Daria ? Elle a changé de musique. Elle s'éternise à Bayreuth. On la dit très impressionnée par le ténor du *Parsifal*, le fameux Hongrois. Il lui fait oublier notre pauvre ténor Elzéar.

Andarran survint à ce moment, releva le propos.

— On dit tant de choses, mon cher Olivier ! La princesse vaut mieux que sa réputation. Attendons avant de la juger. Elle fera peut-être des folies héroïques ; ce ne seront jamais, croyez-moi, les folies vulgaires qui passent par la cervelle de nos petites dames, sur les degrés de la Madeleine.

— Et Rose Esther ? reprit Asserme ; comment porte-t-elle le deuil de Kermaheuc ?

— Un poème : un deuil d'un goût irréprochable, un deuil de père qui ne serait pas un père, un veuvage d'oncle, du noir discret, attendri, qui devient mauve quand on le regarde. Gédéon paraît être le liquidateur de la succession ; avec le jeune Heilbronn, pour les soirs de vague à l'âme. D'ailleurs, plus de talent, plus de succès que jamais. Elle a l'air de ne toucher à rien, elle touche à tout. Chacun l'écoute, chacun fait ce qu'elle veut et ne s'en aperçoit qu'après. Nous la verrons encore monter, si nous vivons.

Jacques avait rejoint au fond de la nef la délégation de la Chambre. Chacun de ces hommes, bercé par la musique de l'orgue, laissait errer sa pensée à la dérive, dans le désœuvrement de la cérémonie imposée. Si l'on avait pu ouvrir leurs crânes et en faire sortir visibles ces pensées divergentes, quelle Babel fût apparue dans le temple !

Les orateurs désignés pour pérorer l'instant d'après sur le défunt polissaient les phrases de leurs discours. Les ministres, les chefs de groupe, tous ceux qu'emportait le mouvement précipité de l'action immédiate étaient mentalement absents de l'église ; ils profitaient de cette heure de relâche pour combiner le stratagème qu'il faudrait employer, la harangue qu'il faudrait prononcer le lendemain. Ceux qui n'étaient pas talonnés par ces nécessités pressantes, ceux que le choc de la mort voisine faisait rentrer un moment en eux-mêmes, ceux-là ébauchaient une méditation intérieure. Chacun d'eux était ressaisi par les morts qui vivaient en lui. Tout à côté du catafalque, M. Cornille-Lalouze écoutait les siens. Il avait dîné à l'Élysée, huit jours auparavant, en face de Duputel. Les vieux paysans ses pères, craintifs du suaire et de l'enfer, frissonnaient dans sa conscience, s'attristaient de quitter leur lopin de terre, leur sac d'écus, leur verre de bon vin. Au-dessous d'eux, trois générations de courts rationalistes, révoltés contre l'Église, animaient M. Cornille-Lalouze contre ces curés, contre leurs sornettes funèbres, contre l'immense et sombre prise des âmes qui persistait là,

infiniment plus puissante que les prises terrestres du franc-maçon. Il se redressait, rogue, méprisant, raidi dans sa peur et sa haine, fourbissant de sûrs amendements pour grouper les majorités formidables qui écraseraient la grande ennemie.

D'autres dévidaient leur pensée de mille façons, continuaient les papotages commencés sur le parvis, discutaient les chances des candidats à la succession de Duputel. Les ambitions, les brigues, les ruses politiques chuchotaient, sourd murmure étouffé par les voix terribles qui clamaient dans le chœur : *Solvet seclum in favillâ*. Les corps constitués se groupaient, avec un souci vigilant des préséances. Çà et là, un magistrat précautionné tirait de ses poches des biscuits, des tablettes de chocolat dont il obligeait ses voisins. Félines, le regard tendu vers les chapelles latérales où se massaient les femmes, guettait Mrs Ormond, qui devait venir à la Madeleine en curieuse ; il cherchait l'éclat blond des cheveux sous la capote noire ; il attendait impatiemment la poignée de main significative qu'on échangerait à la sortie. Pour lui, pour d'autres jeunes gens dans le même cas, les obsèques de Duputel étaient une de ces réunions mondaines dont l'objet est indifférent, qui ne comptent qu'autant qu'elles facilitent un rapprochement avec la femme courtisée. Sous les torchères de ce catafalque, dans leur orgueil triomphal de jeunesse et de vie stimulée par la mort, ils avaient des visions souriantes de belles formes convoitées ; ils résumaient en eux, sous ces tentures noires, dans cette odeur de cire, la protestation de la vie ambiante dont la rumeur arrivait du dehors. Elle venait expirer dans la déchirante lamentation où repassaient les noms de Jérusalem, de David ; pleurs séculaires encore pleurés, à quelques pas des camelots du boulevard, sur le passant de ce boulevard, le léger Parisien qui saute dans l'éternité.

Près du baron Lebrun, des membres âgés de la droite inclinaient leurs têtes chenues sur les prie-Dieu, au tintement des sonnettes de l'*Introïbo*. Jusqu'au fond de leurs consciences claires et calmes, comme dans une chambre vide où il n'y aurait qu'un tableau de sainteté sur le mur blanc, la foi héréditaire faisant son œuvre de soumission pacifique, absolue ; chaque jour, depuis le berceau, le balancier frappait ces âmes à l'effigie ancienne de quelques vérités très simples, qui avaient pris des formes matérielles aussi indiscutables que les contours de l'autel, du calice, de l'hostie. Ils priaient pour tous les leurs, pour la longue rangée de grands-parents qui dormaient à l'ombre des châteaux, dans le petit cimetière du village,

et dont les âmes étaient à cet instant, à midi, le 12 juillet, réparties en purgatoire, dans l'attente douloureuse, ou au ciel, dans la béatitude, selon les décrets de la justice et de la miséricorde divines.

Jacques songeait, pénétré d'une tendresse respectueuse et triste par la poésie, par la majesté des hymnes liturgiques. Il regardait avec pitié l'obtus Cornille-Lalouze, debout devant lui, Paulin-Renard, Boutevierge, tous ces nabots qui voulaient abattre, de leurs mains débiles la grande tente où l'humanité venait depuis si longtemps s'endormir. Il enviait ces hommes de la droite, solides dans leur foi comme dans un théorème de mathématiques. Il retrouvait ses plus lointaines ascendances dans la vieille plainte latine, la plainte accumulée de tant de générations, égale pour tous ces atomes qui s'écoulent dans le fleuve commun, ignorante de leurs différences, tour à tour menaçante et consolatrice sur les misérables créatures qu'elle confond dans le même néant, qu'elle relève dans la même espérance. Une fois de plus, elle retentissait sous ces voûtes, sur ces rebelles contraints de rendre hommage à son pouvoir; elle enveloppait, roulait, entraînait comme des fétus tous les acteurs de cette représentation funéraire, et l'acteur principal, le cadavre qu'on apportait dans sa caisse de chêne, sur les bras des six hommes aux chapeaux luisants, la pauvre chose qui avait été le grand Duputel, président de la Chambre, ancien président du Conseil, président honoraire de la Société universelle des naphtes et pétroles, président effectif de l'Union générale des fonctionnaires républicains, membre de l'Institut, et le reste... dont il ne restait rien.

Andarran fut rappelé au sentiment de l'heure par l'obligation d'aller prendre le jeune couple qu'il devait accompagner à Saint-Thomas-d'Aquin. La cérémonie officielle commençait à peine, les discours séviraient longtemps sur le parvis, avant qu'on ne reconduisît Duputel à la gare d'Orléans ; de là, il s'acheminerait vers Carcassonne, vers la rue de la Barbacane; Jacques cherchait de mémoire l'emplacement où s'érigerait, sur la colline féodale, la statue qui glorifierait le haut baron de la nouvelle féodalité.

— Laissons les morts ensevelir leurs morts, allons retrouver les vivants, — se disait le député en regagnant la rive gauche.

Le contraste était saisissant, entre l'église d'où il sortait et celle où il pénétra derrière les mariés. Là-bas, le bruit et la pompe d'une chute dans le néant; ici, la vie modeste, comme elle l'est

d'ordinaire à son apparition dans le monde. Modeste et familiale était la cérémonie ; Pierre n'y avait convié que ses camarades.

Jacques reconnut dans le nombre quelques-uns des Soudanais qui l'avaient accueilli à Saint-Louis. Tous pareils, les autres officiers qui composaient l'assistance ; chercheurs et créateurs d'empires revenus de loin, dont les pensées retournaient au loin, s'égrenaient sur le vaste univers ; voyageurs étrangers dans cette petite province parisienne que le député avait laissée sur les degrés de la Madeleine. Un instant, il put se croire au Sénégal ; ses impressions d'alors lui revinrent, parmi ces hommes qui les lui rendaient toutes chaudes. Certes, leur petit groupe eût passé inaperçu, dans la foule des notoriétés et des puissances que Jacques venait de quitter ; et pourtant cette poignée de soldats représentait plus de force et de vie que tous les « corps constitués » assemblés autour du cadavre présidentiel ; ce coin de fer, pensait-il de nouveau, n'aurait qu'à toucher les toiles peintes du grand décor pour les crever. Il regardait les visages calmes et disciplinés : ces esprits étaient ailleurs, indifférents au souci maladif qui hantait le député comme il obsédait tous ses collègues, tous les politiciens. Il fit alors réflexion que la force de ces soldats, invoquée ou redoutée par tant de gens, résidait précisément dans leur indifférence pour ce qui énervait les autres, dans leur ignorance de la crainte ou de l'espoir qu'ils inspiraient aux agités. Il se souvint qu'un pôle de cristallisation agit lentement, sûrement, par un travail d'agrégation qui échappe à l'observateur pressé.

Devant l'autel, abimée dans le recueillement de son bonheur, Marie recevait pieusement les paroles qui lui donnaient droit à ce bonheur. Là aussi, dans les yeux extasiés de la jeune fille, dans le grave regard de Pierre, la vie montait avec des lueurs d'aube, magnifique de jeunesse et de foi en elle-même, prodigue de promesses fécondes sur la fleur épanouie. Et, si résolu qu'il fût à ne pas entendre le dernier soupir des tristesses étouffées au fond de son cœur, Jacques sentit que la vie entrait toujours dans le monde en meurtrissant quelqu'un, quelque chose... L'encouragement à s'oublier lui-même, il le trouvait en contemplant tante Sophie. Sous le panache de plumes, d'une esthétique discutable, qui remplaçait pour ce grand jour les coques du bonnet noir, la vieille demoiselle montrait la fierté joyeuse d'un général victorieux. Il devait pourtant y avoir dans cette âme, pensait le neveu, une suprême remontée de mélancolie : elle donnait à une autre ce qu'elle n'avait pas eu.

Les heureux qui faisaient leur joie avec ces immolations sortirent au bras l'un de l'autre, pour la vie. Dans la sacristie, Jacques s'approcha le premier de Marie, charmante sous ses voiles blancs. Elle vint à lui, toute, d'un joli mouvement de gratitude et de tendre abandon.

— Merci, Jacques; je te dois une grosse part de mon bonheur! — Elle haussa son front vers les lèvres de son beau-frère. Il fit semblant de ne pas apercevoir le geste, lui prit les deux mains, les serra fortement.

— Attendons quelque dix ans, petite sœur, et tu sauras mieux si tu dois me remercier. Aujourd'hui, ne remercie que ton courage.

En disant ces mots, il plongeait dans les yeux de la jeune femme un regard triste et doux, chargé d'affection, de résignation, d'adieu intime à celle qui se rapprochait davantage. — Comprit-elle tout ce qu'il y avait dans ce regard? — Elle ne le vit pas. Le bonheur ne voit pas autour de lui.

Tandis qu'elle se prodiguait aux officiers, gracieuse et l'air si fier d'entrer dans leur famille, Pierre embrassa son frère avec effusion.

— Le père n'est pas absent, puisque tu es là. Tu as été le père. Merci, Jacques.

Dans l'accent filial et reconnaissant de ce « merci, » dit par le laconique jeune homme, il y avait un monde d'allusions émues. L'aîné se sentit payé. Désireux de couper court aux rappels du passé, il aborda brusquement des sujets moins émouvants, regarda sa montre :

— Tes camarades vous feront manquer le train de Cherbourg. Vous n'avez plus qu'une heure!

— Je vais les expédier, courir à l'hôtel. Le temps pour Marie de changer de robe, et nous filons sur Saint-Lazare. Tu accompagneras tante Sophie à la gare?

— Non, je vous y rejoindrai. Je dois m'arrêter sur la route, au Palais-Bourbon, pour dix minutes. A tout à l'heure.

Ferroz lui avait fait promettre, à la Madeleine, de passer un instant dans le bureau d'une commission; le député d'Eauze était seul en mesure de renseigner le scrupuleux savant sur des pièces dont celui-ci avait besoin pour la rédaction d'un rapport urgent.

Il trouva son collègue dans ce bureau, communiqua les documents demandés. Seuls dans le palais désert, les deux hommes retraversaient les salles pour sortir; les sons amortis d'une marche funèbre arrivèrent à leurs oreilles.

— Eh ! mais, fit Jacques, ce doit être notre président qui repasse une dernière fois devant sa maison ! On l'aura arrosé d'éloquence pendant deux heures, il repart pour Carcassonne. Allons le saluer au passage.

Ils gagnèrent la terrasse du jardin, au-dessus du carrefour où la rue de Bourgogne débouche sur le boulevard Saint-Germain. Ils se penchèrent sur les artichauts de fer dont Madier de Montjau arma le petit mur, pour défendre le palais contre la colère du peuple.

Le peuple n'éprouvait aucune colère, ce jour-là. Il s'amusait. Le long des deux haies de badauds, facilement contenus par les gardiens de la paix, toutes les physionomies reflétaient la curiosité intelligente, la cordiale sociabilité de ces admirables foules parisiennes, toujours au diapason des cérémonies les plus diverses ; figurants ingénieux à composer les spectacles qu'ils aiment, dont leur sens artistique fait toute la grandeur et toute la beauté. Ils recevaient avec résignation les dernières gouttes de pluie d'un orage qui assombrissait encore le ciel. Sous la rafale, l'immense écharpe de crêpe claquait lugubrement contre les colonnes du palais. Les flammes du gaz, sinistres en plein jour, tremblotaient dans les réverbères drapés de noir. Ferroz racontait à Jacques comment il avait vu, de cette même terrasse, par un clair midi, ce même peuple suivre avec des ovations frénétiques la calèche d'un général; de l'*Imperator* avorté que les parlementaires massés sur le péristyle contemplaient avec stupeur, dans l'apothéose où l'emportait une foule qui lui prêtait naïvement sa grande âme.

Le cortège apparut sur le pont, précédé par un essaim de gamins qui couraient, se faufilaient le long du mur.

— Dépêchons-nous ! criaient les premiers. A la rue du Bac ! Nous grimperons sur le télégraphe de Chappe, on verra bien !

— Non, opinaient les autres, y aura déjà trop de monde ! Faut aller plus loin, rejoindre Auguste : y m'a dit qu'il nous garderait des places sur Danton !

Le corbillard empanaché passa, ployant sous les couronnes ; mais il ne semblait être qu'un accessoire de ce défilé de parade, où l'intérêt s'attachait aux survivants. Accessoires aussi, dans une des berlines noires qui suivaient, les surplis blancs des prêtres.

— Y a des curés ; c'était pas encore un vrai ! dit un ouvrier à son camarade, sous le mur.

— Y en a pas de vrais ! répliqua dogmatiquement le compagnon.

Derrière les voitures, marchait la grande famille de Duputel, le Parlement. Pantalons retroussés, parapluies ruisselants, sous l'averse, quelques-uns avec des serviettes de chagrin sous l'aisselle, la théorie jacassante se développait, prolongeant les discussions commencées à l'église, les pronostics sur la succession. Troupeau sans berger, débandés en désordre, ils pataugeaient dans les flaques de boue, se hélaient sur les flancs de la colonne; ils promenaient avec eux le tumulte, et l'on attendait que le président se relevât sur son char pour un dernier rappel à l'ordre, un dernier glas de sa cloche machinalement secouée. Au Parlement succédait le corps diplomatique, des ors, des chamarrures, quelques costumes étranges, des Chinois, des Abyssins. Aussitôt après, sous les plumes blanches, les figures martiales et lasses des généraux.

Suivaient tous les bénéficiaires du décret de Messidor, innombrables anneaux du boa fonctionnaire qui se déroulaient dans l'ordre rituel, puis venaient les couronnes, et l'interminable queue des délégations, sociétés de mutualistes, cercles républicains de province, voyageurs de commerce, gymnastes en tricot rayé, patriotes avec leurs bannières, et des couronnes encore, des tricolores; les proscrits des diverses proscriptions, les amnistiés des diverses amnisties, les Libres-Pensées de la banlieue, et toujours des couronnes, des rouges; enfin les vénérables des loges maçonniques, le ventre brillant d'insignes, constellé de ferblanteries, sous les baudriers aux couleurs vives; parmi eux, quelques belles vieilles têtes de modèles, des barbes hirsutes et convaincues, plusieurs nègres, un Circassien en grand costume, avec son buffet de cartouches sur la tunique galonnée d'argent. Il en venait toujours, du fond de la Concorde, du fond de l'horizon, procession imposante par le nombre, grotesque dans le détail, épique dans l'ensemble, flot mystérieux où l'on sentait passer le souffle des révolutions mortes, le souffle des révolutions latentes, prêt à se déchaîner, à s'abattre, comme les rafales de l'orage sur le lit de la Seine limoneuse. Duputel était déjà loin, qu'il entraînait encore, roulées dans les plis de son drap mortuaire, ces forces qu'il avait soulevées : la mer grondante refluait derrière le navire en partance.

Stridente, de l'Est, l'attaque des cuivres d'une fanfare arriva : la marche de Sambre-et-Meuse, jouée par la musique d'un régiment qui regagnait ses quartiers, le long des Tuileries. Toutes les têtes se tournèrent, toutes les physionomies changèrent, curieuses l'instant d'avant, maintenant émues, électrisées. Arraché des poi-

trines par ces vibrations, le cœur de la foule avait passé le fleuve.

— Ce sont nos plus vieux morts qui chantent, les vrais, toujours vivants! s'écria Jacques. — Ceux-là referont de la vie. Ah! mon cher maître, en quelques jours, j'aurai vu mourir deux mondes, j'en aurai vu naître un autre. Naguère, derrière l'humble convoi de mon ami Kermaheuc, un monde achevait de disparaître, si lointain que tout y apparaît noble et beau. Aujourd'hui, ne sombre-t-il pas avec ce cadavre, le monde d'un présent qui est déjà le passé, trop proche encore, trop bruyant, trouble, pénible, et dont les beautés cachées n'apparaîtront que plus tard, sur ses ruines, dans le plein silence? Tout à l'heure enfin, près d'ici, je voyais poindre le monde qui nous refera une grandeur, un avenir; monde jeune et fier, riche d'énergie, d'amour. Oh! il sera beau, celui-là!

— Il sera beau tant qu'il n'aura pas vécu, répondit le savant.

Andarran regarda le grand vieillard, presque avec épouvante: il crut voir, incarné dans cet homme, le Siècle, tout son siècle, terrifiant d'intelligence, ayant tout compris, tout mesuré, tout jugé, incapable désormais de rien créer et résigné à son impuissance.

A ce moment, son attention fut attirée par un bruit de chevaux qui s'ébrouaient au-dessous de lui, contre le trottoir. Il reconnut le coupé, tout fleuri de gerbes et de grappes blanches, qui emportait à la gare Pierre et Marie. Arrêtée au débouché de la rue de Bourgogne par la queue du cortège, la voiture attendait que le passage fût libre. Impatient du retard et voulant se rendre compte, l'officier mit la tête à la portière, se pencha de tout le buste. Il était encore en tenue; concession au fier enfantillage de sa jeune femme, qui voulait paraître dans les trains et faire son entrée à Cherbourg au bras d'un authentique capitaine. Jacques admira dans ce mouvement la svelte et robuste élégance du torse, la bonne mine de son frère. Une fois encore, les impressions de l'heure précédente, à Saint-Thomas-d'Aquin, du mois d'avril, au Sénégal, revinrent avec force dans son âme exaltée par tant d'émotions. Cédant à l'entraînement irréfléchi de la minute, il étendit le bras vers la houle noire qui emplissait de ses remous le boulevard Saint-Germain, deux mots lui échappèrent qu'il ne pouvait plus contenir:

— Pierre, balaye!

L'officier leva la tête, aperçut son frère, sourit de son grave sourire.

— Balaye, Pierre! reprit la voix échauffée, plus haut encore.

Avec le même sourire tranquille, de l'accent dont on calme un enfant impatient, le capitaine répondit :

— Tu ne vois donc pas que cela s'en va tout seul !

Et il se rassit auprès de Marie, tendrement blottie contre lui.

Les derniers tronçons du cortège avaient passé. Les chevaux gagnèrent, emportèrent la voiture sur le pont, dans le joyeux retour de lumière d'un soleil qui brillait au ciel éclairci.

Jacques s'élança pour les rejoindre. Ferroz lui mit une main sur le bras, montra du doigt le boulevard d'où arrivait une rumeur décroissante, indistincte.

— Écoutez, dit-il ; les morts que vous enterriez parlent encore...

— Non, fit Jacques en se dégageant, je ne veux plus les entendre ; je vais retrouver les vivants qui agissent... qui agiront !

Si Jacques Andarran disait vrai, c'est ce dont le lecteur jugera dans la suite de ces récits, à mesure que s'y déroulera le fil des événements dont nous avons entrepris de raconter l'histoire.

E.-M. de Vogüé.

LE CAPTIF DE PÉKIN [1]

(Suite.)

CHAPITRE XIV

ON RETROUVE NORRIS

Bien que le courage de Chin-Chin-Wa fût à la hauteur de ces cruelles circonstances, et qu'à plusieurs reprises il m'eût donné l'assurance formelle que son concours ne me manquerait pas, je n'étais pas sans appréhensions... Le coup avait frappé durement l'homme et le lettré que le caprice impérial éloignait encore une fois de Pékin... Il y avait de quoi briser les plus solides ressorts et quoique mon ami fût, parmi les hommes, une sorte de demi-dieu par la force et l'intelligence, ce nouvel écroulement de ses rêves imprimait à sa physionomie mâle une si intense tristesse que je voyais mes projets bien compromis.

Il ne fallait pas se dissimuler que du côté du Palais impérial, nous n'avions plus rien à tenter, au moins avant qu'il fût longtemps.

Cet échec, pensai-je, *in petto*, n'est pas sans influence sur l'humeur de l'exilé et j'en conclus presque qu'il ne serait pas long à renoncer à sauver Norris.

C'était évidemment mal juger l'homme généreux qui s'était jusqu'à présent dépensé sans compter... et j'eus honte de cette mauvaise pensée.

Le lendemain, Chin-Chin-Wa me demanda assez négligemment si je pouvais lui confier le document de Bruxelles.

Je le lui remis, sans chercher à pénétrer la raison cachée de cette singulière demande, tant mon esprit était fatigué par nos aventures multiples.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 novembre.

Son but, à n'en pas douter, était, avant son départ, de chercher à combler la lacune du document par un examen ou une enquête dernière.

A ma grande surprise, il ne me souffla pas mot de sa situation nouvelle, ce qui me fit concevoir la profondeur de son chagrin.

Je n'essayai même pas de le consoler... Il est des douleurs que les phrases banales, dites même dans le but de les adoucir, ne font qu'aviver.

Je le laissai donc seul avec ses pensées, qu'il dirigeait peut-être dans une autre voie, en manière de dérivatif.

J'acquis bientôt la certitude que j'avais fini par voir juste.

En effet au lieu de se désintéresser de nous comme je l'avais craint tout d'abord, il s'en occupa fiévreusement, talonné qu'il était par l'heure inexorable qui fuyait avec une inquiétante rapidité.

Cette ardeur devait porter ses fruits.

J'enrageais à l'idée de mon impuissance. Mais qu'aurais-je pu faire, sinon contrarier les nouveaux projets de l'exilé. Mon orgueil souffrait surtout de la pensée que Chin-Chin-Wa, malgré ses âpres préoccupations, allait peut-être trouver le moyen d'en finir alors que mon esprit libre de tracas s'ébattait dans le même champ d'investigation sans rien découvrir.

Chin-Chin-Wa s'était retiré dans sa chambre, comme pour mieux me faire comprendre qu'il ne voulait à aucun prix être dérangé.

J'étais désormais un agent inutile dans la ville chinoise; je n'avais plus qu'à passer mon temps à battre le pavé en examinant les boutiques qui me paraissaient de moins en moins dignes de mon attention.

Ce nouveau rôle m'humiliait; mais à moins de bouder comme un enfant, il fallait s'y résigner.

Je résolus donc de laisser mon ami à son travail, faire un tour en ville et de revenir après une promenade d'une heure ou deux.

Par signes, j'essayai de faire entendre à notre propriétaire, le vieux marchand de curiosités que mon absence serait courte. Je n'étais pas très sûr qu'il m'eût compris... mais il importait peu après tout.

Je quittai donc la maison et me mis à arpenter les rues sales et tortueuses de Pékin.

En marchant ainsi au hasard, j'arrivai dans une partie de la

ville que je n'avais pas encore visitée, près d'une des portes. Dans les rues pavées couraient des rangées d'arcades.

Peu à peu mes idées sombres se dissipèrent, j'examinai avec plus d'intérêt les bibelots que je voyais aux étalages des marchands... et j'allai... j'allai... jusqu'au moment où j'eus la perception très nette que je m'étais égaré.

Cela devait arriver... et j'étais furieux contre moi-même, mais ce n'était pas l'heure des reproches et le mieux était d'essayer de retrouver mon chemin.

Ce n'était pas chose aisée : chaque rue qui s'offrait à moi, ne me paraissait pas celle qui devait me rapprocher de la maison que j'habitais.

Ma perplexité était grande. Et pourquoi ne pas l'avouer, je n'étais pas exempt d'une certaine inquiétude.

Perdu dans Pékin me paraissait la chose la plus affreuse... c'était être condamné à errer continuellement sans pouvoir retrouver sa route.

Je passai des heures mortelles à tâtonner, à essayer d'une ruelle ou d'une autre dans l'espérance de me reconnaître.

Le temps fuyait... et le soleil déjà se couchait à l'horizon. Enfin après avoir fait les cent pas, le front en feu, la poitrine oppressée, j'aperçus une petite boutique qu'il me sembla avoir déjà vue... ce fut un point de repère... je rencontrai bientôt le pont de marbre... et par là je trouvai sans la moindre hésitation mon « house » chinois.

Aussi singulier que cela puisse paraître, jamais je n'avais été aussi angoissé... Quand je franchis le seuil du vieux marchand de curiosités, je poussai un immense soupir de soulagement.

Il était tard et ma fatigue était grande... mes souliers chinois auxquels j'étais insuffisamment habitué, me faisaient horriblement souffrir... Je me traînais plutôt que je ne marchais. Quand j'entrai dans la cour je trouvai Chin-Chin-Wa inquiet sur mon sort.

Il ne s'expliquait pas une absence aussi prolongée.

Son accueil fut froid.

— Vous vous promenez, mon cher ami, alors que le temps pour nous n'a plus de prix, me dit-il d'une voix presque courroucée... Vous savez que demain avant midi je dois avoir quitté Pékin...

— Comment demain ? mais n'avez-vous pas encore deux jours ?

— Vous calculez mal : j'avais deux jours pleins et une demi-journée à passer ici... Or, il faut y comprendre le jour où j'ai

reçu la signification d'exil... C'est donc demain avant midi que je dois vous quitter. D'ailleurs l'ordre porte une date précise... et il n'y a pas à discuter.

— Alors m'écriai-je accablé... tout espoir est perdu?

— Que voulez-vous dire? Pendant que vous erriez dans les rues de Pékin, vous exposant aux pires aventures, je ne restais pas inactif.

Je sentis le reproche... mais j'en eus garde de le faire voir.

Chin-Chin-Wa continua :

— Moi aussi j'ai eu un moment ce désespoir qui se lit sur votre visage... j'ai cru tout perdu, parce que nos recherches étaient restées vaines, et que le document gardait son énigme ; mais ça n'a été qu'un éclair... et maintenant, il me paraît que nous avons une chance à tenter.

— Une chance!... laquelle?

— Attendez!... maintenant que vous êtes revenu... et que nous avons encore plusieurs heures devant nous, nous pouvons faire quelque chose.

Je le regardai bien en face...

Je lus sur son visage une telle résolution que je m'en sentis tout fortifié.

— Je ne vous comprends pas bien... dis-je avec embarras... ne pouvons-nous rien essayer maintenant?

— Maintenant, non... car nous avons perdu du temps...

— Vous m'en gardez rancune...

— N'en croyez rien... mais les heures nous sont étroitement comptées et...

— Ce retard, interrompis-je haletant, ne compromet rien.

— Rien, je vous l'assure...

— Ainsi, il est permis d'espérer.

— Mieux que cela... *Je crois que j'ai trouvé l'homme que nous cherchons.*

La phrase tomba lentement, comme les premier mots d'un carillon joyeux... j'en croyais à peine mes oreilles.

Combien je regrettais maintenant mon escapade de la journée, qui avait pour cause un ridicule dépit. Un jour perdu en promenade inutile, et quelle promenade, mon Dieu! une marche effrénée, une course angoissante dont le souvenir me poursuit encore. Et pendant ce temps, Chin-Chin-Wa, l'esprit toujours en éveil, recueillait des renseignements nouveaux, fouillait, compulsait, cherchait et trouvait enfin.

— J'ai trouvé l'homme que nous cherchons.

Il y a longtemps que j'attendais cette phrase. Chaque fois que Chin-Chin-Wa revenait de ses longues courses à travers Pékin, il me semblait qu'il allait la prononcer... et maintenant, c'était un fait accompli.

— Donnez-moi quelques explications, car votre contenance grave n'indique que si vous avez trouvé Norris... il n'est pas encore en liberté... Où est-il...

— Écoutez-moi, je vais tout vous dire : j'ai retrouvé Williams Norris... parce que j'ai entendu ses cris... Il est prisonnier dans le temple de Confucius.

— Est-ce possible ?

— Voyez plutôt, poursuivit mon interlocuteur en me tendant le message détaché de l'hirondelle, et que je lui avais remis le matin avant mon départ... J'ai comblé les lacunes avec de l'encre rouge... il n'y manque rien... c'est la lettre telle que Norris l'a confiée au pauvre oiseau qui est venu mourir à vos pieds à Bruxelles...

J'examinai le papier.

Avec une habileté remarquable, Chin-Chin-Wa avait reconstitué la lettre au point de donner l'illusion d'un document récent.

Je m'empressai de le lire :

« Au nom de Dieu, secourez-moi! Ne perdez pas de temps. Je « suis emprisonné dans le temple de Confucius, à Pékin, par des « Chinois. Dixième hirondelle. William Norris, septembre, 18. — Que Dieu m'aide. »

— Et maintenant, conclut l'exilé, pendant que, stupéfait, je ne pouvais détacher les yeux de la lettre, nous touchons au but. Maintenant, ou nous sauverons Norris ou nous périrons, car je suis en face d'un ordre impérial qui m'enjoint de quitter Pékin sous peine de mort, et je suis décidé à ne pas partir sans amener votre malheureux compatriote.

— Ne perdons pas de temps! m'écriai-je, courons tout de suite au temple.

— Pas d'enfantillage. Cette nuit nous ne pouvons rien tenter; demain matin, nous aviserons.

— Vous avez un plan?

— Oui.

— Je puis certainement vous en demander les grandes lignes?

— C'est évident; veuillez m'écouter.

Je m'assis commodément et prêtai la plus grande attention aux explications de Chin-Chin-Wa.

— Je dois vous dire, commença-t-il, comment j'ai été amené à faire cette découverte. Cette exposition préliminaire vous aidera à comprendre les dispositions que je vous proposerai pour demain.

« J'ai cru jusqu'ici inutile de vous communiquer les réflexions que m'ont suggérées les événements parce que je n'y voyais, faute de renseignements, aucune conclusion logique.

« Aujourd'hui qu'un peu de lumière nous permet de scruter cette mystérieuse affaire, et que j'entrevois la possibilité de sauver Norris, je n'ai plus rien à vous cacher.

« Après le départ des mandarins qui m'avaient apporté ma sentence de bannissement, je cherchai à en pénétrer les motifs secrets car ici plus que partout les actes du gouvernement sont toujours dictés par des considérations sérieuses... qu'ils soient obscurs odieux ou intelligents.

« J'admis tout de suite que le coup partait de Shan-Nim-Yuen, et qu'il y avait été invité par notre présence qu'il regardait comme dangereuse pour ses projets secrets.

« Il fallait essayer de démêler à quel mobile il obéissait, c'est-à-dire en quoi notre présence pouvait lui nuire.

« Ce n'était pas chose aisée.

« Car il ne suffit pas de rencontrer deux personnes dans un restaurant pour en conclure qu'elles conspirent contre la sûreté de l'État.

« Les intrigants s'imaginent difficilement les choses les plus simples, ils aiment, au contraire, à dramatiser ou à compliquer les moindres détails des actions les plus simples.

« C'est avec cet état d'esprit qu'il apprécia sans doute notre réunion dans ce lieu public.

« Sans quoi, il eût passé outre.

« Nous prenait-il pour des espions à la solde d'une puissance européenne ?

« C'était peu probable, car on arrête des espions, on les emprisonne ; mais on ne les bannit pas.

« Or, on se contentait de m'éloigner, vous laissant libre... il fallait chercher autre chose.

« Connaissait-il le but de nos recherches ? Savait-il que nous essayions de découvrir les traces d'un Anglais enlevé par ses compatriotes ?

« Comment aurait-il pu être averti de cette tentative connue de ous, de moi et de quelques amis sûrs ?

« Il fallait alors admettre la trahison de Bonsel.

Ce point obscur forma obstacle aux déductions qui devaient n'amener à la découverte de la vérité.

« Je pris un instant de repos pour calmer mon cerveau fatigué par e travail spéculatif.

« Après quelques minutes passées à regarder l'immense ciel que uelques étoiles piquaient de lueurs tremblotantes, je me remis au ravail.

« Je partis d'un autre point de vue et me plaçai dans l'hypothèse 'un accord entre Shan-Nim-Yuen et les ravisseurs de Norris... Mais je ne pus aller plus loin, le sommeil s'empara de moi et anihila pour quelques heures mes facultés.

« La haine que je nourris contre Shan-Nim-Yuen influençait videmment mon jugement et m'empêchait sans doute de conclure l'une façon logique et surtout impartiale.

« Pendant la nuit j'eus un rêve étrange... un rêve qui me ramena u temps passé, à l'époque où mes succès universitaires m'avaient ttiré la haine de Fa-To-Man.

« Je vous ai conté déjà cette rivalité qui avait fait mon malheur ; e vous ai dit comment j'avais écrasé le serpent prêt à mordre et t comment aussi je l'avais marqué d'un signe indélébile... Je ne ne souviens pas si je vous ai éclairé sur ce qui s'en suivit :

« Il y a en haut du chemin qui passe près du temple de Confuius une vieille pierre d'un volume considérable.

« C'est à cet endroit, ou à deux pieds de distance, que Fa-To-Man roula dans la poussière.

« Mon rêve — ce qui est particulièrement remarquable, c'est que depuis dix-huit ans que s'est passé l'événement, il ne s'est amais dessiné dans les cauchemars de mes nuits agitées ; ce rêve, lis-je, évoquait cette heure précise, avec son décor. Je revoyais Fa-To-Man, le visage ensanglanté, le front marqué, étendu sur la poussière de la route... puis la vision s'évanouit, j'étais seul de nouveau... et des années s'étaient écoulées. Je m'interrogeais avec nquiétude sur ma présence à cet endroit solitaire... l'angoisse n'étranglait au point que je m'éveillai en sursaut, avec le cœur qui battait à rompre.

« Bien que je pusse encore me rendormir et goûter ainsi un sommeil réparateur, l'impression avait été tellement vive, que lorsque

le jour vint dissiper les terreurs de la nuit, je pensais encore à ce rêve bizarre.

« J'y pensais si bien qu'une corrélation s'établit dans ma pensée entre le temple Confucius, Norris, et Shan-Nim-Yuen. Je me souvins alors que Shan-Nim-Yuen était en quelque sorte le bienfaiteur des prêtres du temple de Confucius, et par association d'idées, j'en vins à examiner de nouveau le message de Norris que je complétais comme vous savez. Ce rêve avait été providentiel, car les lacunes du document me paraissent aujourd'hui comblées, « Le temple de Confucius » prend exactement la place du vide qui nous désolait.

« J'aurais pu tout de suite vous dire la part de vérité et de divination ou plutôt de révélation qui m'avait conduit à la découverte de la retraite de Norris ; mais comme je n'avais encore que des probabilités, je préférai attendre... Je continuai donc mon travail mental, qui finit par me donner presque des certitudes... C'est alors que je vous cherchai pour vous soumettre ce que je comptais faire.

« Votre absence me contraria fort ; mais le temps me talonnant, je crus devoir agir sans vous.

« William Norris était selon mes prévisions prisonnier dans le temple de Confucius... Mon devoir était de m'en assurer.

« La distance est grande d'ici au temple ; néanmoins je bravai la fatigue et m'y rendis après une course pénible.

« En touchant le but, je sentis avec une acuité douloureuse toute mon impuissance... Comment pouvais-je atteindre le prisonnier ? Sans plan d'exécution raisonné, sans avoir étudié la place il me paraissait difficile sinon impossible de faire connaître au malheureux que des amis dévoués travaillaient à sa délivrance.

« Je fis d'abord le tour du temple, examinant les bâtiments et cherchant un moyen de communiquer avec l'intérieur, car il était plus que probable que moi, étranger, il ne me serait pas permis de pénétrer jusqu'à Norris.

« Pour que votre compatriote ait pu envoyer le message qui vous a touché, il a fallu qu'il jouît d'une liberté relative, cette liberté lui permettait vraisemblablement d'aller et venir dans l'intérieur du temple, et je comptais sur un hasard heureux pour pouvoir communiquer avec lui et lui fournir des moyens d'évasion.

« J'en étais là de mes pensées quand un cri prolongé arriva jusqu'à moi... Ce n'était pas un cri de surprise ou d'appel, c'était plutôt le hurlement d'un homme que l'on torture.

— A n'en pas douter celui que l'on faisait souffrir était un Européen, le Chinois n'a pas l'organe puissant qui permet de lancer des notes aiguës...

« Cette voix, c'était sans doute celle de Norris que les hommes jaunes torturaient encore...

« Je vous laisse à penser l'état dans lequel je me trouvais. Il me fallut toute ma raison pour ne pas me précipiter dans le temple et essayer d'arracher la victime à ses bourreaux. J'étais hors de moi... mon regard troublé cherchait une issue... une brêche qui me permît de faire pénétrer jusqu'au malheureux un mot de consolation... une lueur d'espoir... mais je ne découvrais rien.

« Toute hâte intempestive pouvait être funeste au pauvre torturé... il fallut me contenir et l'abandonner momentanément à ses tortionnaires. »

— Et alors, m'écriai-je, vous l'avez laissé à ces misérables !...

— Il est toujours dans le temple de Confucius.

« Ah ! j'ai bien cherché, allez, à intervenir utilement ; mais une portion du temple est bâti sur des terrains sacrés, et en plus des obstacles naturels, tels que barrières et portes, il y avait aussi l'autorité des prêtres inviolables sur leurs domaines...

« C'était cette autorité indiscutée en Chine qui se dressait menaçante entre moi et le prisonnier... Et qu'aurais-je pu tenter au milieu de ces fanatiques, moi l'exilé, moi le banni !

« Je songeai un instant que le « pardon », qui, jusqu'à demain avant midi constitue mon sauf-conduit dans Pékin, était signé par Shan-Nim-Yuen, c'est-à-dire par le bienfaiteur de ces prêtres et que je pourrais, en me servant de ce nom, obtenir sous un pretexte quelconque de voir Norris.

« Mais je trouvai la précipitation dangereuse et la prudence me conseilla de revenir sur mes pas et de vous entretenir de ma découverte.

« C'est alors, que je revins, espérant cette fois vous trouver...

— Et je n'étais pas là! Combien je maudis ma folle équipée...

— N'en parlons plus. Comme je viens de vous le répéter, celui qui a signé la mesure de clémence dont j'ai été l'objet est l'homme qui a intérêt à retenir Norris dans sa prison.

« Ce *pardon* qui me vaut la sécurité à l'extérieur a une autre signification dans le temple de Confucius... sa signature qui le garantit et sa rédaction me permettent l'accès du temple comme à Shan-Nim-Yuen lui-même.

« Mon but est donc de mettre ce privilège à profit pour aller jusqu'à Norris, l'entraîner hors du bâtiment et fuir avec lui. »

— Je comprends mal.

— Pour bien saisir il faut relire la formule du pardon : « Permettez et rendez honneur à Chin-Chin-Wa. »

« Ce qui veut dire : « Laissez passer librement Chin-Chin-Wa en lui rendant les honneurs qui lui sont dus...

« A mon tour, je vous demande pardon si je vous fais de la peine ; mais je ne veux rien vous cacher... je pensais à exécuter seul le projet d'enlever Norris... mais votre absence m'inquiétait, et je craignis d'avoir alors deux hommes à sauver... »

— Hélas !

— Mais il n'est pas trop tard... d'ici demain, ils n'auront pas achevé leur victime.

Je restai longtemps silencieux après qu'il eut fini de parler. Impatienté Chin-Chin-Wa me demanda :

— Tout cela vous paraît-il clair.? Partagez-vous mon espoir?

— Oui ; mais laissez-moi vous poser une question.

— Faites, répondit-il laconiquement.

— Etes-vous certain que la voix que vous avez entendue soit celle de Norris ?

— Ces choses-là ne trompent pas. Sans croire absolument aux pressentiments, j'admets qu'il est des coïncidences providentielles qui tiennent du miracle... Or mon rêve et le cri que j'ai entendu sont de celles-là...

— Et vous croyez que nous ne pourrons rien tenter ce soir?

— Rien, répondit mon ami avec solennité... puis après une pause il continua : il a vécu jusqu'ici, au milieu des tortures sans doute... il n'y a pas de raison pour qu'il ne vive pas quelques heures de plus. Et puis voyez-vous... il n'arrive que ce qui doit arriver... il n'est pas possible que Dieu m'ait tiré quelques heures de l'exil, pour m'employer à une tâche que je ne pourrai pas accomplir... Ayez confiance, monsieur Vauscombe !

Je ne répondis pas, mais mon cœur saignait, un frisson me prenait à la nuque et caressait mes vertèbres à la pensée que Norris hurlait sous la douleur. Les pires spectacles se présentaient à mes yeux... et je souffrais physiquement et moralement de ne pouvoir sur-le-champ voler au secours de mon malheureux compatriote.

Que de temps perdu, et maintenant surtout les heures comptaient double !

Le ciel étoilé se perdait dans les caprices des constructions bizarres, allumant quelquefois une étoile au faîte des palais de Bois dont les formes tourmentées s'étouffaient dans la nuit.

CHAPITRE XV

CHIN-CHIN-WA PÉNÈTRE DANS LE TEMPLE DE CONFUCIUS

Est-il besoin de dire que pendant cette terrible nuit d'attente le sommeil ne vint point clore nos paupières.

Et dans l'obscurité, alors que nos membres las se reposaient sur les couches rudimentaires, Chin-Chin-Wa me donnait force détails sur les événements qu'il m'avait rapidement esquissés.

C'est que tout n'était pas absolument expliqué dans cette étrange affaire et qu'il nous restait bien un point obscur à élucider.

D'abord nous n'entrevoyions pas clairement la raison qui avait poussé Shan-Nim-Yuen à une précipitation peut-être dangereuse. Aussi suspecte que lui eût paru notre présence dans le restaurant chinois, elle ne suffisait pas à motiver une rigueur pareille. Pour la dixième fois, nous pensâmes à Bonsel, toujours sans l'incriminer, essayant de nous convaincre que si le coup partait de là, il n'en fallait accuser que l'imprudence du négociant allemand.

Or cela, tout s'expliquait ou à peu près.

En y réfléchissant bien, Shan-Nim-Yuen était le pivot autour duquel tournaient tous les événements qui m'avaient amené jusqu'ici.

C'était lui qui avait capturé Norris, qui l'avait confié à la garde des prêtres, qui le faisaient torturer pour se procurer des ressources... et, mon imagination aidant, je le voyais comme le génie du mal.

Nous allions peut-être triompher de tant de perversité en usant de supercherie, c'est-à-dire en profitant d'une équivoque que contenait le « pardon » de Chin-Chin-Wa. Mais cette pièce qui était sa sauvegarde jusqu'à midi, devenait un danger après... et le mandarin ne l'épargnerait pas.

Sans l'exilé, je ne pouvais rien... il avait non seulement les connaissances des hommes et des choses de ce pays, mais encore

un esprit fertile en ressources de tout genre qui le rendait encore plus précieux comme auxiliaire pour l'œuvre à laquelle je m'étais voué.

Il avait donné des ordres pour que des palanquins vinssent nous chercher de bonne heure pour nous conduire au temple de Confucius afin donner à notre visite un caractère de solennité propre à endormir tout soupçon.

Notre plan était arrêté.

Nous mîmes aussi à contribution la sympathie de notre hôte, le vieux marchand de curiosités, en le priant de nous attendre aux portes de la ville, avec nos mules sellées prêtes à prendre le large.

L'excellent vieillard qui se compromettait pour nous, n'hésita pas un instant à se prêter à cette manœuvre utile, et d'où allait peut-être dépendre notre liberté et notre vie.

La question restait maintenant de savoir si une fois Norris entre nos mains, nous pourrions atteindre la porte avant midi. Nous ne pouvions pas rendre visite aux prêtres à l'aurore ; cette promenade matinale n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons. D'ailleurs Chin-Chin-Wa, qui connaissait admirablement l'organisation lithurgique du temple de Confucius, ne voulait pas s'exposer à un échec certain.

— Nos mesures sont bien prises, me dit l'exilé, et toute précipitation serait nuisible à la réussite de nos projets.

— Quel bonheur pour moi, dis-je à l'exilé, que mes amis de Shang-Haï aient eu l'idée de me mettre en relation avec vous.

— Il était dans les desseins de la Providence, répondit sentencieusement Chin-Chin-Wa, que je travaillasse à cette œuvre de délivrance... Mais votre bonheur — puisque vous appelez ainsi la circonstance heureuse et malheureuse tout à la fois qui nous a réunis — consiste surtout dans le fait de n'avoir pas été l'hôte de Shan-Nim-Yuen.

— Je le dois à votre perspicacité.

— Perspicacité n'est pas le mot exact. Instinct, s'il convenait aux orgueilleuses humanités que nous sommes, serait mieux.

— Vous avez toujours accueilli avec répugnance l'idée de nous confier à l'ami de Bonsel.

— Oui, par ce que ce que j'en avais appris — peu de chose avant de venir à Pékin, je dois vous avouer — et ensuite, sa situation à la cour me le désignaient comme un personnage dangereux pour nous.

— Les événements vous ont donné raison.

— Je le regrette pour Norris qui, sans ce fonctionnaire odieux et redoutable, serait peut-être maintenant rendu à la liberté.

— Peut-être à l'heure actuelle, le malheureux hurle-t-il encore entre les griffes de ses bourreaux. Sans le connaître je le vois, je vois son visage amaigri par les souffrances, ses yeux éteints à force d'avoir pleuré, ses membres brisés par les tortures... Il me semble qu'il est là, près de moi, me suppliant dans un sanglot suprême d'abréger cette horrible épreuve, de le secourir, de l'arracher a ce lieu funeste...

— Calmez-vous, mon ami, dit doucement Chin-Chin-Wa. Cette nuit d'insomnie, après les fatigues de la journée, vous a sur excité au point de vous donner des hallucinations. Encore quelques heures de patience... bientôt le jour va poindre et nous pourrons nous consacrer à l'œuvre de salut, mais d'ici là du calme pour ne rien gâter.

— Vous avez raison... j'attendrai avec patience. — Et je retombai dans ma rêverie douloureuse, insistant sur le temps qui nous était compté, qui allait fuir avant peut-être que nous eussions touché notre but.

Cette pensée me hantait. Les idées les plus extravagantes me venaient tour à tour comme les images tourmentées d'un kaléidoscope.

Dans le cas où Chin-Chin-Wa échouerait, ne pourrai-je pas me substituer à lui?

Il pourrait peut-être retourner à Tientsin, voir Bonsel et tout lui dire, lui révéler la trahison de son ami et notre terrible anxiété. Peut-être Bonsel aurait-il assez d'autorité sur Shan-Nim-Yuen, pour l'inviter à ne pas persister dans son crime... il lui enjoidrait de rendre la liberté à Norris et à le laisser partir librement avec nous.

Nous ne nous étions pas encore arrêtés à cette combinaison. Elle avait pourtant sa valeur. Il est vrai qu'il serait, en admettant l'honnêteté absolue du négociant allemand, difficile de le convaincre de l'infamie de son ami.

Son cœur révolté nous accuserait d'exagération... Et quelle preuve lui donner, comment le convaincre? Autant de difficultés qui diminuaient l'importance de cette idée qui m'avait de prime abord et en cas d'échec, paru géniale.

— On pourrait peut-être l'amener jusqu'ici... il verrait de ses yeux, entendrait de ses oreilles, et alors agirait.

Chin-Chin-Wa sans repousser d'une manière absolue ce plan dans le cas ou il lui faudrait quitter Pékin sans enlever Norris, m'en signalait les côtés faibles.

— Il faut tout admettre, même la complicité de Bonsel, me dit froidement l'exilé ; aussi, si je m'arrêtais à cette extrême mesure, j'amènerais Bonsel à quitter Tientsin sous un prétexte quelconque, mais sans lui découvrir la vérité et, ajouta-t-il en lançant un sombre regard, je jouerai la vie de Bonsel contre celle de William Norris. C est-à-dire que je m'emparerai de sa personne et que je ne le rendrai à la liberté que lorsque votre compatriote sera hors d'atteinte..

— Mais si Bonsel est innocent de tout ce crime?

— Qu'importe, si vous vous servez de lui, je ne vois que ce moyen pour ne pas échouer piteusement.

Je précisai mon plan, en voyant que Chin-Chin-Wa n'en rejetait pas les grandes lignes ; mais se bornait seulement à en modifier les détails.

En quittant Pékin, l'exilé me remettrait son « pardon », ce qui l'exposait à la mort dans le cas où sa marque d'infamie serait découverte, et j'affronterais le danger de retourner avec ce sauf-conduit dans le temple de Confucius. C'était peut-être partager le sort de Norris au lieu de le sauver ; mais aussi puéril que pût être ce projet, je ne devais pas le rejeter sans en avoir examiné tous les côtés pratiques.

En peu de mots, Chin-Chin-Wa, qui avait admis en principe et en la présentant autrement, l'intervention de Bonsel, me fit comprendre l'impraticabilité de ma combinaison.

En allant au temple avec le « pardon », la personnalité de Chin-Chin-Wa allait être découverte, et aucune substitution ne serait possible dans l'avenir en admettant que mon ignorance de la langue chinoise n'empêchât pas la ruse d'être découverte.

C'est vrai, je ne pensais plus à ce langage qui faisait mon désespoir.

Allons, il n'y avait que lui décidément qui fût dans la vérité ; je renonçai facilement à ce moyen absurde.

Avec la permission de l'exilé, j'écrivis aux Diceys pour leur donner quelques détails sur nos tribulations. Ce n'était pas dépasser les limites de la prudence, car ces jeunes gens étaient d'une loyauté à toute épreuve.

C'était la première lettre que je leur écrivais de Pékin... Mon

hôte — je m'étais arrangé en conséquence — devait la leur envoyer par le premier steamer en partance.

Ma lettre leur apprenait que nous avions découvert la prison de Norris, qui gémissait dans le temple de Confucius; que l'ami de Bonsel était l'auteur du rapt; que Chin-Chin-Wa avait été banni de Pékin par cet homme, et que nous en étions au point de succomber ou de sauver Norris.

Je leur demandais, en outre, de s'informer de nous, si dans trois semaines, délai extrême, nous ne donnions pas signe de vie.

Cette lettre fut un des plus durs travaux de ma vie, parce que, d'abord, ma vive surexcitation m'empêchait de condenser mes idées, et de les exprimer avec mon calme accoutumé, ensuite parce qu'il me fallait me servir d'un pinceau pour tracer les caractères, méthode à laquelle je n'étais pas habitué, et qui me prit un temps considérable.

L'aube vint blanchir les toits bizarres des maisons qui entouraient la nôtre... des lueurs s'allumaient sur les brumes grises de l'horizon, le soleil glorieux allait reparaitre.

Depuis longtemps, Chin-Chin-Wa s'était tu... mais il ne songeait guère au sommeil, et je lui savais gré de cette vaillance qui me réconfortait.

Cette nuit d'anxiété était enfin passée, maintenant, mais combien lente, et l'heure sonnait pour l'action.

Nos porteurs arrivèrent exactement avec leurs palanquins. Nous avions quelques milles à faire dans ces véhicules incommodes.

Nous y prîmes place majestueusement, nous redressant dans nos magnifiques vêtements, à la mode des fastueux mandarins. Comme eux, nous avions mis d'énormes lunettes, et sorti de brillants parasols et de non moins brillants éventails.

Notre équipage traversa ainsi les rues de Pékin, encombrées de chameaux et de mules, qui retardaient, par les arrêts forcés qu'ils nous imposaient, l'heure de notre arrivée.

Je songeais à la pauvre hirondelle, qui était morte là-bas à Bruxelles, en me laissant son précieux message... Pauvre oiseau, ton voyage allait porter ses fruits, et celui qui t'avait confié sa suprême espérance allait revoir des visages amis dans sa prison qu'il croyait éternelle.

Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard, que le cri qu'avait entendu Chin-Chin-Wa ne fût pas un cri d'agonie dans lequel le pauvre prisonnier avait exhalé son âme.

Il semblait que nous nous heurtions à une invincible puissance qui s'obstinait à nous crier : « Vous n'irez pas plus loin. »

Car, combien y avait-il de chance contre nous ?

Qui sait si les mots du « pardon » allaient avoir l'effet magique qu'en attendait l'exilé.

Et nous n'avions pas pensé à la chose la plus naturelle du monde : la présence de Shan-Nim-Yuen auprès de sa victime.

C'était le danger terrible contre lequel nous ne pouvions rien... et si nous doublions ce cap redoutable, le danger ne serait-il pas plus grand quand midi aurait sonné?

Chin-Chin-Wa gardait son flegme habituel... Moi je devais paraître tranquille, mais cette apparence n'était que le résultat de mon abattement et surtout de mes appréhensions.

Nous ne nous dîmes que peu de chose pendant la route. Nos véhicules d'ailleurs ne se prêtaient pas à une conversation suivie.

Je serrai la main de Chin-Chin-Wa avant qu'il entrât dans le temple, — lui seul en avait le droit — je la lui serrai avec force en pensant que c'était peut-être la dernière fois.

Nos palanquins reposaient sur le sol, et je regardai l'exilé franchir le seuil du temple maudit, qu'ombrageaient de beaux et grands arbres.

Il tenait son « pardon » de la main gauche.

— Que Dieu soit avec lui, m'écriai-je, en proie à la plus violente émotion.

Il m'entendit et se retourna pour me dire simplement :

— Je ne connais pas votre Dieu ; et sans ajouter un mot, il continua sa route et disparut à mes yeux.

Je ne pourrai dire combien dura son absence. Chaque minute me parut un siècle, et je tremblais que quelque malheur ne lui fût arrivé.

Cette agonie — je ne trouve pas d'autre mot pour traduire la souffrance que j'endurai — se prolongeait au delà de ma force de résistance morale... lorsque tout à coup j'entendis un cri qui venait de l'intérieur.

Je l'attribuai à mes sens exacerbés par l'impatience... et anxieux j'écoutai... cherchant à percevoir une autre plainte... mais rien ne vint... tout restait silencieux.

Une foule m'entourait, foule curieuse, composée de marchands, de rôdeurs, de mendiants, de paysans lépreux que mon costume intriguait et qui s'apercevaient aisément, malgré mes vêtements chinois, que j'étais Européen.

En d'autre temps, je me serais amusé à contempler ces hommes bigarrés au type accusé, se mouvant dans un cadre qui s'harmonisait avec leurs traits ravagés par la fatigue, la misère et les passions; mais mon esprit était ailleurs et je ne cherchais même pas à voir.

Mais à qui attribuer ce cri, et comment l'interpréter?

Une angoisse folle me saisit : Chin-Chin-Wa se serait-il trouvé face à face avec notre mortel ennemi?

Était-il en danger?

William Norris était-il encore vivant?

Tous ces points d'interrogation se dressaient dans mon cerveau fatigué, et je me demandais sérieusement si, violant la sainteté du temple, je n'allais pas en franchir le seuil pour partager le sort de mon ami.

Dans cette disposition d'esprit j'allais évidemment commettre quelque insigne folie que je regretterais ensuite sincèrement, lorsqu'une réaction brusque me cloua sur le sol.

Chin-Chin-Wa venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte d'intérieur. Sa haute taille dominait les prêtres qui marchaient à ses côtés, trois à gauche, trois à droite et trois derrière. Il marchait librement avec une majesté farouche, foulant les feuilles sèches qui jonchaient le pavé de la cour.

Comme il s'approchait, je constatai qu'il portait sous le bras une chose informe que je ne reconnus pas tout d'abord.

Mon cœur battait à rompre, mes tempes flambaient, un nuage sanglant passa sur mes yeux.

Il arriva plus près de moi, tenant toujours son précieux fardeau...

Alors je pus, dans une sorte de brouillard rouge, distinguer une forme humaine, un corps déformé... brisé... je vis des pieds nus dont l'un était couvert de sang... je vis enfin un visage d'une paleur mortelle... c'était le fardeau que portait Chin-Chin-Wa.

— Mon Dieu! m'écriai-je avec horreur, est-ce cela William Norris?

Comme la foule nous serrait, Chin-Chin-Wa me répondit brutalement :

— Je ne sais pas!

(A suivre.) J.-H. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT.)

LE MAYENÇAIS [1]

(Suite et fin.)

III

Une nuit de repos dans un lit moelleux était une trop rare bonne fortune pour que je ne cherchasse pas à mettre à profit les quelques heures qui devaient précéder l'aube. Cependant je ne pus me rendormir.

L'apparition inattendue de cette blanche jeune fille, si peu semblable à celles que j'avais rencontrées, ses prières, ses larmes m'avaient troublé à un point qui me surprenait moi-même. Je ne me reconnaissais plus. Ce n'est pas à la guerre qu'on prend le goût de la politesse et des galanteries. Je ne m'étais jamais mêlé d'aucune puérile intrigue de sentiment. Et cependant, sans avoir réfléchi, je me trouvais engagé dans une histoire d'amour, et si bien engagé que, sans songer une seconde à me délier de ma promesse, je cherchais en moi-même le moyen le plus sûr et le plus prompt de la remplir. Quel charme tout puissant venait d'agir sur moi? Etait-ce une nouvelle et première impulsion de tendresse? Non, car cette demoiselle avait parlé de son fiancé, de sa passion et de son éternelle fidélité, sans que j'en éprouvasse aucun mouvement de dépit ou de jalousie. La folle pensée d'une amourette, si innocente qu'elle fût, entre cette personne et moi, ne m'était pas venue même au plus vif de notre entretien. A présent que cette idée me traversait l'esprit et que je la reconnaissais irréalisable, je n'en éprouvais aucun regret. Toutefois, l'émotion bizarre persistait en moi-même. Ce devait être de la pitié, oui, une grande pitié pour cette faible enfant et pour son fiancé. La tristesse de leurs amours me pénétrait. Un peu d'orgueil aussi me venait d'être le confident, l'ami, le protecteur d'une *demoiselle*. J'aurais été heureux de lui rendre service. Et enfin ces diverses impressions, que je débrouillais fort mal, tout en me

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 2 décembre.

tourmentant d'un ardent désir de réussir en ma mission de confiance, me causaient une sorte d'attendrissement plein d'un charme inconnu. Peut-être, tout simplement, malgré l'endurcissement de mes misères de soldat, étais-je bon sans le savoir.

Finalement j'envoyai ces rêvasseries au diable, et je fermais à peine les yeux depuis une heure quand le réveil sonna.

Je me levai de fort mauvaise humeur et tout alourdi de ma nuit blanche. Je sortis de la chambre et traversai la galerie sans rencontrer personne.

En bas, dans l'agitation de la mise sur pied, je pus rentrer sans que ma fugue fût remarquée. J'eus du mal, en ce désordre, à retrouver mon fourniment. Cette préoccupation, puis l'appel et le départ firent diversion à l'aventure de la nuit. Aucun incident ne vint me la rappeler : la demoiselle et son père ne parurent pas. Si j'avais eu l'idée qu'elle chercherait à me revoir ou me ferait parvenir un dernier mot d'adieu, j'aurais été déçu, car le vieil officieux, qui, de la part de nos hôtes, nous souhaita bonne route, n'eut ni une parole, ni un regard à mon adresse. Le malade avait dû retenir la jeune fille à son chevet.

Le pont-levis franchi, nous prîmes le pas accéléré. L'air soucieux du capitaine nous fit supposer qu'il avait reçu de nouveaux ordres inquiétants. Cette supposition ne me préoccupa pas autant que de coutume; j'étais encore tout obsédé de mon entrevue romanesque. Au moment où nous débusquions de la sombre avenue de chênes, je me retournai pour contempler — et ce fut la dernière fois, — l'immense façade de pierre grise, avec ses toits en poivrière couronnés de créneaux. Dans la lumière encore rose de l'aurore, le manoir toujours morne, hermétiquement clos, enserré de ses douves d'eau stagnante, retombait dans son sommeil calme et mystérieux. Je me demandais mélancoliquement si, par quelque fente de contrevent fermé, plus pâle, plus frémissante de douleur que la veille, la blanche demoiselle ne me suivait pas d'un regard voilé de larmes. Au moment où je songeais à ces bêtises-là, par une curieuse coïncidence, la courroie de mon sac, se déplaçant brusquement, joua sur un objet dur qui m'écorcha la peau de la poitrine, je me rappelai soudain que j'avais caché là le petit cœur d'or breton.

Était-ce seulement le hasard qui, juste à l'instant où au détour de la route les arbres me masquaient cette demeure de rêve, me faisait souvenir ainsi de ma promesse?

Cette promesse, implorée par les larmes les plus touchantes

qu'eussent jamais pleurées d'aussi beaux yeux, cette promesse faite par moi dans la révélation d'une pitié qui s'ignore, ah! combien il me fut difficile et cruel de la tenir!

Notre supposition d'ordres nouveaux et de contremarche, vraisemblable à la hâte fiévreuse et à la mine visiblement soucieuse du capitaine, se trouva confirmée à la première étape. Nous y apprîmes la victoire de Cholet et la retraite des brigands vers la Loire. Aussitôt, nous nous remîmes en chemin pour renforcer, sur les hauteurs de Saint-Florent, l'avant-garde du général Westermann. Nous y arrivâmes dans le fracas d'une mitraille inoffensive et juste à point pour voir les Vendéens, sur la rive droite, nous brûler sous le nez les barques, les pontons et les gabarres qui leur avaient servi à traverser le fleuve. Ce ne fut qu'après ce détour fort inutile que nous revînmes à Nantes. On craignait, en effet, que l'armée vendéenne ne s'y portât en masse.

Combien je trouvai tout changé dans la ville! Depuis le 8 octobre, Carrier y gérait les affaires de la nation. Aucune joyeuse démonstration ne signala notre arrivée, aucun banquet civique. Sur la prairie de Mauves, où, — il y avait de cela à peine quelques mois, — les autorités et la garde nationale étaient venues nous rendre les honneurs militaires, on fusillait maintenant sans discontinuer. Dans les rues, c'était pis : cela puait la peste. Les gens se cachaient dans leurs maisons et nous ne voyions, sur les places publiques, que des bandes de chiens qui déchiraient des viandes et buvaient dans des flaques que nous n'osions regarder de peur d'y reconnaître des cadavres et du sang. Je fis de mon mieux pour réagir contre l'effet d'un régime barbare qui révoltait tous les cœurs vraiment républicains.

Dès que je pus sortir de la caserne, le petit cœur d'or toujours caché au fond de ma poche, je me mis en quête de mon aristocrate. C'était le diable. En admettant qu'il eût échappé aux fusillades, aux noyades, à la guillotine ou à la contagion pestilentielle, où se trouvait-il incarcéré? Aux Saintes-Claires? Au Bouffay ou bien à l'Entrepôt?

Va, cherche! — Je cherchai, mais rien n'était plus malaisé. Dans le peu de loisir que me laissait le service, je courais aux prisons : on m'y recevait mal, ou on ne m'y recevait pas. Les geôliers me rudoyaient de la belle façon quand je leur demandais à feuilleter leur livre d'écrou. Le guichetier du Bouffay, Jauzon, me fit pousser dehors par ses garçons, menaçant de m'envoyer *cracher*

au bassinet si j'y revenais. Un autre me cita le décret du comité révolutionnaire déclarant suspect tout citoyen *égaré* qui tenterait n'importe quelle démarche en faveur d'un coupable. Je n'étais qu'un simple fusilier : on répondait à mes instances par un haussement d'épaules. Je ne connaissais ni Carrier, ni Goulin, ni Grandmaison, ni Mainguet. On me racontait de ces individus des actions répugnantes. Pourtant, ce qui m'empêchait de m'adresser à eux, ce n'était pas la peur d'un danger pour moi-même, mais la crainte, en réclamant, d'envoyer à la mort un captif qu'on avait peut-être bien oublié. Je ne rentrais au quartier qu'à l'extinction des feux, et, d'avoir couru par toute la ville, je rapportais chaque soir une boue de poussière et de sang sur mes souliers.

Tout autre y eût renoncé. Moi, je m'entêtais. Les camarades, sans se douter de quoi il s'agissait, se moquaient de ma mine préoccupée et me conseillaient de noyer avec eux ma peine dans les chopines. Mais, quand ils me parlaient d'oublier, il me semblait que, sous mon habit de soldat, le pauvre petit cœur d'or s'appuyait plus fort contre mon cœur, afin de me rappeler ma promesse. La nuit, sur ma paillasse, auprès de mon compagnon de lit, en dépit de la fatigue, le sommeil ne venait pas tout de suite comme autrefois. Je revoyais la jolie demoiselle surgir dans le clair de lune ; elle tendait vers moi ses menottes blanches, des larmes coulaient sur ses joues pâles, et j'entendais sa voix douce soupirer : « Vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas ? » Loin que le temps et l'absence affaiblissent cette image, elle se faisait sans cesse plus nette et plus touchante en ma souvenance, elle me bouleversait le cœur ainsi qu'au premier jour. Lorsque je commençais ce beau rêve-là dans ma veille, je l'achevais en sommeil, et je me réveillais plus vaillant pour affronter de nouveau les rebuffades et les menaces.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi. Je n'étais plus le même homme. Autrefois je ne m'intéressais qu'aux choses du service et je ne me plaisais guère à sortir du quartier. Maintenant il fallait que les camarades me rabâchassent les consignes et je ne respirais, je ne vivais que dehors, en mes recherches effrénées.

Alors il arriva une chose très simple, inévitable et que pourtant, dans mon trouble croissant, je n'avais pas prévue.

Le Comité révolutionnaire avait recours très régulièrement à la force armée pour ses expéditions secrètes. L'ordre de réquisition, ainsi que chaque jour, arriva signé du commandant de la ville, et ce fut à ma compagnie de marcher. Ces expéditions secrètes n'é-

taient secrètes pour personne. Il s'agissait de prendre les condamnés à la prison, de les conduire aux carrières de Gigant et de les y fusiller. Nous n'accueillions l'annonce de cette affreuse corvée qu'avec des cris de colère et des jurons ; nous ne nous rendions à l'injonction formelle des chefs qu'à notre corps défendant.

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, cet ordre me causa une sorte de stupeur. Puis vivement je réfléchis que, faisant partie de l'escorte des prisonniers, j'aurais occasion d'entrer dans la prison et peut-être d'y surprendre quelques renseignements du ci-devant Varfleur. Je n'espérais certes pas du hasard la chance de lui remettre le joyau en mains propres, mais je comptais le lui faire parvenir d'une façon certaine, encore qu'indirecte. Peu familier avec cette corvée d'exécution, je n'avais nulle idée de la liberté d'action que j'y trouverais ; toutefois, après tant de déconvenues, mon imagination s'exalta et cette chance-là ne me parut pas négligeable.

Ravivé, je m'équipai plus rapidement que les autres et, l'heure venue, je pris place sur les rangs sans trop de mauvaise humeur. On nous fit mettre tout de suite la baïonnette au clair. Sabre au poing, le capitaine, sombre et très renfrogné, nous conduisit deux à deux par les rues silencieuses et mornes de la ville. Nous gagnâmes ainsi la prison du Bouffay. Là, c'était un tumulte. A la foule qui piétinait d'impatience devant la porte et hurlait, tandis que le *Ça ira* tintait au carillon, nous comprîmes que la compagnie des Marats était déjà entrée.

Ils achevaient de lier les mains des condamnés derrière le dos et de les dépouiller de ce que ces malheureux avaient pu dérober à des geôliers rapaces. C'était un privilège que nous ne leur disputions pas. Tandis que, au milieu d'imprécations et de jurements, ils s'arrachaient le butin et que notre capitaine signait le livre d'écrou, je me rapprochai d'un geôlier, et je le questionnai. Le nom que je prononçai tout bas ne lui rappela rien. Il rejoignit le guichetier d'une autre partie de la prison et le pria de me donner le renseignement. A ce moment, le capitaine, désireux d'en finir le plus vite possible, commanda le départ. Je ne pus m'empêcher de grommeler entre mes dents de ce contre-temps. La sortie s'effectua parmi les gesticulations, les menaces et les huées coutumières. Nous avions quelque mal à écarter la horde furieuse. Les prisonniers, au nombre de cinquante-trois, allaient, par groupes de deux, sauf un seul, en tête, un grand blondin ; et, les entourant, nous

marchions détachés sur le flanc de la colonne. Je me trouvais au milieu. La place traversée, la foule en partie se dispersa. La moitié de cette bande de Marats attendit une seconde fournée et nous gagnâmes le faubourg dans un calme relatif.

Les carrières de Gigant se trouvant tout à l'extrémité du quartier de Richebourg, du Bouffay à cet endroit il y avait une trotte. Bien qu'on nous défendit sévèrement de causer ou de communiquer de quelque façon que ce fût avec les prisonniers, j'étais bien résolu à braver la consigne. Quand le capitaine, gagnant la tête du détachement, s'éloigna de moi, je me rapprochai du condamné le plus voisin, et, sans tourner la tête, sans le regarder, je lui lançai à voix basse :

— Citoyen, n'as-tu pas connu dans la prison un jeune ci-devant nommé Varfleur ?

La voix de cet homme trahit une vive surprise quand il répondit, furtivement, ainsi que moi :

— Le marquis de Varfleur ? Mais il est là, en tête : il marche le premier.

Je tressaillis, et le cœur me sauta dans la poitrine. Je repris dans un étranglement :

— Désigne-le-moi bien, citoyen, ne me trompe pas : c'est une affaire d'honneur. Est-ce vraiment ce grand jeune homme blond, qui porte la tête haute et dont la nuque paraît si blanche sur sa chemise entr'ouverte?

— Oui, c'est celui-là.

Dans mon émoi, j'avais élevé la voix sans m'en apercevoir. En quelques enjambées, le capitaine revint à moi, et, d'un ton rude, m'ordonna de me taire.

Je me tus, mais je suffoquais, j'avais des éblouissements. Parfois les toits et les pavés m'entraient pour ainsi dire dans les yeux avec une netteté, un relief de détails extraordinaire ; puis je fixais dans une fascination cette nuque blanche, cette tête blonde qui dépassait les autres ; ensuite tout se perdait dans une brume épaisse que doucement perçait le clair de lune et où m'apparaissait la jeune demoiselle, le visage noyé de pleurs et me tendant ses petites mains éperdues. Ma tête s'enfiévrait ; c'était un tourbillon, un chaos de pensées contradictoires. Quelle damnée malechance que de rencontrer ce jeune homme si tard ! Quel tourment de le voir là, devant moi, si près, sans pouvoir seulement lui parler ! Je n'avais qu'à faire un bond et je le frôlais ! Mais on eût dit que le capitaine et les Marats,

méfiants, flairaient quelque chose. Ils m'épiaient. Sans doute mon allure inquiète attirait leur attention, car, à chaque pas en avant, le pressentiment que tout à l'heure il ne serait peut-être plus temps, me bouleversait. Cela me tournait le sang que ce pauvre grand garçon partît pour l'autre monde sans même savoir que sa promise l'aimait toujours; cela me crevait le cœur de penser que moi, derrière lui, tout près, je tenais vainement, dans ma poche d'habit bleu, un petit gage d'amour dont la seule vue l'aurait pu consoler de toutes ses misères et fait mourir content.

Cette idée-là effaça toutes les autres. Alors ce fut plus fort que moi, et je n'y tins plus. Sans m'occuper du capitaine et des Marats, je rattrapai le soldat Muchot qui marchait devant moi, et je lui soufflai :

— Laisse-moi ta place, Muchot, passe derrière... je t'expliquerai. Passe vite !

Il faut croire que j'avais quelque chose d'irrésistible dans la voix, car Muchot, qui n'était pourtant pas bien complaisant, me laissa sa place sans regimber. Je hâtai le pas et j'allais de même dépasser le soldat qui, encore, marchait devant, quand je me sentis saisi par le collet et rejeté en arrière. En même temps, le capitaine sacra :

— Ah ! ça, qu'est-ce qu'il a donc, celui-là? Vas-tu pas déranger toute l'escorte pour marcher le premier? Assez! Reprends ta place, et tâche de filer droit...

Je me débattis, je balbutiai d'une voix désespérée :

— Mon capitaine, je te prie... laisse-moi devant, il le faut... Si tu savais, mon capitaine, ça te ferait pitié...

Ce dernier mot m'échappa. Je n'en pouvais prononcer de plus imprudent. Les Marats m'invectivèrent. Un d'eux cria :

— V'là un gaillard à poil qui a besoin aussi du rasoir national pour sa dernière barbe!

Le capitaine coupa court en me faisant saisir par deux hommes et rejeter à la queue de l'escorte. Dans ce semblant de bagarre, sous mon habit, j'avais fortement saisi le petit cœur d'or, espérant que ce Varfleur se retournerait, que j'aurais le temps de lui montrer, ou bien même de lui jeter le joyau. Et il se retourna effectivement, mais tout juste à l'instant où les deux soldats m'empoignaient. Il regarda vaguement ce qui se passait, et, une seconde, il fixa sur moi des yeux qui ne comprenaient pas, des yeux de morne indifférence, pleins de rêve et de tristesse infinie. Je résistai. J'ouvris la

bouche pour l'appeler. Un des deux camarades me la ferma de sa main large et me souffla :

— Tais-toi donc, enragé. Tu vas te faire égorger !

Sous une bourrade brutale, je me trouvai derrière l'escorte. De désespoir je me mangeais les lèvres, et je serrais dans mes doigts le cœur d'or à le broyer. Moi, de coutume si résolu, je ne savais plus que faire, je perdais la tête ; pour la première fois depuis que j'étais homme, j'avais envie de pleurer. J'étouffais dans une rage impuissante de cauchemar. Cette marche cadencée, régulière, silencieuse, m'affolait. Une charrette renversée, un cheval emporté, une autre troupe coupant la rue en sens contraire, ne feraient donc pas obstacle ! Nul incident, rien, non, rien au monde, ne me rapprocherait de cet homme qu'on allait tuer et dont je tenais dans mes doigts crispés la joie suprême ! C'était à devenir fou !

Brusquement, tout à coup, ce fut l'arrêt. On venait d'arriver en terrain plat, coupé de soulèvements de terre ici et là. Sur un ordre, les hommes qui achevaient de creuser se retirèrent. On fit avancer les condamnés deux par deux ; on les plaça sur un seul rang, à genoux au bord de la fosse. J'eus la vision du grand blond au visage fier, aux yeux de tristesse profonde, à la nuque blanche comme celle d'une jeune fille, mitraillé de plomb, défiguré, sanglant, si abîmé par ces tireurs maladroits ou cruels, que ma pauvre demoiselle ne le reconnaîtrait plus ! A cette pensée terrible, j'eus honte du trouble lâche qui me faisait faillir à ma promesse sacrée. Dans un sursaut désespéré, je secouai ma torpeur, je rappelai mon énergie de toutes les forces de mon être, et, soudain, mon sang-froid me revint, je me redressai, je vis clair, je compris ce qui me restait à faire.

On venait de nous placer en face des prisonniers. Le blondin n'était pas devant moi, mais pas bien loin, un peu à gauche. On ordonna de charger. Je glissai le petit cœur d'or avec la bourre dans le canon de mon fusil. Au commandement, on épaula. Je me possédais tout à fait, *j'avais l'œil*, j'étais sûr de ne pas rater mon coup. Dès que le tambour roula, je fis feu et feu le premier. J'avais visé le grand blond en plein cœur. Il n'eût même pas le mouvement en arrière ; il s'abattit tout de suite, avant les autres, et il tomba dans le fossé sur la face. Il n'avait pas souffert une seconde.

Le feu de peloton dura tant que roula le tambour, et le tambour roula tant qu'un prisonnier resta debout.

Cela fait, je ne tirai plus. Je me sentais sur la peau un froid de

mort, et pourtant la tête me brûlait, me tournait comme si j'étais ivre. Les Marats achevèrent à coups de piques ce qui respirait encore. Je me détournai. D'ailleurs le capitaine nous rassembla vivement, nous ramena au pas accéléré. Je rentrai, ne me soutenant que par les coups d'épaules de mes voisins, trébuchant comme une bête malade. Au quartier, je me laissai tomber sur ma paillasse, et, me cachant la tête dans mes bras, je ne voulus plus penser, je ne voulus plus rien voir, ni rien entendre. Je ne sais combien cela dura d'heures. Je fus peut-être fou furieux, je dormis peut-être tout le temps.

IV

Un fait certain, c'est que, quand le camarade Muchot vint me chercher, je sortais de l'infirmerie. Une femme, accompagnée d'un chirurgien, avait obtenu des autorités un permis d'exhumer et me priait d'aller l'aider dans ses recherches. On m'y autorisait.

Je ne me ressentais guère de mon indisposition : j'avais retrouvé, avec mes jambes et mon aplomb, ma confiance en moi-même. Muchot me ramena aux carrières de Gigant. Le terrain était désert, ou à peu près. D'un groupe d'hommes penchés sur la terre remuée de la fosse commune, une femme en vêtements de deuil se détacha, vint à moi.

Et je reconnus, sans grande surprise, la demoiselle du manoir. Elle m'apparut encore plus pâle qu'à notre première rencontre, mais elle ne pleurait pas. Peut-être n'avait-elle plus de larmes.

Elle me dit, avec une voix dont le calme apparent était plus effrayant que les pires sanglots :

— Je ne *le* retrouve pas... — Et, furtivement, ses mains se tordirent d'angoisse dans les plis de sa robe. — On l'a jeté dans cette fosse, pêle-mêle avec les autres, et il y en a tant que c'est à désespérer ! Puis aussi les ravages de la mort sont si rapides, et ces pauvres visages furent tellement criblés de plomb et de coups de pique qu'on ne les reconnaît plus. Le temps passe, je m'affole et ne sais plus si je dois aller chercher dans *ceux* que je n'ai pas encore vus ou retourner à *ceux* que je viens de voir ?

J'approchai de la fosse, et j'écartai les hommes afin d'examiner les cadavres qu'ils avaient découverts. Je me rappelais que Varfleur

était tombé le premier, la face contre terre, à mon seul coup de mousquet, mais les Marats avaient dû le défigurer. Toutefois, je m'arrêtai à un mort de visage méconnaissable, mais dont la nuque très blanche me frappa. Je me penchai. Il n'avait qu'une blessure à la poitrine, au cœur : un trou de balle, engorgé d'un caillot de sang noir. Je m'agenouillai pour mieux voir.

Anxieuse, la demoiselle s'agenouilla près de moi.

— Je crois que c'est lui, — murmurai-je. — C'est bien là que je l'ai visé !

Elle eut un frémissement, elle s'écarta de moi et demanda d'une voix déchirée :

— C'est vous... C'est vous qui l'avez tué ?

Je plongeai mon regard tout droit dans son regard terrifié.

— Oui, c'est moi. Malgré tous mes efforts, je n'avais pu le rencontrer jusqu'au jour où je fus commandé de service pour l'exécution. J'ai tenté de lui parler, de m'approcher, impossible : on m'en a empêché par force ; je n'ai pu faire qu'une chose, le tuer raide pour l'empêcher de souffrir.

Elle me fixait toujours de ses prunelles éperdues, les doigts crispés d'horreur, la poitrine soulevée d'une affreuse oppression, se demandant peut-être s'il fallait me tendre la main ou me cracher au visage.

Moi, conscient d'avoir fait, afin de l'obliger, tout ce qui dépendait de moi, je la fixais aussi, toujours, franchement, bravement, et je continuai :

— Je n'avais aucun moyen de lui rendre votre cœur d'or. Alors j'ai fourré le joyau dans la bourre, j'ai mis la poudre dessus, et j'ai tiré avec le tout. Je me suis dit : « Comme ça, on reconnaîtra le corps ! » Demandez au chirurgien de sonder cette blessure ; on doit retrouver le cœur d'or dans la plaie. De cette façon vous serez sûre que c'est bien votre fiancé.

Elle n'avait plus la force de parler. Elle fit signe à celui qui l'accompagnait de faire ce que je demandais. L'homme eut bientôt une exclamation. Nous nous penchâmes ensemble sur le cadavre, et nous vîmes briller, dans la chair incisée, de petits éclats d'or souillés d'un sang très noir. Cette fois, la voix de la demoiselle trahit une sorte d'animation :

— C'est lui, oui, oui, c'est lui ! — s'écria-t-elle. — J'ai le permis d'exhumation ; la voiture est là, près de la route ; emportons-le.

Des hommes couvrirent le mort d'un long manteau, puis, le soulevant, s'éloignèrent.

Elle et moi, nous nous trouvâmes l'un en face de l'autre, seuls et silencieux. Sans trêve, son regard me suivait, me sondait, cherchait à lire au fond de ma pensée. J'en eus une impatience et, pour en finir, je répondis brusquement à sa question muette :

— Il n'y avait plus que ça à faire et je l'ai fait. Le ci-devant à ma place, moi à la sienne, s'il m'avait envoyé le coup de grâce qu'il a reçu, je serais mort en lui criant « merci ! »

Elle parut réfléchir douloureusement. Une dernière fois ses yeux plongèrent dans mes yeux. Ce fut elle qui baissa les paupières. Avait-elle compris que je venais de parler dans toute la rude franchise de mon âme de soldat? Je l'espère. En tout cas, avant de rejoindre les autres, après une dernière hésitation, elle fit un pas vers moi, secouant dolemment la tête, et, comme pour se persuader, elle répéta d'une voix brisée, lointaine, à peine saisissable :

— Il n'y avait que cela à faire... il n'y avait que cela...

Elle parut tenter encore un grand effort sur elle-même et, dans un souffle si faible qu'elle en semblait mourir, avant de s'éloigner, elle me dit :

— Merci !

CHARLES FOLEY.

Le Gérant : F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard. Paris.

VILMA

I

Il y avait environ dix ans qu'Angélique d'Anisy portait le nom du comte Bernard d'Argennes, et leur bonheur semblait inébranlable. Trop de motifs étrangers à l'amour président souvent à l'association de l'homme et de la femme, pour que parmi les mariages contractés dans le monde on en compte beaucoup qui aient une destinée favorable ; mais celui dont nous parlons avait été le fruit d'une tendresse réciproque. C'est le secret du bonheur. Angélique et Bernard étaient donc heureux, heureux de s'aimer, heureux de se voir revivre dans deux enfants dont les caresses ajoutaient au charme de leur foyer. Bien que leur fortune leur assurât à Paris une existence large et brillante, ils habitaient le château d'Argennes dans l'Ardèche, pendant la plus grande partie de l'année. La surveillance d'une importante exploitation agricole et l'étude des questions qui s'imposent à toute intelligence élevée remplissaient la vie quotidienne de Bernard. Celle d'Angélique était consacrée tout entière à son mari, à ses enfants et aux pauvres. L'amour planait sur ces occupations et les embellissait.

Les deux époux chérissaient leur retraite. Quand l'entente et la confiance existent entre des âmes que l'amour a d'abord réunies, elles trouvent dans la solitude une félicité qui la leur rend précieuse et douce. C'est pour cela que le comte et la comtesse d'Argennes vivaient peu à Paris. Ils y arrivaient au commencement de janvier et en repartaient avec satisfaction à la fin de mars, n'y restant que le temps nécessaire pour se rappeler au souvenir de leurs amis.

Cette existence était celle que Bernard avait toujours rêvée, elle suffisait à Angélique; ni l'un ni l'autre ne souhaitait rien au-delà. C'est pendant l'hiver de 1874 qu'un événement inattendu vint en troubler tout à coup la tranquillité. Un matin, Bernard d'Argennes reçut la lettre suivante, qu'il lut à haute voix en présence de sa femme :

« Château de Schneeberg, cercle d'Olmütz, Moravie, 18 janvier.

« Mon cousin, j'ai le devoir de vous faire connaître l'affreux malheur qui me rend orpheline. Mon père vient de mourir en quelque sorte foudroyé, alors que sa jeunesse et la vigueur de sa santé me permettaient d'espérer que je le conserverais longtemps encore. Il a rendu le dernier soupir entre mes bras, le 12 de ce mois, à la suite d'une courte maladie qui n'a révélé toute sa gravité que lorsqu'il était trop tard pour la combattre efficacement. J'ai eu la douleur d'être impuissante à préserver des jours pour lesquels j'aurais voulu donner les miens, et me voici séparée à jamais du meilleur et du plus tendre des pères. Cette catastrophe m'a laissée anéantie. J'ai souhaité de mourir, et je ne sais ni comment ni pourquoi je vis. Vous pardonnerez donc le retard que j'ai mis à vous écrire : je n'ai d'autre excuse que l'excès de mon désespoir. Mais j'ose espérer que vous accepterez cette excuse, et que ma cousine d'Argennes et vous-même vous vous associerez à ma douleur. Le prince Malborg est mort comme il avait vécu, en chrétien. Priez pour lui.

« Je suis maintenant forcée de vous parler de moi, mon cousin. Seule au monde, libre et maîtresse de moi-même, mais disposée à ne jamais me marier, c'est vers vous qu'en ce cruel moment mon cœur a d'abord volé. Tout me manquant à la fois, c'est au doux souvenir de mon séjour à Paris, à celui de vos bontés, de la tendresse d'Angélique, ma chère petite maman du Sacré-Cœur, que je me suis attachée comme à l'unique espérance de mon avenir. Il m'a semblé qu'auprès de vous seulement je retrouverais quelque chose de ce que j'ai perdu.

« Je viens donc vous demander un asile, au moins pour la durée de ce deuil funeste. Je vous le demande au nom d'un passé dont toutes les heures sont vivantes dans ma mémoire. J'ai tant besoin d'être aimée, et je vous aime tant ! Que ne puis-je vous mieux exprimer, Bernard, combien en se développant ma raison a fortifié mon affection pour vous ! Je vais avoir vingt-trois ans. C'est vous

dire que je ne suis plus la petite fille capricieuse, sauvage, ingrate même, que vous avez connue. Ma cousine d'Argennes trouvera en moi une sœur reconnaissante et tendre ; pour vous, je serai une fidèle amie, pour vos enfants une seconde mère. C'est à eux que je rendrai en caresses, en soins de toutes les heures, les bontés que vous aurez pour moi. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir fait un peu de bien, de m'avoir aidée à porter ma douleur. Il me sera doux de vous chérir.

« J'attends avec impatience votre réponse pour partir, mon cousin. Ce vieux château où la mort vient d'entrer brutalement est devenu bien triste depuis que la chère voix de celui que je pleure ne s'y fait plus entendre. J'embrasse tendrement Angélique. Je la prie de me rappeler au souvenir de notre mère supérieure du Sacré-Cœur, que je n'ai pas oubliée, et de me recommander à ses prières. Je suis pour la vie votre cousine affectionnée.

« VILMA MALBORG. »

Après avoir lu cette lettre, Bernard d'Argennes interrogea sa femme d'un regard. Accoutumée à lire dans sa pensée, elle devina ses préoccupations et son anxiété. Elle y répondit d'un mot : — Il faut qu'elle vienne.

— Ce sera une lourde tâche pour nous, répliqua-t-il, qu'une fille de vingt-trois ans, belle comme un ange ou comme un démon, si elle a tenu ce qu'elle promettait, à garder, à surveiller, à établir...

— A consoler seulement, objecta Mme d'Agennes : Vilma n'est plus une enfant, c'est une femme en état de diriger sa vie et de porter seule la responsabilité de ses actes. Sa fortune et sa beauté appelleront bien vite les prétendants autour d'elle. Notre unique devoir consistera alors, après l'avoir consolée, à trouver un époux qui lui convienne. Écris-lui qu'elle peut se mettre en route, que nous l'attendons, et qu'elle trouvera chez son cousin deux cœurs pour l'aimer.

Comme Bernard restait silencieux, elle ajouta :

— Nous n'avons pas la liberté de répondre à sa lettre par un refus. D'ailleurs il serait extraordinaire que cette bonne action nous portât malheur.

Bernard se rangea à l'avis de sa femme et adressa à Mlle Malborg la lettre qu'elle souhaitait. En réponse à cette lettre, il reçut d'Olmütz, au commencement de la semaine suivante, une dépêche ainsi conçue : « Je serai à Paris dans trois jours. »

Pour permettre au lecteur de comprendre les préoccupations du comte d'Argennes et pour le préparer aux événements qui vont suivre, il est nécessaire de le ramener vers le passé et de lui raconter brièvement l'histoire des personnages que nous venons de mettre en scène.

En 1852, les hautes fonctions de conseiller à l'ambassade d'Autriche à Paris étaient remplies par le prince Malborg. Issu d'une ancienne famille morave, le prince avait trente-cinq ans, une grande fortune, une heureuse physionomie, les qualités d'esprit et de cœur qui rendent un homme aimable et lui assurent partout où il passe des sympathies constantes et des amitiés fidèles. Très lancé dans le monde, il y rencontrait souvent Mlle Geneviève d'Éternay, seconde fille de feu le marquis d'Éternay et sœur cadette de la comtesse d'Argennes, mère de Bernard. Depuis longtemps en âge d'être mariée, Geneviève, loin de se laisser séduire par le bonheur conjugal de son aînée et d'y puiser un encouragement et un exemple pour elle-même, s'était obstinée à repousser tour à tour les hommes qui, séduits par sa grâce ou attirés par les avantages de cette alliance, aspiraient à sa main. On ne comptait plus ceux dont elle avait découragé les tentatives, et, comme elle leur exprimait sa résolution sans prendre souci de la justifier, on s'était accoutumé à la considérer comme une personne capricieuse et fantasque, ou comme la touchante victime d'un amour contrarié dont le souvenir, disait-on, restait assez puissant dans son cœur pour la rendre à tout jamais ennemie du mariage. Presque oubliée par les prétendants lassés de ses refus, elle venait d'atteindre sa vingt-septième année, quand tout à coup le bruit se répandit qu'elle renonçait au célibat pour épouser le prince Malborg. Ce bruit était fondé. Épris de la délicate beauté de Mlle d'Éternay, soutenu par l'espoir d'être plus heureux que d'autres, le prince avait eu la témérité de se présenter, de formuler sa demande, et, victorieux par la seule puissance de son charme, sans s'être donné la peine de combattre, la bonne fortune de se faire agréer. Les noces furent célébrées avec éclat à l'hôtel d'Argennes; puis le prince Malborg emmena sa femme dans ses terres de Moravie, abandonnant sans regret sa carrière pour mieux savourer un bonheur qu'il croyait éternel, mais qui malheureusement fut de courte durée.

L'année suivante, Geneviève mourut en couches, brisée par l'excès même de son amour, comme une fleur trop frêle pour résister aux ardentes caresses de l'air et du soleil. Précipité du haut de ses

rêves, désespéré, une inguérissable plaie au cœur, Malborg aurait pu croire qu'il était désormais seul dans la vie, si les vagissements qui s'élevaient d'un berceau, à quelques pas de la chambre dans laquelle sa femme avait expiré, n'étaient venus lui apprendre que des devoirs nouveaux et sacrés lui ordonnaient de vivre, et que l'avenir lui réservait comme une compensation les joies de la paternité. Il vécut donc en les attendant et ne tarda pas à en connaître la douceur. Un enfant qui grandit, une intelligence qui s'éveille, un cœur qui commence à rendre en joyeuses effusions la tendresse qu'il reçoit, est-il rien de plus suave et de meilleur? est-il contre les meurtrissures d'une âme sensible un remède plus efficace? Malborg goûta bientôt ces félicités ineffables. Sa petite Vilma lui versa dans ses baisers enfantins, dans ses divins sourires, des consolations plus puissantes que l'amertume des souvenirs. Elle poussait robuste et vaillante, emplissant de ses cris le château de Schneeberg, où dix générations ne semblaient avoir vécu que pour résumer en elle tout ce qu'elles avaient possédé de beauté, d'intelligence et de force. Elle tenait de sa mère la délicatesse des traits, l'éclat du regard, la vivacité de l'esprit, — de son père, ces cheveux d'or, aux reflets fauves, qui, lorsqu'elle eut trois ans, couvrirent ses épaules de leur flot soyeux, la blancheur éblouissante du teint, la vigueur des membres. L'âge mit plus tard au fond de ses yeux noirs une expression d'ardeur indomptée, comme s'ils eussent réfléchi quelque chose du caractère âpre et sauvage de la nature au milieu de laquelle elle grandissait; mais il n'altéra pas la pureté du visage dont les lignes sévères, en se formant, révélèrent peu à peu, dans une beauté que seule l'alliance du sang gaulois et du sang slave avait pu produire, la volonté de fer, les emportements farouches, les instincts passionnés, encore invisibles sous l'ingénuité de l'enfant, mais qui devaient éclater plus tard avec une violence fatale dans l'âme de la jeune fille.

Geneviève avait obtenu de son mari la promesse de faire élever leur fille en France. Quand Vilma eut dix ans, le prince Malborg, fidèle à cette promesse, la conduisit à Paris, où devait être continuée son éducation. En arrivant, il descendit chez son neveu Bernard d'Argennes, qui pleurait encore son père et sa mère morts l'année précédente, à une courte distance l'un de l'autre, et qui, majeur depuis quelques mois à peine, venait de prendre possession de leur opulent héritage. Aussitôt qu'il eut renoué connaissance avec ce jeune homme dont il ne se souvenait que comme d'un enfant

entrevu à l'époque de son entrée dans la famille d'Éternay, Malborg s'attacha à lui. Quant à Vilma, dans les sentiments qu'elle éprouva pour son cousin elle mit dès la première heure toute la passion ingénue et ardente que peut contenir un cœur de dix ans. Emportée par la fougue d'une imagination qu'avaient développée outre mesure la tristesse et l'isolement de son enfance, cette petite fille poussa brusquement jusqu'à l'adoration son attachement pour ce fier jeune homme dont la mâle beauté la séduisit, et dont la bonté touchante, en descendant jusqu'à elle, la pénétra de toutes parts. Avec la ténacité qui domine et guide les jeunes intelligences, elle lui voua une tendresse ardente dont le caractère romanesque n'altéra ni la force ni la constance. Il lui semblait qu'elle l'avait toujours aimé et qu'elle l aimerait toujours. Au bout d'une semaine; elle le considérait comme un dieu. S'il parlait, elle l'écoutait ravie, troublée, les yeux attachés à ses lèvres, l'admirant, s'enthousiasmant pour sa parole ; si elle s'adressait à lui, c'était en tremblant. Bernard accueillit avec une gratitude mêlée d'un peu de surprise les témoignages du sentiment qui venait de naître dans cette âme précoce, mais sans en discerner l'extrême vivacité. L'enfant était originale et charmante : il ne tarda pas à lui vouer une paternelle affection, bien éloigné toutefois de se douter qu'elle le chérissait au point de donner sa vie pour lui plaire s'il l'eût exigée.

Quinze jours après l'arrivée de Vilma à Paris, son père, un matin, la présenta à la supérieure du Sacré-Cœur. Toutes les filles de la maison d'Éternay avaient été élevées dans ce couvent : la place de Vilma s'y trouvait marquée.

— Nous vous attendions, chère petite, lui dit la supérieure en l'embrassant.

Au lieu de répondre d'un mot ou d'un sourire à cette affectueuse caresse, Vilma garda le silence. Ses yeux noirs et profonds, brillants sous ses longs cils qui en voilaient l'éclat, conservèrent l'expression dure et triste qui leur était habituelle.

— Daignez l'excuser et vous montrer indulgente, Madame repartit le prince : elle a grandi toute seule, au fond d'un vieux château.

— Oui, je comprends ! c'est une petite sauvage : nous l'apprivoiserons ; nous en avons apprivoisé bien d'autres.

Ce fut dit simplement, doucement, avec l'expression d'une maternelle bonté : mais Vilma ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

— Mon cousin d'Argennes aura-t-il le droit de venir me voir? demanda-t-elle à la supérieure, sèchement, d'un accent où se devinaient la défiance et des révoltes prêtes à éclater, si la réponse qu'elle attendait était négative.

— Tous les jours, au parloir, mais avec l'agrément de votre père.

— Tu voudras bien? dis, fit-elle en s'adressant au prince.

Il donna son consentement, trop heureux de rendre à ce prix les amertumes d'une séparation moins cruelles à sa fille, que pour la première fois il allait livrer à des mains étrangères.

— Et moi ajouta-t-il, en embrassant Vilma, tu ne demandes pas si je pourrai, venir!

— Oh! toi, tu es le maître de ta Vilma, tu n'as besoin de la permission de personne, répondit-elle, tandis qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

Redoutant d'être séparée pour longtemps de son cousin d'Argennes, c'est cette peur qui l'avait rendue morne pendant quelques instants; maintenant elle était heureuse, apaisée, rassérénée. Quand son père s'éloigna, après avoir promis de revenir le lendemain et d'amener Bernard avec lui, elle l'embrassa, promettant d'édifier tout le monde autour d'elle par sa docilité et son ardeur au travail. Elle resta seule avec la supérieure. Alors, celle-ci, la prenant par la main, passa de son cabinet dans un vaste jardin tout embaumé du parfum des fleurs et de la fraîcheur des ombrages, que deux cents jeunes filles de tout âge remplissaient de leurs jeux et de leurs cris, sous la surveillance des sœurs. A l'aspect de la nouvelle, les petites et les moyennes accoururent pour la mieux voir. Elles formèrent la haie sur son passage, empressées, bruyantes, curieuses.

— Retournez à vos jeux, Mesdemoiselles, dit la supérieure avec une sévérité tempérée par beaucoup d'indulgence, la curiosité est un grave défaut.

Le groupe se dispersa, et la supérieure, entrainant toujours Vilma, continua son chemin, jetant à droite et à gauche son regard, comme si elle cherchait quelqu'un:

— Avez-vous vu Mlle d'Anisy? demanda t-elle à une novice qui passait à son côté, les yeux baissés.

— La voici, ma mère, répondit la novice, en désignant à quelques pas d'elle, parmi les grandes, une jeune fille qui se promenait sous les arbres avec une religieuse vieille et infirme.

La supérieure fit un signe à Mlle d'Anisy, qui accourut aussitôt :

— Ma chère Angélique, lui dit-elle, je veux confier à vos soins et à votre sollicitude la charmante enfant que je vous présente, Mlle Vilma Malborg, fille du prince Malborg et de cette pauvre Geneviève d'Éternay dont vous m'avez si souvent entendue parler. Jamais elle n'avait quitté son père, et je crois bien qu'elle garde un gros chagrin dans le cœur. Je vous charge de la consoler, de lui trouver des amies et de lui faire aimer le couvent.

— Oh ! ma mère, combien je vous remercie ! s'écria Mlle d'Anisy en recevant des mains de la supérieure, Vilma, qu'elle embrassa à plusieurs reprises. Venez, venez, mignonne, ajouta-t elle joyeusement, nous allons être heureuses ensemble.

Vilma suivit avec docilité sa protectrice, qu'elle regardait toute surprise, un peu défiante et sans parler ; mais la glace ne tarda pas à se briser, sous l'effort de l'affectueuse tendresse de Mlle d'Anisy, qu'avant la fin du jour Vilma commençait à chérir passionnément avec l'enthousiasme et la vivacité d'impression qui formaient le fond de son caractère.

Angélique d'Anisy avait alors dix-sept ans ; elle touchait au terme de ses études et devait quitter le couvent à la fin de l'année, afin d'aller vivre auprès de sa mère qui, depuis la mort du marquis d'Anisy, son mari, habitait la campagne aux environs de Poitiers. C'était une belle personne, brune, élégante et mince, avec un regard doux et bon, d'abondants cheveux noirs, une grâce aristocratique que l'âge développait peu à peu en la parant d'une séduction puissante. A une intelligence d'élite, Angélique joignait une âme droite et ferme, qui laissait pressentir qu'elle serait une femme supérieure, tout au devoir. Elle ne possédait peut-être pas le brillant éclat qui est le privilège de certaines créatures altières et fascine les esprits faibles ; mais elle possédait ce charme pénétrant qui enveloppe peu à peu, jusqu'à l'heure où il les domine victorieusement, les hommes sur lesquels il s'exerce. A un cœur avide d'un bonheur paisible et durable, elle aurait inspiré confiance, car il suffisait de la voir pour deviner en elle une âme qui ne devait se donner qu'une fois, et qui, quelle que fût la route suivie par sa destinée, resterait toujours fidèle au premier sentiment qu'elle aurait conçu. Vilma ne pouvait donc être confiée à de meilleures mains, et dès son entrée au couvent, elle ressentit les effets de la calme et douce influence d'Angélique.

Le lendemain, à l'heure de la récréation qui suivait le déjeuner,

elle fut appelée au parloir. Agitée et anxieuse, elle y courut : son père l'attendait; mais il n'était pas seul, Bernard d'Argennes l'avait accompagné. En le voyant, l'âme de Vilma s'épanouit, et la joie éclaira son visage comme d'un chaud rayon de soleil. Elle embrassa son père d'abord, Bernard ensuite, satisfaite et radieuse, dévisageant orgueilleusement celles de ses compagnes qui se trouvaient là, toute fière de la présence de cet élégant jeune homme venu pour elle, et sur lequel les grandes jetaient à la dérobée des regards chercheurs. A la première question que lui adressa le prince, afin de connaître l'emploi des heures qu'elle venait de passer loin de lui, Vilma répondit en chantant les louanges d'Angélique d'Anisy. Elle vanta sa bonté, sa beauté, son esprit, avec un enthousiasme dont la vivacité mit aux lèvres de Malborg un sourire et cette question :

— Où peut-on admirer cette merveille ?

— Je vais la chercher, s'écria Vilma, en s'élançant dans le jardin.

On la vit bientôt reparaître, entraînant vers son père Mlle d'Anisy, qui ne la suivait qu'à regret, presque confuse de subir son caprice, et dont la grâce impressionna vivement Bernard d'Argennes au point de le troubler d'abord. Il se remit bientôt cependant, et tandis que le prince remerciait Angélique pour les soins qu'elle prodiguait à Vilma, il admira les traits fins, le regard candide, la taille souple de cette jeune fille qui, la première parmi les femmes qu'il avait rencontrées jusque-là, venait de faire naître dans son cœur l'idée de l'amour. Cette courte entrevue décida de sa destinée.

La sollicitude dont Mlle d'Anisy entourait Vilma créa entre elle et la famille Malborg des relations étroites : le prince voulut connaître la mère d'Angélique. Au milieu de l'hiver, la marquise d'Anisy étant venue à Paris, il se fit présenter dans son salon. Peu à peu l'amitié qui unissait Angélique et Vilma resserra les liens qui s'étaient formés entre leurs parents. Lorsque vint l'époque des vacances, Malborg et sa fille furent invités à passer quelques jours au château d'Anisy. Bernard d'Argennes les accompagna. Il avait alors vingt-deux ans ; virilement élevé, accoutumé de bonne heure à l'étude, frappé au cœur par la mort de son père et par celle de sa mère, il était plus vieux par la maturité de l'esprit que par l'âge. L'amour qu'il ressentit pour Angélique tombant sur le terrain fécond de son âme vierge y fructifia rapidement, prit bientôt la physionomie d'une de ces belles passions qui survivent à la jeunesse et

suffisent à remplir une vie. Le prince Malborg, qui chérissait Bernard comme il aurait chéri son fils, fut le premier confident de ses aspirations et de ses soupirs. Il s'en ouvrit à la marquise d'Anisy.

— Si M. d'Argennes me fait l'honneur de demander ma fille, et s'il lui plaît, je n'ai aucun motif pour la lui refuser, répondit la marquise. A tous les points de vue, cette alliance me convient. Il me semble seulement que ces enfants sont bien jeunes pour se mettre en ménage, M. d'Argennes surtout.

— Il ne refuse pas d'attendre, répondit Malborg. Fixez vous-même le temps de son épreuve.

— Dans deux ans, il en aura vingt-quatre, et ma fille vingt. Si l'amour de M. d'Argennes a résisté à cette longue attente, je croirai qu'il m'offre toutes les garanties de bonheur que je cherche pour Angélique.

— Mais elle-même aura peut-être disposé de son cœur.

— C'est déjà fait, répondit Mme d'Anisy en souriant : elle aime M. d'Argennes, je l'ai deviné, et ce n'est pas d'elle qu'il faut craindre un défaut de constance.

Ainsi fut engagé l'avenir de Bernard. La marquise et sa fille passèrent à Paris l'hiver qui suivit cet engagement. Angélique avait quitté le Sacré-Cœur et n'y allait plus que pour voir Vilma. Bernard s'y rendait aussi dans le même dessein et choisissait de préférence les jours où il était certain d'y rencontrer Mlle d'Anisy. Ces visites, dont Vilma s'attribuait tout l'honneur et dont elle se montrait heureuse autant que fière, permirent à Angélique et à Bernard de se mieux connaître, de s'aimer plus ardemment. Ils ne s'étaient encore rien dit que chacun d'eux connaissait le secret de l'autre. Leurs yeux avaient parlé ; muets pour tout le monde, éloquents pour eux seuls. Un matin, dans le parloir du Sacré-Cœur, leurs mains se touchèrent plus fiévreusement que de coutume, et ils n'eurent plus aucun aveu à se faire. Vilma ne vit rien, et Mme d'Anisy, qui était présente, feignit de ne rien voir ; mais le lendemain le prince Malborg demanda officiellement pour son neveu la main d'Angélique : elle lui fut accordée sur-le-champ, le mariage fixé à l'année suivante, et dès lors les fiancés purent se parler de leur amour.

Ce fut pour eux un temps fécond en joies douces et délicates. Il n'était pas de jour qu'on ne les réunît, tantôt au Sacré-Cœur, tantôt chez Mme d'Anisy, tantôt dans le monde ou au théâtre. Comme leurs accords devaient rester encore ignorés, ils étaient tenus à beaucoup de prudence et de réserve. Ce fut pour leur tendresse

une excitation nouvelle qui la fortifia. Quand il résiste au temps et aux tentations que le monde place sur le chemin d'un homme jeune et beau, tel qu'était Bernard, l'amour devient indestructible. La marquise comprit qu'il serait trop cruel d'imposer à des soupirs si sincères une attente plus longue. Elle résolut d'abréger l'épreuve dont elle-même avait fixé la durée. Elle fit part de sa résolution à Angélique et à Bernard en leur annonçant que leur mariage serait célébré dans deux mois.

Le secret de leurs fiançailles avait été si bien gardé que personne autour d'eux ne le connaissait. Vilma elle-même l'ignorait. Malgré sa précocité, ce n'était qu'une enfant, et on la traitait comme une enfant. Quand la nouvelle du mariage fut devenue officielle, on ne se pressa même pas de la lui faire connaître. Elle l'apprit par une de ses compagnes. Ce fut pour son cœur un coup douloureux et inattendu. En quelques jours, les roses de ses joues s'évanouirent, le joyeux éclat de son regard s'éteignit ; elle devint pâle, triste, et lorsqu'elle vit Angélique, elle lui dit d'un accent dans lequel il y avait autant de colère que de chagrin :

— Est-il vrai que tu épouses mon cousin d'Argennes ?

— Oui, mignonne, c'est vrai, répondit Angélique. Es-tu contente de me voir devenir sa femme ?

— Non, car tu me le prends ! murmura Vilma durement.

Puis elle s'arrêta, regrettant d'avoir parlé. Sa réponse et son regard troublèrent Angélique, qui resta silencieuse, observant anxieusement l'expression de haine qui assombrissait peu à peu les yeux fixés sur elle. De nouveau, elle interrogea Vilma, mais sans pouvoir lui arracher une parole. D'abord péniblement émue, elle se rassura cependant, se raillant elle-même d'avoir commencé par prendre au sérieux la déclaration d'une fillette, et convaincue qu'il suffirait de quelques jours pour emporter bien loin de Vilma cette jalousie mystérieuse et inexplicable dont elle ne voulut parler à personne. Elle se trompait. Vilma cessa peu à peu de lui témoigner la confiance et l'affection nées du passé. Elle s'enferma dans un mutisme absolu que la présence même de Bernard ne put briser. Plus confiante et plus tendre envers son père, elle évita néanmoins de faire devant lui aucune allusion au mariage de son cousin. Seulement, la veille des noces, à l'heure où elle devait sortir pour assister à un dîner de famille que donnait la marquise d'Anisy, elle se déclara malade et se fit conduire à l'infirmerie. Elle y resta jusqu'au lendemain, malgré les alarmes du prince Malborg. Ce fut le seul

nuage qui plana sur le bonheur d'Angélique ; mais il se dissipa vite sous les baisers de son mari, dans les délices des premières tendresses, si douces à des cœurs amoureux.

Le comte et la comtesse d'Argennes partirent pour leurs terres du Vivarais dans la semaine qui suivit leur mariage. A dater de ce moment, six années s'écoulèrent, remplies pour eux d'une vie régulière, paisible, et d'une félicité non altérée. Chaque hiver les ramenait à Paris, et chaque printemps les trouvait pressés de partir, de retourner dans leur chère solitude, asile de paix et d'amour. Pendant ce temps, ils ne rencontrèrent Vilma qu'à de lointains intervalles. Elle continuait son éducation au Sacré-Cœur. Elle grandissait, devenait belle ; mais une mystérieuse et fière mélancolie voilait sa jeunesse, et, surtout en présence de son cousin, glaçait les effusions de son cœur, en enlevant à ces rares entrevues le charme et la confiance d'autrefois. Le bonheur est égoïste et aveugle. Le comte et la comtesse d'Argennes n'attachaient aucune importance à ces traits d'une nature violente, indomptée, qui se dominait assez cependant pour cacher ses sentiments et ses ardeurs. Dans la jeune fille, ils ne voyaient encore que l'enfant ; ils attribuaient ces tristesses à l'excentricité et aux caprices d'un caractère fantasque dont le temps seul pouvait corriger les défauts.

C'est sur ces entrefaites qu'éclatèrent les tragiques événements de 1870. Le prince Malborg et Vilma quittèrent Paris au mois d'août, après les premiers revers de nos armes, sans pouvoir adresser leurs adieux à Angélique et à Bernard qui se trouvaient alors dans le Vivarais.

Le comte d'Argennes, tant que dura la guerre, se conduisit en vaillant gentilhomme et en Français Il fit noblement son devoir, et quand, revenu sain et sauf des champs de bataille, il retrouva sa femme, qui n'avait cessé de pleurer et de prier en l'attendant, il comprit que son amour sortait de cette cruelle épreuve fortifié, embelli, poétisé, en état d'affronter les orages et maître de l'avenir. Quant au prince Malborg, retiré en Moravie avec sa fille, il ne parlait pas de retourner à Paris. Aux relations qui existaient entre son neveu et lui, les lettres succédèrent ; puis les lettres même devinrent rares. Vilma n'écrivait guère que deux fois par an, et le prince ne suppléait pas souvent à son silence. Il n'y a pas d'affection qui puisse résister à ce régime. Au bout de quatre ans, le souvenir de Malborg et de sa fille commençait à s'évanouir dans le cœur du comte et de la comtesse d'Argennes, quand ils reçurent la

lettre qui leur annonçait la mort du prince et qui devait avoir pour conséquence immédiate d'associer de nouveau la vie de Vilma à leur propre vie.

Vilma Malborg arriva à Paris un soir d'hiver. Angélique et Bernard, venus à sa rencontre à la gare, la reçurent à la descente du du wagon et l'emmenèrent à l'hôtel d'Argennes. C'est en voiture que furent échangées les premières effusions de trois cœurs heureux de se retrouver, et que Vilma exprima sa gratitude à ceux qui désormais allaient lui tenir lieu de famille. Elle fut à la fois éloquente et simple. Bernard ne put entendre sans émotion la voix harmonieuse qui lui adressait des remerciements et lui racontait, un peu tremblante, la mort du prince Malborg; mais cette émotion s'accrut encore quand, de retour à l'hôtel, il eut le loisir d'admirer dans un salon, sous la lumière des lampes, la fière beauté de Vilma. La jeune fille tenait tout ce qu'avait promis l'enfant. Elle était dans la splendeur de ses vingt-trois ans. Sa taille, aux lignes pures, avait la vigueur, la souplesse, l'élégance. L'expression un peu farouche de son regard s'affirmait intelligente et hautaine. La sombre couleur de ses vêtements de deuil accusait la blancheur de son teint, dans laquelle, comme deux flammes, brillaient ses yeux profonds, et éclatait en un trait de sang le vermillon des lèvres épaisses. La masse de ses cheveux mettait autour de son front une couronne d'or fauve qui achevait de rendre étrange et saisissante sa physionomie. Quant à son caractère, bien qu'il fût difficile de le juger en quelques heures, il semblait s'être transformé et assoupli, avoir perdu les aspérités d'autrefois. Du passé, du ressentiment que le mariage d'Angélique avec Bernard avait provoqué dans son cœur, elle ne conservait en apparence aucun souvenir; elle embrassait sa cousine sans trouble. Il leur parut qu'elle ressemblait à toutes les jeunes filles de son âge, et que ce qu'il pouvait y avoir d'extraordinaire et d'inquiétant en elle tenait uniquement à l'impression causée par sa beauté. Durant les jours qui suivirent son arrivée, elle s'efforça de les confirmer dans cette opinion. Dès le premier entretien sérieux qu'elle eut avec Bernard, et dans lequel il lui parla de l'avenir, elle se déclara prête à obéir, comme à des ordres, à ses conseils, disposée à accepter un mari de sa main. Elle le supplia cependant de ne pas la presser à se marier. Elle était encore tout ébranlée par le malheur qui venait de l'atteindre et elle souhaitait qu'une année au moins s'écoulât avant qu'on la poussât à prendre un parti et à choisir un époux.

— Si vous estimez que je suis dans votre maison une cause d'embarras, dit-elle, je me retirerai au Sacré-Cœur, où l'on ne me refusera pas l'hospitalité pour quelques mois. Cela vaudrait mieux que de m'engager dans des liens éternels sans avoir la certitude qu'ils m'offrent les conditions du bonheur.

— On ne vous pressera pas de nous quitter, ma chère enfant, répondit Bernard. Tant que vous vous trouverez heureuse auprès de nous, vous pourrez y rester.

Cette promesse la rassura, et elle s'abandonna confiante au bonheur de vivre sous le même toit que le comte d'Argennes. Comme elle était en deuil, elle s'y tint fort retirée pendant tout l'hiver et ne ne voulut être présentée qu'aux amis les plus intimes d'Angélique. Elle aspirait au moment où Bernard et sa femme partiraient pour le Vivarais. Elle se réjouissait en pensant que, loin de Paris et dans la solitude des champs, elle vivrait plus près de son cousin, qu'en ce moment même les exigences sociales éloignaient souvent d'elle.

En attendant, elle mettait son honneur à se rendre utile dans cette maison devenue sienne. Elle s'occupait des enfants, présidait aux soins qu'exigeait leur âge, partageait leurs jeux, voulant à tout prix gagner l'affection de Bernard et reconquérir la confiance d'Angélique qu'elle craignait d'avoir perdue lorsqu'au moment du mariage elle avait osé manifester son dépit. Sur ce point, elle se trompait, Mme d'Argennes était envers elle libre de toute rancune et ne se souvenait de sa colère que comme d'une colère d'enfant romanesque et capricieuse dont il n'y avait pas lieu de parler jamais, à moins que ce ne fût pour en rire. Elle n'eut donc aucune peine à se laisser toucher par les efforts que fit Vilma pour se faire aimer. Un mois après l'arrivée de Mlle Malborg à Paris, une étroite intimité régnait entre elle et Angélique. Autrefois au Sacré-Cœur, quand Mlle d'Anisy commençait à se parer des grâces et des attraits de la femme, Vilma n'était encore qu'une enfant, elles avaient vécu comme une mère avec sa fille ; maintenant elles vivaient comme deux sœurs. La différence d'âge ne s'accusait plus entre elles au même degré.

Il est vraisemblable que, parmi nos lectrices, plus d'une s'étonnera de l'ingénuité de Mme d'Argennes et inclinera à penser que, si cette créature, merveilleusement douée, mais innocente et pure, avait possédé une expérience égale à sa bonté, elle aurait mis un moindre empressement à ouvrir sa maison à la fille du prince Mal-

borg. Nous croyons en effet qu'une femme moins sûre de son bonheur aurait hésité à l'exposer aux terribles flammes de deux beaux yeux manifestement créés pour brûler les cœurs à leur gré et réduire en cendres les félicités les plus solidement établies; mais l'expérience n'est que par exception l'apanage de la jeunesse. Pour la posséder, il faut vivre, il faut souffrir. Mme d'Argennes n'avait ni vécu ni souffert : elle ne possédait pas l'expérience, et puis elle aimait son mari ; elle se savait aimée. Sa science des hommes et des choses se résumait en dix années dont toutes les heures ne revenaient à sa pensée que parées et embellies du souvenir de la plus exquise tendresse. Toutes ses espérances s'étaient réalisées, tous ses rêves avaient pris corps, et ses illusions, entretenues par la plus douce réalité, dominaient sa vie, l'illuminaient, brillantes étoiles d'un ciel dont aucun nuage n'était encore venu ternir la pureté. Pourquoi aurait-elle douté de la fidélité de Bernard? Quelle crainte pouvait-elle concevoir? Elle ouvrit sa maison, ses bras, son cœur à sa pire ennemie, sublime de confiance et touchante de naïveté.

(A suivre.) Ernest Daudet.

HUGO ET GUERNESEY

Il est assez compliqué de s'en aller de Paris à Saint-Pierre-Port de Guernesey, par Saint-Malo. Le voyage ne se fait pas tout d'une traite. Arrêt du soir et de la nuit à Saint-Malo — arrêt de la journée du lendemain à Jersey. En tout trois étapes, une étape de terre, deux courses de mer. Mêmes arrêts par Granville, Port-Bail, Saint-Brieuc. Il y a une autre voie, qui est celle de Cherbourg. De Cherbourg, on va directement à Guernesey, mais une fois par semaine seulement. Ne pas se tromper de jour, et ne pas trop s'éloigner du bateau, à l'escale d'Aurigny. Toutes ces prévisions et toutes ces précautions rendent le déplacement difficile à ceux des Français qui sont peu géographiques, peu marins, peu pratiques loin de chez eux — et mal pourvus d'argent. Car il y aurait bien une manière assez expéditive, ce serait d'aller de Paris à Guernesey en passant par l'Angleterre : c'est le chemin que prennent les lettres pressées. Mais cette méthode, comme les autres, est assez dispendieuse. Malgré les prix auxquels sont montées les gibelottes et les fritures, Saint-Mandé, Asnières, et autres localités, sont tout de même plus facilement abordables.

C'est fâcheux, cette série d'obstacles pour beaucoup, et cet obstacle principal pour le plus grand nombre, car il y a dans l'île anglo-normande de Guernesey, pour les gens de Paris, un attrait particulier, un aimant spécial fait pour agir sur leur sensibilité :

Hauteville-House, le maison de Victor Hugo.

On y est déja venu, on y vient chaque saison. Il y a sur la table, dans l'une des salles du rez-de-chaussée, un gros registre qui sera bientôt couvert de signatures. Mais la foule n'est pas venue, la

grande famille des lecteurs d'Hugo. C'est elle, après les Anglais en tournée, après les isolés de la politique, des arts, des lettres, c'est cette foule, cette masse anonyme, qui pourrait faire d'une telle habitation le but d'un pèlerinage.

Ce pèlerinage aura lieu, on peut l'annoncer avec certitude. Les prix de transport, qui ont déjà diminué, diminueront encore. On s'en ira loin, pour pas cher, par terre et par eau. Un départ de bateau coïncidera avec une arrivée de train, et des troupes de promeneurs s'en iront passer une journée à Guernesey entre deux séances de bureau, d'atelier ou de boutique.

Seulement, il y aurait peut-être urgence à se hâter pour décider cette course vers la nature et la poésie, si l'on veut donner une occasion de joie à une fraction de l'humanité qui a bien mérité qu'on lui fasse cette invitation au voyage, qu'on lui offre ce festin de l'esprit. Je veux parler de la population contemporaine d'Hugo, de tous ceux et de toutes celles qui ont pu entrevoir le vieux poète pendant les jours de sénérité et de respect qu'il vécut à Paris depuis l'année du siège.

Ce sont les fidèles obscurs, — ceux qui se hâtaient naïvement pour voir leur grand homme aux endroits où leur journal leur avait dit qu'il serait, ou qu'il passerait — ceux qui l'ont peut-être vu entrer à l'Académie, ou au Sénat, ou au théâtre de la Gaîté, le jour du centenaire de Voltaire, ou à l'Hôtel de Ville, le jour du premier bal, — ceux qui l'ont aperçu, installé en bonhomme sur une impériale d'omnibus, ceux auxquels on a dit brusquement : « C'est Victor Hugo ! » et qui en ont eu un coup au cœur.

Ce sont les acheteurs des livraisons à deux sous des *Misérables*, des *Travailleurs de la Mer*, des *Châtiments*, — ceux qui remplissaient les profonds étages en amphithéâtre des théâtres où l'on a joué *Hernani*, *Ruy-Blas*, *Lucrèce Borgia*, — tous ceux qui voulaient des belles phrases, des cris de poète, des idées simples et fortes. C'est à ceux-là, qui ne s'expriment pas par l'écriture, qui s'expriment au petit bonheur de la parole, qui montrent, par leurs interjections, leur enthousiasme, leurs yeux brillants de fièvre, qu'ils ont compris et qu'ils sont émus, — c'est à ceux-là aussi qu'étaient destinés les livres d'Hugo, les mêmes livres qui stupéfient les artistes, les rares, les méfiants et les dédaigneux. Ce sont les pèlerins attendus par la maison de Hauteville-House, dans l'île de Guernesey, au milieu des rochers formidables et des flots tumultueux.

Les passants de Paris, admis ainsi à défiler par les vestibules, les salles, les chambres, l'escalier du logis qu'habita le poète, connaîtraient au maximum l'impression particulière toujours éprouvée par la foule dans les endroits où il s'est passé quelque événement extraordinaire. Même là où elle ne sait trop le détail des faits, leurs causes, leurs conséquences, sur un champ de bataille dominé par une ruine, dans les galeries d'une abbaye ou d'un château, lorsqu'elle suit le guide et qu'elle essaye de s'assimiler la monotone explication, on a la sensation d'une bonne volonté infinie, d'une attention concentrée, d'un désir de savoir. Au long des salles d'un musée, au cours d'une promenade trop prolongée parmi les statues brisées et les vieilles toiles, il y a de l'ahurissement et de la fatigue. Mais le respect persiste, comme devant un mystère.

Dans la maison d'Hugo, les hommes et les femmes d'aujourd'hui auraient ce même recueillement qu'ils ont à Coucy et à Pierrefonds, au Louvre et à Cluny, mais l'inquiétude vague que l'on aperçoit dans les yeux errants, mais l'attitude d'ennui et de mélancolie disparaîtraient chez les visiteurs. Sûrement, ils éprouveraient un intérêt passionné à pénétrer chez celui qu'ils ont vu, qu'ils ont frôlé, auquel ils ont serré la main, ou qu'ils ont su, tout au moins, vivant parmi eux, dont la mort les a touchés comme une catastrophe personnelle, qu'ils ont veillé dans sa demeure et sous l'Arc de Triomphe, qu'ils ont conduit au Panthéon.

Ils entreraient attristés par la rue triste, par les pauvres arbres du seuil, et immédiatement ils connaîtraient le réconfort et la beauté de l'intérieur, la sombre richesse, le bois massif, la lourdeur des tapisseries, la lumière des miroirs. Ils s'en iraient, curieux, avides, de la salle à manger aux faïences claires à la chambre à coucher où se dresse le lit de Garibaldi, où Garibaldi n'a pas couché. Ils monteraient vers les réduits capitonnés et le belvédère où Hugo a écrit ses livres. Ils respireraient les fleurs du jardin. Ils reviendraient à la chaire des ancêtres, à la cheminée en forme d'H, au groupe de faïence de la Vierge et du Christ enfant qui porte le globe, avec cette inscription :

NOTRE DAME
DE BON SECO
VRS. 1756

— groupe et inscription que Victor Hugo a expliqués en ces quatre vers qui sillonnent la salle à manger :

> Le peuple est petit mais il sera grand.
> Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
> O liberté sainte au pas conquérant,
> Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Je ne crois pas à une déception pour ces visiteurs qu'il me plaît d'évoquer ici. La visite dans la maison d'Hugo, c'est une promenade dans son cerveau. L'harmonie de l'œuvre n'est pas rompue. C'est le poète qui a agencé toutes ces pièces, mis la main à tous ces meubles, voulu tous ces ornements et toutes ces inscriptions. Le romancier de *Notre-Dame de Paris*, le poète de la *Légende des siècles* sont présents à chaque instant.

La mer toute proche est encore retentissante des imprécations des *Châtiments*. Tous les paysages de l'île, tous les lointains de l'horizon surgissent dans le champ de la vision pour certifier les pages des *Travailleurs de la mer*. Il y a des livres écrits là que l'on ne pourra plus relire désormais sans avoir la sensation du vent qui passe sur la page, des rochers qui se dressent au bout des lignes, des mots colorés par la réverbération sous-marine. L'assaut de l'Océan est sur ces livres, il y a le déferlis, l'écume de la lame... L'œuvre ressemble à l'île, apparaît, dans l'imagination, fleurie, farouche, entourée d'eau.

Gustave Geffroy.

LE POSTE DES NEIGES [1]

(Suite.)

III

Dans sa petite baraque composée d'une chambre et d'une cuisine, Clerget, assis dans un fauteuil, méditait. Pas gaies, ses réflexions. Pas drôle, l'installation. Le lit de Formaly, les pantoufles de Formaly, la pipe de Formaly, une petite bibliothèque appendue au mur, une table, un miroir, une boîte de pharmacie, la tablette et les étriers du téléphone, quelques instruments de météorologie... C'étaient d'humbles pénates, un logis très modeste comme on en pouvait s'offrir dans ce désert de nuages, loin de tout être humain, loin du confort des villes. Une prison, somme toute.

Clerget contempla avec découragement le maigre papier à fleurs, isolé de la muraille par une couche d'air, derrière une tenture de toile. Il godait bizarrement, ce papier ; çà et là, on voyait s'enfler, disparaître des cloques, courir en relief comme un doigt caché, si bien qu'à certains moments la tapisserie semblait vivante. Un tapage se fit dans le plafond rembourré de mousse, une bataille de rats, sans doute. On frappait à la porte. « Entrez ! » cria-t-il. Les ronflements de Prost lui parvinrent du fond de la baraque des hommes; l'ordonnance s'était écroulé sur son lit, et on le laissait dormir tout son saoûl. Avec l'homme de service, qui faisait froid à voir en ses effets de toile sous lesquels se dissimulait le vêtement de drap, un air glacé pénétra dans la pièce. On eût dit que le poêle de faïence cessait de chauffer, la bouillotte du thé de ronronner. Mais l'homme avait remis du bois dans le feu ; le poêle repartit de plus belle, la bouillotte chanta ; malgré la mauvaise humeur de Clerget, un peu d'intimité, de bien-être se répandirent. Quand il eut savouré deux tasses d'excellent pékao à pointes blanches et

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 9 décembre.

grignoté quelques biscuits, en attendant le déjeuner, la situation lui apparut moins désespérée. L'insouciance de son âge reprit le dessus. Il secoua sa courbature, purgea la pièce des souvenirs trop intimes de Formaly, et, s'étant débarbouillé et brossé, il commença son inspection.

Le caporal Wacogne, un géant velu, aux mouvements souples d'ours des montagnes, le guidait avec des gestes prévenants, des réponses courtes, mais nettes, à chaque question, un sens pratique qui apparaissait dans les moindres choses et révélait, sous le soldat discipliné, le paysan observateur et réfléchi. Depuis trois jours, il parait à tout, en dirigeait tout. L'arrivée du lieutenant le déchargeait ; tout en gardant un reste d'importance, il en était bien aise.

Clerget se rendit compte de la disposition topographique. Le poste de Lussan était situé sur un promontoire, se détachant de l'arête principale, à l'est du col d'Armeline, et s'avançant d'une centaine de mètres dans un ravin. Exposé ainsi au heurt des deux vents dominants de la région, la Vanoise et la Lombarde, il se cramponnait à la roche, en plein melstrôm des tourmentes. Le caporal attira l'attention de Clerget sur des oiseaux qui venaient de se poser à quelque distance des baraques :

— Des Alpins. Signe de mauvais temps. Par contre, les choquarts se cachent.

Les choquarts, expliqua-t-il, sorte de corbeaux noirs à bec et pieds jaunes, abondaient dans ces parages. Clerget s'étonna de la prédiction de Wacogne. L'horizon crépusculaire était d'un vert gris pâle, le froid sec et piquant ; un silence de mort régnait sur ce désert de neige. L'air qui s'exhalait du ravin était chargé d'émanations.

— Ça sent le vent, dit Wacogne.

Clerget cherchait des yeux la frontière. Au sud et à une distance de 40 mètres, un poteau placé sur un mamelon, l'indiquait. Mais on n'avait des baraques aucune vue sur l'Italie.

— Du mamelon, on aperçoit le versant italien jusqu'à 2 kilomètres, dit Wacogne, et les baraques italiennes de la pointe Ezella. Les Italiens les ont visitées en novembre. Il y avait un lieutenant et dix hommes.

Clergé ne répondit pas. Il songeait à l'*Ennemi*, se demandait par où il déboucherait. Jeu d'enfant, qui en ce moment semblait puéril, mais qu'un hasard pouvait demain rendre tragique. L'enne-

mi arriverait là-bas, sans doute, au tournant du ravin, à l'abri de ce massif que protégeait un couvert de sapins drus. Et ces mots mystérieux, la frontière, l'ennemi, réveillaient en lui d'obscures énergies, d'héréditaires gloires, des humiliations aussi, hélas! toute la grande leçon de l'histoire. Il se sentit placé là, en sentinelle avec une poignée d'hommes qui barrerait le passage. Des souvenirs classiques se réveillaient en lui... Léonidas aux Thermopyles, Bonaparte franchissant le Saint-Bernard... Oui, une belle mort sur ce coin de terre farouche, en cette gorge sauvage par où s'ouvrait la patrie! Mais, en attendant, il fallait vivre, et pour cela ne pas attraper de pleurésie. Brr! quel froid!... Alors il examina son petit royaume militaire.

Outre la baraque d'officiers, le poste comprenait quatre baraques de troupes aménagées pour quarante hommes. Mais deux seulement étaient utilisées en chambrée, les autres servaient de magasins aux vivres. Ces baraques avaient le toit élevé et très en pente, de façon que la neige, au lieu de s'y amonceler, glissât. — Mais, dit Wacogne, les cheminées fonctionnaient mal, bien qu'on déblayât à l'entour, après chaque tombée de neige; les gouttières avaient inondé une baraque.

Clerget visita l'écurie. Elle était exposée à tous les vents, protégée cependant par une couche de gazon sur la toiture et enveloppée d'un gâchis de fumier et de terre. Elle abritait, depuis que le mulet ne montait plus au poste, trois moutons, une chèvre et des lapins. Clerget fut surpris de trouver là ces pauvres bêtes. L'odeur d'étable lui causa un trouble. Dépaysé pendant une seconde, il se revit en Normandie, dans la ferme d'un de ses oncles. La chèvre lui léchait la main, cette caresse l'émut.

— Négresse! appela doucement le caporal en taquinant la barbe de la chèvre et en lui tirant les cornes. — Négresse! Et ce ton câlin étonnait chez lui; on eût dit qu'il parlait à une femme.

Clerget flatta le cou de la bête. Donnait-elle du lait?

— Un litre et demi par jour, dit Wacogne — il sourit — pour le café au lait du matin. Mais on a beau nourrir les moutons, ils n'engraissent pas.

Clerget donna un rapide coup d'œil aux magasins, à la remise au bois, puis à la forge; elle servait d'abri pour la viande fraîche; il s'informa de la poudrière, située à 300 mètres de là, trop loin, jugea-t-il, et consistant en un coffrage en bois, placé dans une excavation creusée en plein roc. La citerne? Un canal la mettait en

communication avec un petit lac voisin : mais l'hiver, elle était inutilisable. Heureusement, il y avait deux fontaines dans un ravin. Des cabanes en maçonnerie les abritaient. Tous les jours, avec un tonneau à bras, on faisait la corvée de l'eau.

— Voyons les chambres, dit Clerget.

D'abord celles des sous-officiers. Quatre lits de camp y alignaient leurs couvertures grises, bordées d'un drap de grosse toile. Des tables et des chaises de bois fabriquées au poste la meublaient sommairement.

Wacogne poussa la porte de la cuisine; une bonne odeur de rata et de pain cuit s'exhalait; le cuisinier tournait la cuiller dans une énorme casserole, un soldat pétrissait le pain en grosses miches de pâte pareille à du mastic; un autre homme l'enfournait avec une pelle. Clerget goûta la soupe, examina le four en flamme qui teignait de rouge la bonne figure de l'aide-boulanger, un petit soldat poupin comme une fille. Puis il passa dans la pièce des hommes. On guettait son apparition. Quand Wacogne cria : Fixe! — les chasseurs, debout au pied de leurs lits, s'immobilisèrent. Les couchettes occupaient une moitié de la pièce, l'autre était réservée aux tables, bancs, buffet, poêle, aux planches à pains, aux bagages et aux râteliers d'armes. Un à un, Clerget interrogea les hommes, les regardant dans les yeux, leur parlant d'un ton cordial, cherchant à se mettre de suite dans la mémoire leurs noms et leurs visages. Plus tôt il les connaîtrait, plus vite il aurait action sur eux et les tiendrait en main.

Une figure le frappa d'abord, plus fine, plus expressive que les autres, d'une pâleur plus délicate; deux yeux pensifs de Breton têtu; quelqu'un avec qui il pourrait parler, peut-être, et que, visiblement, sa manière d'être classait à part. C'était un étudiant en médecine, faisant dans le poste fonction de médecin auxiliaire : il s'appelait Susbielle.

— Le fils du médecin-major au Val-de-Grâce?

— Oui, mon lieutenant.

— Mon père a beaucoup connu le vôtre autrefois. Vous vous plaisez ici?

— J'ai demandé à venir; comme ça, j'ai du temps pour mes études.

— Et pas trop de distractions? fit Clerget en souriant.

Il ne croyait pas si bien dire ; le jeune homme ayant fait quelques folies, scandales de femmes et dettes de jeu, les expiait dans cette

réclusion rigoureuse qui était, pour sa jeunesse avide de plaisir, une cruelle pénitence.

Une tache brune gâtant un visage broussailleux fixa ensuite dans le souvenir de Clerget le nom du chasseur Adam. Il associait celui du chasseur Fourquemin à la forme d'un cube, et c'est bien sous ce sobriquet que, carré de partout, taillé en billot, épais et dur comme chêne, Fourquemin était surnommé : « le Cube » !... Le chasseur Rigal avait une tête de lévrier, Tétard gardait, par suite d'une coupure, la main prise dans une compresse de toile. Les autres noms : Guiot, Leloustre, Dubois, Sainjoire, Macario, Abel, etc., Clerget les retint, mais sans pouvoir les adapter, d'une façon précise, à leurs possesseurs. Tous ces visages se brouillaient. Il emporta de la chambrée une impression d'ensemble favorable à ces gaillards solides, frustes pour la plupart, mais, dans la diversité des caractères, empreints tous d'un fort pli militaire. Vigoureux, sains, énergiques, ils ne semblaient pas avoir la promptitude des fourmis noires de Provence, ni la finesse des Normands blonds: quelque chose de rude perçait dans leur maintien, à travers leurs visages façonnés à coups de serpe; mais leurs yeux regardaient bien en face; c'étaient de purs hommes de montagne, sobres, simples, avisés, graves. Tous s'étaient offerts pour ce service volontaire. Plusieurs avaient déjà passé l'hiver précédent dans un poste des neiges.

Rentré dans sa baraque, Clerget eut le plaisir d'y trouver son couvert mis.

— Mon lieutenant déjeune? demanda l'homme de service.

Il apporta les plats : sardines à l'huile, ragoût aux pommes de terre, carottes sautées, noix et raisins secs. Clerget fit honneur au menu; ensuite, bien calé dans son fauteuil, il but son café à petits coups; l'envie lui vint de fumer une pipe, il en possédait dans son sac une excellente, en merisier. La pipe, qu'il n'eût pas fumée à Chambéry, à cause de son odeur forte — passe pour la cigarette! — la pipe du coin du feu et de rêverie solitaire lia de ses spirales de fumée bleue l'âme flottante de Clerget à l'intimité indécise de la petite chambre. Il boudait encore contre lui-même, ne voulait pas s'avouer qu'il aurait pu être plus mal, par exemple dans la neige friable, à escalader la montée raide. Mais une tiédeur l'enveloppait, le bien-être de la digestion opérait quand même, il s'assoupit.

Prost, en entrant deux heures après, le réveilla. Il avait un air si malheureux de chien perdu, que Clerget se mit à rire ;

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— La cantine de mon lieutenant.

— Tu oublies qu'elle est égarée ?

La stupeur de Prost était sincère. Tout avait fui dans sa mémoire. Il ne se rappelait rien, ni l'ascension d'Uxeloup, ni celle de Lussan, pas même d'avoir perdu conscience en route. Clerget lui tint un petit discours de circonstance, fit appel à son amour-propre, essaya de lui remonter le moral. Prost l'écoutait avec une mine absente où se lisait le regret des heures de flâne au Jardin public, des rendez-vous avec la jolie bonne du capitaine Lançon. Clerget, agacé, le congédia pour se plonger dans l'examen des papiers administratifs. Il apprit, avec un intérêt qu'il n'eût pas soupçonné auparavant, que les approvisionnements constitués le 1er octobre représentaient :

Biscuits	327	kilos
Viande de conserve	305	—
Lard salé	100	—
Farine	4 028	—
Sel	55	—

Pourvu qu'il ne fonde pas, tout ce sel ! Gare l'humidité !

Huile	120	litres
Vermicelle	95	kilos
Moutarde	40	boîtes
Macaroni	95	kilos
Vin	4 060	litres

L'évaluation de ce qu'on avait consommé jusqu'à ce jour, 15 décembre, le rassura. Le poste ne mourrait ni de faim, ni de soif ! Et les légumes ? Il tint à vérifier leur amoncellement en cave.

Choux	500	kilos
Carottes	225	—

Pas mauvaises, les carottes sautées de ce matin !

Navets	210	kilos
Oignons	320	—
Pommes de terre	4 000	—

Diable ! on pouvait en manger à tous les repas et à toutes les

sauces, il en resterait encore qui pourraient germer au commencement de l'été; Clerget continua son relevé :

Poivre	4 kilos
Fromage	145 —
Pruneaux	42 —
Rhum	65 litres
Thé	5 kilos
Pétrole	125 litres
Savon	32 kilos
Bois	41 000 —

De quoi se chauffer! Brr! C'est qu'il fallait se défendre! Il avait regardé tout à l'heure le thermomètre; le froid l'avait fait descendre à — 23°. Une température polaire! Et Clerget, anxieux, de s'assurer de la manière dont on conservait les denrées; question de la plus haute importance. Le caporal Wacogne l'éclaira : les oignons et les choux pouvaient subir la gelée sans inconvénient; on pouvait aussi permettre au vin, à l'huile, au vinaigre de se congeler, à condition de faire dans les récipients un vide égal au dixième de leur contenu. Les pommes de terre, les carottes et les navets demeuraient à l'ombre, enfermés dans une cave dont les parois et le fond avaient été garnis d'une couche de paille. Quand Clerget n'eut plus rien à apprendre à cet égard, la fabrication du pain requit son attention particulière. On le cuisait au poste, en moyenne quatre jours sur cinq. Puis la lessive. Un chasseur en était chargé. Était-ce tout? Non, Clerget dut se plonger dans les paperasses d'habillement, s'assura que chaque homme possédait en bon état les tenues n° 2 avec manteau, n° 3 avec capote, deux collections de treillis. 2 paires de brodequins, 1 paire de souliers de repos, 2 paires de bandes molletières, 1 couverture de laine, 1 jersey, 3 chemises, 2 caleçons, 2 ceintures de flanelle, 2 cravates, 3 mouchoirs, 2 serviettes, 1 sac de petite monture complet. Wacogne porta à sa connaissance que Fourquemin, dit « le Cube », répugnait à porter sa ceinture sur l'abdomen, et qu'à son avis les hommes avaient une tendance à se couvrir trop dans l'intérieur et pas assez au dehors.

Clerget, dans son zèle de prise de possession, traça les menus des repas pour une semaine. Wacogne lui signala la préférence des hommes pour les viandes de conserve et de lard salé. Tous les soirs, de la salade; elle était bonne aux gencives. Clerget, pour sa bienvenue, accorda un quart de vin supplémentaire au dîner.

Il explora alors les petits métiers indispensables du poste, l'établi du charpentier, la forge; interrogea le cordonnier, le boucher, le barbier. S'étant aperçu que les chaussures entretenues par l'homme de chambre étaient humides, il défendit de les sécher à la chaleur du poêle, ce qui racornissait le cuir et sentait mauvais, il prescrivit qu'on les bourrât de foin sec.

Rentré dans sa chambre, il appela le médecin auxiliaire, Susbielle, et l'interrogea. L'état sanitaire était excellent, la boîte de pharmacie très suffisamment approvisionnée; on n'avait pas eu à y toucher encore, sinon pour mettre un peu d'eau phéniquée sur la coupure du chasseur Tétard. Clerget, après avoir causé obligeamment avec le jeune homme, estima qu'une petite visite à la chambrée, qu'une courte conférence morale improvisée ferait bien, achèverait de les mettre tous en contact et en confiance.

Les différentes corvées venaient de rentrer et de se changer : on avait allumé les lampes à pétrole, l'heure du dîner approchait.

Clerget s'assit à la table du milieu, recouverte en hâte d'une couverture de lit. Le sentiment de sa responsabilité lui causait une satisfaction obscure. Il devait s'intéresser aux besoins de ces braves gens; par un effort constant, il devait solliciter ce qu'il y avait de bon en eux, soutenir leurs volontés, refréner les penchants naturels, qui portent à la paresse, à l'incurie, à la discorde. Il devait rapprocher leurs âmes, s'efforcer avec elles vers un but commun. S'il éprouvait tout cela de façon imprécise, il l'éprouva néanmoins assez pour être ému.

Les galons ne furent plus à ses yeux un signe de supériorité, mais une marque d'honneur, qui l'obligeait à remplir son devoir, tout son devoir, si ennuyeux, si pénible qu'il fût. Sous l'empire de cette idée, il sut trouver quelques paroles droites, justes, qui firent impression sur ces hommes simples. Il parla de leur chef Formaly, comme il devait, lui rendit hommage; puis il les entretint de leur rôle, sur ce haut poste frontière, des dangers matériels à éviter, des précautions à prendre. Et, à mesure qu'il leur disait ces choses, il voyait sa conviction se refléter sur ces rudes visages, il se persuadait lui-même, croyait que « c'était arrivé ». Et pourquoi pas ? Sans la foi, disait Schlem...

Clerget, satisfait de ce début, dîna avec appétit, but du thé, fuma sa pipe, les pieds — ma foi, tant pis! — dans les pantoufles de Formaly. Infatigable, il prépara le tableau de travail du lendemain, jusqu'à dix heures apura des comptes, et s'endormit enfin le

dernier, d'un sommeil de juste, dans sa cabane de Robinson, à la rumeur du vent qui faisait craquer les toitures et lui donnait l'illusion d'être en mer, sur une barque secouée par la grande brise du large.

IV

Son zèle pendant douze jours ne faiblit pas. On voyait Clerget partout à la fois. Il se révélait actif, débrouillard, savait commander, savait se faire obéir. Besogne facile du reste : les chasseurs du poste, pris parmi les meilleurs sujets, ne demandaient pas mieux que d'appliquer leur énergie à des travaux utiles. Peu ou point de théorie, pas d'exercices militaires ; aussi bien tous ces hommes étaient instruits. Le labeur constant était la lutte contre le froid, la neige, l'hostilité des lieux et du climat. Occuper ses alpins, ne jamais laisser l'ennui les engourdir, voilà quel était le souci perpétuel de Clerget. Il s'y donna corps et âme, trouvant du nouveau, de l'inconnu à cette vie sauvage, une fierté dans son isolement, une satisfaction dans son rôle de chef. Avec quelle ponctualité il rédigeait son rapport de dizaine, avec quelle impatience il attendait le retour des courriers quotidiens! le téléphone aussi l'amusait; à l'aide de ces minces fils fragiles il se sentait en communication avec le reste du monde. La directrice des postes d'Uxeloup correspondait avec lui. C'était une vieille pauvre fille, laide et grêlée, mais la voix était une voix de femme, jeune et aigrelette, qui, tous les matins, à son gai : « Bonjour, Mademoiselle, vous allez bien? » répondait, déformée un peu, comiquement nasillarde : « Merci, Monsieur, et vous-même?... Ils échangeaient quelques propos, souvent insignifiants, mais qui apportaient à Clerget l'écho de la vie. Puis il pouvait causer parfois avec son camarade Bermud, du poste de Challiers ; il était également relié aux forts de Légilan ; seulement les communications restaient précaires, à la merci d'une variation atmosphérique trop brusque, d'un coup de vent qui arracherait les poteaux.

Le journal de Clerget, tenu au courant, où il consignait les menus événements de sa vie, l'intéressait aussi. Enfin ne recevait-il pas de bonnes lettres de Gaby, de loin en loin un mot de camarade? Berc lui avait fait tenir le *Petit Savoyard :*

« ... *On regrettera aux réceptions mondaines de cet hiver l'absence du lieutenant Clerget, envoyé au poste de Lussan (2.470 mètres d'altitude), en remplacement du lieutenant Formaly gravement blessé. Tous nos souhaits les meilleurs accompagnent le jeune et brillant officier dans sa nouvelle résidence, où il saura se montrer digne de la réputation du 32e bataillon alpin.* »

Clerget, avec la feuille tordue, avait allumé sa pipe. « Haussois du Lausset va triompher de nouveau », avait-il pensé en haussant les épaules... Puis il songea : « Il y avait une allusion énigmatique dans la lettre de Berc. Est-ce que ce gros réjoui réussirait vraiment auprès de la petite Mme Aubry? Bah! qu'est-ce que ça peut me faire?... » Pourtant, pendant deux jours, cette idée le taquina, mouche importune posée sur le front et qu'on chasse, d'un plissement de sourcils.

Un matin, la sonnerie du téléphone tinta :

— Allo ! allo ! Bonjour Mademoiselle ; comment va Formaly?... (C'était une de ses questions habituelles.)

— Monsieur Formaly et ses trois hommes ont été évacués hier soir sur Chambéry. Ils étaient trop mal soignés ici. Ils sont partis en meilleure santé. Espérons qu'ils vont se rétablir vite.

De tout cœur il escorta de ses vœux son camarade ; pauvre Formaly, certes il allait se rétablir ! A Chambéry, tout le monde serait aux petits soins pour lui... Et, sans savoir pourquoi, Clerget à cette idée devint triste. Il attendait une lettre de Gaby, elle ne vint pas. Il se rappela le plaisir que lui avait causé l'arrivée de sa cantine et de son nécessaire de toilette ; avec quelle indifférence il en contemplait aujourd'hui les pièces de cristal et d'argent chiffrées H. C. ! Clerget se sentit du vague à l'âme ; par lents et insidieux circuits, le spleen qui tournait autour de lui l'enserra, le paralysa. La crise commençait.

Ce jour-là, il assista au dépeçage de la viande. Elle avait pris au froid une consistance si grande que le cuisinier dut la débiter à coups de hache ; on eût dit un bloc de bois violacé ; cette couleur déplaisante fit faire la grimace à Clerget : il vit la même répugnance allonger en moue la lèvre du grand Gattolat qui passait. Au déjeuner, la chair était extrêmement coriace, le cuisinier sans doute ayant négligé de la faire dégeler dans l'eau avant de la cuire. Prost lui servit ensuite des carottes sautées. Encore ! il y en avait avant-hier. Clerget constata qu'il ne les aimait plus : un cheveu, qu'il trouva au bout de sa fourchette, acheva de lui couper l'ap-

pétit. Le café lui parut clair, sa pipe amère : vraiment on avait rembourré le fauteuil avec des noyaux de pêche ; le papier de la tenture semblait atteint de la danse de Saint-Guy. Et les rats, cette nuit, l'avaient-ils assez empêché de dormir, avec leur sarabande ? Clerget se sentit la tête vide, les idées éparses : il éprouvait une soif intense, et la tristesse qui l'envahissait de seconde en seconde se confondait en lui avec une sorte de lâche torpeur.

Lui qui, chaque jour, surveillait l'arrivée du courrier, y fut cette fois indifférent. Il n'alla pas, selon son habitude, caresser la chèvre noire, lui porter le reste de son pain. Wacogne l'entretint encore du mauvais fonctionnement des cheminées : on avait dû éteindre le poêle, tant la fumée se répandait dans les baraques. Clerget l'écouta distraitement, eut un geste vague ; il n'y pouvait rien. Pas sa faute si les cheminées étaient mal construites ou si le vent changeait. Mécontent de lui, il se sentit mécontent des autres, rappela Wacogne pour lui dire d'un ton sévère que l'on devait entretenir avec une extrême propreté les abords du poste et désinfecter chaque jour — « cha-que jour ! » — les sentines. Il chapitra vertement son ordonnance qui, au lieu de balayer complètement la chambre, entassait d'un coup de balai la poussière sous le lit. Prost, dont les bras gourds, les épaules raides, toute l'attitude d'emplâtre exprimaient l'inertie la plus résolue, dit sourdement :

— Je ne peux pas faire d'efforts, mon lieutenant, je suis perclus.

— Qu'est-ce que tu dis !

— Je suis perclus de rhumatismes.

Clerget leva les bras au ciel, c'était complet. Il appela Susbielle, à qui la veulerie de Prost n'avait pas échappé. Défiant, le médecin auxiliaire examina son malade. Prost, concentré et sournois, baissait les yeux. On voyait les deux ruses aux prises.

— Où avez-vous mal ?

Chaque fois qu'on lui palpait le bras, l'ordonnance poussait un gémissement, ramenait bien vite son coude au corps. Susbielle prescrivit un liniment. Prost, soucieux, fila sans rien dire.

— Est-ce qu'il est vraiment malade ? demanda Clerget.

Susbielle hocha la tête, sceptique. Il cherchait dans la boîte de pharmacie les médicaments nécessaires. Clerget remarqua sa pâleur, son air de tristesse.

— Et vous, Susbielle, ça ne va donc pas ?

Confus, le jeune homme sourit et, sans répondre, baissa la tête.

— Voilà plusieurs jours que je vous observe, fit Clerget d'un ton

obligeant, comme il l'eût dit non à un soldat, mais à un égal. Vous avez beau, tous les soirs, vous accouder sur vos bouquins, je sens bien que votre pensée est ailleurs. A Chambéry, hein...

Susbielle devint très rouge, une détresse emplit son regard qui se détourna. Oui, la nostalgie le rongeait des plaisirs que ni or ni argent n'eussent pu lui procurer ici, et dont la gymnastique fatigante de sa vie ne parvenait pas à lui faire passer le goût irritant. Affiné, nerveux, il avait la sensualité dans les moelles; elle résistait à cette cure d'air glacial. Il passait cinq ou six jours à travailler, ne pensait plus qu'à ses examens, sa carrière, son avenir. Puis l'image de certains yeux, la saveur des baisers, la douce forme d'un corps venait l'obséder. Le fantôme luxurieux de sa jeunesse ivre de sève et de désir tournoyait devant lui. Il pensait à sa maîtresse, cette Clara dont la bouche savoureuse comme un fruit l'affolait, aux dettes qu'il avait contractées pour elle et qu'il était près de faire encore. N'avait-il pas songé à déserter pour aller vivre avec elle à Bruxelles ou à Genève? Il savait pourtant ce qu'elle valait la « Salamandre », comme on disait au quartier latin. Elle avait pris sur lui un empire extraordinaire, et il se consumait pour cette femme, qui possédait, dans chacun de ses gestes, l'attrait damné du vice.

Clerget ne pouvait savoir tout cela, mais il devinait, par analogie, un peu du mal qui tourmentait l'étudiant. Lui-même, insomnieux, était, depuis trois nuits, hanté par le souvenir de Gaby. Il revoyait sa nuque blonde et ses bras frais. Il évoquait, avec la répulsion qu'on a pour une limace, la figure flétrie du baron Giraud. Cet homme était riche et ne lésinait jamais avec ses caprices ! Pourquoi l'avait-il rencontré dans l'escalier? Bah ! il n'allait pas suspecter Gaby !... Les nièces trop jeunes de la dentiste de l'entresol expliquaient tout. N'importe, ce n'est pas sans dessein que le vieux rôdait par là. Et de songer que rien maintenant ne l'empêchait d'importuner Gaby, s'il le voulait, de ses offres, de ses promesses, de ses cadeaux, Clerget éprouvait une irritation et un dégoût. Il doutait des femmes, de toutes les femmes. Parti l'amoureux, sitôt la porte s'ouvre au nouveau venu. Il fit l'esprit fort : Gaby ne le remplacerait pas, si elle le remplaçait... Son amour-propre souffrant hésita entre deux maux : quel choix blesserait le moins sa vanité? si Gaby prenait un jour le baron, ou si elle préférait un jeune homme, un camarade de Clerget, par exemple? Allons, à quoi bon se tourmenter? Gaby, après tout, était libre, libre, libre.

Elle lui avait donné une jolie tendresse, il lui avait fait un sort enviable; ils étaient quittes. N'importe, il souffrait.

Tout cela, l'idée ne lui serait pas venue de le confier à Susbielle. Celui-ci, pourtant, avec sa finesse instinctive, pressentait que le lieutenant, de son côté, devait souffrir de la même nostalgie, soif de vivre rentrée, jeunesse contenue à qui l'amour est un impérieux besoin. Ils ne se dirent rien, mais ils se devinèrent un besoin de tendresse égal, et, comme pour sceller la sympathie qui naissait entre eux, Clerget prit son étui à cigarettes et le tendit tout ouvert à Susbielle, d'un geste qui, sans les oublier, égalisait les distances.

Les rhumatismes de Prost empirèrent. Les frictions de baume Fioraventi n'y firent rien, les sacs de cendre chaude non plus; le salycilate de soude lui donna des névralgies atroces. Il passait les journées étendu sur son lit, droit comme une momie, les yeux seuls vivants dans une face contractée; lui fallait-il se lever, il semblait en verre, se tenait les genoux comme s'il avait peur de les casser, grimaçait affreusement, voûtait son corps rigide qu'il préservait soigneusement des contacts. Et cependant, ni Susbielle, ni ses voisins de lit ne croyaient à la sincérité de sa maladie. Il devait simuler, dans son espoir tenace de renvoi à Chambéry. Clerget se refusait à croire possible une telle fourberie, quand soudain Susbielle parvint à la démasquer; il lui suffit de dire à Prost:

— Vous partirez demain avec le courrier. Vous êtes trop malade pour rester ici. Vous rentrez au corps.

Une joie diabolique se peignit sur le visage de Prost: enfoncée, la reclusion au poste! Bientôt les promenades sur le jardin public, et Marie, la bonne du capitaine Lançon... Il lui fallut toute sa raison pour ne pas manifesser son ivresse en faisant la culbute sur son lit. Cinq minutes après, Clerget le surprenait bourrant son sac avec une agilité singulière, courant comme un fou dans la chambrée et esquissant un pas de gigue en criant: « Y a du bon pour la classe! » au milieu du dédain un peu ironique des camarades.

— Prost! fit la voix sévère de l'officier. Et vos rhumatismes?

Le tonnerre tombant au milieu de la salle n'eût pas médusé autant l'ordonnance.

— Vous préparez vos jambes pour déguerpir? Vous avez du nerf maintenant? Plus que vous n'en aviez pour grimper jusqu'ici, hein?

Prost, blême, balbutia; les chasseurs attentifs, immobiles, écoutaient; leurs expressions étaient parlantes; Clerget en saisit rapi-

dement quelques unes! Le Cube semblait dire : « Ça n'est pas volé ! » Le grand Gattolat réprimait un ricanement, le petit Michel semblait indigné d'une pareille frime, le chasseur Tétard ouvrait d'énormes yeux stupéfaits.

— Vous n'étiez pas malade, reprit Clerget, vous jouiez la comédie, vous vous dispensiez de tout service, vous laissiez la besogne à vos camarades. C'est honteux, pour un soldat, et vous méritez une punition sévère.

Un silence régna, où l'on eût entendu voler une mouche.

— Je ne vous infligerai pas, reprit le lieutenant, les huit jours de prison que mérite votre ignoble conduite. Vous serez châtié autrement. Vous avez voulu vous dérober au devoir de servir le pays avec vos camarades, dans un poste d'honneur. Eh bien, ce sont vos camarades qui ne veulent plus de vous! Moi, votre chef, je vous renie. Ici, nous n'avons pas besoin de fricoteur, de traîne la-patte et de comédien. Ici, chacun travaille, chacun s'aide, chacun concourt à l'intérêt commun. Je n'ai pas besoin de vous, je vous chasse. Bouclez votre sac!

Prost, écrasé d'humiliation, leva la tête ; son joli visage était bouleversé. Les vérités qu'il entendait frappèrent sa dure écorce égoïste ; la leçon publique le confondait plus qu'une punition réelle. Des larmes coulaient de ses yeux, et il supplia :

— Mon lieutenant, ne me renvoyez pas, mon lieutenant, je me conduirai bien !

Sa voix, son désespoir émurent quelques hommes, impressionnés déjà par la scène. Clerget lui-même en fut touché. Mais il crut de son devoir d'être inflexible, et, sans répondre, il tourna les talons.

Rentré dans sa chambrette, il mordit ses moustaches, préoccupé. « Ce Prost se repent-il sincèrement ? Si oui, faut-il le renvoyer quand même ? Comment l'effet moral sur les autres sera-t-il plus grand ? » Il resta longtemps songeur. Et la voix de sa conscience lui disait : « Devoirs de chef, responsabilité de chef, préoccupation de tous les instants. Comment le soldat ne faiblirait-il pas, quand le chef lui-même a des défaillances ? »

Et il sentit qu'il n'avait pas le droit de s'ennuyer, ni d'être découragé. Sa tâche était assez grave pour l'occuper, assez complexe pour remplir toutes ses pensées. Cette scène l'avait élevé au niveau de la dignité, au degré de conviction de sa tâche qu'il devait avoir. Il fallait continuer désormais, s'élever jusqu'au sacrifice volon-

taire, jusqu'à l'abnégation joyeuse, jusqu'à la *foi* du commandant Schlem !

Oui ! mais l'on est faible.

V

La petite crise que traversait Clerget n'était qu'un accident, manifestation d'un état général dont beaucoup de jeunes officiers souffrent, après trois ou quatre ans de service, et qui est la pierre de touche des vocations profondes. Le prêtre, le magistrat, l'officier passent par cette épreuve. Elle vient de la disproportion de l'idéal rêvé avec la réalisation quotidienne de cet idéal. Sous la mission, une des plus hautes qui soient, il y a le métier. Un prêtre, un magistrat, un officier demeurent, quelles que soient la noblesse de leurs aspirations, la grandeur de leur tâche, des hommes au milieu des autres hommes. Ils n'échappent pas au terre-à-terre, aux petits dégoûts, à la monotonie de leurs fonctions. Un officier, plus qu'un autre, subit ce désenchantement. Son rôle est de se battre, et la paix prolongée laisse inactive son énergie, relâche ses ambitions. Il est jeune, il a soif d'action : on ne peut lui en donner. Forcément, il s'ennuie. La vie extérieure de son métier l'absorbe, pas assez d'ailleurs, et bientôt l'excède. Théories, exercices, revues, mess, le train-train militaire, vécu mollement, le dégoûte de plus en plus sans qu'il s'en rende compte, et un jour il s'aperçoit qu'il n'aime pas son métier, peut-être même qu'il ne l'a jamais aimé. Il n'a pas vécu la vie intérieure, qui seule eût soutenu son courage, la vie de l'apostolat, — car elle est rare et réservée aux seuls élus ! Il a été, il est un officier correct ; il n'est pas un véritable officier. Il n'a pas la foi.

Pourtant, la foi n'est pas perdue en lui, ni tarie. C'est une source qui a fui sous terre. Un coup de pic, un ébranlement, son eau vive jaillira ; mais, fugace et libre, farouche, elle veut être tenue de près, gardée, canalisée. La foi, c'est ce qui dure. Non un bouillonnement brusque, un élan irréfléchi, mais le courant égal, patient, obstiné. La foi, demandez au commandant Schlem ce que c'est. Sa vie répondra pour lui. Dans combien de détails il entre, quels soins complexes il donne au bataillon, sa chose, aux hommes, ses enfants ! Rien ne le rebute, rien ne le lasse ! Ce qui l'ennuie, il le fait avec

plus d'application encore, il y trouve la satisfaction d'un devoir accompli. Satisfait d'ailleurs, il l'est peu, parce qu'il sait qu'il y a toujours à faire. Il a mis sa volonté à une rude école. Il y a, grâce à Dieu, quantité d'officiers comme lui. La foi se développe souvent, avec le sentiment de la responsabilité accrue, avec la maturité de l'âge. Clerget l'aura sans doute, quand il sera capitaine.

Il s'était souvent dit cela. Mais la grâce ne l'éclairerait pas d'un coup. Ne devait-il pas s'entraîner à l'acquérir? Que de conditions heureuses, faciles, lui étaient accordées! Plus d'un l'enviait, parmi ses camarades. Bien né, riche, entré jeune à Saint-Cyr, placé dans un corps d'élite, estimé par ses chefs, Clerget n'avait qu'à travailler, l'avenir s'ouvrait à lui plein de promesses. Toutes jouissances d'amour-propre lui seraient données. Pourquoi donc un zèle aussi intermittent, ces velléités d'ardeur suivies de tiédeur complète?

Il se le demandait et ne trouvait pas de bonne raison. Intelligent, mais peu analyste, il n'allait pas jusqu'au bout de son examen de conscience. Sans cela, il eût facilement démêlé les causes de cette période de stérilité qu'il franchissait d'une âme ennuyée, le bâillement aux lèvres. L'éducation du collège, ce métier des armes si prôné, illustré par tant de hauts faits, tant d'exemples valeureux, César, Alexandre, saint Louis, Bayard, Condé, Napoléon, avaient rempli son cœur d'enthousiasme et d'admiration. S'il ne s'était pas dit : « Je serai Bonaparte », c'est que la guerre de 1870 avait laissé trop d'ombre sur ses rêves : et dans l'humiliation, dans la fierté aussi de son cœur d'écolier, il lui eût suffi d'être d'Assas, la Tour d'Auvergne, de sabrer comme Lassalle à travers les champs de bataille de l'Europe, de grimper, clairon ou porte-drapeau, à l'assaut de Malakoff. L'héroïsme d'une heure, d'une minute flamboyante, voilà par quoi il brûlait de se signaler; un acte lui eût suffi, pourvu qu'il fût sublime. Ni à Saint-Cyr, ni au régiment, Clerget n'avait trouvé l'occasion d'être sublime. Il avait eu un excellent tailleur, des succès de femmes; il avait fait preuve d'une brillante adresse à l'escrime, d'un beau sang-froid au jeu. Il passait pour un garçon d'esprit, de mérite. « Très intelligent, Clerget! Il deviendra ce qu'il voudra!... » Il le savait, et se reposait sur ces lauriers faciles, sans joie. Il souriait de ses illusions d'enfants; ah! non, elle n'avait rien de sublime, sa vie! Visiter des chambrées, inspecter la propreté des hommes, des armes, des locaux, commander l'exercice, qu'elle fastidieuse besogne à la longue! De bons garçons, ses camarades, plusieurs

même distingués; mais les propos de mess manquaient vraiment de variété. Une ville agréable Chambéry, mais, à tout prendre, la province. Et ainsi Clerget, sans y penser, se laissait, de par son intelligence désabusée, aller à la sécheresse. Ses soldats, il se montrait pour eux juste, courtois, plutôt bienveillant; mais un sentiment aristocratique inavoué ne les en éloignait-il pas?

Tout en appréciant leur force collective obscure et ce qu'ils représentaient de valeur, d'énergie, de dévouement latent, les distinguait-il suffisamment les uns des autres? Étaient-ils pour lui autre chose que « les hommes », troupeau docile qui manœuvrait à son commandement! Jamais il n'avait abusé de son autorité, mais avait-il tenté de combler un peu cet abîme qui sépare le soldat de l'officier? Avait-il cherché quelque rapprochement compatible avec sa dignité? Sa sollicitude s'était-elle assez marquée dans les détails! Un vague respect humain, de l'indifférence, ne l'avaient-ils pas souvent retenu, au moment de parler à un « homme », de s'informer de ses besoins, de ses désirs, de ce qui pouvait le peiner ou l'humilier? N'avait-il pas pratiqué cette maxime qu'il ne faut pas avoir trop de zèle, sous peine de se voir investi de toutes les corvées?

Voici Prost, par exemple. La première condition que Clerget avait exigée d'un ordonnance était d'être dégourdi. Prost l'était, c'est-à-dire qu'il savait préparer à temps les effets, improviser un repas, faire des commissions. Joli garçon, portant bien la tenue civile et la casquette cirée du reste, négligent, paresseux et coureur. Avec quelle indifférence Clerget fermait les yeux quand Prost allait retrouver la petite bonne des Lançon! Prost, coquet, faraud, s'abandonnait au laisser aller, fréquent chez ses pareils, qui, dans l'emploi d'ordonnance, voient la dispense des corvées, une vie moins à l'attache. En cela même, Clerget avait-il rempli tout son devoir? Pourquoi s'être désintéressé autant de la conduite de ce garçon qui, rentré dans le rang pouvait y apporter de mauvaises habitudes? N'y avait-il pas quelque égoïsme dans cette abstention? Et ce vieux dicton : « Tel maître, tel valet »?... Clerget, devant la mauvaise volonté de Prost, sa simulation évidente, se demandait si, mieux tenu, relevé à la moindre peccadille, celui-ci se fût abaissé jusqu'à commettre une telle faute contre la discipline, une pareille fraude envers la loyauté.

En ne le punissant pas d'un châtiment effectif, n'avait-il pas cédé à un reproche informulé de sa conscience, à un aveu de sa

responsabilité? D'ailleurs, puisque Prost semblait humilié et désespéré, c'est que le châtiment moral du renvoi suffisait, et qu'il y avait encore quelque chose de bon dans cette nature trop jeune pour être véritablement gâtée. De la mollesse, de l'affaissement, les ruses que conseille la lâcheté, tel était le mal de l'ordonnance. On en guérit. Le coup de fouet du reproche, le cinglement du sarcasme, cette fois semblaient avoir porté. Mais, retourné à Chambéry, heureux d'y être, ne reprendrait-il pas bientôt son goût de flâne et de carottage? Sa punition, vraiment, n'était-elle pas bien anodine?

Clerget s'en inquiétait. Ces scrupules ne lui étaient pas familiers. Pour la première fois il songeait qu'il avait charge d'âmes. Une pitié, d'ailleurs, — mais était-elle bien comprise? — plaidait en lui la cause de ces pauvres diables de soldats forcés à un métier peu agréable. Ce sentiment l'avait toujours incliné à l'indulgence. Mais, justement parce que le métier était pénible, la solidarité n'était-elle pas un devoir absolu? Celui qui se soustrait à une tâche, ne la fait-il pas retomber sur le voisin? Non, vraiment, Prost était inexcusable. L'indulgence de son chef n'aurait jamais dû l'encourager à mentir, à jouer une comédie pareille! Mais, c'est ainsi, les subordonnés ne respectent que la force et prennent la bonté pour de la faiblesse.

Clerget en était là de ses réflexions, quand Wacogne frappa à la porte de la chambre :

— Mon lieutenant, Prost ne fait que pleurer. Il dit qu'il est déshonoré, il se repent de son mensonge, il ne peut supporter l'idée d'être renvoyé comme une brebis galeuse; il prétend qu'il se tuera si mon lieutenant ne lui pardonne pas. Il jure de faire oublier sa faute.

Clerget, qui fumait sa pipe, — elle était bonne, ce soir! — s'enquit, après un silence et quelques bouffées :

— Qu'est-ce que vous en dites, Wacogne, et les hommes, qu'est-ce qu'ils en pensent?

Le visage du géant brunit, ce qui était sa façon de rougir. Il hésita, puis fit :

— Le temps sera bien mauvais, demain ou cette nuit; il y aura sûrement une tourmente.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, reprit Clerget. Pensez-vous que, si je consens à le garder, il se conduira mieux à l'avenir?

Wacogne déclara, après avoir tourné et retourné son béret dans les doigts :

— Je ne suis pas dans sa peau, mais, plutôt que d'être renvoyé comme ça, j'aimerais mieux faire à moi seul toutes les corvées et crever à la peine. Il est repentant, c'est tout ce que j' sais. Et ça se voit bien.

— C'est bon, dit Clerget, je vais lui parler.

Il entra dans la baraque des hommes ; elle était froide, malgré le poêle ; on avait dû ouvrir les petites fenêtres à cause de la fumée. Toujours les cheminées ! Les hommes, silencieux, près de l'heure du sommeil, ressemblaient à de grands enfants en récréation. Deux ou trois lisaient, la tête en leurs mains, les coudes sur la table, des feuilletons d'Alexandre Dumas cousus en cahiers. Le grand Gattolat, le petit Michel, Adam avec sa tache rouge au visage, une brûlure de l'an dernier, bravement reçue en essayant d'éteindre un commencement d'incendie au poste de Challiers, s'occupaient à tresser, avec des crins de mulet, des chaînes de montre, des petites bourses. Deux illettrés apprenaient à écrire, sous la surveillance de Rigal qui, fier de son savoir, portait haut sa tête de lévrier. Leloustre, un artiste, édifiait, avec de petits morceaux de bois taillés au canif, des architectures compliquées : chalets minuscules, casernes où rien ne manquait, hangars, abreuvoirs, etc. Prost, assis sur son lit, se leva en voyant le lieutenant, puis resta immobile, une honte sur son visage pâli, les yeux rouges.

— Prost ! appela Clerget. Et il lui parla devant tous, sans dureté mais avec fermeté. Il lui reprocha moins sa faute, il la lui expliqua davantage. S'il consentait à le garder, sur quelles promesses, sur quel repentir pouvait-il compter ?

L'ordonnance répondit :

— Tout, mon lieutenant, je ferai tout.

Clerget consentait à le mettre à l'épreuve, une épreuve rigoureuse, il l'en prévenait. Il ne serait exempt d'aucune corvée, il devrait trimer double pour réparer. A la fin, il lui dit :

— Ce n'est pas pour vous seul que je prends cette décision, c'est pour vos camarades. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un seul homme du poste de Lussan ait manqué à son devoir. Rappelez-vous cette faute, Prost, et tâchez de me la faire oublier.

Le visage du soldat s'illumina, il balbutia :

— Merci mon lieutenant, merci.

Et Clerget put voir que ses hommes l'approuvaient.

La nuit, comme l'avait prédit Wacogne, le vent souffla. Il grandit bien vite, se déchaîna avec la soudaineté des tourmentes de cette altitude. Impossible de fermer l'œil. La « Vanoise » grondait: venue du nord-ouest, elle avait une grande plainte âpre que Clerget distinguait maintenant des sanglots et des ricanements lugubres de la « Lombarde », venue du sud. Mais, tout à coup, un hurlement fou s'engouffra dans la gorge, les toitures craquèrent, la sensation du bateau sur une mer démontée prit Clerget au cœur; il alluma sa lampe, la flamme vacillait en détresse, le papier de la tenture s'enflait comme une voile; malgré la fermeture hermétique des portes et des fenêtres, de grands souffles invisibles passaient en vagues, en remous, claquant le visage et faisant frissonner l'échine comme sous une aspersion d'eau froide. La pression terrible des deux vents ennemis se mêlait au tourbillonnement, à l'enlisement de la neige échevelée qu'on sentait tomber, suaire impalpable et lourd. La Vanoise et la Lombarde s'étreignaient, s'écrasaient en trombes, avec la force irrésistible d'une mer dont les vagues se déchirent et se mordent, bavent en fureur, se redressent à pic, s'enflent et s'aplatissent.

Le poste résistait, solidement planté dans la roche, maçonné, chevillé pour la résistance; mais, si sauvage était la tourmente qu'on sentait chanceler les membrures du bateau à l'ancre; le vent, assourdissant, ne faisait plus qu'un seul tonnerre des deux voix terribles, puis ce tonnerre se rompait en éclats stridents, en longues clameurs ironiques ou désolées, qui alternaient, luttaient de violence, ou brusquement se taisaient, pour siffler et mugir à nouveau. Toute la nuit, le poste, ballotté, meurtri, souffleté de rafales, geignit. D'abord insouciants, au chaud sous leurs couvertures, les hommes, avec une apathie narquoise, avaient murmuré : « Souffle toujours, jusqu'à ce que tu te fatigues. » Maintenant, graves, ils écoutaient, regardaient le plafond : les murs ébranlés résistaient, les solives du toit tremblaient, secouées par une main formidable. Un bruit sinistre retentit; enfoncé comme par une catapulte, un volet céda, brisant la double fenêtre : la tourmente entra, éteignant les lampes, renversant presque les deux hommes qui se précipitaient vers l'ouverture pour la boucher. Une heure après, il sembla que le toit crevait sous une avalanche de pierres : « Les cheminées qui s'en vont ! » dit Wacogne.

Au matin, la tourmente redoubla, les visages des hommes, fati-

gués par l'insomnie, marquaient, avec une sorte d'admiration pour les éléments déchaînés, de l'inquiétude pour le poste qui tenait bon. Alors comme la Vanoise refoulée, vaincue, taisait son âpre plainte, et que la Lombarde hurlait d'une voix aiguë, on perçut un écroulement, fracas sinistre de charpentes et de maçonnerie ; des pierres envolées frappèrent les volets, et du coup la Lombarde se tut. L'accalmie plana dans une trève funèbre. Le silence parut extraordinaire, solennel comme si, après ce bouleversement et ce chaos, la fin du monde n'eût laissé vivants que les vingt hommes tassés dans cette baraque. Chacun voulait maintenant connaître les dégâts. Tout d'abord, on ne put ouvrir ni portes ni fenêtres, à demi ensevelies sous la neige ; la température déjà bien basse était encore descendue. Sous un ciel d'ombre, en de pâles ténèbres, Clerget et ses hommes reconnurent les malheurs de la nuit.

Deux cheminées s'étaient abattues, des lauzes du toit pesant quatre-vingts kilogrammes avaient été arrachées et transportées à plus de cent mètres. La remise à bois était à découvert, les portes des magasins à vivres enfoncées. Un poteau du téléphone et six isolateurs arrachés, le fil coupé en trois endroits, les balises indicatrices disparues, la piste comblée. Enfin l'écurie écroulée n'offrait plus qu'un amas disloqué de ruines. On retrouva les trois moutons vivants, pressés les uns contre les autres ; les lapins s'étaient dispersés ; et sous un amas de neige, rouge de sang gelé, Négresse, la chèvre noire, gisait étendue raide, assommée par une grosse pierre.

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

TROIS ANS A LA COUR DE PERSE[1]

(Suite).

12 *novembre.* — Plusieurs fois déjà, j'ai pénétré dans l'anderoun, installé à la partie nord du palais. J'y suis entré tantôt par la porte de l'Orangerie, réservée au chah, tantôt par la porte commune qui, rue de l'Anderoun, fait pendant à la porte des Diamants, dont les diamants ne sont autres que de nombreux cristaux taillés à facettes, et que je n'ai jamais vue ouverte, bien qu'elle donne aussi accès à l'anderoun.

Par la porte de l'Orangerie, je vais directement où Sa Majesté m'envoie, précédé d'un eunuque qui a reçu ses ordres. Autrement, si des malades me demandent à l'intérieur, je passe par la porte de la rue et j'arrive dans une première cour autour de laquelle sont des logements d'eunuques. J'entre alors chez leur chef, le *khadjè bachi*, un grand Abyssin de plus de deux mètres, dont les jambes et les bras — comme j'ai pu le constater sur plusieurs eunuques — se sont développés outre mesure. *Son Excellence* Etemad el Harem m'accompagne, sinon partout, au moins jusqu'à une porte intérieure qui est à l'extrémité d'un corridor où m'attendent les eunuques personnels des femmes qui me font appeler. Avec eux je passe cette porte, qui se referme lourdement derrière nous, et nous débouchons bientôt ensemble dans une vaste cour, d'où se sauvent dans toutes les directions, aux cris des eunuques, quantité de femmes semblables à des fantômes, enveloppées qu'elles sont de la tête aux pieds d'une cotonnade claire, comme d'un linceul. Elles regagnent au plus vite leurs appartements, dont les constructions ferment la cour de toutes parts et se prolongent même, sur des cours secondaires plus petites, de tous les côtés, excepté au sud où elles sont appuyées au Musée et à l'Orangerie.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 2 décembre.

Au milieu de cette grande cour, des carrés de jardins réguliers, plantés d'arbustes et de hauts platanes émondés jusqu'à la cime, laissent voir un élégant pavillon de deux étages, le palais du Sommeil, le gracieux Khabga (lieu où l'on dort), dans lequel Sa Majesté a coutume de passer la nuit.

Le Khabga repose sur un rez-de-chaussée bas, autour duquel circule une galerie à colonnes que couvre le balcon même du premier étage, auquel aboutit directement, au milieu de la façade qui s'avance en rond à cet endroit, un escalier extérieur en marbre blanc d'une quinzaine de marches. Le palais, carré de forme, se termine en terrasse bordée par une balustrade légère, bien ajourée et surmontée de vases de fleurs, ce qui donne de la légèreté au bâtiment ou, pour le moins, l'empêche de paraître écrasé. Ses quatre faces sont embellies de nombreuses sculptures : corniches, chapiteaux des pilastres, dessus des fenêtres légèrement ovales, tout est admirablement fouillé, sans parler des guirlandes de fleurs qui relient entre eux les sommets des pilastres à chaque étage. Quels beaux rêves ne doit-on pas faire dans ce joli palais isolé, silencieux, gardé par un millier de femmes !

Oui ! mille femmes — et plus, ai-je entendu dire par quelqu'un de bien renseigné — mille femmes vivent à l'anderoun. Et une quarantaine d'eunuques noirs et blancs sont les bergers de ce troupeau. Qu'un simple roi, roi tout court, fait piètre mine à côté du Roi des rois ! On conçoit l'étonnement de Nasr ed Din à la cour de Berlin, lors de son premier voyage en Europe ; il n'en revenait pas que l'empereur Guillaume eût « une seule femme », l'impératrice Augusta, et une femme « si vieille ».

Deux favorites se distinguent entre toutes par leurs attributions spéciales : Aniseh ed Dovleh, qui a mission de recevoir les étrangères de distinction ; Emin Agdas qui tient la clef du trésor royal.

Parmi les femmes de l'anderoun existe une certaine hiérarchie. Au premier rang figurent celles qui sont d'origine princière, dont les enfants mâles ont seuls droit au trône, et les favorites, qui, à d'autres points de vue, l'emportent souvent sur les précédentes. Les femmes de cette première catégorie ont généralement maison montée et des appartements séparés ; mais la plupart des autres vivent en commun ou plutôt attachées, à un titre quelconque, aux plus favorisées. Toutes enfin, selon le degré qu'elles occupent dans la hiérarchie, sont appointées par le chah, sauf quelques-unes de la dernière classe, qui, gagées ou pour le moins entretenues par de

plus fortunées auxquelles elles rendent service, ne reçoivent du maître que des cadeaux. Comme on pense bien, le budget de l'anderoun est un des plus gros de l'État.

Le costume d'intérieur de ces dames est des moins compliqués et des plus réduits : une veste (*yal*) tenue à moitié fermée sur la poitrine par des brandebourgs, et arrivant à peine à la taille en laissant voir une chemise (*pirahèn*) presque aussi courte, puis une jupe (*zirjoumè*) de la longueur de celle de nos ballerines, c'est-à-dire ne dépassant pas les genoux, quelquefois soutenue, comme chez ces dernières, par des jupons bouffants, sont les seuls vêtements composant ce costume. La veste et la chemisette recouvrent si peu le haut de la jupe, fixée du reste très bas sur les hanches, qu'au moindre mouvement quelque partie du torse est découverte. Afin de ne rien oublier, ajoutons que souvent un fichu carré (*tchargat*), posé sur la tête et noué sous le menton, contient les nattes de cheveux qui tombent nombreuses, fines et serrées sur les épaules et le long du dos ; qu'enfin des chaussettes blanches cachent parfois les pieds. Vieilles comme jeunes sont ainsi vêtues. *Horresco referens!*

La femme veut-elle aller par l'anderoun, elle s'enveloppe du *tchader namaz* (vêtement de prière), très ample pièce d'étoffe qui la couvre de la tête aux pieds, chausse ses babouches à la porte et part. Pour la ville c'est bien autre chose. Elle endosse alors le costume commun à toutes les femmes persanes, absolument obligatoire pour les musulmanes et imposé aux autres par la coutume et par la facilité de circuler plus librement qu'il leur procure. Dans la rue donc, toutes les persanes sont vêtues de la même façon, toutes se ressemblent, comme les gondoles de Venise, à ce point qu'il est difficile aux leurs, même à leur mari de les reconnaître. Après avoir passé le *chalvar*, large pantalon à pieds, bleu foncé, parfois violet, toujours vert si elles sont seïdes, elles se jettent sur la tête le *tchader*, grand manteau bleu indigo, sans manches, qui tombe très bas et les enveloppe entièrement, puis se cachent la figure sous le *roubend*, longue pièce de toile blanche fixée à l'occiput et percée au milieu de la face, afin de permettre de se conduire et de respirer, de quelques petits trous de la dimension de ceux d'un fin crible.

De ce que le costume de ville de toutes les Persanes est généralement de même forme, de même étoffe et de même teinte, il ne s'ensuit pas que le costume qu'il cache ait pour toutes la même

simplicité. C'est à l'anderoun que la coquetterie féminine reprend ses droits et se donne carrière; ici, les bijoux de haut prix, les plus riches brochés d'or et d'argent jouent leur rôle. On veut éclipser ses rivales, étonner ses amies par son luxe, et rien n'est négligé pour y parvenir. Veut-on être la seule, par exemple, à porter un vêtement fait de telle étoffe, on achète toute la pièce, tout même ce qu'en a le marchand, qui, j'en connais un cas, peut en vendre ainsi pour la jolie somme de 30.000 francs à la même personne en quelques mois. Et les bijoux ! comment ne tiendraient-ils pas une très grande place dans la parure des femmes, en ce pays des perles et des turquoises, où chacun met une bonne part de sa fortune en pierres précieuses. C'est jusqu'à une centaine de millions que l'on peut estimer celles que porte le chah dans les grandes cérémonies, chiffre que n'ont pas besoin d'atteindre les bijoux de certaines femmes pour représenter néanmoins une grosse fortune. Toutes les pierres sont employées, mais surtout les perles, dont les longs chapelets s'enroulent à volonté autour du cou, des bras et des jambes.

Ne sortons pas de l'anderoun sans signaler le nain de Sa Majesté, Mohammed Khan, messager habituel des volontés du maître dans ses rapports avec ses femmes. Que l'on ne s'y trompe pas, l'importance de ce personnage ne se mesure pas à sa taille, malgré l'air modeste qu'il prend quand il passe dans les allées de Goulistan, les deux mains sur la poitrine, enfoncées dans ses manches comme dans un manchon.

Les hautes murailles des anderouns, la vie comme cloîtrée des femmes, leur costume au dehors, ces eunuques qui ne doivent pas les quitter, toutes ces précautions enfin, prises par la jalousie immémoriale des Persans, mettent-elles ceux-ci à l'abri de ce qu'ils redoutent tant? Il est permis d'en douter. Si la femme de César pouvait être soupçonnée, on trouverait des exemples jusque dans l'anderoun royal. Ne cite-t-on pas telle princesse qui n'a dû qu'au sang qui coulait dans ses veines d'être sauvée des effets de la colère du maître, après exécution sommaire de son complice; et telle autre de moins noble origine, qui a de même failli périr quand sa grossesse, inexpliquée, a été connue.

Ces femmes n'ont pas le droit d'être jalouses, soit! Mais en les enfermant, en les parquant de la sorte, croit-on étouffer en elles toute passion? Elles ne sont pas moins filles d'Ève.

14 *novembre.* — Le prince Zel es Sultan (ombre du roi), fils aîné

du chah, depuis deux jours à Téhéran, envoie sa voiture me chercher.

Son palais, dans la partie nord-est de la ville, a une entrée monumentale, une porte à un étage, c'est-à-dire avec balakhanè, gardée par un poste militaire, comme celle de toute maison respectable ici. Cette porte franchie, je traverse une cour le long de bassins pleins d'eau et de parterres en fleur, avant d'arriver au palais même, devant sa façade élevée et à larges baies. Guidé par un *goulam* (garde), j'entre alors dans une salle immense, évidemment en rapport avec l'importance du lieu et du personnage. Après quelques instants d'attente, qui ont suffi pour prévenir Son Altesse de ma présence, je suis conduit à une chambre éclairée d'une douce lumière, où le chahzadè joue aux échecs dans le plus profond silence.

« Connaissez-vous ce jeu? Moi, je n'ai jamais perdu une seule partie d'échecs », me dit-il avec volubilité dès que je l'aborde, sans se déranger de son occupation, m'invitant simplement à m'asseoir près de lui, afin, sans doute, que j'admire tout à l'aise son habileté.

Zel es Sultan est gros et de petite taille. Il porte ses quarante ans. Les cheveux, la moustache et les sourcils sont très noirs; la peau est fortement basanée; l'œil gauche louche, la figure est dure et hautaine; la voix a le ton bref et cassant de l'homme habitué à commander et à se faire obéir. C'est, du reste, une puissance dans l'empire, à laquelle le chah, bien conseillé par son premier ministre, a dû mettre un frein.

Le fils aîné du chah gouverne tout le centre de la Perse, avec résidence à Ispahan, la ville restée la plus importante parmi les anciennes capitales. En réalité, il était arrivé à y régner en maître absolu, disposant des biens et de la vie de ses administrés. Il s'était même constitué une véritable armée entièrement à ses ordres, toute prête à le seconder dans ses ambitions, dans ses vues sur le trône, qu'il n'a jamais caché vouloir disputer à son frère, le valiahd, seul héritier légal. Le premier ministre, devinant ses projets, s'est vu forcé de briser ce pouvoir naissant qui était une menace pour l'avenir. Il n'en continue pas moins à être universellement craint dans les provinces qu'il gouverne, parce que sa cruauté n'a d'égal que son désir d'accroître sa fortune, déjà considérable.

Entasser des richesses serait-il un besoin héréditaire des Kadjars? En dehors de ses innombrables pierres précieuses, Nasr ed Din a des millions — certains disent des centaines de millions —

en or et argent monnayés, cachés à l'anderoun dans des sacs scellés et bien alignés, qu'il se plaît à compter de temps en temps du bout de sa canne.

19 *novembre.* — Sa Majesté tient la promesse qu'elle m'a faite pendant le voyage : elle m'envoie visiter son musée et charge son intendant, Medjed ed Dovleh, de m'accompagner.

La grille en fer, qui ferme le portique, et la propre porte du palais sont ouvertes. Nous montons l'escalier et nous entrons d'abord, à gauche, dans une grande salle carrée éblouissante de glaces et de cristaux taillés, appelée salle du Conseil. Au beau milieu d'un superbe tapis qui couvre tout le parquet, et dont le dessin est formé de carrés encadrant des pots de fleurs, trois graves mirzas (1) sont accroupis silencieux. Ils écrivent en tenant l'écritoire laquée, le *qèlemdân*, sous le bras gauche, le papier de la main gauche entre le pouce et les quatre autres doigts allongés pour le soutenir, la plume en roseau de la main droite; mais ils tracent les caractères de droite à gauche, à la manière des Arabes et des Turcs, se contentant de commencer par le haut de la page, sans doute afin de ne pas imiter ces derniers, des sunnites ! qui commencent par le bas. A l'angle gauche du fond de la salle, entre deux grandes fenêtres ovales, le fameux Takht i Tavous (trône des paons) brille de tout son éclat, riche butin apporté de Delhi par Nadir Chah, après une guerre heureuse contre le grand Mogol.

Le Takht i Tavous a la même forme que le Takht i Mermer et, comme lui, ressemble plus à un lit qu'à un siège. La partie horizontale est entourée d'une galerie pleine, sauf aux pieds où est laissé un passage de la largeur des deux marches qui s'appuient sur la table. Des espèces de balustres d'inégale grandeur s'élèvent de son bord libre, dont ils rompent la ligne droite. En tête est un dossier surmonté d'un soleil, sous la forme d'un miroir rond sur lequel des rayons faits de brillants partent d'un gros diamant central, soleil flanqué de deux oiseaux quelconques se faisant face, considérés comme des paons, puisque le trône tient d'eux son nom. Six pieds en forme de trompe d'éléphant, sur les bords, et deux colonnettes, dessous, dans le sens de la longueur, l'une en tête et l'autre au centre, supportent la table à environ 1 mètre du parquet. Le trône des Paons est entièrement recouvert de plaques d'or incrustées

(1) Le mot mirza (écrivain, lettré) entre dans la composition de beaucoup de noms propres. Avant le nom il indique un simple particulier, après le nom, un prince.

d'émaux et d'une quantité prodigieuse de pierres précieuses de toutes couleurs et de toutes dimensions.

Après avoir admiré cette merveille, estimée à plus de 150.000.000 de francs, nous passons au musée, dont la porte est sur le même palier que la chambre du Conseil.

Le musée se compose d'une salle unique, voûtée en ogive, très longue, très élevée, ayant entre ses arcades latérales comme cinq chambres secondaires, au fond desquelles sont : d'un côté, les baies des fenêtres, de l'autre, leur simple imitation. Les murs sont ornés à profusion de moulures formant les dessins les plus variés, mais se répétant sur chaque partie semblable aux arêtes et sur les plats. Aux voûtes pendent de pesants lustres en cristal, surchargés de pendeloques, allant avec de nombreux et gigantesques candélabres, posés sur le parquet, et des appliques fixées contre les piliers, tous également en cristal à pendeloques.

Quarante fauteuils dont le bois est partout caché sous d'épaisses plaques d'or repoussées, bordent cette longue salle, au fond de laquelle est un trône décoré à la manière du trône des Paons, mais qui a, cette fois, la forme d'un siège à haut dossier, souvent utilisé, dit-on, par Feth Ali Chah. Au milieu de la salle sont alignés de grands vases en porcelaine et en malachite d'origine française, allemande et russe, entre lesquels se trouvent, plaquées d'or comme les fauteuils, trois tables chargées de vases plus petits. Mille bibelots encombrent de même les consoles appuyées au mur et emplissent les vitrines des chambres. On y voit de tout, des objets du plus haut prix à côté d'autres sans valeur, qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir excité la curiosité du chah dans ses voyages en Europe, comme, par exemple, ces bois sculptés allemands ou suisses, ces éventails des plus ordinaires, ces photographies et ces mauvaises peintures, sans excepter les portraits de Napoléon III et de la reine Victoria. En fait d'objets d'art persans, je ne vois guère que des armures et des émaux cloisonnés sous forme d'écritoires, de brûle-parfums, de kalians incrustés de pierreries et d'aiguières (*aftabè*) au galbe élégant. Près d'une fenêtre sont accrochés au mur une centaine de plats et d'assiettes en porcelaine de Sèvres, présents de nos souverains. Dans une vitrine, des montres, des tabatières, des bonbonnières, des monnaies d'or et même de l'or en barre gisent pêle-mêle.

L'antiquité est représentée par quelques monnaies et par des vases de différentes matières, quelques-uns en or et un plus grand

nombre en terre noire, trouvés dans des fouilles. Par-ci par-là on rencontre un verre plein de perles, de diamants ou autres pierres précieuses, ce qui ne laisse pas d'étonner le visiteur; mais à l'extrémité du musée, une bien autre surprise l'attend. Sa Majesté a sans nul doute fait placer ici ce qu'elle estime le plus : à gauche, la couronne de Feth Ali Chah, littéralement couverte de pierres précieuses et de perles, puis un grand bassin en verre, où nous avons coutume de mettre des poissons rouges, à peu près empli de perles fines, de dimensions et de couleurs variées; à droite, le globe terrestre de Nasr ed Din, voisin d'un bassin pareil au précédent, mais plus petit, plein de diamants; au fond de la salle, sur le trône, une cassette renfermant le plus gros diamant du chah et, m'assure mon guide, un des plus gros du monde, au pied du trône, le coussin garni de perles déjà vu sur le Takht i Mermer, au grand salam, le jour de l'arrivée à Téhéran.

Le globe terrestre de Nasr ed Din mérite une mention spéciale. On le voit sous vitre, sur une table isolée, à l'entrée de la loge de droite, celle du côté sans fenêtre. Il est en or massif; sa monture est incrustée de diamants : sa sphère a ses divisions géographiques marquées par des pierres précieuses de différentes couleurs, et certains points même, comme Téhéran, Paris, Londres et autres, par un rubis, une émeraude, un diamant, une turquoise ou toute autre pierre remarquable par son volume. Si c'est là une pièce originale, on peut bien dire qu'elle est non moins inutile, malgré le prix qu'elle a coûté : 1.000.000 de tomans, 10.000.000 de francs, d'après ce que me dit Medjed ed Dovleh.

En somme, dans ce musée où sont enfermées des richesses, il est fait une infime place à l'art. Presque tout y a une valeur intrinsèque bien plus qu'une valeur artistique.

Au rez-de-chaussée du même bâtiment sont des salles affectées exclusivement à la céramique, sorte de réserve où l'on puise selon les besoins plutôt que salles de musée. Il y a là, en effet, un tel entassement de vases et de plats petits et grands, aux murs, sur des tables, qui ploient sous le poids, et jusque par terre, que l'on ne passe pas sans difficulté à travers ce fouillis. Porcelaines d'Europe, potiches de la Chine et du Japon, vases anciens de la Perse, des représentants, en un mot, de tous les pays où cet art a fleuri, se voient dans cette espèce de grand dépôt.

20 *novembre*. — Sa Majesté inaugure le premier tramway établi dans sa capitale. Ce tramway part de la place des Canons et

parcourt la rue du Gaz, dans la direction de l'est, en passant devant l'entrée du Bazar voisine de la légation de Russie. Les voitures sont aménagées de telle sorte qu'une partie fermée est réservée aux femmes. Nul doute que cette entreprise, dont une société belge a la concession, ne réussisse, à la condition toutefois que le clergé y trouve son avantage et n'y mette pas obstacle. Les tramways sont appelés ici à rendre de grands services aux malheureux piétons, qui ont tant de mal à marcher à travers ces rues encombrées par le passage incessant de cavaliers, de chameaux et de mulets, comme l'est précisément la rue du Gaz.

22 *novembre.* — Le chah, qui me sait chasseur, toujours si bon pour moi, non seulement m'a autorisé à chasser dans toutes ses chasses privées, mais encore a mis à ma disposition une des voitures de la cour, afin que je puisse m'y rendre sans fatigue.

J'en ai déjà usé pour aller chercher la bécasse dans les jardins de Saltanetabad, où elle se plait tant qu'elle y prend volontiers ses quartiers d'hiver. Aujourd'hui, je me fais conduire à Dochântèpè (colline aux lièvres). Je passe entre la colline et le jardin, je tourne à droite et descends de voiture dans la plaine, au pied des premiers coteaux. A peine en chasse, je vois défiler devant moi un troupeau de gazelles ; j'envoie une balle dans leur direction, et je m'aperçois ensuite que les gazelles ont passé hors de portée de mon fusil. Dans ces plaines sans fin, couvertes uniquement d'herbe à chameaux d'égale hauteur, rien ne peut aider dans l'appréciation des distances. J'ai mis plus de dix minutes à me rendre à l'endroit d'où elles étaient parties, au bord d'un petit ruisseau qui mène jusqu'à quelques champs cultivés le trop-plein des bassins du jardin de Dochântèpè. Toutefois mon temps n'a pas été perdu, car, arrivé là, j'ai levé une dizaine de bécassines. Les lièvres abondent dans ces herbes, mais n'y sont pas toujours faciles à tirer. Sur les côteaux, qui méritent bien leur nom, j'en ai trouvé trois à l'ombre d'une même pierre n'ayant pas 50 centimètres cubes. De grosses compagnies de perdrix rouges partent dans les jambes du chasseur, peu farouches, n'étant que rarement inquiétées dans cette chasse royale où personne n'ose s'aventurer. J'ai la bonne fortune de tuer un *tihou*, oiseau que j'ai pour la première fois entre les mains. Un peu plus petit que la perdrix grise, le tihou, qui doit son nom à son cri, est tout gris, avec les plumes de la queue relevées en frisant comme celles de l'autruche. Ma journée a été bonne: je reviens chargé de gibier.

Il paraît que des panthères viennent, elles aussi, chasser jusque dans ces parages, témoin les restes d'une chèvre récemment dévorée par elles, que mon guide me fait remarquer.

23 *novembre.* — La neige a fait son apparition sur les sommets de l'Elbourz les plus près de nous. Il en est pas mal tombé la nuit dernière, sans cependant atteindre la plaine.

Depuis quelques jours les cadeaux m'arrivent de tous côtés. L'usage est d'en faire au médecin qui a soigné le souverain, dès que celui-ci relève de maladie; c'est une façon de prouver au maître que l'on fait cas de sa santé. De là viennent toutes les promesses de l'entourage du chah, après sa guérison près de Tauris, de me donner chevaux, tapis, armes et autres objets à notre arrivée à Téhéran. « Si un plus long séjour parmi nous vous donnait une plus grande connaissance des hommes et des choses de ce pays, me dit un Persan de mes collègues, la maladie du chah vous vaudrait au moins 100.000 francs de cadeaux. Mais combien tirent profit de votre ignorance de nos coutumes! » Je n'en ai pas reçu pour pareille somme. Il n'est pas moins vrai que, sans compter la remise de 2.000 francs avancés à Paris pour frais de voyage, j'ai reçu: deux beaux chevaux arabes, l'un d'Emin es Sultan et l'autre d'Emin ed Dovleh; des tapis anciens de prix; quelques pierres précieuses; un grand manteau persan de cachemire doublé d'astrakhan et plusieurs pièces de même étoffe du plus fin travail... tout cela de gens qui, évidemment, ne me devaient rien.

29 *novembre.* — Mirza Ali Khan, médecin du ministre de la Guerre, me fait lire une lettre que vient de lui adresser un confrère français, échoué au Kurdistan après diverses péripéties généralement pas à son avantage. Là il a pris *femmes* en vrai musulman, mais femmes sachant faire les tapis, du produit desquels il vit en même temps que de son art. Il lui écrit en envoyant un rapport sur le choléra qui a régné dans l'ouest depuis le jour où, sans erreur malheureusement, on nous a annoncé à Khoremdéré, le 11 octobre, son apparition à Kermanchah.

Après avoir fait de nombreuses victimes en Mésopotamie, le fléau est entré en Perse par le Karoun, sur Chouster, et par la Dialah, sur Kermanchah, direction dans laquelle il s'est avancé jusqu à Sinah, au nord, et jusqu'à Hamadan et Malaher, à l'est, sur la route de Téhéran. Cette épidémie semble terminée, en Perse du moins.

19 *décembre.* — Une visite au directeur du collège, Neyer el Moulk, homme d'une soixantaine d'années à figure calme et sym-

pathique, me fournit l'occasion de parcourir avec lui cet établissement. Neyer el Moulk est le frère du ministre de l'Instruction publique. Mokhber ed Dovleh, actuellement absent de Téhéran,

Le Dar ol Fonoun (collège polytechnique) occupe, avec ses dépendances, presque la moitié de la partie nord-est de l'Ark comprise entre la place des Canons et la rue de l'Anderoun d'une part, et, de l'autre, entre les rues Almasié et Nasérié, par lesquelles on y accède. Ses bâtiments sont donc très étendus. Une cour intérieure est même assez spacieuse pour se prêter à des exercices de gymnastique, d'infanterie et d'artillerie.

Nasr ed Din fonda le Dar ol Fonoun en 1850, c'est-à-dire deux ans après son avènement au trône. Primitivement il avait pour but de former des officiers, des ingénieurs civils et militaires, des médecins et des interprètes. Plus tard on y ajouta une classe pour les mines et un cours de musique destiné à donner des chefs de musique à l'armée. Parmi les premiers professeurs, on cite les officiers français envoyés en Perse, en 1855, sur la demande du chah. Grâce aux officiers du génie et de l'artillerie de cette mission, l'étude des mathématiques et du dessin géométrique prit un remarquable essor.

L'enseignement comprend aujourd'hui : les mathématiques élémentaires, la géographie, la cosmographie, la physique, la chimie. la minéralogie, la géologie, le dessin, la peinture, l'art militaire (artillerie et infanterie), la médecine, les langues persane, arabe, française, russe et anglaise. Des laboratoires de physique et de chimie, assez pourvus, permettent aux élèves de passer de la théorie à la pratique, tandis que l'enseignement de la médecine, qui n'a pas encore pu vaincre d'étroites idées religieuses, est tout théorique. Une bibliothèque fréquentée contenant bon nombre de livres européens suffit aux besoins des études.

Les élèves, en moyenne d'environ deux cents, sont externes, entrant au collège le matin, à 8 heures, et en sortant à 3 heures du soir, après y avoir déjeuné. Ils reçoivent chaque année un costume d'hiver et un costume d'été.

Deux Français, depuis bien des années en Perse, où ils jouissent de l'estime générale, M. Richard (1), mon compatriote franc comtois d'Autrey, près Gray, et M. Vauvillier, ingénieur des mines

(1) C'est à M. Richard, fin connaisseur en la matière, que revient l'honneur d'avoir fourni les plus belles et les plus rares antiquités de Perse à la section persane de l'Exposition de 1889.

de Sa Majesté, sorti de l'école de Saint-Étienne, professent au Dar ol Fonoun, l'un, la langue française, l'autre, la minéralogie en tant qu'exploitation des mines et connaissance des minerais. Par leur caractère, leur dévouement à leur tâche et les services qu'ils rendent, tous les deux font aimer la France et les Français. Mirza Khazem, un érudit, qui a longtemps étudié à Paris, est à la tête des laboratoires de physique et de chimie.

28 *décembre.* — Aujourd'hui, le chach marie son favori avec une de ses propres filles. Aziz es Sultan a douze ans et Akhtal ed Dovleh en a huit. J'assiste au défilé des pichkhèdmets qui apportent les cadeaux sur les grands plateaux habituels, sur les medjmehs. Ils sont plus de cent, chargés de tous les produits du bazar, parmi lesquels je ne compte pas moins de trois cents pains de sucre. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Tout cela peut bien avoir été simplement emprunté pour faire *téchékous*, pour éblouir. Il est vrai qu'en raison de la qualité de l'emprunteur, ce qui n'est qu'un prêt peut aussi bien se transformer en cadeau, bon gré, mal gré.

4 *janvier* 1890. — On ne remet guère une supplique au roi, sans déposer en même temps près de lui un petit sac de soie ou de cachemire, plus ou moins plein. Dernièrement, chez le premier ministre, six sacs pas mal bombés lui furent laissés de la sorte ; il y a quatre jours, le général Abbas Kouli Khan, ancien élève de notre école militaire du génie, actuellement aide de camp du ministre de la guerre, apportait pareil sac joint à un pli cacheté ; enfin, ce matin, Mouchir ed Dovleh dépose à son tour devant Sa Majesté le plus gros sac que j'aie vu jusqu'à présent. Tous ces sacs contiennent des pièces d'or : c'est le cadeau dû pour toute faveur demandée. Du haut en bas de l'échelle sociale, rien ne se fait sans cadeau, *ebgol* ou *pichkèch*, selon qu'il est destiné à un supérieur ou à un inférieur. La moindre faveur, le plus petit service exige *ebgol* ou *pichkèch*. Le cadeau, il est vrai, constitue le plus clair de la solde de l'employé : on conçoit dès lors qu'il y tienne.

Mais ce que j'admire chez le chah, c'est sa façon de soupeser, sans en avoir l'air, le sac qu'on lui donne, et l'expression de sa figure selon qu'il est léger ou lourd. Il n'a pas besoin de compter les pièces qu'il contient, il est fixé là-dessus, on peut en être sûr, à cette simple et rapide épreuve.

8 *janvier.* — Je suis appelé en consultation dans l'anderoun du ministre de la Guerre, le prince Naïeb es Saltaneh, par son médecin, Mirza Ali Khan. Le chahzadè n'a qu'une femme, fille d'un

oncle du chah, pour laquelle il a, dit-on, une grande affection. A mon arrivée, il me fait mille recommandations et me prie de ne pas quitter le palais sans lui rendre compte de ma visite, en passant par l'Otaq i Nizam (chambre des militaires), grand talar du ministère de la Guerre, où il va m'attendre.

Ce n'est pas la première fois que Naïeb es Saltaneh envoie son médecin me chercher, soit pour les siens, soit pour quelque subalterne. Dernièrement, je suis allé de sa part voir un officier, Motamed Nizam, par qui j'ai appris une des façons de traiter, en Perse, entre malade et médecin. Sa maladie reconnue, une fluxion de poitrine des plus graves, je fais les prescriptions nécessaires et je me retire. Mais à peine suis-je dans la cour, qu'il envoie me prier de revenir sur mes pas. C'est pour m'offrir de me verser immédiatement 1.000 tomans (10.000 francs), si je veux prendre par écrit l'engagement de le guérir. Mon refus le met au comble de l'étonnement, non qu'il se croie par là en danger de mort, mais parce que voir résister à l'appât d'une telle somme est au-dessus de son entendement.

Le palais habité par Naïeb es Saltaneh est dans l'Ark ; appuyé à l'anderoun royal, il semble même faire partie du palais du chah. Il se confond, en outre, avec le ministère de la Guerre, qu'un jardin sépare seul du Takhti Khanè, si bien qu'on peut aller de chez le prince au Goulistan sans sortir dans la rue.

Ce côté de l'Ark, à l'est des rues longitudinales intérieures, est le plus important, puisqu'il contient, au sud, les palais du chah, celui de Naïeb es Saltaneh, le ministère de la Guerre, et, au nord, les bâtiments du collège ; tandis que le côté situé à l'ouest des mêmes rues ne possède que les écuries royales et la caserne des gardes, au sud de la rue de l'Anderoun, et l'arsenal, au nord.

14 *janvier*. — Depuis huit jours, je soigne le premier ministre atteint d'influenza. Après lui avoir annoncé que je considère sa guérison comme définitive, il me remet un long papier couvert d'écriture persane et de cachets : c'est l'acte en règle par lequel il me cède un terrain à bâtir non loin de la place des Canons, en face du jardin de Lalèzar (des Tulipes). En me remettant ce titre, après m'avoir remercié de mes soins, il ajoute qu'il me donne ce terrain « avec l'espoir que je construirai dessus une maison à ma convenance et que cela m'engagera à rester en Perse.»

Pendant la maladie d'Emin es Sultan, j'ai eu occasion de voir souvent la plupart des membres de sa famille. La fortune de cette famille ne remonte pas plus haut qu'au père, qui de *sakka bachi*

(porteur d'eau en chef) de Nasr ed Din a été fait premier ministre. Le sakka bachi ne savait ni lire ni écrire, mais son intelligence et sa prodigieuse mémoire y suppléaient, et il a été un remarquable premier ministre. A sa mort, en juin 1883, Mirza Ali Asgher Khan, son fils aîné, a été choisi par le chah malgré son jeune âge — environ vingt-huit ans — pour lui succéder comme premier ministre, avec le même titre d'Emin es Sultan (confident du roi).

De taille au-dessus de la moyenne, Emin es Sultan a les traits réguliers et de grands yeux noirs; sa barbe, qu'il porte courte, est fournie et noir de jais, ainsi que ses épais sourcils qui se rejoignent à la naissance du nez, signe de beauté chez les Persans. Très circonspect et sérieux d'habitude, il est causant et gai dans l'intimité et sait montrer, dans la conversation, toutes les ressources de ses brillantes qualités intellectuelles. En somme, on peut dire que, sous tous les rapports, le premier ministre de Sa Majesté est un homme admirablement bien doué, qui sait de plus allier, dans ses hautes fonctions, l'énergie et la décision à la plus sage prudence.

Emin es Sultan, âgé d'environ trente-quatre ans, est l'aîné de ses trois frères : Emin el Moulk, ministre des Finances après avoir fait ses études pour être mollah; Sahabdjân, chargé du train de voyage (tentes, chameaux et mulets) du chah; Hassein Khan, jeune homme imberbe et à l'air efféminé, déjà deux fois père à dix-sept ans. Il a une sœur mariée à Emin es Saltaneh, fonctionnaire du ministère des Finances. Son unique femme lui a donné une demi-douzaine d'enfants, dont quatre fils.

Sa Majesté se rend quelquefois chez son premier ministre, certains jours de fête de famille. J'ai assisté à une de ces visites qui rapportent gros au souverain. Le chah est resté chez Emin es Sultan une heure environ, et dans ce court laps de temps, il a reçu : sacs pleins d'or, chevaux, faucons, châles, tapis, meubles de luxe et quantité de bibelots.

Il fallait entendre le *mirakhor* (écuyer) vanter les chevaux au fur et à mesure qu'ils étaient présentés : « C'est un cheval extraordinaire... C'est un cheval de grand tempérament... C'est un cheval de noble origine.» Il n'était nullement question des qualités physiques ordinaires, trop banales à ses yeux pour un animal destiné au roi... et qu'il ignorait probablement.

(A suivre.) Dr Feuvrier.

NOEL ! NOEL !

— Ton amant?... Je veux savoir le nom de ton amant, vociférait Jacques Lagneau, étreignant les poignets de sa femme, qui se débattait, criant :

— Lâchez-moi! Vous me faites mal! Tuez-moi si vous voulez. Vous n'avez pas le droit de me faire souffrir!

— Ton amant?... je veux savoir son nom.

— Vous ne le saurez pas... Je vous ai trompé... Rien ne m'obligeait à vous le dire. J'ai cédé au remords. Je n'ai écouté que ma conscience, et voilà comment vous me récompensez! Pourquoi voulez-vous savoir ce nom? Pour vous battre?

— Me battre! ricana Lagneau. Il s'agit bien de se battre! Je veux connaître cet homme, te dis-je... C'est un de mes amis, n'est-ce pas?

— Oui, là. Encore une fois, pourquoi voulez-vous savoir son nom?

— Pour me dispenser de le saluer désormais. Comprends-tu, maintenant?

Petite, cheveux noirs, yeux espagnols, teint mat, l'air d'une gentille femme de pharmacien en dépit d'une folle recherche d'élégance, Mathilde regarda son mari. Elle connaissait à fond le caractère circonspect de Lagneau.

— Jurez-moi sur l'honneur de ne pas le provoquer, prononça-t-elle.

— Je le jure.

Elle hésita.

— Non... je ne dois pas... C'est affreux. Ah! Et puis vous le sauriez quand même! Tout le monde le sait excepté vous.

— Enfin, qui est-ce?

Elle jeta, dans un souffle :

— Le duc de Trentels-Ladignac.

— Le duc! exclama-t-il.

Ce nom exprimait pour lui un imprévu si éclatant, l'écrasait d'une si lourde stupeur qu'il répéta tour à tour, en interjection et en interrogation : « Le duc ! le duc? le duc!... » Il lâcha les poignets de sa femme. Sa colère s'était comme repliée sur elle-même. Il se promenait, pensif. Soudain, il s'arrêta devant Mathilde, et, son calme reconquis :

— Vous avez bien fait de me révéler le nom de votre complice... Rien ne saurait vous excuser, certes, et je sais quelle conduite me reste à tenir vis-à-vis de vous... Néanmoins, je dois reconnaître qu'en choisissant le duc vous avez respecté la situation que j'occupe dans le monde. Il n'y a pas de déchéance à ce point de vue, soit. Mais ceci n'est pas une excuse, vous dis-je. Pas même une consolation !... Tout au plus, un dédommagement.. Et n'allez pas croire que je m'aplatisse devant le prestige d'un grand seigneur! Le duc a beau être l'homme le plus chic de son temps Il n'est qu'un homme pour moi. Je ne suis pas un snob, moi! Je n'ai pas la bassesse de me féliciter d'avoir été traité par lui en égal, en camarade, en ami ! Je n'ai d'autre souci que celui de ma dignité...

Encouragée par ces accents, en lesquels une mâle tristesse se susbtituait à la fureur, Mme Lagneau gémit :

— Je ne vous ai pas tout dit, Jacques... Il faut que vous sachiez tout... Le remords m'étouffe à la fin!... Dans cinq mois... je serai... vous serez... père...

— Dites que vous serez mère! s'écria Lagneau, battant l'air de ses bras. Ayez donc le courage de l'aveu. Ce n'est pas moi qui serai père ! Ce sera le duc... n'est-ce pas?

— Oui, soupira-t-elle.

Il arpenta le salon, front baissé, mains croisées sur le dos, puis, dans un brusque arrêt, se redressant, tapotant du bout des doigts le gazon tondu de ses favoris :

— C'est bien, déclara-t-il, d'un ton glacé. Je ne me départirai pas des égards qu'un homme du monde doit à sa femme, si coupable soit-elle, en de tels moments. Après la naissance de votre enfant, le divorce s'imposera; mais, soyez tranquille, tous les torts seront de mon côté. Jusqu'à cette date, rien ne sera changé dans nos habitudes. C'est, je pense, votre avis ?

Elle répondit d'une inclinaison timide, et il sortit.

* * *

Il s'était senti plus profondément atteint qu'il n'avait osé l'exprimer. Lagneau aimait sa femme. Mais, depuis quelques années, il luttait avec une sourde énergie contre le provincialisme de ce sentiment. Enrichi, tout à coup, par de vastes coups de filet à la Bourse, un vent de snobisme le poussait à l'assaut d'un monde dont il achetait à prix d'or et de diamant les sympathies mesurées. Il avait acquis ainsi tout ce qu'on peut acquérir : un yacht, un coach, l'entrée dans quelques cercles entr'ouverts, le haut gratin féminin, une écurie, l'amitié du duc. Une amitié chère et qui, maintenant, exigeait de lui le sacrifice le moins honorable et le plus coûteux au cœur.

Impossible pourtant de prendre la situation au tragique. C'était la rupture avec le duc, la ruine d'un crédit mondain gagné si péniblement, le ridicule, le Jockey imprenable, l'Union à jamais fermé, l'Omnium inaccessible ! Et puis le stratagème d'un flagrant délit, le scandale, la procédure du divorce, les plaidoiries, toujours si rosses, un tas de complications, la désorganisation de toute une vie ! Et pourquoi ? Pour une faute loyalement avouée, un accident, en somme, et qui classait la victime, qui les classait tous deux !

Mais l'enfant, cet enfant qui ne serait pas de lui, qui lui serait attribué à tort ? Cette paternité contrainte lui parut, tout d'abord, insupportable et telle une échéance qu'il se devait à lui-même de « laisser protester ». Bientôt, pourtant, ce tourment s'adoucit. Un mot éclos à l'improviste en son esprit fit cet apaisement. « Ce sera tout de même une duchesse ou un duc ! » Il sourit, s'indigna, sourit de nouveau, s'emporta, se calma. L'idée fixe, combattue quelques jours vaillamment, s'implanta, précise et inamovible, au cœur même de sa vanité. L'enfant aura de la race ! Et de même qu'il se fût senti fou d'orgueil s'il eût pu adopter le duc pour frère, de même il en venait à envisager avec une grandissante excitation d'amour propre la naissance de ce rejeton, qui, par l'aristocratie de son origine, ne pouvait manquer de lui faire honneur.

La race ! Ah ! il avait assez souffert de ne pas en avoir, et, Dieu merci ! l'être qui lui servirait de fils ou de fille ne connaîtrait pas, comme lui, la torture de la laideur et de la vulgarité ! Il n'aurait ni cette gaucherie balourde de porteur d'eau, ni ce front étroit, ni ce

cheveu raide, ni ces yeux de taupe dans un teint rissolé, ni surtout ce nez tordu, cacheté d'une verrue aux poils étalés en pattes d'araignée, guidon grotesque sur lequel convergeait la rusticité entière de la physionomie ! Il serait beau, lui, car le duc était véritablement d'une merveilleuse beauté.

Ces raisons qui, au début, lui avaient conseillé la simple acceptation du fait accompli, lui donnèrent de l'enthousiasme à mesure qu'il avança dans la réflexion. Son attitude à l'égard de sa femme en fut toute transformée. Il lui avait, au lendemain de la révélation, témoigné de la réserve. Il prit envers elle un air d'affection compatissante. Une indulgence attendrie transparaissait sur toute sa personne. Il multipliait les attentions, les soins, les cadeaux et semblait surveiller une grossesse royale, tant se mêlait à sa sollicitude le respect de la maternité. Enfin, leur intimité se rétablit. Il put parler de l'enfant, formuler des pronostics et combiner des projets d'avenir.

— Ce sera un garçon, affirmait-il, j'en suis sûr. Aura-t-il un nez ce gaillard-là ! Le nez, c'est tout. Il y aura enfin un nez dans la famille Lagneau !... Nous en ferons un militaire, de ce jeune homme ! Ah ! qu'est-ce que tu veux ? il se doit à la race ! Hardouin, ajoutait-il sur un ton de blague, Hardouin était de la première ! Oui, ma chère, de la première croisade ! Ils n'en ont pas manqué une ! A l'exception d'Esprit-Benoît, qui fut cardinal, tous soldats, tous !...

Il se faisait progressivement, en lui, une confusion de personnalité, et il s'hallucinait si bien à ce mirage de grandeur que, lorsqu'il égrenait le chapelet des ancêtres du duc, il s'imaginait réciter la généalogie des Lagneau. Mathilde l'écoutait complaisante, laissant parfois voltiger sur ses lèvres un sourire de modération. Et Jacques était triomphant, radieux, d'une impatience qui, seule, égalait son bonheur et sa fierté...

* * *

Un cri de glorieuse délivrance déchira le sommeil de la maison. L'enfant venait de naître. C'était un garçon. Jacques le reçut dans ses bras après qu'il eut été lustré, poudré, enfoui dans des dentelles d'infant.

Par discrétion, le docteur et les assistantes s'étaient retirés, pour un instant, dans la chambre voisine.

Lagneau rapprocha de ses yeux la créature informe, qui geignait et se tordait. Il l'examinait ardemment, étudiait les contours du crâne, analysait les traits, cherchait en chacun d'eux la caractéristique des Trentels, quand, tout à coup, il eut un grand cri. Sur le nez du petit, une verrue, la verrue, sa verrue à lui, Jacques, s'affichait, énorme déjà, comme une protestation de légitimité. Il laissa tomber l'enfant sur le lit, au-dessus duquel il le tenait élevé. Puis s'adressant à la mère :

— Cet enfant est de moi, déclara-t-il. Vous m'avez trompé.

Et doucement, il ajouta :

— Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien...

Gustave Guiches.

FIN D'ANNÉE

La brume s'étend sur la plaine ;
L'horizon est vide et noyé ;
Les branches que le vent entraîne
Craquent dans le bois dépouillé.

C'est l'hiver : la rivière est prise ;
Le sol garde encor des frissons.
Sous le dur toucher de la bise,
Les toits de chaume ont des glaçons.

Rien au loin : sans savoir s'il gèle,
A peine là-bas, à l'écart,
Passe une vieille qui chancelle,
Forme vague dans le brouillard.

Et l'on croirait que c'est l'Année
Qui s'éloigne sous le ciel gris,
Suivant la route abandonnée,
Et les bras chargés de débris.

Antony VALABRÈGUE.

LE CAPTIF DE PÉKIN [1]

(Suite.)

CHAPXTREI VI

ENCORE LA TORTURE

Revenons maintenant au moment où nous avons quitté Norris, alors que pour lui permettre de supporter les rigueurs de l'hiver ses bourreaux l'avaient revêtu de ces vêtements doublés que portent les Chinois du Nord pour se protéger du froid.

Ainsi accoutré, le malheureux ressemblait plutôt à une bête sauvage qu'à un homme.

Il rampait l'œil éteint, sans comprendre comment et pourquoi il était encore là.

Le supplice affreux qu'il avait subi, augmenté de ses tortures morales, avaient endormi, sinon tué son intelligence, et ce n'était plus que la bête qui vivait ; si bien qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il avait été avant de franchir le seuil de ce temple funeste.

Le voile qui était tombé sur son existence passée n'était cependant pas assez épais pour qu'il pût trouver naturels les traitements dont il était l'objet : quelques pâles lueurs d'une vie dont le souvenir se présentait comme une image presque effacée, lui laissaient voir une partie de l'horreur de sa situation présente.

Quand des heures de repos le prédisposaient à une compréhension plus parfaite, il essayait de faire une incursion dans une bouffée de souvenirs... mais ce n'était que pour revivre un horrible cauchemar, qui partait de son introduction dans le temple comme prisonnier jusqu'au supplice... et les diverses scènes de cet horrible drame se détachaient en tableaux sanglants, insupportables à la pensée.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 novembre.

Pendant les semaines qui suivirent la « torture du plomb fondu » ses gardiens le laissèrent sans lui infliger de châtiments nouveaux. Non qu'ils l'eussent pris en pitié, mais ils estimaient férocement qu'il ne servirait de rien de le tourmenter encore parce qu'il ne *pouvait souffrir davantage.*

D'ailleurs, ils n'étaient pas juges de ces cruautés, une intelligence supérieure à la leur veillait hors de ces murs épais et dirigeait leurs faits et gestes. Il leur avait sans doute été enjoint de laisser leur prisonnier tranquille jusqu'à ce qu'il eût recouvré assez de force pour supporter d'autres tourments.

Rien n'était changé pour Norris depuis le rapt, et c'étaient toujours les mêmes prêtres qui montaient bonne garde autour de lui.

Un jour cependant, un homme de haute mine, revêtu de riches vêtements et pour qui ses geôliers se montraient pleins de déférence, était venu le voir.

A sa vue, Norris avait essayé de s'enfuir, c'est-à dire qu'aidé de ses pieds et de ses mains, il s'était détourné du chemin du visiteur comme un chien qui craint d'être battu.

Car il ne marchait plus le pauvre torturé, il rampait comme un animal immonde, avec des mines effrayées, jetant autour de lui des regards fous...

L'homme aux riches vêtements avait froidement regardé cette créature humaine que les prêtres avaient ainsi déformée, mais son cœur inaccessible à la pitié n'avait pas battu ; pas un muscle de son visage n'avait tressailli... l'homme était resté fort devant cette faiblesse... Puis il était parti, sans souffler mot, laissant Norris seul... seul avec ses tortionnaires.

De temps en temps d'autres prêtres venaient pour s'assurer de sa dépression. Ils exprimaient par une mimique joyeuse leur plaisir de sa triste mentalité, comme s'ils eussent nourri quelque singulier projet.

Avril revint, et avec lui les caresses du printemps qui fortifièrent l'esprit et le corps du souffrant. Les bourgeons éclataient dans les branchages gris; déjà les oiseaux bavards pépiaient dans les arbustes, et le soleil prenait de bonnes teintes jaunes qui promettaient de brûlantes ardeurs.

Graduellement les forces revenaient à Norris, et bien qu'il ne marchât pas encore comme un homme il ne rampait plus comme un animal.

Ce retour à la santé était plein de périls, il pouvait inciter les Célestes à recommencer leur sinistre besogne.

Norris n'y pensait pas... malgré ses forces nouvelles, il n'avait pas recouvré l'équilibre de ses facultés, et sa raison toujours vacillante ne lui permettait pas encore de se rendre compte exactement de ce qui se passait autour de lui.

Au milieu d'avril, les mêmes prêtres revinrent, et en examinant avec attention leur prisonnier, ils constatèrent non sans surprise la rapidité de sa guérison.

Ils songeaient avec une joie cruelle, que Norris allait être bientôt en état de supporter de nouvelles tortures... pour expier son péché : le meurtre du prêtre.

L'Anglais, malgré la paresse douloureuse de son esprit, comprit qu'il n'en avait pas fini avec les hommes jaunes, et qu'il avait encore d'effroyables épreuves à subir.

A la place d'un Céleste à demi idiot qui l'avait servi pendant sa maladie, on lui remit ses anciens gardiens, ce qui indiquait bien qu'il était à la veille d'une aventure nouvelle.

Quatre jours après la visite dont nous avons parlé, Norris fut changé de prison, si on peut appeler ainsi la cour étroite où on le retenait prisonnier.

De nouveau, il fut enchaîné et sa cheville fixée au sol au moyen d'un solide anneau de métal.

Ces préliminaires étaient significatifs.

Le pauvre Norris, incapable de se défendre, laissait tout faire avec une résignation stupide. Parfois il prenait sa tête dans ses mains décharnées, sa tête devenue blanche... et sur ses joues enflammées roulaient silencieusement des larmes...

Les Célestes se réjouissaient de ce désespoir muet dont ils savaient la cause, et ils se préparaient avec joie au spectacle d'une seconde torture.

Les Chinois sont nés calculateurs, ils supputent, les douleurs comme les taëls, et s'ingénient diaboliquement à faire des opérations dont la souffrance est le facteur principal.

Or, ils avaient compris que dans Norris l'intelligence était supérieure au corps, et que, par conséquent, elle offrirait plus de résistance au mal.

C'est donc par l'esprit qu'ils résolurent d'en finir avec Norris, il fallait, à dose mesurée, pour que le supplice durât plus longtemps, le rendre à peu près fou.

Ils ne s'imaginaient point qu'une lacune existât dans le souvenir de l'étranger. Logiquement puisque les forces et l'intelligence lui étaient revenues, il devait se rappeler toutes les phases de son supplice.

Non, Norris ne les revoyait que comme un horrible rêve qu'il ne croyait pas avoir vécu.

Cette erreur des Chinois allait peut-être sauver Norris de tortures plus cruelles. Ils eurent l'infernale pensée de simuler la répétition de l'exécution cruelle... La peur, se disaient-ils, va agir plus efficacement que la réalité.

Heureusement que Dieu a quelquefois pitié de ses créatures et que dans les plus terribles moments il leur envoie l'oubli... et plus Norris revenait à la raison, plus le supplice qu'il avait subi s'éloignait de sa mémoire...

Ce phénomène est naturel : ainsi lorsqu'un rêve nous a désagréablement impressionné, nous gardons au cœur une indéfinissable mélancolie ; mais viennent quelques jours encore, et l'image s'atténue pour s'effacer dans le cours paisible de l'existence.

Mais il suffit quelquefois d'une note pour retrouver un air que l'on croyait perdu ; il suffit d'un parfum pour rappeler une fleur que l'on a pressé sur ses lèvres en un jour béni... Ne suffirait-il pas d'un geste, d'une attitude pour rouvrir la blessure béante, pour rappeler à Norris, ce saut dans l'horrible qu'il avait fait un jour?

C'était sur cette mémoire des sensations que comptaient les prêtres de Confucius, et ils comptaient bien dans leur crâne étroit.

Leur but était de répéter la scène de la torture jusqu'à ce que la sensation fût assez aiguë pour raviver l'épouvante et la douleur.

Alors dans le cerveau du patient, apparaîtrait brusquement non pas la vérité mais l'illusion du supplice, par une sorte de vision rétrospective.

Les hommes jaunes s'appliquèrent donc à une mise en scène savante ayant toutes les apparences de la réalité.

Norris attaché au sol par des liens solides, vit deux Chinois entrer avec un troisième personnage, qui n'était autre que le barbier.

Cette entrée calquée sur la première devait faire naître dans l'âme du condamné une angoisse horrible. Elle était destinée à faire vibrer les cordes de la mémoire... en lui rappelant les préliminaires du supplice qu'il avait enduré.

Mais comme nous l'avons dit Norris ne se souvenait pas du tout... aussi accueillit-il ce spectacle avec une indifférence profonde.

Les deux prêtres semblaient vivement désappointés, car ils avaient espéré qu'à la vue du barbier, un tremblement d'épouvante saisirait le captif.

Cet échec ne les rebuta point, ils persistèrent dans leur projet diabolique estimant qu'en cotoyant plus vivement la vérité, c'est-à-dire en ajoutant à la reconstitution figurée la sensation physique, ils arriveraient à arracher à Norris le cri d'angoisse qui leur prouverait qu'il pouvait encore souffrir.

On a peine à concevoir ces raffinements de cruauté qui appartiennent à la race jaune ; on dirait que cette partie de l'humanité, se venge de son infériorité évidente, en appliquant toutes les ressources de son imagination au mal.

Norris ne quittait pas des yeux les trois tortionnaires, il cherchait à comprendre leur dessein, mais vainement, car il se désintéressa bientôt de leur présence.

Ses ennemis s'assurèrent que les liens qui l'entouraient répondaient de son immobilité.

Qu'allait-on faire de lui ?

Il ne paraissait pas autrement s'en soucier.

Alors il sentit le froid de l'acier qui se promenait sur sa tête. On le rasait de nouveau.

Ce contact le tira de sa torpeur... le voile se déchirait...

Le barbier, avec sa lentenr méthodique, recommençait son travail, c'est-à-dire qu'il rasait par petites touffes les cheveux blancs du patient.

Au fur et à mesure que ce singulier travail avançait, le visage de Norris se décomposait. Une douleur sourde, d'abord, puis plus franche, enfin aiguë comme le coup brutal d'un poignard lui traversa le cœur : la mémoire lui revenait... Il supposa que le supplice du plomb fondu allait recommencer.

Il essaya de protester... mais l'horreur lui colla la langue au palais... sa gorge se gonfla, ne lui permettant pas d'articuler un son.

Son corps se souleva secoué par une convulsion intense... toute la lumière s'était faite dans son esprit

La bête lutta contre les effets de la terreur ; et il put enfin jeter un cri affreux qui n'avait rien d'humain... et il s'évanouit.

Le barbier maintenant pouvait suspendre son œuvre : le but des

Célestes était atteint... Norris avait — par la pensée — souffert autant que la première fois.

On le laissa sur la terre nue, la tête à moitié rasée, la figure livide, les membres raidis...

Les touffes blanches qu'on avait épargnées sur le sommet de la nuque serviraient pour une épreuve prochaine...

Quand il reprit ses sens, Norris frissonna en songeant qu'on l'avait encore torturé, il porta péniblement les mains à sa tête, tâtant les cicatrices qui lui marbraient le crâne. Il ne se rendit pas un compte exact de son état... tant sa surexcitation nerveuse était grande.

Comment finirait cet enfer? Maintenant, il allait trembler au moindre bruit; plus de repos, il allait vivre dans des transes continuelles, pâlissant chaque fois qu'une porte s'ouvrirait, ou que le sable grincerait sous les pieds d'un visiteur.

Mais à quoi tendait tout cela? N'avait-il pas enduré tout ce que peut supporter une créature humaine... la souffrance n'avait-elle pas été portée pour lui au maximum d'intensité... et ce n'était pas assez?

Mais le cri qu'il avait poussé ne s'était pas cette fois étouffé entre les murs du temple, il avait franchi les murailles épaisses et avait été entendu.

D'autres créatures que lui et ses bourreaux savaient maintenant sa retraite et son sort.

Quand les terreurs qui l'assiégeaient laissaient à Norris quelque répit, il pensait au faux chèque qu'il avait donné pour son invisible ravisseur.

Malgré le peu de cas qu'il faisait des choses du monde, il se félicitait d'avoir opposé la ruse à la ruse, et d'avoir frustré les espérances de ses bourreaux.

Les quatre mois que nécessitait le voyage en Angleterre étaient depuis longtemps expirés, il s'étonnait que la découverte de sa supercherie n'eût pas entrainé sa mort immédiate.

D'ailleurs, il ne se faisait qu'une idée absolument imparfaite du temps qui s'était écoulé depuis son supplice.

Il ne se doutait guère qu'il était resté de longs mois entre la folie et la mort, et que, pendant ce temps, le bénéficiaire du faux chèque était souvent venu le contempler comme pour savourer une suprême vengeance.

Au fond, cet homme enrageait que la folie lui eût distrait sa proie

En revenant à la raison, Norris ravivait la haine de l'inconnu et l'invitait à le torturer encore pour l'obliger à se dépouiller en sa faveur.

Jusqu'à présent, l'inconnu s'était gardé de jouer un rôle trop personnel dans cette sombre histoire... il ne s'était révélé que par les billets comminatoires que Norris avait lus.

C'était que peut-être il entrait dans ses vues de libérer le prisonnier après l'avoir rançonné. Mais maintenant il avait laissé de côté toute prudence et s'occupait lui-même de Norris.

Résolution fâcheuse pour l'Anglais, car elle indiquait sûrement que sa réclusion serait perpétuelle.

CHAPITRE XVII

NORRIS ET LE PRÊTRE SILENCIEUX

Quelques jours après les événements que nous avons racontés, Norris était assis sur la terre humide de la courette où il se tenait habituellement. Ses yeux erraient tristement devant lui, s'attachant quelquefois aux hirondelles qui, en décrivant dans l'air des figures capricieuses, lui rappelaient les premiers espoirs, le temps où il confiait ses douleurs aux gentilles messagères...

Qu'étaient-elles devenues, avec leur précieux fardeau? Sous quel ciel avaient elles émigré? C'étaient les questions que se posait l'Anglais en soupirant profondément.

Maintenant elles revenaient rappelées par le printemps... L'envie lui prenait, quand elles rasaient la terre, de les saisir, pour voir si ce n'étaient pas les mêmes qui revenaient dans les larmiers du Temple.

Et un grand amour le prenait pour la gent ailée. Il était si seul depuis longtemps que le retour des gracieux oiseaux lui paraissait doux comme une promesse.

Leur innocent manège le distrayait de ses sombres pensées... et puis n'étaient-elles pas les confidentes de ses tortures, les seules créatures qui connussent sa misère et le secret de sa captivité?

Ah! s'il se fût douté un instant qu'à l'heure précédente, averti miraculeusement par un message que lui avait apporté une hirondelle, un inconnu travaillait à sa délivrance!

Mais comment pouvait-il soupçonner ce bonheur dans sa prison silencieuse au milieu de ses gardiens hostiles, avec la menace de supplice ou de mort toujours suspendue au dessus de sa tête?

Ce matin-là, Norris reçut une visite inattendue.

Un homme de haute taille tenant du Tartare et du Chinois du nord par sa robustesse, s'avança de son côté.

Sur son visage se lisait la plus froide cruauté. Ses yeux étaient vifs et pénétrants.

Instinctivement Norris sentit qu'il était en présence de celui qui le persécutait.

En l'examinant plus attentivement il remarqua que le nouveau venu occupait une haute fonction parcequ'il portait sur ses vêtements de soie un dragon brodé en or, signe d'un rang élevé dans la hiérarchie chinoise.

Plusieurs prêtres accompagnaient le mandarin.

Par un effort puissant, Norris parvint à dompter la frayeur qu'il ressentait à la vue d'un prêtre, et essaya de faire bonne contenance. Le mandarin se baissa pour mieux le contempler, car Norris, bien qu'il eût recouvré la raison et la santé, passait son temps étendu sur le sol, et promena sur lui un regard cruel.

— Vous payez... lui dit-il lentement, vous payez la note...

Il semblait parler péniblement l'anglais ; c'est ce qui expliquait son laconisme.

Il tendit à sa victime le faux chèque qui lui était revenu ainsi qu'une lettre...

— Lisez, continua-t-il.

Norris se leva à demi, et lui prit la lettre des mains.

Le Chinois continuait de l'examiner avec un froid regard.

Il lut lentement, comme pour se donner le temps d'arrêter un plan de conduite.

Le document rédigé dans un anglais douteux qui lui assignait une origine étrangère, remontait à quelques mois :

A Shan-Nim-Yuen.
Dans la ville impériale,
Pékin.

« Je vous retourne le chèque que vous m'avez envoyé : il n'a aucune valeur.

« Il m'est revenu de la banque anglaise, et je désirerais savoir par

qui il vous a été donné. La banque ne connait pas le signataire qui n'a aucun dépôt chez elle.

« J'ai dû payer les menus frais occasionnés par cette mauvaise négociation.

« Nos amis seraient heureux d'avoir de plus amples informations, parce que la somme en vaut la peine.

« Comment avez-vous obtenu ce chèque ?

« Répondez-moi au plus tôt pour que j'avise...

« J'ai bien des choses à vous écrire; mais le désir d'avoir une explication au sujet de ce chèque, me les font remettre à un autre courrier.

« Ne perdez donc pas de temps. J'ai d'autres affaires en vue.

« Votre très affectueux,

« L. Bonsel. »

Quand Norris eut achevé sa lecture, une noire tristesse l'envahit.

Comment? un Européen, c'est-à-dire un homme comme lui, car il déniait ce titre au Chinois, marchait de concert avec ce Céleste, pour le dépouiller?

Sa situation lui semblait plus terrible encore, parce qu'il devenait plus difficile de ruser.

Cependant cette constatation au lieu de l'abattre complétement sembla lui donner des forces nouvelles pour lutter contre ses geoliers.

Une sourde colère le prenait. Ce n'était plus à ces hommes jaunes qu'il avait affaire maintenant, mais à un blanc civilisé qui ne craignait pas de pactiser avec les pires ennemis de la civilisation en faveur d'une œuvre diabolique.

Il eut un superbe mouvement de révolte : froissant la lettre qu'il venait de lire il la jeta loin de lui, devant ce Céleste qui ne le quittait pas des yeux.

Un prêtre la ramassa.

Le mandarin regardait cette scène avec une curiosité mauvaise, un sourire d'une implacable férocité plissa son masque habituellement impassible, tandis que Norris, malgré ses entraves allait et venait comme un lion blessé animé par une fureur intense.

Il se répandait en menaces et en malédictions contre Bonsel et contre ses bourreaux, les associant dans une même réprobation.

Cette explosion était une réaction naturelle... les mots sonnaient

comme des éclats de trompette, le surprenant lui-même, après le silence qu'il avait gardé si longtemps.

Le mandarin daigna attendre que cette colère fût passée. Quand l'Anglais fut devenu plus calme, il s'adressa de nouveau à lui :

— Vous êtes prisonnier... les mots ne signifient rien... Vous m'avez trompé... le châtiment viendra... Si vous payez véritablement... vous serez libre... Shan-Nim-Yuen ne sera plus trompé.

Ces phrases laconiques frappèrent Norris. Il regretta un instant d'avoir employé un subterfuge pour retarder ce qu'il allait sans doute être obligé de faire.

Le supplice qu'il avait enduré était peut-être dû à la découverte de la fausseté du chèque, et non au meurtre du prêtre comme il l'avait cru tout d'abord.

S'il avait pu, en payant mille livres, s'épargner toutes les souffrances et gagner la liberté, il n'aurait certainement pas hésité. Shan-Nim-Yuen continua :

— Une fois de plus... je vous donne une chance... signez-moi un véritable chèque de cinq mille livres et vous êtes libre...

Le chiffre de sa rançon augmentait. Au lieu de mille livres, on lui en demandait maintenant cinq mille.

Norris ne devait pas avoir cette somme liquide chez son banquier. Pour la remettre, il lui aurait fallu négocier des titres. Ce qu'il ne pouvait faire que librement.

Mais dans ce temple de Confucius, sous les regards soupçonneux de ses geôliers, en admettant qu'il eût voulu satisfaire à cette nouvelle exigence, il ne le pouvait pas.

Que faire alors? Il était prêt à subir les exigences de ses tortionnaires : il consentait à se dépouiller de tout pourvu qu'en échange on lui donnât la liberté.

Mais qui lui en répondait?

Les mêmes hésitations, celles qu'il avait eues avant son supplice, le reprenait ; c'était la même lutte de la raison contre l'impérieuse nécessité.

La pensée qui l'avait guidé pour apposer une fausse signature au bas du chèque, lui revenait avec toute son implacable logique : « Si tu te dépouilles de tes biens, aux yeux des Chinois, tu deviendras une non-valeur, et ils n'auront plus de raison pour épargner ta vie. »

Shan-Nim-Yuen attendait avec une impatience calculée, le résultat de la *consultation* que Norris prenait de lui-même.

— Alors, dit-il enfin, vous m'avez compris?

— J'ai compris, répondit lentement le prisonnier.... Je dois vous payer cinq mille livres contre ma liberté immédiate.

En disant cela, une idée lui vint !

— Faites-moi sortir d'ici et je m'exécuterai.

Le mandarin le regarda en souriant encore.

— Vous paierez *ici*... ensuite vous serez libre.

C'était à recommencer. Norris sentit un frisson lui courir sur l'épiderme. S'il signait, il lui faudrait attendre encore de longs mois, c'est-à-dire tout le temps que durerait le voyage et la négociation avant que de recouvrer sa liberté. L'espoir qui l'avait bercé tout à l'heure, s'évanouissait.

— Je vous paierai quand je serai libre, répéta-t-il avec entêtement.

— Réfléchissez... Vous paierez ici... car vous n'avez pas à choisir, conclut le mandarin d'une voix dure.

— Alors je refuse, répondit fermement Norris.

Shan-Nim-Yuen, blémit de colère. Et c'était un extraordinaire spectacle que celui de ces deux hommes, l'un plein de force et de vigueur, revêtu d'un costume éclatant, l'autre faible, débilité, couvert de loques sordides, qui se mesuraient du regard.

Shan-Nim-Yuen donna des ordres à un prêtre qui, après une courte absence, revint avec du papier, de l'encre et un pinceau.

Tous ces objets furent placés sur le sol, devant Norris.

Shan-Nim-Yuen s'adressa de nouveau à lui :

— Fou d'Anglais... signez le chèque... ou nous allons vous y contraindre.

Norris comprit ce qui allait se passer.

— Quand vous vous serez exécuté je reviendrai... mais dépêchez-vous, dit d'une voix gouailleuse le mandarin en s'éloignant.

« Nous allons vous y contraindre », cette phrase menaçante résonnait aux oreilles de Norris comme un glas funèbre.

C'était, à n'en pas douter, la torture qui l'attendait...

Allait-on lui verser encore du plomb fondu sur la tête ?

Tout son être frémissait à cet atroce souvenir.

Cet homme le tenait en son pouvoir... et pouvait lui faire endurer tous les tourments.

S'il le torturait encore, il n'y résisterait pas, tant sa santé était précaire... il ne subirait certainement pas sans péril une seconde épreuve.

Shan-Nim Yuen ! Qui était cet homme ? Et pourquoi les prêtres

lui obéissaient-ils ? Pourquoi s'était-il substitué aux prêtres pour lui réclamer cinq mille livres ?

En y réfléchissant, il se convainquait maintenant que le mandarin était l'unique auteur de sa captivité, les autres Célestes n'avaient fait qu'exécuter ses ordres.

Contre un tel homme qui résumait la force et le pouvoir était-il prudent de lutter ?

Peut-on combattre d'ailleurs contre la torture ?... L'heure viendrait dans son agonie où il *céderait*. Alors pourquoi n'en pas finir tout de suite... et s'épargner d'horribles tourments.

Oh ! le plomb fondu... c'était sa frayeur de chaque seconde, frayeur grandissante depuis la menace de tout à l'heure...

Il était seul maintenant, et c'était cette solitude qui le faisait trembler.

La porte qu'il voyait immobile allait sans doute s'ouvrir pour livrer passage aux prêtres qui apporteraient avec eux le vaisseau de métal dans lequel bouillonnerait le métal en fusion.

Il se mit à pleurer, à sangloter comme un enfant, levant ses mains jointes vers le ciel rayonnant comme pour implorer la pitié divine... il lui semblait que son cœur s'ouvrait pendant cette courte prière, pour laisser couler un peu de sang qui filtrait goutte à goutte....

La menace de Shan-Nim-Yuen, faisait son effet : ses velléités de résistance se fondaient dans la détresse du moment et dans la crainte des supplices inconnus : le temps de la soumission était venu.

Il examina le papier que les prêtres avaient déposé près de lui, s'empara du pinceau et s'agenouillant avec peine, il traça d'une écriture différente de la sienne, quelques lignes qu'il signa de son véritable nom :

William Norris.

C'était un ordre à ses banquiers de réaliser la somme de cinq mille livres et de les payer au porteur.

C'en était fait.

Il avait à peine tracé le dernier mot qu'il vit une main saisir le chèque et chercher à le lui arracher.

Norris surprit se retourna : il se trouva en présence d'un prêtre qui l'observait silencieusement. Cette action lui causa une réaction subite.

Le Chinois tenait le papier du bout de ses doigts crispés....

Norris lui saisit le poignet avec une force dont il ne se serait pas cru capable.

Il eut la conception très nette qu'en cédant, il n'obtiendrait rien du mandarin... que l'espion qui venait de se démasquer par un zèle intempestif donnait la mesure de la foi de ses ennemis....

Le Céleste, qui voyait sa proie lui échapper, réunit ses forces et réunissant ses deux poings, il s'en fit un bélier dont il frappa l'Anglais.

Le coup rendit un son mat sur la tête de Norris... mais ne l'assomma pas. Maitrisant sa douleur il se rua sur son agresseur.

Dans sa rage folle, il avait oublié que sa cheville était fixée au sol par un anneau de fer... Le mouvement qu'il fit pour s'élancer sur son adversaire lui causa un mal affreux.

Il lui sembla que son pied venait de se briser... il tomba. Son ennemi profita de l'angoisse pour essayer de le mettre hors d'atteinte... mais, Norris, qui faisait des efforts inouïs pour se débarrasser de son entrave et le rejoindre, le saisit par un pied...

Le Chinois chancela... une lutte affreuse s'ensuivit.

Ce prêtre qui avait fait vœu de ne plus parler... était resté silencieux depuis plus de quinze ans.

Il essaya d'appeler à son aide, mais l'organe déshabitué n'articula aucun son.

Les deux hommes étroitement enlacés roulaient sur la terre grise... dans une horrible confusion. Tout à coup le Chinois se releva. Dans ses mains ensanglantées il tenait le précieux document. Il allait l'emporter... mais une pensée sauvage le ramena vers son ennemi... il se baissa, lui saisit la main et le mordit au pouce.

La douleur réveilla Norris... en ouvrant les yeux il revit le visage jaune du prêtre silencieux... une chaleur lui monta aux tempes, ses yeux s'injectèrent, dans ses veines une coulée de lave bouillonnait... pour la deuxième fois il saisit le Chinois à la gorge. L'attaque inattendue eut raison du Céleste qui tomba sur les genoux. Alors une suprême lutte s'engagea. Ce n'étaient plus deux hommes qui se battaient, mais deux fauves qui se dévoraient. On entendait de sourds grondements .. les corps étaient haletants, de la bouche de Norris s'échappait une mousse sanglante... le Céleste, la figure labourée, n'était plus qu'une masse de chair sanguinolente.

Enfin le combat cessa... et les deux antagonistes exténués de fatigues, affaiblis par la perte de sang demeurèrent immobiles l'un à côté de l'autre.

A quelques pas d'eux, dans un ruisselet rouge, gisait le billet que Norris avait signé.

CHAPITRE XVIII

« TORTUREZ... MAIS NE TUEZ PAS »

Il serait difficile de traduire en langage ordinaire la situation d'esprit dans laquelle se trouvait Norris.

En dehors de l'affaissement physique, qui résultait des tourments qu'il avait endurés, sa dépression morale était telle que la raison vacillait comme une flamme qui menace de s'éteindre.

En roulant à terre avec son ennemi, dans le brouillard de sa pensée, se dégageait l'idée fixe d'en finir avec lui, et surtout de lui reprendre le document qu'on avait arraché à sa faiblesse...

Son évanouissement fut de courte durée... En s'éveillant, le billet qui se détachait sur un fond sanglant lui sauta aux yeux.

Il tenta un effort pour le saisir... mais la distance qui le séparait du document était grande, et l'anneau qui le serrait rivé au sol ne lui permettait pas de l'atteindre.

Domptant la douleur, il essaya d'arracher à la terre l'abominable entrave... car il fallait à tout prix s'emparer du papier avant l'arrivée de ses gardiens.

L'épuisement limita son énergie, et il dut s'arrêter, haletant, désespéré de son impuissance.

Alors, dominé par l'idée fixe, il chercha un moyen.

En jetant un coup d'œil circulaire, son regard rencontra le corps insensible du prêtre silencieux qu'il croyait avoir tué. Il rampa jusqu'à lui, saisit un de ses bras dont il se servit comme d'un instrument pour arriver à son but.

En se livrant à ce manège, insensiblement son visage s'approcha de celui du Céleste. Il ne prit pas garde à ce répugnant contact, tant son anxiété était grande.

Le succès ne couronna pas tout d'abord cette tentative extraordinaire, car il ne suffisait pas que la main du Chinois touchât le document pour le faire venir jusqu'à lui ; de plus, le corps inerte du prêtre était difficile à faire mouvoir.

Enfin, après bien des essais infructueux, des efforts répétés, le document chassé de son côté par la main qu'il dirigeait ne fut plus bientôt qu'à quelques pouces de lui.

Il allait continuer lorsque de la bouche du prêtre s'exhala un long soupir.

Norris effrayé et révolté en même temps, sentit l'haleine chaude de son ennemi lui caresser la joue.

Il eut un mouvement d'épouvante car il croyait fermement en avoir usé à l'égard du prêtre silencieux comme pour le bonze qu'il avait étranglé.

En somme, au lieu de reconquérir le billet qui était tombé au cours de la lutte, il n'avait fait que ranimer un ennemi dont le réveil allait avoir pour lui des conséquences terribles.

Il frissonna d'avoir cette chair jaune à côté de sa chair.

Une sueur froide l'envahit, son cœur battit plus faiblement.

Depuis qu'il était au pouvoir des Chinois, le vernis d'homme civilisé qui le recouvrait craquelait de partout : On ne vit pas impunément avec les sauvages.

Il n'avait eu aucun scrupule de se servir du bras d'un mort, mais maintenant il hésitait à s'aider d'un moribond pour recouvrer ce qui lui paraissait être une suprême ressource.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, presque paralysé par l'effroi, il aperçut la silhouette de deux autres prêtres qui traversaient la cour et se dirigeaient vers lui.

Cette apparition soudaine fit évanouir ses derniers scrupules, il se hâta de répéter sa tentative. Cette fois il y réussit. Il tenait enfin le papier tant désiré. Sans perdre un instant il porta le billet à sa bouche et le déchira à belles dents.

Il était temps. Les deux nouveaux venus sans essayer de se rendre compte de ce qui s'était passé, enflammés de colère à la vue de leur compagnon qui gisait insensible, se ruèrent sur l'Anglais qu'ils secouèrent rudement.

Ce premier mouvement de colère calmé, ils se portèrent au secours du prêtre qui, peu à peu, revenait à lui.

Cette résurrection sauva Norris d'une exécution immédiate, mais elle le fit de nouveau considérer comme un homme dangereux et qu'on ne devait plus perdre de vue.

Cet incident avait eu pour résultat d'éloigner du temple Shan-Nim-Yuen.

Norris cherchait en vain la raison de cette abstention et sa frayeur

ne faisait que s'accroître. Maintenant, jour et nuit il était surveillé ; dans les interstices des murailles épaisses il lui semblait que des milliers d'yeux étaient braqués sur lui, que tous ses gestes étaient épiés.

En fait, on ne le perdait pas de vue.

Cette surveillance étroite redoubla son désespoir, car il se disait avec raison que s'il était gardé ainsi c'est qu'on craignait qu'il n'échappât aux tortures prochaines en mettant lui-même volontairement fin à ses jours.

Les privations l'avaient déshabitué des faiblesses du goût, il s'était résigné depuis longtemps à absorber sans trop de répugnance les mets qui lui étaient servis ; mais depuis quelques jours ces bouillies épaisses semblaient avoir un goût particulier; la boisson qui lui était étroitement mesurée lui paraissait plus fade que de coutume. Il mit d'abord ce changement sur le compte d'une illusion ; mais la persistance de cette saveur spéciale lui fit craindre que les prêtres ne mélangeassent à ses aliments, dans un but mystérieux, quelque diabolique substance...

Un immense dégoût s'empara de lui et le plongea dans un état nauséeux. S'il essayait de manger, la même saveur âcre, empoisonnait son palais. Quand il voulait corriger ce détestable goût par l'absorption du liquide que les prêtres lui fournissaient, c'était encore la même odeur insupportable...

C'était à renoncer au boire et au manger.

Ses ennemis avaient-ils le dessein de le laisser mourir de faim et de soif ? Essayait-on de l'empoisonner lentement?

Bientôt ses terreurs augmentées par son extrême faiblesse eurent un tel développement qu'il lui parut être sous l'empire d'un éternel cauchemar.

En réalité les prêtres de Confucius ne cherchaient ni à l'empoisonner ni à le laisser mourir de faim ; ce qu'ils voulaient c'était de continuer à tourmenter cette créature par tous les moyens, sous toutes les formes, mais sans altérer les sources de la vie pour que ça durât plus longtemps.

Par un raffinement de cruauté ils laissaient l'Anglais se torturer soi-même, car c'était lui qui repoussait maintenant les aliments et la boisson qu'on lui donnait, c'était lui qui refusait les moyens de réparer ses forces chancelantes, d'éteindre sa soif, de calmer la faim qui le tenaillait.

Et ils étaient les spectateurs impassibles de ce raffinement capable de germer seulement dans des cerveaux chinois.

Shan-Nim-Yuen comptait sans doute pour vaincre l'indomptable résistance de l'Anglais sur ce traitement barbare, car il avait laissé près de son prisonnier l'encre, le papier et le pinceau qui devaient servir à confectionner le chèque dont il espérait être le bénéficiaire.

Mais Norris que les douleurs bronzaient, ne paraissait pas disposé à céder.

Son âme fortement trempée puisait dans les effroyables épreuves qu'il subissait, la force et l'énergie nécessaires pour contrarier les projets de ses bourreaux.

Néanmoins, de temps en temps, il avait les faiblesses d'un homme, c'est-à-dire qu'il songeait à donner satisfaction au mandarin pour en finir coûte que coûte ; mais ce n'était qu'un éclair, et il surmontait presque aussitôt cette trop compréhensible faiblesse.

Pour ne pas se laisser tenter, il évitait de regarder les menus objets qui lui conseillaient la ruine.

Quelques jours se passèrent ainsi. Physiquement et moralement, Norris s'éteignait, mais il s'éteignait comme ces lampes qui lancent de grandes flammes avant de mourir. Et les lueurs qu'il jetait étaient faites de toute son énergie qui se dépensait.

Les prêtres s'aperçurent bientôt que leur proie allait leur échapper, c'est-à-dire que l'âme de Norris allait bientôt quitter sa lamentable enveloppe, aussi résolurent-ils de changer de tactique ; d'abord pour qu'il ne mourût pas si tôt afin de pouvoir jouir plus longtemps du spectacle de ses souffrances, ensuite parce qu'ils craignaient qu''il ne s'éteignît avant d'avoir signé le papier qu'attendait Sham-Nim-Yuen.

. . . . . .

Revenons maintenant de quelques mois en arrière :

Lorsque Norris eut l'imprudence de pénétrer dans le temple de Confucius et surtout d'essayer d'en sortir par la violence, les prêtres, en se saisissant de sa personne obéirent à une impulsion naturelle qui est pour tout bon Chinois de s'emparer et de sequestrer l'Européen sans défense. Mais craignant les conséquences de leur acte, ils réfléchirent à ce qu'ils devaient faire de leur prisonnier.

En le relâchant, ils s'exposaient peut-être à un châtiment : l'Anglais allait se plaindre à la légation de la violence qui lui était faite, et le gouvernement impérial, pour éviter les représentations de l'Angleterre, châtierait les prêtres coupables de ce rapt auda-

cieux. Le tuer présentait non moins de danger : sa disparition devait provoquer une enquête dont l'issue pouvait leur être funeste.

Malgré leur férocité naturelle, les Célestes sont prudents, tant ils craignent les représailles. Ils résolurent donc de ne rien faire sans en avoir référé à celui qu'ils regardaient comme leur père adoptif, comme leur bienfaiteur naturel, Shan-Nim-Yuen.

Ils pensaient que la colère du mandarin serait grande à la nouvelle de l'attentat, mais ils espéraient l'apaiser en mettant tous les torts du côté de l'Anglais.

Shan-Nim-Yuen reçut la députation, et au fur et à mesure que les prêtres délégués lui exposaient les événements qui s'étaient passés dans le temple, la perspective d'une « bonne affaire » se dessinait dans son esprit fertile.

Les prêtres ne savaient pas un mot d'anglais, tandis que lui possédait les rudiments de cette langue, et pouvait s'en servir malgré la pauvreté de ses connaissances...

Son plan fut rapidement imaginé. Il se hâta de rassurer les prêtres, feignit de croire que tous les torts venaient de l'étranger, et leur enjoignit de le tenir étroitement emprisonné.

Néanmoins, pour conserver tous les avantages, il leur dit qu'ils avaient été un peu vite en besogne et commis une grande imprudence.

Cette mercuriale fit baisser la tête des envoyés.

— Cependant ajouta-t-il, ce qui est fait est fait. Mais il est important de garder le secret le plus absolu.

En manière de péroraison, il insista sur les dangers qu'ils couraient d'avoir mis la main sur un fils d'Albion ; il dit aussi que le peuple anglais n'abandonnait jamais ses nationaux, et que si jamais la captivité de Norris était découverte, les difficultés diplomatiques qui s'ensuivraient provoqueraient la colère de l'empereur.

Si Shan Nim Yuen n'était pas intervenu, Norris s'en fût tiré à bon compte.

Les prêtres, malgré leur cupidité n'auraient pas essayé de dépouiller complètement l'étranger. Une abondante distribution de *tiaos* semblable à celle qu'il avait faite pour se débarrasser d'eux tout d'abord, leur aurait amplement suffi. Mais avec le mandarin, les choses allaient changer de face.

Ce n'était plus à des hommes d'un grade inférieur, à des prêtres mendiants qui se contentent du sou quotidien que l'Anglais allait

avoir affaire; mais à un Chinois de haut rang aussi riche qu'avide, et qui le pressurerait jusqu'à ce que sa bourse fût entièrement vidée.

La réponse de Shan Nim-Yuen, malgré ses réticences calculées, rassura la délégation. Il subsistait bien encore quelque vague crainte d'une punition possible; mais la protection du mandarin les rassurait.

Comme les intérêts du temple étaient librement débattus entre lui et les prêtres, ces derniers demandèrent à leur protecteur par quel moyen ils pourraient tirer des ressources au prisonnier.

Shan-Nim-Yuen, en quelques mots, les assura qu'il y parviendrait aisément. Dès lors la captivité éternelle de Norris était résolue, et il fut décidé que les extorsions seraient tentées sous la condition d'une liberté immédiate.

Le mandarin était ravi de l'aubaine, en supposant que le prisonnier fût riche, il pourrait tout en continuant ses libéralités au temple, récupérer une certaine somme qui le dédommagerait de la prodigalité paternelle.

C'est alors qu'il donna aux prêtres le premier billet qu'ils devaient remettre à Norris, c'était le premier de la série préparée...

Shan-Nim-Yuen, au fond était un peu embarrassé, ce qu'il connaissait des usages anglais était insuffisant pour juger de la valeur du chèque que le prisonnier avait consenti à signer.

Avant d'en exiger davantage de son prisonnier, il crut prudent de prendre l'avis de son ami Bonsel... Il lui envoya en même temps le faux chèque.

En prenant un faux nom, Norris venait de mettre une barrière entre lui et ceux qui le cherchaient... Bonsel, que la signature n'avait évidemment pas frappé, avait retourné à son ami, le chèque sans valeur et puis avait oublié l'incident.

Comme tout se serait passé différemment si, bien inspiré, l'Anglais eût signé Norris.

Bonsel n'était pas un esprit primesautier... Il ne chercha pas la moindre corrélation entre la disparition de l'Anglais et l'envoi du faux chèque.

Sa confiance dans Shan-Nim-Yuen était si grande que lorsque Vauscombe lui demanda l'adresse d'un ami sûr et dévoué, il n'hésita pas à lui donner celle du mandarin.

Ainsi, si Norris n'avait pas usé de ruse, il aurait perdu 1,000 livres ; mais au moins il n'aurait pas été torturé.

Lorsque Shan-Nim-Yuen reçut le faux chèque, il conseilla aux prêtres de laisser l'étranger tranquille, jusqu'à la fin de la négociation, et le mandarin aurait été en partie obéi, si l'Anglais pour recouvrer sa liberté n'avait pas étranglé un des leurs.

Quand le billet revint impayé, le Mandarin entra dans une colère folle. La fortune qu'il convoitait allait lui échapper et il lui paraissait difficile de donner des explications au négociant allemand.

Son désespoir s'accrut, en se rendant au temple, et en voyant son prisonnier dans un état d'esprit qui rendait bien improbable la possibilité d'agir de nouveau sur lui.

Il regrettait d'avoir permis de torturer Norris sans profiter de ses tourments pour obtenir l'argent... mais il avait dû céder à la farouche rancune des prêtres sous peine de perdre son influence sur eux.

Aussi lorsqu'on lui apprit que la raison revenait au prisonnier, fut-il inondé de joie... Ce plaisir n'était pas sans mélange car il craignait que le ressentiment des Célestes n'abrégeât une vie qu'il avait intérêt à prolonger.

C'est ce qui explique les apparentes contradictions qu'on peut trouver entre les tourments inouïs qu'on fit d'abord subir à Norris, et le semblant de tortures qu'on lui infligea ensuite.

Quand les prêtres agissaient sous l'inspiration de Shan-Nim-Yuen, ils se pénétraient du terrible proverbe chinois qui synthétise le caractère de la race jaune : « Torture ; mais ne tue pas. »

Quand, au contraire, ils échappaient à l'influence du mandarin, ils ne gardaient pas de mesure et auraient volontiers mis à mort leur prisonnier, après l'avoir tourmenté.

Ces détails étaient inconnus à Chin-Chin-Wa. De là l'erreur qui lui avait permis de douter de la bonne foi de Bonsel et de croire à un concert entre le négociant allemand et le mandarin pour dépouiller Norris.

(A suivre.) J.-H. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT.)

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

SUBTERFUGE

— Dites-moi, Bertollins, — fit Arsène Montclair, le directeur du journal *la Nouvelle Parisienne*, en entrant dans le cabinet de son secrétaire de rédaction, — que pensez-vous de Sorilhac ? Est-ce que... ?

— Mais, — interrompit Bertollins, — j'en pense ce que probablement vous en pensez vous-même. C'est un individu spirituel, amusant, mauvais comme la gale...

— Ce n'est pas ça que je vous demande. Vous ne m'avez pas laissé finir. Je voudrais savoir si, à votre avis, Sorilhac ferait bonne contenance devant une lame d'épée ou un canon de pistolet ?

A cette question précise, le secrétaire de *la Nouvelle Parisienne* hocha la tête et fit une moue assez significative.

— Vous ne croyez pas ? — reprit Montclair ? — C'est embêtant !

— Est-ce que, — interrogea Bertollins, — quelqu'un se serait reconnu dans la chronique de Sorilhac ?

— Mon Dieu, oui. Je viens de recevoir la visite de deux messieurs envoyés par le comte d'Oustranges. Ils m'ont demandé le nom de l'auteur de l'article sur les clubmen. D'après vous, Sorilhac n'en revendiquera pas la responsabilité ?

— Je crains qu'il ne fasse quelques difficultés...

— Alors, c'est moi qui la prendrai, la responsabilité de l'article. Seulement, on supposera que c'est moi qui en suis l'auteur ou tout au moins l'inspirateur. Moi qui étais en très bons termes avec d'Oustranges, je passerai pour avoir voulu le tourner en ridicule en essayant l'incognito, et il m'en gardera solidement rancune.

C'est très embêtant. Voilà ce que c'est que d'accepter la copie de gens qui ne sont pas du métier !

Sorilhac, en effet, n'était pas du métier. Il n'était ni journaliste, ni autre chose. C'était un boulevardier, un de ces personnages dont on ne connaît ni les tenants ni les aboutissants, qu'on voit partout sans savoir pourquoi ils y sont, et avec qui l'on cause quand on les rencontre, parce qu'ils ont de l'esprit et sont mauvaises langues. Récemment Sorilhac avait voulu faire partie d'un cercle où l'on était assez difficile sur les admissions. Il avait été black-boulé. Furieux, il avait rédigé *ab irato* un article sur les clubmen et l'avait porté à *la Nouvelle Parisienne*. L'article était drôle, Sorilhac avait affirmé qu'il ne renfermait aucunes personnalités et que toutes les anecdotes qui s'y trouvaient étaient de son invention. La chronique avait été insérée. Le lendemain de son apparition, un des membres les plus influents du cercle où Sorilhac n'avait pas été reçu, le comte d'Oustranges, avait expédié aux bureaux du journal deux de ses amis. Ceux-ci avaient déclaré que d'Oustranges s'était reconnu comme le héros d'une des historiettes racontées et réclamait le nom caché sous la signature pseudonymique de l'article.

En voyant le mécontentement causé à Montclair par la tournure que la médiocre intrépidité de Sorilhac risquait de donner à cet incident, Bertollins resta quelques instants silencieux et songeur.

— Puisque ça vous ennuirait que Sorilhac ne *marchât* pas, — fit-il enfin, — il y aurait peut-être un moyen de le décider.

— Lequel ?

En quelques mots, le secrétaire de la rédaction exposa son idée. Elle fit rire Montclair :

— La farce est un peu vive, — dit-il. — Mais, en somme, Sorilhac n'est pas un confrère, et, en nous affirmant faussement qu'il n'avait visé personne, il nous a mis dans une situation gênante... Allez-y !

Ainsi approuvé par son directeur, Bertollins se rendit au café où Sorilhac avait coutume de déguster l'apéritif. L'ayant trouvé, il le prit à part et lui tint ce discours :

— Mon cher, je viens, en bon camarade, vous avertir d'une mystification qu'on est en train de vous monter. L'autre soir, on parlait de vous au journal. Montclair a mis en doute votre bravoure. Naturellement, j'ai soutenu que vous n'étiez homme à reculer dans

aucune éventualité. « Eh bien, — a dit Montclair, — nous verrons ! » Là-dessus, il s'est entendu avec le comte d'Oustranges, qui est son ami, pour vous faire une farce. Le comte va feindre de se trouver désigné dans votre chronique et vous faire demander une réparation par les armes. Maintenant que vous êtes prévenu, vous savez ce que vous aurez à faire ?

— Parbleu ! — dit Sorilhac, — quand Montclair me parlera de la chose, je lui répondrai qu'il donne mon nom et déclare que je suis à la disposition de M. d'Oustranges... Mais jusqu'où poursuivra-t-on la plaisanterie ?

— Jusque sur le terrain, s'il le faut. Je serai l'un de vos témoins. — M. d'Oustranges choisira le pistolet — et, comme c'est moi qui chargerai les armes... Vous comprenez ?

— Parfaitement !

— Sur ce, je me sauve. Il est entendu que vous ne m'avez pas vu et que je ne vous ai rien dit.

Bertollins avair parlé avec un tel accent de sincérité qu'il ne vint pas à Sorilhac le moindre soupçon sur l'exactitude de ses affirmations. Le boulevardier resta enchanté de penser qu'il allait pouvoir, sans danger, se poser en homme qui n'a pas froid aux yeux. Le soir, il se rendit d'un pas allègre aux bureaux de *la Nouvelle Parisienne*, où l'avait mandé un petit bleu de Montclair, et quand celui-ci lui eut fait part de la démarche de M. d'Oustranges, il lui fit la réponse annoncée, et à laquelle, d'ailleurs, Montclair s'attendait, Bertollins lui ayant raconté son entrevue avec Sorilhac.

L'affaire s'ébruita, on sut que Sorilhac avait donné à ses témoins, Montclair et Bertollins, mandat d'accepter sans discussion tout ce que demanderaient les témoins du comte d'Oustranges. Tout le monde se sentit d'autant plus porté à célébrer la gentilhommerie de ce procédé, que jusqu'alors on en avait cru Sorilhac incapable ; et M. d'Oustranges se repentit presque de l'avoir fait blackbouler au cercle. Quant à Sorilhac, il exultait. On ne voyait que lui, partout où il pouvait rencontrer des gens de connaissance ; il recevait avec une fausse modestie les compliments sur son attitude, et répondait aux questions qui lui étaient posées, avec dignité et discrétion.

Il fut convenu qu'on se battrait au pistolet, à vingt pas, au commandement ; une seule balle.

Au jour fixé, les adversaires et leurs témoins, assistés d'un médecin, se rencontrèrent au lieu choisi, dans les environs de Paris. Sorilhac, cela va de soi, était parfaitement calme. Même un

sourire glissa sur ses lèvres quand Bertollins prit les pistolets pour les charger.

Les combattants furent placés en face l'un de l'autre. Le signal fut donné. Une double détonation retentit. A la grande stupeur de Sorilhac, une balle siffla à son oreille, lui frôla quasiment la joue. En même temps, il vit les témoins et le médecin se précipiter vers M. d'Oustranges, l'asseoir sur un talus, le déshabiller. Sorilhac qui, jusque-là, n'avait jamais tenu un pistolet, avait tiré devant lui, au hasard, et sa balle avait frappé son adversaire au bras.

Aussitôt, il comprît ! Il comprit qu'il avait bien été mystifié, mais que ç'avait été par Bertollins, et qu'au rebours de ce qu'il croyait, la mystification avait consisté en ceci, que le duel qu'on lui avait présenté comme simulé, arrangé, était au contraire parfaitement sérieux. Il demeura d'abord immobile, glacé, et à l'idée du danger qu'il venait de courir à son insu, il pâlit affreusement.

Puis il réfléchit que ce danger, si réel qu'il eût été, était passé, et il se remit peu à peu.

Quant on eut constaté que la blessure de d'Oustranges était sans gravité, la balle n'ayant atteint que les chairs, Sorilhac et ses deux témoins remontèrent dans leur voiture et reprirent la route de Paris. Tout d'abord, on n'échangea pas une parole; Montclair et Bertollins se regardaient, assez surpris du résultat de l'affaire. Enfin, comme Montclair se demandait s'il n'allait pas s'excuser aupres de son client de la supercherie à l'aide de laquelle on l'avait amené sur le terrain, Sorilhac lui tapant brusquement sur la cuisse :

— Eh bien, mon petit, — lui dit-il, — vous venez de voir comment je tire le pistolet ? J'espère que vous ne vous permettrez plus de douter de mon courage ; car vous voyez qu'il pourrait vous en cuire !

Louis de Gramont.

LE POSTE DES NEIGES [1]

(Suite.)

VI

La tourmente dura deux jours. Sournoise, elle faisait mine de s'arrêter, donnait du répit, puis sa fureur reprenait, et, par secousses gigantesques, elle achevait de broyer et de disperser ce qu'elle avait atteint.

Quand elle cessa enfin, on se mit à l'ouvrage. Le cœur ne manquait pas et les hommes y mettaient une sorte de plaisir rageur, fortifiant les points faibles, charpentant plus solidement ; leur air ironique semblait dire : « Cette fois, tu pourras souffler ! » La perte de Négresse fut déplorée. Tout le monde l'aimait. En grand mystère, le petit Michel, qui avait été employé dans une tannerie, fit sécher la peau ; Susbielle lui prêta son concours pour naturaliser la tête et vernir les cornes. Le tout, appliqué sur toile et festonné d'une bande de drap bleu d'uniforme, fit une superbe descente de lit ; on l'offrit, la veille de Noël à Clerget.

Il fut touché de la surprise, touché du petit compliment que Wacogne, au nom de tous, prononça. Il eut l'impression d'être en famille, entouré d'amis. Ses sympathies se précisaient, à mesure que les visages de ses hommes lui devenaient familiers. Il n'avait d'antipathie pour aucun, sachant qu'à tous il pouvait demander le maximum d'effort. Les uns étaient mieux doués, plus prompts à comprendre, plus agiles à exécuter, mais tous avaient une bonne volonté active, efficace. Leurs défauts, il les démêlait aussi et s'in-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 9 décembre.

géniait à en tirer parti. En lui-même, il portait le petit guide mental qui réglait son appréciation sur chacun : observer leurs instincts, leurs particularités, devenait pour lui un plaisir qu'il n'eût jamais soupçonné lorsque à Chambéry, inspectant son peloton, il passait correct et élégant, devant ces hommes alignés, figés dans une attitude réglementaire, si pareils qu'ils semblaient le même soldat, et qui étaient, cependant, si différents dans l'âme.

Son poste ! ce mot, à ses oreilles, prenait un sens possessif ; ses hommes ! ce mot faisait vibrer en lui quelque chose de fier. C'est que, depuis la tourmente qui leur avait fait sentir à tous la solidarité du péril, ils s'étaient rapprochés, pour réparer les dégâts, dans la communion du labeur.

Combien les muscles énormes de Fourquemin, dit « le Cube », avaient été utiles ! Cet hercule trapu vous pliait une barre de fer en deux, rompait une planche comme rien. Mais têtu, borné, il personnifiait la force aveugle. Le chasseur Leloustre, l'homme aux fines menuiseries, aux minuscules chalets de bois, apportait un esprit délié d'inventeur qui utilisait cette force avec le moins de dépense possible. Il avait des trouvailles d'une simplicité rare, mais intelligente et fertile ; lié d'amitié particulière avec « le Cube », c'était le cerveau de ce gros corps.

Rigal — la tête de lévrier — satisfait de lui, volontiers narquois, bavard, bel esprit, était l'homme à tout faire, le maître Jaques du poste. Un coup de main, ici, voilà ! Une histoire aux veillées, eh bien, ouvre l'oreille, je commence ! Le courrier est fatigué ? Présent ! Rigal s'offrait à partir. Un camarade ne se tire pas d'affaire ; ôte-toi de là, tu vas voir ! Il rendait mille services, mais les faisait valoir. Son brio contrastait avec la modestie du chasseur Adam, dont le visage mâchuré, taché par la brûlure, demeurait triste avec une certaine dignité. Pourquoi cet air grave ? il ne se plaignait de rien, c'était sa manière d'être. Un silencieux, un conscencieux qui, sans qu'on l'eût entendu venir, se trouvait toujours là où il y avait un coup de collier à donner.

Et Prost ! Clerget en restait stupéfait. On lui avait changé son Prost ! L'ordonnance à présent laissait pousser sa barbe, ce qui lui donnait un air mâle, et, pris d'un zèle frénétique, il avait déblayé la neige, fait le maçon, le charpentier, le terrassier. Pas besoin de l'appeler, il s'élançait : le masque de son ennui était tombé, il se résignait apparemment à laisser la jeune Marie en butte aux avances des camarades. Son parti pris, il y allait

bravement; pourvu que ce beau feu durât! En ce cas, la clémence aurait réussi à Clerget.

C'est qu'ils étaient très simples et très compliqués, ces hommes, ces grands enfants. Tous désireux de bien faire, peu avides de louanges, récompensés d'un coup d'œil, d'un signe de tête. Il y en avait de charmants, le petit soldat poupin qui, tout rose au reflet des flammes du four, servait d'aide boulanger, le jour de l'arrivée. Il s'appelait Abel. Un véritable enfant, s'amusant de tout, riant de tout. Clerget était toujours sûr de rencontrer son regard aux aguets, ses gestes prêts à s'offrir. Tout chez Abel dénotait un besoin d'aimer, de se dévouer. Sa bonne humeur, sa grâce juvénile déridaient les plus taciturnes, comme ce Macario renfrogné, qui ne parlait à personne et à qui presque personne ne parlait.

Un encore que Clerget avait apprivoisé! Cette nature fermée, ce visage ingrat, ce malchanceux qui était moins déluré, moins prompt, moins ouvert que les autres, ce paysan non dégrossi qui parvenait à peine, à la classe du soir, à tracer des jambages informes, et qui souffrait du dédain inconscient de ses camarades. Clerget avait désespéré d'en faire jaillir l'étincelle. Puis, un jour, cette simple parole, à l'heure où quelques hommes dans la chambrée se taillaient une tranche de pain pour leur goûter, composé de thé et de rhum : « Qui est-ce qui me donne un morceau de pain? » Dix mains s'offraient, dix grosses mains rudes et bien lavées; c'était des pattes informes de Macario que Clerget acceptait un croûton qui sentait l'ail. Et il avait saisi sur le visage inculte une satisfaction reconnaissante. Depuis, Macario, voyant qu'un chef s'inséressait à lui — ce qui jamais encore ne lui était arrivé — s'appliquait davantage à toute chose, réussissait mieux. Son lent et patient effort touchait Clerget, n'échappait pas aux camarades, plus familiers, plus cordiaux aussi.

« Que de bien peut faire l'officier! songeait Clerget. Les cordes sensibles de ces hommes ne sont pas nombreuses ; il faut seulement deviner l'instant où elles vibreront sous le doigt. »

Susbielle, ce nerveux qui avait goûté trop jeune à l'amour, au mauvais amour, et qui avait dans la bouche la soif inextinguible de ce fruit de cendre, qu'avait-il fallu pour le ramener au goût du travail, au moins pendant quelque temps? Causer avec lui, discuter un peu, remuer des idées. Car Susbielle se consumait d'ennui, il était de ceux à qui la solitude pèse; et comment eût-il pu épancher avec ses camarades le trop plein de sa cervelle échauffée de lecture.

de réflexions, d'images ? Personne ne l'eût compris. Une conversation intelligente, de temps à autre, le remettait à flot. Maintenant sa pensée s'égarait moins au-dessus de ses gros bouquins de médecine, vers la dangereuse maîtresse qui l'avait tant fait souffrir, qui lui avait glissé dans la moelle, dans le sang, cet empoisonnement d'amère volupté. Il soupirait, repris à ses souvenirs tout blancs de jeunesse, à l'aube d'un premier amour, pour sa cousine Anne, si pure, si exquise.

Un jour, il en parla à Clerget, une de ces longues soirées où le cœur a besoin de confident, où l'on étouffe d'être seul. Et Clerget, pensif évoqua en l'écoutant, à travers les spirales bleues de la fumée de sa pipe, le doux et grave visage de Mlle de Trézanne. Gaby, insensiblement, s'estompait dans le passé.

Et ce n'était pas seulement sur ceux-là, les plus actifs, l'élite du troupeau, que Clerget exerçait le pouvoir de sa persuasion ou de son autorité. Il avait ce Wacogne un second fidèle, infatigable ; le caporal mettait à comprendre quelques minutes de réflexion, mais il retenait inflexiblement la consigne. Dur pour lui-même, il exigeait beaucoup des autres. Sobre, vigoureux, volontaire, un excellent chien de garde, Clerget ayant consulté ses notes et sachant qu'il devait passer sergent au premier jour, avait réclamé pour lui les galons d'argent, faisant valoir qu'en l'absence du sous-officier blessé, évacué sur Chambéry, Wacogne était tout désigné et tirerait de ce grade une autorité morale profitable à son rôle subalterne, mais complexe, car tous les détails y ressortaient. De jour en jour il attendait cette nomination.

Les autres chasseurs du poste, moins en vue, n'étaient pas les moins intéressants : Tétard, un bon diable, voué aux accidents qu'il endurait avec une résignation parfaite. A peine sa main dégagée des bandes phéniquées, il avait fallu lui panser la tête ensanglantée d'un choc contre un pieu pointu. » Comment fais-tu ? » lui demandait-on. Il ne savait pas, et riait. Le grand Gattolat, le courrier, semblait n'avoir d'autres fonctions que d'allonger ses jambes en compas. Ces jambes longues, ces pieds qui n'en finissaient pas symbolisaient tellement sa fonction qu'on ne pouvait s'empêcher de les contempler. Il connaissait la piste mieux que personne, les mauvais endroits, les bons. Jamais il ne s'égarait. Son sang-froid ne l'abandonnait pas. Il racontait que l'hiver précédent, pris par le brouillard et risquant de tomber dans un précipice, il était resté deux heures sur place, agitant ses membres

épuisés pour éviter la congélation. C'était miracle s'il s'en était tiré. Il y avait encore Sainjoire, le charpentier, un homme qui habitait dans sa barbe et y rendait des oracles ; le barbier Guiot, petit bouc trépidant qui maniait le rasoir et les ciseaux avec des gestes si brusques qu'on avait peur d'y laisser son menton ou ses oreilles ; le cuisinier Vercomet, qui chantait tout le jour des chansons populaires embaumant la fleur et le vin rose, des chansons où l'on entendait le rire des filles, le tic tac du moulin, des chansons pleines des aventures et des amours d'autrefois :

Dans le jardin de mon père
Un rosier y a...

ou bien :

Je suis brune,
Gaillarde brune...

ou encore :

Et non, non, je n'ai pas de maîtresse,
Passe mon temps fort joliment.

Un drôle de corps, ce Vercomet. Les fourneaux éteints, il jouait, sur une clarinette mélancolique, des airs de montagne qui donnaient la nostalgie et rendaient triste. Aussi lui redemandait-on de ses chansons gaillardes qui réchauffaient le cœur.

Le matin de Noël, Clerget, dans son lit, se rappela un réveillon qu'il avait fait l'an dernier, à Paris, en joyeuse compagnie. Il n'eut aucun regret de ces plaisirs bruyants et vides. Que lui restait-il de tant de sensations agréables, du souvenir d'heureuses folies ? C'était mort et enterré. Une heure, des jours vécus. Résultat : néant. Une vie de surface et rien de profond. Une vie où il vivait sans se connaître, sans s'intéresser à lui-même, sans se demander ce qu'il pouvait valoir au juste. Et cela menaçait de durer longtemps ainsi, jusqu'à la première ride, jusqu'au premier cheveu gris. Alors on est commandant, décoré, l'on fait une fin et l'on se range, on s'enlise dans le mariage. Des années encore, des enfants, un grade plus élevé, et puis la vieillesse, et puis la mort. Oui, tout cela pour mourir enfin. Et vraiment aurait-il vécu ? Était-ce

la peine de vivre ainsi? Voilà ce qu'il se disait, et il ne se sentait ni satisfait de lui, ni heureux des autres. D'ordinaire, il chassait bien vite ces réflexions, bonnes à le troubler seulement ; ces doutes qu'il ne savait comment résoudre, aujourd'hui il les accueillait, se faisant à lui-même une véritable confession. Le souvenir de Gaby s'imposa à lui. Que devenait-elle?... Le baron Giraud... Ah! qu'importait? Ne savait-il pas combien une pareille affection était périssable? Et presque toutes ne l'étaient-elles pas? Les amis, il en avait perdu : certains l'avaient trahi; d'autres étaient restés en route, son plus cher compagnon, Henri de Clanes, mort de la fièvre jaune à Saint-Louis du Sénégal. Quelle solitude au fond l'on porte en soi! comme on est peu compris! et qui donc s'intéresse réellement à vous? Ses parents, certes, l'aimaient, et il les aimait bien, mais ils appartenaient au passé, autres idées, autres goûts. Ah oui! se comprendre, s'aimer vraiment, ne faire qu'un cœur et qu'une chair... Le mariage; une jeune fille pure, droite... Il y en a. Une loterie tout de même, le mariage. Et puis, *toujours*, c'est long. Un doux visage passa alors comme une caresse devant ses yeux, le beau regard de Mlle de Trézanne rencontra le sien... Serait-ce celle-là? Comment savoir? Si l'on savait! Bah! il avait le temps.

C'était toujours ainsi qu'il ponctuait ses soliloques, remettant au hasard du lendemain d'arranger sa vie, heureuse en somme, et dont cependant il ne tirait pas les joies qu'elle semblait pouvoir lui donner. Pour l'instant il se devait à ses hommes.

Il fallait célébrer la fête de Noël. Il regretta qu'un aumônier ne pût venir officier devant un autel improvisé. Tous ses souvenirs d'enfance le reportaient au beau temps de la messe de minuit, aux *Noëls* chantés dans l'église, au petit Jésus de cire des crèches, au milieu des mages en adoration. Plus d'un parmi ses chasseurs sans doute, avant de s'endormir, avait revécu des scènes semblables, plus d'un avait retrouvé, ce soir-là, des prières qu'il disait enfant, au village. Les plus insouciants mêmes prononçaient ce nom : Noël, avec une sorte de respect superstitieux. Quelque chose de réfléchi se mêlait à l'entrain avec lequel ils préparèrent la fête de l'après-midi. Car ce devait être une véritable fête avec concert, illumination de l'arbre de Noël, loterie de cadeaux appendus aux branches.

Clerget attendit avec une impatience d'enfant le retour du courrier. Prost et Michel accompagnaient Gattolat. Tous remontaient chargés de paquets. Les boutiquiers de Modane avaient été exacts.

Clerget avait bien fait les choses ! il déballa avec plaisir les petits cadeaux destinés au tirage de la loterie ; habilement, il s'était informé de ce que les uns et les autres pouvaient désirer, sûr que pour ceux qui ne manifesteraient aucune envie, un canif, une paire de ciseaux, un jeu de cartes, un porte-monnaie, le tout digne du « bazar à treize », ainsi que ces objets en bois, petites boîtes à allumettes, pipes de merisier verni, seraient les bienvenus et feraient des heureux. Mais ce qui le réjouit le plus fut de trouver dans le courrier, notification du grade de sergent, conféré à Wacogne.

Vraiment, si un visiteur inattendu eût pénétré dans le poste vers la fin de l'après-midi, il eût été bien surpris du spectacle familier qui se fût offert à lui. D'abord, Clerget en place d'honneur, dans un fauteuil, applaudissant les exécutants du concert : la *Marseillaise* entonnée en chœur par les hommes ; puis un air de clarinette dû à Vercomet ; une romance patoise modulée et mimée par Rigal, des *Noëls* chantés par Vercomet ; entr'acte et rafraîchissements, vin chaud et limonade, tartes de ménage aux confitures ; puis illumination de l'arbre de Noël, distribution des cadeaux, ah ! ça, un triomphe !... Le « Cube » avait-il été ravi de gagner un bilboquet que ses grosses mains agitaient sans parvenir jamais à enfiler la boule ! C'est étonnant ce que la loterie avait d'esprit ce jour-là. N'attribuait-elle pas à Leloustre une scie lilliputienne, si fine qu'elle eût découpé des copeaux pareils à des feuilles de papier ? Macario fut tout réjoui de la belle blague à tabac qui lui échut, surtout quand il vit qu'on la lui enviait. Le concert reprit. Susbielle fit, à l'admiration de tous, des tours de cartes extraordinaires, coupés agréablement de boniments et de romances du *Chat Noir ;* le petit Abel, d'une voix fraîche, rythma une ronde villageoise ; Vercomet triompha avec *Quand Jean Renaud de guerre revint*, puis les danses commencèrent. Parfaitement !

Sorti de sa housse de serge, l'orgue de barbarie, le Jorio, don du Président de la République qui en avait gratifié plusieurs postes, exhala, sous la main vigoureuse du barbier Guiot, tout un orchestre de polkas, de valses, de marches militaires. Deux par deux, les chasseurs tournaient, avec des battements de pieds à défoncer le plancher ; certains valsèrent ; on organisa même des quadrilles.

Susbielle, une flamme aux joues, se démenait avec sa belle jeunesse retrouvée, et Clerget entre les bouffées de sa bonne pipe, riait de tout son cœur à la folie joyeuse de ses soldats. Tétard dut à sa mauvaise étoile constante de se faire prendre les doigts dans

une porte ; mais ce léger accident n'altéra en rien la bonne humeur générale, au contraire.

Et il y avait, assis sur une chaise, à côté du lieutenant, retenu au rivage par sa nouvelle grandeur, quelqu'un de bien heureux, le caporal, non, le sergent Wacogne, tout fier des paroles flatteuses avec lesquelles le lieutenant l'avait fait reconnattre et des compliments que tous lui avaient apportés à l'envi. Il louchait sur ses galons d'argent neuf, des galons retrouvés par miracle dans le magasin d'habillement, et qui faisaient un si fameux effet que Wacogne, hypnotisé, ne s'apercevait pas qu'une des bougies de l'arbre de Noël, comme ivre tant elle était de travers, lui pleurait languissamment des larmes de cire sur l'épaule.

VII

On était dans les premiers jours de mars. Clerget et ses hommes, complètement acclimatés, profitaient, pour faire de courtes sorties, de ce que la neige du matin est plus solide que celle de l'après-midi : tantôt une reconnaissance, tantôt un essai de raquettes, tantôt un tir réduit. Parfois on descendait jusqu'au chalet Serraz, au-devant du courrier. On y renonça, le parcours passant sous une roche d'où menaçait de se détacher une avalanche.

Tous ces exercices distrayaient les hommes, entretenaient leur moral. Clerget y voyait matière à des observations intéressantes, qu'il relevait sur son journal. Les raquettes rendirent de grands services. C'étaient des cadres de bois de châtaignier, tendus d'un réseau de cordes de chanvre. On les fixait sous le soulier au moyen de ficelles de coton, préférables parce qu'elles ne se contractaient pas à l'humidité. Il y en avait deux sortes, des grandes et des petites. Les grandes, à l'usage, semblèrent préférables, leur large superficie faisait une base plus stable aux pieds des hommes, les empêchait d'enfoncer autant ; elles assuraient l'équilibre du corps, empêchaient les glissements ; seulement le réseau de corde s'usait vite, et il fallait varier le mode d'attache selon qu'on montait ou qu'on descendait, fixer la raquette à l'avant ou à l'arrière du soulier.

L'alpenstock n'avait guère servi qu'aux courriers. Les crampons

à verglas, bouclés au cou-de-pied, avaient rendu des services en janvier et en février. Au tir, on avait expérimenté la force de pénétration des balles dans la neige molle et la neige tassée. A la cible, presque tous les hommes s'étaient révélés excellents tireurs. Gattolat, le courrier, ancien chasseur de chamois, logeait sa balle où il voulait. Mais on ne tirait pas à longue distance, les détonations risquant d'ébranler les ondes d'air et de provoquer des avalanches : chaque jour, Clerget reconnaissait avec un peu plus d'appréhension celle qui, en suspens, menaçait du bord de la roche, à la sortie du défilé de la Vuze. Quand le soleil serait plus chaud, elle tomberait certainement, comme aussi dans le cas où une nouvelle chute de neige viendrait, sans s'agglomérer, recouvrir la neige ancienne. Il faisait aux courriers les recommandations les plus expresses : lorsqu'ils allaient par deux ou par trois, de marcher, sur le parcours dangereux, avec un échelonnement d'au moins dix mètres, de façon à ébranler le moins possible la couche de neige, et encore d'observer un profond silence, dans les ascensions de monter droit et non en lacets.

A part quelques ophtalmies, qui infligeaient à Leloustre, à Guiot, à Prost, le port de lunettes noires, l'état sanitaire demeurait excellent. Les premiers brouillards avaient, sans gravité d'ailleurs, enrhumé Sainjoire et Abel. Wacogne était tenu à une surveillance constante, pour faire observer aux hommes toutes les précautions nécessaires. Le « Cube », par vanité, regimbait toujours quand on s'assurait s'il portait sa ceinture de flanelle. Susbielle, importuné par Vercomet, qui se plaignait d'intolérables rages de dents, avait voulu lui extirper une molaire, mais il n'avait pas eu assez de poigne pour en venir à bout ; et c'est Clerget qui, dentiste improvisé, d'un tour de clef irrésistible, avait enlevé, avec la dent, un peu de gencive.

Maintenant la baraque où il vivait, ses entours immédiats lui étaient devenus un petit monde familier. Ses instruments scientifiques et les objets d'intimité s'étaient faits à sa main. Il aimait son téléphone, ses appareils de météorologie à noms bizarres : le psychomètre, qui, par un précipité aqueux formé à sa surface, permet de déterminer la quantité de vapeur contenue dans l'atmosphère (il fonctionnait bien, mais les observations faites par Clerget avaient été assez limitées) ; l'anémomètre, qui mesure la vitesse ou la force du vent, indique sa direction (celui-là, par exemple, donnait des renseignements douteux, ses graduations n'étaient pas assez exac

tes, et il avait été souvent mis hors de service) ; le neigeomètre (il avait rarement servi à apprécier la quantité de neige tombée journellement; en effet, elle ne tombait jamais verticalement, le vent d'ailleurs la déplaçait sans cesse). Des deux appareils d'usage constant, le baromètre et le thermomètre à maxima et à minima, le premier donnait des indications souvent utiles ; mais la qualité du temps correspondant aux diverses pressions n'était presque jamais en concordance avec la réalité. Les thermomètres fonctionnaient bien ; cependant leur graduation était insuffisante ; le 26 janvier, l'index dépassait la limite de graduation minima de deux degrés environ.

C'est pour son téléphone surtout que Clerget éprouvait une réelle tendresse; aussi le couvait-il avec une sollicitude particulière. Le téléphone, c'était un lien tangible, visible, avec le reste du monde. Quel mécompte, quand une interruption nouvelle se produisait! Un jour, il communiquait avec le fort de Légilan, et la phrase qu'il entendait se brisa net comme si son interlocuteur eût été frappé de paralysie.

D'autrefois, c'était avec Uxeloup que l'interruption avait lieu ; tantôt le vent arrachait un isolateur et coupait le fil, tantôt la rigueur de la température s'opposait à la transmission du son. Mais ces accidents mêmes mettaient une variété dans la vie monotone, à la fois vide et si remplie, de Clerget : remplie par mille détails d'utilité pratique, vide de toutes les occupations et préoccupations d'ordre social qu'il avait à Chambéry. Que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, ces étranges jeux de la lumière sans crépuscule ni aurore où l'on voit, au lever de l'astre, les vallées rapprochées s'éclairer avant les hauteurs et la clarté venir par en bas, tandis que, le soleil disparu, le monde semble du coup s'évanouir dans de blêmes ténèbres; que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, il s'était étonné d'avoir vu fuir si vite le temps ! C'est qu'on s'ingéniait à employer les journées, à les fractionner, à les mouvementer. Le pire eût été l'engourdissement de marmotte, l'atrophie des volontés, la nostalgie stérile, le dégoût profond que des âmes faibles eussent éprouvé, ce dégoût que Susbielle, par crises moins fréquentes, connaissait cependant encore. Clerget même n'y échappait pas, mais les accès de spleen se produisaient plus faibles, s'espaçaient. Il ne voulait plus songer à soi, un soi dont il se déprenait, un soi qui ne lui plaisait pas, lorsqu'il essayait de l'analyser; il préférait

songer aux autres; et c'était chez lui une invincible, mais significative transformation.

Améliorer de toutes les manières son petit poste, la sécurité et le bien-être de ses hommes, était pour lui une obsession pleine d'intérêt et, pour un peu, d'agrément. Ainsi, les cheminées reconstruites après la tourmente d'avant la Noël — car depuis, il y en avait eu trois ou quatre d'une violence inouïe — fumaient avec une obstination diabolique; quelle malédiction quand la fumée envahissant la baraque, il fallait éteindre les poêles, subir le froid! Clerget fut très fier de découvrir le moyen d'y remédier, en faisant fabriquer par le menuisier Sainjoire des boîtes en bois, recouvrant et haussant les cheminées; on y avait ménagé deux petites ouvertures. Il suffisait dorénavant de déplacer les caisses suivant les caprices du vent.

Préoccupé de la santé des hommes, il ordonnait de fréquents lavages des planchers et boiseries avec une légère quantité d'eau additionnée de grésil, l'exposition à l'air, quand le temps le permettait, des fournitures, draps, couvertures, effets, etc. Il prenait son métier au sérieux, se disait avec complaisance : « Si Schelm me voyait... », puis il doutait : « Serait-il satisfait, le vieux Rabat-Joie? » Sans doute, il trouverait qu'on pouvait mieux faire encore, et ce mieux, Clerget le cherchait de tout cœur.

Il avait remarqué la nécessité de distraire les hommes, non aux heures de repos, où ils savaient se faire des récréations, mais lorsque la persistance du mauvais temps empêchait les sorties, les rendait dangereuses. Les corvées de l'eau, du bois, les mesures de propreté n'absorbaient pas les vingt chasseurs. La lecture n'en intéressait que deux ou trois; leur préférence était pour les romans-feuilletons d'Alexandre Dumas. *Les Trois Mousquetaires*, usés, déchirés, portaient la marque noire des pouces, mille rayures d'ongles, preuves d'attention rivée aux pages. Clerget s'étonnait lui-même d'avoir si peu envie de lire. Il existait cependant une petite bibliothèque entretenue par des dons, où il y avait quelques tomes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, les *Mémoires de Marbot*, un volume dépareillé des poésies de Musset, un *Traité de chimie*, quelques romans modernes. Clerget, de plus, recevait des journaux; à peine s'il les parcourait; bien souvent c'était Susbielle qui, invité à prendre connaissance des nouvelles, faisait sauter la bande.

Clerget, qui avait respiré avec oppression l'air vif, l'air salubre

de la haute montagne, le buvait maintenant à pleins poumons. Cette vie au grand air le grisait ; il retrouvait dans cette existence pure, chaste, énergique, des sommeils sans rêve et, au lever, une âme véritable d'enfant. Il s'était pris d'un intérêt passionné pour le coin de frontière qu'il gardait. Pendant des semaines, son unique souci avait été d'en pratiquer les abords, d'en reconnaître les défenses naturelles ; il les avait expliqués sur place à ses hommes, il leur en avait fait comprendre l'importance pour l'attaque et la défense. Que de fois, devant eux, en de courtes causeries, il avait évoqué ces mots qui palpitent d'un sens mystérieux, qui contiennent plus d'infini que d'autres : la guerre, la patrie, le drapeau, la discipline! Des exemples venaient à ses lèvres, les plus glorieux de notre histoire. Il se gardait seulement d'avoir l'air d'enseigner, appuyait ses conférences morales sur quelque fait immédiat, une impression, un sentiment de la minute ; et il savait aussi les faire désirer par ses hommes, intéressés et heureux de s'instruire.

En revanche, ses chasseurs lui apprenaient ce qu'ils savaient : Wacogne, l'air, le temps, les surprises de la montagne ; Susbielle, des notions de médecine pratique. Des plus ignorants, même, il tirait quelque chose, ne fût-ce que la leçon de cette philosophie résignée que les humbles traduisent parfois en mots imagés et simples. Tout un ordre de sentiments nouveaux pour Clerget germa, fleurit, se multiplia en lui. Il n'avait guère éprouvé que des joies égoïstes, il connut la récompense de se dévouer aux autres, et que plus on donne, plus on reçoit. Les terres en apparence les plus arides sont souvent celles où pousse la plus belle fleur.

N'avait-il pas inspiré à l'inculte Macario un dévouement sans pareil ? Ne se sentait-il pas idolâtré par le petit Abel, qui le regardait comme on regarde une maîtresse ? Ne remarquait-il pas que Prost lui marquait un attachement différent? Et Susbielle, quelle jolie éclosion d'idées vives et ardentes, de causeries animées ! Quelle jolie forme de sympathie protectrice, paternelle un peu, vis-à-vis de ce garçon névrosé qui passait sans transition de l'abattement le plus extrême à la joie la plus vive !

Un jour, avec une insistance joyeuse, la sonnerie du téléphone résonna : — Allo ! allo !

— C'est vous, Bermud ? Comment va ?

— Bien. Si le temps est beau pendant deux jours, j'irai vous dire bonjour au chalet Serraz. Pouvez-vous y descendre ?

— Certainement, fit Clerget, tout en songeant soudain : Et l'avalanche en suspens dans le défilé de la Vuze?...

— Alors, mardi, à dix heures. Je vous préviendrai d'Uxeloup s'il y a contre-ordre.

— Entendu.

Le mardi, n'ayant reçu aucun avis depuis la veille, à quatre heures, instant où le téléphone, de nouveau, avait cessé de fonctionner, Clerget se disposa à partir avec les courriers. Susbielle demanda à l'accompagner. Clerget se mit en route ; avec lui, Gattolat, Macario et le « Cube ». Il revit avec plaisir la forêt de sapins noirs derrière laquelle le Géhor lui était apparu, hérissant les trois dents de ses glaciers sauvages ; puis il côtoya le rocher des Cascades. Mais ce ne fut pas sans appréhension qu'il entra dans le défilé. L'avalanche imminente l'inquiétait : il recommanda d'exagérer les précautions. Au passage périlleux, il fit avancer les hommes avec une extrême lenteur, espacés, silencieux, franchit lui-même le point menacé avec une sensation désagréable, au souvenir de Formaly. Il mesura le ravin ; emporté dans le torrent de neige, englouti, on irait se fracasser aux rochers. Il respira en apercevant le chalet Serraz. La bonne figure du courrier Guibout lui fut agréable à voir.

— Bonjour, Guibout, et les autres ?

— Ceux de Challiers ? Y m'suivent, mon lieutenant.

Et, en effet, un : « Ohé ! » retendit à quelque distance ; Clerget reconnut Bermud, accompagné de trois hommes, Bermud avec son teint brun, son corps trapu, ses mollets énormes, ses moustaches noires aux pointes desquelles l'haleine suspendait des glaçons. Ils se serrèrent la main, à travers leurs gros gants de laine qui leur faisaient des pattes d'ours.

— Est-ce qu'il n'y a rien à manger ? dit Bermud.

Allons, il n'avait rien perdu de son appétit fameux, texte habituel des plaisanteries au mess.

— Mais oui, dit Clerget, il y a toujours au chalet des vivres en réserve.

Et, sur un signe, le « Cube » défonça une caisse de lard, une autre de biscuits, tandis que Gattolat, réunissant des fagots, allumait du feu pour le thé. Bermud, très matériel et qui avait faim, s'intéressa à tous ces détails. Clerget, un peu déçu, s'étonna qu'ils eussent si peu à se dire depuis trois mois qu'ils ne s'étaient vus.

Susbielle, à l'écart, comparait les deux hommes, Clerget plus

fin, plus divers, Bermud robuste, et tout un ; et volontiers il se sentait injuste envers ce dernier.

On ne devait guère tenir en honneur, au poste de Challiers, les divertissements de la conversation, les ressources de l'esprit. Cependant, les trois chasseurs de Bermud ne tarissaient pas sur l'énergie de leur chef, ils racontaient leurs excursions, leurs périls ; et Susbielle sentait que pour s'être manifestée à Challiers d'une autre manière qu'à Lussan, l'action du chef n'en avait été pas moins efficace, ni moins féconde.

VIII

Quand le dernier morceau de biscuit, dur comme du fer, eut craqué sous ses dents solides, Bermud, après avoir avalé deux tasses de thé bouillant, causa. Rien ne l'intéressait en dehors de son poste. Il en avait vu de rudes. La dernière tourmente avait démoli la baraque aux vivres. Tous les liquides avaient gelé. Le vin était devenu un énorme glaçon, un rubis de taille, — de pierre de taille! dit Bermud en riant.

— Et ne voilà-t-il pas, tandis que je regardais balayer la neige amoncelée aux abords, que mon soldat, vous le connaissez ? Rastoil, ce petit, là-bas, me crie : « Mon lieutenant, votre nez? » Et il se précipite, ramasse de la neige et se met à me frictionner vigoureusement le visage. Je le croyais fou, je lui envoie une bourrade qui le fait rouler à trois pas. Il se relève, une main sur ses côtes, et me regarde en riant : « Alors, frottez vous-même, mon lieutenant !... » Mon nez, moitié rouge, moitié blanc, était en train de geler, mon cher!

Puis il discuta longuement la question de l'alcool. Il désapprouvait formellement qu'on en donnât aux hommes, même en petite quantité. L'alcool provoquait une excitation factice, sans durée, après laquelle la dépression, la torpeur s'aggravaient. Autre sujet de discussion. Il préférait les petites raquettes aux grandes. Clerget sur ces deux points pensait différemment. Il ne parvint pas à persuader Bermud, dont la conviction était inébranlable. « Homme heureux, songea Clerget, qu'aucun doute ne tourmente ! »

Nécessairement, ils parlèrent des distractions procurées aux hommes.

— Moi, dit Bermud, je leur ai fait déblayer une grande aire qui s'étend derrière le poste, et puis il y a deux traîneaux, confectionnés avec des caisses; trois hommes montent dans chacun, trois autres poussent derrière. J'organise des courses : les gagnants ont le droit de se faire voiturer. Vous n'imaginez pas comme ça les amuse.

Clerget n'avait pas trouvé cela. Il s'avoua battu de bonne grâce. Du reste, la disposition des lieux, trop en pente, ne l'eût point permis... En pente? il s'arrêta, réprimant un sourire joyeux à l'idée de sa découverte. Distancé, Bermud! Oui, vers l'ouest, le promontoire de Lussan s'infléchissait en double pente, assez peu prononcée, avec courbe convexe et concave. Des traineaux? Ce n'était pas mal, on pouvait faire mieux; Clerget, lui, aurait des « montagnes russes ».

Il savoura, une seconde, l'orgueil du triomphe! Aussi bien, sans s'en douter, par sa ferme assurance, Bermud froissait un peu sa sensibilité ombrageuse. Il écoutait peu, répondait toujours : « Eh bien, moi... » Et il semblait considérer le poste de Challiers comme plus pénible, d'un service plus chargé, plus périlleux que tout autre. L'essentiel, selon lui, était l'entraînement physique.

— Tous mes hommes, dit-il, ont des biceps comme moi ! — Il en avait d'énormes... — J'ai installé un gymnase dans la cour, et quand le temps est mauvais, on fait des haltères dans la chambrée... Il se mit à rire et dit : — Et puis, je les nourris solidement. Toujours du charbon dans la machine!

Il avait une expression si peu distinguée, une carrure si lourde d'officier plébéien, que Clerget, involontairement, ressentit un léger dédain. Il se rappelait que Bermud, à Chambéry, vivait en sauvage; bon enfant, certes, mais inélégant au possible, usant ses effets jusqu'à la corde et évitant d'aller au café pour ne pas payer de consommation. Tous ignoraient son secret : Il envoyait son argent disponible à ses vieux parents, réduits à une situation des plus précaires. Ce qui donnait en ce moment à Bermud cet air de parfaite santé morale et de satisfaction, c'est qu'à Challiers il faisait des économies, n'ayant aucuns frais, et pouvait disposer pour « ses vieux » d'une somme plus ronde. Comme Clerget l'eût estimé, s'il avait pu soupçonner la délicatesse de cœur cachée sous cette rude enveloppe!

Mais le temps passait, et son camarade lui dit :

— Fâché de partir, mais c'est l'heure. Content de vous avoir vu, Clerget. Le célibat vous réussit. Vous avez meilleure mine qu'à Chambéry.

Le célibat? Clerget sourit, sachant les théories exposées au mess par Bermud, théories qui prêtant à rire, avaient soulevé des discussions amusantes, excité les gamineries des jeunes sous-lieutenants. Selon lui, l'officier, les soldats devaient être chastes : « Voyez les hercules, les gymnastes! disait-il. D'où tirent-ils leur force extraordinaire, sinon de la continence? » Et, affirmait-il avec une conviction naïve, l'idée fixe d'être les plus forts, pour flanquer une raclée à l'ennemi, devait primer tout; il réclamait qu'on développât davantage l'entraînement. C'est avec les jambes de ses soldats que Napoléon a conquis le monde! Clerget n'eût pas trouvé ces théories si ridicules s'il avait su par quelle pureté d'âme Bermud, qu'on prétendait vierge, restait fidèle à une jeune fille pauvre qu'il aimait et n'épouserait jamais, faute de la dot réglementaire.

Ils se regardèrent. Bermud avait une si brave et bonne figure dans ses énormes moustaches, qu'une sympathie subite réchauffa la tiédeur de Clerget. De bon cœur, ils se tendirent la main, ils se sourirent fraternellement, puis : — Au revoir, bonne chance! et Bermud, suivi de ses hommes, précédé de Guibout alerte, disparut au tournant du chemin.

Clerget vit que ses chasseurs regardaient, eux aussi, s'en aller les camarades, et surprit sur leurs traits animés un fugitif attendrissement, nuancé de cette ironie que le soldat, philosophe ingénu, mêle à tout.

— Ils n'ont plus qu'à descendre, dit Gattolat, et nous, nous remontons!

— Tout de même, dit Macario, j'aime encore mieux remonter.

Et son regard de bon chien, dirigé vers Clerget, indiqua la préférence. Susbielle roulait une cigarette, les nerfs un peu agités. Ces visages nouveaux étaient les premiers qu'il eût vus depuis des mois; il se sentait triste en songeant qu'il allait reprendre sa vie, tourner dans le même cercle d'actions monotones; et Clerget aussi était mélancolique, comme après toute séparation.

— Allons, dit-il, en marche !

Un soleil pâle brillait sur la neige; amollie, elle cédait traî-

treusement sous les pieds. Le « Cube », trop lourd, malgré ses raquettes, enfonça jusqu'à mi-cuisse, dut ramper sur les genoux pour se retirer du mauvais pas. Clerget se repentit presque d'avoir accepté l'invite de Bermud. Pourvu que l'avalanche... ! Il revit Formaly sur son lit de souffrance, le sergent, les deux hommes, et le sentiment de sa responsabilité l'étreignit. Moins la peur des conséquences pour lui-même qu'une cordiale anxiété vis-à-vis de ceux qu'il guidait et dont il répondait. En leur disant : « Pressez le pas, arrêtez-vous », il disposait de leur sort, et ce sort collectif, auquel se mêlait le sien, ne dépendait pas seulement des mesures de prudence : une fatalité supérieure le régissait, une force sournoise d'éléments que l'on devait déjouer.

Tout d'abord, le passage s'effectua sans incident, et Clerget, qui venait le dernier commençait à respirer, quand un bruit formidable craqua, tonna, se répercuta d'échos en échos, en même temps que, sur une largeur de cinquante à soixante mètres, l'avalanche, en masses de neige et de pierres, se déplaçait avec une rapidité irrésistible, glissait au ravin dans un coup de vent si terrible que la secousse renversa Clerget.

Bien qu'il se fût cramponné d'instinct à un saillant de roc et ramassé pour donner moins de prise, il se trouva, en une seconde, culbuté, saisi, englouti dans le pan extrême de ce tapis de neige compacte qui croulait en gouffre. De la neige dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles, il eut la sensation brusque de la mort ; un instinct machinal le porta cependant à se raccrocher, mains griffantes, yeux égarés. En un fulgurant éclair, il se trouva transporté comme par delà l'autre côté de la vie ; l'air, la pensée, le soleil, tout lui manqua : une branche de sapin, toute petite, au-dessus de sa tête, lui dit un adieu ironique ; il se crut redevenu enfant, un soir qu'il avait défailli dans la robe blanche de sa mère ; puis sans douleur, sans regret, il perdit conscience.

Fut-ce très court, cela dura-t-il des siècles ? De quel monde inconnu revenait-il ? Clerget avec stupeur contemplait les visages penchés sur lui. Le « Cube » le frictionnait, Susbielle lui mettait un flacon de sels sous le nez, Gattolat était pâle comme un mort, Macario pleurait à grosses larmes. L'étonnement de Clerget se prolongeait ; que faisait-il dans ce chaos de montagnes, dans ce désert de neiges ? S'y trouvait-il vraiment ? D'ailleurs, lui-même, qu'était-il au juste ? Pourquoi l'émotion de ces braves gens ? Il eut alors l'idée qu'il s'était rompu les membres, et le choc mental fut

si brusque qu'il réveilla toute sa personnalité complexe, le souvenir, l'angoisse. Mais non, rien de brisé, pas même une écorchure ; il avait roulé en boule dans la neige molle, et par miracle, la courroie de sa sacoche de cuir, rencontrant à vingt mètres en dessous un tronçon d'arbre pointant à ras, s'y était arrêtée, avait soutenu sous l'aisselle le corps inerte, donnant le temps aux soldats d'accourir et, au risque de se tuer sur la pente glissante et mal assurée, où s'émiettait la terre avec des paquets de neige, de le remonter sur la piste.

— Ce n'est rien ! dit Clerget qui fit jouer ses membres.

D'abord il n'avait pu les mouvoir, et cette horrible sensation de se sentir tout le corps en ouate l'avait bouleversé ; mais non, il n'avait absolument rien. Remis debout, il secoua son engourdissement, but une gorgée d'eau-de-vie ; son cœur tournait. A force de volonté, en s'appuyant sur le « Cube », il put faire quelques pas.

Il put voir alors, à l'émotion de ceux qui l'entouraient, combien il leur était cher. Macario guettait chacun de ses mouvements, prêt à le soutenir, à le porter au besoin. Susbielle laissait voir à quel point il avait été remué. Maintenant, tous éprouvaient un besoin de parler vite et beaucoup ; ils disaient ce qu'ils avaient ressenti en entendant le fracas de l'avalanche, en voyant le lieutenant emporté par l'extrémité de la masse roulante. Le « Cube », à dix pas, n'avait rien reçu, mais le brusque déplacement d'air l'avait collé si rudement à la roche, qu'il en avait, pendant quelques secondes, perdu le souffle. Susbielle maudissait la sensibilité nerveuse qui l'avait paralysé d'une sorte d'horreur, en voyant son chef disparaître, si bien qu'il n'avait pu d'abord se rendre utile. Macario était fier ; le premier il était arrivé au secours de Clerget. Cependant, Gattolat murmurait :

— Si vous êtes trop las, mon lieutenant, ne vous forcez pas. Nous vous porterons !

Mais Clerget préférait se forcer. Pâle et chancelant, tant la secousse l'avait bouleversé, il marchait quand même, s'appuyant sur l'alpenstock de Gattolat. On arrivait aux cascades. Diaprées d'arc-en-ciel, leur bouillonnement se dorait d'une écume de soleil ; des bulles d'air fouettées remontaient en perles, et sur les côtés de la cataracte, des filets de diamants liquides se brisaient en éclats transparents, ruisselaient en pluie d'argent. Dans les bassins tourbillonnait un flot d'émeraude claire, et le bruit puissant et doux des chutes enveloppait le cœur d'un charme étrange, tandis que

les yeux fascinés avaient peine à se détourner du merveilleux spectacle.

Clerget considérait cette splendeur avec une sorte d'étonnement. Ayant approché de si près la mort, il savourait avec intensité le mystère étrange de la vie. Ranimé par la vue de cette eau tumultueuse, par sa rumeur et sa juvénile féerie, il trouva une singularité plus belle aux trois dents du Géhor ; le pâle soleil qui faisait luire leurs arêtes lui sembla plus lumineux qu'il n'avait été jamais : la forêt de sapins noirs évoqua pour lui toutes les verdures. depuis les petites feuilles des arbustes jusqu'aux grands ombrages séculaires. Le monde lui apparaissait plus jeune, plus vaste, plus beau. Le sang lui battait aux tempes, la vie à flots revenait dans ses veines ; il se sentait joyeux à éclater de rire et triste à fondre en larmes. Touché par les attentions de ses chasseurs, par leurs sourires, par leurs regards qui interrogeaient sa fatigue, il se disait :

« A quoi cependant cela a-t-il tenu ? Il s'en est fallu de peu... » Et maintenant qu'il était sain et sauf, il se réjouissait que cela lui fût arrivé à lui plutôt qu'à l'un de ses hommes. Sa fierté bizarre à l'idée d'avoir eu son « accident », l'accident qu'on raconte d'un air détaché, entre camarades, était combattue par l'amour-propre : il éprouvait une sorte d'humiliation. Ce qu'un tel hasard avait de personnellement agressif et de haineux lui laissait un malaise superstitieux. Avertissement, ou, au contraire, immunité pour l'avenir ? Puis il songea avec un attendrissement romanesque que pas une femme ne l'eût pleuré comme il eût aimé être pleuré. Camarades d'un an, distractions d'une heure, ni Gaby, ni la fantasque Mme Aubry n'étaient la bonne compagne avec laquelle on s'unit pour le bonheur ou le malheur, la pauvreté et la richesse, la maladie et la santé, la vie et la mort. Et un profond, un mélancolique désir d'être aimé par une femme sûre, fidèle, montait en lui, des sources de l'être, comme s'il comprenait que notre existence est précaire, sans cesse menacée, et que ce n'est pas trop d'une tendresse absolue, d'un dévouement réciproque infini, pour s'épauler, se soutenir, marcher ensemble.

A cette minute vraiment solennelle, à ce tournant de vie que sa légèreté devait oublier le lendemain et qui cependant laisserait en lui une vibration lente à s'éteindre, Clerget se sentit comme subitement vieilli, assagi, orienté vers un destin plus grave.

IX

Ce fut un beau jour que celui de l'inauguration des « Montagnes russes ». Depuis un mois, tout le poste, aux heures de répit, travaillait avec une activité joyeuse. Ah! ceux de Challiers avaient des traîneaux; eh bien, on verrait ce que l'on savait faire à Lussan! Et cette émulation avait gagné les plus calmes. Les sceptiques — il y en a toujours — devenaient les plus enthousiastes. Les dédaigneux levaient des yeux brillants de curiosité. Vercomet en laissait brûler ses sauces; par la distraction du petit Abel, deux miches de pain se calcinèrent dans le four. Le charpentier Sainjoire, plus augural que jamais, mâchonnait dans sa barbe des projets de construction. Rigal donnait des conseils que Leloustre écoutait d'un air de supériorité ironique. Le « Cube », roulant des épaules et écarquillant les yeux, avait l'air de chercher de tous côtés une poutre à porter, une masse de terre à brouetter. Tétard ne manquait pas, avec son bonheur ordinaire, de s'enfoncer un clou dans le doigt. Macario rêvait tout haut, la nuit. Adam paraissait moins triste, Guiot ressemblait à un bouc en folie. Susbielle délaissait ses gros livres de médecine, pour se livrer avec Clerget à des tracés mathématiques, à des épures. Le petit Michel raillait le courrier Gattolat.

— Hein! mon vieux, ça ira plus vite que tes grandes jambes!

— Blague! tu verras à la remontée si c'est aussi rigolo.

Parbleu, on pensait bien que les traîneaux ne regrimperaient pas tout seuls la pente, et qu'après avoir dévalé en quelques secondes au bas du ravin, il faudrait, pendant dix ou quinze minutes, s'atteler comme des bœufs et remonter en peinant. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Prost s'indigna avec un transport comique; pour un peu, il eût traité Gattolat de fainéant. Qu'est-ce qu'il fallait donc à monsieur? Des montagnes russes à ressort, sans arrêt, aller et retour gratis, un clou pour l'Exposition? Non, vrai, il s'en ferait mourir! Et puis, de quoi se mêlait-il? Est-ce lui qui aurait découvert un aussi fameux divertissement?... Gattolat, railleur, écoutait sans répondre; l'entrain de Prost les amusait tous, tant sa fureur au travail contrastait avec l'impression qu'il avait tout d'abord donnée de lui. C'était un texte d'innocentes plaisanteries.

Gattolat ne laissa pas échapper l'occasion :

— T'as toujours pas de rhumatismes à la langue!

Prost se tut ; ces allusions lui étaient extrêmement désagréables. Wacogne intervint, en ordonnant la corvée de l'eau. Ce fut, pour les deux désignés, un véritable désespoir. On commencerait donc les montagnes russes sans eux? Wacogne s'entremit auprès de Clerget.

— Mais certainement, Wacogne. Nous n'essayerons les montagnes russes que demain. Faites remplir la réserve d'eau par précaution.

Avec quelle impatience on attendit ce lendemain! Ferait-il beau? S'il allait neiger? On s'était donné tant de mal pour les tranchées; puis il avait fallu, en arrachant des pierres et des racines, en remblayant de neige, aplanir la double courbe convexe et concave, élargir au plateau de départ, relever au plateau d'arrivée. Quel mal on s'était donné pour la construction des traîneaux! Mais ils étaient réussis : de véritables objets d'art. Leloustre en avait festonné la bordure antérieure au couteau. Il y avait de vrais bancs pour s'asseoir, des poignées pour s'accrocher. Et dans le numéro un, le traîneau d'honneur, que Clerget devait étrenner, on avait mis une couverture sur le banc et des palmettes de sapin tout autour, en ornement. Le temps était à souhait, sec, vif, la piste résistante, on allait avoir du plaisir.

Clerget donnait les dernières instructions : attendre, pour lâcher le second traîneau, que le premier fût remisé sur la gauche, n'y monter que trois hommes à la fois. Wacogne, prenant place dans le second et lui-même dans le premier, il restait quatre hommes à désigner : pour ne pas faire d'injustice, on inscrivit tous les noms sur de petits bouts de papier, et on tira au sort dans un béret. Susbielle, fouillant avec une sage lenteur qui excita l'impatience, appelait :

— Premier traîneau! Adam!

La figure grave s'éclaira d'un sourire d'enfant. Le léger murmure des hommes, leurs yeux brillants approuvèrent le choix du hasard. Si quelqu'un méritait bien de partir dans les premiers, c'était Adam. Sans bruit, sans parler, il avait travaillé du matin au soir, mettant la main à tout. Susbielle appela le second élu :

— Gattolat.

Un rire courut, à voir l'air étonné et ravi du courrier, très flatté au fond. Prost murmura :

— Où va-t-il mettre ses jambes? Il faudra qu'il les plie en quatre.

Susbielle remuait les petits papiers, il en ouvrit un :

— Fourquemin !

Puis :

— Guiot !

Le petit barbier s'élança avec tant d'empressement qu'il faillit dégringoler sur la pente et se servir à lui-même de traîneau. Les autres chasseurs parurent déçus, bien qu'ils sussent parfaitement que le nombre était limité d'avance; Abel surtout semblait triste de ne pas étrenner immédiatement les beaux traîneaux.

Mais Leloustre, déguisant son propre mécompte, déclarait :

— Je ne suis pas pressé, j'ai mon plaisir en réserve.

Et de fait, ceux qui ne partaient pas encore s'amusèrent presque autant à manœuvrer.

Clerget, Adam et Gattolat bien calés dans leur voiture, les dernières instructions se pressèrent : Doucement! ne vous hâtez pas; inclinez ; bien d'aplomb ! lâchez tout!

Avec une rapidité vertigineuse, le traîneau glissa, donnant une sensation de fuite sous les pieds, de dispersion dans le vide; mais un cahot les faisait ressauter; ils se sentaient caresser la surface bombée, puis, en inclination brusque, ils sombraient dans la grande descente, et le vertige de l'abîme leur portait délicieusement au cœur ; si rapide l'arrivée, qu'ils ne pouvaient y croire. Aucun doute. Le traîneau immobile, et les deux murs courants de neige figés soudain.

— Allons, mes enfants, faisons place aux autres! dit Clerget, joyeux, et à qui la figure heureuse d'Adam, l'expression lunatique et la bouche bée de Gattolat procuraient un plaisir extrême.

Il sauta à terre, les aida à remiser le traîneau. Là-haut, tout là-haut, celui de Wacogne, de Guiot et du « Cube » attendait son tour. Il vit les grands gestes du sergent qui recommandait la prudence; puis Clerget sourit, Wacogne venait de s'effondrer dans le traîneau, emporté d'un élan fou. On vit la boîte roulante et les têtes des trois hommes grandir, ressauter à la première courbe, puis la voiture descendre si vite qu'elle sembla fondre droit sur Clerget et ses deux hommes, qui, d'instinct, se garèrent. Et trois bonnes figures, fendues jusqu'aux oreilles, parurent, attestant la joie de Wacogne, du « Cube » et de Guiot. On se complimenta, on échangea ses impressions.

Maintenant, il fallait remonter, car les autres, là-haut, trépignaient d'impatience.

Et pendant des semaines le poste s'amusa ainsi. Le but que Clerget s'était proposé se trouvait atteint : distraire ses hommes, sans doute; mais surtout les entraîner, les forcer, sans qu'ils s'en doutassent, à agir, à marcher. Cette lente remontée qui, sans but, leur eût paru pénible, ils y voyaient la juste rançon du plaisir de la descente, l'espoir de glisser encore dans les traineaux. Ceux-ci, le numéro un et le numéro deux, se dispuaitent la précellence. D'avoir été le traîneau d'honneur de Clerget, le numéro un gardait un prestige, il avait aussi une forme plus élégante. Par contre le deux était plus solide. Quand on le vantait, on voyait s'enfler le thorax du « Cube », Fourquemin élargissait les épaules, sifflotait de satisfaction. Quand on célébrait les mérites du numéro un, on voyait les petits yeux de Leloustre s'égayer entre leurs paupières plissées; et nul ne remarquait l'air de gravité orgueilleuse du menuisier Sainjoire, retiré dans sa barbe sacerdotale et s'attribuant tout le mérite de la construction.

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

VILMA [1]

(Suite).

II

Le printemps trouva Bernard, Angélique et Vilma réunis au château d'Argennes. Le château d'Argennes, situé près de Vallon, est le plus beau domaine du Vivarais. L'habitation date de deux siècles. Elle est suspendue aux flancs d'une colline boisée qui domine l'Ardèche. Cette rivière aux bords pittoresques a creusé en cet endroit son lit à travers une vallée resserrée entre de hautes montagnes. Autour du château s'étendent des forêts de châtaigniers, des champs de mûriers, des vignes, des terres cultivées, dont, à de fréquents intervalles, de longues coulées basaltiques coupent tout à coup l'étendue. Des pics neigeux se découpent sur le ciel et bornent l'horizon de toutes parts. Sur toute la surface de cette région, qui touche aux Cévennes d'un côté, de l'autre à l'Auvergne, le sol a subi d'effroyables convulsions dont il a conservé les traces comme l'impérissable souvenir des jeux violents de la nature. Les volcans se sont éteints, mais les cratères sont restés ouverts; la lave refroidie a laissé aux flancs des montagnes, incrustées dans le roc et pétrifiées, des couleurs grises et rougeâtres dont les tons variés font ressortir la nuance délicate et tendre des verdures printanières que viennent paître les troupeaux dès les premiers beaux jours.

Le comte et la comtesse d'Argennes s'étaient affectionnés à ce pays, dans lequel Bernard venait tous les ans depuis sa naissance et qui avait été le cadre charmant de leurs jeunes amours. Ils conçurent cependant la crainte que Vilma ne parvînt pas à s'y plaire; mais cette crainte était vaine : Vilma avait grandi dans une con-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 décembre.

trée montagneuse, elle retrouva dans le Vivarais les paysages de sa patrie, familiers à son âme et à ses yeux. Elle s'y habitua vite, surtout parce que le malheur de sa destinée voulait qu'elle s'estimât heureuse partout où elle se trouvait avec Bernard. Elle portait au cœur une inextinguible passion; elle aimait ardemment son cousin. Cela datait de l'heure même où pour la première fois elle se trouva en sa présence. Cet amour ne s'était pas imposé alors à son imagination et à son cœur sous la forme aiguë, fiévreuse et violente qu'il devait ultérieurement revêtir; à dix ans, le cœur ni l'imagination ne sont mûrs pour la passion. Ce fut d'abord un enthousiasme ardent, une tendresse exclusive et jalouse, un affolement inconscient. Puis, quand le corps de Vilma se fut développé, quand son âme se fut élargie, quand les grâces délicates et les curiosités inconscientes de la vierge eurent précocement pris la place des candeurs de l'enfant, ce sentiment se transforma, et, subissant les impulsions d'une nature passionnée, il devint l'amour, un amour qui s'ignora d'abord, éclata tout à coup et puisa ses premières ardeurs dans l'isolement auquel elle se trouva condamnée, et dans l'absence de Bernard! Du jour où elle fut brusquement séparée de lui, jusqu'au jour où elle revint en France, elle l'aima à travers ses souvenirs, vivant de l'espoir de se faire aimer, et, à l'aide d'une imagination romanesque et perverse, se forgeant un idéal complaisant, facile et conforme à ses désirs, qui lui tint lieu de tout, la rendit insensible aux hommages des prétendants attirés par sa beauté et lui inspira, contrairement aux vœux de son père, la résolution de ne pas se marier.

A côté de cet amour, un autre sentiment s'éveilla et grandit : la haine. En épousant Bernard, Angélique se fit de Vilma une implacable ennemie qui ne devait lui pardonner jamais de le lui avoir ravi. Il en fut de cette haine comme de l'amour : elle se développa en même temps que lui, s'aggravant, au fur et à mesure que dans l'enfant les années créaient la femme, de toutes les exaltations, de toutes les violences d'un cœur despotique et d'une âme farouche. Ces explications n'auraient aucune raison d'être, si elles ne faisaient comprendre avec quelle joie intime et cruelle Vilma entra dans la maison d'Argennes, et quelles dispositions elle y apporta, hypocritement dissimulées sous les effusions d'une tendresse profonde et d'une reconnaissance inaltérable, qui confondaient en apparence dans une même étreinte la femme dont le paisible bonheur lui était odieux et l'homme dont elle voulait conquérir l'amour.

Il n'est pas dans notre pensée de remettre en honneur la doctrine de la fatalité supérieure et immuable, que l'antiquité avait poussée jusqu'à l'absolu et qui courbe encore sous son joug les peuples orientaux, en les laissant sans force, même contre des maux qu'avec un peu d'énergie ils pourraient vaincre. Le christianisme a fait justice de cette doctrine en relevant la dignité de l'homme, en lui donnant de soi-même et de sa puissance une idée assez haute pour qu'il ait entrepris de combattre le destin et tenté de se soustraire à ses lois, avant de s'y résigner; mais que penser de la perversité naturelle de certaines âmes? Comment expliquer ces créatures qu'on croirait maudites dès le berceau? Sans qu'aucun signe apparent les distingue des autres et les marque pour une destinée exceptionnelle, elles viennent au monde portant en elles pour le mal des forces ignorées que les circonstances de leur vie, loin de les détruire, concourent à développer. Qui les a pétries de mauvais instincts, sans leur fournir le moyen de les écraser? Qui les a parées de leurs séductions trompeuses, sans imprimer à leur front le stigmate des corruptions intérieures qui rend leur passage parmi les hommes aussi terrible que celui d'un torrent dévastateur? Malheur à qui se trouve sur leur route! Esclaves des passions contre lesquelles il semble qu'elles aient été insuffisamment armées, elles brisent et déchirent au gré de ces passions tout ce qui les sépare du but qu'elles veulent atteindre, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes broyées dans leur course folle vers l'idéal dont leur imagination leur montre la réalisation environnée d'attraits délectables et de charmes malsains. Nous ne dirons rien de plus pour faire connaitre l'héroïne de ce récit, dont la suite la révélera tout entière et mieux que nous ne pourrions.

Quant à Bernard d'Argennes, trois mois après l'arrivée de Vilma en France, troublé par la présence dans sa maison de cette séduisante fille, il essayait de réagir contre une influence à laquelle il n'abandonnait rien de soi, et qu'il subissait contre son gré, mais qui l'obsédait comme le signe avant-coureur d'un péril redoutable. Se marier à vingt-deux ans, sans avoir encore bu à la coupe amère de la passion, sans avoir demandé aux caprices des femmes la science de la vie, sans avoir interrogé l'amour qui passe, pour connaitre la paix de l'amour qui dure, apporter dans le mariage une âme vierge et toutes ses illusions, voilà ce qui est rare et ce qui peut être considéré comme un gage de bonheur; à une condition cependant : c'est qu'aucune tentation ne viendra frapper à la porte

de ce cœur qui n'a pas vécu et s'est jeté dans les délices de la tendresse légitime ignorant les tourments et les fièvres de l'autre. Bernard chérissait sa femme ; mais, homme à peine par l'âge, ce n'était qu'un enfant quant à la connaissance du cœur. Pour le préserver contre le danger, Bernard ne possédait rien que son amour, son amour et son honnêteté, armes puissantes pour fortifier et faire durer un bonheur qui n'est pas menacé, inefficaces pour le défendre s'il est attaqué. A Paris, le danger eût été moindre. La multiplicité des tentations auxquelles est exposé dans le tumulte d'une grande ville un homme jeune et inexpérimenté a pour effet de les amoindrir. Dans les entraînements de la vie mondaine, Bernard aurait trouvé des diversions heureuses qui lui firent défaut quand, installé à la campagne, il se trouva rapproché par les conditions mêmes de l'existence commune de celle qui causait son trouble. L'isolement, le calme des champs, sont pour la passion des excitants redoutables. La nature se fait volontiers le complice de nos faiblesses ; elle donne aux désirs de l'âme et des sens une puissance infinie. Elle leur parle, les déchaîne et les fortifie par ses mille voix ; elle leur offre le cadre le plus séduisant, l'attrait le plus trompeur, et en favorise le développement. Les perspectives magiques de l'horizon, les sèves printanières, la beauté des cieux, les matins ensoleillés, les soirs mélancoliques, les nuits silencieuses, embellissent nos passions et leur tiennent le langage le plus propre à les rendre exigeantes et impérieuses. Ces éléments se conjurèrent contre Bernard et vinrent en aide à Vilma. Il la voyait tous les jours, à toute heure. Sans qu'elle eût besoin d'emprunter de nouveaux attraits aux artifices de la toilette et d'atténuer par l'éclat de sa parure la rigidité de ses habits de deuil, elle portait en elle un charme vainqueur dans lequel il fut en quelque sorte enveloppé. La coquetterie naturelle de la femme, complétée chez celle-là par le parfum virginal, par la fleur de sa jeunesse et les merveilles de sa beauté, fut suffisante pour vaincre Bernard.

On s'est demandé souvent si l'homme possède la faculté d'aimer deux femmes en même temps. En réponse à cette question, on peut affirmer que dans tout cœur ardent, à côté de l'amour le plus noble, le plus pur, le plus élevé, il y a place pour un sentiment qui lui ressemble en apparence et qui n'en diffère en réalité que par l'intensité plus forte du désir qu'avivent les obstacles, la terreur et les remords. Ce fut l'histoire du comte d'Argennes. Un moment vint où ce désir conçu pour Vilma fut plus puissant que sa tendresse

pour Angélique, où la sécurité des caresses conjugales dans lesquelles, épouvanté, il se rejetait désespérément, la légitimité du bonheur, perdirent leur prix pour revêtir un caractère monotone, incapable d'apaiser les feux par lesquels il se sentait dévoré. Ces sensations furent involontaires et s'imposèrent à tout son être, malgré lui. Il voulut réagir; il appela à son aide les réflexions les plus sages, les résolutions les plus prudentes. Durant ses longues insomnies, il se décrivit à lui-même le cruel tableau de son repos troublé, de ses félicités ruinées, de sa probité vaincue, de son honneur compromis, de toutes les catastrophes qui seraient la conséquence d'un crime; mais il ne put empêcher que chaque jour Vilma lui versât dans l'éloquence irritante de son regard, dans l'harmonie séductrice de sa voix, un poison amer et doux, mille fois plus délicieux que le pur nectar de l'amour légitime, et dont sa fièvre le contraignit à s'abreuver.

Dès que quelques gouttes de ce poison eurent coulé dans ses veines et embrasé son sang, il tomba sous l'empire d'une faiblesse funeste. Les mille incidents de la vie quotidienne, les actions de Vilma, ses paroles, toutes les circonstances que chaque jour faisait naître, il les vit à travers son amour, les rapporta à ses préoccupations. Peu à peu, sa physionomie s'assombrit, son caractère se transforma, il devint nerveux, inquiet, taciturne. Parfois il alléguait tout à coup la nécessité d'aller à Lyon ou à Marseille : il partait, demeurait absent trois jours, essayant de secouer son joug, traînant comme un boulet sa peine, et revenait ensuite plus accablé, plus préoccupé que lorsqu'il était parti. Angélique s'alarma de ce changement, dont elle était bien loin de soupçonner la cause. Elle essaya d'interroger son mari ; mais elle ne sut rien, car il nia qu'il fût préoccupé ni malade, et pour dissiper ses craintes s'imposa le devoir de l'environner de tous les témoignages d'une ardente affection.

Vilma fut plus clairvoyante qu'Angélique. Elle ne tarda pas à découvrir les ravages causés par sa beauté, et s'en réjouit en y puisant des forces nouvelles pour continuer l'œuvre de destruction entreprise contre le bonheur dont elle était jalouse. Avec cette beauté, elle possédait tous les dons qui assurent la domination de la femme et la créent reine parmi les hommes, l'instruction et l'esprit. Elle parlait plusieurs langues. Ayant beaucoup lu, les littératures slaves lui étaient aussi familières que celles de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Elle aimait les arts, la musique

surtout, pour laquelle elle professait un goût passionné, servie par une merveilleuse voix. Les exercices violents l'attiraient. En toutes choses elle apportait l'audace et la décision, sans prudence, mais aussi sans peur. Tant d'heureux et rares privilèges étaient mis en relief par sa jeunesse resplendissante comme un matin de printemps, par le caractère piquant de ses reparties, par des ignorances feintes, des ingénuités voulues, des candeurs jouées, et surtout par cette fraîcheur de sensations, cette suavité mystérieuse qui forment le sublime attrait des vierges. Voilà quelles armes elle aiguisa pour achever la défaite de Bernard, qu'avec une diabolique habileté elle affola tout à fait en lui laissant comprendre, par sa manière d'être devant lui, qu'elle serait sans énergie pour lui résister, si jamais il osait faire l'aveu de son tourment.

Malgré tout cependant, Bernard résistait, redoutant de se lier à Vilma par une parole imprudente ou une action irréparable. En dépit des entraînements de son imagination, il était encore maître de soi; il ne lui était pas arrivé une seule fois de caresser complaisamment les caprices de sa pensée sans interrompre tout à coup sa rêverie, sans se reprocher de s'y être abandonné et sans prendre la ferme résolution de rester honnête homme. Il se débattait tant qu'il pouvait contre le flot des tentations enivrantes qui affluaient à son cerveau. C'est même cette lutte qui causait ses angoisses, car, en passant alternativement d'une extrême faiblesse à une extrême énergie, il mesurait la profondeur de son mal et l'étendue du péril auquel il était exposé. Il est donc permis de penser qu'il aurait échappé à ce péril, si des incidents inattendus, survenant brusquement, n'avaient paralysé ses loyaux efforts et désarmé sa volonté. Il semble que ce soit dans la destinée de l'homme de voir à l'heure même où il aurait besoin d'être secouru des circonstances fatales se coaliser contre lui, et l'emporter inerte et vaincu aux fautes qu'il voulait s'épargner, aux abîmes qu'il voulait fuir.

On était alors vers le milieu de l'été. La vie au château s'écoulait uniforme et paisible, car les orages que nous avons décrits, ne grondant qu'au fond des cœurs, ne troublaient pas son apparente sérénité. Presque tous les matins, Bernard montait à cheval, parcourait son domaine, allait s'entretenir avec ses fermiers ou surprendre au travail les nombreux ouvriers qu'il employait. Fuyant les occasions de se trouver seul avec Vilma, il faisait ses excursions au lever du jour, quand elle dormait encore, avant même que le soleil eût dissipé les ombres de la nuit, et n'en reculait l'heure que

lorsqu'Angélique, sa seule sauvegarde, promettait de se joindre à lui. C'est à ces promenades matinales qu'il demandait l'apaisement des agitations et des fièvres de son sommeil ; c'est alors que, l'esprit libre, la pensée nette, le cœur calme, il envisageait froidement les résultats de toute imprudence qui trahirait son secret, prenait des résolutions énergiques et s'armait pour être fort en présence de Vilma. Il revenait vers onze heures, quand le déjeuner réunissait tous les habitants du château. Vilma l'attendait presque toujours avec les enfants sur le perron. Quand il descendait de cheval, elle venait à lui et, comme l'aurait fait une sœur, elle lui présentait son front, sur lequel en tremblant il posait ses lèvres. C'était un moment redoutable et délicieux, auquel il lui arrivait souvent de penser durant sa route quand l'imagination, plus éloquente que le devoir, éblouissait ses yeux de l'image de l'enchanteresse ou faisait monter tout à coup à son cerveau, comme un souvenir du baiser de la veille, une bouffée du parfum de ses cheveux. Puis ils rentraient tous ensemble, lui tenant par la main son fils, dont les sept ans s'embellissaient chaque jour d'une grâce nouvelle, Vilma souriant à la fillette, à peine âgée de quelques mois, qui gazouillait entre les bras de sa nourrice. Ils rejoignaient ainsi Angélique, qui, les voyant arriver unis, souriants et calmes, ne pouvait deviner le drame qui se jouait entre eux.

Une heure après le repas, tandis qu'Angélique et Vilma s'installaient dans le vaste salon d'été pour y passer l'après-midi, Bernard s'enfermait chez lui afin de chercher dans le travail le calme qu'il souhaitait avec ardeur. Il aimait l'étude ; naguère elle était une de ses meilleures joies, et c'est encore à elle qu'il revenait quand il tentait de secouer sa chaîne. Mais elle avait, hélas ! perdu le don de le distraire. Il restait maintenant, durant des heures, immobile, le front courbé sur ses livres, mais l'esprit perdu dans des rêveries brûlantes. Parfois il se levait, irrité, s'avançait vers la croisée, appuyait son front contre la vitre froide, et restait là longtemps, regardant sans les voir les pelouses et les avenues du parc, les futaies de châtaigniers et l'horizon tout empourpré des feux du jour, qui se jouaient aux flancs nus des montagnes en longues alternances de lumière et d'ombre. Puis, quand la chaleur s'apaisait, quand les brises parfumées commençaient à courir à la cime des arbres et descendaient rafraichissantes sur les champs, il rejoignait Angélique et Vilma. C'était le moment des promenades en famille. Grands et petits prenaient place dans un break solide et léger, attelé de

chevaux robustes, au pied sûr, et partaient pour des excursions dont les ruines d'un château-fort ou d'une chartreuse étaient ordinairement le but.

D'autres fois ils descendaient à pied jusqu'à l'Ardèche, montaient dans un bateau attaché à la rive et se dirigeaient au gré du courant vers le pont de l'Arc. Cette merveille naturelle, renommée dans tout le midi de la France, consiste en une vaste arcade creusée dans le roc à une hauteur énorme au-dessus des eaux. A droite et à gauche, le paysage de la vallée offre à l'œil des perspectives saisissantes : bois, grottes et rochers se succèdent. Le soleil, en se couchant, couvrait cette belle nature de paillettes d'or qui s'attachaient scintillantes, dans le demi-jour, aux branches des arbres, aux anfractuosités des pierres. Puis, peu à peu, elle se voilait de brume. La lune montait à l'horizon, lentement, se jouant dans les branches des châtaigniers massifs, apaisant des blancheurs de sa lumière les ardeurs empourprées qui rayaient le ciel. La majesté d'un soir divin s'embellissait de la majesté d'un solennel silence. L'ombre des hautes montagnes s'allongeait à travers la plaine toute claire, et, l'une après l'autre, les étoiles faisaient au firmament leur resplendissante trouée.

Pour des cœurs libres de s'aimer sans remords, ces promenades auraient eu un charme exquis ; mais la passion de Bernard y puisait une agitation fiévreuse qui avivait son trouble. Assis au gouvernail, il voyait Vilma penchée sur les rames qu'elle aimait à tenir, imprimant à son corps un balancement gracieux et régulier, et fixant sur lui ses yeux éloquents, toutes les fois que, tirant à elle les avirons, elle renversait en arrière avec une lenteur savante son buste souple et sa tête adorable. A l'autre extrémité du bateau se tenaient Angélique et ses enfants ; mais Bernard ne les voyait pas, son regard s'arrêtait à Vilma. Quand elle était lassée, elle le priait de prendre sa place et de lui laisser la sienne. Il obéissait ; mais en touchant les rames que pendant longtemps les mains de l'enchanteresse venaient de presser, il sentait sur sa chair une brûlure qui passait dans son sang et montait jusqu'à son cerveau pour troubler sa raison.

Ils revenaient ainsi en remontant le courant, sans parler. Tout à coup, dans le silence et la nuit naissante, la voix de Vilma s'élevait sonore et pure ; elle chantait des chansons de son pays, élégies plaintives ou ballades passionnées, dans lesquelles Bernard reconnaissait les accents de son propre cœur. Alors il était tenté

de se précipiter vers elle, de la saisir entre ses bras, de l'étouffer sous les caresses et de mettre un terme au mal dont il souffrait. En ces instants, la présence d'Angélique était son unique sauvegarde.

Quand sa fièvre avait passé, brisé de ses terreurs et de ses désirs, il tentait de regarder en face les obsessions violentes qu'il venait de subir.

— A quoi tient ma vertu? se demandait-il épouvanté. A un accident vulgaire, à une circonstance banale qui tout à coup me désarmerait et me laisserait sans courage. Et il suffirait d'une minute pour arracher à mon cœur le secret qu'il a su contenir, et pour fouler aux pieds mes devoirs, pour briser ma vie, ruiner mon honneur et devenir infâme! Oh! non! non! jamais! je saurai résister. Je résisterai, je le dois, je le veux!

Au retour d'une de ces promenades, un soir, comme ils rentraient au château, Angélique se plaignit d'avoir pris froid et d'éprouver par tout le corps une violente lassitude. Ce n'était sans doute qu'un mal passager, sans gravité, mais qui la contraignit à se retirer dans sa chambre et à laisser Bernard et Vilma en tête-à-tête. Jamais pareille aventure n'était survenue. Celle-ci trouva Bernard démoralisé, énervé par les tentations qui hantaient son esprit, plus puissantes que sa volonté. Lorsque, rassuré sur la santé de sa femme qu'il avait ramenée chez elle, il revint auprès de Vilma, il fut saisi par une émotion, hélas! familière à son âme, et qu'aggravait à cette heure le péril de son isolement clairement entrevu.

Ils dînèrent face à face : Bernard, pâli, tordu par une angoisse délicieuse et déchirante à la fois; Vilma, paisible en apparence, parlant avec volubilité, toute joyeuse, s'efforçant de le distraire, devinant ses terreurs et s'attachant à les éloigner de lui. La présence des domestiques favorisa leur mutuelle dissimulation; mais quand, après le repas, ainsi qu'ils le faisaient tous les soirs avec Angélique, ils allèrent s'asseoir sur la terrasse qui s'étend devant le château et domine la vallée de l'Ardèche, seul avec Vilma, libre de l'écouter et de lui répondre, Bernard devina que l'heure était grave, et que la crise allait éclater sans qu'il eût la possibilité de l'écarter. Il se résigna à l'affronter.

Vilma garda d'abord le silence. La tête renversée sur le dossier de sa chaise, les yeux au ciel, elle paraissait suivre attentivement le jeu brillant des étoiles; en réalité, elle ne perdait pas de vue Bernard, accoudé à la balustrade, morne et pensif. Tout à coup

elle inclina le front vers lui, étendit le bras et, posant la main sur la sienne, elle demanda d'une voix tranquille :

— Pourquoi êtes-vous triste, mon cousin? Quelle peine est entrée dans votre cœur? Voilà plusieurs jours que je vous observe. On dirait que vous n'êtes pas heureux.

Le contact de cette main, l'accent de cette voix, l'arrachèrent à sa rêverie. Son cœur provoqué, défait sans combat, envoya à ses lèvres fiévreuses une horrible réponse, aveu de sa défaite et de son coupable amour; mais, dans ce péril extrême, il reçut un secours imprévu. Le doux et pâle visage d'Angélique passa devant ses yeux, il la vit, la chère créature, inanimée, déchirée par sa trahison, et le cri qui devait le perdre fut étouffé. Il répondit :

— Vous vous êtes trompée, ma chère Vilma, je n'éprouve ni peine ni tristesse.

Puis il se leva, se mit à marcher sur la terrasse, redevenu soudain maître de lui; mais comme il passait devant Vilma, elle l'arrêta doucement d'un geste timide et reprit :

— Pourquoi me traiter comme une enfant? Pourquoi vouloir me taire la vérité que j'ai surprise! Ne me jugez-vous pas digne de devenir votre confidente et votre amie?

— La vérité! vous avez surpris la vérité? s'écria-t-il éperdu.

— Je le crois, fit-elle en baissant les yeux.

— Mais alors, pourquoi m'interrogez-vous?

— Pour vous entendre me confier le secret que vous enfermez dans votre cœur.

— Que vous importe ce secret?

— C'est que je le crois frère du mien, oui, frère de celui qui m'oppresse moi-même.

Il chancela, ses mains s'agitèrent dans le vide, cherchant un appui, et rencontrèrent heureusement le marbre glacé de la balustrade, auquel il se cramponna tremblant, trouvant une énergie désespérée dans la peur de tuer Angélique, qui venait de s'emparer de lui et dominait sa faiblesse. Quant à Vilma, elle se tenait debout, le fixant avidement d'un regard où, dans la nuit, brûlaient les feux de sa passion, n'attendant qu'un signe, qu'une parole, pour se presser contre lui et se faire une chaîne de ces bras qui la fuyaient.

— Je ne comprends pas; je ne veux pas, je ne dois pas comprendre, murmura-t-il; si je comprenais, je n'aurais pas le droit de vous laisser vivre dans cette maison, et mon devoir m'oblige-

rait à vous envoyer attendre au Sacré-Cœur le moment de votre mariage.

— Mon mariage ! L'heure est vraiment bien choisie pour m'en parler, objecta Vilma d'un ton ironique et sombre ; vous m'obligez à vous déclarer que je suis résolue à ne me marier jamais.

— Résolue à ne vous marier jamais ! Vous avez promis cependant d'accepter un mari de ma main.

— Ne fallait-il pas en entrant dans votre maison dissimuler mes projets ? C'est pour cela que j'ai promis, avec la ferme volonté de ne pas tenir : comment pourrai-je me marier, puisque c'est vous que j'aime ?

Ce cri sortit de sa bouche audacieux, superbe, et remua Bernard jusqu'aux entrailles.

A moitié fou, il voulut protester ; mais Vilma ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, je vous aime, dit-elle à demi-voix, je vous aime depuis que je vous connais : cela a commencé par la tendresse naïve, irréfléchie, mais enthousiaste d'une âme d'enfant ; c'est aujourd'hui l'amour d'une femme, ardent, impérieux, fortifié par d'indestructibles souvenirs, par la douleur, par la haine même, oui, par la haine, car je la hais cette Angélique dont vous n'avez pu devenir l'époux qu'en me rendant malheureuse pour toute ma vie. Quand j'avais dix ans, je pensais à vous nuit et jour ! je rêvais de ne vous quitter jamais ; votre parole me bouleversait, un baiser de vous m'animait d'un indicible transport. Par ce qu'étaient alors mes sentiments, appréciez ce qu'ils sont devenus. Vous ne les avez pas vus grandir, puisque j'ai vécu longtemps loin de vous ; mais apprenez qu'ils sont le prix de ma douleur et le fruit de mes larmes, car j'ai souffert, car j'ai pleuré, ne rêvant que de l'espérance de vous retrouver. Et maintenant que je suis auprès de vous, maintenant que je me sais aimée, car vous m'aimez, et je n'ai pas pu me tromper à vos tristesses, vous venez me parler de mariage ! C'est trop tard, et je ne me marierai pas.

— C'est horrible ! s'écria Bernard, que ces aveux prononcés d'un accent passionné remplissaient de terreur et laissaient sans courage.

— Est-ce notre faute si l'amour nous a pris pour victimes ? répliqua Vilma. Qui m'a mis au cœur l'ardente passion qui me jette à vous ? Si je suis impuissante à la combattre, c'est qu'une volonté supérieure me domine comme elle vous domine vous-même, et

nous pousse fatalement l'un vers l'autre. A quoi bon se débattre, l'arrêt du destin est clair autant qu'inflexible, et ni vous ni moi ne pouvons plus secouer les chaînes qu'il a forgées.

Elle se transfigurait en parlant. Ce n'était plus la spirituelle et rieuse fille que Bernard connaissait, c'était une amoureuse aux terribles ardeurs, image vivante de la passion par laquelle les hommes sont entraînés jusqu'au crime. Pour la première fois, elle se révélait dans sa spendide et redoutable horreur, et si, durant cette soirée fiévreuse dont il ne convient pas de prolonger le récit, Bernard ne succomba pas, c'est que sa conscience et sa tendresse pour Angélique ne pouvaient être vaincues en un seul assaut ; c'est aussi qu'en parlant de sa haine, Vilma l'épouvanta plus encore qu'elle ne le séduisit en parlant de son amour. Il y eut une minute où, dans le déchaînement de ses désirs, sa raison éclaira l'abime ouvert sous ses pieds. Les mains de Vilma s'étaient appuyées sur ses épaules ; elle dardait ses yeux sur ses yeux, il sentait le parfum de ses cheveux, il respirait son haleine. Elle croyait le tenir, quand tout à coup il se dégagea brutalement de ses étreintes, la repoussa loin de lui en disant :

— Non! ce serait infâme! partez, malheureuse enfant, partez, fuyez cette maison où désormais nous ne pouvons plus demeurer ensemble. Je veux vous sauver de vous-même en défendant contre vous mon honneur et le repos de mon foyer.

— Je ne partirai pas, répondit Vilma avec douceur, mais avec fermeté ; vous n'oserez me chasser : ce serait m'envoyer à la mort. Comprenez donc, ajouta-t-elle en se rapprochant de lui, que je ne peux plus vivre sans vous.

— Et moi, je ne veux plus vivre avec vous. Si vous refusez de vous éloigner, je fuirai ces lieux.

— Faites donc, reprit-elle résignée ; j'attendrai votre retour, car vous reviendrez bientôt. Oh! Bernard, c'est en vain que vous voulez vous soustraire à votre sort. Vous parlez d'infamie, d'honneur, de repos, pauvres raisons dont ma passion ne tient aucun compte, et que la vôtre foulera bientôt aux pieds. L'infamie ne commence que lorsque cesse le mystère ; l'honneur et le repos ne sont compromis que si le secret est divulgué. On peut s'aimer en silence, dans l'ombre, sans danger.

— Assez! misérable créature! s'écria Bernard ; je ne sais de qui vous tenez cette science fatale et précoce, mais elle me fait horreur.

A ces mots, Vilma tressaillit et releva fièrement la tête : — Depuis douze ans je vous aime, fit-elle, sans colère; depuis dix ans je vous pleure, depuis dix ans pas un jour n'a passé que je n'aie maudit celle à qui vous vous êtes donné, et que je n'aie carressé l'espérance de vous voir tout à moi. Ne cherchez pas ailleurs de qui je tiens ce que vous appelez ma science. Je n'ai eu d'autre maître que mon amour, mon ressentiment, mes larmes ; et si je suis savante, c'est que la solitude rend les heures longues et fécondes. Maintenant, que je vous fasse heureux ou que je ne vous inspire que la pitié, peu importe, puisque dans votre cœur et malgré vos efforts pour m'en cacher le trouble. j'ai discerné l'amour que vous ressentez pour moi. Allez! débattez-vous, tentez de fuir, luttez, révoltez-vous contre la passion qui vous obsède, vous serez mien, car le lien qui malgré vous nous unit est indissoluble.

Ses dernières paroles expirèrent dans un sanglot qui en rendit l'accent déchirant et navré. La douleur cachée sous cette prophétie menaçante toucha Bernard d'un trait nouveau, et, entre les sentiments contraires qui durant cette longue veille s'étaient disputé son cœur, le rendit docile au plus doux, au plus tendre, au plus humain d'entre eux. Il saisit dans ses mains les mains de Vilma et s'efforça de l'apaiser.

— Revenez à vous, supplia-t-il ; parlez un autre langage : n'ayez pas ces accents impérieux qui me remplissent d'effroi. Si vous m'aimez, ayez pitié de nous! renoncez à nous rendre criminels ; si vous souffrez, nous chercherons ensemble les moyens de vous guérir. Je ne saurais être votre amant, vous le savez bien, mais votre ami...

Elle secoua la tête en disant :

— Ce ne peut être l'amitié, puisque c'est l'amour.

— Alors que Dieu nous protège! murmura Bernard.

Il écarta Vilma toujours debout devant lui et s'éloigna rapidement. Elle le regarda fuir et disparaître sous les futaies du parc que la nuit baignait de sa pure lumière. Puis, quand elle se vit seule, elle se laissa aller sur un siège et demeura rêveuse pendant quelques instants. Saisie tout à coup dans cette immobilité par la fraîcheur du soir, elle rentra; mais avant de regagner sa chambre, elle passa par celle d'Angélique afin de s'informer de son état. La comtesse d'Argennes ne dormait pas, et à la lueur de la veilleuse Vilma vit ses yeux ouverts, plus brillants que de coutume. Elle toucha ses mains posées sur la couverture : elles étaient brûlantes.

— Tu souffres? lui demanda-t-elle.

— Oui, d'un peu de fièvre, répondit Angélique; mais dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

— Ne veux-tu pas que j'envoie à Vallon chercher le médecin?

— Non, certes; ce sera toujours assez tôt demain matin, si je ne vais pas mieux.

— Je vais alors passer la nuit dans un fauteuil, près de toi.

— Je te le défends, mignonne, va dormir. Je n'ai pas besoin de soins, et s'il en était autrement, ma femme de chambre suffirait.

Vilma l'embrassa et allait partir, quand Angélique reprit :

— Et Bernard, qu'en as-tu fait?

— Nous avons passé la soirée ensemble sur la terrasse, se hâta de répondre Vilma. Puis il est allé se promener dans le parc; la nuit est radieuse.

Elle sortit sur ces mots, un peu troublée, se demandant si la question de Mme d'Argennes était dictée par un premier soupçon. Puis, en pensant que le malaise d'Angélique annonçait peut-être une maladie grave, elle éprouva la plus violente agitation.

— Si cette maladie allait avoir un dénoûment fatal, Bernard deviendrait libre, se dit-elle, et alors il ne considérerait plus son amour pour moi comme un crime! Mais, non! non! qu'elle vive! Et surtout qu'elle reste belle! c'est à armes égales que je veux lutter.

Ce fut sa dernière pensée avant que le sommeil s'emparât d'elle. A la même heure, le comte d'Argennes se promenait à grands pas sous les arbres de son parc endormi. Sans chercher à se dissimuler le péril qu'avait fait éclater cette longue et fiévreuse soirée, il se demandait par quels moyens il parviendrait à le conjurer. Sans doute il lui était permis de se féliciter. Sa loyauté sortait intacte de cette épreuve nouvelle. Sous le coup d'une salutaire épouvante, il imposait silence à son imagination pour n'écouter que sa raison. Elle lui donna successivement divers conseils qu'il soumit à un examen scrupuleux. Il en écarta plusieurs comme impraticables, notamment celui de faire connaître à Angélique la vérité et de recourir à elle pour obtenir de Vilma qu'elle allât passer quelques mois au Sacré-Cœur. Il ne se considérait pas comme libre de révéler, même à sa femme, le secret de cette funeste passion. Il s'arrêta plus volontiers à l'idée de partir, certain de trouver facilement un motif propre à justifier un voyage de deux ou trois mois. Pendant ce temps, hors de sa présence, Vilma s'apaiserait.

Le traître charme que lui-même subissait, et qui le laissait encore si faible, se dissiperait en lui rendant toute l'honnête énergie qu'il entendait apporter désormais dans la lutte à laquelle il s'était condamné. Lorsqu'à une heure avancée de la soirée il s'achemina vers le château, il avait résolu de partir et d'éviter jusqu'au moment de son départ toute occasion de se trouver seul avec Vilma.

Une circonstance imprévue renversa ses projets et déjoua ses intentions loyales. Durant la nuit, le mal de la comtesse d'Argennes s'aggrava. Le médecin de Vallon fut mandé au château et déclara qu'à supposer même que ce mal ne dégénérât pas en une maladie aiguë, il exigerait durant quinze jours au moins des soins attentifs. Bernard se trouvait donc empêché de s'éloigner de Vilma.

— Ah! la fatalité s'en mêle, pensa-t-il. Non seulement me voilà cloué ici, mais encore je suis condamné à me rencontrer seul, tous les jours, à toute heure, avec celle que je voulais fuir.

Les préoccupations que lui causa d'abord la maladie d'Angélique le gardèrent contre les tentations qu'il redoutait. Vilma elle-même parut uniquement occupée de la santé de sa cousine, à laquelle, avec un zèle ardent qui pénétra de reconnaissance l'âme de Bernard et la rendit plus faible, elle prodigua des témoignages de sollicitude et d'affection; mais lorsque, toute crainte de complication écartée, Angélique cessa d'être un objet d'inquiétude et commença à guérir, les malheureux se trouvèrent pendant plusieurs journées successives seuls, libres, livrés à eux-mêmes, à leurs désirs, à leur faiblesse. Le comte d'Argennes ne pouvait songer à partir encore, et Vilma, résolue à vaincre, mit ce temps à profit pour exercer de nouveau sur lui, avec une patiente ténacité, sa criminelle séduction; Il était à bout de forces, et en quelque sorte mûr pour la chute. Un soir, las de souffrir, las de résister aux prières de Vilma, il s'abandonna. Il mesura froidement la profondeur de l'abime d'infamie et de honte dans lequel il allait descendre et n'en ressentit aucun effroi, déjà grisé par l'odeur capiteuse des fleurs qui en couvraient les bords. Une heure d'affolement emporta ses fermes résolutions. Son imagination fit en peu de temps un long voyage et le conduisi à une vision qu'il contempla sans horreur : l'adultère installé, organisé dans sa maison, souillant son foyer et le condamnant lui-même à une vie d'hypocrisie et de mensonge.

La nuit avait revêtu ses plus brillantes parures et fut la complice

de l'amoureuse Vilma. Sur la terre et au fond du firmament tout était beau comme elle d'une beauté magique ; comme elle tout rayonnait, comme elle tout parlait d'amour. — Aimez ! — disaient les étoiles lumineuses ; — Aimez ! — chantaient les eaux de la rivière en roulant sur leur lit de cailloux et de sable fin ; — Aimez ! — murmurait la brise qui descendait odorante des hautes montagnes, en balançant les nids suspendus aux branches ; — Aimez ! aimez toujours ! aimez partout ! — répétaient les voix harmonieuses de la nuit en versant au cœur de Bernard leurs puissantes ivresses. Il ne luttait plus ; il avait assez lutté, il s'était assez débattu. Le flot des voluptés ardentes l'entraînait maintenant inerte dans un tourbillon. Ce fut la sensation du naufragé aux mains duquel se brise l'épave sur laquelle il s'appuyait, et qui, se sentant perdu, se résigne à mourir, renonçant à lutter davantage afin d'en avoir plus vite fini avec un lambeau d'existence qui ne lui réserve plus que le martyre d'une horrible agonie.

A quoi bon s'attarder à des détails douloureux, et que pourrions-nous dire que l'on n'ait deviné déjà pour caractériser la faute de Bernard et en faire mesurer l'étendue ! Pendant quinze jours, tandis que s'achevait la guérison d'Angélique, son malheureux mari vécut d'une vie de folie et de fièvre, à peine traversée par quelques heures lucides, trop rares et trop brèves pour qu'il y trouvât la force et le temps de briser sa chaîne. Les terreurs et les scrupules qui jusqu'à ce moment l'avaient tenu en garde contre le péril s'étaient dissipés tout à coup dans l'emportement d'une passion qu'attisaient la séduisante beauté de Vilma, transfigurée par la joie de la victoire, et son instinctive perversité voilée de candeurs piquantes, propres à en accroître la fatale influence et l'éclat passager. Les remords qu'il avait tant redoutés, il ne les entendait pas encore ; sa conscience se taisait, attendant l'heure où, le flot des désirs retiré, ses accents pourraient être efficaces. Et puis les circonstances extérieures elles-mêmes semblaient se conjurer pour favoriser l'erreur de ces coupables amants. Le malheur de leur destinée voulut que les conditions de leur existence commune se trouvassent modifiées par la maladie d'Angélique ; sa présence leur fit défaut et cessa de les défendre l'un contre l'autre. Ils eurent la liberté de se voir à leur gré. Il leur fut facile d'échapper à la surveillance et aux soupçons des habitants de ce vaste château dans lequel ils se donnaient impunément des rendez-vous. Ils avaient en outre la ressource des promenades : ils montaient à cheval dès l'aube et s'en allaient au loin

continuer leurs amoureux entretiens ; le soir, dès que la nuit voilait la vallée, ils prenaient congé d'Angélique, dont la confiance tranquille les laissait s'éloigner avec la certitude qu'en la quittant ils allaient se séparer, et, sortant du château sans être vus, ils demeuraient ensemble de longues heures, tantôt dans le parc, tantôt au bord de l'eau, excitant leur folle ardeur dans ces longs tête-à-tête sans cesse renouvelés. La chute avait été rapide et l'ivresse profonde : terrible fut le réveil.

(A suivre). Ernest Daudet.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Il parcourait les bois, célébrant les louanges
Du Maître Souverain, de la Vierge et des Anges.
Il criait aux voleurs troublés: « Ecoutez-moi,
Car je suis le héraut qui proclame le Roi! »
Sous la pluie et la neige il poursuivait sa voie,
Trouvant dans chaque peine une source de joie.
Aux oiseaux familiers qui chantaient avec lui,
Il disait: « Aimons Dieu par qui le jour a lui,
Et qui vous a donné vos plumes et vos ailes! »
Et le saint, les voyant attentifs et fidèles,
Laissait libre leur vol, après l'avoir béni.
Son âme qu'enflammait un amour infini,
Etait un temple ouvert à toute la nature;
Il n'était pas pour lui d'infime créature
Parmi ceux qu'il nommait ses frères et ses sœurs.
Il écartait du but la flèche des chasseurs;
Le prix de son manteau rendait aux bergeries
Les moutons attendus aux crocs des boucheries.
Et son grand cœur mystique appelait à la fois
Les bêtes, les moissons, les vignes et les bois,
Les plaines, les coteaux, les ondes et les pierres
A cet immense amour dont brûlaient ses prières.

Maurice Olivaint.

TROIS ANS A LA COUR DE PERSE [1]

(Suite et fin.)

5 *février.* — Le chah vient de perdre son dernier fils, un enfant de quatre mois, né de Bachi (chef) nom familier qu'il donne à la fille du jardinier en chef (*baghbân bachi*) d'un de ses palais d'été, une des plus jeunes femmes de son anderoun.

Bachi vit chez Emin Agdas, qui fait l'éducation de cette étoile naissante. Se charger ainsi d'une jeune fille, surtout si déjà elle a été remarquée par le chah, est un moyen d'attirer ce dernier chez soi, employé fréquemment par la femme qui se croit délaissée. Toutes les femmes de l'anderoun rêvent d'avoir un enfant. Ce désir est si vif en elles, que c'est là leur principal sujet de conversation avec le médecin, et qu'elles ne manquent jamais d'être la proie du charlatan qui veut l'exploiter. L'enfant est le gage vivant des faveurs du roi. Il suffit au bonheur de la mère. Mais la femme stérile, qui voit passer les années et le maître s'éloigner d'elle, fait naturellement tout pour le retenir. Dans ce but, elle s'entoure de jeunes beautés, avec l'espoir que quelqu'une saura plaire.

Emin Agdas, bien qu'âgée et sans enfant, n'est pas dans ce cas; si elle s'occupe de Bachi, c'est par pur dévouement pour son seigneur et maître; ses fonctions de gardienne du trésor, qu'elle doit à la confiance illimitée du chah, la mettent à l'abri de tout abandon. Mais un malheur terrible l'attend : elle est menacée de perdre la vue. Atteinte de glaucome, elle est déjà privée de l'œil droit depuis six à sept ans, et voici que l'œil gauche se prend et que la vue s'affaiblit journellement. Ses médecins persans ordinaires l'amusent par un traitement insignifiant et des remèdes dont le plus sûr effet est de laisser la maladie progresser, alors

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 9 décembre.

qu'une opération s'impose sans le moindre retard. J'en ai déclaré l'urgence à Sa Majesté qui s'en est fort attristée, sans rien décider jusqu'à ce jour.

Soigner ces femmes n'est pas chose facile; le médecin doit être doublé d'un diplomate, simplement pour savoir où elles souffrent. Aussi, suis-je arrivé difficilement à connaître la maladie d'Emin Agdas. D'abord, trop de monde avait intérêt à la voir durer, cette maladie, craignait mon intervention et en éloignait le moment en empêchant qu'on m'appelât. Ensuite, une fois appelé, j'ai eu à vaincre la résistance même de la malade qui se plaignait de tout, excepté des yeux que je n'avais pas vus après trois visites. Un matin, enfin, que je sortais de l'anderoun par l'Orangerie, le chah, qui m'attendait près de la porte, me demande ce que je pense de l'état d'Emin Agdas. Je lui réponds qu'elle se plaint de douleurs qui ne me paraissent pas inquiétantes. — « Et les yeux ? » me réplique-t-il vivement. — « Mais, Majesté on ne m'en a pas parlé. » A cette réponse, il fait appeler le chef eunuque d'Emin Agdas, Aga Bahram, lui parle avec animation et même avec colère et me dit uniquement : « Allez ! » en m'indiquant de suivre l'eunuque. J'arrive chez la malade, qui, cette fois, me découvre sa figure et répond franchement à mes questions.

Il en est de même de toute femme persane vis-à-vis du médecin européen. L'une d'elles, pressée pourtant par son mari qui a voyagé en Europe et parle français, n'a consenti à une consultation, que séparée de moi par un tapis tendu qui me la cachait complètement. La grande difficulté est de faire découvrir la figure. Une jeune femme qui a de beaux yeux n'hésite pas trop à les laisser voir, mais sa bouche reste cachée et la vue de l'ensemble des traits n'est pas chose simple à obtenir. La plupart croient assez que le médecin doit être fixé sur leurs infirmités après avoir tâté le pouls, ce à quoi d'ailleurs les ont habituées leurs médecins ordinaires.

8 *février*. — Deux femmes étrangères sont, en ville, dans des anderouns privés. L'une d'elles, qui m'a fait appeler pour une légère indisposition, est originaire de la Suisse française. Gouvernante des enfants du Persan qu'elle a épousé, quand il était secrétaire de la légation de Perse à Vienne, elle l'a suivi à Téhéran, où son existence cloîtrée lui est fort lourde à supporter. Il n'en serait pas de même de la camarade dont elle m'a parlé, une toute jeune Française qui se plait à ce point dans sa nouvelle situation, qu'elle

aurait résisté à des parents venus ici la chercher. Ces deux femmes vivent absolument à la persane, enfermées dans leur anderoun et ne sortant que sous le costume des musulmanes.

17 *février*. — Emin Agdas, chez qui je vais tous les jours, va mieux, c'est-à-dire que les douleurs ont cessé, car le mal continue sa marche, personne ne voulant se décider à l'opération qui seule peut l'arrêter. A la moindre amélioration, la malheureuse femme m'accable de remerciements et me retient en m'offrant des *chirini* (douceurs) et du thé, comme convaincue que je tiens sa guérison entre mes mains, et que mes soins seront en raison directe de ses attentions. Possédée de cette idée, elle ne néglige rien de ce qu'elle croit pouvoir me gagner.

Aujourd'hui même, ne me dit-elle pas avoir demandé au chah pour moi de quoi bâtir une maison sur le terrain que m'a donné le premier ministre. Sa Majesté aurait répondu : « C'est à moi de lui bâtir cette maison ». Elle est si contente d'avoir obtenu cette réponse du roi, qu'elle la répète plusieurs fois.

Dernièrement, elle a ouvert en ma présence deux grandes boîtes à bijoux, volumineux écrins à plusieurs compartiments pleins de quatre à cinq cents pierres précieuses montées, soit en boutons, soit en bagues, soit en longs chapelets. J'ai été surtout frappé de la dimension des émeraudes et des perles. Un chapelet d'émeraudes est fait de pierres allant de la grosseur d'un œuf de pigeon à celle d'un œuf de poule ordinaire. Les perles rondes dépassent les plus belles noisettes, mais bon nombre de perles oblongues sont plus grosses. Une topaze hémisphérique est comme une moitié de noix de bonne taille. Les rubis sont naturellement d'autant plus volumineux qu'ils ne sont pas taillés, et fort peu le sont. Les diamants de plus belle eau sont plats et allongés ; parmi les autres, beaucoup sont teintés en jaune, l'un d'eux est même bleuâtre. La plus grande turquoise est ovale et mesure bien 4 à 5 centimètres de long ; sa couleur bleue, assez foncée, est des plus pures. Après cette exhibition est venu le tour de la montre apportée d'Europe par le roi à sa favorite, cadeau dont elle est très fière. Le boîtier est couvert de diamants ; la chaîne est formée de douze saphirs reliés entre eux par des brillants plus petits. Finalement, avant de fermer les boîtes, ma malade en sort une bague surmontée d'un beau diamant taillé en rose, qu'elle m'offre gracieusement.

Une autre fois, Emin Agdas me donne une preuve de confiance en m'envoyant visiter son bain. Il se compose de deux pièces dont le

sol et les murs sont tout en marbre blanc : la chambre de toilette et le bain proprement dit. Au centre de la chambre est un petit bassin avec un jet d'eau, destinés à répandre une légère fraîcheur, des takhtchès contiennent les divers objets de toilette ; deux plus grandes niches se faisant face et garnies d'épais tapis ressemblent à des couchettes. Ici la baigneuse quitte ses habits avant de pénétrer dans la seconde pièce, qui n'est autre chose qu'une étuve à moitié occupée par deux grands bassins pleins d'eau à température inégale. Le bain se prend d'habitude ainsi : dix minutes dans le bassin le moins chaud, dix minutes dans le plus chaud, dix minutes hors de l'eau, exposé à la vapeur d'eau. Ceci fait, bien enveloppée dans de moelleuses couvertures de laine, la baigneuse revient dans la chambre de toilette se coucher sur les tapis jusqu'à ce que la réaction soit complète, souvent au delà, près d'une heure. Alors la toilette commence, longue et minutieuse : les ongles des mains et des pieds sont teints en rouge à l'aide du *henné;* le *khol* noircit les sourcils en les agrandissant et en les réunissant au-dessus du nez ; les pâtes épilatoires font leur besogne ; les cheveux sont tressés serré en une infinité de nattes ; rien, en un mot, n'est négligé pour que la femme à laquelle le souverain a jeté le mouchoir paraisse avec tous ses avantages. Et cette toilette au sortir du bain a duré... une demi-journée !

Les nombreux bains (*hammam*) de la ville sont établis d'après ces principes. Ils sont rigoureusement interdits aux chrétiens.

27 *février.* — Téhéran, de *taher* propre, ne mérite pas son nom l'hiver. La pluie, dont il n'était pas tombé une goutte d'avril à décembre, a eu pour premier résultat de transformer en boue la poussière des rues. Quelques nuits de neige, en janvier, dont chacun a débarrassé ses terrasses dans la rue, et la circulation est devenue des plus difficiles dans toute la ville, presque impossible dans les rues étroites des vieux quartiers. Seul l'Ark fait exception : la neige y est, sinon enlevée, du moins mise en tas autour desquels on peut passer. Les chiens plus ou moins galeux qui pullulent partout ont, comme les chemins, échangé leur robe de poussière contre une robe de boue.

Téhéran, d'une population de 130.000 habitants, approximativement, est entouré de fortifications bastionnées dont la terre a fait tous les frais. Cette enceinte a la forme d'un octogne irrégulier ou, mieux, d'un carré avec quatre pans coupés, exactement orienté nord-sud et est-ouest par ses côtés, qui sont percés de

douze portes, c'est-à-dire de trois portes chacun, à l'exception du côté nord qui n'en a que deux, la troisième, celle de Chimran, se trouvant au pan coupé nord-est. Toutes ces portes (*dervaseh*) aux arcades élevées, aux tourelles élancées, aux appliques de faïences (*kachi*) multicolores, toutes ces portes se ressemblent beaucoup.

La ville est loin d'emplir son enceinte. De tous les côtés d'immenses jardins clos, des terrains vagues, des champs cultivés et des vignes, sans compter les cimetières sont entre les dernières maisons et les remparts.

Le Meïdan-Topkhanè — littéralement place des Remises à canons, parce que dans des sortes de loges qui la bordent sont enfermés des canons ; mais plus commodément appelé place des Canons, sans doute à cause des quatre canons bien en vue aux quatre coins du bassin qui occupe le centre de la place — le Meïdan-Topkhané, au nord de l'Ark, peut être considéré comme la place centrale de Téhéran. De ses six grandes portes, dont les deux plus remarquables sont du côté de l'Ark, partent vers les quatre points cardinaux six larges rues, la plupart bordées d'arbres aux pieds desquels coulent des ruisseaux d'eau vive, une partie de l'année pendant la saison tempérée. Ce sont : au nord, les rues Emin es-Sultan et de Lalèzar, qui traversent le quartier neuf ; au sud, les rues Almasié et Nasérié, qui conduisent à l'Ark, aux bazars et dans les vieux quartiers ; à l'est, la rue du Gaz, par laquelle on va, soit à la porte de Chimran, soit à la gare du chemin de fer de Chahzadè Abdul-Azim ; à l'ouest, la rue Mèrizkhanè, que l'on prend pour gagner la porte de Kazvin et le chemin de l'Europe.

On peut dire que la place des Canons, prolongée par la rue de l'Hôpital, d'un côté, et par la rue du Gaz, de l'autre, sépare les vieux quartiers de Téhéran du quartier neuf. Ce dernier s'étend au nord sur une large superficie. Il se distingue par ses belles rues bien tracées, par ses parcs et ses vastes jardins, par ses nombreux palais, enfin par les hôtels des légations étrangères qui tous s'y trouvent, sauf l'hôtel de la légation de Russie, situé de l'autre côté de la rue du Gaz à l'entrée de la vieille ville. Partant de la place des Canons et suivant alternativement les deux longues trouées que l'on a devant soi, on rencontre : le palais du premier ministre et le jardin de Lalèzar ; les légations européennes et des États-Unis ; l'ambassade de Turquie ; le palais, et ses dépendances, du ministre des Beaux-Arts, Djehanghir Khan, et l'immense jardin d'Emin es Sultan. Revenant sur ses pas et se dirigeant vers l'es

par la rue Seïf-ed-Dovleh, on arrive à la place de Nagarestan, où se trouvent le palais de même nom et celui de Mouchir ed Dovleh avec ses vastes jardins, assez étendus pour que la grande mosquée du Sepeh Salar ait pu s'y élever sans qu'il y paraisse trop. A peu de distance, en retour vers Lalèzar par la rue à l'angle sud-ouest de la place, est le palais du chahzadè Zel es Sultan, qui a en outre un parc plus au nord, près des fortifications, non loin du parc d'Emin ed Dovleh. Quittant la place de Nagarestan, si on prend la rue Nézamié, on rencontre : à gauche, la mosquée du Sepeh Salar, puis la modeste maison de mon ami Etemad es Saltaneh, qui vit là en sage au milieu de ses livres ; à droite, un ancien cimetière, après lequel on est dans la rue du Gaz, à deux pas de la légation de Russie.

Le Meïdan-Markeh, immense terrain de manœuvres entouré de murs, où les troupes sont habituellement exercées et sont quelquefois passées en revue par le chah, est aussi compris dans le quartier neuf. A peine est-on sorti par la porte ouest de la place des Canons et engagé dans la rue Mèrizkhanè, que l'on a l'entrée du Champ de Mars à sa droite.

La rue Almazié, par laquelle on pénètre dans l'Ark, et la rue Nasérié, aussi nommée rue Chems-ol-Amaret, qui s'ouvrent l'une et l'autre au sud du Meïdan-Topkhanè, donnent accès aux vieux quartiers, à la partie de la ville purement persane. Ici, les rues étroites, tortueuses et grouillantes d'un monde pas toujours propre. Ici, la saleté sous tous ses aspects, surtout si, dépassant le Bazar, on va jusqu'à la place des Exécutions pour revenir par la place aux Chevaux et le quartier des Juifs, Mèhellè i Yahoudi, qu'il est difficile de traverser sans en emporter une odeur écœurante et tenace de matières en décomposition.

Le quartier du Bazar, Mèhellè i Bazar, s'étend au sud et au sud-est de l'Ark, offrant cette particularité d'avoir ses rues recouvertes de voûtes percées d'ouvertures de distance en distance, ce qui les met à l'abri du brûlant soleil de l'été et des intempéries de l'hiver, sans les priver tout à fait de lumière et d'air. Aussi, en tout temps et à toute heure du jour, du lever au coucher du soleil, une foule compacte se presse dans les rues du Bazar, malgré les interminables files de chameaux et de mulets, plus ou moins chargés de marchandises, qui passent et repassent continuellement.

L'entrée principale est rue Djebbékhanè. Elle laisse pénétrer sur une petite place, le Sebz i Meïdan, que l'étranger fera bien de ne

pas dépasser sans guide, s'il ne veut pas s'égarer dans le dédale inextricable des rues du Bazar. Ce n'est pas que des artères larges, longues et assez droites ne puissent servir de points de repère; mais comment se reconnaître dans cette cohue, parmi tous ces carrefours et toutes ces impasses. Une grande voie, par exemple, passe près de la mosquée Royale, la Mesdjed-Chah, et se dirige ensuite à l'est après avoir, aux deux tiers de son parcours, envoyé un très long prolongement vers le nord, jusqu'à la rue du Gaz, en laissant le palais d'Emin ed Dovleh à droite et la légation de Russie à gauche. Seulement, de chaque côté de cette voie, à chaque pas débouchent un nombre infini de rues secondaires, qui se subdivisent elles-mêmes et aboutissent tantôt à de petites places, tantôt à des cours de caravansérails, plantées de hauts platanes et encombrées de ballots déposés par les caravanes, où l'on se trouve complètement désorienté.

Le Bazar est un monde, un monde d'artisans et de marchands qui représentent tous les métiers, toutes les industries et tous les commerces, localisés en des endroits précis, sans être jamais mêlés les uns aux autres, très heureusement pour la commodité des acheteurs. Dans les murs épais qui soutiennent les voûtes sont creusées de vraies niches pleines de marchandises. Au bord de sa niche, l'artisan accroupi — je n'en ai jamais vu travailler debout, quel que soit son métier — se livre à ses travaux avec une lenteur tout orientale, qu'explique en outre l'imperfection habituelle de ses outils.

Un simple voyageur européen s'arrêtera surtout devant les tapis, les étoffes et les armes. Mais quel régal pourra s'offrir l'amateur d'antiquités ! Il passera des heures à admirer les livres à curieuses enluminures, les vieilles orfèvreries, les faïences à reflets métalliques (*kachi telaï*) si recherchées, dont les Persans ont perdu le secret de fabrication, et à faire son choix parmi tant d'intailles, comme les cylindres de la Chaldée, de l'Assyrie et de l'Élam, les sceaux des époques arsacide, sassanide et autres, parmi les nombreuses monnaies des dynasties qui ont régné sur ces contrées depuis les premiers Akhèménides, plusieurs siècles avant la conquête d'Alexandre le Grand.

Téhéran, comme la plupart des villes de Perse, est alimenté d'eau par des kanots. Ceux-ci l'amènent de l'Elbourz ; on en voit les tertres, indiquant les puits de forage, jalonner la plaine, quand on sort par les portes de Chimran et de Dochântèpè. L'eau entre donc en ville par le nord. Elle se distribue de maison en maison, allant des plus riches aux plus pauvres, qui n'ont généralement que le

trop-plein des riches, et, par conséquent, manquent fréquemment d'eau, surtout en été.

Un des effets de ce déplorable système est de transporter certaines épidémies, par toute la ville, avec la plus grande rapidité. Dans les vieux quartiers et dans le bazar, l'eau coule le long d'un canal couvert à peu de profondeur au milieu de la rue. De distance en distance sont ménagées des ouvertures plus ou moins béantes où chacun peut puiser, peut même laver ses hardes, et où ne manquent pas de tomber bien des saletés du chemin. Que, d'après ce tableau, on juge de la qualité des eaux bues par les malheureux qui habitent les quartiers excentriques du vieux Téhéran.

La glace, comme l'eau, joue un grand rôle dans les pays chauds, en Perse principalement. Les montagnes de l'Elbourz, le Demavend en particulier, sont les grands pourvoyeurs de glace des habitants de leur voisinage. A peu près toute l'année, des mulets en descendent des blocs du Demavend à Téhéran, où, hiver comme été, l'habitude est de glacer la boisson. Mais, en dehors de cette provenance, la ville en tire des nombreuses glacières établies dans ses murs, bassins étendus et peu profonds dans lesquels, en hiver, l'eau qui y est introduite de jour se congèle la nuit. La glace qui en résulte est, selon sa qualité, débitée immédiatement ou emmagasinée dans des réservoirs clos *(yakhtchal)*, sortes de caves à voûtes épaisses, capables de la conserver jusqu'à l'été.

De même qu'au nord, quelques riches Téhéranis possèdent à l'ouest de la ville, dans le quartier de Sengheletch, compris entre la porte du Jardin-Royal et la porte de Kazvin, des parcs et des jardins au nombre desquels est l'Emirié, qui appartient à Naïeb es Saltaneh. Ces jardins doivent naturellement leur beauté à la quantité d'eau qui les arrose, aussi s'étendent-ils à l'entrée des quartiers par où l'eau pénètre en ville, afin de l'avoir en abondance et de première main. Le platane est ici l'arbre qui a la plus belle poussée; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un ancien voyageur ait appelé Téhéran « la ville des Platanes ». Je n'en ai vu d'aussi beaux qu'aux thermes de Luxeuil, qui ont même sur ceux d'ici, émondés jusqu'à la cime, l'avantage d'avoir toutes leurs branches.

2 *mars*. — Les pluies de l'hiver commencent à produire leur effet habituel sur cette ville toute construite en terre : les murs de pisé et de briques cuites au soleil, ainsi que les lourdes terrasses de terre, se détrempent et s'écroulent, ensevelissant sous leurs décombres, ici des enfants, plus loin des chevaux, des écuries en-

tières ; les voûtes du Bazar s'effondrent avec fracas, blessant ou même écrasant quelque boutiquier ou quelque passant.

Il ne pleut communément pas à Téhéran du mois d'avril au mois de novembre; la première pluie de l'automne n'est même tombée, cette année, qu'au milieu de décembre; mais quand il pleut, il pleut à verse. Il en est ainsi de la neige, qui n'arrive guère que dans la seconde quinzaine de janvier et presque toujours le soir et la nuit, mais en tombées épaisses.

5 *mars*. — Aujourd'hui est l'anniversaire de la naissance d'Ali, que les chiites onorenth autant, si ce n'est plus, que Mahomet, ne serait-ce que pour se distinguer des sunnites. Il y a eu grande revue au Champ de Mars l'après-midi et feu d'artifice le soir, car le feu d'artifice est de règle à toute fête persane.

La revue a consisté en un défilé devant le chah, entouré de généraux, la plupart sans commandement, — qui n'en ont jamais eu et n'en auront sans doute jamais, n'ayant de militaire que le titre et l'habit, — de troupes dont l'instruction laisse visiblement à désirer, si on en excepte un régiment de cavalerie, habillé à la cosaque, dont le colonel et plusieurs officiers et sous-officiers sont Russes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est de voir, aussitôt la revue terminée, officiers et soldats s'en aller chacun de son côté au sortir du Champ de Mars. C'est que, à part les gardes du palais, qui ont leur caserne dans l'Ark, et la cavalerie dite cosaque à cause de son costume, qui a la sienne au nord-ouest du Champ de Mars, tous ces militaires sont dispersés par toute la ville, où ils forment, pour bien dire à vie, des postes aux nombreuses portes, à tous les monuments publics, à tous les palais et même à toutes les maisons privées de quelque importance. Chacun rejoint donc son poste, à moins toutefois qu'il n'ait été équipé uniquement pour la revue, cas auquel il dépose tout simplement ses armes à l'arsenal et retourne à ses occupations ordinaires.

20 *mars*. — Fête du nouvel an, *Norouz*. — Je me promène de bonne heure dans les allées de Goulistan, comme chaque matin, en attendant le lever du roi, quand je l'aperçois sortant seul de la porte de l'Orangerie. Le chah me fait signe de venir. Je vais à lui. Il tient relevé de la main gauche le pan de sa tunique plein de turquoise; après un assez long triage, il retire du tas trois des plus grosses, les examine en tous sens et en choisit une plus foncée que les deux autres et de forme plus régulière, qu'il m'offre en me disant : « C'est pour vos étrennes. »

En réalité, Norouz n'est pas le premier jour de l'an persan. Les années des musulmans sont lunaires, leurs fêtes ne coïncident pas à des dates toujours les mêmes de notre calendrier; tandis que la fête de Norouz a toujours lieu le 20 mars, au moment précis où le soleil entre dans le signe du Bélier. Il en résulte que, cette année, Norouz doit commencer à 6 heures 30 minutes du soir, d'après les calculs du premier astronome de Sa Majesté, l'*ekhter-chenas bachi*. Bien avant 6 heures, l'immense salle du musée, où aura lieu la cérémonie, est bondée de monde. Tout les corps de l'État sont représentés, les ministres et les hauts dignitaires sont à leur place respective. J'aperçois même des officiers généraux étrangers mêlés à cette foule. Ce sont, en effet, des cosmopolites qui, ayant plus ou moins acheté le titre de général persan, ont jug bon d'emprunter à leur nation d'origine ou de se composer, avec ce qui leur a plu dans les uniformes les plus variés (1), un costum qui se comprendrait s'ils ne le portaient qu'en carnaval. Dernièrement, j'ai fait la connaissance d'un compatriote, brave homme au demeurant, qui, de simple ouvrier mécanicien, étant passé ici à quelque fonction dans l'arsenal, s'est cru obligé d'endosser un costume de colonel d'artillerie de son pays. Que ceci donne une idée de la valeur du titre de général que nos journaux accolent si complaisamment aux noms de tant de généraux de contrebande, Français mus on ne sait par quel sentiment, ou étrangers, acceptés par nous un peu trop sans contrôle, dont les métiers n'ont jamais eu rien de commun avec l'honorable et noble carrière des armes.

Sa Majesté entre dans la salle à 6 heures et va s'asseoir — à la persane — au pied du trône de Feth Ali Chah, sur un tapis broché d'or, en s'appuyant au coussin garni de perles. Le chah, comme le jour du salam et comme dans toutes les grandes cérémonies, est constellé de pierres précieuses qui brillent du plus vif éclat sous les innombrables lumières des grands lustres, des hauts candélabres et des appliques fixées à profusion sur les murs. D'ailleurs, l'aspect de toute la salle, où scintillent tant de cristaux, est vraiment féerique.

De chaque côté du trône se tient le clergé; à quatre pas en avant et faisant face au roi, le premier ministre est debout, ayant à quelque distance à sa gauche le grand maître des cérémonies, Zaïr ed

(1) Le ministre de France a dû faire interdire à l'un de ces généraux improvisés le port d'uu superbe chapeau à plumes blanches de général de division français.

Dovleh, gendre de Sa Majesté; moi-même je suis à deux pas derrière Emin es Sultan, légèrement à droite, en tête de la multitude variée des hauts fonctionnaires.

A 6 heures 30 minutes très précises, le Grand Astronome vient gravement et à pas comptés devant le chah, le salue en se courbant jusqu'à terre et, montre en main, lui annonce que la nouvelle année commence. Il se retire à reculons et aussitôt deux mollahs, à turban bleu des seïds, présentent successivement des souhaits de bonne santé. Pendant que parlent ces descendants du Prophète, on se passe de main en main des portraits d'Ali, que chacun baise, et des grains de blé, symbole d'abondance, dont chacun mange. En même temps, le *mouchteïd* (grand prêtre) écrit des versets porte-bonheur du Koran à l'intérieur d'une tasse, y verse un liquide blanc, dissout avec soin ce qu'il a écrit, passe cette composition au chah, qui en boit, et que finissent les personnages les plus voisins.

Ceci fait, Medjed ed Dovleh apporte une grande corbeille pleine de pièces neuves d'argent, à peu près de la dimension de nos anciennes pièces de 20 centimes, appelées chahis sèfids (sous blancs), et la dépose devant le roi qui, de sa main, en donne d'abord aux mollahs, puis aux princes du sang, en emplit les deux poches de mon dolman et en distribue ensuite à toute l'assemblée, chacun passant devant lui et le saluant profondément après avoir reçu son cadeau. Cette distribution de chahis sèfids, qui doivent multiplier et produire la richesse, met fin à la cérémonie de Norouz. Autrefois des pièces d'or étaient mêlées à ces sous blancs, Nasr ed Din en a laissé tomber la coutume.

30 *mars*. — Ce matin, au moment où je m'approche du roi pour le saluer, il sort de sa poche et me met dans la main un énorme rubis en me demandant : « Qu'est-ce que c'est ? » C'est un rubis de la plus belle nuance, non taillé et gros comme un œuf moyen de poule, dont il a la forme. Je remarque qu'il est traversé dans sa plus petite dimension par une sorte de bouchon en cristal. Sa Majesté me dit que le trou fermé par ce bouchon a été percé pour y passer un cordon qui permît de le suspendre au cou du Veau d'or, ajoutant que « ce rubis provient d'un roi d'Abyssinie, et qu'il a été rapporté des Indes par Nadir Chah ».

31 *mars*. — Emin Agdas a perdu à peu près complètement la vue à la suite de sa nouvelle attaque de glaucome. Il ne m'a pas été accordé de faire l'opération d'iridectomie que je propose depuis près de deux mois, et qui seule eût pu l'empêcher de devenir

aveugle. Le chah, qui ne veut pas contrarier sa favorite, la laisse libre ; mais les intrigues de toutes sortes vont leur train et rendent hésitante la malheureuse femme, qui voit son mal s'aggraver de jour en jour. Les médecins persans, jaloux déjà de la situation que m'a faite la guérison du chah, se figurent avoir tout à redouter de la réussite d'une opération sur la favorite, dont je serais l'auteur. Pour l'en détourner, ils l'ont effrayée tant qu'ils ont pu, puis, en présence de sa volonté formelle de suivre mes conseils, ils l'ont amenée à aller se faire opérer à l'étranger : de la sorte je n'en pourrai avoir la gloire, et leur influence sera sauve. En cela, ils ont été secondés par les eunuques, principalement par Aga Bahram, qui brûle d'envie de faire avec sa maîtresse un voyage en Europe.

Ils sont parvenus à leurs fins. Emin Agdas vient de se mettre en route sous la conduite de Sahad es Saltaneh, gouverneur de Kazvin ; Aga Bahram, le chef de ses eunuques, l'accompagne ; Vienne est le but du voyage. Mais, auparavant, il a fallu que j'explique au roi en quoi consiste l'opération de l'iridectomie ; que je lui donne l'assurance qu'elle est facile, simple et sans danger ; que je lui déclare derechef qu'elle est urgente, qu'on a même trop attendu, que plus tôt elle sera faite, plus il y aura de vue conservée — j'aurais pu ajouter : « s'il en reste ». En effet, je crois assez que cette femme ne s'est décidée au voyage qu'à la dernière extrémité, la cécité accomplie, poussée par le seul espoir qu'on lui rendrait la vue. Quoi qu'il en soit, pour la dixième fois au moins le roi m'a demandé, quelques heures avant le départ : « Vous pourriez faire l'opération, c'est sûr ? » montrant jusqu'au dernier moment son hésitation à laisser entreprendre ce voyage, facile à éviter.

Et cependant, nous sommes loin du temps où un chah in chah ne pouvait sortir de ses États, une de ses femmes à plus forte raison. Nasr ed Din a eu la volonté de rompre avec le passé : le premier il a franchi ses frontières pour son agrément. Ses conseillers européens, au nombre desquels a dû jouer un grand rôle son médecin français, n'ont pas été, il faut le dire, sans contribuer à lui faire prendre une détermination si contraire aux usages ; mais encore a-t-il été nécessaire, pour arriver à leurs fins, qu'ils trouvent en lui une intelligence capable de les comprendre, un esprit éclairé et désireux d'acquérir davantage, qu'ils y trouvent surtout des idées larges lui permettant de dominer les préjugés de son milieu.

A un de ses premiers voyages en Europe, Nasr ed Din avait même emmené avec lui quelques-unes de ses femmes, dont deux

favorites d'alors, Aniseh ed Dovleh et Aïcha Khanoum ; seulement, dès Moscou, il s'était vu obligé de les renvoyer. Cette expérience n'ayant pas réussi, ses hésitations à laisser partir Emin Agdas sont fort naturelles, d'autant plus qu'il n'ignore pas les intrigues qui l'entourent. Constatons toutefois que, malgré tout, il a cédé au désir d'une femme malheureuse, mu par les plus louables sentiments.

14 *avril.* — M. de Balloy, à la fin de son congé, est venu reprendre sa place à la tête de la légation de France. En même temps est arrivé un représentant de la Belgique, M. le baron d'Erp, le premier que cette nation envoie en Perse.

Une concession de banque, sous les apparences d'une espèce de mont-de-piété, est accordée à MM. Poliakoff et Raffalovitch, deux Russes qui auraient désiré avoir en même temps une concession de chemin de fer, mais qui n'ont pas réussi à l'obtenir. De concession en concession, la Perse sera bientôt tout entière entre les mains des étrangers.

30 *avril.* — Mois pluvieux. La pluie n'a fait qu'alterner avec des apparitions de soleil de plus en plus chaudes. La neige couvre toujours les sommets de l'Elbourz ; la température se maintient de ce fait à un degré convenable. Néanmoins je considère le moment venu de se garantir sérieusement des rayons solaires et j'adopte pour coiffure le casque en liège.

Les Persans sont en plein ramazan (ramadan des Turcs), le carême des musulmans, qui a commencé cette année le 20 de ce mois. Pendant trente jours, ils ne doivent ni manger, ni fumer, du lever au coucher du soleil. C'est évidemment gênant ; mais qu'à cela ne tienne : ils mangent et fument la nuit. A Téhéran, les rues et les bazars sont déserts tout le jour, chacun dort ; en revanche, la vie reparaît le soir, le mouvement et le bruit se prolongent même bien avant dans la nuit, pour ne pas dire toute la nuit. Voilà une façon de pratiquer le jeûne qui n'est assurément pas celle des chrétiens ; et si ces disciples de Mahomet veulent en cela se distinguer de ceux du Christ, qu'ils soient satisfaits, ils y réussissent.

24 *mai.* — La légation d'Angleterre célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Victoria ; elle a sorti tous ses drapeaux que ses goulams sont occupés à placer quand je passe le long de ses murs, ce matin, en allant au palais de Nagarestan opérer d'une cataracte Badr es Saltaneh, une des femmes d'origine princière de l'anderoun royal. Afin de se placer dans les meilleures conditions

hygiéniques possibles, Badr es Saltaneh a obtenu de Sa Majesté, sur mes conseils, d'être opérée dans ce manifique palais où elle sera seule, et qu'elle est autorisée d'habiter jusqu'à complète guérison.

Le palais de Nagarestan est dans le quartier neuf, au nord de la place de ce nom. On pénètre dans le jardin, où s'élèvent ses diverses constructions, par une grande porte à très grand balakhanè. Après avoir parcouru une interminable avenue, tracée large et droite au milieu de hauts platanes, on arrive à une première rangée de bâtiments, qui sert comme d'entrée à une seconde rangée, située au centre du jardin au fond duquel est l'anderoun, pavillon bâti autour d'une cour carrée et contenant une série de chambres qui, toutes, se ressemblent.

Le Nagarestan a été la résidence favorite de Feth Ali Chah. C'est là que l'imagination populaire place toutes les légendes qui ont cours sur ce souverain : il aurait eu de ses six cents femmes six cents enfants, dont cinquante la même année ; et son plus grand divertissement aurait été de faire glisser ses femmes, dans le costume de notre première mère, sur une glissoire aboutissant à un grand bassin plein d'eau.

Ce qui est indubitable, c'est que Feth Ali avait une belle barbe, de dimension point commune, en admettant même que ses peintres ordinaires aient un peu forcé la note pour le flatter, car il était fier de sa barbe. On peut en juger par une peinture du palais, qui le représente sur son trône, au milieu d'une douzaine de ses fils, chiffre qu'on aurait le droit de trouver faible pour un homme si prolifique, si on ne supposait qu'ils ont été choisis entre tous à cause de la similitude de leur barbe avec la barbe paternelle, ressemblance discrète, mais pas moins flatteuse pour un père.

Revenons à notre opération. Une chambre a été préparée à cet effet dans une des ailes du palais proprement dit : des rideaux foncés destinés à empêcher le jour de pénétrer sont aux fenêtres ; une table longue et solide, faite d'après mes indications et sur laquelle se trouvent un matelas et des oreillers, occupe le milieu de la pièce : instruments et objets de pansement sont étalés sur un guéridon à ma portée ; tout est prêt. Badr es Saltaneh, entourée de son fils, bel enfant de six à sept ans, de son frère, de trois eunuques et de quelques amies, fait *estékarè* (1) une dernière fois pour

(1) Les Persans consultent le sort de trois façons : *estékarè* se fait avec le *tèsbih* (chapelet ; *fal*, avec un livre, généralement le Koran ; *ramlè*, avec quatre dés mobiles sur une tige en cuivre.

savoir si l'opération réussira. Le sort est favorable, elle est contente, chacun la félicite et l'encourage. Je crois le moment venu de dire que je n'attends plus que la patiente. Les femmes se retirent, emmenant l'enfant; le frère et les eunuques restent. Badr es Saltaneh s'approche alors contre un tabouret appuyé à la table prend un Koran que lui tend son frère, le baise, le place sur le tabouret, met le pied dessus et monte posément sur la table. Durant l'opération règne le plus profond silence, que je romps le premier en annonçant que tout est heureusement terminé.

Emin Agdas a été opérée d'iridectomie par le professeur Fuchs, à Vienne, il y a juste un mois, le 24 avril ; elle n'a pas encore quitté la capitale de l'Autriche. On dit que le chah était disposé à laisser Badr es Saltaneh partir avec elle en Europe, mais qu'elle a voulu être seule l'objet d'une telle faveur.

Dr Feuvrier.

LE CAPTIF DE PÉKIN [1]

(Suite.)

XIX

LA BASTONNADE.

Shan-Nim-Yuen n'ignorait pas qu'en conseillant des cruautés nouvelles, il serait obéi... Mais il oubliait les tourments qu'avait déjà endurés l'Anglais... il oubliait qu'on s'habitue aux pires traitements et que la douleur physique a des limites qu'il n'est pas permis de franchir sans briser tous les ressorts d'une créature.

Or, Norris avait tellement souffert que pour lui arracher de nouvelles plaintes, il fallait épuiser toutes les ressources de l'esprit le plus fertile en horreurs.

Si cette nuance échappait au mandarin, les prêtres savaient à quoi s'en tenir, eux qui ne quittaient pas leur victime. Ils se souvenaient que la dernière épreuve avait été longue et laborieuse, et que les *sensations* du prisonnier, pour aiguës qu'elles fussent ne leur avaient pas donné la somme de satisfaction attendue.

Et cependant ils excellaient dans l'art de torturer, ils connaissaient les moyens d'obtenir les convulsions les plus violentes, celles qui tiennent le patient entre la vie et la mort et lui donnent le sentiment profond de l'irréparabilité du mal.

En plus de leur férocité naturelle ils étaient animés contre Norris du plus violent ressentiment.

Pour aviver leur soif de vengeance contre l'Européen, ils se représentaient le meurtre de leur frère. C'était pour exécuter étroitement les ordres de Shan-Nim-Yuen qu'ils avaient altéré les

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 novembre.

aliments préparés pour Norris... ils jouissaient de son dégoût... mais ils cherchaient autre chose, parce qu'ils craignaient de voir leur victime se laisser mourir de faim.

Ils pensèrent alors à la bastonnade. La bastonnade ! Tous ceux qui sont allés en Chine, ont vu donner la bastonnade aux condamnés, soit à Canton, soit dans tout autre ville de l'Empire du Milieu. Mais à Pékin où il est plus difficile de pénétrer, ce supplice s'augmente de raffinements plus en rapport avec le mysticisme du lieu.

A Canton la bastonnade se donne en « cour ouverte » c'est-à-dire que tous les badauds peuvent « jouir » de cet abominable spectacle.

Cette publicité, dans l'esprit de ceux qui l'ordonnent, est faite pour terrifier les malfaiteurs qui seraient tentés de commettre quelque délit.

Ordinairement le criminel est couché la face contre terre. Des valets lui tiennent les pieds et les mains.

Le juge se tient près du patient, et surveille froidement l'exécution.

Les affres du tourmenté dans l'attente du coup... le son mat du bambou qui tombe sur les membres endoloris... et le cri d'angoisse qui l'accompagne, toutes les phases du supplice de la bastonnade défient la description.

C'est sur le dessous de la cuisse que le coup doit tomber. On enveloppe au préalablement les doigts du condamné et on lui donne à macher une herbe spéciale pour l'empêcher par l'intensité de la douleur de se labourer la poitrine avec les ongles et de se briser les dents ou de se mordre la langue.

Tel était le genre de supplice qui était réservé à Norris.

Si la mesure ordinaire lui avait été appliquée, il n'aurait pu la supporter... mais avec la torture il est des accommodements, et les prêtres de Confucius jugèrent à propos de la répéter souvent, sans exagérer le nombre de coups.

Deux coups quotidiens leur parurent suffisants.

Pour comprendre l'abaissement de la peine, il comptait sur l'effet moral que produirait cette exécution quotidienne. L'Anglais verrait les heures s'enfuir avec désespoir... chaque minute écoulée le rapprocheront du tourment inévitable.... Il eût été difficile de trouver mieux.

Le bambou dont se sert le bourreau est souple et résistant, il est

légèrement aplati et mesure près de trois mètres. Le Céleste qui le manie le lève à la hauteur de l'épaule, puis le fait descendre en sifflant, d'un mouvement brusque, sur la chair du condamné.

La souffrance qui tord le patient pendant ce supplice ne s'analyse pas... le visage se marbre de bigarrures rouges, les yeux sortent des orbites, la bouche s'ouvre démesurément pour laisser échapper un hurlement puis se referme convulsivement, les dents s'entrechoquent, la langue s'épaissit... le corps est secoué d'un frémissement...

Il semble que la vie va s'échapper de la créature que l'on tourmente. Norris, un matin, fut éveillé de son sommeil troublé par l'arrivée d'un certain nombre de prêtres.

Il eut le sentiment que quelque chose de terrible allait encore se passer, car sur les visages qui étaient autour de lui se reflétait une froide férocité... Il pensa aussitôt au plomb fondu, cette synthèse de toutes ses terreurs... ses membres se mirent à trembler malgré la volonté de ne rien laisser paraître de ses mortelles angoisses.

Un Chinois le dégagea de l'anneau métallique qui le tenait au sol, puis d'autres le saisissant par le corps l'entraînèrent dans une cour voisine.

Le soleil montait glorieux, enveloppant dans sa chaude caresse la cime des hauts arbres pleins de chants d'oiseaux.

Le ciel était d'une incomparable pureté... plus bleu et plus limpide que la surface polie d'un lac.

Le déplacement du condamné avait une cause religieuse.

Il ne fallait pas que les cris troublassent la majesté du temple, il ne fallait surtout pas que le saint lieu fût profané par le supplice d'un infidèle.

Avant que Norris ait pu distinguer que le plomb fondu n'avait rien à voir avec le genre de torture qu'on allait lui infliger, son regard avait déjà croisé celui du bourreau.

Il s'en suivit un choc magnétique tel le charme qui se dégage de l'œil diamanté du serpent lorsqu'il hypnotise sa proie.

L'Anglais n'essaya pas de se dégager.

On le plaça la tête penchée sur un appareil en forme d'escalier.

Sur une des marches de bois, les tortionnaires avaient disposé un paquet d'herbe qui rencontrait exactement la bouche de Norris.

C'était cette herbe qu'il allait mordre à belles dents tout à l'heure lorsque le bambou fatal entamerait sa chair.

On lui lia les mains dans lesquelles on plaça des touffes de verdure... tout était prêt maintenant pour le supplice.

Norris agonisait, ses tempes battaient furieusement... il n'avait presque plus conscience de ce qui se passait autour de lui

Il essaya pourtant de tourner la tête pour voir... mais une main brutale l'empêcha de répéter ce mouvement, et il resta immobile, écrasé par la peur.

Il attendait quoi... il n'osait y penser... sa raison flottait dans un brouillard épais... un homme s'approcha de lui... et lui arracha ses vêtements jusqu'aux hanches.

Le bourreau leva dans l'air sa redoutable baguette... puis on entendit comme le bruit d'un objet qu'on brise... Norris poussa un rugissement prolongé... ses ongles s'enfoncèrent dans la poignée d'herbe qu'on avait attachée aux paumes de ses mains... ses dents coupèrent violemment le bois de l'appareil sur lequel sa tête reposait et il s'évanouit.

. . . . . .

Avec le réveil revint le souvenir de la bastonnade... il jeta autour de lui des regards éperdus... on l'avait réintégré dans le temple... et de nouveau sa cheville était fixée au sol.

Ses pauvres membres enflés par les coups reçus lui causaient une douleur continue, insupportable... Ce croyant qui avait tant crié, tant pleuré, et que le doute avait visité... ne s'adressa pas à celui qui peut tout... Il ne croyait plus.

Il était seul, devant lui ses gardiens avaient disposé l'encre et le papier.

Il s'en saisit, mû par une colère intense, et les rejeta loin de lui.

Comme le soir tombait, un de ses gardiens lui apporta de la nourriture.

Au lieu de s'approcher de lui, il déposa le plat loin de Norris, craignant d'être traité comme le précédent gardien que l'Anglais, malgré sa faiblesse avait si mal mené.

L'encre et le papier furent remis à sa portée dans l'espérance qu'il céderait après cette terrible journée.

Bien que ses aliments eussent encore la même saveur âcre et rebutante, il mangea et but avec avidité.

Aussi étrange que cela puisse paraître, jamais Norris n'avait pensé au suicide... les coups qui le frappaient étaient si rapides, que son esprit avait à peine le temps de s'attacher à une idée.

En se brisant le front contre les dalles, il aurait évidemment mis

fin à cette existence intolérable, mais une volonté supérieure à la sienne le guidait et empêchait ces mauvaises pensées de se faire jour...

Il fallait qu'il en fût ainsi pour que, malgré ses terreurs, malgré ses souffrances, malgré l'invincible dégoût que lui inspiraient ses aliments... il consentit à vivre...

Comme si la bastonnade n'eût pas suffi pour réduire le malheureux à la pire des conditions physique et morale, les prêtres, dans leur soif inextinguible de vengeance, avaient placé près de lui un miroir en cuivre poli... de sorte qu'il put y contempler à l'aise son visage émacié, son crâne zébré par le supplice du plomb fondu... ses yeux rougis par les torrents de larmes qu'il avait versées. En se rendant compte de sa décrépitude prématurée, tout ce qu'il y avait encore d'orgueil humain et d'espoir, se fondraient dans une crise.

Et ils escomptaient cette agonie, ils la voulaient comme une addition à tous ces tourments, comme un surcroît de châtiment qui apaiserait l'âme irritée du prêtre mort.

Leur affreux calcul fut en partie trompé... Norris, en se voyant reçut d'abord un choc terrible... mais il se remit bientôt, trouvant presque une âpre joie dans l'image de la souffrance que son masque incarnait. Il se sentit fort pour avoir tant résisté... et son orgueil d'homme blanc grandit contre l'impuissance de la race inférieure qui le torturait.

Les prêtres ne comprirent rien à sa superbe indifférence, l'idée philosophique qui empêcha Norris de succomber à la vue des ravages qui le défiguraient, leur échappa complètement...

Pendant la nuit qui suivit ce nouveau drame, on mit encore, comme pour bien indiquer ce qu'on attendait de lui, le papier et l'encre devant Norris. C'était une hantise, mais l'Anglais ne broncha pas.

Le lendemain, aussitôt que l'aurore eut rosé de ses premiers feux les toits bizarrement découpés du temple, les mêmes hommes que la veille vinrent chercher Norris.

Il essaya de résister, mais il fut tout de suite réduit à l'impuissance.

Les mêmes préparatifs éveillèrent en lui les mêmes angoisses... mais elles révélaient un caractère plus précis parce qu'il savait maintenant ce qui l'attendait.

Le bambou s'abattit de nouveau sur ses membres brisés... et sa

gorge désséchée par la douleur et l'épouvante laissa passer encore un hurlement plaintif.

Cependant, il ne céda pas.

D'ailleurs, les luttes successives qu'il avait eu à soutenir et tout ce qu'il avait enduré avait oblitéré son cerveau. Il ne jouissait plus de toutes ses facultés... et sa raison n'agissait pas dans tous les sens... *Il n'avait plus la volonté de céder...*

Aussi, quand on le ramena dans le temple, et qu'il vit l'inévitable bouteille d'encre et le bloc de papier intentionnellement placé à côté de lui, les rejeta-t-il avec la même colère, sans penser une fois à donner satisfaction à son geôlier.

La raison est dirigée par deux impulsions, l'une négative, l'autre positive. La négative est celle qui commande à l'esprit de s'abstenir d'une action ; la positive, au contraire, ordonne qu'il l'accomplisse.

Quelquefois par la force d'une influence extérieure, l'un de ces deux pouvoirs de la raison se trouve détruit. C'est ce qui était arrivé pour Norris, et rien ne pouvait pendant quelque temps vaincre la résistance.

L'absence d'impulsion positive était pour le moment complète... l'autre force régnait en maîtresse dans son cerveau fatigué, et ne permettait plus d'agir comme on le lui demandait.

Les heures se suivaient et se ressemblaient abominablement.

C'est ainsi qu'il passa neuf jours, subissant la même question, recevant avec une peine croissante les coups qui, maintenant, lui faisaient d'affreuses blessures saignantes.

Shan-Nim-Yuen n'avait pas revu le prisonnier... mais il était tenu au courant de son attitude et il attendait.

Il attendait la commotion violente qui devait ramener l'équilibre dans cet esprit troublé, ne fut-ce que pendant un instant... Il profiterait de cet éclair pour obtenir le chèque qu'il convoitait.

Le Mandarin était psychologue sans le savoir... la réaction était proche... et Norris, que la douleur accumulée allait transformer, allait bientôt céder. Mais l'esprit n'était pas sain et la volonté pouvait se heurter à l'amnésie...

Fatigué des épreuves de la veille, ce jour-là, Norris s'éveilla tard... Comme d'usage, les premiers objets que son regard rencontra furent le pinceau et l'encre qu'on ne cessait de placer devant lui.

Au lieu de les rejeter avec colère comme il le faisait tous les

jours, il s'en empara machinalement, prit le bloc de papier et essaya de tracer quelques lignes.

Après un peu d'hésitation, il arriva à écrire la teneur du billet que Shan-Nim-Yuen exigeait pour sa rançon...

Mais quand il arriva à la signature... il chercha anxieusement... son nom... il savait bien qu'il s'appelait William Norris... mais ces syllabes étaient lointaines et il n'arrivait pas à les reconstituer...

Par un inconcevable phénomène sa main tremblante ne put tracer que *William Norland.*

Il sentit bien que ce nom répondait mal au son de l'ancien qui lui chantait encore dans l'oreille... mais l'effort l'avait épuisé... et cette fois sans le vouloir il venait encore de commettre un faux.

Les prêtres lui arrachèrent précipitamment le document des mains... puis l'examinèrent en échangeant leurs impressions.

Norris pensa que son obéissance allait attendrir les Célestes, et que puisqu'il donnait satisfaction au mandarin, on le dispenserait de la torture quotidienne.

C'était compter sans ses hôtes. S'il avait pu comprendre ce qu'ils disaient dans leur barbare langage, il aurait cessé d'espérer.

La signature de Norris pour eux n'était qu'une chose subsidiaire qu'ils essayaient d'obtenir dans le but d'être agréables à Shan Nim-Yuen... Mais leur prisonnier avait un autre compte à régler, celui du prêtre qu'il avait étranglé... et ils ne le tenaient pas quitte...

Quand l'Anglais constata que malgré le sacrifice qu'il venait de faire, il allait encore recevoir la bastonnade, sa fureur ne connut plus de bornes.

Il cria, se débattit, maudit ses bourreaux... et pendant son supplice... la cour retentit de ses hurlements sauvages et de ses imprécations.

Pendant ce temps les Célestes faisaient tenir à Shan-Nim-Yuen la note signée William Norland.

En la recevant, le mandarin enjoignit aux prêtres de cesser pendant quelque temps de torturer leur prisonnier.

Ceux-ci durent s'y résoudre — mais avec la plus grande peine.

Norris était devenu absolument méconnaissable... la bastonnade avait fini ce que le plomb fondu avait commencé, le corps et l'esprit étaient brisés, et l'Anglais n'était plus qu'une masse de chair inerte qui gisait dans un coin du temple et à laquelle les prêtres ne prêtaient plus qu'une attention médiocre.

Maintenant que Shan-Nim-Yuen possédait enfin le chèque tant convoité, il ne savait plus comment manœuvrer pour le convertir en monnaie sonnante.

C'est que l'histoire du faux chèque lui donnait à réfléchir et qu'il craignait de s'exposer à une seconde aventure.

Pendant quelques semaines il le garda devers lui, ne sachant à qui le confier. Il ne pouvait s'adresser à Bonsel pour deux raisons : d'abord parce qu'il ne voulait rien lui dire sur l'origine du faux chèque; ensuite, parce qu'il n'était pas absolument sûr du second document.

De plus, il se souvenait d'une hirondelle capturée dans le temple de Confucius... l'oiseau portait un message inachevé... la signature s'arrêtait à William... et, dans un coin du message, ce qui l'avait particulièrement frappé, c'était la mention *11e hirondelle*.

Il appréhendait que l'un de ces oiseaux, portant un message identique avec la signature entière, n'eût atteint le monde civilisé et que, le nom apposé au bas du nouveau chèque, n'éveillât la curiosité inquiète des banquiers.

Déjà de vagues bruits de recherches étaient venus jusqu'à lui, et il avait peur maintenant de son œuvre.

C'est pourquoi il fut longtemps avant de négocier le précieux papier et ne s'y décida que lorsque l'opportunité s'en présenta.

Il l'adressa à un marchand chinois de Shang-Haï avec mission de le faire escompter en Europe.

On se souvient que la fortune liquide de Norris ne permettait pas le paiement immédiat de 5.000 livres et qu'il fallait réaliser cette somme au moyen de la vente de titres appartenant au prisonnier.

Mais Shan-Nim-Yuen ignorait ce détail.

D'ailleurs, avant que le billet parvînt en Angleterre, Chin-Chin-Wa entrait dans le temple pour délivrer le prisonnier.

Mais n'anticipons pas sur les péripéties de cette histoire vécue.

XX

LE SUPPLICE DE L'OISEAU BLANC.

La prostration de Norris dura quelques semaines pendant lesquelles, sur l'ordre de Shan-Nim-Yuen, les prêtres durent veiller et soigner leur prisonnier.

Heureusement que l'Anglais avait une constitution robuste, et que malgré son affaissement cérébral, il conservait assez de lucidité pour exagérer sa faiblesse, et reculer ainsi le moment des supplices futurs.

Mais sa ruse en se prolongeant fut découverte, et les Célestes, furieux d'avoir été joués, se jurèrent de la lui faire payer cher.

Cette période coïncidait avec les recherches de Vanscombe et de Chin-Chin-Wa.

Les Célestes tinrent conseil.

L'avis qui prévalut fut d'emprisonner dans des vices de fer, les mains et les pieds de Norris, et de lui verser de l'huile bouillante sur les ongles.

Ils allaient mettre leur sinistre projet à exécution, lorsqu'un avis de Shan-Nim-Yuen les arrêta.

Trois semaines auparavant, le mandarin avait entamé la négociation chèque du signé par Norris... mais depuis que le papier l'avait quitté, son inquiétude sur sa valeur augmentait.

Il se prenait à douter de l'efficacité de la torture sur la ténacité de l'Anglais.

Le nom qu'il avait écrit au bas de la note, était-il son nom véritable ?

Comment le savoir ?

Les supplices..? mais Norris les endurait tous... et s'il l'avait encore trompé rien ne saurait le décider à revenir sur sa détermination de ne pas céder. A moins d'inventer quelque chose de prodigieusement horrible, une torture inédite ou presque inconnue dans les annales des supplices chinois...

Mais pendant que son génie malfaisant se complaisait dans cette recherche, un événement inattendu détourna le cours de ses réflexions.

Cet événement était la visite de Chin-Chin-Wa, visite naturelle sans doute ; mais bien faite pour inquiéter un esprit comme celui du mandarin.

Instinctivement, il se mit à haïr l'exilé... comme s'il devait fâcheusement traverser sa vie... Cette aversion inexplicable prit corps le jour où il rencontra Chin-Chin-Wa au restaurant, avec son compagnon dont il soupçonna tout de suite l'origine.

Non pas qu'il pensât un seul instant qu'il y eût corrélation entre la présence de l'exilé et de son ami, et la présence de Norris dans le temple de Confucius : mais l'aversion qu'il avait contre les étran-

gers grandit par cette rencontre imprévue... et il résolut de les éloigner.

Sa position qui lui donnait accès à la Cour lui permit de représenter à ses supérieurs que Chin-Chin-Wa était un danger permanent pour la sécurité de l'empire et qu'il fallait au moins l'éloigner de Pékin.

Le mandarin gagna son procès et l'empereur signa non pas un ordre d'exil, cette fois, mais la défense, pour Chin-Chin-Wa, sous peine de mort, de séjourner dans la ville impériale.

On se souvient que l'exilé guidé par le souvenir de son rêve étrange, s'était aventuré jusque devant les murs du temple de Confucius, et qu'il y avait entendu un cri épouvantable.

Ce cri, il l'avait intelligemment attribué à Norris. C'était en effet l'Anglais qu'on torturait encore, mais en présence de Shan-Nim-Yuen qui voulait à tout prix être fixé sur le nom véritable du prisonnier.

Le mandarin, pour réussir n'avait demandé le secours de personne... il se défiait des moyens employés jusqu'ici par les prêtres pour contraindre leur victime, et entendait agir à son tour.

Il s'était donc rendu au temple avec un seul serviteur qui portait une cage enveloppée d'un linge. Dans cette cage s'agitait un oiseau semblable à un moineau ordinaire, mais muni d'un long bec pointu et couvert de plumes d'une éclatante blancheur.

Shan-Nim-Yuen fut bref... il demanda simplement à Norris de signer son véritable nom, et parut ne pas entendre sa réponse.

Sur un signe, les prêtres saisirent le captif et le déposèrent dans la cour où le mandarin l'attendait avec son compagnon.

Dans cette cour qu'il connaissait bien, et qui lui rappelait de si cruels souvenirs, il remarqua qu'une pièce de bois avait été fixée au pied d'un arbre... Anxieux, il se demanda quel sort lui était encore réservé...

On l'assit au pied de l'arbre, le corps étroitement attaché au tronc. Son bras gauche fut immobilisé au moyen de liens solides, tandis que le droit gardait une certaine liberté.

On comprenait la raison de cette différence, quand on apercevait à portée de sa main droite l'éternel pinceau et le bloc de papier.

Mais Norris était décidé à tout endurer puisque sa condition n'en devait pas varier.

Il se répandit en menaces contre Shan-Nim-Yuen qui resta impassible.

La position que ses tortionnaires lui avaient fait prendre était intenable. Etroitement lié à son arbre il voyait mal l'instrument de torture qui était à ses pieds, néanmoins il se rendit compte par attouchement qu'il affectait la forme d'un perchoir après lequel ses chevilles étaient enchainées, mais enchainées et fixées de manière à présenter la plante des pieds à découvert.

Le mandarin s'approcha... l'aide retira le voile qui dissimulait la cage... Norris distingua l'oiseau blanc qui s'agitait furieusement. Un cris expira sur ses lèvres... il oublia que Shan-Nim-Yuen épiait sa faiblesse, il oublia même pourquoi on allait le faire souffrir encore... son épouvante s'augmentait de ces apprêts bizarres... et ses yeux effroyablement dilatés suivaient tous les mouvements de l'homme qui portait la cage.

Son cœur battait à se rompre ; le sang chassé par l'effroi affluait aux tempes comme s'il allait quitter les veines pour se répandre sous l'épiderme.

Quel supplice nouveau ses ennemis avaient-ils inventé... Il sembla au malheureux qu'il se mouvait au milieu d'un monde surnaturel, que le temple était peuplé de fantômes... et qu'ayant quitté la terre, il se trouvait au pouvoir des légions infernales. L'oiseau blanc fut retiré de sa cage. On lui couvrit la tête d'un chiffon blanc pour l'empêcher de s'enfuir, puis on l'enchaina à une des jambes de Norris.

Le patient qu'une frayeur atroce galvanisait sentit le plumage de l'effrayant oiseau qui caressait sa chair nue... ce contact révoltant lui arracha un nouveau cri plus intense, plus lugubre que tous les hurlements qu'il avait poussés.

L'oiseau fut ensuite posé sur le perchoir et retenu par une chaîne courte à l'un de ses montants.

Devant son long bec se dressaient les pieds nus du patient.

On comprend déjà l'abominable invention de Shan-Nim-Yuen.

L'oiseau n'était pas carnivore, et n'avait aucun goût pour la chair humaine... mais privé de nourriture depuis longtemps, il ne manquerait pas de fouiller de son bec aigu la chair du malheureux prisonnier.

Des heures se passèrent avant que le volatile parût se résoudre à prendre la *nourriture* que les Célestes lui offraient.

Cette attente avait pour but de porter la terreur du prisonnier au maximum d'intensité.

Alors, les bourreaux s'éloignèrent laissant leur victime en proie à la plus douloureuse agonie...

A la même heure, Vanscombe et Chin-Chin-Wa quittaient leur domicile en chaise à porteur pour se rendre au temple de Confucius, et quand l'exilé franchit le temple, Norris attendait, affolé par l'attente, que l'oiseau commençât son œuvre.

Ce moment arriva... l'oiseau poussé par un impérieux besoin plongea son bec dans la chair de l'Anglais et l'en retira tout sanglant.

Norris sanglota... rugit... hurla; pour la seconde fois le bec maudit entra dans sa chair rouge... l'oiseau semblait prendre un plaisir intense à ce repas nouveau pour lui. Alors tout se confondit dans la pauvre cervelle du torturé... ses sens l'abandonnèrent et il pensa mourir...

Tout à coup, la porte du temple s'ouvrit et Chin-Chin-Wa apparut sur le seuil.

Malgré son immense empire sur soi-même, le cœur de l'exilé bondit devant ce douloureux spectacle... Il arracha les liens de Norris, d'un vigoureux coup de pied brisa l'appareil de torture qui roula avec le corps de l'oiseau, puis saisissant l'Anglais qu'il porta dans ses bras robustes, il sortit du temple.

Les prêtres accourus au bruit de cette exécution s'arrêtèrent épouvanté de la majesté de l'homme qui devant eux déroulait le pardon. « Laissez passer Chin-Chin-Wa et rendez-lui honneur » Aucun d'eux n'osa porter la main sur l'exilé qui sortit fièrement.

Shan-Nim-Yuen avait dit en quittant les prêtres, je reviendrai demain.

Heureusement pour Chin-Chin-Wa que le mandarin n'était pas encore revenu.

Les prêtres pensèrent que l'exilé était envoyé par leur bienfaiteur, c'est pourquoi ils le laissèrent passer quoique à regret.

CHAPITRE XXI

LA PORTE DE TUNGCHOW.

Maintenant reprenons le récit de Herbert Vanscombe :

« Surpris comme je l'étais par l'apparition de Chin-Chin-Wa

avec son singulier fardeau, je détachai difficilement mon regard de la silhouette menue et des traits ravagés du malheureux que portait l'exilé.

« Était-ce là William Norris ?

« Je ne le sais pas, m'avait répondu brutalement Chin-Chin-Wa.

« J'avais entendu cette dure réponse, et cependant mon esprit troublé ne l'avait pas comprise. Il ne pouvait y avoir aucun doute.

« L'exilé n'avait certainement pas usé à tort du « pardon », ce talisman dont la vertu allait cesser dans quelques instants. A moins que d'autres prisonniers se trouvassent en même temps que l'Anglais dans le temple de Confucius.

« Cette pensée m'inquiétait et c'est pourquoi j'avais adressé la question à mon ami.

« Tandis que j'étais encore tout interdit par la tournure que prenaient les événements, Chin-Chin-Wa semblait posséder tout son sang-froid.

« La foule de curieux se pressait autour de nous, nous contemplant avec une curiosité hostile.

— Nous n'avons que le temps... s'écria Chin-Chin-Wa, en se dirigeant vers les palanquins dont les porteurs attendaient des ordres.

« Le moment était solennel, je le compris aux palpitations de mon cœur et au frémissement qui fit trembler mon être.

« Il n'y avait plus un instant à perdre... le soleil montait à l'horizon et chaque minute nous rapprochait de l'heure fatale... et nous étions loin encore de la porte de Tungchow.

« En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Chin-Chin-Wa avait déposé silencieusement son fardeau dans le palanquin, puis il y entra à son tour. Une fois emballé, du doigt il me désigna le second palanquin dans lequel je pris place, sans prendre garde au soleil dont les rayons étaient déjà insupportables... J'avais bien autre chose à penser.

« Mon palanquin suivit celui de Chin-Chin-Wa. Quelques curieux impénitents nous suivirent au pas de course enveloppés dans le flot de poussière brune, que nos porteurs, en courant, faisaient voler autour d'eux.

« Notre course était rapide... d'ailleurs notre sort dépendait absolument de la vitesse de nos porteurs.

« De temps en temps la voix brève de Chin-Chin-Wa éclatait, impérieuse, commandant aux porteurs de se presser, leur promet-

tant une récompense s'ils arrivaient au terme de leur course avant l'heure indiquée.

« A Pékin, les palanquins n'ont pas la légèreté des chaises qu'on emploie à Canton ou à Foutchéou ; ils sont au contraire pesants et encombrant, et faits surtout pour l'allure lente et digne des gens qui les occupent.

« Le mandarin de Pékin aime la représentation, et quand il apparaît en palanquin dans les rues, c'est pour se faire admirer.

Nos chaises étaient donc admirablement choisies pour aller au temple de Confucius ; leur massivité devait écarter tout soupçon d'enlèvement.

« Mais maintenant il s'agissait de gagner le large, c'est-à-dire d'arriver à la porte de Tung chow avant que midi eût sonné.

« Malgré la bonne volonté des porteurs, j'appréhendais beaucoup; et à voir le visage soucieux de l'exilé, il n'était pas loin de partager mes craintes.

« Allions-nous faire naufrage au port?

« La foi de l'enfance me revint pour un instant... j'adressai au ciel une muette prière qui pouvait se traduire ainsi : Souviens-toi de moi, aujourd'hui, et je me souviendrai de toi, toujours.

« Ayant remis ainsi notre sort entre les mains de Dieu je respirai plus librement.

« Je dis notre sort par ce que ma destinée me paraissait intimement liée à celles de Chin-Chin-Wa et de l'Anglais, qu'il venait de sauver.

« En effet, s'il devait succomber je succomberais de même.

« Mon devoir était de combattre à ses côtés et même de supporter seul le choc de nos ennemis pour lui laisser le temps de fuir et d'emporter Norris. Mais nous n'en étions heureusement pas encore là, car personne ne nous menaçait.

« Notre course devenait vertigineuse et c'est à peine si à travers le nuage de poussière qui nous enveloppait, je pouvais distinguer la haute taille de l'exilé.

« Une autre terreur m'assaillait. Dans quel état était l'infortuné que nous venions d'arracher à ses bourreaux ? Notre intervention n'était-elle pas trop tardive ?

« Je revoyais par la pensée ce corps brisé, cette face livide, cette chair sanglante, enfin l'être torturé que Chin-Chin-Wa portait dans son bras robuste.

« Mon inquiétude grandissait... Je ne pus résister à la tentation de

consulter ma montre... Les heures fuyaient avec une inconcevable rapidité, et nous étions loin, encore très loin du terme de notre course.

« Tout à coup le palanquin de Chin-Chin-Wa s'arrêta, l'exilé s'approcha de moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogeai je anxieusement.

— L'heure est proche... la foule qui nous suit va bientôt connaitre la vérité... Midi va sonner et nous ne sommes pas arrivés.

— Mais que faire ?

— Avez-vous des jambes solides ?

— Oui, répondis-je avec résolution, en me souvenant qu'à Eton, j'étais un des meilleurs pédestrians.

— Alors descendez rapidement. Shan-Nim-Yuen ne nous manquera pas ; la foule qui nous suit et que vous ne pouvez pas distinguer n'est pas grande; mais dans les hommes qui la composent se trouvent quelques chenapans à la solde du mandarin. Depuis ce matin ils nous suivent, ils nous ont accompagnés au temple, ils ont couru derrière nos palanquins, et maintenant nous les avons sur les talons. Notre unique chance est dans la fuite. Sur l'ordre de Chin-Chin-Wa mon palanquin fut immédiatement abaissé, je mis pied à terre.

— Mais... Norris ? demandai-je ?

— La porte n'est pas loin... Je me charge de lui... Allons !

— Chin-Chin-Wa venait à peine de prononcer ce dernier mot que relevant ma robe chinoise et l'ayant en un tour de main assujettie autour de ma taille, je me mis à jouer des jambes.

« Pendant ma course folle j'admirais beaucoup la sage prévoyance de l'exilé. C'était évidemment le seul parti que nous eussions à prendre. Jamais les porteurs, malgré leur bonne volonté, n'auraient pu, avec les lourds palanquins approcher cette allure.

« Les soupçons de mon ami se vérifièrent : nous étions bien suivis, non plus par la foule de curieux que j'avais remarquée au départ, foule loqueteuse composée de petits marchands et de badauds ; mais par une bande d'individus louches, dont l'attitude hostile empêchait toute équivoque.

« Heureusement pour nous le chemin que nous parcourions était presque entièrement désert ; néanmoins la vitesse de notre course attirait l'attention des rares passants qui se joignirent bientôt à ceux qui nous poursuivaient. Il nous fallut aussi éviter quelques voitures et des chameaux montés qui faisaient partie d'une petite caravane.

« Nombre de voyageurs qui auraient pu s'opposer à notre fuite s'abritaient prudemment contre les baisers brûlants du soleil se souciant peu de payer d'une insolation une curiosité indiscrète.

« A vrai dire nous étions abominablement suspects, les Chinois ne voyaient pas sans stupeur deux hommes richement vêtus, dont l'un portait un fardeau qu'on distinguait mal courir à cette heure dangereuse sur la grande route ensoleillée et poussiéreuse.

« Nous pensions bien à tout cela, nous sentions tout le danger de notre situation, mais il nous fallait, coûte que coûte, arriver avant que la meute hurlante que nous entendions haleter derrière nous, nous eût rejoints.

« C'était une course pour la vie et contre la mort... La peur me donnait des ailes... il me semblait qu'il y avait un siècle que je courais ainsi. Chin-Chin-Wa qui avait un jarret d'acier, malgré son fardeau, tenait la tête. Je ne le regardais pas, fixant obstinément mes yeux sur le but qu'il fallait atteindre : la porte que je voyais se dessiner à l'horizon. Malgré sa force Chin-Chin-Wa semblait sur le point de faiblir... j'entendais sa respiration sifflante et cependant il allait, il allait, ayant toujours sur moi une avance de quelques yards. Son héroïque conduite me pénétrait d'une admiration attendrie; c'est que j'aimais cet homme qui avait tout sacrifié, repos, liberté, et qui risquait encore sa vie pour sauver un inconnu.

« Derrière nous éclataient des imprécations, des cris sauvages que je ne pouvais comprendre, c'était évidemment des cris de mort qui partaient à notre adresse.

« Ces cris jusqu'à présent, n'avaient pas suggéré à l'un des promeneurs que nous croisions, l'idée de faire obstacle à notre fuite... et comme il y avait une certaine distance entre nous et ceux qui nous poursuivaient, nous n'étions pas trop inquiets... surtout parce que maintenant devant nous se dressait la porte que nous allions bientôt franchir.

« Nous sommes sauvés, je crois... Chin-Chin-Wa me devance... encore un petit effort... Mais un terrible danger surgit... deux hommes s'élancent au-devant de nous avec l'intention évidente de nous barrer la route.

— Arrêtez-vous un instant, criai-je à Chin-Chin-Wa... L'exilé ralentit son allure... je le dépassai en quelques secondes... et me trouvai face à face avec les deux hommes postés sans doute par le mandarin, devant la porte.

« Une force inconnue me venait, je bondis sur eux les poings levés... Le premier, touché en pleine poitrine, roula dans la poussière; le second s'écarta. Je courais toujours... Chin-Chin-Wa était à mes côtés.

— Nous y sommes, m'écriai-je avec frénésie, comme pour encourager Chin-Chin-Wa à faire un dernier effort.

« Un doute horrible traversa mon cerveau : et si la porte était fermée?

« Par bonheur elle était ouverte... la Providence était enfin intervenue.

« Nos ennemis hurlaient derrière nous, comme une meute infernale... encore quelques secondes se passèrent... Nous touchions au but... le sang m'affluait aux tempes... je n'y voyais plus... je sentis une main m'effleurer...

« Mais voici la porte... nous franchissons... Norris est sauvé.

. . . . . .

« Les portes de Pékin sont ceinturonnées par un chemin pavé de larges pierres inégales qui suivent régulièrement la haute muraille.

« Ce chemin marque la limite de la ville et nous venions de le dépasser.

« J'avais tellement dépensé de force dans cette course folle, que j'étais maintenant plus faible qu'un enfant, et sans Chin-Chin-Wa dont toute l'énergie subsistait encore, et qui de sa main gauche restée libre me retint, je serais tombé.

« Malgré ce secours momentané, je ne pus faire un pas de plus, et je m'assis sur la terre grillée par le soleil ardent.

« Les hommes de Shan-Nim-Yuen avaient à leur tour dépassé la porte et leur attitude menaçante ne présageait rien de bon pour nous. Je les regardai donc anxieusement, prêt à tout éventualité, quand la voix de Chin-Chin-Wa s'éleva dominant le tumulte.

« Jamais je n'oublierai cette scène saisissante, la force magnifique qui se dégageait de cet homme né pour dominer les foules, et l'attitude hésitante des hommes jaunes...

« L'exilé était pâle comme un marbre. Il était parvenu à vaincre sa faiblesse... ses lèvres ne tremblaient pas... sa respiration cadencée ne trahissait pas la longue course qu'il venait de faire...

« Il regarda bien en face les ennemis — une troupe de brutes altérées de sang.

« Le danger était intense.

« Quelle explication pouvait arrêter cette meute?

« Il fallait une autorité presque surhumaine. Chin-Chin-Wa fut à la hauteur des circonstances. Brandissant son « pardon », il commença un discours qui parut faire une impression profonde sur ses auditeurs.

« Les hommes de Shan-Nim-Yuen se retirèrent déconfits... une fois de plus la grâce impériale avait fait son effet.

« Si autour de nous se pressait encore une foule curieuse, du moins l'hostilité avait disparu. L'exilé profita de ce répit pour déposer Norris sur le sol, et reprendre quelque force.

« L'énergie me revenait graduellement, mes jambes reprenaient leur élasticité, je respirais plus normalement.

« Ce court arrêt dans notre fuite était indispensable pour nous refaire en prévision d'aventures nouvelles. Quelques Chinois s'approchèrent encore de nous.

« Chin Chin-Wa échangea avec eux quelques paroles, puis il me dit rapidement.

— Il faudra songer au départ aussitôt que vous pourrez vous mettre debout. Les ponies ne sont pas loin. Il ne fait pas bon pour nous ici. Shan-Nim-Yuen, n'est pas homme à se laisser jouer plus longtemps... Nous allons l'avoir tout à l'heure sur les talons.

— Votre pardon ne vous protège-t-il pas.

— Contre le menu peuple; mais le mandarin s'en soucie bien... Croyez-vous que ce chiffon l'arrêtera dans ses projets de vengeance? Ce serait mal le connaître. Norris est avec nous... c'est une raison pour qu'il n'hésite pas. En admettant même que je sois à l'abri de sa colère, avec ce *pardon* qui nous a si heureusement servi, que je dédaignerais maintenant d'en faire usage. Je veux le rencontrer face à face... nous réglerons notre différend d'homme à homme et alors vous verrez...

« Je ne répondis pas, j'avais compris la menace qui grondait dans les paroles de l'exilé... Je fis jouer mes bras lassés et secouai mes jambes... je pouvais maintenant fournir une nouvelle course.

« Il était exactement midi douze.

« Je vis Chin-Chin-Wa qui se penchait sur Norris.

— Il vit heureusement, murmura-t-il. Maintenant, en route! et il reprit l'Anglais dans ses bras.

« Je le suivis résolument, m'étonnant de ma souplesse après une si dure épreuve. En quelques minutes nous eûmes atteint l'hôtel où des ponies nous attendaient sous la surveillance du vieux marchand de curiosités.

« Nous étions toujours suivis par une bande de badauds dont la curiosité indiscrète nous irritait. Ils s'arrêtèrent avec nous, et attendirent à la porte de l'hôtel...

« Notre vieil hôte, nous exprima toute la joie que lui causait notre heureux retour. Il craignait beaucoup pour la réussite de notre entreprise. C'est du moins ce que je crus deviner aux signes expressifs qui accompagnaient ses paroles intelligibles seulement pour mon ami.

« Les ponies nous attendaient tout sellés... nous n'avions plus de temps à perdre.

« Notre but primitif était de nous rendre à cheval, directement à Tientsin. Mais ce plan venait d'être modifié en raison des obstacles qui pouvaient entraver notre marche.

« L'exilé préférait la prendre en suivant la rivière.

« Cette décision fut prise si rapidement que j'eus à peine le temps de me reconnaître.

« En moins d'une seconde j'avais enfourché mon ponie, prêt à toute éventualité.

« A n'en pas douter, Shan-Nim-Yuen devait suivre nos traces. On l'attendait, le matin, au temple. A son arrivée, notre supercherie avait été découverte. Ses serviteurs depuis lui avaient raconté notre fuite et notre heureuse arrivée à Tungchow avec l'homme que nous avions enlevé du temple de Confucius.

« Notre position était donc des plus dangereuses et nous ne pouvions éloigner le danger qui nous menaçait qu'en nous hâtant.

« Chin-Chin-Wa avait très heureusement manœuvré en gagnant Tungchow.

« Nous n'avions plus qu'à gagner les bords à la vitesse de nos montures.

« Je ne crois pas que Norris se rendait bien compte de ce qui se passait autour de lui. Néanmoins la course que nous venions de faire l'avait secoué à tel point qu'il avait en partie recouvré ses sens.

« Mais nous n'avions pas le temps de le questionner.

« Chin-Chin-Wa lui avait laissé tomber quelques gouttes de *Samshu* (eau-de-vie chinoise) dans la gorge pour achever de le ranimer et nous-mêmes avions avalé une gorgée du brûlant liquide pour nous remettre un peu.

« Nous traitions un peu le pauvre anglais, comme une chose morte, nous réservant de lui donner tous nos soins quand nous serions hors d'atteinte.

« Nous le plaçâmes, solidement attaché par le milieu du corps sur un des ponies en lui choisissant la meilleure position, et chacun de nous le soutenant un peu, nous nous mîmes en route. Le vieux marchand de curiosités nous dit adieu dans des termes que je ne pus comprendre ; mais son visage prit une expression d'affection chagrine qui m'émut profondément. Un nuage passa sur la physionomie de Chin-Chin-Wa, et j'en conclus qu'il partageait mon émotion.

Nos montures allaient à toute vitesse... mais allions-nous gagner le Peiho avant que notre ennemi nous eût rejoints ?

(A suivre.) J.-H. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT.)

Le Gérant : F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard, Paris.

SENSATIONS D'ITALIE

Foggia, le 15 novembre.

Le train qui mène d'Ancône à Foggia, puis à Naples d'un côté et de l'autre à Brindisi, longe pendant plusieurs heures la grève de la glauque Adriatique. Il suit cette mer dangereuse de si près que, par les très grops temps, les lames déferlent à quelques centimètres des rails. Quel paysage que celui-là, longue et stérile bande de sable jaune incessamment rongée par cette lame verte qui vient, qui s'en va, revient, s'en va, et la houle ondule au loin, d'une couleur d'émeraude plus vive encore! Aucune trace de culture. Les villages juchés sur les hauteurs rappellent l'ancienne insécurité de la côte que les pirates ont ravagée pendant des siècles. Ils arrivaient de la Grèce, qui est si près, de la Tripolitaine, de l'Algérie et surtout des pays toujours à demi sauvages qui sont là-bas sur l'autre côté de cette mer et qui marquent le commencement du monde slave. Il a fallu la conquête d'Alger pour en finir à jamais avec ce fléau de tant de siècles. — Qui songe, hélas! à en garder une gratitude à la Maison de France, pour avoir ainsi, d'un coup, nettoyé toute la Méditerranée? — Sur ce sable et en face de ces villages haut bâtis, les barques des pêcheurs tirées hors de l'eau, tantôt six, tantôt dix, tantôt trente, suivant l'importance du port, sont maintenant bien en sûreté. Elles étalent des voiles barbarement peintes, le plus souvent en rouge, et que décorent de mystérieux emblèmes: un soleil, une étoile, un croissant, un lion, un personnage vêtu d'une armure. Quelquefois aussi ces voiles sont violettes, d'autres brunes, d'autres jaunes ou vertes. Rien qu'à ces signes, on reconnaît que voici le bord d'un autre monde, de ce Levant longtemps intact, qui sert lui-même de bord à l'Orient. Et c'est aussi le bord du Midi italien, vous le constatez aux fruits qui se vendent dans les gares. Ces stations de chemin de fer, là comme partout, laissent,

en effet, une place au produit naturel, aux denrées de gourmandise dont les pauvres paysans font négoce. Ceux d'ici promènent sous les portières des wagons leurs paniers remplis de raisins aux grains énormes. De larges figues fraîches s'y mélangent à d'autres, séchées, enfilées par cinquantaine sur des brochettes de bois. Ces vendeurs de campagne ont déjà l'accent rapide, le parler haut, qui mange une syllabe sur deux, propre au royaume de Naples. Le vin des buffets change aussi. C'est maintenant une sorte de sirop noir et parfumé, chargé d'alcool et auprès duquel notre épais vin du Var paraîtrait transparent et léger. A l'horizon, et au loin dans les terres, surgit le Gran Sasso d'Italia qui domine les Abruzzes. Il est déjà couvert de neige. Du côté de la mer, la grande pointe sombre du mont Gargano profile sa masse boisée. Que de souvenirs s'évoquent à cette approche, qui vont de la fabuleuse antiquité classique au plus romantique Moyen Age! Les îles de Diomède sont tout près, et tout près aussi cette Manfredonia fondée, comme l'indique son nom, par le fils de l'empereur Frédéric II, et peu à peu les montagnes s'abaissent, le train franchit des rivières mangées de marais, après des rivières à demi vides. La vaste plaine de la Pouille s'étale tout d'un coup, cette plaine du Tavoliere, immense et déserte, — démesuré pâturage qu'animent seulement à deux époques de l'année les passages des grands troupeaux. Mais Foggia s'y dresse, où Frédéric II tint sa cour, Lucera où il encastra ses Sarrazins, Castel-Fiorentino où il mourut. C'est ce personnage énigmatique dont la mémoire anime pour moi ce paysage depuis Jesi déjà. Il l'animait pour deux des voyageurs dont je viens de lire les récits dans les longs loisirs de ce train peu rapide: Gregorovius et François Lenormant. Entre parenthèses, le célèbre historien allemand ne l'emporte sur l'archéologue français, connu des seuls spécialistes, ni en érudition, ni en intelligence. Comme il est injuste que les beaux volumes de ce dernier sur l'Apulie, la Lucanie et la Grande-Grèce, répertoire inouï de descriptions, d'anecdotes et d'idées générales, ne soient pas célèbres dans notre littérature de voyages! Ils ont le malheur d'être écrits par un de nos compatriotes d'abord, puis par un savant qui eut le tort d'être aussi un fantaisiste, enfin pour des lecteurs qui ne se déplacent guère. Venus d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, ils auraient sans doute été découverts par quelque essayiste qui se serait fait un peu de renommée, rien qu'à les traduire et à les analyser. Ce fut le sort d'autres ouvrages qui valaient plus encore. N'est-ce pas sur une traduction de Gœthe que nous avons appris

l'existence de ce *Neveu de Rameau*, un des chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle et de tous les temps?

Foggia, où j'arrive après dix heures et plus de ce paisible chemin de fer, est une vaste ville, entièrement construite en maisons basses, à cause du tremblement de terre qui la détruisit au siècle dernier. Les rues très larges, les voûtes solides des rez-de-chaussée, l'absence d'étages supérieurs attestent l'impression produite par le terrible fléau. Il semble que la ville l'attende comme les pierres d'un môle attendent la vague. Il n'a laissé debout ni la cathédrale où fut couronné Manfred, ni le palais de Frédéric. De cette demeure impériale, il ne reste qu'un arc enclavé dans une maison sur le fronton de laquelle on lit ces mots: *Comitato medico*. « Les habitants disent que beaucoup de voyageurs, vingt par an peut-être, viennent visiter cette porte et qu'ils parlent d'étranges langages... » Cette naïve observation d'un Guide anglais est trop justifiée. Il faut s'intéresser singulièrement au grand César du Moyen âge pour trouver que cette seule relique compense suffisamment l'infamie des hôtels de Foggia, la sordidité des voitures, et, par les jours de pluie, comme celui où j'écris ces lignes, l'épaisseur de boue dont s'engluent les places. Et, cependant, tout Frédéric II est dans cet arc, avec les contrastes qui font de lui un personnage infiniment représentatif, le confluent moral de tant de courants divers. Essayons de le démêler par delà ce simple mais authentique document, et de tuer les heures de cette après-midi diluvienne par l'évocation de cette ensorcelante figure.

L'arc est supporté par deux aigles tout pareils à ceux que l'on remarque sur les monnaies d'or frappées à l'effigie du prince et qui s'appellent des Augustales. J'ai devant moi, en écrivant ces lignes, une de ces curieuses pièces. Je viens d'y regarder l'effigie du prince en empereur romain : la tête laurée, la toge drapée à l'épaule. L'exergue porte : « Fridericus, Cæsar, Augustus, » et, dans le profil, se reconnaît un visible et gauche effort vers l'expression néronienne. L'aigle, pareil à ceux qui décorent la porte du palais de Foggia, est sur le revers. C'est bien l'oiseau des médailles romaines, avec le col long, les ailes détachées, le rapace et maigre chasseur, maigre d'une faim toujours inassouvie, dont les serres sont ouvertes et prêtes à saisir — quoi ? L'empire du monde, cet *orbis romanus* qui, depuis la chute de la civilisation antique jusqu'aux jours récents de Napoléon, a hanté le cerveau de tous les grands dévorateurs d'États dans notre Occident. Ce songe dont Charle-

magne réalisa le plus authentique à-peu-près, comment Frédéric de Souabe ne l'aurait-il pas caressé ? Sa tradition du droit impérial l'y poussait déjà, et surtout son apanage réel, la mosaïque de ses royaumes si étrangement contradictoires : l'Allemagne, la Sicile, Jérusalem. Il rêva donc, lui aussi, de jouer le rôle de César romain avec d'autant plus de force qu'il en avait le génie. Mais il existait un autre héritier de cet *orbis romanus*, héritier spirituel, celui-là, et cependant toujours à la veille, surtout dans ce XIIe et ce XIIIe siècle de foi si profonde, de passer du spirituel au temporel. Ce César des âmes, c'était le Pape. La vie entière de Frédéric se dépensa en luttes contre Rome. La chronique de Matthieu Paris est remplie des lettres qu'il adresse au roi de France, au roi d'Angleterre, au roi de Castille, pour protester contre Grégoire IX et Innocent IV. Dès ses premières années, il s'était heurté au pouvoir ecclésiastique, pour en bénéficier en apparence, puisqu'il avait reçu du Saint-Siège, contre ses concurrents, l'investiture de toutes ses royautés, depuis l'Allemagne jusqu'à la Sicile. Les lui donner, n'était-ce pas se réserver le droit de les lui reprendre ? Et le même Saint-Siège, qui l'avait fait empereur et roi, devait, plus tard, le déclarer déchu de l'Empire et déchu de ses possessions d'Italie. Ils la racontent, ces aigles de l'arc de Foggia, cette convoitise du royaume universel et la longue lutte de l'ambitieux empereur, sa guerre éternelle, ses vaines colères, cette dispute sans fin jusqu'à l'arrêt du Conseil de Lyon, qui souleva contre lui presque tous ses vassaux. « Ah ! » soupirait-il un jour, en parlant des sultans Orientaux, « qu'ils sont heureux de n'avoir devant eux aucun Pape ! »

Si cet arc de porte révèle la politique du prince par ce simple emblème, par son inscription il révèle que chez Frédéric et sous l'Empereur se dissimulait un homme de pensée et de culture. Son plein cintre est orné d'une inscription en deux vers latins :

> Hoc fieri jussit Federicus Cesar ut urbs sit
> Foggia regalis sedes inclita imperialis.

Ces mauvais vers dans le goût de l'époque sont-ils de la composition du prince ? En tout cas, c'est bien la manière des distiques souvent malicieux qu'il dédiait à ses diverses résidences. Faut-il y voir, comme Lenormant, la preuve que ce palais de Foggia fut construit sur les plans de Frédéric ? Il eut, en effet, cela de com-

mun avec les autres Césars, ses modèles, d'unir à des aspirations de tyran et à des patiences d'administrateur une réelle curiosité d'artiste. Dans l'antiquité Hadrien fut le type accompli de ce dilettantisme Impérial. Frédéric II, lui, assez habile écrivain pour avoir composé un bon Traité de la chasse au faucon, s'entourait, par choix, d'hommes supérieurs. Son confident, celui qui eut, comme dit Dante, « les clefs de son cœur, et qui les maniait, fermait et ouvrait avec tant d'art, » fut Pierre de la Vigne, l'auteur du gracieux poème : *Amore, in cui i' vivo ed ho fidanza.* A l'affût de toute idée nouvelle, ses historiens, comme Jamsilla, nous le montrent fondant des écoles, épargnant ses prisonniers quand ils étaient, tels qu'Albertano de Brescia, aptes à des travaux de science, ami de Michel Scot et lui faisant traduire *l'Histoire des animaux* d'Aristote sur l'abrégé d'Avicenne, protecteur de juifs philosophes, ainsi de Judas Cohen Ben-Salomon, avec lequel il entretient une correspondance de géomètre. Un manuscrit d'Oxford, qui renferme un certain nombre de questions par lui adressées à des savants arabes permet de mesurer l'étrange profondeur de son scepticisme philosophique. Ne leur pose-t-il pas les deux problèmes suivants : « Le sage Aristote a-t-il démontré que le monde est éternel ? Si oui, quels sont ses arguments ? » — « Quelle est la nature de l'âme ; est-elle immortelle ? »

La terrible impiété dont témoigne une pareille enquête n'empêchait d'ailleurs pas le prince libre penseur de s'entourer d'astrologues et de croire à leurs prédictions. Il donna même de cette foi une bizarre preuve lors de son mariage avec Isabelle d'Angleterre, ayant attendu pour le consommer que les astres fussent dans un certain moment de leur course. Puis la renvoyant à ses femmes : « Surveillez-la bien, » leur recommanda-t-il, « car elle est grosse d'un enfant mâle. » Cet ensemble de négations et de superstitions fait comprendre la furieuse ardeur que la Papauté mit à le poursuivre. Frédéric, les Pontifes ne s'y trompèrent pas, était plus qu'un adversaire politique, comme avaient pu l'être d'autres empereurs. Il portait en lui un disputeur plus dangereux pour Rome que le plus habile capitaine, presque un ancêtre de la Réforme ! Dans ses lettres contre le Saint-Siège, telle phrase dépasse singulièrement l'époque : « Réfléchissez, » écrivait-il aux princes chrétiens, « aux usurpations et à l'orgueil de ces prélats qui, ne pouvant se contenter du gouvernement des âmes, par tout moyen recherchent aussi l'empire du siècle. » Il se faisait écrire par un

évêque allemand à sa dévotion : « Que le pasteur Romain fasse paître ses Italiens. Nous qui sommes constitués par Dieu les gardiens fidèles de nos brebis, nous écartons de nos troupeaux ces loups couverts de peaux d'agneaux. » — Lui-même reprenait : « C'est dans la pauvreté et la simplicité que vivait l'Eglise primitive quand elle engendrait, féconde, tous les Bienheureux que rapporte le catalogue des Saints... » Que dira de plus le révolutionnaire Luther ?

Placée ainsi dans cette ville de la Pouille, et à quelques kilomètres de la sarrazine Lucera, cette porte de palais, qui ressemble un peu, par sa coupe, aux portes de l'Alhambra, rappelle encore ce qui fut un autre trait original de Frédéric : les habitudes de Sultan arabe prises dans cette Sicile encore toute voisine de la domination musulmane. Dès son expédition en Terre Sainte, le caractère gracieusement diplomatique de ses relations avec les chefs des Infidèles montra qu'il les connaissait au point de se considérer presque comme un des leurs. Mais surtout par sa manière de vivre, par ses harems, par le luxe particulier de ses fêtes, par ses indulgences pour la traite des esclaves noires et blanches entre la Sicile et l'Afrique, par ses privilèges accordés aux déportés maures de Lucera, il se posa comme un véritable prince d'Orient. Tout le révélait absolument étranger, non plus même aux préjugés, mais aux habitudes communes de sa race et de son temps. Lisez dans ce même Matthieu Paris cette réception faite à son beau-frère l'Anglais Richard, et dites si Saladin aurait accueilli autrement un grand seigneur Mahométan : « L'empereur ordonna qu'on lui fît prendre des bains avec des vapeurs parfumées et des massages très propres à rendre les forces après les fatigues de la mer, et au festin qu'il lui servit il fit danser des almées qui marchaient sur des boules avec un art merveilleux. Elles contournaient leurs bras en jouant et chantant et repliaient leur corps en arrière suivant le rythme de leurs chansons... » S'attendait-on à retrouver une description minutieuse de la danse du ventre sous la plume d'un moine saxon de cet âge ? Ajoutons que ce n'étaient pas là seulement des fantaisies de grand seigneur cosmopolite. La fréquence des séjours de l'empereur dans ces palais isolés de la Pouille, l'âpreté de jalousie avec laquelle il y séquestra ses épouses surveillées par des eunuques, sa mauvaise ironie à l'égard des prêtres égarés dans sa ville de Lucera, mille signes semblables attestent qu'il avait presque dépouillé le prince allemand, pour devenir un

souverain à moitié asiatique. Sa férocité dans diverses circonstances, la perfidie de ses négociations, les procédés expéditifs de ses justices achèvent de marquer d'un trait oriental cette complexe figure d'un Souabe trop précocement cultivé dans divers sens, mais par cela même si moderne, si en avant de son époque, si nouveau par son esprit, son indifférence, sa fantaisie, sa curiosité. Le grand poète catholique ne s'y est pas trompé. Il ne l'a rangé, dans son *Enfer*, ni parmi les cruels, malgré ses iniquités, ni parmi les luxurieux, malgré ses débauches, mais bien parmi les hérétiques, à côté du cardinal Ubadini, célèbre pour sa phrase scandaleuse : « S'il y a une âme, que je perde la mienne pour les Gibelins. »

> Qua entro è lo secondo Federico
> E'l Cardinale ; e degli altri mi taccio...
> (Inf., x, 119).

Lucera, le 16 novembre.

Grâce à un chemin de fer local qui marche à peu près comme un tramway à vapeur, la vieille cité de Lucera n'est plus qu'à trois quarts d'heure de Foggia. Il est impossible de traverser même de cette façon toute tranquille et bourgeoise ce fragment de la vaste plaine de la Pouille sans se rappeler le drame d'histoire qui se joua ici, au XIIIe siècle ; — et le roi Manfred, avec son charme de prince-poète, sa tragique fortune, sa femme si belle et si malheureuse, ses enfants dont le dernier finit par mourir à Naples, après cinquante ans d'emprisonnement ; — et la première invasion française en Italie, celle de Charles d'Anjou, ce frère de saint Louis, convié par les Papes à prendre l'héritage des Hohenstaufen excommuniés. Cette tragédie vraie a été rapportée avec un rare mélange d'énergie et de simplicité à la fois par le vieux Nicolo de Jamsilla. Quoique ce soit un passage presque classique, pour tous ceux du moins qui se sont intéressés à cette sanglante légende des Souabes, je ne saurais résister au plaisir de transcrire la page où ce chroniqueur raconte l'arrivée de Manfred lui-même à Lucera, à la suite d'une révolte de ses partisans. Peu de récits donnent davantage la couleur d'un temps. Tacite seul a des anecdotes pareilles, si courtes mais qui restent dans l'esprit comme le type d'un millier d'autres semblables,

La révolte de quelques barons avait mis Manfred en danger. Poursuivi jusqu'au fond des Pouilles, il ne voit de refuge qu'à Lucera et parmi les Sarrazins de son père. Le voilà donc parti en avant avec une faible escorte, par une nuit du mois de novembre et chevauchant dans cette plaine, en route vers cet asile dont il n'était même pas sûr. La pluie tombait. « Elle augmentait, » dit Jamsilla, « les ténèbres de la nuit. Le prince et ses quelques compagnons ne pouvaient se voir l'un l'autre. Ils ne se reconnaissaient qu'à la parole et qu'au toucher. Ils ne savaient pas non plus où les portait leur route, ayant volontairement choisi d'aller à travers champs pour dépister toute poursuite possible. » Un certain Adenulfo Pardo les guidait, ancien veneur de Frédéric, qui connaissait le Tavoliere pour y avoir beaucoup erré avec l'empereur. Cherchant un point de repère, cet homme se ressouvint d'un vieux pavillon de chasse mis sous la protection de saint Agapit et construit à mi-chemin entre Foggia et Lucera. Le chroniqueur nous la décrit, cette maison, en quelques mots sans surcharge de pittoresque et qui en font une peinture inoubliable, « vaguement blanche dans l'obscurité de cette nuit. » Les hommes s'y glissent, trempés de pluie, avec leurs chevaux, et si lassés, qu'ils allument du feu contre toute prudence, au risque d'être découverts de Foggia ou de Troja qu'occupaient les ennemis. D'autres cavaliers avaient rejoint le prince en route, inquiets qu'il fût parti avec si peu de forces. Mais il était si défiant, même de ses Sarrazins, qu'il ne prit pour s'approcher de Lucera au matin que trois compagnons dont un parlait convenablement l'arabe. Arrivé sous les murs, il lui fallut se faire reconnaître, — trait si romanesque qu'il en semble romantique, — à ses beaux cheveux blonds. Même alors, on refuse de lui ouvrir à cause de la consigne donnée par le traître Jean le Maure, et, pour obéir tout ensemble à cette consigne et à un scrupule dernier de fidélité, les gardes de la porte lui conseillent d'entrer par un égout, lui disant qu'une fois dans la place ils lui obéiraient. « Le prince l'aurait fait, » ajoute naïvement Jamsilla, « malgré l'ignominie de ce chemin, à cause du fruit de la victoire qui en devait résulter, car il faut passer par des chemins étroits pour arriver à la gloire. » Il saute de son cheval et, couché devant l'infâme ouverture, commence de ramper au ras de terre. A cette vue, les Sarrazins oublient les ordres du gouverneur. L'humiliation du fils de leur cher empereur les soulève de remords. Ils brisent les portes et ils font à Manfred une entrée triomphale. Dégagée du détail particulier et interprétée

dans sa signification profonde, cette anecdote suffit à montrer ce qu'était la discipline des soldats de cette époque, combien fragile, combien personnelle, et subordonnée à l'impression de la minute!

Ce caractère incertain du dévouement de ses troupes, Frédéric II l'avait bien vu. En transplantant la Sicile en Apulie les Arabes révoltés, puis en les enveloppant de privilèges, il se recrutait une garde prétorienne, inattaquable du moins à la grande puissance de l'époque, à cette excommunication qui fit parfois du Pape l'empereur des empereurs. Il s'agissait de bien persuader à ces musulmans qu'il ne toucherait jamais, lui, Frédéric, à leur religion, d'une part; et, de l'autre, qu'en dehors de lui tout, autour d'eux, était hostile. Il essaya de résoudre cette double difficulté par cet exil, à la fois forcé et comblé. Le choix de cette Lucera dressée sur un roc, en plein cœur de la Pouille, fut un trait de génie. Où qu'ils se tournassent, les Arabes ne voyaient à l'horizon que les remparts de villes chrétiennes, par conséquent hostiles. Eussent-ils voulu s'échapper, ils étaient pris avant d'avoir gagné la mer. Mais pourquoi, la première nostalgie passée, auraient-ils tenté de rejoindre la Sicile et leur val natal de Mazzara, tout planté d'aloès et de cactus, avec ses temples ruinés sur ses hauts promontoires, les « maisons des idoles, » comme ils les appelaient? Dans l'enceinte fortifiée que l'Empereur leur attribua, n'avaient-ils pas leurs mosquées, leurs juges avec leurs lois, leurs coutumes, leur langue? Plus tard, s'étant multipliés, ils débordèrent sur la ville même et ils l'envahirent au point de désaffecter la cathédrale et d'en expulser jusqu'au dernier prêtre. Dans le début, ils se trouvaient un peu en dehors, comme parqués dans la forteresse. Aujourd'hui, la ville de Lucera subsiste encore. C'est un gros bourg, avec des ruelles en pente, à l'aspect sauvage. Il y grouille une population visiblement africaine, mais qui n'est pas plus voisine du type arabe que celle du reste de ce royaume des Deux-Siciles si profondément mélangé de sang noir. Quand Charles d'Anjou rentra ici en vainqueur, il respecta, en effet, la ville. Du château que lui et ses successeurs attaquèrent à plusieurs reprises, ces terribles soldats, et le temps plus destructeur qu'eux, ont fini par ne laisser qu'une enceinte.

Pour la gagner, on doit subir un petit quart d'heure d'une voiture primitive lancée au trot d'un cheval, dont le pied plus ou moins sûr glisse le long des talus ravinés. On arrive ainsi à un plateau où la seule construction encore debout auprès du château est

un couvent à demi désert. Deux moines le gardent, d'une mine si farouche, qu'à une autre époque, le redoutable cardinal Ruffo, qui faisait dans ces contrées une guerre aussi pieuse que féroce, les eût certes enrégimentés. Dans cette solitude, la vieille enceinte Sarrazine apparaît plus formidable encore. Elle est construite dans une pierre rouge, et le plan de la fondation est visible rien qu'au développement démesuré qu'elle occupe. Le mur s'étend sur un pourtour de près d'un kilomètre, et il suit d'une manière très exacte l'escarpement du rocher, y dessinant ainsi comme une Lucera à côté de l'autre. Le mot de château n'est plus exact, c'est ici une véritable cité bâtie hors de la cité. Des tours carrées de place en place font saillie et forment comme des bastions isolés, qu'il fallait prendre un par un, comme autant de petites places fortes. Des tours plus fortes bombent aux angles, toutes rondes, asiles ménagés pour une résistance suprême. Un fossé très profond a été creusé du côté qui regarde la ville. La porte ménagée à l'Est se trouve placée d'une manière très habile sous le donjon même et dans un angle si rentrant que toute surprise était manifestement impossible. En fait, cette formidable défense eut raison des plus furieuses attaques. La place ne fut jamais réduite que par la famine : sans canons elle était invincible.

Les débris de ce donjon, de l'énorme bâtisse carrée qui achevait ainsi la sécurité en dominant la porte, se voient encore. Ce sont même les seuls bâtiments qui restent. Tous les autres bastions et les tours rondes forment comme des décors de théâtre, une ligne extérieure derrière laquelle il n'y a plus rien, pas même une ruine. Le contraste est saisissant entre le remarquable état de conservation du grand pourtour et la nudité sinistre de l'espace ainsi encastré. On se trouve, la porte une fois franchie, dans un immense et mélancolique champ de gazon, où l'inégalité du sol, bossué çà et là, ne permet même plus de s'imaginer quelle sorte de construction se dressait ici, ou plutôt de constructions, car cet enclos enserrait un peuple entier distribué en familles indépendantes. L'endroit est propice pour de petites maisons bâties à la manière arabe, pour des rues étroites et sinueuses, enfin pour l'appareil d'une sorte d'acropole de guerre. Des fragments innombrables de poterie jonchent l'herbe. Leur antiquité devient suspecte lorsque l'on songe que ce terrain vague sert, depuis des années, d'emplacement aux fêtes publiques. Les gens de Lucera et ceux des villages environnants viennent ici plusieurs fois par saison manger, boire, danser et se

divertir. L'imaginatif Lenormant s'est donc un peu pressé de reconnaître dans ces débris les indices d'une fabrication spéciale aux Sarrazins. Quand on a discerné dans la forme des tours, avec la base de leurs murailles en talus, les principes des fortifications propres aux Arabes, — ce qui, d'ailleurs, est une découverte un peu naïve, — on a épuisé tout ce que cet endroit fournit de données positives à l'archéologue. Mais les sources de rêverie qui jaillissent de ce sol pétri de la plus tragique histoire sont, elles, inépuisables. Cette *Lucera Saracenorum* avait donc son cœur ici, dans l'enclavement de ces murs. C'est ici que Frédéric habitait son palais meublé suivant sa fantaisie compliquée, mélangeant à un luxe de monarque asiatique des goûts plus délicats d'humaniste. Il songeait sans cesse à l'embellir. On le voit, au cours d'une campagne en terre romaine, dépouiller un couvent de deux bronzes antiques et les envoyer ici pour en parer son harem. Ici et tandis que Charles d'Anjou livrait à Manfred la bataille de Bénévent, la femme du prince Souabe, Hélène d'Epire, la reine à la beauté grecque comme son nom, attendait, pleurant et embrassant ses fils, l'issue du combat. De quel regard elle fouillait cet horizon qui, du haut des remparts, s'étend, comme il s'étendait, si vaste, si nu, si désert ! Le moindre messager devait lui être visible à des lieues et des lieues dans cette plaine où ne pousse pas un arbre. Ici les malheureux Sarrazins, tous leurs princes tués, furent assiégés par les rois d'Anjou à plusieurs reprises jusqu'à ce dernier investissement raconté avec une tranquillité si terrible par un autre chroniqueur, Saba Malaspina : « Beaucoup parmi les assiégés sortaient pour ramasser de l'herbe dont ils se nourrissaient comme des bêtes. Il arrivait que par l'excès de leur faiblesse ils ne pouvaient même pas se relever du sol. Les Français les tuaient ainsi et gardaient les plus valides pour les vendre comme esclaves. Quelquefois, par une curiosité cruelle, on leur ouvrait le ventre que l'on trouvait rempli de ces herbes. » Détail atroce et qui explique mieux que tous les commentateurs comment le grand poète du Moyen Age italien a pu si aisément inventer dans son *Enfer* les férocités de ses supplices ! Les récits de l'époque les lui ont presque tous fournis. Ces pauvres Arabes de Sicile préféraient pourtant les rigueurs de ce siège sans espérance au reniement de leur foi religieuse. Leur adoration pour Frédéric et pour Manfred fut si forte qu'ils se soulevèrent une première fois contre Charles d'Anjou, à la seule approche de Conradin, le dernier des Hohenstaufen, — ce Conradin exécuté à

Naples et dont l'Allemagne, prétendait ironiquement Henri Heine, ne pardonnera jamais la mort à la France. Les Sarrazins, eux, refusèrent de croire à cette mort. Leur première révolte avait été réprimée terriblement. Cela n'empêcha pas qu'un imposteur, s'étant donné pour le petit-fils de Frédéric, trouva encore leur sang à son service. Il fallut les exterminer pour triompher d'un dévouement qui achève de donner à cette colonie musulmane du César impie un caractère de poésie romanesque. La mélancolie du paysage, la solitude nue de cette enceinte, la ligne guerrière des murailles restées intactes, tout enfin dans cette ruine si peu visitée s'harmonise à ce souvenir. Longtemps après avoir descendu la colline on se retourne pour voir le rempart qui domine encore la plaine. On imagine sur le ciel bleu, entre les créneaux des tours rouges, des faces basanées de Maures tels que nous en peignent les vieilles fresques, de clairs turbans, des robes vertes, des cimeterres noirs, des armures damasquinées d'or. Les coupoles des blanches mosquées bombaient par-dessus ces murs, et cette ville sans croix en pleine Pouille, à quelques journées de Rome, apparaissait aux chrétiens de ces temps comme une vision d'enfer. Le pape Innocent IV disait n'y jamais penser : « sans avoir la sensation d'une épine enfoncée dans l'œil de l'Eglise ! » — Que Frédéric II ait osé cela montre plus encore que ses questions sur l'immortalité de l'âme et l'éternité du monde la force de son scepticisme.

Bari, le 18 novembre.

Arriver à Bari aussitôt après avoir quitté Lucera, c'est sauter par dessus six ou sept cents ans, malgré la proximité relative des deux endroits. Tandis, en effet, que l'ancien refuge des Sarrazins demeure presque intact à travers les âges, ici les tremblements de terre furent si fréquents et si durs que la moitié de la ville ne date pas d'un siècle, et je la trouve, pour ma part, charmante, cette cité neuve avec ses larges rues à angles droits qui permettent sans cesse de voir la mer à leur extrémité, comme à Turin on voit les Alpes, et quelle douce, quelle voluptueuse mer, celle dont parle la *Leuconoë* du poëte :

... La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,

et bleue de ce bleu si profond, comme d'un saphir fondu, où il semble qu'un objet se teindrait d'azur en s'y plongeant ! Les maisons qui bordent ces rues me font souvenir de Tanger et de Cadix dans leur intense blancheur. Elles sont toutes passées à la chaux, carrées, massives, et beaucoup présentent cette particularité de montrer, par-dessus leur premier étage fini et visiblement habité, un second étage inachevé. Il paraît que les difficultés de commerce survenues entre l'Italie et la France ont tout à coup ralenti la prospérité de Bari. Elle s'était enrichie prodigieusement, m'affirme-t-on encore, par l'exportation des vins de la Pouille, très épais et propices aux coupages, à l'époque où le phylloxera dévasta nos vignobles. Je n'ai pas vérifié ces assertions, ne me souciant pas de gâter la douceur de mon voyage par l'inutile rappel de cette triste politique, qui fait qu'aujourd hui partout, en Europe, on retrouve le fantôme de la guerre déclarée ou menaçante. C'est le fatal résultat de la théorie des nationalités, si imprudemment conçue et réalisée par les régimes issus de notre malheureuse révolution, au rebours de l'œuvre profondément politique des anciennes et bienfaisantes monarchies. Un conflit sanglant de toute l'Europe pourra-t-il, désormais, être évité ? De quel orage sont grosses ces nuées dont on aperçoit l'ombre projetée de tous les horizons ? Ah ! n'y pensons pas, et plutôt écoutons le philosophe du *Banquet :* « Comme un voyageur assailli d'un violent orage s'abrite derrière un petit mur, contre la poussière et la pluie que le vent soulève, de même, quand tu ne peux rien contre la tempête qui menace les États, tiens-toi en repos, occupé au travail de ton âme, et estime-toi heureux si tu peux passer cette vie pur de toute action inique, et en sortir plein de calme et de douceur, avec une belle espérance... »

Ce conseil du plus grand des païens et du plus pur après Marc-Aurèle, mais d'un païen tout de même, semble devoir être suivi plus aisément à mesure que l'on s'approche de la Grèce et de ces villes de l'extrême Midi italien. C'est déjà un coin de la terre Hellénique, et c'est, à coup sûr, un sol païen. Quand la fièvre les épargne, ces villes donnent, malgré les vulgarités de la civilisation moderne, une telle impression de vie opulente, facile et comblée.

Quel que soit le chiffre de son commerce actuel, cette claire Bari, par exemple, assise au bord de cette mer de saphir fondu, m'est apparue dans cette chaude journée de novembre comme si propice à cet esprit d'invincible naturalisme que Sainte-Beuve a ra-

massé dans ces deux vers, refrain de son *Églogue napolitaine :*

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit.
Mais Pan, tout bas, s'en moque et la Sirène en rit.

Plus prosaïquement et rien qu'à visiter le marché qui se tient tout prêt du vieux port dans une vaste halle, la félicité matérielle de cette terre, bénie des dieux antiques, éclate à mille signes. C'est le plus riant, le plus multicolore étalage de fruits, rangés avec une coquetterie de propreté qui dément les communes légendes. Les raisins dorés ou noirs amoncellent dans les paniers leurs grappes allongées. Les grenades ouvertes montrent leurs grains rouges. Les melons d'eau, les poires brunes, les petites pommes blanches qui fleurent le muscat, alternent avec des noix grosses comme des pêches. Les paniers regorgent d'énormes figues séchées et toutes saupoudrées d'anis. A côté de ces fruitiers à demeure, des paysans vendent des volailles et du gibier dans une profusion qui en explique le bon marché. Je vois une bourgeoise d'ici acheter deux canards vivants moins de trois francs et des grives à deux sous l'une. Tout auprès, la poissonnerie justifie, par la variété des espèces détaillées à la criée, le vieil adjectif de *piscosum*, qu'Horace applique à la ville. La nacre bleuâtre ou rose des écailles étincelle quand le soleil les frappe, et les marchands rient à belles dents, bistrés, sensuels, à demi nus dans cette lumière. Si l'on songe que le vin est ici le produit national, et, par conséquent, aussi commun et aussi peu coûteux qu'il peut l'être à Bordeaux ; que les vastes pâturages de la Pouille fournissent plus de viande qu'aucune autre partie du royaume ; que, tout auprès, Foggia reste célèbre par les réserves de blé entassées dans les caves creusées à même le sol de sa place publique, on ne s'étonnera plus que les émigrants Italiens, partis par esprit d'aventure, rêvent toujours du retour, et moins encore que cette terre ait été tant disputée. Depuis Hannibal, qui livra tout auprès sa sanglante et inefficace bataille de Cannes, jusqu'au roi Murat qui fut le restaurateur de Bari, que de guerres ! Au Moyen Age, le prince de Bénévent tour à tour et de nouveau les musulmans ont assiégé et pris cette ville que le roi normand, Guillaume le Mauvais, fit raser en 1156. Un autre roi normand la rebâtit, et la ville devient un point de départ pour les croisades. Puis les grandes guerres recommencent et les sièges et les batailles dont le vieux quartier garde la trace, avec ses maisons serrées

autour de l'église où reposent depuis huit cents ans les restes de saint Nicolas. Là un lacis de rues étroites et tortueuses, pressées de murs, vraisemblablement hantées d'épidémies, difficiles à entretenir et à nettoyer, attestent l'œuvre fatale de l'insécurité, tandis que la cité nouvelle, avec son air de libre épanouissement, s'adapte bien au paganisme natif qui faisait de la Grande-Grèce, dont voici le bord, un paradis de volupté et ce simple détail montre l'avenir promis à ce sol de richesse, — *si qua fata aspera rumpas,* disait déjà à cette belle Italie le poète qui l'a le plus aimée et qui en a le plus senti les misères !

Sainte-Beuve avait raison. Les Dieux anciens n'ont jamais entièrement quitté ce ciel et cette terre. L'immortel paganisme, même dans ce dur Moyen Age, se rencontrait mêlé partout au triomphe de la religion rivale, sinon pour la corrompre, au moins pour altérer son caractère de pure spiritualité. Cette permanence secrète des vieux Olympiens a son symbole dans ces églises où les colonnes des cryptes gardent encore sur leurs chapiteaux les emblèmes des temples impies auxquels elles furent enlevées; où les devants d'autels sont des débris de sarcophages ornés encore de leurs sculptures; où les moindres détails révèlent le besoin exaspéré de l'image, du mythe rendu palpable et concret, de ce sensualisme mystique, qui est encore une piété mais inquiétante et déjà trouble. Je viens d'entrer dans cette très curieuse église, vouée aux reliques de saint Nicolas, sur la façade de laquelle se voient d'étranges colonnes supportées par des bœufs, ceux qui traînaient le corps du saint et qui se sont arrêtés là, et c'est par douzaines que j'ai pu compter les Madones habillées dans le goût espagnol, avec une magnificence d'atours trop voisine de l'idolâtrie. Des pierres brillent à leurs oreilles et à leur cou, la soie de leur robe étincelle d'argent. Les sept glaives de douleur sont figurés, ici par sept petits poignards d'or, là par un simple stylet, mais il est de vermeil avec un manche ciselé. Leurs pieds sont chaussés de bas à jour et de souliers où flamboient des boucles de strass. Une d'elles porte des bagues à ses mains ; une autre, des gants, et cette dernière déploie un mouchoir de batiste sur lequel est brodée une M surmontée d'une couronne. Il faut un effort à un voyageur qui n'est pas né dans le Midi pour comprendre que le sentiment du mystère, fonds premier de toute religion, puisse s'allier à une pareille précision de détails représentatifs. Elle s'y allie cependant, comme on s'en convainc, à regarder les fidèles agenouillés devant ces statues.

Les images sont plus qu'à demi païennes, et pourtant ces dévots *prient chrétien*, si l'on peut dire. J'ai vu ainsi dans ce Saint-Nicolas de Bari une vieille dame en oraisons lever vers la Madone un visage usé, creusé par la vie. Elle était tout en deuil, avec des yeux brûlés d'avoir pleuré, une tristesse infinie dans la bouche, et de ses mains à mitaines, serrées dans un effort, elle offrait visiblement sa douleur à l'autel où elle s'agenouillait. Visiblement aussi, elle regardait dans la Vierge placée sur cet autel, et qui était justement la Marie au mouchoir brodé, quelque chose que je n'y discernais pas, comme un ami qui conserve d'un ami mort un objet insignifiant et dont il repaît sa tendresse. Il faut admettre que la loi, si nettement formulée par M. Taine, sur la diversité irréductible entre les formes premières d'imagination, et qui reste la grande découverte de la psychologie nouvelle, est vraie de la piété comme des arts, et ne pas trop imiter les livres de voyage anglais que ce contraste entre le fond chrétien et la forme païenne incite toujours à la moquerie ou à l'indignation. C'est un effort difficile, je l'avoue d'ailleurs, à la première rencontre, mais on le doit à la sincérité de ceux qui trouvent de quoi valoir mieux dans ces pratiques si évidemment nationales, puisquelles se rencontrent partout dans ce bas de la péninsule.

Je n'insisterai donc pas sur la visite que j'ai faite dans la crypte de cette même église Saint-Nicolas, où se trouvent enfermées dans un autel d'argent les reliques du Saint. Si les enjolivures de cet autel, qui remonte au XVIIe siècle, ne conviennent guère à une église du style roman, à ce funèbre caveau voisin de la catacombe primitive, le commerce qui se fait de la manne distillée par les os du Saint convient moins encore à un endroit religieux, et moins encore la physionomie des personnages qui se livrent à ce commerce. Je retrouve ici cette étrange population de dangereux sacristains à caractère de demi-bandits qui infeste les églises de Séville. J'essaye d'oublier ces misères pour me ressouvenir seulement des fresques d'Assise, où un naïf élève de Giotto a représenté les miracles de cet évêque de Myra, si touchant par sa naïve légende, qui fait de lui un patron vraiment populaire, le protecteur des enfants, des marins, des prisonniers, des esclaves. C'est un saint pour les humbles, pour les pauvres, et que des pauvres aussi ont apporté dans cette ville. Ces matelots, qui enlevèrent ces reliques à un tombeau ruiné d'Asie Mineure gardé par trois moines et sans cesse à la veille d'être pillé par les musulmans, ne se sont pas

trompés en croyant assurer à leur Bari un protecteur qui durerait. Aujourd'hui encore, ces restes de saint Nicolas sont demeurés la principale curiosité de la ville. Ils ont été depuis des siècles une occasion de voyages innombrables et entrepris par toutes sortes de pèlerins, parmi lesquels s'est trouvé, comme je crois l'avoir déjà noté, saint François d'Assise. Oui, le Stigmatisé est venu ici. Il est descendu dans cette même crypte, lorsqu'il vint fonder à Bari un des mille couvents que sa règle suscita aussitôt. Ici, dans cette ville païenne, posée presque en face de Corfou, l'île de Nausicaa, il se rencontra avec ce grand incrédule de Frédéric II. Une inscription du château fait allusion à une plaisanterie que l'empereur aurait machinée contre le moine. Ce *practical joke* paraît avoir consisté dans quelque tentation d'un ordre très simple. « C'est là », dit en effet cette inscription, « qu'une fille lascive, ou plutôt la férocité d'une hydre de feu, fut domptée par François... » On imagine assez que l'ironie du prince sceptique se soit complue à éprouver de la sorte le représentant le plus illustre de la foi naïve et simple. Ce trait qui rappelle la scène fameuse de don Juan et du pauvre achève de peindre Frédéric sous son vrai jour de railleur Voltairien égaré au cours du Moyen-âge. L'anecdote n'est cependant rappelée, à ma connaissance, ni dans les *Fioretti*, ni dans l'ouvrage de saint Bonaventure. Les admirateurs de François ont-ils craint d'évoquer seulement le souvenir de l'empereur sacrilège, ou sans doute ces récits furent composés d'après les confidences de saint François lui-même sur ses visions ; et, par modestie ou par décence, le *poverello* n'a-t-il pas cru devoir révéler à ses fidèles cette aventure scandaleuse ? D'ailleurs rien n'est simple dans ce Frédéric qui se vantait de n'avoir jamais tenu quelqu'un entre ses mains sans l'avoir « vidé comme un meunier fait un sac de blé pour son moulin. » Peut-être avait-il poursuivi dans cette mystification un but politique en même temps qu'il exerçait sa profonde et sarcastique ironie. Son coup d'œil d'homme d'État ne dut pas se tromper sur la portée de l'Ordre fondé par le Saint. Ce mystique amant de la chrétienne pauvreté, qui voulait recruter uniquement des âmes au Dieu de douleur s'est trouvé avoir forgé l'outil le plus redoutable d'agitation démocratique qu'aient eu les Papes, — de même que cet admirable maître de la vie intérieure, Ignace de Loyola, a forgé pour Rome l'outil le plus puissant de domination spirituelle. Cette force populaire des Franciscains apparut, aux plus aveugles, lorsque ces moines allèrent, quelques

années plus tard, distribuant de petite ville en petite ville les lettres du Pontife contre l'empereur. A la date de 1229, on trouve dans la Chronique de Richard de San Germano la note suivante, qui en dit long dans sa sécheresse : « Les Frères Mineurs furent expulsés de tout le royaume sous l'accusation d'avoir colporté des lettres apostoliques afin d'induire tous les citoyens à se soumettre au Pape... » Frédéric II avait-il, dès 1220, — c'est la date de sa rencontre avec saint François, — prévu cette action des Frères Mineurs sur la foule, et comprenait-il que la force invincible de ces Ordre résidait dans l'irréprochable réputation de sainteté du fondateur? Quoi qu'il en soit de cette petite énigme morale, la confrontation à cette place des deux mondes d'idées incarnés dans ces deux hommes ne frappe-t-elle pas l'imagination comme un de ces paradoxes de destinée où l'histoire confine au roman ?

Je l'ai retrouvé, ce romanesque de l'histoire, dans l'endroit où je l'attendais certes le moins, et sous une forme très familière, mais d'autant plus saisissante. Après beaucoup d'efforts et à travers les fatigantes complications de démarches qu'un de mes amis de ce côté des Alpes appelle spirituellement le *destino Italiano*, j'étais arrivé à me faire ouvrir les portes du palais de l'Ateneo. J'y visitais les salles réservées à un Musée ou plutôt à un commencement de Musée. Sa richesse consiste, d'après le Guide, en un petit nombre de vases italo-grecs découverts dans les fouilles que l'on exécute, avec plus ou moins de régularité selon les budgets, sur cette côte, à Monopoli, à Egnazia, à Fasano. Et le livre de voyage a raison de désigner ces vases de Bari comme d'intéressants exemplaires du genre, mais secondaires. Ce sont presque toujours les mêmes scènes : des bacchanales, des combats, des jeux, quelquefois une femme à sa toilette. Sans doute les figures enlevées tantôt en noir sur fond rouge, et tantôt en rouge sur fond noir, ne datent pas de la même époque. La différence des factures, ici la finesse serrée, ailleurs l'incertitude et la surcharge, révèlent tantôt la divine jeunesse du génie grec, tantôt le génie troublé de la décadence latine. Mais des connaissances trop spéciales sont nécessaires pour apprécier le détail de ces nuances. J'avoue donc n'avoir guère été intéressé par elles, non plus que par les monnaies de la Grande-Grèce qui se trouvent ramassées là au hasard. Je reconnais l'épi de Métaponte, le dauphin de Tarente, le trépied de Crotone, le taureau furieux de Sybaris, le lion de Reggio, l'aigle d'une Augustale. Seulement les monnaies veulent être maniées dans tous les sens

pour être étudiées, et il est trop naturel que cette manipulation soit interdite aux visiteurs de passage. Il y a bien encore dans ce Musée quelques panneaux très intacts, dont un représente un Archange qui tue le Dragon. Ils sont l'œuvre du Vénitien Bartolommeo Vivarini qui a laissé une peinture près du maitre-autel à Saint-Nicolas, et ils montrent à un haut degré les qualités de ce rare artiste : la force du coloris jointe à cette netteté presque dure du dessin qui rappelle Mantegna. Malheureusement, ces panneaux ne sont qu'en tout petit nombre. Aucune pancarte n'indique d'où ils viennent, et ne les ayant trouvés mentionnés ni dans le Bædeker, ni dans le livre si complet de Sir Henry Layard, je ne peux que les indiquer aux voyageurs plus compétents, plus autorisés pour discuter l'authenticité et la valeur d'une peinture. J'aurais donc quitté l'Ateneo sans avoir glané une sensation vraiment neuve, si le hasard ne m'avait fait remarquer sous une vitrine le plus vulgaire des objets, et, par cela même, le plus significatif, le plus capable de donner une impression de réalité concrète et présente. Ce n'est, cet objet, qu'un nécessaire de voyage en argent dont les piéces emboîtées les unes dans les autres tiennent toutes, malgré leur nombre, dans une caisse d'acajou ovale, très plate et facilement manœuvrable. Cette caisse a dû, en effet, voyager beaucoup et vite, car, sur les objets comme sur le couvercle, se voit le chiffre J, et c'était le nécessaire de campagne de Joachim Murat, de ce fils d'aubergiste devenu, par la volonté de Bonaparte et son entourage, roi de Naples et des Deux-Siciles, sans cesser d'être prince français et grand amiral. Les belles monnaies, où son noble et théâtral profil apparaît, tout coiffé de cheveux qui bouclent, racontent aussi ce détail. Devant ces ustensiles d'argent qui ont suivi le grand cavalier dans ses guerres, la brillante fantasmagorie du premier Empire s'évoque irrésistiblement. Ce que cette époque a d'invraisemblable en même temps que de grandiose, éclate à nouveau par les contrastes d'histoire que suppose cette relique militaire placée d'une manière légitime entre ces débris de la Grèce antique et du Moyen-âge ! C'est un rien, et, si l'on se reporte par la pensée à un siècle en arrière, en 1788 seulement, l'étrangeté de cette destinée stupéfie comme ferait un conte des *Mille et une Nuits* devenu tout d'un coup possible et vrai.

Je viens précisément de relire l'histoire tout entière de ce règne si court de Murat, en la complétant par le dramatique récit que Lenormant a écrit sur place de l'exécution du prince au Pizzo. Il y

cite, — et cela vaut toujours la peine de rappeler des monuments comme celui-ci pour dénoncer les monstrueuses iniquités des haines politiques, — ce décret d'après lequel le beau-frère de Napoléon aurait été mis en jugement :

Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le général Murat sera traduit devant une commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

Art. 2. Il ne sera accordé *au condamné* qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

Naples, le 9 octobre 1815.

FERDINAND.

Aucune aventure plus que celle de l'exécuté du Pizzo ne permet de saisir le procédé de conquête napoléonien, et tout à la fois son audace, son incohérence et sa portée. En 1808, l'empereur a besoin de son frère Joseph pour gouverner l'Espagne ; il l'enlève de Naples comme il eût déplacé un préfet, et par un statut daté de Bayonne, il donne le trône à Murat, sans plus d'hésitation ni d'explication. Il ne s'agissait, en fait, que d'une besogne de préfet, c'est-à-dire d'exécuter des desseins du maître. Joachim, qui avait rêvé, après son entrée à Madrid, le trône d'Espagne, au point, raconte Marbot, d'en avoir fait une maladie lorsqu'il sut le choix de l'Empereur, sentait trop le joug de ce maitre. Il se plaignait amèrement, avec son éloquence soldatesque, de n'être « qu'un roi d'avant-garde. » On le voit, par force, reprendre aussitôt l'œuvre commencée par Joseph. Elle consistait, selon la formule du César moderne, dans une application des lois du jeune empire français à cette vieille monarchie des Deux-Siciles. Napoléon, ici comme ailleurs, voulait que l'on reconstruisît avant même d'avoir fini d'abattre. La guerre d'envahissement continuait. Les Bourbons tenaient la Sicile ; les Anglais, Capri, Procida, Reggio, Scylla. D'innombrables brigands royalistes infestaient les routes. N'importe. Joachim devra se battre et légiférer à la fois. Il entre donc en campagne, sur terre et sur mer, et, en même temps, il décrète, coup sur coup, des mesures qui étaient bien étrangères à ses soucis habituels : l'abolition des droits féodaux, l'unité des impôts, l'extension des écoles, la régularisation de la justice, la création et l'en-

tretien de voies publiques, le recrutement d'une armée nationale. Telles furent les lignes principales d'un programme qui eût voulu la paix et le temps. Or, au même moment, l'empereur, lui, suivant son habitude de faire suer à l'énergie humaine jusqu'au dernier suc de sa dernière fibre, réclame tour à tour des troupes à son beau-frère pour l'Espagne, pour le Tyrol, pour Wagram, contre les Etats de l'Église. Enfin, il le prend lui-même et son armée en bloc, et il coule le tout dans ce fleuve d'hommes qu'il précipita d'Occident vers la Russie en 1812 !

Il semble qu'aucune trace n'eût dû rester d'un règne si court, et ainsi employé. Cependant lorsque Ferdinand Ier regagna le palais de ses pères sous les regards de la sœur de Bonaparte prisonnière dans la rade, à bord d'un vaisseau anglais, il dut faire comme Louis XVIII en France et coucher dans les draps de l'Usurpateur. Les Français avaient été chassés, mais leurs lois restèrent. Circello, Medici et Tomasi. les trois ministres du roi restauré, rendirent bien leurs propriétés confisquées aux émigrés, mais ils indemnisèrent par des rentes tous les établissements fondés par Joachim : monts-de-piété, hôpitaux, sociétés industrielles et scientifiques, — en sorte que les grosses réformes d'instruction et d'administration se trouvaient légalisées. Les mêmes ministres essayèrent bien de donner des avantages aux officiers venus de Sicile, mais ils durent garder et les troupes et les cadres de Murat, ne fût-ce que pour réprimer le brigandage, — et l'armée nationale était créée. Ils modifièrent bien le Code civil sur quelques chapitres, celui du divorce par exemple et des successions, mais ils laissèrent subsister les grandes lignes, — et l'égalité devant la loi était établie. Ils supprimèrent le Conseil d'État, mais sans plus toucher au système communal et provincial qu'ils avaient trouvé ébauché à leur retour et plus commode à manier que l'ancien. Ici comme partout, l'empereur et ses lieutenants ont donc fait besogne de révolutionnaires, même en rêvant, comme leur chef et surtout comme Murat, les magnificences monarchiques, la sécurité reconnue du trône, une place définitive dans le Sénat des vieilles royautés d'Europe. Tout ce terrible esprit de démocratie cosmopolite, dont cette Europe mourra d'ailleurs selon toute vraisemblance, le beau cavalier qui fut le roi de Naples l'a promené en croupe avec lui, comme les autres maréchaux de Napoléon, pêle-mêle avec les cuvettes, les rasoirs, le petit appareil à café et à thé, les coquetiers, les tasses, enfermés dans cette boîte plate. Je la regarde et je revois les aubes

de bataille où ces outils de frivolité étaient dressés dans la tente, la sauvage gaieté du prince, sur le point de monter à cheval avec sa cravache, ses costumes de paladin moderne, la splendeur de sa fougue, qui faisait de lui, comme Michelet le dit superbement de ses rivaux en cavalerie Lannes et Lasalle, « un grand drapeau vivant. » Je revois cette fin tragique et son débarquement au Pizzo, lorsque, voulant imiter son impérial beau-frère et risquer, lui aussi, son retour de l'île d'Elbe, il fut trahi par l'infâme Maltais Barbara. Sa vie politique avait été obscurcie dans les dernières années par ses ambitions trop personnelles, mais comme il sut mourir ! Avec quelle fierté, reprenant dans le danger l'énergie des anciens jours, celle d'Égypte et d'Italie, il répondit au juge qui voulait l'interroger : « Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles ; maintenant, Monsieur, sortez ! » Avec quelle bonne humeur d'officier de houzards il dit au chanoine Masdéa, auquel, cinq ans auparavant, il avait accordé de l'argent pour reconstruire l'église détruite par un tremblement de terre : « Eh bien ! Monseigneur le chanoine, je ne me doutais guère, il y a cinq ans, que je donnais de l'argent pour mon tombeau ! » Avec quelle coquetterie, cette fois sublime, il cria aux soldats : « Respectez mon visage, et visez au cœur ! « Et il mourut ainsi, jeté dans la fosse commune, au moyen d'un cercueil dont la corde se rompit, si bien que, la caisse s'étant brisée dans la chute, il fut impossible de jamais retrouver ses restes et que son tombeau de Bologne avec sa statue d'un mauvais goût si fastueux par l'outrance de la décoration est un tombeau vide, — Il avait quarante-quatre ans !

Paul Bourget.

LE POSTE DES NEIGES [1]

(Suite et fin.)

X

Un matin, le courrier apporta au chasseur Abel une lettre ; Clerget la lui fit remettre par Wacogne, avec l'indifférence un peu blasée qu'il éprouvait pour ces enveloppes où de gros jambages malhabiles avaient tracé le nom d'un de ses hommes. En entrant, deux heures après, dans la chambre, il vit que le petit chasseur avait les yeux rouges et gonflés. Devant l'intérêt affectueux que lui témoigna le lieutenant, le pauvre garçon fondit en larmes. Sa payse, sa douce amie, celle qui lui avait appris de fraîches chansons patoises, venait de mourir. La mère d'Abel, en un style naïf et touchant, lui apprenait la catastrophe. La petite avait pris froid, une phtisie foudroyante l'avait emportée. Clerget offrit au malheureux d'aller passer quelques jours au pays : revoir les siens lui serait peut-être une consolation. Abel renfonça ses larmes et dit doucement :

— Non, merci, mon lieutenant. Maintenant, n'y a plus personne qui m'aime.

Clerget, ému, lui avait mis la main sur l'épaule.

— Ne dites pas cela, Abel, tout le monde ici vous aime, tout le monde partage votre peine.

Affectueusement, il lui disait des choses qu'Abel ne comprenait pas, mais dont il entendait l'intonation chaude, tandis qu'à travers ses larmes il distinguait confusément la figure attristée, loyale, de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 9 décembre.

son chef. Quand Clerget fut sorti, sans que personne se fût donné le mot, silencieux, les camarades du petit chasseur s'approchèrent de lui, tous lui serrèrent la main, et, ce jour-là, on n'entendit pas rire l'allègre Guiot, ni chanter Vercomet : on se parlait bas, chacun à la dérobée avait pour la douleur d'Abel un regard de compassion silencieuse. Pendant toute la nuit Abel étouffant sa tête dans son traversin, couché à plat ventre, sanglota ; puis, au matin, Clerget le trouva à son poste, la figure calme. Dès lors, il ne le vit plus sourire, il ne surprit plus aucun éclair de joie dans son regard. Et il y avait dans l'impassibilité du soldat, exact à la discipline, une volonté si résolue et si sombre que Clerget n'osa pas même essayer de le consoler.

Depuis, il ne contemplait jamais sans une sorte de malaise ces lettres par lesquelles bonnes ou mauvaises nouvelles leur parvenaient. Si peu de chose, ce morceau de papier que des lèvres tremblantes, des doigts fébriles avaient collé ; et cependant, combien il y pouvait tenir de douleur !

De la joie aussi. Par un « papier de notaire », Prost apprit un jour qu'il héritait d'une vieille tante. Elle l'avait cent fois maudit ; dans le village, on la surnommait « la Gouine » et c'était bien la plus méchante sorcière que l'on eût vue. Elle mourait sans avoir fait de testament, et sa maison, ses champs, sa vache, son cheval allaient à Prost, ravi de l'aubaine.

A son tour, Clerget reçut une lettre qui lui produisit une certaine impression. Gaby lui annonçait son mariage. Oui, son mariage ; elle avait retrouvé un ancien ami, employé dans une maison de commerce, un brave garçon, solide et courageux au travail. Il l'aimait depuis des années, il connaissait son passé, il savait qu'elle pouvait être une femme simple et honnête. Et pourquoi pas ? songeait Clerget avec un sourire un peu forcé. Les fautes de Gaby, la nécessité les avait causées ; et dans sa vie irrégulière, elle avait montré les qualités d'intérieur d'une sage petite bourgeoise. Tant mieux, certes, pour elle ! Et si, malgré lui, il se sentit un peu jaloux — on est homme ! — n'avait-il pas de quoi se consoler en écartant définitivement l'obsession répugnante du baron Giraud, évincé à jamais ? Cette conclusion était heureuse pour Gaby, qui trouverait là sécurité et honorabilité ; de plus, elle ôtait à Clerget le remords vague, mais persistant, d'avoir dû abandonner la jeune femme sur une route semée d'embûches, — sur la triste route qui mène à la vieillesse et à la solitude décriées, ou à des déchéances

pires, — car Gaby n'avait pas l'étoffe d'une vraie courtisane, de celles qui triomphent et portent haut la tête.

« Je parie, songeait-il aussi parfois, que ce diable de Berc a réussi près de la petite Mme Aubry. Il n'en souffle plus mot, et si j'en crois la lettre du petit Duménil, l'animal ne sort pas de la maison et prête de l'argent au mari. Bah! qu'est-ce que cela me fait? » Et il se demanda, pensif, si Berc en aurait pour son argent.

Alors, il attira un petit calendrier sur lequel, comme les écoliers, il avait fait deux marques, l'une au jour de son arrivée, l'autre au jour où il quitterait Lussan, et il considéra dans l'intervalle les petites ratures noires du temps écoulé, les semaines vierges à passer encore, et, confusément, en songeant à Mlle de Trézanne, il se demanda si elle ne l'aurait pas oublié.

XI

Le temps passait, passait. Jours pareils, actes semblables, monotonie apparente qui voilait la trame changeante des pensées de Clerget. Des matins où il s'éveillait avec une âme neuve, fraiche, avide d'action; d'autres matins où il se sentait le cœur ranci, les impressions fanées, où il eût voulu s'échapper de lui-même ; soirs de sensibilité fine et douloureuse; soirs de sécheresse égoïste, tout un travail sourd se faisait en lui. Ainsi germe sous la neige, aux veines de l'écorce noire, la pousse du printemps, ainsi naissaient en lui des sentiments obscurs, en mouraient d'autres. Changé d'un coup? Non, modifié seulement, et encore doutait-il de cette invisible transformation : elle existait pourtant et l'entrainait à son insu.

Maintenant il connaissait ses soldats, leurs défauts, leurs qualités ; tout en ayant ses préférences, qu'il se gardait de laisser voir pour ne pas exciter de jalousie, il se sentait pour tous une sorte d'affection jusque-là inconnue. Il lui semblait ne former avec ses hommes qu'une même famille, et ce n'est pas sans tristesse qu'il songeait au jour prochain où se romprait ce faisceau de bonnes volontés. Ce qu'un groupement semblable comporte de cohésion, d'unité, représentait, de la part du chef, bien des efforts : n'était-ce pas dommage de penser que cette force allait se dissoudre? Il

regrettait de ne plus avoir sous sa main, dans sa main, ce petit poste ; avec un peu de mélancolie, il songeait qu'il allait cesser d'être le chef spécial, unique de ces hommes-là. Sans doute, disséminés, rentrant dans leurs compagnies, ils y rapporteraient leurs qualités acquises, ils conserveraient un bon souvenir de lui ; mais dorénavant ils appartiendraient à d'autres, ils lui redeviendraient étrangers, pour ainsi dire.

Regret légitime ; et pourtant ne s'y mêlait-il pas un peu d'égoïsme ? Ce n'est pas tel homme que Clerget devait aimer, c'était « l'homme », le soldat anonyme, effigie informe que trois ans de service militaire ont pour but de pétrir et de modeler. Combien de ces hommes en avait-il vu passer, le rude père Schlem ! Tel un supérieur de couvent voit entrer et sortir de jeunes moines et cherche à leur façonner une âme de discipline, d'abnégation et de foi. Ce qu'il fallait, c'était comprendre ce qu'il y avait d'admirable dans la mission de l'officier, ce qu'elle comporte d'idéal hautain et stoïque. Apprendre aux hommes à mourir pour une idée, quoi de plus grand ? Et Clerget, aux bonnes heures de méditation, d'épuration, entrevoyait la lumière de vérité. Oh ! il y aurait encore bien des mauvaises heures d'ennui, de dégoût ressassées par avance. Il se disait : « Oui, ici, le métier militaire est intéressant, mais à Chambéry, revues, exercices, mess, corvées !... » Et son zèle intermittent redoutait de subir les fastidieuses minuties de la caserne. Mais c'est justement là, il le pressentait, qu'il trouverait la discipline de l'esprit, le renoncement continu. Le beau mérite, de faire ce qui vous amuse !

Parfois sa jeunesse reprenait le dessus, il envoyait au diable les réflexions sérieuses, il rêvait femmes, jeu, diners, parties de plaisir. Sa vie pure lui pesait ; allait-il devenir ermite ? Il passait alors de mauvaises nuits, des rêves d'amour le hantaient. Il revoyait une attitude, un sourire, la blancheur d'une chair, il entendait un rire aigu, nerveux, de femme en gaieté, le choc des verres au restaurant ; ou bien un flacon vide de son nécessaire de toilette, d'où s'évaporait un parfum de lavande, lui rappelait l'odeur du linge de Gaby. Il se rappelait ses autres maîtresses, celles qu'il avait aimées trois mois, huit jours, et les passantes. Puis il lui semblait tenir toutes ces émotions, tous ces plaisirs, dans le creux de sa main : il regardait, elle était vide. Tout ce qu'il avait vécu était vécu, évanoui au gouffre du passé, aussi mort que si rien n'en avait existé. Était-ce donc là vivre ?

Avril finissait, les jours se précipitèrent. Peu d'incidents. Une avalanche avait démoli le coffrage d'une des fontaines. On profitait du beau temps pour ravitailler le poste. La piste muletière avait été rétablie ; le mulet, tous les deux ou trois jours, montait à Lussan. Un brave mulet robuste et courtaud, qu'on appelait Baptiste et à qui, faute d'un tondeur à Uxeloup, on avait laissé pousser le poil si démesurément qu'il ressemblait à une bête fantastique, une sorte d'ours bizarre. Tous les samedis, deux permissionnaires allaient passer leur dimanche à Uxeloup ; cela donnait au poste un avant-goût de rentrée dans la vie. Les chasseurs calculaient les semaines, puis les jours qui les séparaient du moment où un nouveau peloton viendrait les relever à Lussan. Les tourmentes avaient diminué de fréquence et d'intensité ; par contre, le brouillard régnait souvent. Le soleil prenait plus de force, la neige alors était à craindre, les raquettes servaient moins.

Clerget se demandait si, remplaçant Formaly, il serait relevé de fonction en mai, ou s'il devrait accomplir un plus long stage, le sien n'ayant pas eu la durée normale. Une lettre du petit Duménil lui apprit qu'il gagnerait Chambéry avec son peloton ; et lui, Duménil, le remplacerait avec vingt chasseurs nouveaux. Clerget en éprouvait presque une déception. Quitter son enclos de Robinson, ses baraques, ne plus voir ces lieux qui faisaient partie de ses pensées, étaient comme un agrandissement de lui même, le ravin, la piste, les monts, les cols d'Armeline, le poteau frontière...

Des habitudes avaient enchaîné ses mouvements, réglé ses pas. Sa visite aux bêtes de l'écurie, l'odeur du pain cuit, la table de la chambrée sur laquelle il s'asseyait familièrement pour causer avec ses hommes, sa petite chambre au papier mouvant, cette tache au mur, l'écornure de sa table de travail, aucun de ces détails si humbles ne lui était indifférent. Puis, il songeait que Duménil hériterait de tout cela et le rendrait sien à son tour, et, malgré lui, il se déprenait de ces êtres et de ces choses, qui, changés de possesseur, n'avaient plus la même signification intime. La brève durée de son petit gouvernement lui laissait une amertume : maître ici, là-bas, il obéirait. Lui, qui avait regretté d'abord de succéder à Formaly, enviait presque celui qui allait le remplacer. Il évoquait sans plaisir, dans le vieux miroir où il se regardait en lissant ses moustaches, la figure grêlée, les moustaches de chat, les yeux jaunes et moqueurs du petit Duménil. Il songeait alors au gros Berc et il se réjouissait de revoir sa bonne figure. Puis il pensait

qu'il allait retomber sous la férule de Schlem et se promettait que le commandant changerait d'opinion sur lui, lui rendrait justice. Il tenait maintenant à son estime, il y tenait d'un désir ardent et inavoué. Le regard sévère, incisif de son chef le poursuivait comme sa propre conscience; il eût donné beaucoup pour voir le commandant lui sourire d'un air d'approbation, lui serrer la main affectueusement ; mais Schlem ne s'était jamais départi envers lui d'une courtoisie grave, réservée, qui maintenait les distances.

Clerget écrivit son dernier rapport de dizaine, puis il ne vit plus sur son calendrier raturé qu'une petite, toute petite semaine blanche. Il songea que ce samedi était le dernier qu'il passait au poste. Les observations qu'il relevait sur ses instruments de météorologie étaient aussi les dernières. Il mit au net son journal, termina la lecture des *Mémoires de Marbot*, songeant qu'à Chambéry il ne retrouverait peut-être pas le temps de lire de sitôt.

XII

Les chasseurs faisaient déjà leurs préparatifs de départ. Leloustre emballait ses chalets minuscules. Sainjoire remettait un bras au fauteuil du lieutenant. Diable de fauteuil, rembourré de noyaux de pêche! Duménil aurait le temps de fumer dessus plus d'une pipe. Le petit Abel, seul, ne prenait aucune part à l'activité générale. Ses camarades, véritables enfants, se réjouissaient du changement, car enfin, il y aurait pour eux de belles heures de flâne le long des arcades de la rue de Boigne, au Jardin botanique ou à la promenade du Vernay; l'été, quel plaisir de faire des excursions aux environs de Chambéry, de boire du vin frais dans les auberges! Mais pour Abel toutes ces joies avaient un goût de mort. Qu'il fût ici ou là, que lui importait? Clerget souffrait de le voir souffrir, et plus encore de son impuissance à le consoler, d'autant que le petit soldat, maintenant, ne quêtait plus son regard, ne se précipitait plus sur un geste, semblait redevenir un étranger. Dans ses mornes yeux, il y avait un reproche : « Pourquoi suis-je si malheureux? » Pourquoi ne peut-on rien pour moi? Et Clerget éprouvait une pitié profonde.

Un jour, par hasard, il entra dans la chambrée pendant le repas des hommes : tous mangeaient de bon appétit. Seul, Abel restait

immobile, devant son assiette pleine, les yeux fixés sur la table sans voir. Les camarades ne faisaient plus attention à lui, par insouciance ou, au contraire, par délicatesse; seul, le « Cube », son voisin, lui disait doucement comme à un enfant :

— Mange, mange un peu seulement, pour me faire plaisir. Et il lui taillait une tranche de pain, lui versait à boire.

Mais Abel repoussa le verre.

— Pourquoi ne mangez-vous pas, Abel, dit Clerget, vous tomberez malade, et vous n'en avez pas le droit.

Le petit chasseur leva sur lui de grands yeux étonnés et indidignés. Pas le droit ?... Puis brusquement il fondit en larmes.

Wacogne, quelques instants après, disait à voix basse à Clerget, retiré dans sa chambre :

— Mon lieutenant, le pauvre garçon s'est frappé l'esprit. J'en ai connu un qui était exactement comme ça. Un matin, on a entendu un coup de fusil, on est accouru, on a trouvé le soldat par terre, sa cervelle écrabouillée. Je ne voulais pas vous le dire, mais j'ai dans la tête qu'Abel y a pensé ; il ne ferme pas l'œil de la nuit.

— Appelez-le, dit Clerget.

Abel arrivé, Clerget le fit asseoir, et comme le soldat, devant l'unique fauteuil semblable à un invalide avec son bras neuf en bois blanc, hésitait, il le pressa aux épaules, paternellement.

— Savez-vous pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez pas le droit d'être malade, Abel ? C'est d'abord parce que vous êtes soldat, vous avez l'honneur de porter l'uniforme, vous devez avant tout être courageux. Le courage, Abel, c'est, rappelez-vous nos causeries, l'honneur suprême du soldat. Et il n'y a pas que le courage envers l'ennemi, il y a le courage envers soi-même. Vous avez un grand chagrin et vous ne pouvez en être consolé ; mais vous devez essayer de le surmonter. Faites appel à votre volonté. Avec la volonté on peut tout; sans elle on tombe au niveau des lâches. Vous n'êtes pas un lâche, Abel, vous êtes un brave cœur et un bon esprit. Tout le monde vous aime et vous estime ; ne vous abandonnez pas, raidissez-vous ; n'oubliez pas votre amie, mais pensez moins à votre douleur. Si elle pouvait vous voir, celle que vous pleurez, croyez-vous qu'elle serait contente de vous savoir si malheureux ? Non. Si elle pouvait revenir et vous parler, elle vous conseillerait comme moi d'avoir de l'énergie !

— Je voudrais bien, mon lieutenant, mais je ne peux pas...

Alors, pendant une heure, Clerget l'avait sermonné. Ah ! l'im-

puissance des mots, leur mensonge, leur vanité ! Et cependant peu à peu leur vertu secrète, leur mirage hypnotisaient le soldat. Il promettait à Clerget, il lui « jurait sur l'honneur » de ne plus s'abandonner à ces rêveries solitaires et farouches qui lui faisaient tant de mal.

Comme preuve de bon vouloir, le soir Clerget le trouva penché sur le cahier des *Trois Mousquetaires*. Abel, pour distraire sa douleur, essayait de lire, avec des yeux qui semblaient avoir pleuré du sang.

Susbielle lui donna cette nuit-là et les suivantes une infusion de pavot, afin qu'il pût retrouver un peu de sommeil.

L'étudiant, ballotté du souvenir de sa maîtresse à celui de sa cousine Anne, enviait cet immense amour si touchant, si pur, qui emplissait jusqu'aux rêves du malheureux, faisait sur ses lèvres blêmes, avec une expression d'extase, le souffle de ces mots « *ma douce... ma jolie...* »

Clerget, pensif, y songeait de même, avec une amertume silencieuse. Une telle profondeur de sentiment lui apparaissait comme une révélation d'abîme. Il éprouvait devant cet injuste martyre un léger vertige, fait de compassion humaine, d'inexplicable jalousie. Et toute la soirée, une émotion étrange, nouvelle pour lui, l'oppressa d'une sorte de fièvre, à la fois douce et triste.

XIII

Ce matin-là, le poste entier faisait une reconnaissance, la dernière. Pas un chasseur n'avait voulu y manquer, car dans trois jours, le lieutenant Duménil arrivait avec ses hommes. Vercomet seul gardait les fourneaux, parce qu'il le fallait.

Du col d'Armeline, on avait gagné la Combe d'Occel, longé le flanc de la Rebbia ; on devait revenir par les gorges Marquanes. Bien que la marche fût pénible, tous les hommes gravissaient la pente avec entrain, et Clerget, à les voir, rudes et trapus pour la plupart, admirait avec quelle adresse ils tournaient les obstacles, avec quelle légèreté ils posaient le pied sur le bord des ravins, comme ils tâtaient la résistance d'un roc, évitaient le gazon traître, se hissaient aux endroits difficiles, le double effort des mains et des pieds. Il se confirmait dans cette idée : que la guerre de mon-

tagne, ou tout au moins la préparation de cette guerre exige d'abord un soldat spécial, homme du pays, instruit par atavisme, par expérience, des périls et des ressources de la montagne, ensuite un entrainement particulier qui permette de gravir, pendant trois ou quatre heures, les pentes les plus raides sans suffocation. La montagne est redoutable à qui n'y est point fait. L'exemple des débuts de Prost prouvait que l'acclimatation n'y est pas toujours facile. Leloustre avouait que, la première année, il avait éprouvé un dégoût de la vie, une tristesse incurable. Gattolat, avant de devenir un courrier consommé, avait dû quitter Briançon, qui cependant n'est qu'à 1,306 mètres d'altitude : il y devenait anémique. « Au début, avait déclaré le petit Michel, j'avais le vertige, je ne pouvais rien manger et je mourais de soif. » Presque tous, avec franchise, reconnaissaient que l'application constante, la volonté soutenue, avaient fait d'eux de véritables alpins. Wacogne, lui, l'était de naissance ; il y avait des guides dans sa famille. Sa science naturelle faisait l'admiration de Clerget. Wacogne avait au plus haut point le sens de l'orientation ; il annonçait le brouillard, la pluie, la neige ; à cinq cents mètres, Clerget l'avait vu indiquer une source, une crevasse ; le chant des oiseaux, la couleur d'une prairie, le contour d'un bois, étaient pour lui autant de mystérieux avertissements. Il avait prévenu Formaly du danger de s'aventurer sur la neige nouvelle, à l'endroit où le lieutenant allait risquer sa vie ; Formaly, insouciant, avait passé outre. Quel auxiliaire précieux pouvait être, en campagne, un homme comme Wacogne ! Lui faciliter la vie, savoir l'attacher au métier, garder le plus longtemps possible un instructeur pareil, n'était-ce pas un devoir pour ses chefs ?

Il remarquait l'importance de la légèreté dans la marche ; le petit Michel l'emportait, d'un jarret plus leste, sur le pas lourd du « Cube », à qui sa force, placée comme au bœuf dans ses épaules, servait moins. A distance égale, Fourquemin ressentait de la fatigue, là où le petit Michel ou le grand Gattolat se montraient encore frais et dispos. Certains comme Leloustre et Guiot avaient une adresse spéciale à poser le pied et à se hisser de façon à économiser l'effort. Cela tenait de l'instinct, mais la réflexion, l'habitude avaient façonné à l'habileté des hommes comme Prost et Macario.

Autre nécessité, absolue, celle-là : l'entente mutuelle, la confiance dans les chefs. Si la file indienne formée par les chas-

seurs gardait dans son serpentement mouvant une cohésion dans l'élan, une harmonie dans la marche, n'était-ce pas qu'encadré par Clerget en tête, Wacogne en queue, le troupeau se sentait conduit par un berger sûr, et maintenu par un vigilant chien de garde?

Clerget regarda sa montre, commanda : Halte! Les fusils appuyés contre le rocher, les sacs débouclés placés à côté, les hommes se reposèrent. Quelques-uns ramassèrent du bois, d'autres cherchaient de l'eau ; Wacogne empêcha Leloustre de remplir son bidon à une flaque sur le plateau. Il savait où on trouverait de l'eau limpide, il emmena trois hommes avec lui. Prost, cependant, allumait le feu. On déjeuna d'une tranche de viande froide, d'un morceau de fromage. L'eau se mit à chanter sur les tisons, on but le café. La voix de Wacogne s'éleva :

— Fourquemin, boutonnez votre vareuse; il faut toujours vous le répéter! Vous serez bien avancé quand vous aurez pris une bronchite.

Le « Cube », qui eût fait la sourde oreille autrefois, obéit de bonne grâce; mais sa concession n'enlevait rien au sentiment de sa supériorité : prendre une bronchite avec un thorax et des pectoraux pareils!

Clerget, cependant, son repas sommaire expédié, examinait le pays, en expliquait à quatre ou cinq hommes groupés autour de lui la configuration tactique. Il vit avec plaisir que la figure d'Abel exprimait à nouveau de l'intérêt, de la curiosité ; une ou deux fois le petit chasseur s'était dérangé pour lui faire place; la confiance et l'affection revenaient sur ces traits maigris, pâlis. On se remit en marche. Clerget recommanda de ne point se presser à la descente; le soldat y est enclin, préférant suer et arriver vite, et expiant cette hâte, non par une lassitude immédiate, mais par une courbature le lendemain.

Clergeait songeait avec un regret singulier que cette marche d'ensemble serait la dernière; jamais il n'avait respiré aussi librement, ne s'était senti aussi alerte, aussi robuste : on eût dit qu'il participait à toute cette ardeur, à toute cette force collective dégagées à chaque pas, à chaque geste, par ce groupe énergique d'homme jeunes. Déjà il avait éprouvé cette communion qui fond l'élan de tous en un seul être, lorsqu'au pas de route, l'arme à volonté, les hommes en manœuvres aux environs de Chambéry reprenaient en chœur leurs rudes et gaies chansons *Père Barban-*

çon, çon çon, ou : *C'est la Reine d'Angleterre, terre, terre.* Une autre fois encore, une nuit où un incendie embrasait l'entrepôt d'alcôols, on avait appelé les chasseurs et, noirs dans les flammes bleues, jaunes, rouges, violettes, on les voyait, à la voix de leurs officiers, courir comme de grosses fourmis, emportant des poutres trois fois plus longues que leurs corps, sapant des murs au milieu du jet strident des pompes, dans une activité irrésistible qui triomphait enfin du feu. Cette fusion des âmes, c'était tout le secret de la victoire, le nerf véritable de la guerre.

La guerre, la guerre de montagne surtout, Clerget y songeait, et des ressouvenirs de lectures la faisaient vivre en son esprit, imaginaire et acharnée, avec ses offensives périlleuses, ses défenses redoutables, ses manœuvres délicates et compliquées. Il appliquait au décor qui se déployait devant lui les prescriptions diverses de traités spéciaux. Comment s'établirait-il, lui, Clerget, en arrière de cette vallée ? — En plaçant le front de la première position sur la crête du plateau, en fortifiant les saillants, les entrées de ravins, en installant des postes avancés reliés à la première ligne.

Mais il pouvait avoir à défendre un défilé à berges escarpées, celui de la Vuze, par exemple ? Alors il étagerait aussi haut que possible, en avant, à droite et à gauche, des lignes successives de résistance, puis relierait ces lignes entre elles. Les conseils du général Kuhn, dans son traité de la *Guerre en montagne ;* cité dans l'intéressant ouvrage de Marc de Buttet, lui revenaient à l'esprit.

La défense d'un col, comme celui d'Armeline, se ferait au moyen de murs en pierres sèches, de tranchées-abris ; il établirait des fractions en échelons sur les hauteurs de droite et de gauche, les renforcerait par des ouvrages de campagne.

Et en repassant ainsi cette leçon, dont la sèche théorie se pouvait, au premier jour, changer en pratique sanglante, Clerget imaginait, avec une puissance de fantaisie ardente, les dispositions préalables, les formations de combat, l'emploi des feux, l'entrée en ligne de l'artillerie, puis l'approvisionnement des munitions, toutes les péripéties du drame héroïque et brutal.

Il croyait se voir avec ses hommes, défendant cette crête, réglant le tir, ordonnant l'attaque ; il prêtait à chacun de ses chasseurs une attitude en harmonie avec leur caractère. Fourquemin était pourpre, de la rage des sanguins ; Abel, pale et résolu ; Gattolat, d'un jaune de bilieux ; Wacogne, impassible, avec ce

petit pli d'attention profonde entre les yeux que Clerget connaissait bien ; tous feraient leur devoir, il en était sûr.

Au sortir de la dernière gorge Marquanes, il reconnut le paysage familier de son hivernage, aperçut de loin le poste aux toits inclinés, et son cœur battit d'une émotion simple et bonne. Chacun se redressa, les visages fatigués s'animèrent. Une surprise commandée au départ par Clerget attendait les hommes.

Vercomet n'avait pas perdu son temps, et en se chantant à lui-même sa plus jolie chanson :

> Ah ! la fleur, la fleur nouvelle !
> Ah ! le gai rossignolet...

il avait à grand renfort de citrons et de cannelle, confectionné toute une bassine de vin chaud qui, répandue dans les saladiers, embauma, éclaira la chambrée de sa belle couleur de rubis, de son parfum d'épices.

XIV

C'était le grand jour. Adieu Lussan ! Les camarades allaient prendre possession du poste ! Il fallait qu'ils trouvassent tout en état, que la propreté des baraques, la gaîté des parquets, des meubles, leur souhaitassent la bienvenue. Aussi, quel astiquage !

Secondé de quatre camarades, Fourquemin — il était à son affaire ! — avait, à grand renfort d'huile de coude, avec une bouteille maniée en guise de polissoir, lustré le parquet de telle sorte qu'il brillait comme une glace. La lessive des draps et serviettes avait employé trois hommes. On avait battu les matelas, les couvertures. Sainjoire avait remis des pièces à tout le mobilier ; un pied au buffet, un rafistolage aux bancs. On avait lavé les solives du plafond, débarbouillé au savon noir, essuyé, puis frotté les meubles de bois, les lits, curé partout, désinfecté. Les casseroles de Vercomet, son fourneau remis à neuf. Susbielle avait contribué à la visite des objets délicats, le téléphone, les instruments de météorologie. Puis, le grand nettoyage des armes, des habits, des hommes eux-mêmes, paquetage des sacs. La trousse à coudre, le tripoli, le jeu complet des brosses, avaient fonctionné comme pour

la revue d'inspection générale. Clerget fit balayer sa baraque avec le plus grand soin. Prost n'entassait plus la poussière sous le lit ; il reborda un tapis de table vert qui était effrangé, garnit la cheminée de verdure, parvint à donner un air de fête au modeste logis. Clerget, avant de passer l'inspection finale de ses hommes, donna un coup d'œil aux magasins, à l'écurie, à l'abri à bois, à la forge, tint à dire un adieu personnel à ce petit monde dont il fallait faire les honneurs à Duménil.

Ravitaillée de viande fraiche, l'écurie : cinq moutons y bêlaient, gros et gras ; au lieu d'une, il y avait deux chèvres, quantité de lapins. Duménil arrivait à la bonne saison, il pourrait cultiver le petit jardin que l'hiver avait tenu enseveli sous quatre pieds de neige. Les baraques d'approvisionnement, les caves étaient pourvues, caisses neuves d'épicerie, sacs de toile bise, exhalant, les unes l'odeur du sapin frais, les autres celles du chanvre roui. Trois tonneaux, placés les uns sur les autres, ressemblaient, avec leurs gros ventres, à des buveurs sans tête, ni bras, ni pieds, enflés de partout. Plus loin, l'odeur des pruneaux se mêlait à celle du gruyère. Allons, les camarades étaient bien munis !

Sous un hangar, déjà bâté, ce qui n'avait pas été chose facile, à cause du poil hérissé qui le feutrait, le mulet Baptiste mâchonnait quelques brins de foin. Il tourna vers Clerget son œil malin, lui flaira les mains pour voir si on lui apportait du sucre, et ne recevant qu'une claque d'amitié sur l'encolure, il détourna la tête avec dignité, comme s'il n'eût rien espéré. C'était un animal facétieux qui savait garder son sérieux, lors même qu'il se livrait à des farces savamment méditées. Jamais bête n'avait semblé, sous son poil démesuré, plus bouffonne. Clerget s'amusa du succès de rire imprévu que Baptiste aurait tout à l'heure.

Wacogne s'approchait. Il était équipé, prêt au départ. Son sourire respectueux marquait une satisfaction de devoir accompli.

— Eh bien, Wacogne, tout va bien ?

Le sergent dit :

— Ils n'ont plus qu'à venir.

Un moment silencieux, Clerget et lui regardèrent la piste jalonnée de balises, le ravin, la découpure des monts sur le ciel clair. Puis leur regard revint à l'enclos des baraques. Répondant à des réflexions qu'ils n'échangeaient pas tout haut, mais faisaient ensemble intérieurement, Wacogne dit, après avoir eu l'air de méditer profondément :

— Le poste est bon.

— Oui, dit Clerget, c'est un bon poste.

Et ils vouèrent une gratitude aux murs qui les avaient abrités, aux toits qui les avaient protégés. Il y avait un contentement, un léger orgueil dans leur pensée. Oui, un brave petit poste, qui s'était joliment bien comporté sous les intempéries.

— C'est qu'il y a eu de rudes vents ! dit encore Wacogne.

Clerget sourit :

— La tourmente d'avant Noël ? on aurait dit que tout s'écroulait.

Wacogne convaincu, très sérieux, dit :

— Oh ! pas de danger.

Et rêveur :

— Tout de même, nous avons eu la chance, pas de malades, pas d'accident grave... Il s'arrêta : et l'avalanche où le lieutenant avait failli rester ? Mais puisqu'il n'avait que failli... Il acheva sa phrase :

— Un bon hiver, en somme. C'est malheureux seulement pour M. Formaly.

— Très malheureux, dit Clerget.

Il revoyait le bal de la Préfecture, la figure mystérieuse du gros Bere, et il eut seulement alors la véritable sensation des périls qu'il avait courus, de la mort que ses hommes et lui avaient plus d'une fois évitée. Gattolat, le courrier, ne risquait-il pas sa vie presque tous les jours ? En voilà un qui n'aurait pas volé les galons de caporal que Clerget demandait pour lui.

Les deux hommes se retournèrent en entendant un pas léger. C'était Susbielle, l'air heureux. Il sourit, et, ouvrant un porte-cigarettes, il l'offrit de la main gauche à Clerget, saluant, la main droite au béret, avec une légèreté galante et respectueuse. Clerget accepta une cigarette ; Wacogne, à qui Susbielle offrait l'étui à son tour, en prit une aussi, et fouillant dans sa poche, s'empressa, prévenant, de battre le briquet. Alors, sans parler, pendant quelques minutes, le lieutenant, le sergent et le médecin auxiliaire fumèrent avec un vif plaisir, n'ayant rien à dire parce qu'ils se laissaient vivre en une de ces brèves et rares ententes qui rendent le silence si précieux. Susbielle dressait le bilan de ces longs mois de spleen, de labeur, de tentations folles. Il était ivre de joie à l'idée de rentrer à Chambéry, de revoir des visages nouveaux, de retrouver sa petite chambre en ville, de pouvoir reprendre des bains, d'aller au café lire des journaux, et surtout de revoir sa maîtresse, sa Clara

chérie et détestée. Mais cela ne l'empêchait pas d'être triste par bouffées : où retrouverait-il ce calme, ce bon travail solitaire ; et rentré dans le brouhaha de la vie, le délicat fantôme de sa cousine Anne viendrait-il, avec de doux yeux de reproche et de tendresse, lui montrer le chemin du bonheur ?

Clerget aussi songeait, et il se disait : « Il doit être bon d'avoir, de près ou de loin, un être qui pense à nous ! Si l'on était sûr de rencontrer la *douce*, la *jolie*, comme disait le pauvre Abel, celle qui est sûre, celle qui est tendre, le dévouement, le grave et loyal amour ? » Et il voyait le beau, le pensif regard de Mlle de Trézanne.

Il se rappelait quelques conversations, puis son sourire, ses gestes, la couleur de sa robe. Elle était l'âme de cette maison silencieuse où, entre deux vieillards et au milieu de meubles aux étoffes fanées, sous les yeux des portraits d'aïeuls, elle allait et venait d'un pas lent, avec une grâce calme. Mlle Marthe la Raisonnable : fin profil de sagesse, face de rêve contenue, et ce regard si discret, si noble, si émouvant... « Mon Dieu ! se dit alors Clerget, si c'était elle ?... » Il repoussa cette idée, il se jugea fou, maudit l'attendrissement ridicule qui lui noyait le cœur ; mais la révélation le pénétrait. Il l'aimerait, un trait de feu l'éblouit. « Non, non, se dit-il, je rêve : imagination, folie ! Qui sait ce qu'elle pense de moi ? Il faut laisser faire le temps, la revoir, ne rien presser. Si j'allais me tromper... D'ailleurs, m'aime-t-elle ? Non, elle ne m'aime pas... Pourquoi m'aimerait-elle ? » Mais plus il se débattait, plus le beau regard, puissant comme l'évidence, lumineux comme le jour, entrait victorieux dans son cœur. Il jeta brusquement sa cigarette, noua ses mains qui craquèrent.

XV

Cependant, les sergents, les hommes fraternisaient : poignées de main, claques sur l'épaule, gros rires. Prost apprenait avec consternation que Marie, congédiée récemment par Mme Lançon, avait filé à Paris, enlevée par le fils du boucher. Fourquemin bavardait avec un ami, un tout petit, petit chasseur qu'il dominait et écrasait de ses épaules carrées. Seul, Macario ne connaissait personne, ne parlait à personne.

— Oui, mon cher, disait Duménil une demi-heure après à Clerget, assis au pied du lit dans son ancienne chambre, je parie que Berc n'a pas eu ça d'elle.

Et il fit claquer son ongle.

— Oh! une fine mouche, cette petite Mme Aubry! Quand on a des yeux candides comme les siens, cette bouche sinueuse... Je m'y connais, tu sais. Eh bien, je l'ai jugée tout de suite.

— Rentrons! dit-il.

Et le groupe des trois hommes se rompit.

Wacogne prévint les chasseurs que le lieutenant allait faire l'inspection. Clerget achevait à peine, quand le planton de vigie signala les alpins du lieutenant Duménil. On les vit, échelonnés, courbés sous le sac qu'ils trouvaient lourd, soufflant, se rapprocher lentement des abords.

Prost, oublieux de sa propre arrivée, murmura :

— Ils ont l'air d'en avoir dans les jambes!

Les hommes s'exclamaient, à mi-voix, reconnaissant des camarades; le visage de Prost s'anima.

Le quatrième de la file n'était il pas son pays, Huet, un rival redoutable auprès de la bonne du capitaine Lançon? Du moment qu'il cédait la place, il y avait du bon!...

Tous les visages du poste marquaient la malice, la gaîté.

Et les arrivants levaient des figures lasses, où la moquerie familière au soldat pinçait le coin des bouches.

Le petit Duménil, arrivé à trois pas, fit à Clerget, avec son alpenstock, le salut du sabre.

Et sur un franc shake-hand :

— Bonjour, mon vieux. Tu nous avais commandé le soleil pour notre arrivée, il tape dur!

« Oui, ils sont trop verts! » pensa Clerget, qui s'amusait énormément.

Il savait que Duménil avait en vain tourné autour de la dame, écrit plus de vingt billets enflammés.

— Tu disais donc?

Mais Duménil, qui occupait le fauteuil, se redressa avec une grimace.

— Diable, on se croirait assis sur des clous! Et ce papier de tenture, est-ce qu'il y a des revenants derrière?... Oui, mon cher, elle a roulé Berc dans les grands prix. Car le pauvre garçon prêtait de l'argent au mari, et maintenant il peut courir après... C'est vrai,

je ne t'ai pas dit. Oh! mon vieux, un scandale dont tu n'as pas idée, Aubry a été pincé au cercle en train de filer la carte; cris, injures, bocks renversés, on a failli l'assommer. Le lendemain, il a décampé sans tambour ni trompette, laissant sa femme pour gage aux créanciers, car tous deux étaient criblés de dettes, et avec cela menaient grand train...

— Alors, elle?

— Le vieux baron Giraud l'a prise sous sa protection. Pendant huit jours, il était superbe à voir se redressant dans sa redingote grise, ciré, maquillé, guêtres blanches, stick à la main... « La vieille galanterie française, messieurs! Il ne sera pas dit qu'une jolie femme restera dans un aussi cruel embarras!... » Et il l'a reconduite à Paris soi disant chez une tante à elle. La vérité est qu'il lui sert d'oncle! On les a rencontrés aux Folies-Bergère et au Moulin-Rouge. Ah! il ne s'ennuie pas, le vieil orang-dégoûtant!

Rieur, il racontait les autres potins.

— Mlle Estancelin se marie, tu sais, celle dont sa mère disait à tout le monde: « Mon Eugénie est si bien faite! » avec un sourire qui semblait ajouter: « Que ne puis-je vous la montrer! » Oui, Mlle Estancelin, qui a manqué tant de mariages. Tu ne devinerais jamais qui elle épouse? Haussois du Sausset! Parfaitement, le marquis a fini par prendre feu, et, comme le vieux bois, il flambe et pétille. On voit ses cheveux changer de couleur, il s'est commandé un râtelier neuf et se sangle dans son corset.

— Mauvaise langue! dit Clerget.

Mais Duménil avait son sac à vider.

Il connaissait à fond la chronique scandaleuse.

Et toute la ville y passa, le préfet et Mme Thévenot, l'histoire de leur femme de chambre dont la taille s'était malencontreusement élargie.

— Comment, mais tu ne sais donc rien ici? On a incriminé les mœurs de l'honnête père Thévenot, puis celles du secrétaire général: finalement on a découvert que le coupable était un garçon de café borgne et manchot. Vantez donc les séductions de l'amour!

Il potina sur les camarades, revint à Berc.

— Crois-tu? Il ne sortait plus que pommadé, frisé au petit fer. Il embaumait la bergamote à quinze pas. Tiens, je vais te donner une idée de Berc amoureux!

Et attirant une feuille de papier, une plume, Duménil, avec un rare bonheur de caricature, esquissa la silhouette réjouissante d'un

gros Berc roulant des yeux de merlan frit, le képi sur l'oreille, les coudes en dehors, et boitant dans des bottines ridiculement étroites.

— Avec ce talent-là, dit Clerget, tu auras de quoi te distraire.

— Peuh! fit Duménil, quand j'aurai crayonné tous mes hommes il me restera du temps... Allons, je le vois, tu vas me montrer les paperasses ?

— A moins, dit Clerget, que tu n'aies encore quelque chose à me conter. Je préfère être au courant. Je vais tomber à Chambéry comme on tombe de la lune.

— Ma foi, non, plus rien. Schlem est toujours aussi sévère. Tu sais qu'il tient rigueur au pauvre Formaly de son accident?

— Et comment va-t-il?

— Formaly? beaucoup mieux, il marche avec des béquilles; le major prétend qu'il retrouvera un jarret d'alpiniste.

Clerget, qui tout le temps n'avait eu qu'une peur, celle d'entendre parler de Mlle de Trézanne, — si elle allait se marier, elle aussi?— n osa cependant interroger Duménil, craignant son coup d'œil brusque, son regard malin qui semblait lire dans la pensée. D'ailleurs, s'il était arrivé quelque chose d'heureux ou de malheureux à la jeune fille, Duménil le lui aurait sans doute appris.

— Alors, plus rien?

— Ma foi, non. Un de leurs camarades, dans sa passion des langues étrangères, piochait toujours le russe. Un autre, attrapé par un maquignon, avait acheté un cheval bai, joli, mais cornard. Le chien du capitaine Lançon était mort pour avoir déchiqueté, puis avalé un étui à cigares.

Quand Clerget eut sommairement mis Duménil au courant de la comptabilité, lui eut montré les baraques et donné quelques indications, il dit:

— Et maintenant, mon cher, il me reste à te souhaiter bonne chance.

— Oh! moi, tu sais, je suis fataliste, et je dis comme les Arabes: *Mektoub!* C'était écrit!

Vrai type de l'officier insouciant, narquois, se vengeant ou se consolant d'un mot drôle, Duménil sourit. Clerget songea à Bermud, qui payait moins de mine et avait plus de fond.

— Au fait, tu as vu Bermud? demanda-t-il. Nous allons rentrer à Chambéry ensemble.

— Mais oui, il t'attend. Ah! l'animal, il m'a régalé d'une brandade de morue qu'il avait confectionnée lui même et qui m'a fait

mal à l'estomac! car, pour ne pas le désobliger, j'ai dû en reprendre! j'exècre la morue. Il te réserve un plat de pommes de terre au fromage et au lard, à la grenobloise, un pavé, je ne te dis que cela.

Comme beaucoup de gens d'esprit, alerte et caustique, Duménil avait un mauvais estomac. Clerget lui demanda malicieux :

— Faudra-t il t'envoyer de l'eau de Vichy?

— C'est commandé, fit l'autre, je ferai ma saison d'eaux à deux mille quatre cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Allons, au revoir, à l'an prochain.

Clerget rallia ses hommes. Les adieux étaient faits, on avait échangé de menus présents, et Macario, pris d'un besoin de tendresse subite, venait de donner à un grand diable basané une chaine de montre, tressée en crins de mulet, qui lui avait coûté bien des heures de veille. Sac au dos! On les remonta d'un coup d'épaule...

— Tout le monde est là? Et Baptiste?

Guiot, qui tenait la bride, cria : « Présent! » Un rire courut.

— Nous y sommes?... fit Clerget.

Et enveloppant d'un geste amical de congé les toits familiers du poste, le groupe des chasseurs nouveaux qui les contemplaient, la ligne pure des monts, le grand ciel clair, il lança, d'une voie gaie :

— Allons, en route! Hue Baptiste!

. . . . . .

XVI

Maintenant, les baraques avaient disparu. Disparue la piste, d'ailleurs détruite et fondue, des montagnes russes. Clerget donna un long regard à la forêt de sapins noirs, et, plus d'une fois, ému, se retourna en route. Chaque site se dressait devant lui comme une étape de souvenirs. Ce furent d'abord les dents blanches du Ghéor, découpant sur l'azur leurs pics étincelants, puis les cascades bouillonnantes avec le bruit puissant et doux de leur triple chute. Diaprées d'arc-en-ciel, elles se doraient d'une écume de soleil; des bulles d'air remontaient en perles et sur les côtés de la cataracte, des filets de diamants liquides se brisaient en éclats transparents, ruisselaient en pluie d'argent. Clerget, à cette splendeur, se rappela, dans un éclair, l'impression profonde qu'il avait

éprouvée déjà, le jour de l'avalanche. Comme il avait savouré alors à plein cœur le mystère étrange de la vie! Le monde lui était apparu plus jeune, plus vaste, plus beau. Il respira largement. Il s'énorgueillit de sentir, comme à cette minute divine, son sang battre, joyeux dans ses veines. Puis ils longèrent le défilé de la Vuze, firent halte au chalet de Serraz. Les hommes échangeaient leurs réflexions. Leurs bonnes figures souriaient, dans l'instinctif plaisir du changement, la nouveauté d'une autre vie. Clerget lui-même, à son grand regret de quitter ce qui avait été durant quelques mois partie intégrante de sa pensée et de sa vie, mêlait une obscure joie.

A mesure qu'il descendait, il semblait que l'air devenait moins vif, plus tiède. Des prairies étendaient au loin leur pente verte. Il reconnut le petit toit perdu dans un ravin, le toit petit comme un jouet d'enfant, visible à peine autrefois, sous la neige. Avec quelle fatigue, quelle sourde détresse, il avait peiné naguère sur ce terrain ardu! Aujourd'hui, plein de force et d'entrain, il repassait par le même sentier, et il se retrouvait autre, un homme différent, avec une âme moins égoïste, un corps endurci, des yeux qui voyaient plus loin, plus clair, des poumons où l'air pénétrait vivace. Il se faisait l'effet de quelqu'un qui a été longtemps malade et qui, pour la première fois, jouit de sa vigueur entière, de la pleine possession de soi-même.

Et vraiment, c'était bien une cure de santé physique et morale, ce séjour sur le promontoire glacial du Poste des Neiges. Il en revenait le sang fouetté, le cerveau vivifié, jeune d'énergies nouvelles et d'aspirations meilleures. Son passé derrière lui tombait, comme une chose morte : et vague, indistinct encore, mais tout lumineux d'espoir, l'avenir devant lui se dressait comme un immense horizon de vie.

Paul et Victor MARGUERITTE.

TABASKI

(LÉGENDE SOUDANIENNE)

Quand elle vint au monde, un mince croissant de lune se dégageait, pâle, argenté, indécis, derrière les collines du Fouta-Djalon, annonçant aux *croyants* la fin du *Ramadan*, ce carême des tribus musulmanes.

Ses premiers vagissements se mêlèrent aux bêlement éperdus des brebis et des agneaux égorgés par les prêtres, et les femmes du *gourbi* chantèrent l'hymne de la *Tabaski* autour de son berceau royal.

Pour ces motifs, son père, le roi Siméri-Diallo, l'appela Bdellata, qui veut dire, en madingue : l'*Agnelle du Prophète*.

Il voulut qu'à sa cour on fêtât ce jour-là, en même temps que Pâque la naissance de son enfant. Devant tous les sujets rassemblés, la plus âgée des princesses royales, vêtue d'une gandourah bleue brodée d'or, versa sur le corps de la nouveau-née l'huile de palme bénite par le grand prêtre ; et, tandis que ses longs doigts maigres et rouges procédaient à ces onctions initiales, elle chantonnait, sur un air trainant et plaintif, ce verset du Coran :

« Sois, pour celui qui te prendra pour femme, aussi douce que cette huile dont je fais luire ton corps. »

Le chef des guerriers s'avança, drapé dans un burnous écarlate, et vidant sur l'enfant qui pleurait une corne de bœuf pleine de sang d'une brebis pascale :

— Que ton corps ne reste pas débile et sois pour ton époux la compagne vaillante de ses combats.

On but, on mangea, on dansa, du crépuscule à l'aurore, et, chose étrange, sur les larges feuilles de bananier qui lui servaient de couche, Bdellata ne cessa de pleurer.

***

Là-bas, tout au bout d'un sentier bordé par une double rangée de de mimosas, qui allait se perdre sur la rive du fleuve, au milieu des manguiers géants et des flamboyants aux fleurs rouges, se cachait une maison de pierre, invisible de loin, malgré la blancheur de ses murs, coquettement coiffés d'une toiture d'ardoise. Sans ce maudit soleil, qui enveloppait toute chose de reflets aveuglants accusant la terre d'Afrique, on se fût cru dans un coin ombreux de Normandie ou de Bretagne, devant une ferme, une villa, penchées sur l'eau. C'était la mission des Pères du Saint-Esprit, construite depuis quelques années seulement par un infatigable et courageux missionnaire.

Le R. P. Berthomieu avait débuté dans le royaume de Siméri-Diallo par un coup d'éclat, en convertissant le roi lui-même et la plupart de ses ministres.

Une scission violente s'opéra, dès lors, dans le conseil des anciens ; mais la victoire et l'influence n'en restèrent pas moins aux convertis, et le prêtre blanc, le *toubab*, comme on l'appelait, eut le bonheur de baptiser le même jour tous les membres de la famille royale, à l'exception d'un seul, Ahmadou-Diallo, frère puîné du roi et son héritier naturel.

Ahmadou, grand buveur de *dolo*, était resté fidèle au fétichisme ; de même qu'il avait autrefois résisté aux obsessions des prêcheurs du Coran, il se détourna de l'Évangile.

***

Parmi tous ces néophytes, Bdellata qui, maintenant, s'appelait Marie-Anne, faisait la joie du P. Berthomieu par la spontanéité

de sa dévotion et la chaleur de sa piété. Elle venait d'atteindre ses douze ans à la dernière floraison des baobabs, et le missionnaire l'avait jugée digne de se préparer à la première communion.

Elle avait remplacé le foulard des gamines par le madras clair des fillettes déjà nubiles; un collier scintillant de paillettes dorées ornait son cou, faisant des taches éclatantes sur sa peau noire; une longue robe blanche aux manches larges, un *boubou*, l'enveloppait tout entière; de ce péplum primitif, sa tête se dégageait mignonne, adorable de gentillesse.

Elle avait un petit front élégamment bombé qui continuait la ligne bleue du madras, et un nez pas trop plat, aux fins cartilages reluisants, surmontait ses lèvres fines et rosâtres.

Dans le reflet doré de ses yeux pétillants, un ravissement se lisait quand, le dimanche, à la grand'messe, elle voyait, au milieu de la lumière multicolore des vitraux et des cierges, le cuivre étincelant des candélabres, les miroitantes dorures du tabernacle, l'étole scintillante du prêtre et la dentelle du surplis, plus blanc et plus immaculé que le sable de son désert.

Le soir, au *salut*, quand, toutes les bougies allumées, M. l'abbé Berthomieu, revêtu de sa plus belle chasuble, prenait en ses mains l'ostensoir de vermeil et, par trois fois, avec un geste lent et solennel, le soulevait au-dessus des têtes inclinées, elle se sentait défaillir en une extase délicieuse.

Elle aimait l'odeur de l'encens; le cliquetis des encensoirs la charmait, et elle s'hypnotisait de longues heures à regarder l'auréole des saintes.

Le grand jour venu, en voyant avec quelle ferveur sa jeune sauvagesse s'approchait de la sainte table, le bon P. Berthomieu ne put retenir une larme de joie, qui brilla un instant sur sa barbe grise et roula dans le saint ciboire.

. . . . . .

***

... Non loin du village royal et de la rive du Niger, dans la profondeur des taillis, à l'ombre des grands arbres, dont les rameaux plient sous le poids des grotesques amulettes, le *bois sacré*

cache de mystérieuses retraites que le soleil ne visite jamais. C'est le temple du fétichisme. Malheur au voyageur qui s'y égare! Invisible et tenace, la colère des féticheurs pèse sur lui durant tout son séjour dans la tribu.

C'est là que les prêtres et les ministres du roi Ahmadou vont célébrer la Pâque fétichiste. Ils ont empoisonné Siméri et poignardé tous ceux de ses sujets qui n'ont point voulu renoncer à la foi catholique.

Le R. P. Berthomieu est mort au milieu des décombres de sa mission incendiée. Seule de ses catéchumènes, Marie-Anne a été épargnée par ordre du nouveau roi, son oncle. Voici pourquoi :

Ahmadou est vieux, bien vieux; toute sa maigre carcasse tremble sous le burnous royal et, le soir, quand il entre en sa case, il sent le souffle de la mort passer sur sa tête laineuse et chenue. D'après les lois de la tribu, la couronne ne peut revenir à son fils Samodou que s'il épouse Bdellata. Il sait cela, et aussi que, s'il la fait mourir, le royaume appartient à la dynatie des Alphia.

Il s'est fait fort devant le conseil des anciens d'obtenir l'abjuration de la princesse et son mariage avec Samodou.

Ce soir même, jour de la *Tabaski*, elle renoncera publiquement à la religion des *toubabs*. En signe de son retour au culte des ancêtres, dès que le croissant de la lune paraîtra sur les collines djalonkaises, elle plongera le couteau dans la gorge de la brebis pascale.

La troupe hurlante des noirs et des négresses a déjà envahi toute l'étendue de l'enceinte sacrée. Des milliers de lucioles et d'insectes lumineux secouent, devant cette invasion brutale, leurs ailes de feux et s'envolent, zébrant de leur pâle phosphorescence ces ténébreuses profondeurs. Les féticheurs ont fait un signe et la forêt redevient silencieuse. Tous les membres de la tribu sont là, farouches, immobiles; les uns debout, les autres accroupis, les yeux fixés vers l'horizon du fleuve, attendant le lever de la lune.

De toutes ces poitrines, une immense clameur s'éleva dès que, sur la cime des palmiers, sur le chaume pointu des huttes, l'astre

montra son disque argenté, éclairant de sa pâle lumière la profondeur du bois sacré.

Soudain les féticheurs s'écartèrent, démasquant le manguier bénit, sous lequel Marie-Anne, debout, tremblait et se désespérait; à ses pieds la brebis de la *Tabaski* poussait vers le ciel criblé d'étoiles son bêlement plaintif. Un double cercle de fétiches l'entourait. On avait sorti des retraites broussailleuses tous ceux à qui les féticheurs prêtaient une influence sur les destinées de la tribu. Et, devant ses yeux effrayés, ils étalaient, sous les blancs rayons épandus par la lune, leurs formes effrayantes de pieux grossièrement sculptés, le rictus de leur énorme bouche, leurs yeux semblables aux orbites d'un crâne.

Le grand prêtre tendit à Marie-Anne le couteau du sacrifice et, lui montrant la brebis accroupie :

— « Frappe, Bdellata », lui dit-il, « et que le sang qui s'écoulera de la plaie lave, jusqu'au dernier, les affronts que tu fis aux fétiches! »

La vierge soudanienne prit la lame recourbée des Mandingues et, au moment où la tribu tout entière allait pousser dans la nuit, en signe d'universelle joie, l'invocation suprême des *Esprits*, le front haut, l'œil brillant d'une divine flamme, elle abattit la tête du plus sacré et du plus puissant des fétiches.

En expiation de son crime, elle dut boire, sur le lieu même de son sacrilège, le terrible *mançone*, pendant que les féticheurs chantaient l'hymne de la *Tabaski*. Alors, l'intestin ravagé par le poison mandingue, Marie-Anne ramassa ce qui lui restait de force et jeta dans la forêt redevenue silencieuse ce chant qu'elle tenait du P. Berthomieu :

O filii et filiæ,
Rex cœlestis, Rex gloriæ,
Alleluia! alleluia!

P. Vigné d'Octon.

VILMA [1]

(Suite et fin.)

III

Un matin, au moment où Bernard et Vilma descendaient de cheval, revenant d'une longue promenade aux environs d'une chartreuse située sur les rives de l'Ardèche, Angélique parut devant eux à l'improviste. Elle était encore faible et pâle, mais la santé lui revenait ; elle avait voulu surprendre son mari en se montrant à lui avant qu'il fût préparé à la revoir debout et guérie. Quand il entra dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner, précédant Vilma, il aperçut Angélique assise à table et l'attendant. Elle le regardait souriante. Il ne put retenir un cri d'étonnement, ni se défendre d'une cruelle angoisse qui le saisit au cœur d'une étreinte si poignante qu'il comprit que le rêve dans lequel il venait de vivre était fini, et que la vie recommençait. Depuis quinze jours, il était ivre ; brusquement la vue de sa femme le dégrisa. Ce fut une impression brutale et violente, le saisissement d'une catastrophe soudaine. La réalité produit souvent ces coups imprévus. Un frisson mortel traversa son corps ; il se sentit défaillir, et, s'il parvint à taire à la confiante Angélique sa douloureuse émotion, c'est qu'un effort désespéré l'empêcha de se trahir.

— Tu ne t'attendais pas à me revoir à cette place aujourd'hui ! lui dit-elle d'un accent qui révélait sa tendresse et son bonheur.

— C'est vrai ! je ne te croyais pas encore assez vaillante pour descendre, répondit-il en dominant son trouble ; mais n'est-ce pas une imprudence d'avoir quitté sitôt ta chambre ?

— Autorisation du médecin, reprit-elle, se méprenant à l'émotion de Bernard. Viens m'embrasser !

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 décembre.

Il s'avança vers elle, et, obéissant au doux regard qu'elle fixa sur lui, il s'agenouilla. Elle prit dans ses mains qui tremblaient la tête de son mari. Après avoir plongé ses yeux passionnés dans ces yeux menteurs, condamnés maintenant à feindre, elle posa ses lèvres sur ce front qu'elle croyait vierge des baisers d'autrui. A ce contact, l'émoi de Bernard redoubla, une pâleur maladive se répandit sur ses traits.

— M'en veux-tu de t'avoir donné cette joie sans t'avertir ? demanda Mme d'Argennes à son mari.

— Non ! non ! fit-il, et, pour la mieux tromper, il se pressa contre Angélique, qui le tenait toujours entre ses bras, heureuse d'entendre si près d'elle les battements d'un cœur dont elle ne soupçonnait pas l'infidélité.

— Je reprends possession de toi, mon bien-aimé, lui dit elle doucement. Si tu savais combien j'ai redouté de mourir ! Ce n'est pas la mort qui me faisait peur, mais je pensais à nos chers enfants, à toi-même, et surtout aux souffrances que tu endurerais, si tout à coup tu me perdais.

Ce langage tout pénétré d'une tendresse infinie bouleversa Bernard, le rendit à lui-même, l'arracha pour toujours à ses ivresses malsaines et le remit sous le joug de son ancien et légitime amour. Du même coup la lumière entra dans son âme, éclaira son crime, le lui montra sous son jour véritable, nu, dans son odieuse réalité, inexplicable, dégagé de toute illusion, dépassant de beaucoup, par ses détails et par les circonstances dans lesquelles il avait été commis, les proportions d'une faute ordinaire, accidentelle, sans lendemain. Ce n'était pas l'adultère banal, se résumant en une infidélité plus ou moins excusable, ou même en un manquement grave à des devoirs sacrés ; c'était une aberration monstrueuse, à laquelle la jeunesse de Vilma et son innocence présumée donnaient le caractère d'une honte ineffaçable et d'une irréparable infamie, compromettant le présent et engageant l'avenir dans une éternelle complicité. Et puis, si coupable qu'eût été Vilma, il se considérait comme plus coupable qu'elle, car pour se défendre il possédait des armes dont elle était privée : son amour pour Angélique, la raison, la maturité de l'esprit.

Ces réflexions traversèrent sa pensée rapidement, d'un trait, et l'agitèrent d'un frisson convulsif et douloureux. Un sanglot qu'il fut impuissant à étouffer s'échappa de sa gorge. Terrifié, brisé, la tête perdue, il noya son front brûlant dans les mains de sa femme

et souhaita de mourir à cette place, dans ce refuge encore ouvert et qui se fermerait impitoyablement quand éclaterait la vérité. Cet accès de son désespoir, ce cri de sa peine, Mme d'Argennes ne les comprit pas. Elle y vit l'explosion d'une tendresse cruellement éprouvée et rassurée trop vite. La transition d'une grande douleur à une grande joie, quand elle s'accomplit soudainement, est déchirante autant que la douleur elle-même. Elle enlaça plus étroitement son mari et le supplia de s'apaiser.

Ils étaient encore là, confondus dans une suave étreinte, quand tout à coup, gaie, rieuse, l'œil brillant, les cheveux dénoués par le vent et fredonnant un air de victoire, entra Vilma. Elle portait sur son bras les plis ramassés de sa longue robe et tenait d'une main sa cravache et son chapeau, qu'elle posa sur une chaise, en lançant dans l'air le refrain de sa chanson. Puis, ayant levé les yeux, elle vit Angélique et Bernard qui se séparaient brusquement, un peu honteux de s'être laissé surprendre enlacés. Elle devina que ce cœur, sur lequel elle se croyait désormais toute-puissante, tentait de lui échapper; son visage, miroir fidèle des mobilités de son âme, s'assombrit, elle resta debout, immobile :

— Te voilà aussi bien étonnée, mignonne, dit Mme d'Argennes.

— Étonnée, mais heureuse, répondit Vilma sans rien perdre de son sang-froid. Je n'espérais pas que tu pourrais te lever aujourd'hui. Le docteur prétendait hier que tu ne devais quitter ta chambre que dans trois jours.

— Il a changé d'avis ce matin, répliqua joyeusement Angélique. Quand il m'a vue debout, vaillante, impatiente de respirer le grand air pur en votre compagnie, il m'a dit : « Allez, belle dame, allez reprendre votre place au milieu de votre famille et abréger l'impatience de ceux qui vous aiment. Seulement soyez prudente, rentrez chez vous pendant deux jours encore avant le coucher du soleil. » Oui, c'est ainsi qu'il a parlé; j'ai obéi, et sur-le-champ je suis venue vous attendre ici, mes chers amis, contente, oh! oui, bien contente!

En finissant, elle tendit les mains à Bernard et à Vilma. Attirant celle-ci, qui se laissa faire impassible en essayant de sourire, elle l'embrassa tendrement. Pendant le repas, elle continua à manifester la même gaité, affectueuse et expansive, formant des projets, pressée de reprendre le cours de sa paisible et belle vie, un moment interrompue, de se consacrer de nouveau à son mari, à ses enfants. Puis elle interrogea Bernard et Vilma pour connaître l'em-

ploi de leur temps durant sa maladie. Ils répondirent en lui répétant les mensonges à l'aide desquels matin et soir, depuis quinze jours, ils entretenaient sa confiance; mais ces mensonges, que Vilma débitait froidement, avec l'accent de la vérité, brûlaient maintenant les lèvres de Bernard. « C'est le châtiment qui commence, pensa-t-il. Me voilà condamné à la tromper désormais, la chère créature. C'est elle que j'aime cependant, elle seule! »

A diverses reprises ayant levé les yeux, il rencontra ceux de Vilma qui le regardaient, railleurs et curieux. C'est qu'elle devinait ce qui se passait en lui ; ses remords, ses craintes, tout, jusqu'à la résurrection d'un amour qu'elle avait cru vaincre par la puissance du sien, et qui reprenait lentement, mais sûrement, sa place dans le cœur de Bernard. Il fut effrayé par l'expression de ce visage sur lequel il était accoutumé à lire et qui lui révélait des amertumes passionnées et des révoltes redoutables. Il comprit que, s'il tentait de rompre ses liens, une effroyable lutte s'engagerait entre Vilma et lui.

En sortant de table, Angélique voulut marcher dans le parc. Elle s'attacha au bras de son mari, qui la conduisit avec sollicitude jusqu'à un quiconce de tilleuls, sur lequel les enfants prenaient leurs ébats. De cette place on découvrait la vallée resserrée entre les montagnes dont les cimes brunes se découpaient sur l'horizon bleu et traversée comme d'un ruban d'émeraude par les flots clairs de l'Ardèche, déroulant leurs tremblantes sinuosités entre les rives fleuries. C'était une de ces journées radieuses qui marquent la fin de l'été et annoncent l'automne. Un vent doux et parfumé rafraîchissait l'air. Les blés mûrs couvraient la plaine de vastes carrés d'or, brillant au soleil parmi les prairies grasses, dans la fertile splendeur du paysage. Aux flancs des collines qui s'allongeaient en contours délicats, le long des chaines plus hautes auxquelles elles servaient d'assises, s'étageaient dans une gamme de tons variés et harmonieux les châtaigniers aux ramures épaisses et larges, les mûriers au feuillage sombre, les vignes dont les pampres chargés de fruits traînaient dans la terre brune, les landes calcinées par l'été et que tachait çà et là une silhouette de chèvre suspendue à une touffe d'herbe ou à un buisson isolé.

— Que c'est beau! murmura Mme d'Argennes en s'asseyant dans un fauteuil apporté par l'ordre de Bernard, qu'il est doux de vivre!

Son regard attendri embrassa la campagne radieuse, éclatante de

toutes les ardeurs de cette exquise matinée ; puis il se reposa sur son mari, sur ses enfants, sur Vilma, sur le spectacle de son bonheur groupé dans ce cadre merveilleux, et dont elle reprenait victorieusement possession. Jamais Bernard n'avait mieux compris l'étendue de son amour pour elle que dans ce moment où, l'âme troublée par le remords et l'esprit obsédé par la peur, il la retrouvait confiante et tendre, parée de tous les brûlants et doux souvenirs du passé. Sa rêverie fut troublée tout à coup ; Vilma s'était approchée de lui et murmurait ces mots à son oreille :

— Prenez garde ! tâchez d'être maître de vous, où vous allez vous trahir.

Cet avertissement lui rendit une apparente énergie, mais non le repos. Il essaya de sourire ; il prit ses enfants entre ses bras, il les mit l'un après l'autre sur les genoux de leur mère ; mais l'angoisse resta dans son cœur que remplissaient les voix de sa conscience. Peu à peu son inquiétude s'accrut, et son émotion devint si violente que les jeux auxquels il se livrait pour tromper Angélique lui firent horreur. Il allégua la nécessité de se rendre à Vallon pour une affaire urgente qui exigeait sa présence immédiate. Il prit congé de sa femme, à laquelle il ordonna le repos et qu'il eut le courage de recommander aux soins de Vilma ; puis il s'éloigna, pressé d'être seul, afin d'interroger sa pensée anxieuse.

Mais, au lieu de prendre la route du bourg, il gravit, derrière le château, la colline dont les hautes futaies du parc couvrent le versant méridional, celui qui domine l'Ardèche, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au point le plus élevé du mont, d'où ses yeux découvraient le versant septentrional, sauvage et désolé autant que l'autre est riant et fertile. En cet endroit, qu'on appelle dans le pays « le Désert brûlé, » la végétation s'arrête brusquement à cinquante mètres d'un large trou qui fut autrefois la bouche d'un volcan. Une des parois de cette bouche, en s'écroulant, a mis à nu des amas de scories gigantesques et accumulé dans une convulsion suprême de la croûte terrestre les flots de lave refroidis sur les débris des basaltes pulvérisés. Vu d'en haut, ce cratère détruit, avec ses monceaux de cendres pétrifiées, ses aspérités rocheuses, ses formidables entassements de pierres striées et calcinées, offre l'image d'un chaos horrible. C'est un abime d'une vertigineuse profondeur, dans lequel toute chute serait mortelle. Contemplé d'en bas, de la place où se trouve, à l'entrée des gorges, un misérable hameau, on dirait les fortifications de quelque ville fabuleuse entrevue dans un

rêve cyclopéen. Les coulées basaltiques se dressent brunes et lisse comme des murailles imprenables en s'étageant ainsi que des escaliers inaccessibles. A leur surface s'ouvrent çà et là des grottes obscures, inexplorées, qu'on peut comparer aux meurtrières d'un bastion. Des rochers s'élèvent de toutes parts, les uns effilés comme des aiguilles, les autres massifs comme des tours, et font penser à des balistes et à des catapultes posées là pour aider à des opérations de géants. Ces lieux sont dignes de servir de temple à la mort. La désolation qui s'attache aux choses maudites les enveloppe. Ils sont faits pour inspirer l'effroi, et il semble que les imaginations malades seules peuvent s'y plaire.

Est-ce pour cela que Bernard d'Argennes y fut attiré ? est-ce parce qu'en ce désert où nul n'aurait la pensée d'aller le chercher, sa méditation ne serait pas troublée ? Peut-être pour ces deux motifs. Il s'assit contre un rocher, au bord du gouffre, moins sombre que son âme, et essaya de voir clair en lui-même. Qu'allait-il faire ? Comment mettrait-il un terme à l'odieuse aventure dans laquelle il s'était follement jeté, n'ayant pas même l'excuse de l'amour ? car il n'aimait pas Vilma. Il avait succombé sous l'implacable volonté invinciblement attachée à le perdre. Maintenant que l'ardeur de son sang s'apaisait, il voyait bien que son cœur n'était pas le complice de sa faute. Il lui avait suffi de retrouver Angélique et de la revoir debout, toujours belle, pour se convaincre qu'il n'aimait qu'elle, que seule elle régnait sur lui souverainement, qu'il n'éprouvait pour Vilma aucun sentiment semblable à l'amour. Non-seulement il n'aimait pas Vilma, mais, depuis quelques heures, elle lui faisait peur. Après avoir expérimenté la puissance de sa séduction, il redoutait l'éclat de sa vengeance. Plus il se demandait par quels moyens il couperait court à cette liaison à peine vieille de quelques jours, et dont il se trouvait tout à coup horriblement las, et plus il acquérait la certitude qu'il n'obtiendrait pas de Vilma qu'elle se prêtât à une rupture, qu'elle ne se résignerait pas à le perdre, qu'elle était capable, dans un accès de désespoir ou de colère, d'accomplir un acte de violente folie, pour se venger ou pour s'imposer. « Il faut en finir, pensa-t-il, mais comment ? Cette liaison fatale, fruit de l'illusion, du caprice et du mensonge, n'est pas une liaison semblable à celle qu'à tout instant dans le monde on voit naître et mourir sans bruit, elle porte en soi un caractère tragique. Je n'aime pas Vilma, mais elle se croit aimée, mais elle m'aime ; je suis pour elle le premier, l'unique et le dernier amour.

Pour remporter sur moi la victoire, elle a mis en jeu toutes les ressources de sa nature souple, toutes les séductions de son âme. Pour défendre ce qu'elle considère comme son bonheur, elle ne reculera devant aucune extravagance. Elle est sans scrupule et sans peur, esclave de sa passion, prête à tout, même à se perdre pour me retenir et me garder. »

Toutes ses réflexions ne conduisirent Bernard qu'à cette constatation douloureuse, sans lui suggérer aucun moyen qui pût éloigner les périls suspendus sur sa tête. Il n'était que trop clair que, s'il tentait de briser son joug et de faire entendre à Vilma d'autres accents que ceux de la passion, il déchaînerait dans cette âme toute neuve de hautaines et intraitables fureurs. Il se rappelait l'expression farouche que, quelques instants avant, un simple soupçon avait mis dans les yeux de cette ardente fille initiée par lui aux mystères et aux joies de l'amour, dans une heure à jamais criminelle et maudite. Il ne pouvait donc lui demander d'oublier cette heure et de le rendre libre, car elle aurait le droit de se révolter et de lui répondre :

— Vous êtes éternellement lié à moi ; seul, vous n'avez pas le droit de me mépriser ; par vous, j'ai perdu le pouvoir d'être une épouse pure et une mère honorée. Il y a un crime entre nous. Sincère ou non, l'amour qui nous a rapprochés rive à jamais votre vie à la mienne. Vous m'appartenez comme je vous appartiens, et je ne reconnais qu'à la mort la puissance de nous séparer.

Il crut entendre la voix même de Vilma lui tenir ce langage. Il ressentit une indicible épouvante : une angoisse déchirante gonfla sa poitrine. A travers les larmes qui jetèrent tout à coup sur ses yeux un voile humide, il regarda l'abîme ouvert sous ses pieds, et, pour la première fois, la pensée de la mort s'offrit saisissante et dominatrice à son imagination troublée par la fièvre.

— J'ai brisé de mes propres mains mon bonheur et celui d'Angélique, murmura t-il. J'ai livré ma vie à une perpétuelle infamie, et mon âme à des remords sans fin. Ne vaudrait-il pas mieux mourir ? Que d'autres te redoutent, ô mort ! moi, je t'appelle ! N'es-tu pas la délivrance ? n'es-tu pas le repos ?

Son front se courba sous le poids d'un immense accablement. Il plongea dans ses cheveux ses doigts crispés, et comme un sanglot l'étouffait, il poussa un cri et s'abandonna à la douleur qu'excitait en lui l'image de sa femme trahie, de Vilma déshonorée, de la dignité et du repos de sa vie détruits à jamais ; mais une main se posa sur

son épaule. Il releva la tête et regarda : Vilma se tenait silencieuse devant lui.

— Je pleure sur vous et sur moi, lui dit-il, répondant à son interrogation muette.

— C'est pour pleurer que vous êtes venu ici, en annonçant à votre femme, qui vous a cru, et à moi-même, que vous n'avez pu tromper, que vous alliez à Vallon ? A propos de quoi ces larmes ?

— Ne pensez-vous pas que notre situation est misérable ?

— En quoi l'est-elle aujourd'hui plus qu'hier ? Hier, vous ne pleuriez pas.

— Hier, je pouvais encore me faire illusion, je ne le peux plus aujourd'hui : j'ai commis un crime.

— Un crime ! contre qui ?

— Contre Angélique indignement trahie.

— Est-ce une raison pour en commettre maintenant un contre moi, en cessant de m'aimer, en songeant à m'abandonner après m'avoir promis de m'aimer toujours ?

— Vous savez bien à l'aide de quels moyens et de quelle séduction vous m'avez arraché cette promesse.

— Qu'importent les moyens, puisque vous l'avez faite ?

— J'étais fou ! objecta Bernard.

— Moi, je possédais toute ma raison, répliqua froidement Vilma. J'ai pris acte de vos paroles ; elles se sont gravées dans ma mémoire ; elle constituent entre nous un contrat sacré que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons rompre.

Comme il gardait le silence, elle s'assit auprès de lui sur les roches tièdes encore de la chaleur du jour ; puis elle reprit :

— S'il vous a suffi de revoir votre femme bien portante pour vous troubler à ce point, je peux craindre que votre amour pour moi ne soit bien fragile, et par conséquent menacé dans sa durée, que vous soyez déjà lassé de ma tendresse et que vous songiez à vous séparer de moi: Eh bien ! je vous supplie de ne pas vous engager dans cette voie. Vous n'y trouveriez que des catastrophes, car je ne veux pas vous perdre, et pour vous conserver, tous les moyens me seraient bons, tous, entendez-le.

Il leva les yeux sur elle et la vit horriblement pâle, mais portant sur ses traits, dont l'émotion transfigurait sa beauté, une expression d'indomptable énergie.

— Des menaces ! fit-il à demi voix, se parlant à lui-même.

— Eh bien ! oui, s'écria-t-elle, oui, des menaces : je me défends !

Ah! revenez à vous, Bernard, ajouta-t-elle d'un accent plus doux. Que vous ayez commis ce que vous appelez un crime, dans une minute d'affolement, ou, comme moi, sous l'empire d'un invincible amour, vous avez été mon complice, et il vous est interdit maintenant de m'écarter de vous. Quand avec un enthousiasme que vous avez partagé je vous ai sacrifié toute ma vie, je savais bien que vous n'étiez pas libre de me consacrer toute la vôtre, et pas plus aujourd'hui que demain je ne vous en demande et ne vous en demanderai que ce que vous pourrez m'en donner; mais si j'ai pu me résigner à vous partager avec une autre, je ne me résignerai jamais à vous perdre, maintenant que je me suis livrée. Vous tenez notre bonheur dans vos mains : il dépend de vous que je sois une maîtresse dévouée, paisible et docile; mais n'espérez pas me fuir. Je vous aime, et ce n'est pas pour être abandonnée que, victime de mon amour, je me suis exposée à la flétrissure du monde.

En prononçant ces paroles, et pour atténuer ce qu'elles avaient d'impérieux, elle enlaça de ses bras le cou de Bernard, et dit avec tendresse :

— N'est-ce pas que vous n'avez pas cessé de me chérir et que les sentiments que vous exprimiez hier avec tant d'éloquence sont toujours dans votre cœur? N'est-ce pas que la peur seule met aujourd'hui sur vos lèvres ces accents odieux, si différents de ceux auxquels vous m'avez accoutumée?

— Ce n'est pas la peur seulement, c'est surtout la honte! fit-il en se dégageant de cette étreinte passionnée. Ne comprenez-vous pas le caractère odieux de la trahison dont nous sommes coupables envers Angélique, vous, son amie, sa sœur; moi, son mari!

— Vos regrets sont superflus, puisque cette trahison est irréparable.

— Et puis, l'ignominie de cet adultère dans ma maison!

— Est-ce là ce qui vous trouble? demanda Vilma, accueillant ces scrupules tardifs avec un sourire de mépris. Je ne refuse pas de quitter votre toit, si vous pensez que ma présence y crée un danger pour vous. J'irai vivre dans une retraite cachée que seul vous connaîtrez et où vous viendrez sans remords. Je ne refuse même pas de me marier si vous estimez que nous pourrons mieux dissimuler ainsi notre indissoluble union. Préférez-vous que je me perde publiquement avec éclat?...

— Taisez-vous! interrompit Bernard : vous êtes folle!

— Je suis prête à tout pour vous garder! répliqua Vilma grave-

ment. Mais, quelque décision que vous preniez, ne cessez pas de m'aimer, Bernard : ce serait provoquer un malheur. Tenez, plutôt que de vous perdre, j'aimerais mieux vous voir tomber là et m'y précipiter avec vous pour y trouver la mort à vos côtés !

D'un geste d'une incomparable énergie, sa main désignait le gouffre du « Désert brûlé, » sombre et profond.

— Oui, la mort ! fit machinalement Bernard, sans être surpris de retrouver dans l'esprit de Vilma une pensée semblable à celle qui lui était venue à lui-même quelques instants avant. Autant ce dénouement qu'un autre!

Ils revinrent lentement vers le château, oppressés et silencieux, Bernard toujours en quête d'un moyen de rompre sa chaîne, Vilma maudissant Angélique, dont elle venait de constater l'inébranlable influence sur le cœur de son amant. Quand ils rentrèrent, Mme d'Argennes était remontée dans sa chambre en donnant l'ordre d'avertir son mari, dès son retour, qu'elle désirait lui parler. Il se rendit auprès d'elle.

— C'est elle qui me le prend! pensa Vilma, dont cet incident accrut l'irritation.

Bernard ne reparut qu'à l'heure du diner. Les instants qu'il venait de passer auprès de sa femme avaient calmé sa fièvre et ses angoisses. Son visage s'était rasséréné, miroir fidèle de son cœur, et Vilma devina sans peine que cet apaisement était dû à la douce influence d'Angélique. Elle ne put se contenir : elle entraina Bernard sur la terrasse déserte où s'allongeaient les premières ombres du soir :

— Vous vouliez me faire croire tout à l'heure que le remords seul inspirait les scrupules dont j'ai été la confidente : vous me trompiez. Ce qui vous les a inspirés, c'est l'amour ; oui, l'amour. Vous aimez Angélique et vous entendez m'abandonner pour retourner vers elle !

— Allez-vous me défendre d'aimer ma femme, maintenant?

— Oui, si cela doit vous prendre à moi, répondit-elle.

Il la regarda sans colère, rempli de pitié ; puis mettant dans sa voix toute la tendresse, toute la douceur dont il était capable, il reprit :

— Reconnaissez, Vilma, que la vie que vous voudriez nous faire serait impossible et intolérable. Hier, vous ne prétendiez, disiez-vous, qu'à une part de mon cœur ; aujourd'hui, il suffit que je sois resté deux heures dans la chambre d'Angélique pour surexci-

ter votre jalousie, et vous allez jusqu'à m'interdire de l'aimer! Que serait-ce donc si je vous laissais prendre sur moi l'empire que vous voulez exercer? Vous chercheriez bientôt à me séparer de ma femme, et si je refusais de me montrer docile à vos désirs, vous tourneriez contre elle vos fureurs. Croyez-moi, il faut nous séparer. Partez; retournez dans votre pays. Restons quelques mois sans nous revoir. Vous m'aurez bientôt oublié.

— Vous arrangez ma vie au gré de vos désirs et non des miens, interrompit-elle. Vous décrétez l'oubli! En garderai-je moins l'ineffable trace de vos baisers? En serai-je moins souillée? Allez-vous aussi décréter mon mariage et me conseiller de tromper un honnête homme qui aura confiance en moi et qui m'épousera me croyant pure? Voyez jusqu'où va votre implacable égoïsme! En m'éloignant de votre maison, vous me condamnez à accomplir une infamie, ou à vivre éternellement seule, sans amour et sans bonheur.

Il baissa le front, hors d'état de répondre, car une fois de plus, ce que la situation contenait d'irréparable et de fatal éclatait dans les paroles de Vilma.

— Mais nous sommes maudits alors! s'écria-t-il en gémissant.

— Oui, si vous ne m'aimez pas; non, si vous m'aimez.

Ce fut le dernier mot qu'ils échangèrent ce soir-là, car, brisé par les émotions de cette journée, épouvanté par l'impitoyable exigence de Vilma, il s'enfuit et évita de se retrouver avec elle. Ce qui caractérise surtout les passions humaines, c'est leur mobilité. Cette séduisante et perverse créature qui, la veille encore, après avoir affolé le comte d'Argennes, parlait à ses sens avec une invincible éloquence, lui faisait maintenant horreur. Plus elle redoublait d'efforts pour le retenir, plus elle lui inspirait d'effroi. Les jours suivants ramenèrent les mêmes troubles et les mêmes orages. Sous les yeux d'Angélique, qui ne comprenait pas, qui ne pouvait comprendre, une lutte aux péripéties menaçantes était engagée entre Bernard et Vilma, qui n'avait pas rêvé pour son amour un si lamentable lendemain, et refusait de s'y résigner. Bernard non seulement se dérobait à toute explication, mais encore elle subissait l'âpre douleur de le deviner tendrement épris d'Angélique, plus sensible à la douceur des pures tendresses, à la sécurité du plaisir légitime qu'à la fièvre des baisers illicites et aux emportements de la passion criminelle. Elle s'exaspéra peu à peu: elle ne méritait pas après tout d'être traitée avec cette rigueur.

Pour l'apaiser et éviter une catastrophe, il aurait suffi d'un brin

d'habileté. Un homme accoutumé à ces terribles jeux aurait feint d'aimer cette malheureuse fille. Il ne l'aurait pas irritée par une persistance injurieuse à fuir tout tête-à-tête avec elle. Il aurait sollicité par d'ingénieux prétextes, et sans doute obtenu, une séparation momentanée. Il aurait ainsi atteint le moment où, la brûlante fièvre de Vilma, cessant d'être excitée par la résistance qu'elle rencontrait, serait tombée d'elle-même au contact des puissantes tentations que lui réservait à Paris le prochain hiver. Malheureusement le comte d'Argennes se heurtait à cette violente aventure dénué de toute expérience. La fatalité voulut que, pressé de la dénouer, il n'employât que les procédés les plus propres à l'aggraver. Livré à lui-même, redoutant par dessus tout que sa femme découvrît la vérité, il commit imprudences sur imprudences, croyant qu'il aurait facilement raison de l'amoureuse Vilma. Il ignorait qu'à être complaisamment satisfaites, nos passions s'usent et meurent vite, mais qu'elles se fortifient au contraire jusqu'à devenir invincibles au contact des obstacles qu'on accumule devant elles pour les détruire. Son ignorance fut son excuse comme sa jeunesse avait été son malheur.

Lorsqu'Angélique eut définitivement recouvré la santé et repris le cours de sa vie, Vilma fut en butte à des épreuves plus cruelles encore. Adorée de son mari, Angélique ne cherchait pas à cacher son bonheur. Comme par le passé, chacun pouvait autour d'elle en contempler le spectacle. A toute heure l'amour de Bernard éclatait dans l'accent de sa voix, dans ses regards, dans l'influence qu'elle exerçait sur lui.

— L'ingrat! le lâche! se disait Vilma, sombre témoin de ce bonheur ; il n'aime qu'elle et il m'oublie! Je ne lui inspire même plus la pitié.

Elle se trompait : Bernard avait peur. Honteux lui même, il aurait voulu pouvoir effacer de sa vie ces heures fiévreuses, fécondes en périls et en remords. Il tentait de les oublier ; il cherchait dans la tendresse d'Angélique un refuge contre ses souvenirs. Il veillait afin qu'aucun soupçon ne s'élevât dans cette âme candide, dont le bonheur lui était confié. Mais c'était son désespoir de se sentir impuissant à prodiguer à Vilma les consolations que réclamait sa peine, et surtout d'être contraint de feindre auprès de sa femme, afin de lui cacher sa souffrance, son trouble et ses regrets des joies que sa faute ne lui permettait pas de savourer librement et l'âme en paix. Pendant trois jours cependant, il put se méprendre au si-

lence de Vilma et croire qu'elle se résignait ; mais le soir du troisième, vers onze heures, comme il se dirigeait vers la chambre de sa femme, Vilma parut devant lui :

— Je n'ai pas mérité votre abandon, lui dit-elle à demi-voix et sans colère, je n'ai rien fait qui justifie vos rigueurs, car, si je suis coupable, c'est seulement de vous aimer. Il est vrai que je ne peux pas vivre sans votre tendresse ; je me contenterai de peu, mais ne persistez pas à m'en priver entièrement : vous me rendriez folle, et je serais capable d'accomplir un irréparable malheur.

Ces accents remuèrent Bernard jusqu'aux entrailles ; ils ébranlèrent sa résolution. Ayant regardé Vilma, il la vit toute pâle, les traits altérés, le visage amaigri, les paupières gonflées, les yeux brillants de fièvre. Il n'eut pas la force de continuer le rôle cruel qu'il s'était imposé, et il répondit avec douceur :

— Si je possédais le moyen de vous accorder la tendresse que vous réclamez sans violer des devoirs sacrés, sans nous compromettre irréparablement, vous l'auriez tout entière. Mais que puis-je, Vilma, que puis-je?

— Si vous m'aimiez, répondit-elle avec amertume, vous ne m'adresseriez pas cette question.

— Hélas ! je voudrais avoir le droit de vous répéter que je vous aime !

— Quand vous me le disiez, il y a si peu de jours, vous ne songiez pas à vous demander si vous aviez ce droit.

— J'ai été coupable, alors.

— Eh ! que m'importe ! le véritable amour ne connait pas ces scrupules.

Il resta silencieux, perplexe, faible, devant l'irrésistible charme qui de nouveau l'envahissait, le prenait tout entier. Vilma continua :

— Ne m'abandonnez pas à l'isolement et au désespoir, je vous en conjure. Épargnez-moi, épargnez-vous ; ne me poussez pas à bout.

Il ferma les yeux, vaincu, obsédé par sa tendresse ressuscitée, par une inexorable tentation, peut-être aussi par la pitié. Il avait perdu la force de résister et il se sentait entraîné vers l'abîme. Vilma devina son angoisse ; de nouveau elle lui fit entendre les accents suppliants et passionnés, et acheva sa défaite.

— Ordonnez, murmura-t-il, j'obéirai.

— Consacrez-moi chaque jour quelques instants, non des heures, ajouta-t-elle pour le rassurer ; des minutes. Un cri de votre cœur, une étreinte sincère, voilà tout ce que je demande.

— C'est un rendez-vous que vous voulez ? Où ? quand ?

— Demain, à quatre heures, au Désert brûlé.

— J'y serai, reprit-il en entendant derrière lui un bruit de pas.

Ils se séparèrent :

— Cette fois je l'ai reconquis ! se dit Vilma, qui rentra dans sa chambre, heureuse et transportée.

L'homme est composé de contradictions. C'est son malheur et le signe indélébile de sa faiblesse. Quand Bernard se retrouva seul, il se repentit d'avoir cédé aux supplications de Vilma et consenti à renouer la chaîne brisée.

— Quel misérable je fais ! pensait-il ; me voilà de nouveau dans la honte. Suis-je condamné à y demeurer éternellement ? S'il a suffi qu'elle me parlât pour détruire mes résolutions et rendre inutiles et vains tous mes efforts, que ne fera-t-elle pas de moi dans l'avenir ? Demain, je me retrouverai en sa présence : si je me laisse attendrir, c'en est fait de moi. Eh bien ! je n'irai pas à ce rendez-vous ! Mais, si je n'y vais pas, se dit-il ensuite, n'aurait-elle pas le droit de me reprocher de l'avoir trompée, de m'être joué d'elle ? C'est alors que sa colère, légitimée par mes promesses non tenues, la poussera à quelque parti désespéré. Non ! je ne peux me dérober à son désir. Je ne le peux plus, je ne le dois pas. Pour éviter le malheur dont elle nous menace, je serai docile encore une fois. Mais l'entretien qu'elle a exigé sera le dernier ; aussitôt après, je partirai pour un long voyage. En mon absence elle s'apaisera ; à mon retour, elle sera disposée à écouter la raison, à accomplir ce qu'ordonne la sagesse. Depuis longtemps sa pensée s'arrêtait complaisamment à ce projet de voyage qu'il considérait comme le plus efficace moyen de couper court à une situation odieuse. En prenant la résolution de le réaliser sur-le-champ, il crut accomplir un acte d'honnête homme, et réparer sa faute autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Il n'eut aucune peine à imposer à Angélique la nécessité de son départ, qu'il justifia à l'aide de motifs improvisés, mais plausibles. Il ne fit aucune allusion à la durée probable de son absence qu'il se réservait de prolonger. Il décida qu'il partirait le lendemain dans la soirée pour se rendre à la station voisine, où passait vers le milieu de la nuit un train express se dirigeant sur Paris. Cette décision prise, il fut rassuré. Il se croyait au terme de ses angoisses, et son sommeil, troublé depuis longtemps par le tumulte de ses pensées, fut paisible. Debout le matin, dès l'aube, il donna des ordres en vue de son voyage ; puis il monta à cheval avant d'avoir

vu Vilma, poussa jusqu'à Vallon et, de là, se rendit chez ses fermiers. Il revint ensuite au château, où il ne s'arrêta pas, et à quatre heures il arrivait au Désert brûlé.

La sauvage grandeur de ces lieux s'imposait à tout le paysage qui leur servait de cadre. Quelques nuages d'une blancheur éclatante se détachaient sur l'azur du ciel, perdus dans l'espace, ceints d'une bande de vapeurs légères qu'argentait le soleil à son déclin. L'ombre gravissait lentement le long des collines dont elle voilait la base, en menaçant les sommets auxquels l'astre vermeil imprimait encore d'ardents baisers. Partout où elle se posait, le vent fraichissait, s'annonçant par un doux sifflement qui réveillait les échos au fond des gorges. L'automne naissante jaunissait l'extrémité des feuilles et multipliait à l'infini sur l'émeraude des verdures des taches d'or, symptômes de mort, éclatant dans la lumière, comme la manifestation de la vie. Du hameau que traverse la route, en bas des rochers abrupts qui forment le Désert brûlé, des voix d'enfants montaient claires dans la sonorité de l'air transparent, mêlées à des chants d'oiseaux et à des rumeurs lointaines. Cette fin d'un beau jour était radieuse comme une aurore, et mélancolique comme une pure nuit.

Vilma avait devancé Bernard au rendez-vous. De loin, il vit sa fine silhouette se découpant sur l'horizon. Elle était debout, appuyée contre un rocher au bord du gouffre béant, vers lequel ses paupières s'abaissaient dans une immobile contemplation. Vêtue suivant sa coutume d'une robe noire qui dessinait les formes délicates de son corps et laissait à nu le haut de la poitrine, elle tenait à la main, suspendu à un long ruban, son chapeau de paille brune. La brise caressait la masse lourde et soyeuse de ses cheveux et couvrait son front de tremblantes boucles folles. Bernard fut ému par la touchante expression de sa beauté. Dans ses yeux, on ne voyait plus ni colère, ni haine, on y voyait seulement le trait d'une cuisante douleur. Au bruit qu'il fit en arrivant près d'elle, elle s'arracha brusquement à sa contemplation ; elle leva vers lui son visage défait, et, sans quitter sa place, elle lui dit : — Est-il vrai que vous avez résolu de partir ?

Bernard ne s'attendait pas à cette question. Il comptait annoncer lui-même à Vilma la nouvelle de son départ après l'avoir préparée à en recevoir le coup ; mais, puisqu'elle connaissait cette nouvelle, il ne pouvait plus user de ménagements ni conserver un ton calme à ce suprême entretien. Il ne prit pas le loisir de réflé-

chir. La présence d'esprit indispensable pour dénouer sans éclat une situation aussi périlleuse lui fit défaut. Ce qu'il comprit, c'est que, s'il manquait de fermeté, s'il se laissait attendrir, s'il cachait encore la vérité, il était perdu, entraîné de nouveau dans le crime, et cette crainte le rendit cruel. — C'est vrai ! répondit-il, je pars.

Elle ne se récria pas ; son regard chargé de larmes se fixa sur Bernard, puis de nouveau descendit vers l'abîme dont le soleil n'éclairait plus les profondeurs, image de son cœur que la destruction d'un dernier espoir venait d'envelopper de ténèbres. Bernard suivit ce regard éperdu. Il se souvint que quelques jours avant, à cette même place, Vilma avait évoqué comme lui la pensée de la mort. En ce moment, il suffisait qu'elle fît un pas pour se livrer au gouffre. Il eut peur, et, s'avançant vers elle, il lui prit la main en prononçant son nom. Elle se dégagea doucement de son étreinte et dit :

— Si vous partez, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Vous vous trompez, Vilma, répondit-il, pris d'une poignante anxiété, partagé entre la crainte de pousser Vilma à un acte de désespoir et la crainte de s'engager.

— Si vous m'aimez, emmenez-moi, reprit-elle.

— Vous savez bien que c'est impossible !

— Impossible ! pourquoi ? Redoutez-vous le scandale de notre fuite ? Alors autorisez-moi à vous rejoindre à Paris. — Il secoua la tête tandis qu'elle continuait : — Croyez-vous que ce matin, lorsque que j'ai appris que vous quittiez Argennes, je n'aie pas deviné la vérité ? Vous voulez me fuir ! Qu'ai-je donc fait, moi qui vous chéris, pour que vous me haïssiez ?

— Je ne vous hais pas, Vilma, s'écria-t-il ému par les accents de cette douleur sincère. Ah ! Dieu m'est témoin que j'aurais voulu vous haïr, être toujours fort devant vous et n'avoir pas à me reprocher aujourd'hui les heures de faiblesse et de folie dont le souvenir vous fournit des armes si puissantes. Dieu m'est témoin que, si ma vie était libre, je vous la consacrerais tout entière ! Mais, vous le voyez, je ne peux rien, à moins d'être criminel et de vous envelopper dans l'opprobre qui m'écrase.

Sans entendre ces arguments invoqués en vain pour la toucher et la convaincre, elle posa sa tête malade sur la poitrine de Bernard, se fit un collier de ses bras et laissa tomber de sa bouche pâle des prières désolées que dictait sa passion. — Vois comme je suis malheureuse. N'auras-tu pas pitié de moi ? Ta femme ne t'aimait pas encore, ne te connaissait même pas, que moi je t'aimais. Que de

fois j'ai voulu chasser de mon cœur ton image! Je n'ai pu, et c'est un espoir que je n'étais pas maîtresse de dominer qui m'a ramenée près de toi. Tu sais combien j'ai souffert, je te l'ai dit, je ne t'ai rien caché! Puis un jour, tes bras se sont ouverts, ton cœur rebelle s'est fondu, tu m'as fait connaître les extases de l'amour dans la douceur de tes baisers. Et c'est après m'avoir entraînée dans ce paradis que tu veux tout à coup me rejeter sur la terre. Mais tu me tues, je te jures que tu me tues.

— Vilma ! revenez à vous, je vous en conjure ! murmura Bernard éperdu.

Elle se pressa plus étroitement contre lui : — Si tu ne dois plus m'aimer, laisse-moi mourir là! murmura-t-elle. Il serait cependant bien doux de vivre aimée, heureuse. Je ne te demande rien que tu ne puisses faire. Je ne serai pas exigeante! Je me contenterai des miettes de ta table, comme un petit oiseau. De temps en temps un rendez-vous où tu ne feras pas couler mes larmes et où tu me rendras mes baisers, à cela se borne mon désir. J'attendrai que l'amour de mon cœur t'ait captivé tout entier. Et puis Angélique ne sera pas toujours entre nous. Ah! cette Angélique, que de mal elle m'a fait! C'est elle qui a perdu ma vie en me volant ton âme; car tu m'aurais aimée quand j'ai eu seize ans; aimée et épousée, et tu serais mien, à moi seule, librement, au grand jour ! Comment t'a-t-elle pris ? Pourquoi me la préfères-tu ? Je suis plus belle cependant, et je t'aime comme elle ne t'aimera jamais. Ah! que de fois j'ai conçu le dessein de la tuer! Ici même un jour j'ai été tentée de la pousser dans ce trou profond! C'est à cause de toi que je ne l'ai pas fait. Ta tendresse seule l'a protégée.

A ce trait qui lui révélait l'intensité de la passion de Vilma, le comte d'Argennes ne put se défendre d'un mouvement d'horreur et de pitié ; dans ce mouvement il la repoussa loin de lui. Elle passa fiévreusement ses deux mains sur son visage; sa physionomie se transforma, exprima une colère farouche : — Ainsi tu ne m'aimes plus? s'écria-t-elle.

— Je ne vous ai jamais aimée, je ne veux pas vous aimer, répondit Bernard. Voyez où vous m'entraîneriez, voilà que l'amour vous inspire le crime.

— J'ai voulu te convaincre, et tu me reproches d'avoir été sincère, fit-elle d'un accent qui révélait la démence. Eh bien ! le crime, c'est ta conscience seule qui en portera le fardeau, Bernard. D'une tendre parole tu pouvais me sauver. Ton implacable

rigueur ouvre ma tombe. Je te lègue le remords de m'avoir tuée!

En proférant ces paroles, elle franchit d'un pas l'arête rocheuse au-delà de laquelle s'ouvrait l'abîme. Bernard, affolé comme elle, l'appela d'un accent désespéré et s'élança pour la retenir. Sur une étendue de quelques pas, et avant de se couper brusquement sur le vide qu'il surplombe, le rocher forme une déclivité rapide. Bernard s'engagea sur cette pente et parvint, grâce à sa vigueur, à saisir Vilma, qu'il crut sauvée. Mais elle se retourna brusquement, jeta ses bras autour de son cou dans un transport qui n'avait rien d'humain, et, malgré l'effort suprême qu'il fit pour se rejeter en arrière, elle l'entraina dans sa chute, en clouant sur ses lèvres le dernier cri de son fatal amour: — Meurs avec moi ! Angélique ne t'aura pas ! Bernard, je t'aime !

Précipités dans le gouffre, les malheureux roulèrent enlacés à vingt mètres au-dessous, à l'extrémité d'un terrain en friche qui formait saillie sur une des pointes du rocher, entre deux coulées de basalte ; mais la brutalité du choc les sépara. Tandis que Bernard restait à cette place, inanimé, le corps de Vilma rebondit, et de nouveau lancé dans le vide, alla tomber tout au fond sur la route, où il s'écrasa. Des paysans, témoins de cette tragique catastrophe dont l'origine leur était inconnue, relevèrent l'infortunée créature, morte, les membres brisés, et coururent ensuite au secours du comte d'Argennes. Sa chute n'avait pas été mortelle. Le médecin, appelé en toute hâte, déclara qu'il le sauverait. Il en donna lui-même l'assurance à la comtesse en ramenant au château son mari, auprès duquel il s'installa.

Dans le désastre tragique de cette soirée, alors qu'Angélique s'attachait à rappeler Bernard à la vie et s'efforçait de dominer le déchirement que lui causait la mort de Vilma sans oser s'interroger encore sur les causes de ce malheur, la femme de chambre de celle-ci vint tout en larmes lui remettre une lettre trouvée dans les vêtements de sa jeune maitresse au moment de l'accident. Cette lettre ne contenait que quelques lignes, les voici : Angélique, j'aime Bernard depuis longtemps. J'ai perdu la force de vivre sans son amour, qu'il me refuse. Je suis jalouse de sa tendresse pour toi, et je ne peux me résoudre à te laisser jouir du suprême bien que tu m'as ravi. J'ai donc résolu de mourir s'il résiste au dernier effort que je tente pour conquérir son cœur et de l'entraîner dans ma mort. Pardonne-moi le mal que je vais te faire. — VILMA. »

Ernest DAUDET.

LE CAPTIF DE PÉKIN[1]

(Suite et fin.)

CHAPITRE XXII

LE PEÏ HO

Aussi étrange que cela puisse paraître, la chaleur du soleil, à cette heure d'épreuves, ne m'affecta pas, et plus tard je n'en ressentis aucun effet.

Ma tête était peut-être suffisamment protégée par le chapeau de mandarin, de forme ronde, en paille fine que je portais, et peut-être aussi ma grande excitation neutralisait-elle la force des rayons solaires?

Pendant que nous galopions ainsi, demandant à nos chevaux toujours un nouvel effort, et gardant entre nous le poney sur lequel Norris était lié, une crainte me vint :

— A cette allure dis-je à mon compagnon, nous fatiguons nos montures, et si l'un de nos ponies venait à manquer, nous serions fort embarrassés.

Chin-Chin-Wa répondit tranquillement :

— Il est toujours temps du faire face au danger quand il est là.

Cette réponse laconique ne m'invita pas à continuer la conver

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 9 décembre.

sation. D'ailleurs, la vitesse de notre course ne nous permettait guère d'échanger nos impressions, en admettant même que notre liberté d'esprit nous y conviât. Mais toute notre intelligence était tendue vers un but unique : arriver à temps.

Je ne me souviens plus combien de temps nous restâmes sur la route ; mais bientôt je vis devant moi se dresser les maisons bizarres d'un grand village, dont quelques instants après nous traversions les rues, sans prêter la moindre attention à la foule qui s'amassait derrière nous.

Le village dépassé, nous arrivâmes devant une vaste place d'où l'on pouvait déjà distinguer à quelque distance des voiles et des mâts : c'était le Peï-ho.

Enfin sur le bord de la rivière dans le village de Tungschow, nous mîmes pied à terre.

Chin-Chin Wa me pria de desserrer les liens de Norris pendant qu'il cherchait un bateau.

J'avais à peine terminé ma besogne, que l'exilé reparut en m'annonçant qu'il avait réussi.

C'était heureux, en vérité, de pouvoir continuer notre voyage sans perdre notre temps en arrêts inutiles, parce que selon nos prévisions nous devions être suivis de près par Shan-Nim-Yuen. Bien que je portasse deux revolvers, que Chin-Chin-Wa eût toujours sur lui le couteau que j'avais remarqué, j'avais assez appris à connaître la Chine et les Chinois, pour savoir que c'était peu de chose pour tenter une résistance sérieuse.

Jusqu'ici je n'avais pas eu à me servir de mes armes, et je m'en félicitais, parce qu'il n'en fallait pas plus d'une goutte de sang pour sceller notre destin.

Une demi-heure après, installés dans un bateau confortable, nous filions sur Tientsin.

Nous avançions rapidement. Chin-Chin-Wa s'était assuré d'un triple équipage dont une partie courait sur les bords de la rivière en tirant un câble attaché au mât de notre embarcation.

Nous dûmes abandonner nos mules et une partie de nos bagages, car le temps nous manquait pour nous en occuper.

Le bateau sur lequel nous voyagions était un house-boat, ainsi que l'appellent les Anglais en Chine, parce qu'il porte une maison de bois, formant cabine, où les voyageurs peuvent se reposer.

L'exilé et moi nous restions silencieux ; l'impatience nous tenait tous les deux dans ses griffes de fer.

Lentement, la nuit tomba... Notre allure se ralentit... Nos ba teliers chinois continuèrent leur course sur le chemin de halage car nous ne devions pas nous arrêter.

L'obscurité amena avec elle le silence et la quiétude, et bientô vaincu par la fatigue je m'endormis. Quand je m'éveillai, la trem blotante lumière d'une lampe éclairait faiblement la cabine où je me trouvais et j'aperçus Norris qui gisait à côté de moi. Lui auss dormait comme j'en pus juger par sa respiration régulière. Je l'examinai avec intérêt. Sur sa tête à moitié rasée, je découvris de points noirs près du front, points qui formaient une couronne e qui étaient tous de même dimension.

Mon regard quitta l'Anglais pour chercher à découvrir, dans la nuit, le lieu où nous passions. A la faible lueur de la lune, je vis la silhouette de Chin-Chin-Wa assis à la proue, qui regardait devan lui. A n'en pas douter il cherchait sans doute de son œil perçan à sonder le paysage.

Je m'approchai de lui, mais je m'aperçus de mon erreur l'exilé à son tour s'était endormi à son poste. J'eus bien garde d l'éveiller.

Mes oreilles étaient charmées par le bruit que faisait notr bateau en fendant les vagues capricieuses et mes yeux suivaien autant que le permettaient les pâles rayons blancs de la lune, le formes indécises des hommes qui entraînaient notre embarcation

La nuit est féconde en spectacles merveilleux dans ces terre inconnues pour ceux qui ont coutume de vivre chez eux. L'ai tranquille vous berce et une paix délicieuse semble planer sur l monde et adoucir les misères des hommes.

Au-dessus de nous resplendissait le ciel constellé d'étoiles, qu cherchaient à éclipser, mais en vain, l'astre de la nuit baigné dan un fleuve d'argent. A nos pieds coulait tranquillement la rivièr dont la teinte grise se fondait dans l'obscurité.

De chaque côté couraient les rives désertes, animées seulemen par nos hommes qui ne s'arrêtaient pas.

Peu à peu mes sens se ressentirent de ces splendeurs d'une nui orientale, et il me sembla que je voyageais dans une terre de rêve

Mais la paix n'est pas le lot de l'humanité et l'esprit humain re cherche le combat comme un aliment nécessaire; aussi ma pensé retourna-t-elle vers les événements qui venaient de se dérouler e j'essayais de pénétrer la raison du retard que mettait Shan-Nin Yuen à nous poursuivre.

Chin-Chin-Wa m'avait longuement raconté sa visite au temple; comment les prêtres l'avaient pris pour un envoyé de Shan-Nim-Yuen. Il avait insisté sur l'abominable état dans lequel il avait trouvé le prisonnier... proie vivante qu'on donnait en pâture à l'oiseau blanc... Comment enfin il avait délivré Norris talonné par la crainte du retour du mandarin.

Je revoyais par la pensée les dangers courus par l'exilé et l'énergie qu'il avait dépensée pour notre cause.

Pendant que mon imagination vagabonde évoquait les scènes les plus animées de nos multiples aventures. Chin-Chin-Wa s'éveillait.

— Avez-vous dormi? me demanda-t-il... Je suis une piètre sentinelle, comme vous voyez je n'ai pu résister au sommeil... Mais qu'importe, la nuit nous a aidés dans notre fuite et nous allons atteindre Tientsin.

— Et alors, serons-nous pour cela en sûreté? Pour moi, il n'y aura de tranquillité que lorsque je serai en mer.

— Vous avez raison. J'estime comme vous que le même danger nous menace aussi bien à Tientsin qu'à Tungshow... Si le mandarin n'est pas resté inactif, il peut sur terre nous jouer quelque mauvais tour.

« Tout dépend de l'heure à laquelle il a quitté Pékin.

« Si nous atteignons Tientsin sans encombre, j'augmenterai la paye de nos gens pour qu'ils nous conduisent avec la même rapidité jusqu'à la côte.

« Là, nous trouverons bien un navire anglais en partance pour l'Europe. Nous pouvons même risquer une course en mer dans cette coquille de noix.

— Mais, interrogeai-je, n'y a-t-il pas à Tientsin assez de mes compatriotes pour être protégés.

— D'aucune façon. Vous avez vu la ville et vous avez pu remarquer son exiguité. Comme il est difficile d'estimer les forces de nos adversaires, ce serait s'exposer à un conflit dangereux dont nous paierions tous les frais... La colère de Shan-Nim-Yuen doit être terrible, et il n'est pas homme à reculer devant les moyens pour se venger... Loin de le redouter, je soupire après une rencontre pour en finir une bonne fois avec lui... Ah ! s'il ne s'agissait pas de Norris et de vous!... Mais, continua-t-il d'un ton plus léger, bien que nos existences soient précieuses, il n'en faut pas risquer d'autres pour les sauver; c'est pourquoi il ne faut compter que sur

nos propres forces. De plus il ne faut pas vous imaginer que les Européens puissent sans danger contrecarrer les projets des Célestes... Tout blanc qui vit dans la Chine du nord est à chaque heure, menacé dans sa vie et dans ses biens. Vous savez bien que votre légation à Pékin est plutôt une représentation de pure forme, qu'une véritable puissance... Que peut faire une poignée d'hommes, même résolus, contre une nation unie dans la haine de l'Européen ?

— Alors, vous êtes d'avis de ne pas mettre pied à terre à Tientsin, et de gagner la côte en bateau ?

— Si c'est réalisable, comme c'est le parti le plus sage, nous le tenterons.

— Et quand arriverons-nous devant Tientsin? demandai-je.

— Demain, dans la nuit, peut-être même avant la nuit...

Notre conversation se poursuivait sur le même sujet... nous passions en revue, tous les moyens d'échapper à nos ennemis... puis nous gardâmes un instant le silence dans le grand calme qui nous entourait. Tout à coup, j'entendis comme le son d'une voix qui partait de la cabine.

— Silence ! c'est Norris qui parle enfin.

Je m'approchai du ressuscité; Chin-Chin-Wa me suivit à la pâle lumière de la petite lampe; nous constatâmes que Norris était éveillé... qu'il paraissait même conscient de ce qui se passait autour de lui.

J'examinais avec tristesse ce malheureux que la cruauté des Célestes avait réduit à ce pitoyable état, et qui paraissait ne plus tenir à la vie que par un prodige d'énergie.

Chin-Chin-Wa lui donna à boire quelques gouttes de samshu, qui parurent rappeler ses forces... Il nous demanda d'une voix blanche qui tenait du murmure, si nous voulions lui donner des aliments.

L'exilé, qu'on ne prenait jamais au dépourvu, avait préparé un léger bouillon que le malheureux absorba doucement. Cette nourriture au lieu de le réconforter, parut l'anéantir... il retomba sur sa couchette.

Chin-Chin-Wa me dit :

— Laissez-le... Venez... il est trop faible pour parler, nous reviendrons...

Nous sortimes de la cabine pour respirer un peu l'air frais de la nuit.

Le jour vint, embrasant les petites vagues de la rivière. Aucun incident ne venait interrompre notre voyage, bien que nous nous attendissions à chaque instant, à voir apparaitre le mandarin et ses hommes. Sur la rive, à midi, nous donnâmes encore quelque nourriture à Norris, et lorsqu'il eut fini, je m'assis près de lui.

— Norris, lui dis-je, m'adressant à lui pour la première fois, vous êtes sauvé, maintenant.

Il resta d'abord silencieux, puis me répondit de sa voix faible et étrange :

— Comment savez-vous mon nom ?

— C'est une hirondelle qui me l'a fait connaitre... il y a des mois et des mois... Je n'avais pas terminé, que le malheureux eut une forte crise de larmes; je ne savais pas si c'était le résultat de sa grande faiblesse, ou si cette sensibilité était provoquée par l'idée de l'oiseau providentiel qui était venu jusqu'à moi pour le sauver.

Ses sanglots m'émurent et je dus attendre qu'il fût calmé pour continuer.

Nous étions enfin en vue de Tientsin.

Comme nous ne pouvions plus voyager qu'à la rame à cause de la profondeur de la rivière et de sa largeur maximum qu'elle atteignait en passant devant la ville, nous payâmes quelques-uns de nos hommes la somme convenue, ceux qui tiraient le bateau et dont les services étaient devenus inutiles.

Chin-Chin-Wa paraissait discuter âprement avec nos rameurs, qui n'avançaient plus qu'avec une extrême lenteur. Tout à coup l'exilé s'adressant à moi me dit amèrement :

— Ils refusent d'aller plus loin.

— Comment... ils refusent? Et pourquoi ?

— Parce qu'ils entrevoient la possibilité de nous exploiter... et qu'ils espèrent que nous en passerons par leurs exigences.

— Donnez-leur ce qu'ils demandent ! m'écriai-je.

— Vous avez tort, me répondit-il avec une singulière tranquillité, il ne faut pas céder sans une promesse formelle, et je n'ai pu l'obtenir d'eux malgré des offres séduisantes.

J'étais surpris de ce contretemps que je ne m'expliquais pas très bien.

Chin-Chin-Wa s'en aperçut et ajouta :

— La raison de leur attitude est bien simple : je leur ai promis la forte somme s'ils voulaient nous conduire à l'embouchure de la

rivière... ils ont accepté parce que ça ne leur coûtait qu'un petit effort et qu'une fois la ville franchie, ils pourraient nous imposer des conditions nouvelles.

— Mais qu'importe!

— Il importe au contraire beaucoup, si leurs prétentions sont exorbitantes et que nous ne puissions y souscrire, ils nous tiendront en leur pouvoir et feront de nous tout ce que bon leur semblera.

— Alors qu'allons-nous décider?

— J'y pense... C'est le moment, si vous n'y répugnez pas, de m'adresser à Bonsel. Norris et vous resterez ici jusqu'à ce que j'aie pu vous procurer une embarcation qui vous conduira à la mer.

— La seconde partie de votre plan me sourit assez... mais pourquoi avoir recours à Bonsel qui nous est à tous les deux suspect?

— Parce que sa demeure est la dernière que visitera Shan-Nim-Yuen qui ne voudra pas s'exposer à dénouer chez son ami une affaire comme la nôtre, quelle que soit la nature de leurs relations.

Chin-Chin-Wa pouvait avoir raison, cependant l'idée d'aller trouver Bonsel ne me souriait que médiocrement.

J'insistai pour que notre séparation ne fût pas immédiate; mais l'exilé me répondit qu'il ne fallait pas s'arrêter à des puérilités, et que notre sécurité exigeait qu'on se hâtât. Nous avions d'ailleurs la perspective de quitter Tientsin avant l'aurore. Que Bonsel n'eut pas trempé dans l'enlèvement de Norris, c'était bien possible, mais enfin rien ne le prouvait... J'étais perplexe, et comme je faisais part à mon ami de mon état d'esprit, il ajouta :

— Je serai avec vous quand vous irez trouver Bonsel... nous verrons bien son attitude... Ayez confiance en moi.

La nuit nous surprit alors que nous naviguions dans la plus large partie de la rivière. D'où nous étions nous pouvions apercevoir les soldats chinois sur la rive, qui se livraient à de curieux exercices de souplesse. D'autres surveillaient des forçats employés à des travaux de voirie. Le spectacle était des plus animés, les bateaux et les jonques sillonnaient la coulée d'eau grise, l'air vibrait de cris et de chants, nous atteignimes le pont qui s'ouvrit devant nous.

Chin-Chin-Wa donna l'ordre aux rameurs de joindre là pour procéder au débarquement, mais les bateliers jaunes refusèrent d'obéir sous le prétexte qu'on leur avait promis une récompense supérieure si l'on dépassait Tientsin.

L'exilé se tourna vers moi :

— Vos revolvers ? me demanda-t-il.

Je lui tendis mes armes.

Il en prit un dans chaque main et coucha un des mutins en joue, mais la menace, non plus que le geste, ne produisit le moindre effet.

Le Céleste ignorait-il l'effet mortel des armes à feu, ou était-il persuadé que Chin-Chin-Wa n'en ferait pas usage ? C'est ce que je ne pus démêler ; mais il resta inébranlable.

Les rames reprirent leurs mouvement cadencé et notre embarcation fila parmi les nombreuses jonques qui sillonnaient la rivière.

Cet ensemble indiquait qu'ils s'étaient tous concertés dans un but qui ne nous échappait pas, car Chin-Chin-Wa le pressentant, m'en avait averti.

L'exilé me rendit mes revolvers. Je n'en fus pas fâché : parce que la détonation d'une arme à feu pouvait donner l'éveil et tout compromettre.

— Ils sont inutiles, me dit-il, nous n'avons qu'à nous résigner... Je vais m'en arranger... J'ai peut-être découvert un moyen.

En disant ces mots, il saisit une courte perche qui était fixée sur la partie supérieure du bateau, près du gouvernail, où nous nous tenions, et s'en fit une arme redoutable.

Je vis la perche tournoyer dans l'air et s'abattre avec un bruit sec sur le crâne de trois rameurs trop zélés qui tombèrent par dessus bord.

Deux hommes restaient encore, l'un deux fut rapidement mis hors de combat, mais l'autre rassemblant toute ses forces se jeta furieusement sur l'exilé, qui à son tour tomba dans l'eau en tenant étroitement serré entre ses bras robustes son farouche ennemi.

Je ne pus retenir un cri d'horreur et de désespoir.

L'eau se referma sur les deux hommes... mes yeux ne pouvaient se détacher du lieu où ils venaient de disparaître... notre bateau descendait toujours avec une rapidité que rien n'enrayait plus...

J'étais seul avec Norris .. Je savais un peu nager... mais qu'aurais-je pu faire, seul... déjà nous avions dépassé l'endroit où venait de se passer cet horrible drame.

Chin-Chin-Wa savait-il nager ? La question se posait à mon esprit épouvanté.

Je passai par un moment d'anxiété intense... je me reprochais

mon immobilité alors que mon ami se noyait... mais l'horreur m'avait cloué sur le pont du bateau.

Soudain j'entendis un bruit mat, comme un corps qui frappe l'eau... je me retournai.

— Tout va bien ! me cria une voix.

C'était Chin-Chin Wa qui, débarrassé du Céleste, remontait à la surface et essayait d'atteindre notre embarcation.

— J'avais heureusement mon couteau, me dit l'exilé lorsqu'il se fut hissé sur le bateau, j'ai pu m'en débarrasser...

Rassuré sur son compte, je regardais la cabine où reposait Norris, étonné que mon compatriote n'eût pas donné signe de vie pendant cette émouvante scène.

L'excès de frayeur, étant donné sa faiblesse, l'avait sans doute privé de sentiment.

CHAPITRE XXIII

FACE A FACE

Une demi-heure après ces événements nous étions à terre.

Chin-Chin-Wa sans se donner la peine de se changer avait pris en main le gouvernail et sous son habile direction le bateau avait gagné la rive.

Nous nous dirigeâmes vers la maison de Bonsel avec Norris que nous soutenions chacun par un bras.

Depuis que nous avions arraché l'Anglais au temple de Confucius, sa santé revenait graduellement, et bien qu'il fût encore très faible il pouvait faire quelques pas.

Nous atteignîmes l'établissement du négociant allemand vers la fin du jour. Quand on nous introduisit, Bonsel dînait seul heureusement. Sa surprise en nous voyant ne peut se décrire.

La façon dont il nous reçut et la franchise de ses manières fit tomber nos soupçons. Nous avions bien à tort accusé un honnête homme.

Pour le moment il n'avait aucune affaire à traiter, aussi nous accablait-il de questions. Il mit gracieusement sa maison à notre

disposition, mais son hospitalité pouvait entrainer pour nous une sérieuse perte de temps.

Pendant que j'essayais de satisfaire sa curiosité, Chin Chin-Wa avait placé Norris sur le sofa; le malheureux était fatigué de la longue course qu'il avait dû fournir, malgré l'aide constante que nous lui avions prêtée.

L'exilé quitta l'Anglais et s'approcha de nous.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur Bonsel, mais j'ai une révélation urgente à vous faire : c'était Shan Nim-Yuen, votre ami, qui tenait Norris prisonnier.

Bonsel bondit :

— C'est impossible, s'écria-t-il.

— Dans le temple de Confucius, continua Chin-Chin-Wa froidement, et à l'heure actuelle il nous menace encore. Nous n'avons pas une minute à perdre. Il y a-t-il un steamer anglais à Tientsin?

— Oui, mais il est ici pour quelques jours.

— Il faut qu'il quitte Tien tsin cette nuit; M. Vanscombe vous expliquera tout; moi je vais me diriger du côté de la rivière, pour rappeler l'équipage et préparer le départ.

Bonsel comprit la solennité du moment.

— Shan-Nim-Yuen me dit-il, va venir ici.

— S'il vient, vous cacherez vos hôtes... vous êtes son ami, il ne soupçonnera rien, votre maison est plus sûre pour nous que tout autre endroit à Tientsin.

En disant ces mots, Chin-Chin-Wa gagna la porte et disparut.

Resté seul avec Bonsel je lui racontai rapidement tous les détails de nos nombreuses aventures. Norris m'écoutait religieusement.

Le négociant allemand allait de surprises en surprises, il avait beaucoup de peine à se persuader que son ami était le forban qui avait torturé mon malheureux compatriote.

— Mais dans quel but a-t-il agi ainsi? interrogea Bonsel, que le doute effleurait encore.

Ce fut Norris qui répondit cette fois.

— Je lui avais donné deux faux chèques.

A ces mots Bonsel frémit et devint pâle.

— J'ai reçu une fois un faux chèque de Shan-Nim-Yuen, je m'en aperçus quand il me fut retourné par la banque anglaise qui devait le payer. Je n'y ai rien compris... D'abord le nom n'avait rien de commun avec Norris.

— Et le second? Car Norris dit qu'il en a signé deux.

— Je n'en sais pas davantage, il ne m'a pas été adressé.

— N'avez-vous pas écrit à Shan-Nim Yuen pour lui faire part du voyage que nous projetions de faire à Pékin?

— Non, répondit laconiquement Bonsel.

La conversation engagée sur ce sujet continua. Peu à peu la lumière se faisait dans l'esprit de l'Allemand; il commençait à voir le rôle indigne joué par son ami.

Les heures passaient rapidement, Chin-Chin-Wa ne revenait pas.

Bonsel partageait maintenant l'opinion de l'exilé, que Shan-Nim-Yuen tout à sa poursuite ne viendrait pas sous son toit avant d'avoir essayé de nous rejoindre.

J'étais tellement habitué au danger, que bien qu'il s'approchât de nous, et que nous touchions à l'épilogue de cette effrayante histoire, je n'avais pas l'effroi des anciens jours, je me sentais, au contraire, résolu à affronter tous les ennemis qui pouvaient se présenter.

Malgré ce beau courage j'étais nerveux, incapable de penser, et ma conversation devait s'en ressentir. J'attribuais cette nervosité à l'absence de Chin-Chin-Wa, et Norris bien qu'il ne parlât pas, paraissait partager mon inquiétude.

Minuit sonna. Notre anxiété exacerbée par l'attente prolongée éclatait sur nos visages quand tout à coup une voix arriva jusqu'à nous, celle de Chin-Chin-Wa qui nous criait :

— Alerte ! Shan-Nim-Yuen est ici. Il est venu à Tientsin par terre. J'ai rencontré un de ses serviteurs. J'ai pu l'éviter ; mais ils sont sur notre piste, nous sommes traqués.

Qu'était-il arrivé ?

Je l'appris plus tard ! Chin-Chin Wa en nous quittant s'était rendu sur le quai. En route il s'était rencontré avec un des séides du mandarin. Cette rencontre lui avait indiqué que son ennemi était aussi arrivé à Tientsin.

D'abord il s'était réjoui de la découverte parce qu'il ne se croyait pas observé; mais malheureusement il avait été reconnu. Le Chinois avait averti son maître de sa présence.

Chin-Chin-Wa sans plus s'occuper de l'espion, avait été trouver le capitaine de navire signalé par Bonsel et qui dînait dans la maison de l'agent de navigation, ils avaient discuté ensemble les conditions du voyage. Ça n'avait pas été tout seul; à cause de la

marée, le capitaine craignait de partir pendant la nuit. Mais comme avec de l'argent on vient à bout de tout, même des pires obstacles, les deux hommes avaient fini par tomber d'accord. Et quand Chin-Chin-Wa quitta le capitaine, le navire était déjà sous pression.

Pour revenir, l'exilé avait dû user de ruses pour échapper aux gens de Shan-Nim-Yuen, mais il avait été suivi ; et le mandarin et ses hommes étaient sur ses talons. Il y avait de la poudre dans l'air. Le drame touchait à son dénouement.

Je me levai et saisissant mes revolvers, je priais Norris de se dissimuler dans un coin.

— Prenez-en un criai-je à Chin-Chin-Wa en lui tendant un de mes New-Colt. Mais il repoussa l'arme, serra son couteau dans sa main droite, et fixant les yeux sur la porte, il me répondit brièvement :

— Surtout, laissez-le moi.

Ce furent ses derniers mots... Je jetai un coup d'œil circulaire et vis le visage pâle de Bonsel qui devinait la scène de carnage dont sa maison allait être le théâtre.

Des pas pressés retentirent près de la porte. Quelques secondes après, la silhouette de Shan-Nim-Yuen se dessinait sur le seuil. Derrière se tenaient des hommes à la physionomie féroce.

Comme la meute furieuse faisait irruption dans la salle, Bonsel se jeta en avant en criant au mandarin :

— Ces hommes sont mes hôtes ; ne faites pas un pas de plus.

Ce mouvement fut superbe, et je n'aurais jamais cru l'Allemand capable d'en trouver de pareils. Mais il avait oublié à quels bandits il avait affaire. Il n'avait pas fini sa phrase hardie que Shan-Nim-Yuen levant le bras lui plongea un poignard dans la poitrine.

Bonsel tomba comme une masse, sans pousser un cri, il avait été tué raide.

J'aurais pu casser la tête au mandarin ; mais me souvenant de la recommandation de Chin-Chin-Wa, qui m'avait dit : « Laissez le moi », je tirai sur ceux qui l'accompagnaient.

Deux hommes tombèrent.

J'étais absolument maître de moi et à aucune époque de ma vie, je n'avais plus été en possession de toutes mes facultés.

Fort heureusement pour moi, une table qui se trouvait à mon coté me servit de barricade. Norris était toujours étendu sur un sofa derrière moi.

A côté du corps de Bonsel, Chin-Chin-Wa et Shan Nim-Yuen se mesuraient du regard.

Ayant rechargé mes revolvers, je continuai mon œuvre de mort.

A travers la fumée, j'eus conscience d'un duel épouvantable entre le mandarin aidé d'un de ses amis et l'exilé.

La partie était inégale... pour égaliser les chances, ne conservant qu'un revolver de la main gauche, je me saisis d'un couteau et m'élançai sur le serviteur trop zélé. Il essaya de m'éviter ; mais la la lame que je tenais dans ma main crispée lui entra tout entière dans la gorge.

La pièce était remplie d'une fumée âcre, des plaintes terribles venaient des blessés qui palpitaient encore, mais il me sembla que ous nos ennemis avaient succombé, sauf Shan-Nim-Yuen qui luttait silencieusement avec l'exilé.

A terre, des corps secoués par l'agonie se soulevaient avec des convulsions atroces et retombaient dans des flaques de sang, dont j'étais tout éclaboussé.

Ce fut une minute de suprême angoisse. Les deux hommes luttaient avec une frénésie qui m'épouvantait, car dans la chaleur du combat ils s'étaient animés.

Enfin je vis Chin-Chin-Wa qui maîtrisait son adversaire. Il lui renversa la tête en arrière avec sa main gauche, tandis que de son bras droit il lui bombait la cage thoracique qu'il amenait jusqu'à lui. Brisé par cet effort terrible Shan-Nim-Yuen poussa un hurlement de douleur... Ses forces l'abandonnèrent, ses yeux sortirent de leurs orbites... les muscles du cou se rompirent... On entendit un son mat... les vertèbres du cou venaient de se briser... C'était fini.

Au dehors une clameur retentit.

Chin-Chin-Wa jeta loin de lui le corps de son ennemi.

— Le steamer est prêt, cria-t-il. Sortons d'ici.

Il s'élança au dehors avec Norris dans ses bras. Je le suivis dans un dédale de rues, et bientôt nous nous retrouvâmes tous sains et saufs sur la route. Nous laissions derrière nous un monceau de cadavres.

. . . . . .

. . . . . .

Six semaines après nous étions sur le pont d'un paquebot dans le havre de Hong-Kong.

J'avais fait mes adieux à mes amis de Shanhgaï en quittant leur ville. Maintenant un devoir plus amer m'incombait. . . . . .

Je tenais dans mes mains tremblantes par l'émotion les mains de

Chin-Chin-Wa et je lui répétais pour la centième fois sans lui dissimuler les larmes qui me montaient aux yeux :

— Pourquoi ne voulez-vous pas venir avec nous, là-bas ?

. . . . . .

— Non, me répondit-il d'une voix non moins altérée que la mienne. J'ai choisi ma voie... Je ne dois plus retourner en Angleterre. Mais vous, vous pouvez revenir me voir dans quelques années. Mon intention est de demeurer à Hong-Kong... Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Je le lui promis avec toute la chaleur d'une amitié sincère.

Norris à son tour fit quelques pas vers l'exilé :

— Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, si je n'accompagne pas Vanscombe, mais malgré tout ce que je vous dois, je ne puis m'engager à remettre les pieds sur cette terre maudite.

L'heure de la séparation était venue et je sentis une douloureuse sensation, lorsque Chin-Chin-Wa prit place dans le sanpan qui devait le conduire au rivage.

Ceux qui ont lutté et couru de grands dangers avec un ami qu'ils ont dû abandonner un jour me comprendront.

Comme le vapeur sifflait en quittant le havre de Hong-Kong, un dernier mot arriva jusqu'à mes oreilles, c'était l'adieu que m'adressait Chin-Chin-Wa.

Appuyés sur les bastingages moi et Norris nous ne pouvions détacher notre regard de Chin-Chin-Wa que la distance diminuait de plus en plus, et nous restâmes longtemps ainsi, les yeux perdus dans l'immensité de la mer qui nous séparait maintenant de celui qui nous était devenu si cher.

Dominant mon émotion, je dis à Norris !

— De tous ces événements j'ai tenu un journal exact, il y a cependant des lacunes que vous seul pouvez combler, et je tiens à ce que ce travail soit fait pour que le monde civilisé puisse retenir le nom d'un bon et grand homme, celui de Chin-Chin-Wa.

Norris en manière de réponse m'attira sur sa poitrine... il m'avait compris, et nous restâmes ainsi confondus dans un sentiment d'infinie reconnaissance pour celui que nous quittions.

Des années se sont écoulées depuis les événements que nous avons essayé de raconter.

Deux fois déjà Herbert Vanscombe est retourné à Hong Kong pour remplir la promesse qu'il a faite solennellement à Chin-Chin-Wa.

Il a retrouvé l'exilé comme il l'avait quitté : le temps n'avait pas d'action sur cette nature d'élite.

Dans leurs trop courtes entrevues, ils aimaient à revivre par la pensée les longues luttes qu'ils avaient soutenues pour sauver Norris.

L'anglais était complètement guéri, et la nature reprenant ses droits, il s'était épris d'une jolie femme qui devint Mme Norris.

Et quand on les voyait passer dans les rues de la petite ville qu'ils habitaient, les gens se retournaient pour regarder longuement la belle créature qui donnait le bras à un homme aux cheveux blancs, à la figure étrange, mais douce et sympathique.

Le pauvre torturé était à jamais consolé et après avoir gravi toutes les étapes du calvaire, il avait trouvé le bonheur et la joie infinis.

J.-H. Hannan.
(Traduit de l'anglais par Jean Carmant.)

Le Gérant : F. Juven Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard, Paris.

LES FAÇADES

PREMIÈRE PARTIE

I

En bonds souples, en cabrements brusques, en gaies ruades, les petits chevaux du polo se détendent, se dispersent à travers la pelouse immense. Leurs cavaliers, couchés sur l'encolure ou les reins tendus en arrière, rendent la main ou reprennent, les bottes presque à ras du sol. Et les raies des toques, le flottant des chemises de flanelle écharpées de bleu ou de rouge, le brandissement des maillets, crayonnent une manière de charge, un hourra désordonné dans la confusion joyeuse et diaprée des galopades.

Du côté de Deauville une pâleur fine monte de la mer, décolore lentement le ciel d'août, pendant que les coteaux bleus se foncent, se rapprochent, deviennent de velours mauve. Les gazons du champ de course piétinés tout à l'heure par la foule laissent monter leur odeur attendrissante et verte d'herbe blessée.

Dans l'enceinte, autour de tables de thé, des groupes épars suivent le jeu. La boule roule, parfois bondit comme un obus entre les cavaliers qui se mêlent avec de grands cris britanniques rauques et l'on entend parfois le choc sec des maillets sur le bois rond, dans le bruit mat et précipité des foulées.

— Il joue bien, Jacques de Sartines.

— Jamais les Français ne joueront ces jeux-là comme les Anglais. Tenez, regardez Wellesford. — Et il monte cet animal-là !

— Tiens ! une jolie femme là-bas. — Qui ?

— Mme Grandier des Ormes. Elle est des Ormes et lui Grandier.

— Il s'est donc marié ! Comme il a changé.

— Il est devenu M. des Ormes, et même un peu le comte des Ormes... en voyage.

— Elle est qui ? — Vous savez, je ne suis plus au courant.

— La fille du marquis de Mesmes. — Ces pauvres Mesmes, ils étaient dans une purée !

— Elle a épousé Grandier ?

— On épouse comme on peut.

La boule est au loin, tout au bout de la piste ; elle ricoche et rebondit vers le but. Mais Wellesford a coupé Sartines, et son coup de maillet oblique la fait voler, tandis que le poney, emporté par son élan, s'emballe.

— Je l'avais bien dit : c'est Wellesford qui gagne.

— Regardez : Monte-Leone avec sa nouvelle femme.

— Ce n'est plus Deauville, c'est un quartier de lune de miel.

— En somme on ne sait pas d'où ils sortent tous ces gens-là.

— Monte-Leone ? Mais si. — C'est un Italien, mais c'est un homme très comme il faut.

— Je parle de la famille de la femme.

— ... Ce sont des Américains du Sud.

— C'est même ce qu'on a dit de moins méchant sur leur compte.

— Fernandez ou Müller ?

— Les deux.

Dans la tendresse évanescente du ciel, des nuages planent, montent du large. Une à une les voitures, avec des roulements de velours tracent des cercles sur les tapis d'herbes, s'arrêtent une seconde pour recevoir les maîtres, suivent la file lente.

— Quel est ce greluchon qui donne le bras à la duchesse d'Arcole ?

— Un petit bonhomme attaché au ministère des Affaires étrangères, M. Lemerle ou Lemesle... je ne sais plus. — Ah ! si, je sais. C'est un ami du prince de Candale ; il paraît qu'ils ont été élevés ensemble. Cet hiver il l'a promené un peu partout.

— Et... C'est un nouveau ?

— Ma foi, on dirait : elle le présente à son mari.

Le flot des voitures en passant, offre à ras des causeurs l'histoire successive de tous ces gens connus. Chaque façade crevée laisse voir le désordre des intérieurs, avoue la vérité des mensonges, trahit l'envers des apparences. Ils passent dans la mollesse

des ressorts, sourient, saluent, montrent les dents : les âmes se décèlent dans une minute fugitive. C'est comme une impertinente et gaie soulevée de masques.

— Tiens, voilà Candale avec la princesse. — Regardez-moi comme c'est attelé !

— Eux deux ?

— Non, ne blaguez pas : ce vis-à-vis est d'un sobre, d'un compris.

— Vous ne voyez donc pas que le cheval de gauche a un tendon claqué ?

— Cette jeune fille avec eux ? — Qui ?

— Une amie de la princesse.

— Ah !

— Mlle Katia Nozdreff.

— Ah ! Ah ! — Et Candale ?

— Il faut croire qu'il trouve ça charmant.

— Bigre ! Monte-Leone doit étouffer dans cette petite victoria avec sa femme et sa belle-mère. Cet entassement a quelque chose de patriarcal.

— Monte-Leone aussi a un peu l'air d'un patriarche... Trouvez pas ?

— Les Rabutin. — Où est M. de Fontevrault ? Voilà une famille où on entend la parenté.

— Laissez-moi admirer cette délicieuse Mme des Ormes. Peut-on être jolie comme ça !... Et pour un être comme ce Grandier ?

— Espérons que ce ne sera pas que pour lui.

— Ah oui ! Espérons-le, ou le ciel n'est pas juste. D'abord, outre que lui m'est spécialement odieux parce qu'il est protestant, je ne peux pas souffrir en général l'homme qui est avec une jolie femme.

— Vous faites bien de me prévenir. — Si jamais je me marie...

— Oh ! vous, mon cher, je vous connais. Vous êtes trop pratique.

—Je n'aurai jamais à vous en vouloir.

— Non ! — Alors vous êtes certain que j'épouserai une horreur !

Seule, dans sa victoria, le dérail léger des roues sur le pont ferré de Deauville éveillait Mme des Ormes. A sa gauche, les bateaux dans les bassins se serraient, élevant leurs mâts, dessinant avec leurs vergues et leurs agrès, une guipure délicate sur la soie vespérale du ciel. Un désir de départ, de voyage, de large, tremblait dans cette trame légère. L'âme nouvelle de la jeune femme erra à

travers ces délinées grêles, souhaitant des choses confuses et inconnues.

Puis les chevaux s'enlevèrent le long du quai Joinville, vers la plage évaporant par le ciel des moires de fête. Dans la bercée du mouvement le cœur de Jacinthe se rendormait, la brise, très douce flattait ses cheveux et ses pensées, coulait à travers ses vêtements, sur sa peau. Un rêve lui montrait l'image d'une autre Jacinthe, la jeune fille des Hogues, de jadis. Dans une triste et infinie allée d'arbres elle marchait, mal mise, souriait à un jeune homme, tout jeune comme elle, à la moustache blonde, aux yeux indécis.

Le *frrrt* ailé, le grelot vif d'une bicyclette rasant sa voiture firent tressaillir sa pensée. Elle reconnut le baron de Sartines rentrant après la partie de polo.

— Pauvre Jacques, pensait-elle, il a perdu aujourd'hui. Pourvu qu'il ne se soit pas trop engagé sur son *team*.

Il soulevait sa toque, la saluait ; elle revit les yeux indécis, la moustache blonde.

Elle le méprisait un peu de s'être laissé battre par Wellesford.

II

La fastueuse et fameuse « villa turque », louée par le ménage Grandier pour la saison, regardait obliquement la mer, du côté d'Ingouville, ondulant sa ligne mauve de coteaux d'un mouvement de vague longue. Le hall, ouvert, sans autre fermeture par devant que de minces colonnettes sarrasines, laissait entrer tout le large; les sels et les iodes y flottaient, combinés en senteurs d'algues, et le grand balancement des flots berçait des alternances d'ombre et de lumière sur les mosaïques du sol, les arabesques aux lignes enchevêtrées du plafond. Mme Grandier des Ormes, après la chaleur et le bruit de la journée, fut heureuse de se sentir seule dans cette solitude et dans ce rythme, malgré l'étonnement d'apprendre par un valet de pied que « monsieur ne rentrerait pas pour dîner et qu'il priait madame de l'excuser. »

Elle se trouvait assez lasse pour admettre sans discussion ce désinvolte lâchage d'un jeune marié.

La fin de son repas, d'une gourmandise étudiée, commandé avec

le souvenir des conférences gastronomiques du marqu de Mesmes, fut triste cependant. Pour la première fois peut-être de sa vie, elle se trouvait seule et maîtresse d'elle-même. Les ombres du soir en s'abaissant sur le tragique débat rouge du soleil abîmé dans la mer enveloppèrent sa rêverie de crêpes lourds ; les lampes refusées, elle mut sa pensée dans les tentures de deuil encore suspendues au décor de sa mémoire, la promena, l'arrêta à chacun des reposoirs du Calvaire gravi. Elle se souvenait du soir où elle avait fini par crier : « C'est bien, je ne penserai plus à Jacques; vous pouvez dire à M. Grandier de venir. »

Et elle se rappelait la joie triomphante, éclatante, les yeux en fête de son père, le tremblement des mâchoires de sa mère, leur coup de folie à tous deux à l'idée de pouvoir « recommencer », continuer la vie d'élégance et de luxe, à l'idée de ne pas *renoncer*.

L'acceptation de la mésalliance, si dure d'abord à ses préjugés de fille noble la fit sourire en réminiscence. Peut-être déjà un peu de roture avait encrassé son âme, car elle jugea la chose vaine et de méprisable importance, si compensée par la largeur de la vie, l'abolition de l'angoisse, la sensation du « tout possible », brusquement révélée à la longue pénurie de sa jeunesse. Le peu de gravité de l'autre sacrifice fit jouer sur ses lèvres un peu de mépris : « La différence de religion », débattue avec angoisse dans sa conscience de catholique. L'évêque de Ploërmel n'était-il pas venu bénir son mariage mixte? — Mais le renoncement suprême, le seul dont on ne l'eût pas avertie, le seul irréparable et définitif, arrêta sa pensée. Malgré qu'elle les repoussât, les scènes de la nuit de noces, de l'attentat soudain révélé qu'est le mariage, la livraison de son corps sans défense au droit du mâle, se gravaient en eaux-fortes, en successions de visions sombres comme des tableaux espagnols de supplices. — Avait-elle été bêtement naïve, et pourquoi n'avoir pas *su*, comme les autres!

Ses lèvres modelèrent dans l'ombre.

— Ah! si j'avais su! Comment ne vous dit-on pas? Quel crime! — *Cela* sans amour.

La brutalité du fait, la matérialité de son consentement la pénétraient : elle en sentait l'action dans les manières nouvelles d'être de sa chair, dans la conscience d'un épanouissement lent et plein de fleur ouverte, dans des modifications perçues de sa démarche, des traits de son visage, de sa pensée.

Elle songea, déçue dans l'idéalisme banal de son éducation.

— C'est donc le corps qui pétrit l'âme, puisqu'il change nos idées et que nos idées ne le changent pas?

Elle les sentait évoluer, incliner vers la soumission aux destinées. Son détachement de Jacques, du jeune amour de son premier cœur, fut plus complet, quasi certain. Pratique, elle édifia une possibilité de bonheur, décida d'accepter, d'abdiquer. Au fond de son être, sur les « moi » épars de la personnalité, l'influence des cellules s'exerçait : elles voulaient fonctionner, changées, aspiraient à des énergies nouvelles : le vent vivace et violent de la mer les fouetta de vie.

Jacinthe sortait de sa rêverie.

— Mais au fait, où donc est-il, se demandait-elle?

Et l'hypocrisie mentale n'osait prononcer le nom du mari.

L'entrée effarée d'une femme de chambre déchira la trame tissée.

— Madame, madame... Comment! Madame est sans lumière?

— Qu'est-ce que vous voulez? Vous m'avez fait peur. Pourquoi arrivez-vous comme ça?

— Oh! Madame... Je demande bien pardon à madame... seulement c'est la nourrice de Mme la duchesse d'Arcole qui est là...

— La nourrice de Mme d'Arcole.

— Il est arrivé un grand malheur, Madame. Si madame pouvait savoir où est Mme la duchesse, où bien venir jusqu'à l'hôtel...

— Mais enfin quoi, parlez; qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes absurde.

— Mais, Madame, la nourrice est comme folle. Mme la duchesse d'Arcole est à dîner on ne sait où et son enfant vient de mourir.

— Son dernier enfant, le tout petit ?

— Oui, Madame, celui qui était au sein.

Jacinthe se dressa.

— J'y vais, donnez-moi un chapeau.

La nourrice attendait, tragique et pleurante.

— Madame, si vous saviez...

Elle l'interrompit.

— Menez-moi à l'enfant ; il est peut-être temps encore.

Une rafale passa, brusque et farouche, comme un réveil de la grande mer incivilisée ; les mantes volèrent, ailes noires. Les deux femmes couraient dans les ruelles étroites pour gagner plus tôt

l'hôtel: elles entrèrent par les cours de derrière tonnantes d'un vacarme de fête humaine en paroxysme: dans les communs, bruits de chevaux, abois de chiens, fracas de cuisines, rires de valets, cris de femmes.

— Montrez-moi le chemin, dit Jacinthe à la nourrice qui hésitait.

Et, sur le seuil de la chambre, elle s'arrêta saisie par l'odeur de vin et de viande : une table en désordre, laissant pendre des bouts de nappe tachée, dénonçait la frairie clandestine, une ripaille de domestiques en l'absence des maitres. Cette pièce était vide, les invités de la nourrice enfuis devant la mort. Mme des Ormes la traversa d'un bond, courut au berceau. Fanfreluché de rubans et de dentelles, blanc, léger, d'une grâce aérienne de petite nacelle prête à s'envoler, il se transformait par la simple idée de la mort en funèbre catafalque enfantin. La jeune femme écarta les rideaux d'une main révoltée: l'enfant laissé seul, criant sans doute au milieu du bruit de l'orgie, avait happé la bavette de guipures, mordant la batiste, s'étouffant d'un baillon de dentelles. Et comme il ne criait plus, on n'était pas venu. Les petites mains retournées disaient l'agonie silencieuse, la défense robuste du petit garçon... Mme Grandier détourna les yeux du cadavre.

— Il faut trouver votre maitresse, à tout prix: vous devez bien savoir où elle dîne. — Où est M. le duc ?

La nourrice gémissait, larmoyante.

— M. le duc est absent; il est parti pour Paris ce soir et madame, elle a dit, comme ça, qu'elle dinait chez Madame.

— Chez moi !

Elle réprima ce cri, comprenant en éclair, attentive aussitôt, malgré l'émotion, à sauver l'apparence devant la femme déjà soupçonneuse et contente.

— Oui, en effet, elle devait venir, mais je crois qu'elle dîne chez Mme de Candale. Restez auprès de ce pauvre petit. Je vais la chercher.

Elle s'élança, avide, avant tout, de quitter l'air de cette pièce.

Mais, dehors, le temps tournait au drame ; le vent grossi, énorme, balayait la frivolité des rues ; c'était un vent de large, un grand déplacement d'air, peut-être né d'un écroulement d'iceberg dans le mystère du pôle. Il était rude, tout neuf, à peine molli par les lames brassées, par la largeur des Atlantiques en quelques heures traversés ; il tombait avec des violences de poutre, sur la

ville frêle, fragile, la ville des civilisés qui ne croient plus aux forces de la nature, il tournoyait par les rues, hurlant et gai comme une meute.

Mme Grandier des Ormes se sentit assaillir, pénétrer, enlever par le souffle brutal ; une seconde elle se crut livrée à l'ouragan, les étoffes vivantes, claquantes autour d'elle. Mais elle les domina de ses mains fébriles, fonça dans le vent, une seule idée têtue la faisant donner de la tête contre la tempête : empêcher un scandale, sauver Hélène d'Épernon, la duchesse d'Arcole. Elle démêla des dédales de quartiers, tâchant de gagner l'hôtel des *Falaises Blanches*. Dans chaque embrasure de rue, la mer tonnait ; on entendait ses paquets lourds frappant le sable ou l'éparpillement de ses lames sur les galets croulants; c'était le bruit immense, confus, pressé d'une machine énorme et haletante qui se hâte pour quelque besogne impérieuse.

Jacinthe tourna dans la vaste cour sablée de l'hôtel, gravit le perron. Des garçons effarés traversaient le hall plein de rumeurs ; au milieu, dans des fauteuils de rotin, des hommes en habit se balançaient en fumant d'un air de lassitude et d'ennui, et des femmes sortaient du restaurant, attendaient sous la rotonde vitrée le roulement de leur voiture; les groupes séparés, hostiles et se dévisageant.

Elle demanda au bureau.

— Savez-vous si M. Lemesle dîne ici ?

— Oui, Madame ; il s'est fait servir dans sa chambre, n° 9.

Tout de suite elle avait deviné que Mme d'Arcole avait été rejoindre le nouvel amant dont on parlait, le petit champignon mondain surgi on ne savait d'où. Mais, maintenant, elle se trouvait embarrassée, n'osait plus. Même avec cet horrible prétexte et cette sombre excuse comment oser avouer à l'amie qu'on avait eu l'idée de la chercher là.

Et puis, dans cet hôtel plein de monde, on pouvait la voir, elle-même, la reconnaître. Seule, sans son mari, elle se compromettait.

Elle entra dans le bureau, écrivit en hâte.

« Monsieur, on me dit que vous savez peut-être où se trouve « Mme d'Arcole qui, paraît-il, dîne ce soir en ville avec des amis. « Voulez-vous être assez bon pour la faire avertir que son petit « garçon Bertrand est très souffrant, et que son état réclame la « présence immédiate de sa mère. »

Elle hésita, puis brave, sûre d'être toujours inattaquable, elle signa :

« Mesmes des Ormes. »

— Portez ceci, tout de suite, chez M. Lemesle.

Le garçon, un Anglais, répondit brutalement :

— Oh! Je n'ai pas le temps de porter des lettres.

Elle prit son « air Mesmes », abaissa de dures paupières sur ses regards froids.

— Portez ce mot tout de suite, vous entendez. — Faites attention que je saurai si vous l'avez remis.

Impérieuse.

L'homme prit l'enveloppe et fila sans rien dire.

Mais Mme Grandier des Ormes demeura dans le bureau, subitement dressée, les yeux agrandis, tendant leur angoisse vers un couple qui sortait du restaurant.

L'homme, roux de barbe et de cheveux, l'air mécontent et dédaigneux, les yeux tyranniques, tenait sous le bras une petite femme de soie, toute de soie et blonde, avec des cheveux en mousse, des yeux verts, un nez d'impertinence, des lèvres de régal ; autour d'elle, elle secouait de la clarté, de la gaieté comme un oiseau ses plumes.

Ils riaient, par crises, d'une manière insultante et moqueuse et, quelquefois, leurs regards qui se touchaient révélaient une sorte de tendresse complice, isolatrice, la sensation d'une supériorité arrogée, leur joie et leur bien.

Dans le bureau un vacarme fou : les appels stridents du téléphone, des portes battantes, un tintement d'argent sur cuivre, le bruit sourd de l'ascenseur montant et descendant sans relâche. Madame Grandier des Ormes, noire et silencieuse, perdue derrière une colonne, oubliée, vit, dans la palpitation fébrile des lumières son mari passer avec cette femme.

— Ah! murmura-t-elle, je la reconnais ; c'est son ancienne maîtresse Rosette de Malines.

Elle sentit, au lieu d'irritation ou de peine, une certaine joie détendre son cœur, l'élargir ; soudain purifiée, retirée, il lui semblait qu'elle redevenait Jacinthe de Mesmes, au sortir d'un cauchemar trouble.

Et tout d'un coup, elle aperçut un autre couple, traversant avec des mouvements hagards l'atmosphère lunaire et convulsive du hall saturé d'électricités. La femme courait, grande, tragique, hau-

taine, une crispation d'angoisse tordant ses traits ; elle marchait en des vêtements larges, débraillés, comme ramassés à la hâte. Jacinthe reconnut les cheveux blonds, les cheveux royaux d'Hélène d'Epernon.

Derrière elle, en pardessus clair, la moustache niaise et légère, M. Lemesle se pressait. Il jetait des regards à droite et à gauche avec, à la fois, la peur, le désir d'éveiller des commentaires. Ils disparurent et Mme Grandier des Ormes sortit à son tour.

Le vent avait passé, la rafale s'était enfuie ; elle courait au loin, à cette heure, dispersait les germes, faisant courber les arbres, vivifiant la chevelure de la terre pour mourir en brise atténuée et fraîche sur une grève chaude de Méditerranée. L'air tremblait encore de sa flagellation, il était délicieux et pur, mêlé d'odeur de mer et de parfums de fleurs.

Saisie de charme, Jacinthe allait lentement. Ses pensées lui étaient légères, comme délivrées. La tentation de l'après diner, l'attrait de luxe et de luxure offert dans l'ombre de la villa turque, le consentement donné à la richesse et à l'ignominie, cela s'était évanoui, perdu dans la tourmente. Le sang du père et de la mère, le sang vicié par les besoins et les manques s'éliminait de son cerveau ; un plus noble, jailli des sources profondes, des réserves ataviques, flua dans les artérioles où se charrie peut-être la pensée. Elle se souvint tout d'un coup, — pourquoi ? — de cette Catherine de Mesmes qui avait résisté à Henri IV et à qui elle ressemblait. Elle secoua sa tête comme pour redresser le cercle d'une couronne sur son front.

Un pas, derrière elle ; elle suivait alors une rue parallèle à la mer, bordé de communs, d'écuries où sonnait parfois un fer de cheval grattant sa litière. Elle ne s'émut point, malgré la solitude et l'heure. Pourtant la marche se rapprochait, elle sentait, dans son dos, venir un homme, n'osant se retourner ; assez avertie cependant par les fluides pour n'être pas étonnée d'entendre dans sa nuque, avec un souffle qui la fit frissonner, ce mot, ce nom :

— Jacinthe !

Elle se retourna et vit Jacques de Sartines.

A peine émue, elle répondit naturellement.

— C'est vous, Jacques. Vous auriez dû me prévénir. J'aurais pu avoir peur.

— Je sais que vous n'avez peur de rien.

— Vous croyez ?

Leur marche s'unit ; malgré la singularité de l'heure et de la rencontre, elle fut rythmique, posée, comme s'ils eussent causé sur les planches ou dans la « rue de Paris », au moment du bain. Pourtant elle songea qu'une femme doit toujours donner une explication de ses actes s'ils paraissent insolites, et, comme elle était inhabile à mentir, elle dit :

— Je viens des *Falaises Blanches ;* j'ai été prévenir Mme d'Arcole que son petit garçon était souffrant. Elle dînait avec des amis.

Mais il ne l'écouta pas, attentif seulement à épier son visage quand ils traversaient une tranche de lumière projetée par un réverbère.

Il ne l'avait pas revue depuis son mariage.

A la porte de la villa turque, elle s'arrêta, demanda cette banalité à l'ami de son enfance, à l'amour de sa jeunesse.

— Vous êtes depuis longtemps à Trouville ?

Sous la lueur dansante du gaz, il osa la regarder. Elle ne lui paraissait pas, — presque pas, — changée. Ses yeux étaient encore intacts, encore à lui ; il les connaissait si bien.

Sartines répondit :

— Depuis hier soir, et je repars demain. Vous savez qu'ils ne sont pas prodigues de congés à mon bureau.

Ses regards, avec une cruauté avide, parcourait le pâle visage, en reprenaient possession.

— Vous n'irez pas à Sartines, chez votre mère ?

Soudain, d'imperceptibles cernures dans la soie fine des paupières se décelaient. Encore, il inventoria les traits frémissants livrés à lui et la pitié, d'abord éveillée de sa tendresse, se modifia, aigrie en rage sourde contre la femme, contre cette chair trahissante qui était à un autre.

— Quelques jours. Mais, au moment des chasses, chez Candale à Montoire.

— Tiens ! nous serons voisins. Je dois aller aux Aulnaies chez ma tante de Fontevrault.

— Je vous verrai.

Ce cri lui partit

— Qui m'aurait dit,... la dernière fois que nous nous sommes vus... Qui m'aurait dit que je ne devais vous retrouver que mariée — vous, Jacinthe, *ma* Jacinthe, mariée !

— Jacques, mon ami !...

— Pourquoi avez vous fait *cela* sans m'avertir ?

— Mes parents ne voulaient pas de notre mariage.

— Ils vous l'ont dit ? — Vous leur avez donc demandé ?

Elle fit oui, de la tête.

— Écoutez, Jacques, je vais vous dire un grand secret, car... car je crois qu'on ne le sait pas encore généralement. — Mes parents sont ruinés ; ils ne pouvaient pas me donner un sou de dot. Comme vous n'avez pas de fortune non plus...

— Vos parents ruinés... avec la fortune qu'ils avaient. On me l'avait bien dit, je ne le croyais pas. Pauvre Jacinthe !

— Que voulez-vous, papa est joueur, et maman est dépensière : ce n'est pas leur faute; je ne leur en veux pas. Ils ont vécu comme ils ont été élevés, pour vivre.

— Eh bien, je n'ai pas de fortune, moi non plus, mai j'ai ma place dans ma compagnie d'assurance..., plus tard l'héritage de mon oncle me reviendra. Nous aurions pu vivre à Sartines, aux Hogues.

— Les Hogues ! Criblées d'hypothèques, elles seraient déjà vendues, si...

— Si on ne vous avait pas mariée ! — Et moi, qui vous aimais !

Ses regards l'enveloppèrent, la dominèrent; la passion contenue, assourdie de ses paroles éclatait dans ses yeux, vivifiait ses traits indifférents et froids.

— Moi, je vous aimais depuis toute ma vie ; depuis que vous étiez toute petite; je n'ai jamais aimé que vous !

Les reflets du gaz lustraient le front de Jacinthe, blondirent sa blondeur ; la nuance de ses cheveux entrait comme une douleur et comme une tendresse dans le désespoir de Jacques. Il s'écria :

— Je ne peux pas vivre sans vous.

— Allons, mon ami.

— Que vais-je devenir maintenant ? Quand l'autre jour j'ai lu dans le *Gaulois* que vous étiez à Trouville, je n'ai eu qu'une idée, partir, pour vous voir au moins au passage. — Mais, demain, il faut que je retourne à Paris, à ce bureau.

Pratique, connaissant le prix de la vie, elle demanda inquiète :

— Vous n'avez pas trop perdu au polo ?

Il répondit naïvement. :

— Non ; je m'étais couvert sur Wellesford.

Des notes lentes de bronze frémirent dans l'air nocturne.

— Onze heures ! il faut que je rentre.

— Ah ! vous ne m'avez jamais aimé.

— Jacques ! si vous saviez !

Elle se reprit, elle se tut.

Il voulut prendre sa main, l'attirer vers lui. Elle l'écarta doucement.

— Non, Jacques, restons comme cela.

Elle tira le bouton du timbre qui retentit ; un pas racla le gravier.

— On vient, adieu. Retournez à Paris,... si j'avais été riche...

Et, d'une autre voix, au seuil de la porte ouverte.

— Au revoir, cher monsieur, merci de m'avoir accompagnée.

III

Le train fit son bruit saccadé, au loin, dans la nuit déserte, gronda, s'évanouit au milieu du silence.

— C'est l'express de Paris, dit la marquise, il est onze heures.

Au centre de la discussion, de la dispute, cette remarque presque quotidienne marquait un repos, indiquait une orientation changée d'idées. Par le rapide et lointain fracas enfui, la paix nocturne du parc, des étangs, de la campagne tout entière s'accusait encore autour du château des Hogues. Ce fut aussi un rappel de la ville nécessaire et dévoratrice dont l'influence dominait cette scène de ménage. Seul, un moment, le battement douloureux du balancier emplit le petit salon, puis le marquis de Mesmes se remit à marcher de long en large.

— Evidemment, je pourrais écrire un mot à Grandier...

— Si vous disiez Joseph, puisqu'il est votre gendre.

— Je pourrais lui écrire pour tâcher d'éviter cette malheureuse saisie, mais nous avons déjà tant tiré sur eux...

— Il savait bien ce qu'il faisait en épousant Jacinthe. S'il nous avait donné, comme il le devait, une somme ronde pour liquider. Mais avec vous...

— Eh bien, avec moi ?

— Oui, comment un homme raisonnable vous remettrait-il de l'argent entre les mains ? Pour le gaspiller au jeu comme les vingt mille francs que vous avez encore perdus il y a deux mois.

— Vous me reprocherez cette culotte toute ma vie.

Il s'assit, la nuque appuyée au dossier de son fauteuil et, dans ce mouvement, de légères bajoues naissantes débordèrent son col raide, décelèrent la vieillesse.

— Que me font mille louis de plus ou de moins!

Ses beaux yeux écartés, ses yeux rêveurs et fanatiques de joueur reluisirent.

— D'ailleurs, je prétends que l'argent perdu ne l'est jamais entièrement ; il est semé, il donnera plus tard. La déveine s'use à la longue, il ne faut que huit jours pour se rattraper.

— Voilà des principes!

— Mais certainement! Dans une situation comme la nôtre, il faut bien jouer. Quand on joue, même en perte, on a toujours de l'argent. C'est extraordinaire, mais c'est un fait. Si je m'arrête, je suis perdu.

Il dit cela à voix basse, avec un regard circulaire comme s'il eût craint d'être entendu par l'ombre ; il reprit :

— Cette affaire que j'ai avec le baron Schwartz peut donner de beaux bénéfices.

— Allons donc ; vous savez bien d'avance que vous serez mis dedans. Mais vous ne voulez jamais me croire : avec notre situation, avec nos relations nous pouvons faire des affaires, sans paraître, sans avoir l'air d'y toucher. Loiseau me disait l'autre jour...

— Votre Loiseau, votre Mme Thielmann, de la fripouille. Vous verrez que cela vous jouera un mauvais tour. Mais vous avez la passion des affaires véreuses, c'est un vice comme le jeu.

— Ça n'empêche pas que j'ai réussi le mariage Monte-Leone qui m'a rapporté dix mille francs.

— Et sur lequel on a dû vous en voler quarante mille.

— Il y avait vingt personnes dans l'affaire.

— Pour moi je suis convaincu que Loiseau est un maître chanteur et que...

— Enfin, ça ne me dit pas comment vous allez arrêter le commandement de Moizard.

— Sale huissier ; dire qu'un coquin comme ça peut oser venir me menacer ici. C'est une jolie époque. Une Mesmes (1) qui épouse

(1) Famille originaire du Béarn qui fait remonter sa filiation authentique à Thomas Guillaume, chevalier croisé en 1248 et qui compte dans ses illustrations des ambassadeurs, des premiers présidents, un chevalier du Saint-Esprit. — Titres : Comtes d'Avaux, marquis de Givry, etc., etc. — Sang gallo-romain, avec minime influence de la race franque. Prédominance du caractère celte.

un Grandier, sans tirer ses parents du pétrin. — Ah ! j'aurais mieux aimé Jacques.

— Les Sartines (1), ce n'est pas déjà si extraordinaire, comparés aux Mesmes.

— Il est gentilhomme et c'est beaucoup par le temps qui court. — Et puis, il n'est pas question de tout ça. Nous ne pouvons cependant pas nous laisser vendre parce que nous devons cinquante louis à notre boucher. Ah ! si j'étais à Paris.

— Vous tailleriez une banque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et si vous perdiez, vous vous adresseriez à votre gendre.

— Non, d'abord à Loiseau.

— Tiens, ce n'est donc plus une canaille ? Oui, mais comme Loiseau en définitive aboutit à Joseph avec des frais et des intérêts en plus, j'aime mieux demander cette petite somme tout de suite à M. Grandier.

— Vous feriez cela ! Je m'y oppose absolument.

Mme de Mesmes se mit à rire.

— La dépêche est partie ce soir.

Il eut un coup de colère, frappa du pied, debout, tout d'un coup très rouge.

— Vous vous permettez de faire de pareilles choses sans me consulter !

— Mais je suis très bien avec Joseph, moi ; nous nous entendons à merveille.

— C'est égal... c'est égal. — Vraiment, c'est un peu fort !

Il vint à la fenêtre, châtia la vitre de ses doigts nerveux. Un souffle fort tordait les branches des arbres ; on les voyait, dans la nuit, se coucher en frémissant, leurs rameaux tendus comme des mains qui tâtonnent et qui s'accrochent.

— Quel temps ! murmura-t-il.

Sa prompte colère était tombée ; M. de Mesmes sentait la menace écartée, son insouciance plus à l'aise. L'angoisse de tout à l'heure s'était enfuie aussi vite que l'ouragan qui déjà s'engouffrait au fond de l'horizon ; le souvenir de la crise à peine conjurée s'effaçait

(1) Barons de Sartines, auteur Gilbert de Sartines, maître des requêtes et lieutenant général de la police sous le règne de Louis XV. Origine latine, croisement multiple, atavismes incertains ; influence de la mère, née Colobrières ; très vieille famille du Lyonnais, sans illustration. Armes : *d'azur à deux faces ondées d'argent en compagnies de six étoiles d'or, posées 3, 2 et 1.*

déjà. Il sentait maintenant qu'il n'avait jamais été sérieusemen inquiet et une préoccupation plus grave succéda dans son espri La saison devenait dure aux Hogues ; aucun voisinage que celu de Mme de Sartines, — et depuis le mariage de Jacinthe, leur rapports s'étaient refroidis ; — il tira une lettre de sa poche.

— J'ai reçu un mot de ma sœur. Elle nous invite à venir au Aulnaies où Jacinthe doit passer quelques jours en novembre ; mai naturellement si nous voulons, nous pouvons arriver dès octobre Elle est drôle, cette Anne ; elle n'a pas encore pu avaler le mariag de Jacinthe.

— Mme de Fontevrault (1) sera moins difficile pour ses fils.

— Eh ! je ne sais pas. Voulez-vous que je vous lise sa lettre?

« Mon cher Claude, j'ai écrit à Jacinthe et à son mari de veni pour les chasses aux Aulnaies ; j'espère que vous vous joindrez à eux ta femme et toi. Ce sera une occasion de nous retrouver tou ensemble puisque mes vieux ans et mes tyranniques manies n m'ont pas permis d'assister au mariage. Je ne connais pas encore M. Grandier des Ormes et, puisqu'il est devenu mon neveu, je se rai charmée de le recevoir. Décidément, je n'entends dire que du bien de sa fortune qui est des plus honorables, ce qui est quelque chose, et des plus considérables, ce qui est beaucoup, paraît-il. Son choix d'ailleurs suffit à me prouver qu'il a bon goût.

« Ce qui me plaît le moins chez lui, c'est, mon cher frère, sa religion. Tu vas me répondre qu'il n'en a pas ; c'est une circonstance atténuante, mais l'étiquette protestante demeure. C'est en nuyeux. D'ailleurs Hubert et Guy sont enchantés de leur nouveau cousin qui est grand chasseur, ce qui est beaucoup pour eux. Mon fils aîné est en ce moment à Trouville chez ses cousins de Rabutin ; il m'écrit qu'il a dîné l'autre jour à la villa turque et que tout était parfait. Jacques de Sartines a passé deux jours avec lui, deux jours avec lui, deux jours volés à son *Assurance*. Le pauvre garçon est désespéré, paraît-il ; c'est un grand défaut que d'être pauvre ; il est vrai que c'en est un plus terrible d'être riche : on s'introduit là où l'on n'a que faire.

« Adieu, mon cher Claude »...

— Et cætera.

— « Amitiés à Adrienne »...

1) Fontevrault, en Anjou : auteur Thibault-Richard, fils puîné de Gaston, comte de Forcalquier en 1423. — Anjou et Provence. Armes : *de sable à la bande d'or.*

— Je suis très touchée. Comme elle est aimable, votre sœur, dans chacune de ses lettres, elle trouve moyen de dire quelque chose de désagréable.

— Que voulez-vous, elle a de vieilles idées.

— Et un mari qui ne lui a pas mangé toute sa fortune.

— Voyons ! vous m'avez bien un peu aidé. — Il est tard, si nous ne recommencions pas. — Entendez-vous ce vent? Décidément ce pays-ci est insupportable dès que l'automne arrive.

— Je vois que vous allez me laisser ici en plan et filer chez votre sœur.

— Qu'est-ce qui vous empêche de venir ?

— D'abord ce séjour n'aurait rien de bien charmant pour moi. Et puis, il faut bien que je reste ici ; j'y ai affaire.

— Votre procès avec Arribaut ? — Vous allez encore perdre.

— Que non. Et puis pas seulement cela. C'est le moment où Bernard vient pour les bois.

— Nous avons coupé l'année dernière tout ce qu'on peut couper. Tout est rasé à blanc pour trois ans au moins.

— Il y a encore les réserves de Vaumance.

— Je ne sais pas, mais il me semble que c'est un fameux croc-en-jambe au régime dotal.

— Pas du tout ; les coupes sont considérées comme « fruits ».

— Vous êtes très forte, vous auriez dû être un homme,

— Et vous une femme.

— C'est possible. Seulement je crois que j'aurais été une fameuse coquine.

IV

La pièce était petite, très ouatée de tapis, de tentures et de portières, meublée de sièges bas, renversés en poses lascives. Une pièce d'entresol un peu écrasée par son plafond, ce qui donne une sensation d'enveloppement et d'intimité. Par la porte entr'ouverte, l'oblique vision d'une chambre à coucher avec son grand lit presque à ras de terre ; dans un angle un bout de toilette étincelante.

Aux fenêtres, le jour stagnant d'une rue morne, un couchant d'octobre, déjà pâle et froid.

Pierre Lemesle se lève, vient assurer la tige d'un gros bouquet pâmé dans un vase, pincetter les bûches croulantes de la première flambée. Morose, il vire dans l'ombre descendante, atteint par le découragement que projettent les murs passagers où on ne se sent pas chez soi.

Une odeur légère de tabac turc et d' « extraits », prenait aux narines, adoucie par le parfum de bottes de roses.

Ils ne venaient guère que deux fois par semaine dans ce réduit coquet et vulgaire de la rue de l'Arcade, qui présentait toutes les garanties de sécurité requises : la maison ayant une seconde sortie sur la rue Pasquier, comme si elle eût été construite spécialement pour adultères.

A l'entrée, le froissement d'une clef tinte dans la serrure, et la duchesse d'Arcole apparaît : sur les sombres tentures, sa silhouette se formule indécise, et surtout sa présence se révèle par l'odeur fleurie et fraîche, la délicieuse senteur éparse de ses vêtements et de sa chair.

Elle s'arrête au milieu de la pièce, se cambre, oppressée, appuyant une main sur son cœur.

— Oh ! que j'ai eu peur, Pierre ! que j'ai eu peur ! on m'a encore suivie, j'en suis sûre !

Il s'avance vers elle avec un sourire :

— Voyons, chère amie ! c'est chaque fois la même chose.

— Aujourd'hui, j'en suis sûre ! Regardez, Pierre, approchez-vous de la fenêtre, voyez s'il n'y a personne sur le trottoir en face.

Il fait un mouvement, mais elle s'élance :

— N'y va pas ! il reconnaîtrait ta silhouette.

Le jeune homme plie les épaules :

— Alors vous vous imaginez que votre mari s'amuse à vous suivre ? Il s'occupe bien de cela, allez ! — Il est au club à cette heure-ci. C'est l'heure du *bridge*.

— Je te dis qu'il a des soupçons. S'il ne m'espionne pas lui-même, il me fait surveiller. Et, tu sais, il se méfie de toi : l'autre jour il m'a demandé : Qu'est-ce qu'il devient donc, le petit Lemesle ? On ne le voit plus.

— Ce n'est pas bien significatif.

— Tu crois ? Alors pourquoi trouvait-il que tu venais trop souvent, il y a un mois ?

Un réverbère, presqu'au ras de la fenêtre, les éclairait d'en dessous de sa flamme dansante : elle, d'une envolée de taille haute

et dominatrice, de grâce royale sous ses cheveux blonds ; lui, fluet et maigre, joli, avec des yeux vifs et incertains, une mince moustache légère.

— Ferme les rideaux et allume, dit-elle. J'ai à te parler et j'ai peur dans cette nuit.

Il obéit; laisse tomber les draperies, pèse sur un levier dans la boiserie. Soudain la lumière éclate, s'arrondit, s'opalit dans la tulipe d'une lampe électrique : la blancheur vogue jusqu'aux confins de l'ombre, jusqu'en la chambre d'amour qui s'éclaire, laiteuse; les nappes lumineuses glissent sur le doux visage et les mains pâles.

Elle s'assied, brusque, demeurée en chapeau, en jaquette ; lui debout à la cheminée.

— Ecoute ! Voilà longtemps que je pense à cette chose : un prétexte qui te permette de venir souvent à la maison sans que personne y trouve à redire : une explication qui rassure entièrement mon mari, enfin un moyen de pouvoir partir ensemble si nous avons un poste comme c'est probable. Je suis jeune, j'ai le droit d'être heureuse ; je ne veux pas vivre sans toi !

Elle parle impérieusement, comme pour lutter et pour vaincre.

— J'ai trouvé ce moyen.

Elle se lève et, pour la première fois depuis son entrée, se met dans les bras de son amant.

— Je ne sais pas si je t'aime, mais je sais que je ne peux pas, que je ne veux pas vivre sans toi !

Les yeux du jeune homme clignent.

— Est-ce que tu voudrais ?... — Tu n'as pas l'intention de me proposer d'occire ton mari ?

— Bêta ! — quoique... — Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. — Veux-tu épouser ma sœur Marguerite ?

Il recule, abasourdi.

— Ta sœur !

— Eh bien oui, ma sœur ! — Tu l'as aperçue deux ou trois fois à la maison, je crois. D'ailleurs, la voilà.

Avec une sorte de violence, elle jette une carte photographique sur la cheminée.

Il répète.

— Tu veux me faire épouser ta sœur ?

— Pourquoi pas ? Elle a dix-sept ans ; elle meurt d'ennui au couvent et ne demande qu'à en sortir. Toi, tu as vingt-six ans ; vous vous convenez admirablement tous les deux.

— Mais, y songes-tu ?

Et il ajoute avec la voix basse des aveux d'humilité.

— On ne voudra jamais de moi pour elle.

— Parce que tu t'appelles Lemesle tout court et, qu'elle est une d'Épernon (1). J'ai bien épousé M. d'Arcole qui est duc, c'est vrai, mais dont le grand-père était barbier (2) et s'appelait Tardiveau. On t'achètera un titre à Rome ; tu as bien quelque part une ferme ? Comment... ta petite terre en Quercy ?

— Arazac ?

— C'est ça. Le comte Le Mesle d'Arazac. Ça passera comme une lettre à la poste.

— Mais je n'ai presque pas de fortune et elle a au moins cent mille livres de rentes.

— Ça te gêne ?

Le ton, trop cynique, influe sur sa jeunesse, détermine le scrupule.

— Mais nous ne pouvons pas, enfin!... Voyons, Hélène! Ta sœur !

— Eh bien! oui, je sais, ma sœur ? C'est une infamie, n'est-ce pas ? Je sais ce que tu vas me dire. C'est ma sœur. Eh bien ? Oui, après ? Si tu épousais une autre jeune fille pour son argent, — et dans ta position je le comprendrais presque, — ça ne changerait rien entre nous, n'est-ce pas ? — Oh ça, quand même, tu sais ! — Eh bien, ça n'en serait pas moins très propre ?... Alors... c'est parce qu'elle est ma sœur ? S'il n'y a que cela, je m'en charge, ça me regarde.

— Hélène !

— Tais-toi.

Il sourit.

— Ne souris pas ! pense qu'il est maintenant rallié au gouvernement ; que l'ambassade de Constantinople peut être libre d'un jour à l'autre. Marié à ma sœur, rien n'est plus naturel que nous t'emmenions avec nous, toi qui es déjà de la carrière, et quel joli avenir pour toi.

(1) Louis de Nogaret de La Valette, d'une maison ancienne de Gascogne fut créé duc d'Epernon par Henri III. Ce titre a été relevé en 1853 par les descendants de Marie-Anne d'Epernon, sœur de Louis-Charles-Antoine, dernier duc, décédé en 1838 ; Marie-Anne d Epernon avait épousé Amanieu, baron de Lectoure-Saint-Alquier, dont un fils, Amanieu-Henri, père d'Hélène, duchesse d'Arcole et de Marguerite d'Epernon.

(2) Auteur : Eusèbe Tardiveau, né à Niort en 1755 ; maréchal de France, 1806 ; duc d'Arcole, 1806, prince d'Eylau, 1807.

Il dit encore « non », rageusement de la tête. Pourtant il sent son cœur se fondre et ses entrailles se chauffer; une montée de joie physique se fait des profonds de son être. L'aventure éblouissante, l'aventure unique, la chance qu'ils rêvent tous, les jeunes, il l'a devant lui, à toucher de la main. Tout, là : le titre, si facile à usurper, si difficile à faire admettre. L'alliance avec les plus hauts noms de France; l'assise dans cette société où il est encore un intrus timide et toléré; la grosse fortune avec la sécurité, la liberté d'espoirs, la possibilité de tout.

La duchesse le laissait penser : dans la chambre à présent, avec une tranquille habitude elle se dévêtait lentement, relevait les draperies du lit, coulant des regards jaloux vers le salon.

Au fond des yeux du jeune homme une vie dorée, une vie triomphale à travers l'Europe, dans la splendeur des embassades, un rêve d'avenir, d'ambition élargie flottait. Machinal il prenait sur la cheminée la photographie jetée. C'était un ovale délicat et pur de jeune fille, des yeux de douceur et de tristesse, de légers cheveux d'une grâce attendrissante. Il souriait plein d'émotion fine.

Et, tout d'un coup, il sentit sur son dos le choc furieux du corps d'Hélène. Les épaules et les bras au vent, elle s'accrochait à lui, cherchant à arracher, à déchirer le portrait, les ongles en griffes, la chevelure folle et elle criait avec des sanglots et des injures :

— Je ne veux pas que tu l'aimes! Je ne veux pas que tu l'aimes!

V

Le matin, dans l'immobilité allongée, sa joie s'attrista. Il sentit tomber l'ivresse orgueilleuse qui, depuis la veille, battait dans ses veines, et ses yeux s'adoucirent à considérer le doux pastel penché en face de son lit, — comme accoudé, — qui lui disait des choses lointaines.

Que penserait-elle, l'humble et chère mère si jamais elle pouvait savoir?... du puy d'Arazac les châtaigniers descendent jusque dans la vallée nuée de vapeurs bleues où le gave frémit en risées d'argent; la blanche maison notariale est à l'entrée du village, et les plis des coteaux l'enveloppent, l'emmitoufflent comme des draperies molles autour d'un visage. C'est là que depuis cent ans

les Lemesle habitent, successivement élevés de la glèbe à la boutique, du comptoir à l'étude, une race lente, patiente, de labeur énergique, d'esprit étroit et volontaire. Ah! si son grand-père n'avait pas épousé la noble, s'il n'était pas, lui, le petit-fils de Mademoiselle de Louradour!

... Il aurait continué la route lointaine commencée par les autres, gravi d'un échelon la montée, vécu normalement en progression logique. — Il serait aujourd'hui dans le tranquille cabinet plein de dossiers d'où l'on voit le pont de travers qui enjambe le torrent. Et, confusément, Pierre conçoit l'inquiétude et le ferment jeté dans leur sang lourd et régulier de paysans par le sang plus léger, impatient et fiévreux de l'aïeule (1). La race était bien retournée à son origine avec sa mère, petite bourgeoise de Cahors, mais le métissage s'était révélé dans les frasques paternelles, les aventures à Bordeaux et à Limoges, la dispersion du patrimoine... Et la fatalité des atavismes se faisait encore sentir en lui; c'était l'attrait de parentés faciles à évoquer qui l'avait amené à Paris, jeté par un hasard de protection dans la carrière diplomatique et, nageur ahuri, en pleine eau mondaine.

Les yeux de pastel sourirent plus tendres; Pierre aima l'inhabileté du dessin, le goût province de la pose, l'arrangement sévère des cheveux... Quelle désillusion si jamais elle pouvait se douter!... La comparaison de ce qu'il se savait être avec ce qu'elle croyait qu'il était, navra son cœur sous cette image. Il songea à ces deux vies parallèles : l'une, la vraie, celle de Paris, la vie de misère et de luxe, d'angoisses; la préoccupation constante d'équilibre à garder, le mensonge du passé à recréer chaque jour... l'autre, celle de ses lettres en Quercy, le roman qu'il écrivait pour la mère : une vie de travail fier, de dignité sobre, rayée d'avenir lumineux, une vie nette, droite et forte.

— ...Celle qu'il eut voulu choisir, celle que rêvait Mme veuve Lemesle dans la petite maison notariale du village d'Arazac.

Il se souvint qu'il était de service le matin au ministère et, vers dix heures, dévala vers le quai d'Orsay.

L'automne, d'une seule teinte, pâlissait le vaste ciel. L'attaché en aspira la légèreté bleue, le cœur très haut, aussi haut que le

(1) Mademoiselle de Louradour, d'une maison issue des anciens comtes du Limousin, épousa en 1796 Baptiste Lemesle, commissaire du District, qui avait notablement augmenté sa fortune patrimoniale par l'acquisition de biens dits nationaux. (Extrait du nobiliaire du Quercy, p. 58.)

seul petit nuage blanc immobile, pointant comme un i la tour du Champ de Mars. Cette marche aisée dans l'atmosphère veloutée, aux contacts tièdes, et dans laquelle les mouvements du corps semblaient plus souples et moelleux, lui faisait entrer par les pores du courage et de la vertu, un désir de dignité, de vie normale et calme. Gaiement, il jeta à la loyauté du jour, un beau renoncement de jeunesse, affirma la volonté de l'homme.

— J'écrirai à Hélène que c'est impossible, et, s'il le faut, je romprai. Je demanderai un vice-consulat et j'irai au diable.

Les hôtels du Cours la Reine versaient par leurs fenêtres des sensations de luxe, de confortable et de bonheur.

— On serait pourtant bien là-dedans, murmura-t il encore.

Sur le trottoir, à quelques pas, ses yeux s'intéressèrent à la silhouette d'un homme qui venait de sortir d'une des grilles et s'arrêtait sur le trottoir en fouillant son gousset, l'air inquiet. Pierre Lemesle, de loin, vit l'éclat rond d'une pièce de cent sous trembler au bout des doigts du chercheur : d'un air pensif il considérait sa trouvaille, sembla méditer sur elle. Puis, comme quelqu'un qui se rappelle, il mit la main dans la poche de son pantalon, en tira une poignée de sous qu'il semblait peser et compter. Intrigué, l'attaché hâtait sa marche et soudain vit flamber devant lui les moustaches du prince de Candale (1).

— Bonjour, mon cher.

— Bonjour, Pierre. Qu'est-ce que tu deviens donc ?

— Et toi? Je ne t'ai pas vu depuis Deauville.

— Oui, nous avons voyagé en Écosse. Mais nous sommes installés à Paris maintenant : ma femme a acheté l'hôtel de Lénoncourt.

Il montrait de la canne une grille superbe, la cour large et sablée, le magnifique déploiement d'une façade sculptée. Derrière les hautes fenêtres des allées et venues solennelles de domestiques s'échangeaient. Des souvenirs évoquèrent à Lemesle la pauvreté du collégien à Arcueil, la triste chambre du sous-lieutenant à Lunéville, l'humble garçonnière du prince à Paris...

(1) Le titre de Candale qui appartenait au XVIIe siècle à la maison de Nogaret-d'Epernon, est porté depuis 1868, par une branche de la maison de la Mothe- Beuvron, dont un membre a possédé de 1784 à 1786 la seigneurie de Candale à titre de fief mouvant du Saint-Père, celui-ci en tant que souverain temporel du Comtat-Venaissin. Cette prétention ne paraît pas justifiée et la validité du titre princier n'a pas été régularisée. La maison de la Mothe-Beuvron, originaire de l'Orléanais, vint se fixer en Dauphiné vers le milieu du XVIIIe siècle.

— Eh bien ! tu es content ? Tu as eu de la veine, toi.

L'autre dit, d'un air désespéré.

— Oui, j'ai eu de la veine.

Ils firent quelques pas tous deux sans parler, et Candale demanda tout d'un coup.

— Viens-tu déjeuner avec moi ? Il y a si longtemps que nous n'avons passé une journée ensemble.

— C'est que j'ai mon ministère.

— L'Europe se passera de toi. Tu seras libre à quatre heures pour le thé.

— Tu ne déjeunes pas chez toi ?

— Non, je vais en haut de Montmartre, rue Lamarck, au diable. Accompagne-moi, tu verras.

— Bon ; — tiens, voilà un sapin.

— Tu veux ? moi ordinairement je prends la « petite Villette ». Ça me met au pied de la butte.

Pierre le regarda : comment? il prenait des omnibus, il ne déjeunait pas avec sa femme !

Une victoria s'arrêtait devant eux, ils y montèrent et, après quelques tours de roues, Candale murmura :

— Est-ce que ça te gênerait beaucoup de me prêter cinq louis?

— Non ; pas trop, c'est le commencement du mois.

— Ça te semble drôle, hein ! que j'aie besoin de cinq louis après le mariage que j'ai fait. On a dû te dire que ma femme avait cinq cent mille francs de rentes ; ce n'est pas vrai : elle a un million de rentes ou plutôt elle a ce qu'elle veut :

« Ils coupent à même dans une montagne d'argent, comme dans un gâteau de Savoie, sans presque aucun frais d'extraction.

« C'est eux-mêmes qui limitent leur production annuelle pour ne pas avilir le métal et faire trop baisser le marché. Seulement, voilà : ma femme est Américaine et il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on ait épousé une Américaine qui a un million de rentes pour qu'on ait cinquante mille ou même douze mille francs par an à dépenser.

« Mon cher, dès ma plus tendre enfance, on m'a élevé en vue du beau mariage : c'est même la seule carrière qu'on m'ait jamais indiquée sérieusement. Je me rappelle ma pauvre mère répétant : « Prince de Candale, ça vaut quatre millions au bas mot ». Je crois bien : ça les lui avait coûté à elle, et pourtant elle était une Lesdiguières. On m'a entraîné pour ça absolument comme un poulain

pour le grand prix. Je suis arrivé au poteau... et ma vie est fichue. »

— Voyons, raconte-moi ce qui en est, au lieu de parler par sentences morales à la manière de Confucius. Je vais peut-être te donner un bon conseil. Ah çà ! où diable me mènes-tu ?

— Tu vas voir. — Quand on m'a présenté à miss Aurora Floyd chez la duchesse d'Iéna, j'étais, tu t'en souviens, passablement à la côte. Mais il me restait encore deux cent mille francs de l'héritage la Tour en Vexin. Je n'avais pas mauvaise réputation. Des notes assez bonnes au régiment; les quelques chevaux que j'ai eus ont toujours couru droit... et puis prince de Candale, la fameuse Principauté! ça n'a pas fait un pli.

« Aurora est très jolie, tu l'as vue autrefois dans le monde; toute la famille est parfaitement honorable, c'est de l'argent honnête; et puis, enfin, on ne se mésallie pas en épousant une Américaine. De mon côté aussi, ça a été tout seul. J'ai dépensé environ les deux cent mille francs qui me restaient en corbeille, en bijoux, en bouquets... Ah! j'ai donné cinquante mille francs à une de mes cousines qui avait machiné l'affaire; c'est pour ses œuvres. Bref, une fois marié, je me suis trouvé comme un petit saint Jean. Des créanciers dont je ne me souvenais plus que vaguement me sont tombés dessus; il paraît que je devais quatre à cinq mille louis dans Paris, — la dette flottante de la Principauté, — et c'est alors que je me suis aperçu de la stupidité de mon contrat de mariage. Je ne pouvais pas disposer d'un centime. Ma femme s'est réservé l'administration totale de sa fortune; c'est elle qui signe, qui touche, qui commande. Elle m'a laissé la surveillance des écuries, de sorte que je suis son premier cocher. Aurora a payé mes dettes, très gentiment, d'un chèque, m'a fait donner ma parole que je n'en avais pas d'autres, et m'a déclaré noblement que sa munificence mettait à ma disposition la somme de six cents francs par mois pour mes menus plaisirs. Un louis par jour. »

— Ah! ah! Qu'est-ce que tu as fait?

— Ce que j'ai fait, Pierre? Écoute-moi. Je n'ai plus un sou vaillant; j'ai quitté l'armée; je suis élevé d'une manière si stupide qu'il m'est abolument impossible de gagner ma vie de quelque façon que ce soit. — Je n'ai plus le poids pour monter en course. Ce que j'ai fait? Écoute-moi encore. Si, demain, je divorce, je me trouve dans la rue, sans feu ni lieu, sans plus même avoir la ressource de vendre de nouveau mon nom; je ne peux pas m'engager

comme on faisait autrefois, je ne peux pas m'expatrier : que tenter à l'étranger? — Ce que j'ai fait, Pierre? Je me suis conduit comme un cochon : j'ai accepté.

La rampe de la rue Lamarck se coupait nette sur l'abîme béant de Paris. Candale un moment noya ses yeux dans l'éparpillement diamanté des vitres. Une brume indolente et bleue montait, ouatait l'horizon.

— Chameau de ville!

Sa figure, rapidement, était redevenue lumineuse, jeune heureuse.

— Montons-nous? Je vais te présenter à ma petite amie; te rappelles-tu Catherine, la petite gantière de la rue au Pain, à Lunéville? Elle m'aime toujours, nous ne nous sommes jamais quittés... Elle, elle trouve qu'elle est riche avec les trente louis de ma femme...

(A suivre.) François de Nion.

SARAH BERNHARDT[1]

MON CHER HURET,

J'ai le vertige.

Je viens de lire cette vie de notre illustre amie. Par la netteté, le récit nerveux et pressé, l'accumulation des faits et des dates, la rapidité trépidante de ce défilé de scènes et de paysages qui semblent s'encadrer dans la portière d'un railway frénétique, vous êtes parfaitement arrivé à donner au lecteur ce que vous cherchiez, je pense, à lui donner: le vertige. J'ai le vertige.

Je ne savais plus, moi, je ne me rappelais plus. On l'oublie tout cela; on le sait, mais on l'oublie. Il y en a tant qu'on n'a jamais fait l'effort de rejoindre. On s'habitue à admirer Sarah. On répète de confiance: « Cette femme est extraordinaire ». Et on ne sait plus à quel point on dit vrai. Et lorsque brusquement on se trouve devant une récapitulation épique comme celle que vous nous offrez, devant une si formidable liste de batailles et de victoires, d'expéditions et de conquêtes, on demeure confondu. On s'attendait bien à ce qu'il y en eût un peu plus qu'on ne pensait, mais pas tellement plus! Et tout ceci, c'est vrai, dont on n'avait plus souvenir! Et tout cela encore! Et toutes ces luttes, toutes ces difficultés, toutes ces injustices du début, dont on ne reparle jamais! Et cette aventure-ci, et cette fantaisie-là! Cette page contient vingt triomphes et dix fugues. On ne peut tourner un feuillet sans faire se lever une rumeur

(1) Au moment où la grande artiste rentre d'une de ses longues et brillantes tournées, il nous semble à propos de reproduire la préface que l'auteur de l'*Aiglon*, M. Edmond Rostand, écrivit pour le livre de M. Jules Huret: *Sarah Bernhardt*, paru dans la collection des *Acteurs et Actrices d'aujourd'hui* (F. Juven, éditeur).

de gloire. Le vertige vous gagne. On est épouvanté de cette belle main furieuse agitant des sceptres, des thyrses, des poignards, des éventails, des glaives, des marottes, des bannières, des ébauchoirs et des cravaches. C'est trop. On commence à douter. Mais non, c'est Huret qui parle, c'est l'Histoire. On s'incline. Jamais aucune vie n'a pu contenir tant d'action. Ah! cette Sarah!... Un poète que j'ai été admirait en elle la *Reine de l'attitude* et la *Princesse des gestes ;* je me demande aujourd'hui si un autre poète que je suis ne doit pas en elle admirer davantage encore la *Dame d'Énergie.*

Et quelle façon elle a d'être légendaire et moderne! C'est aux Contes de fées qu'elle se rattache par sa chevelure de belle aux cheveux d'or; ne deviennent elles pas perles et diamants, les paroles, sur ses lèvres? N'a-t-elle pas porté les robes couleur du temps? N'est-ce pas, dans sa voix, l'immortel Oiseau bleu qui chante? Elle peut suivre un impresario: elle est toujours l'étoile tombée du ciel des *Mille et une Nuits*, et toujours il tremble autour d'elle un morceau arraché d'azur mystérieux. Mais de même que les barques enchantées cèdent la place à d'énormes transatlantiques, le char attelé de volantes grenouilles ou le carrosse en potiron à ce wagon Sarah Bernhardt si américainement aménagé, — de même c'est par l'intelligence, l'indépendance et l'intrépidité que sont remplacées, dans ce conte d'aujourd'hui, les miraculeuses interventions des contes d'autrefois. Pas de fée qui protège l'Héroïne, sauf elle-même: Sarah est sa propre marraine. Pas d'autre baguette magique que son inflexible volonté. Et pour la guider, à travers de singuliers événements, vers l'apothéose, pas d'autre Génie que le sien.

J'y songe, Jules Huret: l'existence de Mme Sarah Bernhardt constituera peut-être le merveilleux du XIXe siècle. Elle deviendra de la Fable. Ah! lorqu'on écrira le poème de ces Tours du Monde, pour en dire tous les décors, tous les personnages, les beautés et les cocasseries, pour faire dialoguer les locomotives et les paquebots, pour faire onduler tant de mers et tant de robes, pour faire parler, chanter et hurler des chœurs de poètes et de sauvages, de rois et d'animaux exotiques, il faudra je ne sais quel Homère composé d'un Théophile Gautier, d'un Jules Verne, et d'un Rudyard Kipling!

C'est à peu près là ce qui me tourne dans la tête pendant que se dissipe mon étourdissement. Mais je vais mieux. Je me secoue. Je

me reprends. Et je cherche, mon cher ami, ce que je pourrais bien vous dire pour conclure. Réflexion faite, — voici :

J'ai eu le vertige. C'est vrai. Mais tout cela, que je n'ai connu que par les récits, tous ces voyages, tous ces ciels, tous ces cœurs et toutes ces fleurs, toutes ces pierreries et toutes ces broderies, tous ces millions et tous ces lions, ces cent douze rôles, ces quatre-vingts malles, cette gloire, ces caprices, ces voitures dételées, ce crocodile buvant du champagne, tout cela, que je n'ai jamais vu, m'a moins stupéfait, ébloui, ravi, ému, que ceci, — que je vois souvent.

Un cab s'arrête devant une porte ; une femme, dans de grosses fourrures, descend vite ; traverse la foule, qu'amassa le seul grelot de son attelage, en lui laissant un sourire ; monte légèrement un escalier en colimaçon ; envahit une loge fleurie et surchauffée ; lance d'un côté son petit sac enrubanné dans lequel il y a de tout, et de l'autre son chapeau d'ailes d'oiseau ; mincit brusquement de la disparition de ses zibelines ; n'est plus qu'un fourreau de soie blanche ; se précipite sur une scène obscure ; anime de son arrivée tout un peuple pâle qui bâillait, là, dans l'ombre ; va, vient, enfièvre tout ce qu'elle frôle ; prend place au guignol, met en scène, indique des gestes, des intonations ; se dresse, veut qu'on reprenne, rugit de rage, se rassied, sourit, boit du thé ; commence à répéter elle-même ; fait pleurer, en répétant, les vieux comédiens dont les têtes charmées sortent de derrière les portants : revient à sa loge où l'attendent des décorateurs ; démolit à coups de ciseaux leurs maquettes, pour les reconstruire ; n'en peut plus, s'essuie le front d'une dentelle, va s'évanouir ; s'élance tout d'un coup au cinquième étage du théâtre, apparaît au costumier effaré, fouille dans les coffres d'étoffes, compose des costumes, drape, chiffonne ; redescend dans sa loge pour apprendre aux femmes de la figuration comment il faut se coiffer ; donne une audition en faisant des bouquets ; se fait lire cent lettres, s'attendrit à des demandes... ouvre souvent le petit sac tintant où il y a de tout ; confère avec un perruquier anglais ; retourne sur la scène pour régler l'éclairage d'un décor, injurie les appareils, met l'électricien sur les dents ; se souvient, en voyant passer un accessoiriste, d'une faute qu'il commit la veille, et le foudroie de son indignation ; rentre dans sa loge pour dîner ; s'attable, magnifiquement blême de fatigue, en faisant des projets ; mange, avec des rires bohémiens ; n'a pas le temps de finir, s'habille pour la représentation du soir, pendant qu'à travers un rideau

le régisseur lui raconte des choses ; joue éperdûment; traite mille affaires pendant les entr'actes ; reste au théâtre, le spectacle terminé, pour prendre des décisions jusqu'à trois heures du matin ; ne se résigne à partir qu'en voyant tout le personnel dormir respectueusement debout; remonte dans son cab ; s'étire dans ses fourrures en pensant à la volupté de s'étendre, de se reposer enfin ; pouffe de rire en se rappelant qu'on l'attend chez elle pour lui lire une pièce en cinq actes ; rentre, écoute la pièce, s'emballe, pleure, la reçoit, ne peut plus dormir, en profite pour étudier un rôle...

Et voilà, mon ami, ce qui me paraît plus extraordinaire que tout. Voilà la Sarah que j'ai connue. Je n'ai pas connu l'autre, celle des cercueils et des alligators. Je n'ai pas connu d'autre Sarah que celle-là. C'est la Sarah qui travaille. C'est la plus grande.

Edmond Rostand.

AU PAYS DES BOERS

CARNET DE VOYAGE D'UN TOURISTE AMÉRICAIN

CHAPITRE I

LE RAID JAMESON

S'il m'était permis de donner à mon opinion une couleur scientifique, je dirais que la partie de l'Afrique qui convient le mieux à la race blanche, est celle qui se trouve située le plus loin de l'équateur... C'est pour cette raison que l'expérience corrobore que j'ai choisi, comme but d'excursion, le cap de Bonne-Espérance.

Oh ! sur la carte cette pointe de continent qui sombre dans la mer ne semble pas très éloignée, et le regard l'atteint en moins d'une seconde ; mais à bord d'un paquebot, même rapide, il m'a fallu trente jours, trente longs jours pour y atterrir. Il est vrai qu'il faut déduire de ce chiffre huit jours employés à la traversée de New-York à Southampton et trois jours d'attente dans cette dernière ville avant de m'embarquer sur le steamer *Bolter*, de *l'African Line* qui fait le voyage de Southampton au Cap.

Les passagers, que de nombreuses traversées rendent familiers avec l'hygiène de la mer, ont l'habitude de prendre, à bord, tous les matins, des bains salés. Aussi, sur toutes les lignes, les compagnies de navigations ont-elles installé des appareils spéciaux pour leur clientèle. Dans le nord de l'Atlantique, on ajoute quelquefois un peu d'eau chaude à cause de la rigueur du climat ; mais près des tropiques, les voyageurs soupirent, au contraire, après un peu de glace, surtout quand la température de la mer atteint presque celle du corps humain, que les bastingages menacent de flamber et que s'habiller et se déshabiller devient une corvée pénible.

La toilette est cependant plus aisée à faire sous les latitudes

élevées que dans les parcours limités de l'Atlantique du nord. Il faudrait à celui qui côtoie le littoral de l'Amérique septentrionale, une robustesse de gabier pour revêtir le frac, malgré l'abaissement de la température, surtout lorsqu'approche l'heure du souper. D'ailleurs, les traversées sont si courtes que bien restreint est le nombre de voyageurs qui prennent leurs repas à bord des steamers du *North Atlantic Line*. Tandis que pendant le parcours de la distance qui sépare l'île de Wight de la montagne de la Table à Capetown, il faut, pour ne pas s'exposer à passer pour un sauvage, sacrifier aux caprices de la mode.

Et cependant que d'obstacles pour que cet innocent usage ne devienne pas une corvée douloureuse, surtout quand le bâtiment fend l'eau agitée du golfe de Biscaye, alors que les mouvements désordonnés du steamer prédisposent plutôt à la mélancolie sinon au mal de mer. Mais le golfe franchi, l'Océan ondule, l'air tiède se parfume, le ciel revêt ses plus brillantes couleurs et les groupes féminins, pour ne pas se laisser éclipser, essaient par des toilettes d'une exquise fraîcheur de faire pâlir la voûte azurée.

Or donc, les jeunes femmes... les vieilles aussi, font toilette pour le dîner, comme si elles habitaient encore la ville. Alors l'œil s'amuse des bijoux qui étincellent sur de blanches épaules et sur les bras nus.

Sur le pont, lorsque les rayons lunaires donnent aux objets un relief particulier, et que les accords lents d'une valse vont mourir avec le murmure des grandes vagues, le spectacle de toutes ces femmes parées tient de la féerie.

La danse à bord, pendant les longues soirées de voyage, c'est le plaisir des dieux auquel de gracieux sourires nous convient, et il serait malséant de ne pas se mettre à l'unisson des autres. Ces divertissements aussi joliment réglés qu'à Mayfar et à West Point, font oublier que le bâtiment qui vous porte est en vue des côtes sauvages du Maroc, de la Sénégambie, du Congo et du Niger.

Le costume masculin sur les côtes africaines s'inspire nécessairement de la température, ce qui revient à dire que c'est le thermomètre qui conduit la mode. De plus, changer de costume en passant le tropique, devient presque une obligation hygiénique.

Imaginez alors le résultat de ces deux obligations dictées par la santé et par la société : ce sera de fréquentes visites au porte-manteau.

Sur le *Bolter*, un des côtés du pont-promenade était clos par

un large filet destiné à protéger les balles des « cricketers » des chutes dans la mer. Malgré cette sage précaution il en tombait quelques-unes sur le dos des requins qui s'ébattaient autour de nous.

L'espace réservé aux amateurs de cricket était étroitement mesuré, si bien que le moindre exercice violent fatiguait et qu'il fallait se refaire à la table du bord.

Je ne suis pas un cricketer habile, tant s'en faut; mais comme ce sport cousine avec le *baseball* que j'affectionne particulièrement, je m'y livrai avec ardeur pour occuper mes loisirs.

Sur les lignes du North-Atlantique les passagers sont généralement Américains, Allemands et Anglais. Sur la côte africaine, l'élément anglais domine, à cause des intérêts que le gouvernement britannique a dans l'Afrique du Sud, aussi ne fus-je pas autrement surpris en constatant que j'étais le seul Américain à bord.

Lorsque chacun eut payé son tribut au mal de mer, les passagers de toute classe se formèrent en comités distincts pour organiser des jeux empruntés à tous les genres de sports.

Par deux fois, les « premières » dansèrent aux lanternes et l'on servit un punch royal. Musique et punch étaient très vraisemblablement de qualité inférieure ; mais en mer, il ne faut pas se montrer trop difficile.

Après la danse, le théâtre ; après le théâtre, la lutte. Nous épuisâmes tous les divertissements connus.

Les passagers de deuxième classe nous imitèrent et même se mêlèrent à nous, enchérissant sur notre programme, en se livrant à des jeux athlétiques.

Il y eut aussi des courses d'enfants et d'adultes.

Des dames imaginèrent de courir en tenant des œufs dans une cuillère.

La sottise s'en mêlant, les maîtres d'hôtel engagèrent des paris à qui absorberait le plus de soda-water dans un temps déterminé. Plusieurs d'entre eux faillirent mourir d'apoplexie ou d'indigestion.

Les matelots se distinguèrent dans des courses en sac ; les pompiers et les chauffeurs s'amusèrent à tirer sur un filin ; enfin, depuis le saute-mouton jusqu'à l'innocent colin-maillard, tous les divertissements populaires servirent à égayer les hommes d'équipage.

Ces amusements paraîtront puérils aux hommes graves qui en manière de déplacement, passent du cabinet de travail à la salle à

manger ; mais il s'agit ici de commerçants, d'ingénieurs et de touristes, c'est-à-dire un mélange de l'aristocratie de l'or et de l'aristocratie de l'intelligence, gent particulière qui estime, au même titre que le travail, le plaisir qui développe les muscles et rend fort.

C'était déjà un peu de la terre d'Afrique que ce paquebot qui nous offrait les joies que goûtent ordinairement les colons du sud. Parmi les passagers, il y avait quelques habitants du Cap habitués à la vie large des colonies.

Par exemple, il y avait une jeune miss qui voyageait sous la garde du capitaine et qui retournait au Cap auprès de son père, fonctionnaire anglais, *après avoir rendu une visite en Europe.*

Pendant les dix-huit jours de traversée, j'avais ébauché la connaissance de gentlemen appartenant à toutes les classes, et m'étais fait quelques amis. L'un d'eux venait d'être engagé dans la police montée. Il paraissait très au courant des mœurs des Boërs qu'il traitait avec un dédain tout anglais.

« C'est, disait-il, une bande de paysans ignorants et grossiers dont les mœurs se distinguent à peine de celles des indigènes.

« Je ne comprends pas que notre gouvernement ait toléré qu'ils se missent en République... En République ! des gens qui ne se lavent jamais, dont les lits sont fréquentés par des légions de puces. Et avec ça, cruels, criminels ; un peuple dégénéré, quoi ! »

Cet homme était sincère, évidemment, il parlait avec autant de conviction qu'un autre « ami » un Boër, Chutorius qui disait volontiers des Anglais :

« Ces damnés Anglais, ils s'attribuent tous les droits. Ils sont venus dans notre pays comme des pirates... La civilisation ! ils ne s'en préoccupent guère, ce qu'ils cherchent, c'est l'or. Quand ils en ont empli leurs poches, ils partent et vont le dépenser en Angleterre... Des gens comme cela, nous n'en voulons plus. Ils peuvent menacer, mais ils ne savent pas ce qui les attend. Leur Tommy Atkins (nom du soldat anglais) ne pèsera pas lourd dans nos mains. Un Boër vaut quatre ou cinq habits rouges. Ils nous oppriment quand nous ne sommes pas en force... mais le danger nous a réunis... nous avons des armes, des munitions... nous n'avons pas usurpé notre réputation de tireurs... nous connaissons le pays et savons profiter des accidents de terrain... qu'ils y viennent et nous leur donnerons une deuxième représentation de Majuba. »

Un matin, que j'interrogeais sur ce même sujet le propriétaire

d'un hôtel situé dans la Rhodesia au nord du Transvaal, mon interlocuteur me donna une opinion moyenne :

« Je serais riche, aujourd'hui, Monsieur, si ce Jameson n'avait pas exécuté son raid insensé qui a mis tout le pays en l'air depuis trois ans. Les affaires allaient bien avant cette sotte affaire. La propriété atteignait des prix fantastiques... ; nos relations avec les naturels devenaient plus cordiales ; les Boërs même finissaient par nous tolérer et l'émigration s'accentuait vers Buluwayo et Salisbury de la façon la plus encourageante pour le commerce d'alentour.

« Mais depuis, tout est tombé... mon hôtel n'a plus aucune valeur ; les gens n'osent plus s'aventurer dans le pays ; les Boërs nous haïssent et je n'ose les en blâmer, et tout cela pour faire plaisir à une poignée de spéculateurs qui tiennent le marché des mines d'or!»

Ces trois hommes m'avaient parlé avec la même netteté, et j'en conclus que trois opinions divisaient la population que j'allais visiter.

J'avoue que j'éprouvai quelque embarras à me faire une opinion.

Le raid Jameson auquel toute la presse de l'ancien et du nouveau continent avait consacré des quantités d'articles et d'illustrations me hantait, et j'essayai de me renseigner sur cette étrange aventure auprès de témoins oculaires.

Le hasard, cette providence des chasseurs d'anecdotes me servit à souhait, et j'eus le bonheur d'être présenté au Dr Hatheway qui me permit de consulter son journal contenant l'histoire du raid fameux, du territoire britannique à Johannesburg.

Le Dr Hatheway, quoi qu'Anglais, était très favorable à la cause des Boërs ; et souvent, dans nos entretiens à bord, il m'en parlait en d'excellents termes.

D'ailleurs, il avait longtemps vécu parmi eux, parlait leur langue ainsi que celles de quelques tribus hottentotes. Il me pardonnera mon indiscrétion si je le désigne comme un des beaux spécimens de ces hommes résolus qui suivirent Jameson à titre purement professionnel.

Nos entretiens avaient quelquefois un troisième interlocuteur, un « ami » aussi, un vaillant membre du Volksraad boër, nommé Rendsburg.

A bord, « l'amitié » vient vite, et la nôtre résulta de l'admiration que Rendsburg ressentait pour le grand George Washington. Il savait des kilomètres de poésie en l'honneur du héros de l'indépendance, que nous répétions ensemble devant les flots rageurs.

Rendsburg reconnut tout de suite le Dr Hatheway sur qui il avait tiré plusieurs fois pendant la bataille de Krugersdorp.

Un soir le docteur voulut bien nous lire son fameux journal, que je transcris ici pour le plaisir du lecteur.

« 29 *décembre* 1895 — Nous quittons Mafeking à dix heures du soir pour nous rendre à Johannesburg. J'avais été seulement prévenu à l'heure du lunch et m'étais préparé en conséquence.

« Ce que nous allons tenter est hardi.

« Nous avons les troupes G et K avec le colonel Raleighgrey du 16e dragons pour commandant. Comme officiers: le major Hon, Charles John Coventry, les capitaines Monro et Gosling ; les seconds lieutenants Mac Queen, Wood, Hore et moi.

« Les hommes et les chevaux ont été nourris et préparés en conséquence. Il nous faut arriver à Krugersdorp en soixante heures.

« La distance entre Mafeking et Krugersdorp est un peu moins de 150 milles anglais.

« Pas de sommeil. De la nourriture, mais pas le temps d'y goûter. Nous partons. Les habitants de Mafeking nous acclament car ils ne connaissent pas le but de notre expédition. Le Dr Jameson avait laissé accréditer le bruit qu'il allait châtier une tribu Matabélé.

« 30 *décembre* 1895. — Nous faisons halte le 29, minuit. On nous dit que nous sommes sur la frontière du Transvaal.

« En route après une halte brève. En voilà jusqu'à l'aurore. Comme le soleil se lève nous entrons dans le village de Malmani et nous y rencontrons les forces anglaises du Sud africain. Cette rencontre nous cause une grande joie.

« Nous faisons reposer nos chevaux, il est huit heures du matin et maintenant nous déjeunons. Mais voici trois officiers qui ont été envoyés en avant pour couper les fils télégraphiques. Nous repartons après quelques heures de repos. Le paysage est plat et monotone... Au loin se dessine une ferme... La route est déserte. Aucun incident notable; mais nous commençons à être fatigués et le sommeil nous gagne.

« 31 *décembre* 1895. — Nous avons couru toute la nuit avec un repos forcé de quelques heures, pendant lequel nos guides ont retrouvé le bon chemin dont nous nous étions écartés.

« Nous mettons pied à terre devant un relai ou 300 chevaux de remonte sont préparés pour nous. Sur ces 300 chevaux 6 seulement sont utilisables.

« Quelques Hollandais nous ont rejoints cet après-midi et ont demandé à voir Jameson, mais on ne le leur a pas permis. Nous nous arrêtons de nouveau; mais cette halte est courte, parce que des Hollandais rôdent autour de nous; nous repartons sans avoir le temps de manger. Au coucher du soleil nous traversons une station misérable appelée : « les mines de plomb ». Si l'ennemi nous avait trouvé à cet endroit, nous étions pris, car aucun accident de terrain ne permettait même un semblant de défense. On nous promet de nous laisser dormir six heures.

« 1er *janvier* 1896. — Au lieu de six heures de sommeil nous avons eu quatre heures de combat, ayant été attaqués à 11 heures du soir en passant à travers les Kopjes « collines ».

« L'aurore nous a débarrassés de nos ennemis; et la nouvelle année nous trouve campés à une assez vilaine place, une sorte de cirque stérile entouré de collines. Nous reprenons notre course et nous nous arrêtons à 6 heures du matin devant une auberge où nous prenons un peu de repos et de nourriture.

« A midi, nous sommes en vue de Krugesdorp à 40 mille anglaises ouest de Johannesburg.

« Je suis sur le flanc droit ce matin avec Coventry, Mouro et Hore. Rien d'intéressant. Nous entendons seulement le canon de 7 qui tonne sur la gauche. Jameson avait onze pièces d'artillerie.

« On nous permet un déjeuner sommaire. Nous avançons sur Krugesdorp. Je suis encore sur le flanc droit ; mais cette fois il ne m'est pas permis de m'avancer au gré de ma fantaisie. Nous sommes exposés à un feu violent : on tire sur nous des puits qui nous entourent. Nous sommes à découvert tandis que les Boërs demeurent invisibles. (C'est à ce moment que Rendsburg tira sept fois sur le docteur Hatheway par ignorance du ministère sacré que ce dernier accomplissait.)

« Qu'était-il arrivé sur la gauche ? Je l'ignorais; l'intensité du feu ne nous permettant de rien voir. Je n'avais jamais assisté à une action aussi chaude. Il était impossible de se garer de cette pluie de balles. Nous savions maintenant d'ou les coups partaient, parce que nous voyions les Boers quitter leurs forts et leurs embuscades d'où ils nous fusillaient. Nous attendions à chaque instant des renforts de Johannesburg, car nous avions envoyé deux messagers à bicyclette ce matin avec deux fausses dépêches disant que le pays se soulevait en notre faveur.

« Toute la colonne avança sur le flanc droit... le jour commen-

çait à poindre, et j'appris ce qui s'était passé à gauche pendant le combat.

« Le capitaine Lindsell, le Dr Farnau, et le sous-inspecteur Scott, tous appartenant à la « Compagnie anglaise de l'Afrique du Sud », ainsi que seize hommes, manquaient à l'appel. J'en conclus qu'ils avaient trouvé la mort dans la rencontre. Nous avions de plus cinq ou six hommes à l'ambulance. Après un pansement rapide, j'envoyai les pauvres diables au Dr Hamilton, capitaine-chirurgien, qui avait servi au 1er lifeguards, et qui dirigeait l'ambulance.

« Comme nous franchissions les hauteurs de Krugersdop, nous vîmes se dessiner dans l'horizon brumeux une troupe de cavaliers qui nous parut être le contingent envoyé de Johannesburg. Après un examen attentif, nous reconnûmes notre erreur, et nous dûmes sur l'heure former un camp provisoire pour notre défense.

« (Parmi les hommes montés que nous apercevions, se trouvait notre ami Rendsburg qui agissait en qualité de lieutenant en second).

« En réalité, les complices, puisque par la suite on leur donna ce nom, les complices de Jameson étaient des soldats de profession, et ceux qui les commandaient appartenaient à l'armée régulière.

« 2 *janvier* 1896. — Une bien mauvaise nuit, et je supplie la Providence de ne pas me faire revivre la pareille. Néanmoins, grâce au ciel, nous n'avons eu que deux hommes tués et trois blessés. Par contre, des chevaux et des mules jonchent le terrain.

« Les Boërs nous fusillaient dans l'obscurité à une centaine de mètres de distance. Nos « Maxim » ont un peu modéré cette ardeur meurtrière. »

Notons en passant que dans cette succession de notes sèches, le docteur ne parle absolument que des faits dont il a été le témoin.

« A la pointe du jour le combat reprit et c'est sous une vive fusillade, que nous prîmes le chemin de Johannesburg. On me chargea de couvrir la retraite avec mes hommes (police de la frontière du Bechuanaland).

« Nous laissâmes avec regret les morts sans sépulture... Notre troupe essayait de se maintenir dans l'ordre arrêté par les chefs, mais les vides causés par le tir des Boërs jetaient la confusion et en laissant Krugersdop sur notre gauche, la panique se mettait déjà dans nos rangs.

« A chaque instant, soit à gauche, soit à droite, en queue ou en

tête, un corps de boërs apparaissait et il fallait avoir recours aux « Maxim » pour s'en débarrasser.

« Une heure venait de se passer ainsi, lorsque le colonel Harry White, qui passait à côté de moi, m'ordonna de tourner bride et d'aller seconder le Dr Hamilton dans son œuvre d'humanité. Le capitaine-chirurgien était en effet débordé par le nombre de malades et de blessés qui encombraient les wagons, sans compter les poltrons qui venaient s'y réfugier sous prétexte qu'ils avaient perdu leurs chevaux.

« Je me débarrassai rapidement de ces derniers pour ne m'occuper que des blessés.

« Le premier homme que je touchai était mort... Je passai à un autre... La rapidité de la course, car les wagons filaient au galop des mules, ne me permettaient que des soins provisoires. Impossible, à cette allure qui multipliait les cahots, de songer à panser sérieusement une blessure ou à poser un appareil.

« Bien que toute ma volonté fût de ne penser qu'à ces braves gens dont quelques-uns gémissaient à fendre l'âme, je ne pouvais me désintéresser du combat. Je sentais que nous faiblissions, et à chaque instant je m'attendais à être coupé...

« J'en étais là de mes pensées, lorsque le colonel White me fit demander sur le front, prescrivant au Dr Hamilton de ramener les wagons d'ambulance sur la gauche, de porter les blessés dans les maisons environnantes... c'était la reddition.

« Je cherchai mon cheval, mais l'ordonnance que m'avait envoyé le colonel, s'en était emparé... et je ne le revis plus.

« Sur le chemin, on voyait des selles, des couvertures, des manteaux, et toutes sortes de menus objets dont nos hommes s'étaient débarrassés en toute hâte. Des chevaux éventrés se débattaient dans les dernières convulsions.

« J'essayai de trouver un cheval parmi ceux qui erraient à l'aventure; l'apparition d'un parti de boërs m'empêcha de mettre mon projet à exécution.

« Heureusement pour moi que l'inspecteur Dykes de la compagnie anglaise de l'Afrique du sud, s'avançait avec l'arrière-garde. Il put me prêter une monture convenable. Convenable, j'exagère un peu ; cependant avec quelques bons coups d'éperon, la pauvre bête put encore faire bonne figure.

« La tête de la colonne s'était arrêtée pour combattre dans les Kopjes...

« En queue, nous avons fort à faire, et les affaires, pour nous, marchaient on ne peut plus mal.

« Les Boërs nous entouraient de tous côtés... et cependant ils ne se révélaient que par les petits nuages de fumée qui sortaient des rochers voisins.

« Les nôtres tombaient pour ne plus se relever et il faisait si chaud à cette place que je regrettais presque d'avoir obéi à l'injonction du colonel White.

« Sur notre gauche, en contre-bas, se profilaient les bâtiments d'une grande ferme (Vlackfontein) que nous essayâmes de gagner sous le feu de l'ennemi.

« Cette ferme que nous atteignîmes assez rapidement, n'était malheureusement pas suffisamment abritée pour garantir nos blessés en attendant l'issue certaine... Nos clairons sonnèrent « cessez le feu » et le drapeau blanc fut hissé... »

(A cette occasion, le Dr Hatheway dut donner sa dernière bande de toile à pansement.)

« Les officiers et leurs hommes, sous bonne escorte, se dirigèrent sur Krugersdorp. On me laissa avec dix hommes et notre garde ordinaire pour soigner nos blessés et enterrer les morts.

« On ne peut se faire une idée de la bienveillance de la population composée de Hollandais et d'Anglais. C'était à qui apporterait aux malheureux atteints par les balles des Boërs, du lait, de l'eau-de-vie, de la viande et du pain. »

(Le Docteur a omis de donner des détails sur la vie des prisonniers à Prétoria. Il suffit de dire qu'ils furent traités avec la plus grande humanité.)

« 11 *janvier* 1896. — Vers 9 heures du matin un détachement de cavalerie des volontaires de Prétoria vint nous prendre pour nous conduire à la station du chemin de fer. Nous occupâmes deux trains spéciaux qui quittèrent Prétoria vers midi.

« On continua de nous bien traiter et sous la conduite du Dr Saxton, chirurgien d'artillerie, les officiers furent placés dans des compartiments de première classe. Les colons faisaient bien les choses : nous étions amplement pourvus de fruits et de liqueurs.

« Chaque fois que le convoi traversait une station, on nous acclamait au passage.

(La haute opinion que j'ai de l'auteur de ce journal, ne me permet pas de suspecter la véracité de son récit ; c'est pourquoi je le livre à la publicité comme un document d'une grande valeur historique.)

« En réalité qu'étions-nous, sinon « des pirates, tout juste dignes d'être branchés? » me dit le docteur en terminant.

En somme les Boërs oubliaient l'inqualifiable agression de Jameson, et montraient aux ennemis vaincus comment doivent se venger des chrétiens dignes de ce nom.

C'est le plus bel exemple qu'ait donné l'histoire de ce petit peuple chevaleresque, qui a pris pour devise: « Aimez même vos ennemis. »

Je crois qu'il convient de donner aussi l'opinion de ce vaillant législateur boër, mon ami W.-J. Rendsburg, un burgher de Potchetstroom, petit village situé à quatre-vingts milles anglais de Johannesburg.

W.-J. Rendsburg dont j'ai déjà parlé, est ce burgher qui a failli à différentes reprises tuer le Dr Hatheway. C'est un gaillard à la poitrine bombée, brun comme un Indien et dont les mains fortes et calleuses indiquent un homme habitué aux travaux manuels.

Parmi les Boërs sa réputation est grande, on le dit aussi apte à manier un fusil qu'a légiférer.

Il a fait sur moi la meilleure impression. Je le considère comme un observateur intelligent et méthodique.

En tout cas, c'est un homme droit, de religion douce, et qui me rappelle par sa simplicité et sa franchise quelques rares amis laissés dans la New-England.

Il parle anglais convenablement, connait Shakespeare et Longfellow et aime son pays par-dessus tout.

Il était utile d'esquisser ici la physionomie intéressante de Rendsburg avant que de commencer le récit de ses impressions.

« C'était un mardi matin, le dernier jour de l'année 1895, quand je reçus la nouvelle que les hommes de Jameson avaient envahi le Transvaal.

« Comme membre du Volksraad je suis exempt du service militaire; néanmoins, je m'enrôlai. Le même jour quatre-vingt-sept de mes collègues imitèrent mon exemple. Le matin suivant, nous étions cent dix-sept, près de 40 0/0 du nombre total des burghers de la ville.

« Il avait fallu s'équiper à ses frais. Nous, pères de famille et fermiers, c'est-à-dire ayant des charges lourdes, nous n'avions pas hésité. Nos chevaux qui n'avaient pas été au vert, étaient dans un piètre état pour faire campagne. Quant aux munitions, nous n'en avions guère d'autres que celles qui se trouvaient dans nos ceintures et dans nos cartouchières.

« Jameson, à cet égard, était au contraire amplement pourvu.

« Nous parcourûmes la distance qui nous séparait de Krugersdorp, c'est-à-dire 60 milles anglais en dix huit heures.

« Quand nous atteignîmes Waterval, qui se trouve à trois milles ouest de Krugersdorp, la troupe de Jameson était en vue.

« Avec leurs wagons et leur artillerie, ils nous parurent être au moins au nombre de 2.000 (1).

« Nous étions au sud de la route et ne pouvions pour cette raison faire notre jonction avec le commandant de notre district, Cronje, qui avait pris sa position au nord. Ce Cronje est, soit dit en passant, un excellent tacticien... vous n'en avez pas de meilleurs dans vos armées européennes.

« La bataille commença presque aussitôt que nous pûmes nous mettre en position. Nos ennemis étaient bien armés, et bien montés et ils possédaient onze pièces d'artillerie, dont huit Maxim. (J'ai vérifié ces chiffres sur les rôles de Jameson et je puis vous en garantir l'exactitude.)

« Les hommes de Jameson s'avançaient avec précaution, isolés, comme pour une escarmouche, soutenus par le feu de leur artillerie. Cronje nous avait enjoint de ne pas répondre à nos adversaires avant qu'il ne nous l'eût commandé, car il ne voulait point que nous gaspillions nos munitions. De plus, il préférait nous voir tirer à coup sûr, c'est-à-dire lorsque l'ennemi serait à portée de nos fusils.

« On sait d'ailleurs que les Boërs n'aiment pas à user la poudre pour rien et que lorsqu'ils tirent, c'est pour tuer.

« Nous attendimes patiemment, et lorsque les Anglais ne furent plus qu'à 500 mètres, nous les accueillimes par une décharge générale. un grand nombre de chevaux roulèrent sur le sol. Bientôt je vis les Anglais apparemment peu disposés à affronter nos balles, se porter vers le nord, mais Cronje les arrêta. Quelques minutes après, au moyen d'une lorgnette de campagne je pus apercevoir Jameson qui tenait conseil avec ses principaux officiers. Le résultat de cette conférence fut qu'ils mirent en batterie un canon de 12 pour balayer la route. Notre feu de mousqueterie, puisque nous n'avions pas d'artillerie, réduisit la pièce au silence.

« Le mouvement qu'ils avaient vainement essayé au nord, ils le tentèrent au sud avec le même insuccès.

(1) Je tiens d'un sergent que le total des blancs qui suivirent Jameson ne s'est pas élevé à plus de 482. (Note de l'auteur.)

« C'est qu'encore une fois Cronje avait deviné leur projet, et quand l'aube du deuxième jour de l'année se leva, Jameson trouva encore les Boërs devant lui, et sur ses flancs.

« Cette nuit-là, le fils de Cronje fut blessé, et son père le porta lui-même à l'hôpital de Krugersdorp.

« Dans l'action finale les hommes de Jameson chargèrent. Comme la troupe à laquelle j'appartenais se trouvait en ce moment à plus de 2000 yards du champ de l'action, je n'y pris aucune part, cependant je pus voir cette inoubliable scène.

« La charge était conduite par l'Hon. major Coventry, et le capitaine Barry. Tous deux furent dangereusement touchés : Barry mourut de ses blessures à l'hôpital de Krugersdorp, Coventry eut la chance d'en revenir, bien qu'une balle lui eût effleuré la colonne vertébrale.

« Les soldats de Jameson s'étaient reformés sous l'appel désespéré des clairons qui déchiraient l'air tranquille des collines.

« La réception fut chaude : trente hommes tombèrent. Ils reculèrent pour se reformer plus loin. Une seconde charge n'obtint pas plus de résultat que la première.

« C'était la déroute. Je vis alors les Anglais gagner une ferme qui se trouvait à l'arrière de leurs positions et hisser le drapeau parlementaire. (C'était, on s'en souvient, la dernière bande de linge qui restait au docteur Hatheway.)

« Heureusement que nous aperçûmes à temps le drapeau blanc, parce que nous venions de donner l'ordre de bombarder les Anglais avec une pièce de 12 et un Maxim, que Cronje avait amenés.

« Nos forces s'élevaient à quinze cents hommes environ.

« Nous nous précipitâmes sur le camp anglais, et à notre grande surprise, nous trouvâmes nos ennemis armés, prêts à vendre chèrement leur vie.

« Ils croyaient sans nul doute que nous allions les massacrer. Cronje pénétra dans la ferme avec trente hommes ; le reste se tint à distance.

« Jameson se rendit sans condition, et les soldats déposèrent les armes.

« Autant que j'en pus juger, les hommes avaient encore des munitions devant eux. Les magasins de leur Lee et de leur Metfort étaient pleins ainsi que les chambres de leurs revolvers.

« Je quittai le champ de bataille avec Cronje et je retournai à ma ferme. »

Tel fut le récit de mon brave Transvaalien.

Ces deux relations émanant de deux braves et honnêtes hommes, qui dans cette campagne étrange se sont trouvés dans les camps opposés, et qui sont devenus des amis, ont un incontestable mérite, c'est de raconter tout uniment les événements tels qu'ils se sont produits, en laissant de côté les questions irritantes du domaine de la politique ou des nationalités.

Ajoutons cet épisode :

Quand les Boërs se furent rendus maitres des compagnons de Jameson, ils ne célébrèrent pas leurs victoires par des chants ou des feux de joie, ils tombèrent à genoux et écoutèrent en silence la prière dite par les ainés. Ces derniers remerciaient Dieu de les avoir protégés, et d'avoir pu réduire leurs ennemis... Ils allèrent jusqu'à prier pour Jameson et ses amis... ils prièrent enfin pour les morts que cette guerre impie avait semés sur la route.

Par respect pour le lecteur, je dois dire que les noms de Rendsburg et Hatheway sont des noms fictifs qui cachent des personnalités connues ; mais j'ai recours à ces pseudonymes pour ne pas tomber dans le péché d'indiscrétion qu'on reproche souvent, et non sans raison, à ceux qui tiennent une plume.

Ces histoires m'avaient fait prendre le temps en patience, et j'eus à peine le temps d'apercevoir que le *Bolter*, mon excellent steamer, avait atteint le Cap de Bonne-Espérance.

Devant nous, maintenant, au delà des docks, se dressait la magnifique montagne de la Table, qui est aussi nécessaire à l'horizon des habitants que les Fujisan aux Japonais.

Cette montagne a 3.500 pieds anglais de haut et ressemble à un immense pan de mur comme les Palissades de l'Hudson. Sa constitution géologique, après un examen superficiel, me parut être de même nature.

Cet énorme roc, domine Cape Town, comme la citadelle domine Québec.

Mon premier soin en débarquant, fut de chercher le consulat américain pour renouveler, par un contact nouveau avec mes compatriotes, ma ferveur patriotique. Malheureusement je découvris qu'il n'y avait pas de consul américain à Cape Town, et que les intérêts des États de l'Union, peu considérables, dit-on, dans ce pays, étaient gérés par un Anglais.

J'appris même sur la sobriété des agents consulaires de mon

beau pays des choses qui me firent regretter que le gouverneur lésinât pour être représenté dignement.

Pourquoi, pour être servi convenablement l'oncle Sam ne donne-t-il pas à ses consuls des appointements qui les distinguent des ouvriers cordonniers ou des danseurs de corde ?

Mon arrivée à Cape Town coïncidait avec des bruits de guerre qui agitaient tout le Sud-Africain.

L'Europe s'intéressait aux jeunes Républiques qui venaient d'échapper à l'apétit anglais, tandis que les Boërs s'ingéniaient à contenir leurs voisins indigènes, puisque les autres venaient de recevoir une leçon méritée.

CHAPITRE II

LE PRÉSIDENT KRUGER

Lorsqu'il met le pied sur un sol étranger, le premier devoir d'un touriste, après avoir visité les pays ou les monuments selon qu'il se trouve dans un centre de civilisation ou dans une contrée sauvage, est de s'enquérir des personnalités intéressantes qui appartiennent à l'histoire locale ou générale.

En abordant la côte sud-africaine je songeai qu'il serait intéressant de voir et d'étudier la captivante figure du président de la République du Transvaal, M. Kruger.

Je ne cherchais pas les éléments d'une biographie complète, sur cet homme d'État : mon but était plus modeste : je voulais seulement prendre sur lui quelques notes personnelles. Ce sont ces notes que je livre aujourd'hui à la publicité.

Les premières questions que je m'adressai, furent celles-ci :

Qu'est-ce que c'est que Kruger au point de vue physique et moral ?

Quelle est la valeur de ce grand Boër ?

Je n'ai pas eu la présomption d'y répondre moi-même, et l'opinion que j'exprime ici sur lui est le reflet de ce que j'ai appris de lui-même de son secrétaire d'État le Dr Leyds, et quelques-uns de ses amis intimes.

J'arrivai dans la capitale du Transvaal à Prétoria le 30 mai 1896,

vers midi environ, sous un soleil qui me rappelait celui du Texas. Les rues larges et poudreuses ressemblaient à celles des villes du Far-West, et cette impression grandissait quand passait près de moi de larges wagons surchargés de bagages traînés par des bœufs et escortés de Boërs hirsutes au teint hâlé et qui galopaient sur des mustangs fougueux. Il se dégageait de ces convois une étrange odeur de cowboys et de sombreros tout à fait couleur locale.

Avec moi voyageait M. Chapin qui agissait en qualité de consul des États-Unis. Il était en déplacement officiel, ayant eu pour mission d'accompagner un citoyen américain John Hays Hammond jusqu'à Johannesburg au chevet de sa femme mourante et de le ramener à Prétoria dans la prison de la ville, où il était détenu.

Pourquoi M. Hammond était-il en prison ? Sans vouloir critiquer l'organisation judiciaire et la législation boër j'étais vivement frappé des motifs puérils invoqués contre mon compatriote pour le retenir en prison comme traître et félon.

Arrivés devant la maison de détention nous trouvâmes l'entrée encombrée par une douzaine de véhicules et nous apprîmes que le président Kruger avait, le matin même, signé l'ordre d'élargissement de cinquante « Uitlanders » qui avaient été arrêtés et emprisonnés comme traîtres.

Hammond n'était pas compris dans cette grâce, ce qui invita notre consul à remettre au gardien-chef une requête officielle tendant à faire bénéficier l'Américain de cette gracieuse mesure. Ce fonctionnaire, nommé Duplessis, nous fit répondre qu'il était trop occupé pour songer à Chapin ; et qu'il nous priait de repasser dans une heure ou deux. Lorsque nous revînmes, on nous apprit que le Duplessis était parti avec notre protégé avec l'intention d'obtenir du Président une remise de peine. Il y gagnait un congé et sans doute une gratification que mon compatriote n'hésiterait pas à lui donner dans le cas où il obtiendrait sa liberté,

Pauvre Hammond ! il y avait cinq mois qu'il gémissait dans cet odieux bâtiment, en compagnie de convicts de couleur, de criminels de droit commun, et au moment où nous allions peut-être pouvoir intervenir efficacement pour lui, on nous l'enlevait sous prétexte d'obtenir une liberté problématique.

Tristement nous reprîmes le chemin de la ville. Là nous fûmes informés qu'Hammond avait été vu avec son geôlier sur la route de Prétoria à Johannesburg.

Notre pauvre consul en était pour ses frais.

Cet après-midi, alors que le jour tombait, un Boër, membre de la Chambre basse me dit obligeamment :

— Avez-vous rencontré le Président ?

— Non, lui répondis-je.

— Alors venez avec moi.

Cette réponse, par sa simplicité, me fit admirer la forme patriarcale de ce gouvernement.

Notre course dura dix minutes, employées à parcourir ou à traverser les larges rues raboteuses, en terre battue, de la petite ville. Nous arrivâmes devant une sorte de petit camp composé de cinq tentes devant lesquelles se promenaient des sentinelles.

— Que signifie cet appareil guerrier?

— C'est la garde du Président.

— C'est bizarre, pensais je. Le Président de la République des Etats Unis, qui est l'élu de plus de soixante dix millions d'hommes, n'a seulement pas un policeman à sa porte, tandis que dans une république de deux ou trois cent mille blancs, le Président se fait garder par des soldats.

Depuis, j'ai appris que lorsque M. Kruger se déplace, il est invariablement escorté de six cavaliers armés de carabines et commandés par un officier.

Les offices du gouvernement étaient entourés par des troupiers armés de rifles. Deux sentinelles faisaient les cent pas devant les fenêtres de la chambre de l'exécutif, regardant de temps en temps s'il n'y avait rien d'anormal autour d'eux.

Je me demandais si le gouvernement en prenant ces extravagantes précautions militaires appréhendait un attentat possible contre la vie du Président, ou s'il ne voulait pas plutôt influencer les fermiers constituants, en feignant de croire que les Uitlanders ne cessaient de comploter l'enlèvement ou l'assassinat de leur élu.

Juste en face les cinq tentes armées se trouvait une longue maison basse dont toutes les pièces formaient un immense rez-de-chaussée. Une véranda courait le long de la façade. C'était une ferme type comme en ont les riches fermiers boërs et qui se dissimulait presque dans la frondaison des arbres et des buissons épais qui l'entouraient.

Il n'y avait pas de chaussée pour la sortie des voitures à la porte de la façade, ni décor spécial qui pût faire croire qu'un des principaux citoyens du pays habitait là. Mais devant un guichet se tenaient deux soldats l'arme au pied qui croisèrent la baïonnette à

notre approche. Il suffit à mon ami le député de donner son nom pour obtenir passage. La porte s'ouvrit devant nous, nous entrâmes dans un petit hall faiblement éclairé cherchant du regard un domestique pour nous introduire; comme il ne s'en présenta pas, nous primes le parti de pénétrer dans l'intérieur de la maison.

Après une recherche infructueuse nous dûmes revenir sur nos pas.

A droite du hall se trouvait un salon de réception occupé par quelques dames qui attendaient Mme Kruger. A gauche, il y avait une pièce correspondante, dont la porte était close. Des voix rudes en sortaient, et en les entendant mon introducteur me dit en poussant un soupir de soulagement :

— All right ! Nous y sommes.

Je pensais au contraire que ce n'était pas all right du tout, car je me souciais peu d'être présenté à Paul Kruger au moment où il se disputait avec ses amis les burghers.

De plus j'avais appris que les Uitlanders libérés le matin s'étaient rendus chez lui pour le remercier de sa clémence. J'en concluais que la journée avait été dure pour le vieil homme d'État, et qu'il se souciait peu de recevoir un importun, vînt-il de la libre Amérique.

Mais mon législateur s'embarrassait peu de ces scrupules. Il frappa à la porte... une voix nous cria d'entrer... Nous franchîmes le seuil de la pièce et je fus temoin d'un spectacle qui me remit en mémoire l'année 1809 quand Andréas Hofer convoqua les fermiers du Tyrol dans le château d'Innsbruck. Mais le temps était loin où Napoléon comme Jameson faisait des raids sur toutes les frontières de l'Europe. Le continent noir, alors, était regardé comme un pays de singes indigne d'une incursion militaire.

Dans un large fauteuil, devant une table ronde était assis Paul Kruger. Autour de lui se tenaient des burghers au visage bronzé. Ils portaient de longues barbes et restaient froids et solennels comme des moines russes.

Mon ami me fit franchir le cercle de conseillers, dit quelques mots au Président, qui me serra la main et me désigna avec un grognement une chaise non loin de lui. Il se rassit et reprit sa pipe dont il tira de larges bouffées. Pendant qu'il fumait en silence, j'examinais avec intérêt les traits saillants de sa physionomie remarquable. J'étais résolu de ne pas dire le premier mot, car je savais que j'avais devant moi un silencieux. Je respirais une atmosphère d'hostilité. Tous ces gaillards aux larges épaules me jetaient

des regards soupçonneux ; mais que m'importait ! J'avais voulu voir Kruger ; je le voyais.

Et ce n'est pas une figure banale. Je l'ai revu souvent depuis à l'église pendant l'office , dans les rues, à l'office du gouvernement ; mais je n'ai plus retrouvé l'impression que me fit cette visite à son *home*. J'aurais voulu le connaître alors qu'il était revêtu du costume des prairies, qu'un chapeau à larges bords dissimulait son front, qu'une chemise de couleur s'ouvrait sur sa poitrine, que sur son épaule robuste se balançait le fusil qui ne quitte jamais le véritable burgher. C'est sous ce costume que je me figurais un vrai Kruger.

Tandis que je le voyais en arbitre des destinées du sud de l'Afrique, c'est-à-dire coiffé d'un énorme chapeau que ses oreilles empêchaient de tomber jusqu'au cou, fumant une pipe invraisemblable qui lui cachait une partie du visage, portant des pantalons d'une coupe malheureuse et la poitrine sabrée d'un large ruban à la manière de ceux que l'on porte le jour de la parade de Saint-Patrick. C'est ce Kruger-là qui fait la joie des journalistes et alimente la caricature politique. C'est le Kruger ridicule sinon laid ; mais ce n'est pas le vrai Kruger.

Après tout, Abraham Lincoln n'était pas un Apollon et il ne l'ignorait pas. Cette première impression, j'y insiste parce qu'elle est en désaccord avec le portrait peu flatteur que l'on a promené dans le monde entier, me traça un Kruger composite, quelque chose comme un portrait que l'on aurait en empruntant quelques-uns des traits d'Abraham Lincoln et d'Olivier Cromwell avec les yeux de John Bright. Kruger a le regard d'un homme qui ne se fatigue pas d'examiner. Il a l'air d'un lion qui sommeille, tant ses yeux ont de calme, mais de ce calme fort qui fait présager des réveils terribles.

Ses traits comme ceux de la plupart des grands hommes sont réguliers et harmonieux. La bouche est celle de Benjamin Franklin dans son portrait peint par Duplessis ; c'est une bouche qui a modifié son dessin primitif pour prendre une forme volontaire. Lorsqu'il sourit, elle devient bienveillante. Tous ceux qui ont approché Kruger s'accordent à dire que lorsque les tracas du pouvoir ne viennent pas embrumer son front, un grand air de bonté vient lui changer le visage. Les photographies que l'on possède de lui nous le montre prêt pour le speech officiel ; il n'a plus le bon regard que lui connaissent ses familiers.

Sa bouche n'a pas le dessin qui indique l'homme dont la ténacité

est proverbiale; et peut-être, avec le recul des événements apprendrons-nous que l'histoire s'est trompée sur le compte de Kruger; que, comme pour Benjamin Franklin, le secret de ses succès n'est pas dans une obstination aveugle, mais dans la volonté raisonnée de surmonter les obstacles.

Ces deux hommes, Kruger et Franklin, auront eu une longue vie publique, et ils auront exercé le même ascendant sur leurs contemporains.

La fermeté de Kruger n'exclut pas un certain amour de la paix, cela se voit aux commissures des lèvres, aussi bien dans le portrait du grand Américain que dans celui du Président de la République du Transvaal.

Si le menton de Kruger eût été plus large, et les joues moins rondes, il ne jouirait plus de l'autorité qu'on lui reconnaît.

Ces traits physiognomoniques ne trompent pas. Regardez le masque de Bismarck et comparez... vous comprendrez alors la chute du chancelier.

Ce qui apparaît immédiatement dans le visage de Kruger, c'est son menton massif, mais ovale, ses oreilles plates et larges, et son nez énorme. Et cependant, la tête est petite. Les épaules sont hautes, en porte-manteau, la poitrine large et bombée. De taille, il a six pieds anglais, et ses jambes longues peuvent fournir une longue course.

A ce sujet, voici ce que m'a dit un témoin oculaire:

« Le Président pouvait suivre un cheval à la course. Un jour que l'un de ses amis Jacobs paraissait mettre en doute cette surprenante faculté, le jeune Kruger, il avait alors dix-huit ans, paria de suivre un cavalier dont la monture allait à toute vitesse. La course eut lieu sur une longueur de 7 à 800 mètres, et le jeune homme arriva avant le cavalier. »

Je me suis fait confirmer ce récit par le Président lui-même, quoiqu'il montre quelque répugnance à parler de ses exploits passés.

Une autre fois il prit part à une course organisée par les chefs Cafres. Les prix consistaient en troupeaux. La distance à parcourir était longue, et dans l'itinéraire se trouvait compris la maison de son père. Le jeune Kruger eut bien vite fait de distancer tous ses concurrents et ayant atteint son logis il pensa avec raison qu'il avait assez d'avance pour y entrer et prendre du café. Son père se montra très irrité de le voir traverser tout le pays sans

emporter son rifle, il l'en gourmanda fort et l'obligea à prendre un léger fusil pour continuer sa course. Cela fait, Kruger reprit sa route. Les Cafres arrivaient sur ses talons; mais ils faiblissaient visiblement, et étaient obligés pour ne pas abandonner la partie de jeter loin d'eux lances, sagaies et boucliers. Malgré tout Paul Kruger tenait toujours la tête et il les dépassa si bien qu'il employa son avance à chercher des antilopes pour augmenter la provision du camp.

A travers les hautes herbes il aperçut une tache rousse qu'il prit pour le gibier convoité. Il arma son fusil et pressa la détente; mais l'arme fit long feu et au lieu d'une antilope, il se trouva face à face avec un lion que la détonation avait effrayé.

Tous les deux se mesurèrent du regard; les yeux de Kruger n'étaient pas moins tranquilles que ceux de l'animal. Le lion fit quelques pas de retraite, ce que Kruger imita. Alors, le jeune homme tout en ne perdant pas son ennemi du regard se retira pas à pas, mais le lion décidé à ne pas céder le suivit conservant la même distance. L'aventure devenait énervante sinon dangereuse, surtout parce que le jour tombait et que le jeune Paul ne pouvait compter sur aucun secours. De nouveau il arma son rifle et épaula; la capsule seule partit. Il se trouvait maintenant seul et désarmé devant le fauve que cette nouvelle détonation avait rendu furieux, et qui en bondissant, retomba presque à ses pieds. Saisissant son fusil par le canon il allait s'en servir comme d'une massue, mais le lion recula à son tour, puis se décidant à quitter le terrain s'enfuit dans un furieux galop, et disparut derrière une colline. Joyeusement Kruger reprit sa course et en dépit de tout ce qui venait d'arriver enleva les prix aux chefs Cafres.

Si Kruger n'avait pas son égal comme coureur, c'était aussi un tireur consommé, il aurait rendu des points au fameux Buffalo-Bill. Un de ses vieux amis m'a conté une aventure non moins curieuse que je crois digne d'être rapportée ici. Poursuivi par un buffle furieux, alors que son cheval commençait à faiblir, le futur Président de la République du Transvaal se tourna légèrement sur sa selle, épaula lentement son fusil, visa délibérément pendant que son cheval s'enlevait dans un galop suprême..... un coup de feu retentit, le buffle, le front troué, roula dans la poussière.

Ainsi que je l'ai déjà dit, M. Kruger n'aime pas à rappeler ses hauts faits, et si ses amis observaient la même discrétion, on en croirait jamais, lorsqu'on le voit à l'église, que cet homme à

la mine de sacristain a été un héros dans le genre de Mayne-Reid.

On n'a qu'à choisir parmi les histoires vraies que l'on conte à la veillée sur le vieux Président. En voici une autre, non moins intéressante que les précédentes : Il chassait encore le buffle, car c'était un de ses plaisirs favoris, lorsque son cheval, emporté par l'ardeur, fonça sur la formidable bête. Soudain le buffle, ayant mis le pied dans un trou, culbuta dans un fossé profond. Le cheval de Kruger, emporté par l'élan, tomba à son tour, entraînant son cavalier. Kruger fut le premier à reprendre ses sens..... il se jeta sur le buffle, lui saisit les deux cornes dans ses mains robustes. lui plongea la tête dans la vase et l'y tint jusqu'à ce que l'animal mourut étouffé.

Ce combat extraordinaire m'a été raconté à Cape-Town et je ne l'aurais pas consigné sur mes notes tant il me parut invraisemblable, si le Président lui-même ne m'en avait pas garanti l'authencité.

Mais il faudrait un volume pour raconter tous les exploits sportifs du premier des Burghers. Aussi passerons-nous sous silence les courses fantastiques contre des chasseurs d'éléphants et les exploits cynégétiques qui dépassent les hauts faits de Rube, de Nick-Whiffles et de Bas-de-cuir.

Ainsi que Benjamin Franklin aimait à se rappeler sa jeunesse alors qu'il était apprenti typographe, le Président Kruger paraît tirer vanité de ses humbles débuts, quand il était simple gardeur de troupeaux.

A ce sujet, sir James Sivewrigt, ministre des Travaux publics de la Colonie du Cap, a bien voulu me raconter par le menu une visite qu'il fit à Kruger, avec un certain duc, bonhomme au fond, mais d'une diplomatie douteuse. Entre le Président de la République du Transval et le noble Anglais, un dialogue s'engagea au moyen d'un interprète, dialogue dont voici la reconstitution à peu près exacte :

Le duc. — Dites au Président que je suis le duc de X. et que je suis venu pour lui présenter mes respects.

Kruger pousse un grognement qui signifie : Qu'il soit le bienvenu.

Le duc (après une longue pause.) — Ah ! dites-lui aussi que je suis membre du Parlement anglais.

Kruger pousse un autre grognement et tire une grosse bouffée de sa pipe.

Le duc (après une plus longue pause). — Dites lui que je suis membre de la chambre des Lords.

Kruger tira deux nouvelles bouffées, opina du bonnet et poussa un autre grognement.

Le duc (après une pause plus longue encore pendant laquelle Sa Grâce pensa qu'il n'avait pas assez insisté sur son identité, ajouta) : — Le Président peut avoir intérêt à savoir que j'ai été vice-roi.

Kruger. — Oh ! un vice roi... qu'est-ce que c'est que ça ?

Le duc. — Un vice-roi, c'est une sorte de souverain, vous savez.

Kruger continua à fumer en silence, puis visiblement ennuyé de cette forme de conversation, il se tourna vers l'interprète et dit aigrement :

— Dites à cet Anglais que, moi, j'ai gardé les bestiaux.

Ces derniers mots terminèrent l'entretien.

Paul Kruger a une langue acérée dont il sait admirablement se servir. Il a des phrases brutales ; mais qui synthétisent des pensées d'humanité et de justice. Ce sont comme des paraboles que l'on retient au Transvaal, et qui servent quelquefois à défaut de lois codifiées.

Un exemple :

Quand le peuple l'avertit des menées de Jameson qui, en décembre 1895, préparait son raid sur Johannesburg, il répondit en faisant allusion à la tortue :

— Nous devons attendre que la bête ait sorti sa tête de sa carapace, pour la lui couper.

Il mit ses actes en rapport avec ses paroles en n'étouffant la rébellion que lorsqu'elle se fut produite.

Dans une autre occasion, une députation vint le prier de ne pas pendre Jameson.

— Bah ! s'écria Kruger, vous êtes toujours à vous occuper de la queue du serpent, pourquoi ne vous occupez-vous pas à le frapper à la tête. Ce qui voulait dire : « Pourquoi venez-vous toujours m'ennuyer avec Jameson et ses flibustiers, au lieu de songer à Rhodes d'où nous vient tout le mal ? Et enfin, en mai 1896, quand il reçut les prisonniers libérés, il s'adressa à eux dans ces termes : « Quand un chien me mord, je ne cherche pas à le punir ; mais j'essaye de retrouver le maitre qui l'a lancé contre moi. »

Ces différents traits marquent bien le caractère de Kruger, et ils éclairent l'opinion sur l'attitude des Boërs, dans l'affaire Jameson.

En réalité, les Burgers attachèrent peu d'importance à l'équipée du célèbre docteur; mais ils la considérèrent comme un symptôme, résultant des intrigues d'Anglais riches et influents, qui avaient pour but d'enlever aux Boërs leur indépendance.

La première fois que je me trouvais en face de Kruger, j'éprouvais ce qu'il dut sentir lui-même, lorsqu'il se rencontra avec le lion pendant la course qu'il disputait aux chefs Cafres. Il m'embrassa d'abord de son gros regard et m'enveloppa d'un nuage de fumée Mon ami et mentor, le député boër, attendait impatiemment la réception qui allait m'être faite. A vrai dire, je n'étais pas très enthousiaste et j'essayais, mais en vain, de pénétrer la pensée du Président.

Furieux sans doute d'être forcé de parler, il dit avec une certaine brutalité :

— Demandez-lui s'il est un de ces Américains qui réclament la protection de l'Angleterre aussitôt qu'ils ont maille à partir avec la justice.

L'attaque était directe, il s'agissait très vraisemblablement de John Hays Hammond et d'autres Américains qui s'étaient mis sous la protection de l'Angleterre.

De prime abord et en ne s'en référant qu'à la brutalité des mots, on pouvait prendre cette question pour une injure; mais il me suffit de regarder ses yeux et d'examiner les commissures de ses lèvres pour me convaincre du contraire.

Ses vingt compagnons m'examinaient en silence, et je compris que le moment n'était pas de discuter.

— Dites au Président, commençai-je que depuis que j'ai visité la prison de Prétoria, j'en ai conclu que la première politique pour un Américain serait de demander la protection de M. Kruger contre les Anglais.

Cette saillie brisa la glace, le Président daigna sourire et ses vingt apôtres barbus éclatèrent d'un rire sonore et immodéré.

J'ai songé depuis que mes Burghers avaient peut-être pris au sérieux ce que j'avais dit en plaisantant, et qu'il leur paraissait tout naturel de penser que les Américains pourraient invoquer leur protection en cas de difficultés avec l'Angleterre.

Il y eut une fois un conseil de guerre au Transvaal, où un des chefs demanda si quelqu'un pouvait lui faire la description du pavillon anglais. Un homme qui avait assisté au combat de Majuba-Hill se leva, et rapporta que le seul pavillon qu'il avait vu était

le drapeau blanc. Un autre qui avait combattu à Krugersdorp confirma le dire à son compagnon, en établissant que le seul pavillon déployé par Jameson était blanc aussi.

J'ai recueilli d'un des membres du Volksraad, que les Boërs dans toute l'étendue de l'Afrique du Sud parlent « d'aller tuer » des Anglais comme s'il s'agissait d'antilopes ou de tout autre gibier.

Ces sentiments sont-ils partagés par Kruger ? J'en doute. Car il a suivi le développement de la race anglaise dans le sud de l'Afrique depuis cinquante ans ; et il a combattu à leurs côtés contre les indigènes. Nul mieux que lui ne peut mieux témoigner du courage personnel de la moyenne des Anglo Saxons ; et si les soldats anglais ont reculé devant les Boërs, il sait bien que cette retraite est le résultat de circonstances particulières. Mais Kruger est un vieillard et les hommes de sa génération s'en vont, laissant la place à des patriotes inexpérimentés qui ne savent rien de l'histoire militaire de l'Angleterre, au delà de Majuba et de Krugersdorp, juste comme quelques hommes d'État français avant 1870, ne connaissaient de l'histoire de l'Allemagne que Iéna et Auerstadt.

(A suivre.) POULTNEY BIGELOW.

(Traduit de l'anglais par Jean CARMANT.)

PENSÉES

Laissons le malade changer de côté dans son lit; changer de côté ne guérit point, mais soulage et contente.

L'épreuve et la consolation nous viennent ordinairement d'où nous l'espérions le moins.

Combien de lignes brisées composent la ligne courbe de notre destinée!

A l'homme droit, les succès d'estime; à l'homme adroit, les succès de vogue.

La Fortune ne donne pas de la main à la main : Comme une ménagère verse des grains aux hôtes de sa basse-cour, elle verse à terre au hasard ce qui est dans un pan de sa robe, droits, faveurs, richesses, dignités... Attrape qui peut!

Quand ça va bien, tout nous porte ; quand ça va mal nous portons tout.

Ton bonheur n'est pas dans la main d'autrui, mais dans la tienne. Si tu veux être heureux, sois-le.

Celui qui se fait un nom est un homme; celui qui hérite d'un nom n'est souvent qu'un individu.

Le plaisir tue ses fidèles comme certain mari tuait ses femmes en leur chatouillant la plante des pieds et les forçant à rire.

Joseph Roux.

LA DANSEUSE DE POMPÉI

PREMIÈRE PARTIE

I

Le Vésuve projetait son ombre bienfaisante sur le rivage. Depuis la base jusqu'à mi-côte, une ceinture d'ornes l'enserrait, enguirlandée de vignes claires où frissonnait la caresse fragile des pampres : plus haut, des oléandres fleurissaient en larges roses de pourpre qui disaient la gloire triomphante du soleil ; et sur le plateau, tout au sommet, des sapins grêles formaient une clairière lumineuse où venaient s'aimer le soir les nymphes et les dieux sylvestres.

De très loin on voyait sa masse verdoyante, tour énorme, monter dans l'azur ; il était le gardien de la région, le géant clément et doux qui veillait sur la félicité des peuples.

Il était la joie ; il était l'ivresse et l'amour ; à ses pieds, les villes reposaient avec des mollesses de courtisanes. C'était Neapolis, — la cité nouvelle, — bâtie sur le tombeau d'une sirène ; Herculanum, savante plus qu'une autre dans l'art des voluptés grecques ; Oplonte et Retina, sœurs jumelles couchées dans le même repli du golfe, parmi la fraîcheur des citronniers ; Pompéi, enfin, la Joyeuse, dont la beauté peinte éclatait sous l'ardeur du jour comme celle d'une fille violemment fardée offrant ses charmes à la convoitise de tous les regards. Du Mont, on plongeait en elle, en ses jardins resserrés par l'encadrement des péristyles, en ses théâtres, en ses temples, en ses places publiques, en ses maisons même, ouvertes librement au soleil. Car elle vivait en plein air, active et passionnée, aussi éloignée de la langueur indolente de

Neapolis que de la majesté pompeuse de Rome. Elle demeurait quelque chose d'unique et d'inattendu, une ville à l'âme éparse et perverse, éprise de mouvement et de lumière, de couleurs, de parfums et d'or. Les Osques, qui de la pointe de leur épée avaient tracé son enceinte, avaient aussi mis en elle cet amour de la parade et du bruit, ce besoin d'indépendance et de liberté qui la portait sans cesse à secouer le joug de la métropole, la main trop pesante de Rome. De ses vainqueurs elle n'avait rien pris, pas même leurs dieux. Elle gardait jalousement ses rites, la clarté de son rire et sa débauche que nul mystère ne voilait.

Des cinq villes elle était certainement la mieux partagée ; c'était sur elle que le Mont étendait le plus volontiers la douceur de son ombre protectrice. Un fleuve aux eaux rapides, le Sarne, en fertilisait les abords et, dans l'anse de son estuaire, formait un port naturel où les bâtiments de commerce venaient s'amarrer. Elle trônait au milieu du golfe, entre les deux caps, jouissant de la courbe dentelée des promontoires, de l'éclat des vagues bleues à ses pieds, de la fluidité transparente du ciel où des nuées légères se poursuivaient comme des oiseaux. En face d'elle, Stabie et Surrente montraient leur blancheur et, plus loin, Caprée se découpait, luisante et claire, sur le fond d'azur.

Ce paysage de pure volupté prenait de l'harmonie du Mont avec la Mer une signification plus voluptueuse encore ; les saisons, les heures y apportaient des grâces nouvelles, ajoutant à son charme jamais épuisé. La langueur de l'automne faisait soupirer d'un même soupir les branches défaillantes des arbres et les vagues mourantes sur le sable ; par les soirs d'hiver, la chanson des sirènes, autour des écueils, alternait avec la flûte lointaine des chevriers. Au printemps, c'était la gaieté des danses sur l'herbe et la gaieté des barques sur les flots ; et l'été venu enveloppait d'une apothéose unique l'Époux et l'Épouse : alors la splendeur des choses s'exaltait jusqu'au silence ; les vagues s'immobilisaient comme les feuillages ; et l'ombre du géant, prodigieuse, entrait dans les eaux.

Toute la côte participait à ce mystère. Du cap Misène au cap Minerve, c'était entre les villes une glorieuse avenue de palais, dont quelques-uns, pour mieux voir, avançaient leurs terrasses au milieu du golfe ; et toutes les divinités amoureuses, debout sur leurs socles de marbre, saluaient l'hymen du Mont et de la Mer ; les Vénus graciles dans leur nudité, les Hermaphrodites aux membres lisses, surchargés de roses, les Priapes couronnés de

lierre, les Satyres, une fleur de grenade au front, tous, émergeant de la profondeur des jardins, semblaient se tourner vers l'Époux colossal et lui sourire. Bienveillant, il recevait avec une égale sérénité leur culte et celui des populations voisines; de Baïes, de Nole, de Nucère, des couples montaient en pèlerinage à ses flancs. Il était le confident des passions ingénues des éphèbes; et souvent, parmi les oléandres ou les ornes, un jeune homme et une jeune fille, lèvres à lèvres, goûtaient le miel du premier baiser.

II

Ce jour-là, Pompéi se trouvait déserte. Par la porte du Vésuve et par celle d'Herculanum, les habitants en foule étaient sortis. Des gens attardés se pressaient encore le long des chemins bordés d'acacias qui grimpaient au Mont.

Lui débordait d'ivresse et de joie rustique. C'était la fête des vendanges, la bonne fête des grappes mûres, gonflées aux cépées des ornes comme des seins de femme amoureuse. Ces grappes, elles étaient innombrables autour de lui, elles formaient le collier de sa fécondité et de sa force, précieuses autant que des agates, dont elles avaient la couleur profonde, le noir strié d'or. Parfois un caprice du soleil les avait attirées tout en haut des arbres; quelques-unes rampaient lourdement au ras du sol; mais la plupart, suspendues aux thyrses éployés des branches, s'offraient, à hauteur d'homme, aux bouches gourmandes des vignerons.

Bouches gourmandes des vignerons barbouillées de lie, chevelures éparses des femmes mêlées aux feuillages pointus des ornes, tous Silènes et toutes Bacchantes pour un jour, parmi la molle caresse des pampres, parmi le jus épais des grappes qui déjà saignait dans les cuves. Entre les jardins que formaient les vignes, des chariots attendaient, attelés de bœufs patients que laissait insensibles le bourdonnement confus des abeilles. Et de partout montait en chansons et en rires la gaieté du vin futur, la gaieté des cœurs où fleurit l'espoir.

Le son grêle d'une buccine domina tout à coup les autres bruits. C'était, sous le dôme isolé d'un érable, un adolescent qui s'exerçait aux modulations champêtres. Il s'était mis à l'écart, plus haut

que les vignes, et, les reins appuyés à l'écorce lisse, les yeux tournés vers le golfe, il jouait des airs légers qui voltigeaient comme des papillons au-dessus de la foule pendue aux grappes, dans la lumière rousse de l'automne. Le jeune Pompéien aux bras nus, à la face penchée et blanche, ressemblait au Narcisse aimé des fontaines. Bientôt des gens se groupèrent pour l'entendre, et, comme la sève des raisins avait rendu les langues bavardes, on causa :

— C'est le jeune Hyacinthe, le camille du temple d'Apollon.

— Le neveu de Clément Vette, le grand banquier de la rue de Mercure.

— Et le fils d'Aulus Vette, qui vient d'être nommé duumvir grâce à son argent.

— Au lieu de rester dans sa famille, il a préféré aller vivre avec le prêtre Chrestus, et servir le dieu. Singulier goût!

— C'est là, sans doute, qu'il aura appris à jouer de la flûte.

— Ses airs sont tristes! Partons!

De nouveau, l'adolescent était resté seul en face de la mer; il avait posé à côté de lui sa buccine; et maintenant, assis au pied de l'érable, le coude appuyé sur le gazon, il regardait la foule se ruer au plaisir. D'ailleurs, le travail était fini. Des rondes se nouaient autour des sarments brisés; des baisers s'enhardissaient, se prolongeaient jusqu'à la pâmoison; l'amour, plus capiteux que le vin, fermentait dans toutes les poitrines, et la vendange se faisait aux treilles dorées des jeunes corps, par-dessus lesquels flottaient des pans de tuniques claires. En bas, la ville abandonnée ouvrait au soleil couchant ses maisons désertes.

Hyacinthe se leva et commença lentement à descendre vers le rivage; mélancolique, il l'avait toujours été par un caprice de la nature qui, l'ayant fait naître au milieu de la dissipation et du bruit, lui avait mis au cœur, avant tout, le goût du recueillement et du silence; et, ce soir, sa mélancolie s'aggravait d'une ombre de plus, au contraste de cette débauche triomphante qui lui arrivait de toutes parts... Ah! la débauche de Pompéi! Ce n'était pas la première fois qu'elle le blessait! Tout petit, elle avait frappé ses yeux, ses oreilles; dans la maison même de son père, elle s'était révélée à son imagination d'enfant; et plus tard, jusque dans l'ombre du temple, elle l'avait poursuivi. Mais jamais il n'en avait eu autant que ce soir la vision flamboyante et rouge. Le disque du soleil incendiait le Mont de flèches rouges; les éclats de la vendange avaient teint de rouge les mains, les bras, les visages;

et la pourpre des étoffes jetait sur les chairs des reflets rouges. Et la foule évoluait dans cet embrasement. D'autres rougeurs encore apparaissaient : éclat furtif des bouches entr'ouvertes qui clamaient l'ivresse, éclat des chevelures tordues comme des flammes au-dessus des visages qu'on eût dits sanglants.

Et parmi cette rougeur de l'orgie Hyacinthe tout à coup vit apparaitre une forme blonde, une forme toute blonde qui, au centre d'une ronde de vignerons, s'élançait avec des bonds de gazelle.

C'était une de ces petites danseuses à peine nubiles, comme la ville en entretenait une armée pour l'agrément de ses riches contribuables. Son visage blanc avait l'ovale allongé d'une amande, ses bras clairs et purs s'élevaient autour de sa tête comme les deux anses d'une amphore, ses cheveux couleur de lin étaient presque aussi pâles que sa chair. Pour s'ébattre plus librement, elle avait laissé glisser jusqu'à mi-corps sa tunique de laine écrue, qui se confondait avec l'ivoire nouveau de son ventre lisse. Et elle dansait pour son plaisir, cette fois, sans souci de l'amant généreux à séduire ; elle dansait et riait de toute son âme, faisant luire aux rayons du soleil couchant, l'étincellement de ses seins nus et de ses dents blanches aussi, toutes petites et égales.

L'adolescent s'arrêta, ému d'un trouble qu'il ne savait comment maîtriser. Pendant quelques instants, il resta immobile au bord du chemin à suivre des yeux la forme blonde ; et, quand la ronde eut pris fin, il marcha rapidement de ce côté.

L'enfant s'était assise au milieu d'une touffe de pimprenelle ; et, les jambes repliées, elle s'occupait, très sérieuse, à attacher un des lacets de sa chaussure que la rapidité de sa danse avait dénoué. En apercevant Hyacinthe elle sourit, du sourire à fleur d'être que les filles d'amour adressent indistinctement à tous les passants ; et cela, sans qu'il sût définir cette impression, contraria le jeune homme.

— Pourquoi me souris-tu? demanda-t-il.

La petite danseuse redevint grave aussitôt. Elle remonta sur ses épaules frêles la tunique glissée jusqu'à ses reins ; elle croisa sur sa poitrine ses bras minces où oscillaient des cercles d'or.

— Et toi, demanda-t-elle, pourquoi ne m'as-tu pas souri?

Tous deux se regardèrent en silence. A la fin, Hyacinthe eut un geste vague :

— Je t'ai aperçue de là-haut tout à l'heure, et tu m'es apparue comme une divinité ; tu tournais sur tes talons fragiles avec la

sveltesse d'une dryade, et tes mains, ouvertes au-dessus de la tête, semblaient tracer des signes mystérieux dans l'air. Alors je suis venu à toi, le cœur secoué d'une grande émotion : il bat encore, vois; mais ton sourire trop près de la terre m'a désenchanté.

L'enfant, curieusement, l'examina :

— Tu ne ressembles pas aux autres jeunes gens, soupira-t-elle. Les autres aiment qu'on leur sourie, et, quand bien même ils ne sont pas en disposition amoureuse, ils ont toujours quelque chose de joyeux ou d'agréable à dire. Toi, tu parais au contraire silencieux et attristé. Serait-ce que tu caches quelque chagrin?

— Aucun, dit Hyacinthe.

— Alors tu dois t'égayer comme tout le monde aujourd'hui et fêter les dieux. Ecoute : veux-tu que nous cherchions ensemble, au sommet des branches, les grappillons oubliés par les vendangeurs? Le soleil les a chauffés tout le jour et ils sont délicieux, tu verras, aussi bons que le vin nouveau qui sent la flamme.

Elle le prit par la main, et ils coururent ensemble vers les ornes. En route, Hyacinthe s'arrêta pour lui demander son nom :

— Comment t'appelles-tu?

— Nonia.

Et, cette fois, ils se sourirent.

Quand ils furent arrivés aux jardins des vignes, Nonia cueillit d'abord des rameaux flexibles, qu'elle tressa en guirlandes afin d'en couronner son front et celui d'Hyacinthe; et, comme les vendangeurs avaient laissé, appuyées contre les arbres, leurs échelles étroites et longues, tous deux montèrent, l'un derrière l'autre, pour atteindre au sommet des branches les grappillons que le soleil avait noircis davantage.

L'orgie maintenant s'apaisait; sous les feuillages, des couples enlacés s'étaient endormis; la plupart, en chantant, avaient regagné la ville; des lambeaux d'étoffes arrachées, des fleurs flétries traînaient sur le sol; et le Mont, lentement, s'éteignait dans l'ombre envahissante du crépuscule.

Alors Hyacinthe et Monia se prirent de nouveau par la main afin de rentrer à Pompéi : un chemin en pente, assez large pour recevoir les chars de vendange aux roues écartées, y descendait rapidement; mais ils préférèrent s'engager dans les lacets à peine tracés qui serpentaient entre les troncs capricieux des ornes.

Leurs deux silhouettes, de hauteur égale, se confondaient dans le geste pareil de leurs corps souples, balancés par le rythme de la

marche. De leurs deux couronnes de pampre, Nonia avait fait un seul collier qui tenait enchaînées leurs deux têtes, et ils riaient, — car Hyacinthe avait perdu toute sa mélancolie, — lorsqu'un accident du sol faisait se heurter l'une contre l'autre leurs oreilles bruissantes et sonores comme les coquillages allongés que la mer dépose sur le sable.

Les peintures claires des portiques luisaient encore dans la pénombre. Nonia étendit le bras vers l'occident :

— Vois-tu cette petite maison tout contre la porte de Nole ? C'est là que j'habite, dit-elle.

Mais il ne lui offrit pas de l'accompagner jusque là, et ils se séparèrent, après avoir suspendu leurs guirlandes à une stèle de pierre bleue qui bornait la route.

III

Une terrasse en saillie élargissait la façade étroite ; des chèvrefeuilles unis à des clématites en descendaient, et pêle-mêle des objets familiers y trouvaient leur place, sans souci de la curiosité du dehors.

Nonia n'était pas seule à occuper la petite maison ; très divers de mœurs et même de condition sociale étaient ses habitants, qui l'avaient bâtie à frais communs pour s'épargner la honte de vivre chez les autres, comme des esclaves.

D'abord, le peintre Ludius Felix en possédait à lui seul les deux tiers, bien qu'il n'y vînt que pour dormir et pour s'y reposer les jours de fête. Ludius Felix, qui était en passe de devenir riche et célèbre, avait en outre, hors de la ville, sur les bords du Sarne, un grand atelier où il formait de nombreux élèves. Au lieu de la peinture à l'encaustique, dont l'application était lente et coûteuse, il avait imaginé un procédé plus expéditif, à la portée de toutes les bourses, une sorte de fresque à la détrempe, où les couleurs flambaient comme l'arc-en-ciel dans l'éther humide ; et tout le monde venait à lui, tout le monde voulait avoir sa maison décorée par Ludius. Petit, maigre, énergique, il avait les yeux d'un noir bleuté, les cheveux aux reflets métalliques plantés en triangle sur un front étroit, le nez gros, la bouche fine et cruelle. C'était le vrai type osque dans toute son intégrité primitive, persistant à travers

le mélange des races; et, comme les Osques d'autrefois, il aimait l'activité et le plaisir, il mettait sa volupté dans la lutte contre les forces aveugles de la destinée.

Une très vieille femme au teint de parchemin, au profil busqué d'oiseau nocturne, était la seconde propriétaire de la maison, dont jamais elle ne dépassait le seuil. Elle se nommait Plancine. Nul ne savait au juste de quel pays elle était originaire, ni à quel culte elle appartenait ; mais sans doute avait-elle un plus haut idéal que celui des Pompéiens, car elle ne cessait de gémir sur leurs mœurs éhontées et sur la décadence de leur foi. Seule, Nonia la trouvait toujours indulgente à tous ses caprices : était-ce parce que la petite danseuse lui apportait des brassées de fleurs pendant la belle saison, et que dans l'hiver elle l'aidait à allumer le feu de son brasier, à genoux devant les minces noyaux d'olives? Toujours est-il que la vieille femme aux articulations rouillées par l'âge et la fillette aux membres souples se tenaient souvent ensemble sur la terrasse, pour respirer les bouffées d'air vivifiant que le golfe, de là-bas, leur envoyait.

Sur la rue, à côté de la porte d'entrée, s'ouvrait l'échoppe du cordonnier Philippe ; lui et son jeune fils Sannion étaient les deux personnages les plus bruyants de la maisonnée. Philippe, du matin au soir, chantait en raccommodant les semelles usées de ses concitoyens. Quant au petit Sannion, il était un de ces gamins vicieux et retors comme on en voit pulluler dans la ville et dans les faubourgs; à huit ans, il savait déjà les trois langues que tout Pompéien devait apprendre pour faire le commerce : l'osque, le latin et le grec; et il en profitait pour tracer des polissonneries le long des murailles et pour induire en erreur les étrangers égarés dans le réseau compliqué des rues. Quand son père le corrigeait à coups de lanière, il poussait des cris aigus qui réveillaient sous la porte de Nole les lézards bleus endormis dans l'herbe, entre les pavés.

A deux jeunes gladiatrices, — de celles qui, nues, combattaient aux funérailles devant les tombeaux, — appartenait la dernière chambre. C'étaient deux belles filles longues et rousses qui passaient leurs temps à se frotter les membres d'huile et à se prendre aux épaules en des simulacres de lutte, afin d'entretenir la vigueur précieuse de leurs muscles. On les disait chastes, car l'amour fait fondre les forces comme le soleil amollit la neige des glaciers : sans cesse elles se refusaient à toutes les propositions des hommes; silencieuses, elles ne frayaient avec personne; hautaines, elles

avaient au passage un regard de mépris pour la danseuse. Peut-être la jalousaient-elles au fond de leur cœur ; mais Nonia n'y prenait pas garde ; souvent il lui arrivait de sourire devant le couple sculptural que formaient Sarra et Marcella, debout l'une en face de l'autre, leurs bras durs élevés comme des boucliers au dessus de leurs têtes farouches.

Une cour intérieure, qu'égayaient des colonnes revêtues d'une vive couche de cinabre, s'ouvrait au centre de l'habitation, où toutes les chambrettes venaient aboutir. Elles étaient, ces chambrettes, claires et pimpantes, rayées symétriquement en haut et en bas de lignes légères, jaunes ou vertes, qui en sertissaient les panneaux ; et chacun, selon son tempérament ou ses goûts, y avait fait ajouter une décoration spéciale. La vieille Plancine elle-même n'avait pu résister à cette folie de coloriage qui s'était emparée de toute la ville. Elle avait demandé à Ludius de représenter pour elle seule la mort du jeune Adonis : et la scène s'enlevait en figures claires sur un fond uni, avec des reliefs d'une puissance telle que la vieille femme, une fois sa lampe assoupie, croyait voir s'agiter et se soulever un peu dans la pénombre le corps irréparablement blessé de l'éphèbe.

Dans l'étroite cellule des deux gladiatrices, le peintre avait évoqué des scènes d'amphithéâtre, des combats de géants et de nains, de rétiaires et de mirmillons se poursuivant à travers l'arène. Et sur l'échoppe du cordonnier, comme enseigne, c'étaient les emblèmes de son métier : une suite de petits génies, les ailes au dos, les outils à la main.

Nonia, pour la décoration de son logis, s'était montrée plus exigeante. Il avait fallu trouver quelque chose de nouveau, car elle adorait avant tout le changement ; et pendant plusieurs jours Ludius vainement avait cherché à la satisfaire : les épisodes tirés de l'histoire des dieux l'ennuyaient et les allégories laissaient froide son imagination de petite danseuse, habituée à vivre au milieu des réalités plastiques.

Enfin le peintre avait découvert un sujet digne de passer devant les regards blasés de Nonia. C'étaient les Heures elles-mêmes, les Heures chargées de verser la joie ou la tristesse aux humains, qu'il s'était plu à faire surgir autour d'elle en ronde légère, ailée, aérienne. Elles s'enlaçaient, diverses et harmonieuses, les unes souriantes comme la vie, et les autres inquiétantes comme le mystère, tenant au dessus de leur épaule l'énigmatique amphore d'où

découlent indifféremment les perles du rire et celles des larmes.

Et Nonia s'était reconnu des sœurs parmi la troupe fragile de de ces immortelles : n'était elle pas elle-même comme une incarnation de la volonté du Destin, une petite Heure, elle aussi, qui faisait à son gré naître l'amour, le désir, le regret, tout ce dont vibre et souffre et jouit l'âme des hommes au cours de leur existence terrestre ?

Et si joyeuse elle avait été du beau travail de Ludius que spontanément elle lui avait offert toutes ses économies, une quantité de piécettes d'argent serrées dans une tirelire de verre. Mais le peintre s'était contenté de soulever la fillette délicatement entre ses bras, ainsi qu'il l'eût fait d'une petite idole, et d'enfermer entre ses lèvres brûlantes la cerise fraiche de sa bouche.

Ainsi la petite maison à la terrasse, bénigne, se laissait posséder par plusieurs maitres, sans que son harmonie en fût troublée. Parfois cependant des querelles s'élevaient et l'on entendait alors toutes les voix éclater ensemble, comme un choc rapide de boucliers ; mais le calme ne tardait pas à se rétablir, et c'était seulement, dans le bruissement de l'atmosphère peuplée d'insectes, la chanson du cordonnier Philippe, rythmée à la cadence du fil glissant par les trous des sandales, ou les cris aigus du petit Sannion qui n'avait pas été sage.

IV

Comme la vendange était terminée, il était redevenu solitaire ; et davantage encore l'épaisse frondaison des ormes roux le revêtait de silence. Entre les deux coupes, pleines d'azur, du ciel et du golfe, il émergeait, comme une amphore étincelante faite de l'or le plus précieux et adornée d'arabesques par la main d'inimitables orfèvres ; et, goutte à goutte, une suavité en débordait, l'odeur mélancolique des choses finissantes, dernier soupir exhalé des lourds feuillages, arome des sèves surchauffées par les mourants soleils d'automne.

C'était l'époque où sa bonté se révélait avec le plus de munificence : l'été, il paraissait si orgueilleux dans l'épanouissement de ses fleurs et de ses pampres, que c'était à peine si l'on osait aller jusqu'à lui ; au printemps, le mystère du renouveau semblait

le posséder uniquement, le ravir en d'ineffables jouissances; et les pluies abondantes de l'hiver souvent le rendaient inaccessible. Mais maintenant il rayonnait doucement, il étendait sur toutes choses la bénédiction de ses branches chargées d'amour, de ses branches où tout l'amour épars autour de lui était monté.

Nonia et Hyacinthe ne s'étaient pas revus depuis qu'ils avaient couru ensemble sur le Mont, à la recherche des derniers grappillons oubliés par les vendangeurs. Cependant Hyacinthe presque chaque jour, gravissait les chemins qui menaient aux vignes. Il s'asseyait à mi côte à la place même où Nonia lui était apparue toute blonde parmi l'embrasement rouge de l'orgie, et il se plaisait à l'imaginer encore : il la revoyait dansant dans le soleil, avec le miroitement de ses seins menus et de ses dents blanches, petites et égales, semblables aux dents de lait d'un très jeune enfant; puis montant avec lui jusqu'au faite des ornes entourés de sarments, sur l'échelle étroite et haute des vignerons; il la revoyait coiffée de verdures qui s'emmêlaient aux fils légers de ses cheveux couleur de lin, et il persistait à découvrir en elle un être différent des autres, comme une petite divinité des pampres et des feuillages.

Quelquefois, quand sa rêverie s'égarait en de trop lointains méandres, il tirait de sa buccine des sons très doux, en harmonie avec ce qui se passait dans son âme. Le prêtre Chrestus lui avait appris à jouer de cet instrument, qui remplaçait pour les cérémonies du culte d'Apollon l'antique flûte aux sept roseaux cimentés par de la cire vierge; et le jeune camille ne se lassait pas d'écouter son souffle chanter dans le tube d'ivoire sonore. Toujours il avait aimé la musique : c'était pour lui comme un organe de plus, une seconde voix par laquelle il s'exprimait mieux qu'en paroles. Mais celle à qui s'adressaient maintenant ces mélodieux discours n'était pas là pour les entendre.

Un soir cependant, il crut l'apercevoir qui s'avançait doucement à travers les vignes. Il la reconnut à son pas, dont il avait éprouvé la flexuosité lorsqu'ils avaient cheminé côte à côte, emprisonnés par le même collier de feuillages. Certainement, nulle fille de Pompéï ou d'Oplonte ne devait marcher aussi voluptueusement que la petite danseuse : c'était comme une mince tige d'asphodèle qu'une brise légère eût balancée ; elle s'avançait, si librement vêtue que le jeu de ses muscles se faisait jour sous les plis mobiles de sa tunique ; un instant, elle étendit le bras pour saisir une branche au passage, et Hyacinthe vit se dessiner la rondeur ferme d'un jeune sein.

Pourquoi cela le troubla-t-il ? N'avait il pas eu sous les yeux dès son enfance, comme un étalage assorti à l'infinie variété du désir, les gorges impudiques des femmes ? Gorges de vierges, nacrées et lisses, étrangères encore au baiser ; gorges souples et inclinées des servantes qui allaient remplir leurs vases aux fontaines ; gorges de courtisanes, épanouies et hautes ainsi que des fleurs luxuriantes de pavots, le secret de chacune lui était connu. Il suffisait de sortir le soir dans la ville pour apercevoir, au fond des ruelles, les filles de joie soulevant vers les hommes leurs mamelles pesantes où une goutte de vermillon, au bout, saignait comme une morsure. Et sous les portiques, par les journées chaudes, les sœurs et les épouses des Pompéiens laissaient libres, hors de leurs ceintures en filigrane d'or, leurs seins de bourgeoises riches, pétris d'huile d'amande et de nard.

Cependant Nonia continuait à monter vers lui ; maintenant il l'examinait avec un peu d'angoisse, curieux de savoir s'il allait reconnaître ses traits. Et en effet, ce soir de vendanges où ils avaient couru ensemble au milieu des ornes, c'était à peine s'il l'avait entrevue, pressentie et devinée. Mais elle était bien telle qu'il l'avait gardée dans son souvenir. Elle avait les yeux violets dans un visage d'une blancheur de cire, un nez d'une forme encore indécise, aux ailes légèrement arquées, et une gracieuse petite bouche, à la fois ingénue et perverse. Mais ce qu'il aimait surtout en elle, c'était la gaieté de son rire, si différente de la mélancolie inexpliquée qu'il portait en lui. Ce rire lui était comme un rayon de soleil, il le réchauffait et le pénétrait jusque dans les ténèbres froides de son âme.

Et elle riait, la petite danseuse, en l'abordant, ce soir, heureuse de l'avoir retrouvé enfin. Sans honte, elle lui avoua qu'elle était venue sur le Mont avec l'espérance de le rencontrer.

— Tu ne te promènes donc jamais dans la ville ? lui demanda-t-elle.

— Rarement, répondit Hyacinte. Les rues de Pompéi sont trop bruyantes. J'aime mieux sortir des portes et m'asseoir à l'écart devant la mer.

— Alors tu ne fréquentes jamais non plus les endroits où l'on s'amuse? Je ne me souviens pas de t'avoir jamais vu dans aucune fête.

Hyacinthe rougit : aux yeux de Nonia, c'était évidemment une chose insolite et ridicule que ce besoin de recueillement et de

silence dont il était tourmenté. Comment lui confesser aussi qu'il était un ministre du temple, un camille, voué à toutes sortes de pratiques mystérieuses qu'évoquait le nom seul du dieu? Encore s'il eût été attaché à un autre sanctuaire, — à celui de Bacchus ou de Mercure, par exemple, — il eût été plus près d'elle, plus près des réalités terrestres. Mais Apollon, le dieu de l'inspiration, le dieu de la lumière et du rythme!... Quand devant lui Hyacinthe était agenouillé dans la paix du temple, il sentait monter jusqu'au ciel, comme une fumée d'encens, ses tremblantes adorations.

Cependant la fillette, curieuse, interrogeait encore le camille :

— Où habites-tu? Comment t'appelles-tu? Quel âge as-tu?

Alors Hyacinthe se décida à parler. Il raconta d'abord ses fonctions saintes, les douceurs de sa vie aux côtés du prêtre Chrestus qu'il servait chaque jour à l'autel; puis son enfance troublée par des visions de chair, la débauche raffinée de ses proches, et ces tableaux, ces odeurs, ces paroles, dont ses yeux, ses narines, ses oreilles sans cesse avaient été offensés.

— Mais tout le monde vit ainsi! remarqua la petite, naïvement.

— Je le sais bien, dit Hyacinthe.

Ils se turent. Devant eux la mer se teintait des nuances innombrables du couchant, et des paillettes d'or tremblaient aux courbes dentelées des promontoires.

Au bout d'un instant, Nonia leva sur le camille ses prunelles violettes :

— N'as-tu jamais aimé? demanda-t-elle.

Mais elle se repentit aussitôt d'avoir osé cette question : Hyacinthe s'était levé tout à coup, et ses lèvres étaient devenues presque aussi pâles que son visage.

— Aimer, aimer? murmura-t-il d'une voix lointaine, — avec qui aurais-je donc pu éprouver l'amour? On dit que les sylvains et les nymphes s'aiment dans la paix des clairières, lorsque les premières étoiles percent de leurs clous d'or l'azur du ciel. Ils se baisent aux lèvres et se font époux sans que leurs caresses aient fané les couronnes de roses qui ceignent leurs fronts; mais les caresses des mortels sont délétères, elles corrompent le parfum des roses et laissent du fiel à la bouche... Nonia, sais tu ce que j'ai pensé bien souvent? Il faudrait être pareils à des dieux pour s'aimer.

Nonia, assise par terre, éclata en larmes.

— Ne pleure pas, dit Hyacinthe. Pourquoi, d'ailleurs, me croi-

rais-tu? Je suis seul à penser de la sorte, et même Chrestus me reproche souvent de trop rêver.

Et, comme elle ne disait rien, il la souleva doucement, il la força de se mettre debout devant lui :

— Je t'en prie, Nonia, reprends ton rire. Il est si bon et si clair, ton rire! Il est le seul qui ne me fasse pas mal dans le cœur. Te souviens-tu, l'autre soir, combien nous nous sommes divertis ensemble? D'abord, tu m'avais souri et j'en avais ressenti un ennui secret; mais, bientôt après, j'ai entendu ton rire clair sonner dans les pampres, et je suis devenu presque aussi gai que toi-même. Veux-tu que nous allions chercher des grappillons au sommet des ornes?

— Non, dit Nonia, après une petite moue chagrine; il est trop tard maintenant; la vendange est finie et les oiseaux ont dû manger les derniers grains desséchés par le soleil.

Sa moue, subitement, se fondit dans un sourire :

— Écoute, tu jouais de la buccine tout à l'heure; comme je montais le sentier, le son est parvenu jusqu'à moi. Joue encore tes plus jolis airs, veux-tu? Je vais me coucher à tes pieds et fermer les yeux pour mieux t'entendre.

Docile, Hyacinthe prit sa buccine et berça de modulations très douces l'enfant étendue sur l'herbe molle ; et comme, une à une, les tours s'allumaient le long du rivage, ils redescendirent ensemble, silencieux.

V

Nonia, qui se rendait tous les jours à l'école des danseuses, y apprit ce matin-là qu'elle avait été désignée pour figurer dans une débauche que donnait le grand armateur Labéon.

Ce Labéon, Corinthien d'origine, était installé sur la côte campanienne depuis peu d'années ; il remplissait le port du va-et-vient de ses navires et la ville du faste de ses mœurs dissolues et magnifiques. Dans le quartier riche, près de l'Acropole, il habitait une somptueuse maison qui ne ressemblait à aucune de celles du voisinage.

Il avait dédaigné d'en faire recouvrir les murailles de peintures exécutées à tant la toise, mais en des cadres rares s'y étalaient des

tableaux du maître Apollodore d'Athènes et de Zeuxis. Autour de la maison, comme sous les portiques de Byblos, des statues, dont l'onctueuse nudité se mélangeait d'or et d'ivoire, étaient dispersées parmi la clarté verte des jardins ; et des jets d'eau irisés traçaient dans l'air des architectures chimériques de palais et de coupoles.

C'était la première fois que Nonia était appelée chez l'armateur ; la première fois aussi qu'elle allait paraître seule sur l'estrade, être le centre unique de tous les regards. Jusqu'à présent, elle n'avait évolué que parmi les chœurs où se groupait, dans un fourmillement de constellations, la théorie glorieuse du système céleste. Mais maintenant qu'elle avait parcouru tous les degrés de l'enseignement chorégraphique et qu'elle était inscrite au tableau des édiles, elle pouvait danser à son gré toutes les figures ; de la masse confuse des nébuleuses, elle était passée au rang d'étoile.

Son cœur battait dans sa poitrine comme une alouette dans la main de l'oiseleur, quand elle se mit en chemin pour gagner l'opulente demeure de Labéon. Dans un bout d'étoffe dont les quatre coins étaient noués, elle emportait ses habits de gala et ses bijoux : car elle n'avait pas le droit de sortir en costume de danseuse dans les rues de la ville. Ses camarades plus riches faisaient porter derrière elles cet attirail par quelque suivante phrygienne ou thrace ; mais elle, la petite Nonia, n'avait pas encore de suivante. Devant l'image de Vénus Physica, patronne de la ville, elle s'arrêta une seconde et baisa son pouce en signe d'adoration. La déesse souriait, et les tresses noires et serrées qui encadraient son visage rappelèrent à la petite danseuse les grappes noires aussi et serrées, mûries par le soleil au penchant du Mont.

La fête était déjà commencée, quand elle arriva chez l'armateur. De la chambre où on l'introduisit, elle put voir ce qui se passait dans la salle. Les lits avaient été dressés en hémicycle autour de l'estrade, où les joueuses de cithare attaquaient leurs premiers accords. Elles étaient toutes habilement choisies, ces psaltries, et d'une rare perfection de formes ; un vêtement léger leur montait seulement jusqu'aux aisselles, laissant libres pour les frémissements du jeu le haut de leurs gorges blanches et leurs beaux bras. Mais les convives, absorbés par la bonne chère, levaient à peine les yeux sur elles ; ce ne fut que longtemps après, quand les coupes eurent été plusieurs fois vidées et remplies, que les regards commencèrent à les envelopper. Alors, sur la même note aiguë, elles entonnèrent toutes ensemble les chansons obscènes.

Leurs voix maintenant formaient un seul cri frénétique de passion ; leurs mains véhémentes secouaient en des vibrations affolées les cordes tendues des cithares; et les convives, soulevés sur le coude, acclamaient longuement les belles filles dont les gorges blanches haletaient de plaisir. Mais Labéon fit un signe, et l'on introduisit les éphèbes qui devaient danser la bibasis.

Cet exercice, autrefois en honneur chez les Spartiates pour forcer les adolescents à entretenir la parfaite souplesse de leurs muscles, était devenu à Pompéi le plus raffiné des divertissements; et il ne pouvait y avoir de fêtes riches, de fêtes heureuses, sans que les bibasistes grecs, enguirlandés de roses, y parussent.

Ce soir, ils étaient neuf, avec des cheveux bouclés abondamment et des tuniques courtes et brodées d'or comme celle des jeunes filles ; leurs visages avaient la douceur du ciel de leur pays : du moins en jugeait-on ainsi au premier coup d'œil, car, à peine arrivés sur l'estrade, ils se retournèrent et, lançant en arrière leurs jambes lisses, soigneusement épilées, ils se frappèrent les reins à coups de talons.

Bientôt des gouttelettes de sang jaillirent. Labéon, donnant le premier le signal des applaudissements, leur criait des mots d'admiration, les excitait à se flageller davantage : à un moment, on ne vit plus que l'étincellement du sang rouge sur la peau blanche, que le battement éperdu des mollets nerveux s'élevant et s'abaissant toujours plus vite, tandis que les talons, sans manquer le but, rebondissaient comme des balles sur la chair blessée des éphèbes. Pourtant, l'un d'eux s'étant évanoui, on les emmena tous prendre du repos dans la salle voisine,

Maintenant, c'était le tour des danseuses. L'ordre leur avait été donné de se montrer inventives et complaisantes et de choisir, parmi l'infinie variété de leurs costumes et de leurs pas, ce qui pourrait le mieux satisfaire les invités de Labéon. Une jeune femme vint d'abord, qui exécuta la danse ionique : ses bras étaient surchargés d'anneaux pesants, et les contours voluptueux de sa taille apparaissaient sous un long pallium, verdâtre et liquide comme les flots de la mer; à chaque mouvement de ses hanches savantes et de ses épaules flexibles, la draperie se déplaçait, formant des ondes pressées autour d'elle. Tantôt elle en était recouverte entièrement, tantôt son front seul en était entouré comme d'une énorme vague lumineuse. Et toujours les plis de l'étoffe verdâtre et liquide s'ou-

vraient et se refermaient à l'infini sur la conque insaisissable de son beau corps.

Une autre parut ensuite: elle avait pour tout ornement une tunique transparente, faite de ces tissus tellement légers qu'on les disait en toile de verre ou tramés seulement de l'air du temps. Elle était petite et brune, et ses cheveux coupés court irisaient comme des touffes de ciguë autour de ses tempes, qu'un étroit ruban jaune, pareil à un fragile cercle d'or, entourait. Perverse, elle mima les jeux d'Ariane et de Bacchus. Sa figure mobile prenait tour à tour les traits de l'amoureuse et ceux de l'amant ; ses gestes, hardis ou langoureux, savaient dire la violence du désir et la douceur suprême de l'abandon. Sous sa tunique transparente elle portait une ceinture de feuilles pointues; et elle paraissait inquiétante et douteuse comme l'Hermaphrodite avec ses cheveux courts, ses paupières bleuies et l'irritante promesse de ses lèvres bandées en arc.

Après, ce furent des groupes de danseuses, vêtues de nuances savamment dégradées, de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo et de pourpre, en sorte qu'elles formaient dans leurs évolutions l'image chatoyante de l'arc-en-ciel; elles tournaient les unes autour des autres en s'effleurant le bout des doigts, à peine; et toutes elles réglaient leur marche de façon à laisser deviner, sans qu'on la vît jamais entièrement, la beauté secrète de leur corps.

Cependant Nonia n'avait pas encore paru: comme elle était la plus jeune, on l'avait gardée pour la fin; c'était elle qui devait terminer l'orgie en imitant le délire impudique des Bacchantes. Elle avait disposé sur ses cheveux de lin une guirlande de lierre où luisaient encore les corymbes, et enveloppé sa nudité gracile d'un voile soyeux dont l'une des faces était bleu d'azur et l'autre couleur de rose morte; et dans ses mains elle portait les deux disques éclatants de ses cymbales. Ses pieds nus étaient ornés seulement de bandelettes d'un rouge laqué qui s'enroulaient à ses chevilles et soulignaient comme d'un trait au pinceau les fûts délicatement modelés de ses jambes d'albâtre.

Quand la petite danseuse monta sur l'estrade, les convives de Labéon firent entendre un murmure satisfait. Quelques-uns saluèrent son entrée de paroles cyniques ; mais Nonia ne s'en troubla point : le feu sacré la possédait, elle oubliait que c'était la première fois qu'elle se livrait ainsi seule aux regards exigeants des hommes. Tout de suite elle se mit à onduler d'avant en arrière et

de gauche à droite, et ses cymbales, agitées au-dessus de sa tête, traçaient des paraboles lumineuses. Parfois un coup plus sec indiquait brusquement une flexion plus violente du torse ployé en arrière; alors le reflet rapide des disques faisait partout resplendir son corps.

Bientôt elle rejeta loin d'elle ses cymbales, pour jouer avec le voile soyeux qui l'entourait; ses mains menues disparaissaient pour un instant sous l'étoffe qui, tantôt couleur de rose morte, tantôt bleu d'azur, embrassait sa chair étroitement. Alors les hommes, soulevés sur les lits, se lassèrent : ils réclamèrent davantage, la figure bachique, telle qu'on la célébrait aux fêtes du dieu. Et Nonia peu à peu se découvrit.

D'abord elle enroula autour de son bras gauche un pan de l'écharpe, et l'on vit surgir ses seins menus, que les secousses effrénées de la danse ébranlaient à peine. A chaque tour que la petite danseuse accomplissait sur elle-même, l'écharpe à son bras s'enroulait d'un tour davantage, et un peu plus de son corps fragile apparaissait.

C'était vraiment une merveille que ce corps en bouton, une merveille de grâce et de vénusté.

Maintenant l'écharpe, gonflée et haute, flottait librement à côté d'elle, et rien ne protégeait plus sa nudité, rien que l'éperdu tourbillonnement du délire bachique, qui dispersait sur tous ses membres à la fois les regards avides. Cependant Labéon tout à coup frappa dans ses mains et Nonia subitement s'arrêta.

Elle se tenait immobile, son écharpe traînant devant elle à ses pieds; les corymbes de sa couronne s'étaient égrenés, et les mèches dénouées de sa chevelure retombaient, ainsi que des épis fauchés, sur ses épaules.

A un nouveau signal de Labéon, elle descendit dans la salle, et, comme on avait aussi fait revenir les éphèbes, les psaltries et la danseuse aux cheveux coupés qui avaient mimé les amours d'Ariane, la débauche se poursuivit jusqu'à l'aurore, et toutes les roses effeuillées tombèrent dans les coupes.

VI

Pour remercier Vénus Physica de lui avoir été propice à la fête de Labéon, Nonia dès le lendemain a pris soin d'acheter, chez l'un

des nombreux sculpteurs de la ville, une petite statuette qu'elle veut dédier à la Mère-de-toute-Beauté, à l'auguste patronne de Pompéï. Cette petite statuette est en pâte de verre veinée de gris, et assez précieusement travaillée. Mais Nonia ne la trouve pas encore parée selon son désir ; elle se propose de la faire rehausser par quelques touches de peinture claire, afin de lui donner les couleurs mêmes de la vie.

Certainement Ludius ne lui refusera pas ce service. Ludius s'est toujours montré avec elle complaisant et empressé ; même il a essayé plusieurs fois de lui témoigner plus directement son affection ; mais la petite danseuse, tout en acceptant ses bons offices, le tient à distance : elle le trouve laid, trop velu et court de taille, et Nonia est avant tout amoureuse de la beauté.

Oui, la beauté, toute la beauté éparse dans l'univers, celle des ciels changeants et de la mer mouvante, celle des jeunes hommes aux membres robustes et des vierges aux épaules délicates, voilà ce qui enchante les yeux violets de Nonia ; parfois même elle se réjouit de voir sa propre image se refléter au bassin uni des fontaines ; et elle sourit à tout ce qui est grâce et harmonie autour d'elle.

L'atelier du peintre est situé hors de la ville, près du port, à l'endroit où les eaux de la Sarne se jettent dans le golfe. Pour y arriver Nonia suit à petits pas la berge du fleuve, toute grise du feuillage tremblant des saules et des pâles plantes aquatiques. Beaucoup de silence et de rêve ; à peine, de loin en loin, un pêcheur assis, les jambes pendantes, qui jette sa ligne parmi les roseaux, ou une barque aux rames relevées qui suit toute seule le courant.

Cependant, en approchant de son embouchure, le fleuve s'anime et se peuple de visages humains et aussi de blanches figures de marbre ; voici, sur leurs pilastres, les statues qui gardent l'accès du port : Diane Limnésienne ; Mercure, protecteur du commerce ; Palémon et Glaucus, et enfin Neptune... Un môle, avancé au milieu des eaux, empêche les vents du sud-ouest d'apporter jusque-là les dangereux tourbillons de sable, et ses arches à jour, très hautes, servent la nuit de refuge aux navires qui viennent du large.

Ils sont nombreux, ces navires, et de formes souvent différentes. En passant, Nonia s'amuse à les regarder : quelques-uns ont des voiles couleur de soufre, et leurs mâts coupent d'un triangle net la crudité bleue du ciel ; d'autres sont couverts d'une toile bise sous laquelle les marchandises précieuses échappent aux brûlures du soleil ; d'autres, plats et effilés, sont peints d'or jusqu'au chénisque,

qui se recourbe gracieusement en col de cygne; d'autres encore, aussi larges que longs, oscillent lourdement sur les eaux comme des amphibies monstrueux. Et sur toutes ces carènes, légères ou pesantes, sombres ou dorées glorieusement, tombe à verse la lumière torrentielle de midi, qui inonde en même temps les statues entourant le môle, les ouvriers du port penchés sur les ballots de marchandises, et au loin les terrasses blanches endiguant la mer.

Quand Nonia parut sous les arcades au fond desquelles s'ouvrait l'atelier, Ludius accourut au-devant d'elle laissant là sa besogne ; et les jeunes apprentis qui travaillaient avec le maître en profitèrent pour se répandre dans la cour avec des clameur aiguës imitant le cri de toutes les bêtes. Alors la petite danseuse se mit à rire.

Mais elle redevint sérieuse presque aussitôt, et, tirant d'entre son sein et sa tunique la fragile statuette en pâte de verre, elle la présenta à Ludius :

— Pour que tu la rendes très belle !

— Bon ! dit le peintre ; mais explique-moi d'abord ce que tu en veux faire. Est-ce une petite confidente que tu coucheras à côté de toi dans ton lit, et à qui tu raconteras tous tes secrets ? En ce cas, il faut lui boucher les lèvres avec du cinabre, afin de la forcer à être discrète... Veux-tu que ce soit une petite divinité gardienne ? Nous lui mettrons sous le bras droit un fouet à trois mèches, et sous le gauche un bâton d'osier, comme en ont les deux anubis qui veillent à la porte du temple d'Isis.

Mais Nonia l'interrompit :

— Non, dit-elle, je veux seulement la dédier à Vénus Physica, pour la remercier de m'avoir aidée à bien danser les figures chez Labéon.

Ludius avait attiré l'enfant sur ses genoux :

— Écoute. Il faut que nous la rendions toute pareille à toi : ainsi la déesse te protégera plus efficacement. Je vais lui peindre de beaux cheveux tressés autour de sa tête comme des épis ; avec une goutte de vermillon mélangée à du bleu d'Égypte, je lui ferai tes yeux couleur de violette ; et nous marquerons sa beauté des mêmes signes que la tienne... N'as-tu pas sur la blancheur de ton corps quelqu'une de ces belles taches d'ambre brûlé comme en sont marquées de préférence, dit-on, celles que les dieux ont prédestinées à l'amour ?

Sans se faire prier, Nonia rapidement laissa tomber sa tunique. La proposition de Ludius la ravissait. Être toujours en effigie devant la Mère-de-toute-Beauté, recevoir ses bénédictions inces-

santes et ses sourires, n'était-ce pas là ce qui pouvait lui arriver de plus heureux ? Grâce au jeune peintre, elle serait désormais plus privilégiée que toutes ses compagnes qui s'étaient mises aussi sous la protection de la Déesse.

Maintenant Ludius, tout en gardant entre ses genoux la petite danseuse, promenait son pinceau habile sur la figurine qu'elle n'avait pas cessé de tenir dans ses deux mains ; très délicatement et avec des soins un peu tremblants, il transportait sur la frêle image en pâte de verre les molles couleurs dont la nature avait peint le corps adorablement blond de Nonia. Et peu à peu la ressemblance devenait plus précise entre le modèle et l'image ; au bout d'un instant, ce fut fini, et les deux petites âmes sœurs, revêtues d'une même joliesse fragile, se souriaient.

Alors Ludius voulut réclamer sa récompense. Mais l'enfant glissa de ses bras jusqu'à terre ; avec ses dents, pour ne point lâcher la statuette précieuse, elle ramassa sa tunique, et elle s'enfuit, plus souple qu'un jeune écureuil. Sous les arcades seulement, rhabillée, elle fit volte-face ; elle envoya au peintre une pluie de baisers qu'il ne vit point, car il boudait maintenant, le dos tourné... Et ce furent ses élèves qui vinrent offrir en troupe leurs joues fraîches, et même leurs lèvres, aux lèvres reconnaissantes de Nonia.

VII

En sortant de chez Ludius, Nonia, au lieu de suivre de nouveau les bords du fleuve, rentra en ville par la Porte de la Marine : un vague espoir de rencontrer le camille la poussait de ce côté. Deux fois sans le voir elle était retournée sur le Mont à l'heure où le soleil mourait dans le golfe ; elle s'était assise sous l'érable, et elle était redescendue seule par les chemins en lacets, à la nuit tombante. Évidemment, le jeune homme la fuyait, ou, du moins, il ne se souciait plus de la rejoindre. Et cependant elle avait été pour lui affectueuse et bonne ; elle eût voulu, même au prix de toute sa part de bonheur, dissiper la tristesse qui était en lui.

Oh ! cette tristesse d'Hyacinthe ! Nonia en était préoccupée comme d'une énigme dont le sens mystérieux lui échappait. Dans cette ville luxurieuse et peinte, où riches et pauvres s'acharnaient à multiplier le plaisir, il était vraiment le seul à ne pas célébrer la vie, le seul parmi la jeunesse pompéienne, bruyante et ardente, à

ne pas profiter de sa jeunesse. En ce moment même l'air frémissait de vibrations joyeuses, une douceur exquise enveloppait tous les êtres, et la belle lumière automnale tendait un velum d'or léger sur la clarté trop vive des édifices.

Tout à coup la petite danseuse tressaillit : près du temple d'Apollon, un peu plus haut que la Basilique, elle avait cru apercevoir Hyacinthe. Mais était-ce bien lui, vraiment? Elle ne lui connaissait pas cette tunique à manches pendantes, d'un vert d'émeraude, qui le couvrait depuis le menton jusqu'aux chevilles. Alors elle regarda ses pieds et vit qu'ils étaient chaussés de sandales blanches lacées de rubans étroits, comme seuls en portaient les ministres du temple.

Donc c'était bien lui qui s'avançait, le front tellement baissé qu'on distinguait à peine son visage. A quelques pas d'elle, il s'arrêta. Bien sûr, il l'avait reconnue, lui aussi. Allait-il lui parler le premier? Ou bien dédaignerait-il de l'aborder en public, parce qu'elle n'était qu'une petite danseuse encore inconnue, tandis que lui était le fils de riches bourgeois, et, de plus, élevé au-dessus des autres par la dignité de ses fonctions? Nonia était fière; en passant auprès d'Hyacinthe, elle fit mine de ne pas le voir.

Justement, deux autres jeunes gens sortaient à ce moment de la Basilique. L'un d'eux portait un bouquet de roses à larges pétales qu'il effeuilla sur le cou de Nonia; l'autre lui cria : « Salut! » en ajoutant, avec une caresse dans le regard : « Que Vénus Patronne te protège! » Elle les remercia d'un sourire, et, aussitôt après, elle rencontra les yeux d'Hyacinthe posés sur les siens. Alors elle éprouva une grande émotion, et son cœur se mit à battre très fort.

Lui semblait attendre quelque signe d'elle. Il s'approcha cependant et, pour lui parler, prit prétexte de la statuette, luisante encore de peinture fraiche, qu'elle tenait droite entre ses mains.

— Comme elle est jolie! On dirait une petite divinité!...

En même temps, il s'apercevait que les traits de la petite divinité répétaient exactement ceux de Nonia; et il se troubla de voir le dos frêle, les hanches étroites, le ventre poli et creusé, qui devaient aussi être semblables au modèle.

— Auquel de tes amis destines-tu ce cadeau? balbutia-t-il.

— A aucun! répondit vivement Nonia. Crois-tu que je consentirais à me donner pour toujours, même en effigie? je mourrais avant la fin de la première lune!

— Moi, — dit Hyacinthe de sa voix grave, — si je me vouais à

l'amour d'une jeune fille, je voudrais que ce fût pour l'éternité.

La petite danseuse le regarda : elle le regarda longtemps, sans rien trouver à répondre. Ce mot d'éternité la surprenait au milieu de l'incessante mobilité des choses, du perpétuel recommencement que la vie déroule. Eternel, l'amour, quand la beauté la plus triomphante est éphémère, quand toutes les fleurs se fanent, et que les soleils s'éteignent chaque soir derrière l'horizon ? Hyacinthe, pour dire cela, devait avoir le cœur trompé par quelque décevante chimère.

Ils s'étaient mis à marcher silencieusement l'un près de l'autre. Arrivés devant la longue esplanade du forum, ils virent se dresser en face d'eux, dans l'encadrement d'un arc de triomphe, le Mont immobile et doux, le Mont gonflé de mystère : et ce fut tout à coup comme le signe de leur destinée. Au dessus des pampres mélangés aux ornes, au-dessus des oléandres, la clairière fleuris lumineuse parsemée de sapins grêles, la clairière où venaient s'aimer le soir les nymphes et les sylvains, apparaissait semblable à un lieu de délices supra-terrestre.

Hyacinthe le montra d'un geste à Nonia.

— C'est là qu'il faudrait pouvoir aller ! dit-il.

L'enfant eut un petit tressaillement d'épouvante.

— Oh ! si haut que cela ! dans cette solitude !... Personne n'a jamais dû s'y hasarder.

— Si ! — répliqua Hyacinthe, rêveur ; — on dit que Spartacus s'y réfugia avec ses compagnons pendant la guerre sociale. Mais, depuis, je crois que jamais aucun habitant de la région n'a cherché à y parvenir.

Ils se turent ; et toujours le Mont, devant eux, leur souriait.

— Nonia ! Nonia ! — dit tout à coup Hyacinthe, et ses yeux luisaient d'une lueur étrange, — si tu voulais, nous irions ensemble jusque là-haut, jusqu'à la clairière ! J'y ai souvent pensé, et je sais quels sentiers doivent y conduire. Pour y arriver, il ne doit pas falloir plus de deux heures... Nonia, Nonia, tes jarrets sont souples, et les miens aussi. Veux tu venir avec moi jusqu'en haut du Mont ?

La petite danseuse avait les pupilles dilatées par le vertige. Elle dit :

— J'irais avec toi jusque dans les enfers, si tu me le demandais.

Sous les ornes, à l'heure indécise du crépuscule, ils convinrent de se rejoindre le lendemain ; et ils se séparèrent sans s'être tou-

chés. Hyacinthe s'engagea dans une ruelle déserte qui aboutissait à un porche derrière le temple d'Apollon, et Nonia continua sa route vers la petite maison à la terrasse.

Que se passait-il en elle d'inattendu et de nouveau? Si jeune qu'elle fût, elle avait déjà aimé souvent; elle avait trouvé du plaisir à se donner aux jeunes Pompéiens, le soir, sur le rebord des fontaines; et quelquefois même, dans les débauches, avec les amants riches qui la payaient, elle avait été sincère. Cependant jamais elle ne s'était sentie remuée d'un émoi pareil à celui qu'éveillait en elle la seule rencontre d'Hyacinthe. Elle l'apercevait, et son cœur palpitait aussitôt; le son de cette voix pure et grave amollissait toutes les fibres de sa chair, et rien ne lui était plus voluptueux que de sentir sur ses yeux les yeux mélancoliques du camille. Certes, il était d'une beauté rare, et il avait plutôt l'air d'un dieu que d'un homme. Nonia, quand elle le regardait, croyait toujours voir un nimbe flotter au-dessus de ses cheveux bruns.

Et un désir imprévu la prenait toute, un désir suprême de silence et de solitude avec lui, tandis qu'autour d'elle la ville éclatait de ses bruits et de ses couleurs, de sa vie exubérante qui flambait à l'air libre, comme une torche avivée par le souffle de vingt mille poitrines. Dans les rues étroites et rapides, les gens passaient, contents d'eux-mêmes et de la destinée, oublieux de la veille et insouciants du lendemain; les moins fortunés, les marchands ambulants qui parcouraient les rues le matin avaient, eux aussi, pour parer leurs éventaires chargés de citrons et de châtaignes, le sourire satisfait qui est aux visages ce que la fleur est aux buissons. Comment eût il pu en être autrement, d'ailleurs? L'air était si agréable à respirer, à la fois vivifiant et doux! Les effluves des salines d'Hercule se mêlaient à l'arome sucré qu'envoyaient de la côte de Surrente les figues et les oranges mûres; et de partout des atomes s'élevaient, charriant dans la bruissante atmosphère un peu des faciles jouissances de ce peuple.

Et cependant Nonia, pour la première fois de sa vie, ne se sentait pas à l'unisson de cette gaieté; elle se recueillait, la petite danseuse; elle pensait à ce qu'elle avait promis au camille et de quel étonnement seraient prises demain les Oréades amoureuses lorsque leurs silhouettes, à tous deux, se dresseraient à l'entrée de la clairière, là-haut, là-haut!

(A suivre.) Jean BERTHEROY.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

TUYET

— Alors, c'est très joli, Paris ; cela vous plaît, Paris ?

Le petit Tonkinois eut, en baissant affirmativement la tête, un bon sourire fin et doux qui montra, dans sa face jaune, des dents très blanches, exemptes de bétel ; et, en répétant ce qu'il venait de dire : « Oui, Paris ; c'est joli, Paris, » il me semblait que des visions de féeries passaient dans ses yeux bruns, profonds, comme des images rapides dans une chambre noire.

Ce qu'il en avait vu de Paris, c'était peu de chose pourtant : des maisons, encore des maisons, des rues, des tas de pierres entrevus à travers la portière d'un fiacre, quelques églises, la coupole dorée des Invalides qui se dressait, là, tout près du village tonkinois bâti, pour un été, sur l'Esplanade ; et, autour de ce coin de terre où les cahutes de bambous lui rappelaient les maisons de son pays, la foule, l'incessante foule, l'éternel défilé des Parisens, des visiteurs, des badauds, des étrangers, la marée humaine qui déferlait là, avec son bruit de houle, ses plaisanteries pareilles à de l'écume, son mouvement éternel, son murmure de questions et d'exclamations niaises...

Mais ce qu'il en avait aperçu, de Paris, était si différent de ce qu'il avait toujours vu là-bas, à Hanoï, au bord du lac où se mirait le cocotier ; cette grande ville du pays de France semblait à ce petit cerveau d'Asiatique une telle ouverture toute lumineuse sur une civilisation si puissante, si curieuse, que ce qu'il en avait entrevu comme par hasard, lui donnait l'idée de quelque chose de gigantesque, d'admirable, d'écrasant comme la force.

C'est en marchandant un plateau incrusté de nacre dans une des petites boutiques du village tonkinois que je l'avais vu pour la première fois. Ils étaient deux, assis derrière l'étalage, lui et un pauvre diable à l'œil terne, très maigre, triste, les dents noires de

bétel, qui ne savait pas un mot de français et regardait mélancoli quement passer la foule.

Comme j'allais payer le plateau, j'aperçus, dans un coin, un bo de porcelaine qui me parut curieux, et que je pris pour l'examine Sur ce bol d'une pâte assez fine, un peu bleuâtre, et cerclé, a bord, d'un filet de cuivre, un personnage était peint en bleu vi pareil à notre bleu au grand feu, et, étendu sur un rocher, l'ombre d'un arbre inconnu, aux branches tordues, il jetait dar l'eau une longue ligne de bambou au bout de laquelle pendait u gros poisson. Et la figure de ce pêcheur à tête rase enveloppé d'un robe bleue avait dans ses proportions minuscules une expressio singulièrement vivante, tandis que l'arbre hérissé, contourn comme un morceau de corail, prenait des aspects fantastique Tout à côté, comme des semis de fleurettes et pareils à des bleue jetés sur la porcelaine, des caractères, indéchiffrables pour nou expliquaient l'image bizarre.

— C'est du *têt*, me dit l'enfant, et cela raconte une histoire.

Je regardai le petit Tonkinois, qui me parut en humeur de ca ser, et qui, de son doux accent bizarre, où les *r* étaient prononc assez difficilement, la lettre *r* étant inconnue dans sa langue :

— Oui, ça! Monsieur, dit-il, c'est une légende.

Il ajouta, presque fièrement :

— Une légende de chez nous.

Ce garçonnet, qui, avec des yeux à fleur de tête, sous un fro bombé, ressemblait vaguement à ces *babies* chinois ou japona qu'on vend chez les marchands de japonaiseries, me parut aus savant qu'un rabbin lorsqu'il ajouta :

— Ce pêcheur, c'est Lee Mong. Depuis l'âge de six ans, il p chait dans le fleuve Qui-Son. Il pêchait en pensant, et, tout en p chant, il avait acquis la suprême sagesse.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant tomber ces mo « la suprême sagesse » de cette bouche d'adolescent.

Lui continuait :

— Il avait quatre-vingt-dix huit ans, Lee Mong, lorsque l'emp reur lui demanda si, au lieu de pêcher toujours, toujours, dans fleuve Qui-Son, il ne voudrait pas l'aider, lui, l'empereur, à go verner les hommes.

— Plus difficile à prendre que les poissons, les hommes, dis

L'enfant ne s'arrêta pas :

— Lee Mong le pêcheur devint un homme puissant, et, à ce

vingt-huit ans, il mourut noyé avec le troisième empereur de la Chine.

— Noyé par accident?

— Par accident.

— Et, demandai-je avait-il bien gouverné les hommes, le pêcheur Lee Mong ?

L'enfant sourit :

— Ah ! ça, Monsieur, je ne sais pas. Je vous ai dit ce qu'on m'a appris, voilà!

Et il resta muet comme un guide qui a fini son explication.

— Combien ce bol? demandai-je.

— Deux francs; mais, dit le petit, cela ne me regarde pas.

Et, comme je tendais la monnaie pour payer l'histoire de Lee Mong peinte sur porcelaine, Linh — l'enfant s'appelait Linh — me dit d'un ton fier, en refusant l'argent et en me montrant le marchand, l'homme aux dents noirs, accroupi à ses côtés.

— Je ne vends pas, c'est lui qui vend : moi, je suis interprète !

Et dans ces derniers mots, accompagnés d'un petit redressement de tête, il y avait une expression un peu hautaine, la constatation d'une supériorité volontiers proclamée en ces pays hiérarchisés. « Je suis interprète ! » Le *Civis sum romanus* antique ne devait pas être plus noblement dit à un étranger.

Interprète! A quatorze ans! Fonctionnaire et payé par la France! Soldé pour traduire à ses compatriotes les questions banales des visiteurs, pour faire connaître aux Parisiens les réponses de ses compatriotes ! Interprète, c'est-à-dire investi d'un pouvoir, délégué à une fonction, et représentant — cet enfant — le seul lien qui unît ces pauvres diables d'ouvriers amenés du bout du monde à des curieux accourus pour voir de près ces gens en robes noires, avec leurs cheveux roulés sous leur turban de laine.

Il venait de loin, le petit Linh, pour voir Paris, ce Paris si joli, et si grand, avec des maisons aussi hautes que la cathédrale neuve d'Hanoï. Il avait passé les mers, couché pendant des jours et des nuits, si longtemps, dans un grand navire; on l'avait enrôlé presque comme un soldat en lui donnant par mois quatre-vingts francs, qu'il toucherait au retour, en une masse. Un soir, sa mère, sa mère qui laissait, sans essayer de les cacher, rouler ses larmes sur ses joues de cuivre, sa mère avait déroulé une dernière fois les cheveux noirs brillants du petit, ces cheveux durs mais longs comme ceux d'une femme; elle les avait peignés lentement, avec ses doigts

minces autant qu'avec les dents du peigne, et elle l'avait embrassé tant de fois, pendant que le père, le bon marchand de soie d'Hanoï, entouré de ses deux filles, les sœurs de Linh, toutes silencieuses à l'idée que Linh allait si loin, — oui, tandis que le père, affermissant sa voix, disait : « C'est utile, c'est très utile que nos enfants voyagent ; Linh deviendra savant ; il verra de près les Français, qui sont d'une forte race, plus forte que la nôtre, qui ont des bras plus gros que ceux des Chinois, et, au retour, il pourra occuper une fonction auprès du Résident général ! »

Cette soirée dans la maisonnette d'Hanoï, il se la rappelait, le petit Linh, et il se la rappellerait toute sa vie. Il n'avait pas dormi, pendant la nuit qui avait suivi, et jusqu'au matin il avait entendu, lui semblait-il, quelqu'un pleurer, comme les bambous qui se plaignent doucement lorsque le vent souffle sur eux dans la campagne. C'était peut-être la mère qui gémissait ou les sœurs. Toutes les trois, Tung, Thuan et Phuang, avaient, le lendemain, les yeux bien rouges lorsque Linh prit le chemin du bateau qui partait « pour France », et lorsque la mère le serra entre ses bras comme un trésor, les petites sœurs le caressaient comme une poupée qu'on leur prenait.

Et la route avait tant duré, avant d'arriver à Toulon ! Le vent, le roulis, l'arrêt à Aden, à Port-Saïd, à Alger aussi, où l'enfant avait vu, dans sa prison, le fils du roi de Hué, enfermé là et pleurant à la vue de ces visages jaunes ; — enfermé « jusqu'à la mort », ce qui semblait tout simple, et juste, à Linh, puisque ce souverain était un vaincu. Linh se rappelait surtout, entre les incidents de cette route, la mort d'un ouvrier tonkinois emporté en pleine mer par une fièvre. L'enfant s'était senti troublé en apercevant dans le suaire que les Français lui donnaient, ce corps qu'il avait vu vivant à Hanoï, ce peintre de lanternes qui demeurait si près de chez lui au pays. Les bonzes avaient fait leurs prières, et, glissant le long du vaisseau comme un paquet, le cadavre, enveloppé de blanc, avait fait dans la mer un trou, bientôt refermé, avec un bruit que Linh entendait encore : *Glouf !* — Il ne reverrait pas Hanoï, le peintre de lanternes ! Jamais il ne reverrait le Tonkin !

Linh n'était ni peureux ni mélancolique. Il avait assisté, devant la porte de la maison paternelle, à la décapitation de pirates, dont on exposait ensuite la tête crispée, grimaçante. Il avait, tout petit, servi de guide et d'interprète à un colonel de chasseurs d'Afrique qui l'emportait, à travers les rizières, sur la selle de son cheval

Les balles des Chinois avaient sifflé autour de sa tête ronde et gaie et il n'en avait gardé qu'un souvenir presque joyeux, celui d'une sorte de bourdonnement d'abeilles. Et puis ils galopaient si vite à la poursuite des Chinois, les chasseurs bleus du colonel! C'était une partie de cheval que cette course aux Pavillons-Noirs. Mais, pour la première fois, la mort lui apparaissait funèbre, dans ce corps rigide sous la voile blanche, dans ce corps immobile du voisin d'Hanoï, qui, si peu de jours auparavant, peignait encore des diables rouges, des dragons verts, sur les lanternes, et qui maintenant, au fond de l'eau, était perdu, oublié, avalé par la grande mer vorace.

Cela d'ailleurs, et Port-Saïd, et le souverain prisonnier, et le Tonkin, Linh l'avait presque oublié, à Paris, dont le brouhaha l'avait étourdi d'abord plus que le bruit même de la mer, puis qui, peu à peu, l'attirait, le charmait, semblait à l'enfant un joujou monstre, un paradis de pierre.

Il était monté, à l'Esplanade, tout au haut de la pagode d'Angkor, et de là, comme d'une vergue de navire, il avait regardé ce Paris, si grand, avec tant de clochers, de tours, de croix dorées et qui brillaient ; une mer, oui, une autre mer, qui ne lui donnait pas l'idée de la mort, au contraire, l'idée de la vie, d'une vie intense si différente de l'existence de là-bas!

Tous les quinze jours, depuis l'ouverture de l'Exposition, Linh écrivait une longue lettre à ses parents, à « *Hanoï, au bord du lac, près du cocotier* ». Il l'écrivait la nuit, quand le silence tombait sur l'Esplanade, où le clairon des spahis avait sonné la retraite, dans la case où, les jambes croisées, les bonzes traçaient des prières. Et il disait au père, à la mère, aux sœurs tout ce qu'il voyait de beau à Paris, et ces foules de gens pressés comme les touffes des rizières, et ces milliers de soldats roulant des canons, à la revue de la Fête nationale, ces fontaines qui changeaient de couleur dans la nuit, lançant de l'or, ou de l'argent, ou des rubis, et cette tour dont on avait tant parlé à Hanoï et qui dépassait encore en hauteur tout ce qu'on pouvait imaginer. Et chacune de ces lettres se terminait par une sorte de regret qui accusait son étonnement : « Quand je dirai tout cela à ceux qui sont restés au Tonkin, ils ne me croiront pas, ils ne me croiront pas ! »

Mais, dans la succession de merveilles que Paris étalait devant le petit Tonkinois, quelque chose manquait à son avidité curieuse. C'était bien beau les maisons hautes, les vieilles églises aux vitraux

de couleur, les grandes rues pleines de monde; mais l'instinct secret de ce fils d'Asie le portait, comme tous ses compatriotes, à l'étude des spectacles de la nature. Il comparait les plantes, les fleurs de France aux belles fleurs de son pays. Il trouvait nos fruits petits : il se rappelait ceux du Tonkin, si frais, si gros. Les fleurs ! Ces âmes de peuples-enfants ont des profondeurs d'âmes de poètes, et, la nuit, en s'endormant sur les nattes de sa case, le petit Linh se laissait bercer par un lointain murmure qui n'était pas celui du roulement des tramways et des fiacres, mais la chanson confuse, lente, attirante et triste des bambous, courbés, là-bas, sous le vent du pays.

Et ce qu'il voulait voir, surtout ce qu'il voulait voir de ses yeux, toucher de ses petites mains, c'était cette chose étonnante, inconnue et féerique dont on lui avait tant parlé, que nul au Tonkin, ni son père, ni le père de son père n'avait pu voir : la neige, *tuyet*, la neige blanche, qui — il savait cela comme il savait les légendes des vieilles dynasties — changeait les champs, les arbres, les logis, les demeures en paysages de marbre. La neige! il en avait rêvé souvent dans la petite maison d'Hanoï, et, en regardant les gravures des livres français, les images coloriées des albums japonais ou chinois, ses yeux d'enfant étaient demeurés si souvent songeurs devant cette blancheur exquise répandue sur les chemins, sur les monts...

— *Tuyet!*

Ils en avaient de la neige, dans les montagnes de Chine. Il y avait de la neige au sommet du Fushiama, le mont sacré du Yokohama. Mais lui, Linh, au pays d'Hanoï, jamais il n'en avait vu, jamais il n'en verrait. Et c'était, dans son cerveau affiné, mais encore bien naïf et bien enfantin de fils d'Asie, une sorte de désir obstiné; c'était un peu pour voir le pays des Français, beaucoup pour voir ce que nul des siens n'avait vu : voir tomber la neige, que le petit Linh était monté joyeusement, avec les matelots et les soldats, dans le bateau qui menait en Europe, à Toulon, à Paris...

La neige! la neige blanche! Ce spectacle dont il avait tant rêvé quand il était tout petit : une ville qui semblait changée en sel, un grand tapis blanc étendu sur les choses; des flocons blancs tombant comme tomberaient du ciel des plumes d'oiseaux invisibles, de blancs oiseaux sacrés. *Tuyet! Tuyet!* Voir tomber la neige, c'était le rêve incessant de Linh, au milieu de toutes ces féeries qui faisaient accourir les nations, venir de partout les hommes.

Et quand on lui demandait s'il s'amusait à Paris, le petit Linh, de sa voix douce, un peu gutturale, répondait en souriant : « Oui, Monsieur; oui, Madame. » Et, si l'on ajoutait : « Quest-ce que vous voudriez bien voir? » un éclair rapide passait alors dans ses yeux noirs; ses lèvres ouvertes et rieuses se plissaient comme attristées par une avidité impossible et il répondait timidement, s'excusant presque de souhaiter ce qu'on ne pouvait pas lui donner :

— *Tuyet!*

Voir la neige!

Souvent même il devenait vraiment triste à cette pensée qu'il partirait sans avoir vu la féerie blanche. Il n'avait pas songé qu'il n'y avait jamais de neige en été, dans cette France. Il le savait pourtant. Mais on lui avait dit aussi que sur certains points d'Europe la neige, éternellement vierge, ne disparaissait pas, ne fondait jamais. Peut être y aurait-il près de Paris quelque montagne, un de ces coins privilégiés où Linh pourrait voir de la neige?

Non, l'été passerait; les feuilles de l'Esplanade deviendraient toutes jaunes : elles tomberaient, tourbillonneraient, s'envoleraient quand elles auraient la couleur du cuivre. Et alors, sur le bateau, sur la mer, Linh repartirait pour Hanoï pour le Tonkin, où la neige blanche est inconnue...

— *Tuyet! Tuyet! Tuyet!*

Il ne verrait pas *Tuyet!*

Et il y avait, chez cet enfant de quatorze ans, doucement possédé de l'idée fixe, avide de cette vision, quelque chose aussi de la passion d'un amoureux exilé, quelque chose de l'obstination du chercheur de mondes ou du chercheur de rimes; — voyageurs ou poètes, ces errants de l'infini!...

— Monsieur, me dit-il un jour, avec son sourire fin, un peu malicieux, vous savez? je crois que je la verrai...

— Qui?

— La neige!... Oui... *Tuyet!* J'ai écrit à mes parents de m'autoriser à rester à Paris. Ou j'entrerai à l'École coloniale, où sont déjà des Cambodgiens, ou je resterai comme interprète, dans le bureau d'un commissionnaire en marchandises qui a un comptoir à Hanoï et qui connait très bien M. le Résident général. Il s'est chargé de parler au ministre, à M. le sous-secrétaire d'État, et, si mes parents veulent bien (il eut son sourire d'amoureux, cette fois), s'ils veulent, et ils voudront, je la verrai! Je verrai la neige!

L'Exposition allait finir. Ils avaient passé vite, ces mois d'été

pleins de féeries. Les Javanais s'enveloppaient de cabans, de cache-nez, ne marchaient plus pieds nus. Les petites danseuses du Kampong ressemblaient, serrées dans leurs châles, à des couleuvres blotties dans des couvertures de laine. L'Orient, l'extrême Orient de l'Esplanade devenait lugubre, frissonnant, un Orient gelé.

Maintenant, dans la bise de novembre qui secouait les draperies de la pagode récemment ouverte, le petit Linh servait d'interprète aux bonzes qui, sous leurs costumes de cérémonie, vêtus de soie rouge sang ou couverts d'étoles jaunes à raies bleu de ciel, offraient des présents à Bouddha, tandis que d'autres prêtres, en vêtements noirs, frappaient sur des gongs ou des cymbales. Lui, Linh, allait et venait pendant les offices, donnant aux visiteurs des explications sur les rites bouddhistes, sur les images féroces, les vues des enfers accrochées entre les piliers de bois sculpté.

Il portait à présent sur sa robe noire une sorte de douillette doublée de soie verte très chaude; et, comme il pleuvait parfois, presque toujours il s'appuyait sur un parapluie bien roulé, presque aussi haut que lui, et dont il semblait fier; plus beau cent fois que les parapluies qu'on vendait si cher à Hanoï, ce parapluie parisien dont il se parerait, là-bas, dans la rue Jean-Dupuis ou dans la rue du Cuivre.

Mais non : il ne retournerait pas au Tonkin! il resterait à Paris. Quand il parlait de rester à Paris ses yeux noirs, si vifs, pétillaient de désir. Il avait la fièvre à l'idée du départ possible, prochain. Ses parents n'avaient point répondu encore, et, si la réponse n'était pas arrivée à Paris avant la date du dernier départ, il faudrait s'embarquer avec les bonzes.

Les bonzes faisaient déjà leurs paquets... Linh se sentait pris d'une angoisse à l'idée que lui, lui aussi, partirait peut-être. Quitter Paris, revenir à Hanoï où pourtant la mère attendait, la mère, qui serait si heureuse de revoir son Linh et de peigner encore ses longs cheveux noirs, revenir aux maisons de bambous et au bord du lac, c'était maintenant pour le petit Tonkinois comme un exil. On lui avait ouvert toute grande une porte sur un monde inconnu vivant et jeune : l'Europe, la France; et maintenant on la lui refermait brusquement sur les yeux. Il semblait à Linh qu'il était fait pour se mêler à ces Français dont le drapeau lui avait semblé le sien quand il avait vu les tirailleurs annamites et les spahis défiler bravement sous la pluie battante, le jour de Longchamps.

Et puis, ce voyage, cette vision d'Europe, ce rêve, encore un

coup tout cela laissait à l'esprit, au cœur de l'enfant quelque chose d'incomplet, d'inachevé, comme un songe interrompu. Il ne l'avait pas vue, la neige blanche! il retournerait au pays sans savoir ce qu'elle est, ce qu'elle met de poésie aux choses et aux hommes, la couverture sans tache, la parure de marbre, la neige...

— Oh! me dit-il tout en me montrant les Bouddhas de la pagode, non, je ne partirai pas, je ne partirai pas! Je veux la voir!

Et, la voix toute triste, avec un accent de prière, il répétait le même mot mélancoliquement :

— *Tuyet!*

J'appris, trois jours après, ce que le petit Linh voulait dire quand il affirmait qu'il ne partirait pas. Un projet d'évasion poussait déjà dans sa tête, et, lorsque, un matin, dans la fraîcheur grise des premières heures, l'appel fut fait des Tonkinois, ouvriers, bonzes ou interprètes, qui devaient prendre le train et partir, Linh ne répondit pas. Il n'était pas là, il avait fui. Levé avant le jour, et se blottissant dans quelque kiosque abandonné où naguère on débitait du thé ou des grenades, il avait attendu l'ouverture des portes, et s'en était allé, au hasard, dans Paris.

Le cœur lui battait bien un peu; il éprouvait bien un sentiment de peur de se trouver, tout seul perdu dans les rues, parmi tous ces gens inconnus dont quelques-uns s'écriaient, narquois, en le voyant : *Chinn! Chinn!* — Chinois! comme disaient nos soldats du Tonkin. Il se demandait bien ce qu'il allait devenir, dans ce Paris où il errait au hasard, un peu fatigué déjà et redoutant de voir s'avancer vers lui un de ces gardiens de la paix qui marchaient lentement le long des trottoirs. L'idée lui vint tout à coup de demander asile au commissionnaire en marchandises qui voulait le garder près de lui, le prendre pour commis dans sa maison.

Oui, c'était cela. Puisque M. Lecrosnier désirait l'avoir chez lui, il le cacherait, il lui trouverait un asile, une occupation, il le sauverait. Et Linh resterait à Paris. Et Linh verrait ce qu'il voulait voir. Linh toucherait du doigt son rêve.

Il fit un signe au cocher :

— Rue des Petites-Ecuries, dit-il, n° 10.

M. Lecrosnier fut très étonné et un peu ennuyé de voir arriver dans ses bureaux l'enfant, qui, tout naïvement, avec sa franchise souriante, — un peu blême pourtant malgré le jaune de sa peau, — lui conta son aventure. Il avait laissé partir *les autres*. Le bateau les attendait à Toulon. Il n'y avait plus de convoi pour

Hanoï. On ne le ferait pas, lui, le petit Linh, partir tout seul.

— Non ; mais, dit le négociant, le commissaire général ne sera pas content, et il faut que je vous ramène à lui!

Le ramener! le ramener, là-bas, à l'Esplanade! Linh n'avait point songé à cela. Il eut dans le regard une impression d'effroi. Ces mots « le ramener » le terrifiaient tout à coup. Il se rappelait ces Chinois ou ces Annamites déserteurs, qu'on ramenait, au pays, entre des chasseurs d'Afrique ou des gendarmes, le sabre au clair. Est-ce qu'on le ramènerait ainsi à M. le commissaire général.

— Je plaiderai votre cause, ne craignez rien, disait M. Lecrosnier, enchanté maintenant, après réflexion, de pouvoir garder le petit Linh, qui lui serait utile pour sa correspondance avec l'Indo-Chine.

Mais Linh n'était pas rassuré. Ramener! plaider! Il allait donc être accusé, et, puisqu'on devait plaider pour lui, c'était donc qu'il passerait en jugement, comme un coupable?... Tous ces mots grossissaient soudain devant lui et prenaient des sens terribles. M. Lecrosnier essayait de rire; mais lui, Linh, ne riait pas. Il regrettait presque d'être resté; il eût voulu rejoindre *les autres;* aussi, pourquoi cette folle envie, ce besoin absurde de voir de la neige? C'est que ce devait être si joli, la neige!

On le ramena à l'Esplanade. Le commissaire général fronça le sourcil, pour la forme, et parla de prison. La prison, c'était l'infirmerie. L'enfant, qu'on y mena, n'était pas durement traité, au contraire; mais tout son petit être moral subissait là une dépression profonde, une humiliation qui le navrait. Il se demandait s'il n'avait pas déshonoré, à jamais déshonoré ses pauvres parents, qui seraient désolés lorsqu'ils apprendraient que leur fils Linh, fils de Tang, était enfermé, « ramené » dans une prison de France!

Il avait envie d'écrire au commissaire, d'écrire au Président de la République, — il lui avait traduit un compliment en *tèt*, le jour de la Fête du Dragon. Il voulait écrire à tout le monde et demander sa grâce : non pas pour lui, il avait tout mérité, mais pour les pauvres gens d'Hanoï, qui pleureraient tant quand ils sauraient!...

Au bout de trois jours d'infirmerie, Linh fut appelé devant le commissaire général.

— Remerciez M. Lecrosnier, lui dit on : il a intercédé pour vous. En même temps, une lettre d'Hanoï nous est parvenue : vos parents consentent à vous laisser à Paris, et M. Lecrosnier vous prend avec lui.

Ah ! cette fois, c'était plus que la délivrance pour Linh, c'était la joie absolue, le séjour à Paris, la vie nouvelle qui le tentait, et, au fond, tout au fond de sa cervelle d'enfant, la certitude maintenant du caprice réalisé, le rêve qui approchait comme un jouet ardemment souhaité et qu'on aurait enfin mis à portée de sa main !...

Il resta.

Il entra, le petit Linh, chez le commissionnaire en marchandises, et au bout d'une semaine on n'aurait pas reconnu le Tonkinois de l'Esplanade dans ce commis parisien bizarre, au teint jaune, qui restait courbé sur les grands livres au dos de cuir vert, à étiquettes rouges, dans le bureau de M. Lecrosnier. On lui avait ôté son costume d'Asie, sa longue robe doublée de soie verte, son turban noir, son pantalon blanc : il était vêtu maintenant comme tout le monde.

Dans ce Paris où il avait voulu rester, les vêtements d'Hanoï étaient trop légers, et le froid, qui venait, exigeait que l'enfant fût bien couvert. Mais il regrettait cette espèce d'uniforme dont on l'avait dépouillé. Fier d'abord de se voir habillé comme un Européen, comme un Français, il se sentait maintenant mal à l'aise dans cette redingote qui lui descendait à peine aux genoux, et, avec cet instinct d'art qu'ont ces races affinées, il se trouvait un peu ridicule sous le chapeau de feutre rond dont on l'avait coiffé.

Et surtout, ah ! surtout il regrettait ses longs cheveux qu'il enroulait au-dessus de sa nuque, ses cheveux noirs que la mère trouvait si beaux et qu'elle avait baisés de sa bouche tordue par le chagrin le jour où Linh était parti. Il avait lu dans les histoires des vieilles dynasties de France que l'on coupait les cheveux aux héritiers de rois quand on voulait les écarter du trône. Et lui aussi il avait la sensation d'être amoindri, tonsuré !

Paris le consolait un peu. Quoiqu'il devînt bien triste, Paris, après le départ de tout ce monde qui l'avait, durant des mois, transformé en fleuve humain !... Il y avait des jours de brouillard où, dans le bureau de la rue des Petites-Écuries, on allumait le gaz à quatre heures de l'après-midi, et où Linh demeurait, le dos voûté sur les papiers de factures à en-têtes commerciaux, pendant de longues heures, sans rien voir que ce papier, qu'il couvrait de sa belle écriture anglaise : *Doit Monsieur Phang négociant à Hanoï*, *Doit le Bazar Français d'Hanoï*..., sans rien entendre que le roule-

lement des fiacres ou des camions qui passaient dans la rue commerçante derrière les carreaux aux verres dépolis.

Le Bazar Français! Monsieur Phang! ces noms évoquaient pour Linh des coins de ville bien connus, des quartiers où il avait passé, joué, étant enfant. Ce M. Phang négociant c'était un ami de son père. Il fumait de l'opium, M. Phang, et il avait l'air cassé tortillé comme une racine sèche. Linh, à présent, avait des retours un peu tristes vers le pays abandonné et où les camarades de l'Esplanade, ouvriers et interprètes, étaient arrivés maintenant.

Ses sœurs lui écrivaient. Tung lui répétait toujours, répondant à ses confidences d'enfant : « Eh bien! es-tu content? As-tu enfin vu de la neige? Pourras-tu, quand tu reviendras, nous en rapporter? »

Et Linh souriait. Non, il n'avait pas vu de neige. Il se désolait. Ne lui disait-on point qu'il y avait des hivers entiers où la neige ne tombait pas? Du brouillard, oui, du brouillard jaune et triste, qui le prenait à la gorge comme un miasme de marais, il en voyait; mais de la neige, de la blanche neige, non, rien!

Tuyet! Tuyet!

Peut-être n'en verrait-il pas.

Le froid était vif cependant et, pis encore, spongieux et malsain. Le petit Linh couchait, au dernier étage de la maison, dans une chambre bien meublée, claire et gaie, qu'avait aménagée pour lui M. Lecrosnier. Il s'y était d'abord senti heureux, libre, pouvant penser, rêver à son aise, dormir dans un bon lit de France. Puis, la nuit, il avait ressenti de petits frissons; il lui semblait que quelque chose comme une main sèche le serrait au cou; il toussait peu, il respirait parfois avec peine. Tantôt il grelottait, tantôt il étouffait de chaleur dans ses draps blancs.

— Vous ne souffrez pas, Linh? lui demandait M. Lecrosnier.

— Non, Monsieur! oh non!

Il n'osait pas dire qu'il souffrait : il lui semblait qu'on allait le gronder. Il se sentait responsable de son séjour à Paris. Il tremblait qu'on ne le réexpédiât au Tonkin comme un colis gênant, et peut-être, tout au fond de son être, un secret désir de départ commençait-il à germer...

Il ne faisait pas froid comme à Paris, là-bas, au bord du lac!

M. Lecrosnier, qui entendait tousser le petit Linh, n'était pas sans inquiétude. On fit descendre l'enfant dans l'appartement même du commissionnaire, on le soigna. Le médecin, consulté,

parla d'une bronchite qui pouvait prendre, avec la saison mauvaise, un caractère pernicieux.

Et, en effet, Linh maigrissait, devenait triste; toute sa frêle personne était secouée douloureusement par des quintes. M. Lecrosnier ne voulait pas que, jusqu'à ce que l'enfant fût guéri, il demeurât comme cassé sur les écritures. Linh ne descendait donc plus au bureau, et il resta dans sa chambre, avec défense de sortir. Les fenêtres heureusement donnaient sur la rue, mais qu'importe! Linh s'ennuyait. Il s'ennuyait à voir toujours le même spectacle: des passants pressés, des fiacres mouillés, une boue noirâtre, et, en face de lui, une boutique d'emballeur où éternellement on clouait des caisses de bois blanc, on les marquait de lettres noires, et on les envoyait vers des pays inconnus, dont les yeux perçants de Linh déchiffraient de loin les noms: *Buenos-Ayres*, *Rio-de-Janeiro*, *Bahia...*

Qu'elles semblaient longues, interminables, les journées d'hiver, au petit malade! Mme Lecrosnier venait bien, de temps à autre, voir l'enfant, le consoler, lui parler comme une mère. Mais c'étaient des apparitions courtes et qui ramenaient seulement la pensée de Linh vers l'autre mère, la vraie mère, celle qui était là-bas.

Mme Lecrosnier s'attristait, du reste, de l'état de Linh. La bronchite empirait. Une griffe s'enfonçait dans la gorge et la poitrine de l'enfant. Les remèdes, les tapsias, échouaient. Il souriait quand on lui disait qu'il irait mieux bientôt, et il disait:

— Oui, je sais.... Ce qu'il me faudrait, c'est mon soleil!

Ce n'était pas la neige qu'il voulait voir, le petit Tonkinois, mais le soleil d'Asie qui fait les fruits si gros et les fleurs si belles. Et pourtant, si! le rêve subsistait en cette âme qui se débattait dans un corps malade. Plus souffrant de jour en jour, il s'était alité, et, lorsqu'il s'était vu couché tout un jour dans un lit, il avait dit, avec un sourire étrange, un peu narquois encore, mais très doux:

— Oh! je ne verrai pas *Tuyet!*

Et il pensait à ce fils du roi d'Asie, ce petit souverain de Hué, qu'il avait vu, à Alger, enfermé dans une chambre, pour toujours — « jusqu'à la mort ».

Ce n'étaient pas seulement les fils de rois que pareille sentence atteignait.

Le petit Linh devinait juste. Le médecin devenait inquiet. Il eût voulu gagner le printemps, envoyer l'enfant au Tonkin. Il parlait

du Midi, de Nice. Mais la poitrine était trop prise, avec une toux stridente, une lente fièvre.

— Encore, disait Linh en souriant toujours, si j'avais vu la neige!

Mme Lecrosnier lui apporta, un matin, un de ces presse-papiers où, dans une boule de verre, est figuré, découpé, un paysage neigeux, un cartonnage peint en blanc.

L'enfant prit, dans ses mains brûlantes, la fraîche boule de verre, et dit :

— C'est bon à la peau! C'est froid!

— Retournez-la, cette boule, fit Mme Lecrosnier.

— Voilà, dit Linh.

Et il vit alors, sur le paysage, pleuvoir de légers points tout blancs qui dansaient dans la boule comme des atomes. Il y avait, dans le paysage, un tout petit personnage, un moine, tout blanc sous un sapin encore vert. Le sapin et le moine étaient presque cachés par ces points blancs qui couraient comme éperdus, à mesure que Linh secouait la boule de verre.

— Cela, dit Mme Lecrosnier, c'est de la neige!

— Cela?

Tuyet!... Linh regardait, curieux, amusé, ravi. On aurait pu lui donner cela et il aurait pu l'emporter au pays, le jour où il s'était enfui pour ne point partir! *Tuyet*! C'était, en effet, bien joli, tout ce blanc, cette course de points blancs, et ce bonhomme enveloppé de neige, dont la robe brune rappelait la couleur des robes des bonzes...

— La pagode! murmura Linh.

A la pagode, les bonzes lui avaient donné, comme une amulette, — un petit papier imprimé d'une manière sommaire, tel que les premiers et naïfs essais xylographiques, portant en caractères chinois et en français ces mots qui faisaient hocher la tête à Linh :

— *Vous aurez tout à votre volonté! Vous ne serez jamais malade!*

Il en avait donné une, de ces amulettes, à Mme Lecrosnier, et elle se souvenait combien elle avait ri des explications philologiques de l'enfant voulant commenter l'inscription et n'en sortant pas : « Les Chinois parlent par *caractères;* nous, c'est différent, nous parlons par *caractères.* »

Ah! ces amulettes de la pagode! Ces talismans des bonzes! Linh, si souffrant, si malade, n'y croyait plus maintenant. Mais il croyait au beau jouet que lui apportait Mme Lecrosnier. Et tout

le jour, et les jours suivants, il demeura dans son lit à tourner et retourner la boule de verre et à regarder tomber la neige. Quand il déposait près de son lit, sur sa table, la boule sortant de ses mains, le verre brûlait, comme chauffé au feu...

— Linh est perdu! dit un matin, à M. Lecrosnier le docteur désolé.

C'était la phtisie laryngée qui, violemment, tordait le petit être, et il fallait écrire aux parents, au sous-secrétaire d'Etat des colonies, il fallait tout dire.

— Perdu? répétait Mme Lecrosnier.

Et il lui semblait qu'on lui arrachait quelqu'un des siens.

Pourtant, le petit Linh prétendait qu'il ne souffrait plus. Il disait seulement qu'il avait envie de dormir, longtemps, longtemps dormir. Il était las. Il n'avait plus envie de quitter le lit, de sortir.

Un matin, il poussa un grand cri, un cri de joie qui s'arrêta court pourtant dans sa gorge dévorée... Il se souleva sur ses coudes dans son lit de malade et, de son bras maigre, si maigre! — désignant les toits blancs de la rue, les nervures blanches des maisons, en face, les persiennes serties de neige :

— *Tuyet! Tuyet!* répéta sa pauvre voix faible. *Tuyet!*

Elle était tombée dans la nuit, et elle tombait encore un peu, ses flocons blancs volant dans le vent et parfois venant se coller aux vitres du petit malade, comme pour se montrer, pour dire : — Me voici!

— *Tuyet! Tuyet!*

Et il était si heureux, redisant le même mot qui passait comme une caresse dans sa gorge strangulée :

— *Tuyet!*

Il y avait tant d'éclat dans ses yeux noirs, son frêle corps s'agitait si vivement, que Mme Lecrosnier, qui était là, croyait à une renaissance. Mais le médecin ne disait rien, puis, se penchant sur le petit malade, lui prenant la main, et, très bas, tout en calculant la température de ce jeune corps :

— Oui, c'est de la neige, Linh, de la neige comme dans la boule de verre qu'on vous a donnée.

— Oh! répondait l'enfant, plus belle, plus belle! C'est de la vraie neige! *Tuyet!*

Puis, hochant la tête :

— C'est vrai, ce qu'on nous disait dans les histoires : c'est joli, la neige. On dirait des petits lis qui dansent!

Tout le jour, pendant la tombée des flocons blancs, Linh demeura dans son lit, la tête tournée vers la fenêtre, sa petite tête où le jaune semblait pâli, avec des yeux agrandis, et un souffle lent, pénible, passant entre ses lèvres sèches.

Et il répétait souvent, comme en proie à une obsession :

— C'est joli! C'est joli! Oh! joli!

Mais il y avait comme un sentiment vague de regret, de déception, et sa pensée flottait très loin, bien loin, vers le pays où les bambous chantaient dans la nuit et où il n'y avait pas de neige... Il revoyait dans une vision confuse, une hallucination de fièvre, la petite maison d'Hanoï, et les siens, assis à terre sur des nattes, autour d'une théière qui fumait, qui chantait aussi, comme les bambous; et il entendait qu'on parlait de lui, et sa mère, et ses sœurs. Tung, Tuan et Phuang, disaient toutes les mêmes mots au père, qui ne répondait pas : « Quand Linh, notre Linh reviendra-t-il? Est-ce qu'ils nous le garderont, les Français? » Et tout à coup il semblait à Linh que la chère vision s'effaçait, obscurcie par une nuée, voilée par des flocons blancs qui tourbillonnaient, paraissaient plus épais.

Alors cette pensée venait au petit Tonkinois que c'était blanc comme un linceul, la neige, blanc comme ce drap dans lequel on avait cousu, en chemin, le pauvre peintre de lanternes qu'on avait fait glisser le long du navire dans la mer : « Glouf! »

Un linceul! Et, dans l'assoupissement du bruit que donne la neige qui tombe, Linh entendait pourtant, percevant distinctement le son des coups de marteau qu'on donnait de l'autre côté de la rue. Le layetier-emballeur continuait à clouer ses caisses, — et Linh, sans les voir, les devinait, ces caisses de bois blanc avec leurs inscriptions mystérieuses : *Bahia... Costa-Rica...*

Et, lui aussi, comme un colis jeté au hasard, on le clouerait dans une caisse de bois blanc, pour l'emporter, comme il savait qu'on emporte les morts en Europe, dans une boîte longue.

Alors un brusque frisson secoua ce pauvre corps frêle, la peur le prit. Le petit Linh essaya de se soulever, de sortir de son lit; il tenta de crier :

— Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Et sa pauvre petite bouche, presque aphone, ne parvenait pas à se faire entendre...

Ce bruit, ces coups de marteau, ces caisses blanches le terrifiaient.

Il disait, tout hagard, couvert de sueur, portant sa main si fine à son cou maigre :

— Non ! Non ! Non ! Non !

Le docteur regardait, très triste, à côté de Mme Lecrosnier, toute pâle.

— Hanoï ! Hanoï ! murmura l'enfant tonkinois, d'une voix qui déjà venait de l'au-delà, du pays sans neige où s'envolait sa petite âme... Le lac ! Le cocotier !

Il dit encore une fois, presque tendrement : *Tuyet !* et cherchant d'un geste machinal, vague, perdu, quelque chose autour de lui, il rencontra la main de Mme Lecrosnier, une main qui tremblait ; il la prit, la serra, essayant de l'approcher de ses lèvres ; puis il laissa tomber sa tête lasse sur l'oreiller blanc, et, avec une tendresse ardente, il sembla se coucher, s'endormir, se blottir, en disant tout bas — si bas — comme un soupir qui eût parlé à un fantôme :

— Maman !

Le lendemain, il y avait encore de la neige aux vitres de la chambre froide, et les cristaux de neige collés au verre semblaient d'étranges yeux blancs et fixes qui regardaient Linh, étendu dans son lit, immobile, avec un sourire encore sur ses lèvres closes, Linh, le petit Linh, emporté par un souffle, comme, dans le vent, un flocon de *Tuyet* — son rêve !

Jules Claretie.

AU PAYS DES BOERS [1]

(Suite.)

A la fin de ma première entrevue avec le président Kruger, il m'adressa quelques questions au sujet de mon pays et, finalement, me chargea de porter au président Cleveland un cordial message pour lui et le peuple américain.

En quittant la Présidence je m'avisai de chercher, dans toutes les librairies de Prétoria, une brochure ou un ouvrage sur le vieil homme d'Etat.

— Avez-vous une vie du Président Kruger ? demandai-je vainement à ces braves commerçants qui me regardaient interloqués. Je ne trouvai rien parce qu'il n'y avait rien, et que Kruger veut faire accroire à la postérité qu'il n'a pas eu d'histoire et que par conséquent il fut un Président heureux.

N'ayant pu découvrir la moindre biographie j'essayai de me rabattre sur la photographie ; mais encore là, il n'y avait pas grand chose, si j'en excepte quelques bonnes épreuves tirées toutes du même négatif.

J'essayai de tirer de quelques Boërs ayant une haute situation officielle des anecdotes sur la vie intime de leur chef ; mais ils ne firent que me répéter ce que je savais déjà au sujet de la rare adresse et de la force de Paul Kruger.

Personne ne sait rien de lui, et quand quelqu'un s'oublie jusqu'à faire allusion à son existence particulière il entre dans une violente colère.

Son Secrétaire d'Etat même, le docteur Leyds, m'a dit avoir essayé de tous les moyens pour obtenir du Président de la République du Transvaal les éléments d'une biographie.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 6 janvier.

Je n'étais pas homme à me contenter de toutes ces réponses. J'intriguai si bien, j'y mis une telle persévérance, qu'une après-midi le vieux Kruger me fit appeler pour m'apprendre qu'il consentait enfin à me donner quelques indications intéressantes sur sa vie publique et privée.

Je le trouvai en compagnie du docteur Leyds. Il ne me cacha pas que sa répugnance pour l'interview venait de l'inexactitude des propos qu'on lui avait fait tenir et surtout de l'attitude ridicule qu'on lui avait prêtée.

— On a été, me dit le vieillard, jusqu'à me reprocher une tache de graisse qui se trouvait sur mon vêtement.

Cette crainte du « quand dira-t-on » m'étonnait chez un homme de cette envergure.

Heureusement que le docteur Leyds lui affirma que j'étais venu sans aucun sentiment hostile, et qu'en cherchant à le rencontrer je n'obéissais pas non plus à un sentiment de curiosité puérile.

Ces affirmations me valurent l'accueil presque cordial du Président, et me permirent de contrôler les nombreux renseignements que j'avais pris sur sa vie. J'appris en outre, de sa bouche même, qu'il tua son premier gros gibier à sept ans, c'est-à-dire à l'âge où généralement on a peine à soulever un fusil.

A cette époque il menait déjà la vie errante, campant çà et là, poussant devant lui de grands troupeaux de bœufs et de moutons qui paissaient en liberté dans la prairie.

La vie des prairies est idéale ; elle fait des hommes forts et endurants... et n'était l'abus du café et des liqueurs fortes, ces chasseurs hardis mourraient tous centenaires.

A onze ans, Kruger avait tué son premier lion ; à treize ans il combattait avec ses compatriotes pour l'indépendance de son pays.

Cette précocité dans l'action faisait pressentir l'homme résolu et habile à qui le Transvaal doit sa prospérité ; et elle explique le vieillard que les orages politiques n'arrivent pas à courber.

Cependant, quand on examine attentivement l'homme, malgré sa robustesse indéniable, on découvre la tare pathologique, la petite tare, ce grain de sable qui fit tomber Cromwell et qui viendra à bout de Paul Kruger.

Nous ne sommes pas le thuriféraire du Président ; anecdotier impartial, nous n'avons pas à cacher les faiblesses du vieux Burgher.

Or, ce que nous disions au sujet de l'intempérance des coureurs

de prairies, s'applique tout aussi bien à *l'oncle Paul*, comme on l'appelle familièrement.

C'est l'abus du café et du tabac qui a imprimé sur sa face énergique cette teinte d'ocre, qui révèle la maladie de foie et la gastralgie, et c'est pourquoi Paul Kruger ne mourra pas centenaire.

Le premier ancêtre de Kruger qui vint s'établir en Afrique n'était pas Hollandais, mais Allemand. J'ai remarqué que lorsqu'il appose son nom au bas d'un document, Kruger, emploie avec la demi-lune le simple *u* qui, en allemand, se prononce *ou*, au lieu de l'*u* avec les deux points.

Ayant eu un document signé de la sorte, je crus que la plume du Président avait glissé sur le papier; mais des documents officiels que le gouvernement du Natal a eu l'obligeance de me communiquer, portent la demi-lune, par conséquent, la question est tranchée.

M. Kruger est très fier de son père et de sa mère, dont il honore grandement la mémoire.

C'est son père qui « a eu l'honneur » de tirer le premier coup de feu sur les Anglais commandés par sir Harry Smith, à Boomplatz, en 1848.

Lorsque le Président aborde ce sujet, il s'anime, ses yeux lancent des éclairs. En ma présence, il sortit une feuille de buvard et y traça fiévreusement un graphique de la bataille et me donna des explications claires, limpides, à faire damner le plus consciencieux des stratèges.

Si dans son temps Kruger fut un petit bonhomme turbulent et audacieux, il n'eut jamais un goût bien prononcé pour l'étude.

Il écrit d'ailleurs avec une visible répugnance; et ceux qui s'étonneront de ce défaut d'instruction voudront bien se rappeler que lorsque le président avait l'âge de s'asseoir sur les bancs d'une école, il errait dans la prairie, le fusil sur l'épaule, en quête de gibiers. D'ailleurs, à cette époque, les clergymen étaient rares dans le nord de la colonie du Cap et les écoles y étaient totalement inconnues. Il y a cette différence entre les Puritains qui émigrèrent en 1620 dans la Nouvelle Angleterre (Amérique) et les Boërs, que les premiers, dès le début de l'immigration, et malgré leurs guerres continuelles avec les Indiens, purent jouir librement des bienfaits de l'instruction, tandis que les Burghers commencent seulement à recevoir la culture intellectuelle.

Mais les colons de la Nouvelle Angleterre habitaient des huttes de bois qui les préservaient de la rigueur des hivers, ce qui leur

permettait de reconstituer le « home », l'intérieur si cher à tout Anglo-Saxon.

Les Boërs, au contraire, vivent au grand air, comme les anciens peuples pasteurs, et la vie familiale leur est presque inconnue.

Ces raisons expliquent pourquoi le président Kruger, tout en n'étant pas un ignorant dans l'acception absolue du mot, n'est pas un lettré.

Il apprit, comme ses compagnons, à lire dans la Bible. C'est le livre unique, le livre de chevet des Burghers, que le jeune Kruger sait presque par cœur.

Il lit et commente les textes sacrés et c'est dans leur enseignement symbolique qu'il trouve souvent un remède aux difficultes qui surgissent sur sa route.

Ceux qui n'appartiennent pas à la religion protestante et qui ignorent le rôle que joue la Bible dans les familles appartenant à cette confession, peuvent taxer cette attitude d'hypocrisie; mais il suffit de vivre avec le Président et son entourage, et même de les approcher, pour se convaincre que leur foi est sincère.

Le Président Kruger fut confirmé en 1842, et ce fut le père de Dryant Lindley qui, (aujourd'hui représente une grande Compagnie d'assurances américaine, à Cape-Town) qui l'initia à la religion réformée.

Le vieux Lindley jouissait d'une grande et excellente réputation parmi les Boërs qu'il visitait fréquemment, non seulement pour leur apporter la bonne parole, mais aussi pour les baptiser, les confirmer et les marier.

Comme Kruger est né en 1825, il avait dix-sept ans quand il fut confirmé; ce retard confirme ce que nous avancions tout à l'heure, qu'à cette époque les clergymen étaient peu nombreux dans le sud de l'Afrique.

C'est aussi dans sa dix-septième année que Kruger fit, pour la première fois, acte d'homme public en qualité de *field-cornet* (magistrat boër).

Il agit d'abord comme substitut et ne fut titulaire de l'emploi qu'à vingt ans. C'était le premier échelon franchi, il passa successivement par tous les degrés de la hiérarchie boër, jusqu'au grade de commandant en chef et de Président de la République.

J'ai dit que Kruger était un fervent lecteur de la Bible, je dois ajouter, pour être exact, qu'aucun autre livre n'a eu le même honneur

Je tiens ce détail de lui, d'ailleurs. « Jamais, m'a dit le Président

aucun livre, si j'en excepte la Bible, n'a eu de l'influence sur moi ».

Il ne connait que la langue boër, qui ressemble au Hollandais comme le baragoin du Mecklembourg ressemble à l'allemand classique.

Quand il visita l'Angleterre, il acheta complaisamment une Bible pour y apprendre l'anglais ; mais il échoua daus sa tentative et n'en retint qu'un vocabulaire indigent, qui ne lui permet pas de lire un journal ou d'écrire une lettre.

Un jour que je paraissais étonné devant lui de son peu de goût pour la littérature, il me répondit simplement :

— Je n'ai pas eu le temps de lire; il y avait trop de lions à tuer.

Et comme je me permettais de l'interrompre pour lui demander s'il préférait chasser le lion anglais ou le lion africain, il me répondit d'un ton grondeur en me lançant un regard d'intelligence :

— L'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Dans la vie du Président Kruger, il est une heure suprême qui appartient plus à Dieu qu'aux hommes, il n'en parle jamais, et bon nombre de ses amis ignorent cette particularité.

J'ai connu cependant des détails de cette phase de son existence qu'il me parait intéressant de reproduire.

« Malgré la pauvreté de ses connaissances théologiques, le Président eut un jour l'âme troublée à propos d'une controverse. Une nuit, après avoir donné quelques chapitres de la Bible à lire à sa femme, il s'éloigna de sa ferme et ne reparut pas de quelques jours. — Ceci se passait en 1857, il avait alors trente-deux ans.

« Quelques uns de ses amis, inquiets de sa disparition, fouillèrent la plaine et la montagne pour le retrouver. Au détour d'une colline ils entendirent un chant monotone qui les fit tressaillir. Ils arrivèrent à l'endroit d'où partait la voix et trouvèrent Kruger presque mourant de soif et de faim... Il était si faible qu'ils n'osèrent pas lui donner trop à boire de peur de le tuer ».

Ce récit m'a été fait par un ami intime du Président, un de ceux qui étaient allés à sa recherche, et qui habite aujourd'hui Rustenburg.

Il était dans un si cruel état qu'on prit d'infinies précautions pour le transporter chez lui sur un cheval.

Depuis ce moment, sa ferveur s'accrut et tout l'homme léger qui subsistait encore après sa jeunesse aventureuse, disparut.

Il ne parla plus que de religion, disant que Dieu était partout et voyait toutes les actions des hommes.

Ses ennemis exploitèrent ce changement brusque et tournèrent Kruger en ridicule, mais lui, ne sourcilla point.

Cet incident sur la nature duquel on est réduit aux plus mystérieuses conjectures, marque chez cet homme une transformation véritablement miraculeuse.

L'endroit où eut lieu cette « retraite » étrange s'appelle Waterkloof et est situé près de Rustenburg à l'ouest de Prétoria.

Ceux qui rient de la piété de Kruger ne devraient pas oublier que c'est dans cette solide croyance, dans cette dévotion peut-être exagérée, qu'il a trouvé la force d'accomplir de grandes choses.

Le christianisme du Président n'est pas celui qui expire au pupitre du temple. Il le porte avec lui, comme la synthèse de tous les biens : *Omnia mecum porto*, et les traits de son existence se rapportent à l'ardeur de sa foi.

Ainsi, on sait en quelle inimitié les Boërs tiennent les Cafres. Or, un jour le Président vit un Cafre qui se débattait dans une rivière et allait être emporté par le courant, pendant que d'autres indigènes restaient impassibles sur le bord. Il sauta dans l'eau pour sauver le noir, mais ce dernier, affolé par la peur, s'accrocha à son sauveur et paralysa ses mouvements.

Le Président se laissa couler en entraînant l'indigène... Quelques minutes après, il remonta à la surface de l'eau — il était seul.

Autre exemple :

C'était à l'époque où le peuple transvaalien avait des différents avec l'Etat libre d'Orange.

Le président de cette république, Bosthoff, avait fait prisonnier des Burghers du Transvaal qui avaient servi sous les ordres de Kruger.

Lorsque le Président l'apprit, il sauta en selle et se rendit auprès de M. Bosthoff pour lui demander d'échanger ses prisonniers contre... lui alléguant que les hommes qu'il retenait n'avaient fait qu'exécuter les ordres que lui, Kruger, comme second de Prétorius, leur avait donnés.

Dans cette circonstance, Kruger agit avec un héroïsme auquel les hommes ne sont guère habitués de la part de leurs officiers.

Le Président, par contre, est d'un caractère violent, et ses meilleurs amis ont quelque fois fort à faire pour prévenir ses fureurs.

Heureusement que ce sont des colères rapides et qu'il n'est pas long à se ressaisir. De plus, il pardonne aisément les injures reçues.

En 1881, Kruger et son ministre d'État, le docteur Leyds, eurent une violente altercation. Les choses allèrent si loin que le

Président s'oublia jusqu'à dire : — L'un de nous deux doit sortir d'ici.

— Ce sera moi, répondit Leyds, qui prit son chapeau, ses gants et sortit, en pensant que sa carrière était désormais brisée après cet éclat.

Dans le milieu de la nuit, le docteurs Leyds entendit des coups discrets à sa porte... C'était le Président qui était venu à francs étriers pour lui demander pardon de son intempérance de langage et le prier de tout oublier. La demande était touchante ; Leyds tendit la main à son chef et oublia.

Kruger est un fidèle de l'église congréganiste indépendante, mais il n'est pas intolérant et admet que l'on pense autrement que lui.

Quand le docteur Leyds fut présenté pour le secrétariat d'État, il déclina la proposition alléguant qu'il n'appartenait pas à la même confession que le Président.

— Si vous êtes un honnête homme, pénétré du bien public, je ne vous demanderai jamais vos opinions religieuses, lui dit doucement Kruger.

Il a d'ailleurs le respect des idées opposées aux siennes ; non pas qu'il se prive de les combattre avec âpreté, mais quand la majorité se déclare contre lui, il ne s'entête pas, et s'applique, une fois la mesure prise ou la loi votée contre ses doctrines, à la faire respecter de tous ceux qui sont sous ses ordres.

Sa résistance à la douleur physique est légendaire ; et il peut dire avec l'ancien : « douleur, tu n'es pas un mal ».

Une fois qu'il chassait dans la prairie, son rifle fit explosion et lui enleva une partie du pouce gauche. Un chirurgien consulté, jugea, à l'aspect de la blessure, l'amputation de l'avant-bras, absolument indispensable. Kruger s'y refusa opiniâtrement, et après bien des pourparlers renvoya le chirurgien. Cette exécution faite, il aiguisa un grand couteau, et posant sa main mutilée sur la pierre, il fit tomber la première jointure que l'explosion avait entamée... Malheureusement la gangrène s'attaqua à la seconde jointure. Kruger recommença la même opération avec le même sang-froid et cette fois réussit à sauver son bras. Depuis il se sert de l'index comme d'un pouce, et il saisit les objets entre le premier et le deuxième doigt de la main gauche.

A cette anecdote absolument authentique s'ajoute celle que m'a contée le docteur Leyds :

Pendant qu'il était à Lisbonne, le Président souffrait d'un mal de dent qui ne lui laissait pas un instant de répit. Énervé par la dou-

leur sourde qui le tenaillait, il parvint, avec ce même couteau, à se faire sauter la dent malade.

Que peut craindre cet homme, à la volonté puissante, aux muscles d'acier, à l'endurance peu commune?

Maintenant que reste-t-il des légendes que ses ennemis se sont plus à répandre autour de sa réputation ? Le Président est bon, courageux, honnête et patient. C'est un protestant vigoureux qui, par la tournure de son esprit et l'ardeur de la foi, donne assez l'mpression d'un nouveau Martin Luther.

Dans notre siècle de réalisme nous n'avons guère d'hommes à opposer à cette grande figure. Il faut remonter au mythologique Ulysse, pour trouver des traits semblables aux siens.

Le vieux feld-maréchal Blücker avait de Kruger la belle indifférence pour la grammaire. Mais Blücker n'était guère embarrassé des principes de la pure morale. Jahn manquait de l'esprit de modération qui domine le caractère du vieux Président. Cromwell pourrait peut-être lui être comparé, mais pas sur le champ de bataille.

Kruger est l'incarnation du gouvernement local dans sa forme la plus pure. Il est le Président des Burghers au même titre qu'il est l'aîné dans son église.

Il ne gouverne pas par la loi, mais par l'autorité du caractère et la force du raisonnement. C'est en quelque sorte le pasteur du peuple qu'il dirige, c'est le père bien-aimé et respecté, et c'est cette situation sans égale qui fait toute sa force rayonnante.

CHAPITRE III

LA DOMINATION PORTUGAISE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

I

Après m'être imprégné de cette civilisation naissante, que d'aucuns, avec une mauvaise foi évidente affectent de traiter de barbarie, je résolus de prendre contact avec les indigènes soumis à la domination Portugaise. J'étais curieux de me rendre compte *de visu* des résultats obtenus par les petits descendants des Lusitains, ces premiers pionniers du progrès en Afrique.

Quand j'arrivai à Lourenço-Marques, des centaines de Zoulous aux larges épaules, aux yeux vifs, étaient occupés à empiler sur la grève, des milliers de planches qui flottaient sur l'eau agitée, et que lançait méthodiquement l'équipage d'un quatre-mâts de 3.000 tonneaux qui mouillait dans l'English River, unique port de Lourenço-Marques.

En travaillant, ils chantaient une mélopée bizarre, et les mouvements qu'ils faisaient pour mettre sur leurs épaules de gros blocs de pin de l'Orégon, semblaient une mimique appartenant à un scénario, tant ils s'accordaient avec les sons graves ou élevés de l'air qu'ils répétaient en chœur. Une fois le fardeau déposé, ils retournaient à la grève humide, toujours avec un ensemble parfait, aux accords berceurs de la même melopée, sans cris, sans querelles, comme il est d'usage chez les ouvriers civilisés.

Ces sauvages, que nos défauts n'ont pas encore gâtés, se meuvent avec l'aisance de jeunes athlètes; ils pirouettent, sautent, dansent, crient avec une naïveté tout enfantine. Et quand leur besogne est terminée, ils luttent, jouent des pieds et des mains pour bien indiquer qu'ils ne trouvent aucun plaisir dans l'inaction.

Au cours de leurs rudes travaux, ils emploient le repos autorisé à des danses nationales qui rompraient le plus souple d'entre nous.

Je demandai au propriétaire du chantier de bois, un Américain, s'il voulait, pour l'amour d'un compatriote, accorder quelques minutes de « repos » à ses hommes pour que je pusse me délecter de leurs jeux.

Il répondit affirmativement et donna à son surveillant nègre l'ordre d'avertir les « boys » de la faveur qu'on leur accordait. Cette faveur consistait dans l'autorisation de danser après le repas de onze heures, repas que les pauvres diables paient de leur propre bourse, à l'exception du pain qui leur est fourni par leur employeur.

Le déjeuner terminé, les noirs s'alignèrent sous les rayons du soleil ardent, et commencèrent à chanter à l'unisson, battant du pied le sol poussiéreux et frappant en cadence les longs bâtons qu'ils brandissaient dans chaque main. D'abord on se serait cru en présence d'une classe de gymnastique se livrant à des exercices préliminaires... mais bientôt les nègres s'animèrent, leurs yeux commencèrent à briller, leurs corps à se secouer convulsivement et des sons rauques donnèrent à leurs chants une saveur de férocité vraiment extraordinaire.

Tout à coup, retentit une note aigüe, et un Zoulou absolument nu sortit des rangs. Il brandissait furieusement ses deux bâtons... Comme un chef d'orchestre qui donne le *la* à sa troupe, le Zoulou fila un son que répétèrent ses camarades en frappant du pied.

C'était le chantre de la guerre qui invitait ses compagnons au combat, en faisant des bonds prodigieux, en jouant avec ses bâtons qui représentaient tant bien que mal deux lances.

Cette pantomime très expressive avait pour accompagnement l'effroyable musique qui s'échappait de tous ces gosiers sauvages.

Mais ce n'était pas fini :

Le Zoulou se jeta à la mer, frappant de ses mains noires les petites vagues qui venaient mourir sur la grève, puis revint se rouler sur le sable d'or...

Après cet étrange plongeon dans le sable chaud, l'indigène, mima une scène de guerre, l'attaque, la défense et le combat final... alors épuisé de fatigue, il tomba au milieu des autres Zoulous dont les rangs s'ouvrirent.

Un autre lui succéda au milieu des cris de joie, des encouragements et des battements des bâtons entrechoqués.

Ce nouvel acteur, à en juger par ses gestes extravagants était un comique. Il s'accroupit, lançant ses bras en avant, le menton aux genoux, et roulant comme un cerceau animé, devant les spectateurs enthousiasmés.

Les chanteurs avaient substitué au chant guerrier une sorte de galop rythmé en accord avec le rôle de celui qui tenait la scène.

Un troisième se présenta, et son jeu complexe, fait d'angoisses mimées et de joie simulée obtint le même succès.

Cette représentation se poursuivit encore quelque temps, et j'admirai la souplesse et la force de ces hommes noirs, grands enfants que leurs supérieurs, les blancs exploitent et annihilent sous les prétextes les plus divers.

En écoutant leurs chants bizarres, je pensais aux chansons de marches des régiments russes. J'y trouvai les mêmes notes rauques, les mêmes intonations sur le mode mineur.

Quand les premiers rôles eurent épuisé le programme, les leaders divisèrent la bande en deux camps séparés l'un de l'autre par une distance d'une centaine de mètres. Alors commençèrent les extravagantes danses de la petite guerre.

Le spectacle, malgré son caractère inoffensif, réveillait des souvenirs inquiétants ; il rappelait les révoltes passées, les agressions

brutales de ces mêmes noirs qui avaient failli détruire le port de Lourenço-Marques.

Pour l'instant, tout danger avait disparu, et ce n'était plus qu'un divertissement banal que ces hurlements de haine, ces sauts prodigieux, ce combat terrible, ces chants de guerre qu'avaient entonnés les guerriers de Cettiwayo. Que d'oreilles anglaises n'avaient écouté qu'une fois ce tumulte, quelques heures avant de mourir...

Bien qu'il n'y eut que 6 ou 700 porteurs engagés dans la lutte, leurs mouvements étaient tellement désordonnés, les moulinets qu'ils faisaient avec leur bâtons étaient si rapides qu'il me semblait voir des milliers de démons s'agiter et se battre devant moi.

D'ailleurs la bataille semblait s'inspirer d'un Homère zoulou. Les coups pleuvaient avec violence ; les regards brillants s'allumaient au feu de la frénésie ; des guerriers simulaient les morts violentes ; des poignées de combattants s'étreignaient et formaient de véritables grappes humaines ; un champion se détachait d'un groupe et allait en provoquer un autre appartenant au camp opposé, et avant d'en venir aux mains, ils s'adressaient de longs discours selon les lois de la chevalerie zoulou. Leurs yeux flambaient, une écume blanche frangeait leurs lèvres, leurs corps étaient secoués par un tremblement convulsif, les hurlements montaient crescendo.

Je n'oserais jurer qu'en se livrant passionnément à cet exercice, afin de cotoyer de plus près la vérité, qu'ils ne pensaient pas aux mauvais traitements qu'ils avaient endurés des Portugais vainqueurs.

Quoiqu'il en soit, pour rendre hommage à la vérité, je dois dire, que si, dans la chaleur de l' « improvisation » il y eut des coups donnés et reçus, les battus ne semblèrent conserver aucun ressentiment et pourtant j'ai vu des bâtons retomber avec un son mat sur des crânes crêpus ; mais c'étaient de simples « erreurs » qu'un sourire d'intelligence redressait.

Enfin mes sauvages se lassèrent, et peu à peu, le combat et les danses cessèrent. Chacun s'occupa alors de frictionner, qui une contusion, qui une écorchure... et tout finit dans un éclat de rire général.

On nous donna encore une séance de lutte, de boxe et d'escrime au sabre, et chacun des noirs, la conscience forte de l'effort accompli, alla reprendre, pauvre bête de somme, la besogne interrompue.

II

Si les noirs sont maintenus dans l'obéissance et si leurs guerres intestines ne sont plus que de mauvais souvenirs, on le doit aux Portugais dont le pavillon flotte sur les côtes de Mozambique.

Fidèle à mon système d'investigation qui me paraît une méthode préférable à celle qui consiste à accepter pour une vérité historique toute affirmation, fut-elle d'origine suspecte, je voulus connaître de la bouche des belligérants, c'est-à-dire des natifs et des Portugais tous les éléments d'appréciation de la bataille qu'ils s'étaient livrée.

Quand j'arrivai à Lourenço-Marques les derniers échos de cette lutte retentissaient encore; quelques cuirassés portugais étaient à l'ancre dans l'English River, sous les fenêtres du gouverneur; des petits soldats couleur pain d'épices se promenaient dans les rues portant de gros fusils sur leurs épaules, et chaque nuit le fortin prenait ses dispositions pour repousser une attaque possible des chefs zoulous dont les cris de guerre avaient si souvent retenti dans les marais empoisonnés de la baie de Delagoa.

En apercevant ces formidables vaisseaux de guerre qui avaient pris leur corps mort devant la ville minuscule, on devinait aisément que la petite garnison était insuffisante pour contenir l'élément indigène qui, en 1895, avait failli l'exterminer entièrement.

Pour comprendre les sentiments que nourrissent les noirs pour leurs maîtres portugais des deux côtés de l'Afrique, il faut dire que le nègre sud-africain est fortement attaché au village qui l'a vu naître, c'est-à dire à son kraal; il aime les collines, les ruisseaux murmurants qu'il connait depuis l'enfance. Or les Portugais pour subjuguer les naturels, ou plutôt, pour parler franc, pour les anéantir, ont recours à de cruels moyens, ils les enlèvent et les déportent dans une autre compagnie. Un chef de la terre du També, le chef Mavaï en a fait la cruelle expérience en 1891.

Souvent, quand les Portugais manquent de soldats, ils tendent des embûches aux noirs, s'emparent de leurs personnes, les transportent à bord de leurs navires, les exercent et les expédient dans des provinces éloignées. Les hommes de la baie de Dolagoa sont

envoyés à Mozambique; ceux d'Angola, sont envoyés à la côte orientale et vice versa. C'est ce qui explique pourquoi il est si difficile dans la baie de Delagoa de trouver des ouvriers noirs à bon compte. Ils craignent même les Portugais plus que les Boërs.

L'un d'eux me disait d'un ton résigné :

— Les Boërs sont durs pour nous et nous emprisonnent pour la moindre faute; mais au moins ils ne nous enlèvent pas à notre patrie.

Entre parenthèses, j'ai remarqué que dans l'Afrique portugaise comme dans la République du Transvaal aucune mesure restrictive n'est appliquée à la vente des liqueurs fortes aux naturels. Au contraire, chacun de ces gouvernements en tire un large profit.

Un chef noir nommé Mahazul, est l'auteur d'une chanson tristement significative et qui se chante maintenant dans toute l'Afrique portugaise.

En voici la traduction :

Hélas ! pauvre Mahazul, l'homme blanc t'appelle !
Pourquoi l'homme blanc t'appelle-t-il, ô Mahazul ?
Hélas ! pauvre Mahazul il t'appelle pour ta ruine;
L'homme blanc veut t'enlever pour t'emmener à Mozambique.

Ce Mahazul était le chef d'une tribu appelée Magaïa, qui habitait le nord de la baie de Delagoa. C'était un jeune homme de vingt-deux ans qui commandait à cinq mille guerriers. Plusieurs fois les Portugais l'avaient cité à comparaître devant le gouverneur, soi-disant pour avoir avec lui une discussion pacifique au sujet d'une délimitation de territoire; mais chaque fois Mahazul avait évité la citation dans la crainte d'être enlevé comme Mavaï le chef de També. Cependant, craignant de provoquer l'hostilité des Portugais, il avait fait une courte apparition au poste militaire d'Angouanat qui est à dix mille environ de Lourenço-Marques, mais au lieu de venir seul et désarmé comme l'aurait désiré le commandant portugais, Mahazul arriva à la tête de ses guerriers. Le projet d'enlèvement dut être abandonné et le commandant sous un prétexte quelconque qui cachait mal ses regrets, dut renvoyer Mahazul.

Mais les Portugais ne voulaient pas lâcher leur proie et le 27 août 1891, dix des principaux conseillers de Mahazul furent sommés de se rendre au poste militaire d'Angouana, désarmés et seulement accompagnés d'une petite garde d'honneur. La réunion

commença pacifiquement; le commandant leur fit un long discours tendant à incriminer la conduite de leur chef et à les inviter à l'abandonner.

Cette violente diatribe n'eut aucun succès et les conseillers défendirent énergiquement Mahazul des imputations calomnieuses dont l'abreuvait son ennemi.

Le commandant voyant l'insuccès de la tentative fit un signal. Aussitôt des soldats portugais fondirent sur les noirs et les firent prisonniers. Mais Mahazul, qui prévoyait cette issue, avait posté de nombreux Zoulous dans les environs. Ces derniers voyant leurs chefs en périls s'élancèrent à leur tour sur les Portugais qu'ils mirent en déroute, et auxquels ils arrachèrent les prisonniers. Un conseiller seulement fut blessé.

La conduite des Portugais, et cette nouvelle tentative d'enlèvement soulevèrent les indigènes qui résolurent de suivre Mahazu dans le nord pour échapper aux fusils européens.

Ce que la violence n'avait pu faire, on espéra que la ruse l'accomplirait. En conséquence le gouverneur, représentant Sa Majesté le roi Carlos, essaya de gagner à sa cause les rivaux de Mahazul, et de les engager à envahir le territoire de leur puissant voisin.

Cette tentative comme les précédentes échoua devant le refus formel des Zoulous de seconder les vues ambitieuses du commandant,

En septembre 1894, les Portugais, inquiets et honteux de leurs échecs successifs, commencèrent à craindre pour leur propre sécurité. Des rumeurs de guerre circulaient dans les territoires qui avaient échappé à leur convoitise. Ils s'imaginèrent que la conduite loyale des chefs zoulous à l'égard de Mahazul était une menace pour eux, alors que ces braves indigènes, loin de songer à attaquer les Européens, se bornaient simplement à prendre des mesures défensives.

La panique, panique incompréhensible, puisque rien ne la justifiait, se mit dans les rangs des Portugais.

Ils abandonnèrent bientôt le poste militaire d'Angouana, laissant leur canon — un unique canon, derrière eux, ainsi que les munitions qu'ils enterrèrent.

Lourenço-Marques trembla à son tour. Les habitants se réfugiaient tous... dans le jardin public sous la protection... des musiciens nègres de la milice.

On construisit des barricades contre un ennemi imaginaire. La

terreur des autorités portugaises était telle, qu'à deux reprises, la garnison fut éveillée dans la nuit, et ordre fut donné d'ouvrir le feu contre... les fantômes noirs qui s'agitaient dans les cauchemars de M. le Gouverneur.

Le 3 octobre, les assiegés par persuasion, eurent la joie d'apercevoir à l'horizon. 25.000 guerriers fidèles de Maputa.

Ces alliés, avant d'arriver à English River, avaient pillé le pays de Mavaï, pays ami, naturellement.

L'enthousiasme à Lourenço-Marques ne connut plus de bornes ; les autorités leur offrirent des fusils, des bêtes à cornes, des pièces de toile blanche pour se confectionner des étendards.

Les « opérations de guerre » ne se conformèrent pas au plan des Portugais. Les naturels de Maputa, malgré leur loyalisme, comme ceux de Mavaï, de Mahazul et de Zichacha, se méfiaient de leurs bons amis. Les histoires d'enlèvement les hantaient, et ils jetaient sur les chalands et les bâtiments du port des regards soupçonneux, N'étaient-ce pas ces vaisseaux qui avaient transporté bien des leurs sur les côtes éloignées de Mozambique?

Un matin, quand les Portugais s'éveillèrent, ils constatèrent avec stupeur que leurs alliés avaient décampé.

Néanmoins, le sort sourit aux Portugais. La douceur des noirs et leur crainte de calamités futures, engagea un chef Zoulou, le 11 octobre, à envoyer un message de paix au Gouverneur de Lourenço-Marques, c'était Zichacha, dont les terres touchaien celles de Mahazul à l'ouest.

Rien ne peut mieux démontrer les dispositions pacifiques des indigènes que ces protestations d'amitié répétées, alors qu'il leur aurait été si facile, étant donné leur nombre, de jeter les blancs à la mer.

Je me répète, parce qu'en ce temps de colonisation outrancière, il est bon que la vérité soit connue.

Les blancs avaient cruellement outragé les indigènes, ils ne leur avaient laissé à choisir qu'entre l'esclavage et la rébellion, alors qu'aucune force militaire n'appuyait leurs abominables intrigues ; et cependant Zichacha envoyait un messager pour supplier le gouverneur de Lourenço-Marques qu'un conflit n'éclatât pas entre les Zoulous et les Portugais.

Voilà l'exemple que donnent des hordes de sauvages. Comparez maintenant avec les récits enthousiastes de la presse internationale, qui célèbre, en mauvaise prose, les atrocités commises par les civilisateurs.

Ce qui est vrai pour la baie de Delagoa l'est aussi pour les autres points de l'Afrique. Lorsque nous lisons qu'après une lutte héroïque les soldats blancs sont parvenus à s'emparer des villages, et ont fait des prisonniers, le plus souvent ces villages sont abandonnés, et les indigènes capturés sont des femmes, des vieillards ou des enfants incapables de se défendre.

Dans son message, Zichacha, ne demandait que le retour de quelques-uns de ses guerriers enlevés et transportés à Mozambique.

Ces odieux enlèvements s'appellent par euphémisme, « la conscription forcée ».

Le gouverneur répondit favorablement. Malheureusement sa réponse fut interceptée, si bien que Zichacha croyant que les dispositions des Portugais étaient toujours hostiles, attaqua Lourenço-Marquès, le 14 octobre.

L'attaque n'eut d'autre résultat que d'effrayer un peu plus les Portugais ; quelques noirs y trouvèrent la mort ; mais les guerriers de Zichacha se retirèrent presque aussitôt.

Le 15 octobre, le gouverneur lança une proclamation dans laquelle les droits du Portugal sur la baie de Delagoa, qui remontaient à 1502, étaient mis en évidence de façon à ne pouvoir être contestés par toutes les puissances attentives aux événements africains.

En 1502, Vasco de Gama qui se trouvait dans les parages du cap de Bonne-Espérance envoya une flottille jeter l'ancre dans la *Bahia da Lagoa*.

Les compagnons de Vasco de Gama furent bien accueillis et traités avec amitié par les naturels. Ils récompensèrent les braves noirs en les enlevant pour en faire des esclaves.

D'ailleurs l'histoire de la colonisation portugaise sur les côtes africaines est une longue suite de brigandages, et les droits imprescriptibles qu'ils invoquent, découlent de ces attentats contre le droit des gens...

Si l'on veut se rendre un compte exact de *la férocité* des noirs, il n'y a qu'à lire une proclamation du gouverneur de Lourenço-Marquès à la date de 1894, enjoignant aux habitants de chercher refuge derrière les balles de coton et les barils empilés dans le jardin public. Des balles de coton pour préserver de l'invasion ! C'est cela qui donne une haute idée de la valeur de l'envahisseur et des moyens dont il dispose.

Ce siège mémorable fut levé grâce à l'arrivée de cinq cents soldats envoyés par la métropole. Cette troupe glorieuse ne se contenta pas de débloquer Lourenço-Marquès, mais elle poussa l'audace jusqu'à s'emparer d'Angouana que les indigènes avaient évacué depuis septembre, c'est-à-dire depuis un mois. Cette marche militaire, dangereuse seulement pour les crânes que le soleil affectait, fut célébrée à Lisbonne comme une victoire qui effaçait les horreurs d'Alcantara.

Les troupes portugaises continuèrent leurs incursions sur les territoires abandonnés et n'entrèrent en contact avec « l'ennemi » qu'à Moraquem, où les indigènes auraient pu les exterminer.

La conquête était assurée. A force d'intrigues, ils gagnèrent tout de même quelques chefs indigènes, construisirent une chaîne de fortins autour des pays conquis et finirent par se faire livrer Mahazul et Zichacha.

Ces deux chefs auxquels on ne peut reprocher qu'une trop longue magnanimité envers leurs ennemis furent livrés par un Zoulou du nom de Goungounyam.

Le 7 novembre, les guerriers de ce Goungounyam avaient été vaincus, et le 11 du même mois son kraal était détruit par l'incendie. Pour se débarrasser des Portugais qui avaient juré sa perte, il leur remit les deux chefs auxquels il avait donné asile.

C'était mal connaître les Portugais que de penser que cette trahison apaiserait leur colère, le capitaine Albuquerque, qui commandait le détachement, fit saisir Goungounyam et l'emmena à Lourenço-Marquès, où il gémit encore dans une obscure prison avec Mahazul et Zichacha.

C'est ainsi que colonisent des nations chrétiennes. C'est au nom de la civilisation et d'une religion de paix et d'amour qu'ils brûlent les villages, assassinent les indigènes et se rendent coupables de tous les crimes défendus par Dieu et la société !

(A suivre.) POULTNEY BIGELOW.

(Traduit de l'anglais par Jean CARMANT.)

LES FAÇADES [1]

(Suite).

VI

Lemesle souleva la lourde portière du bureau de la direction du Monténégro et Balkans. Le thé servi sur une des tables évaporait en petites vapeurs bleues l'âme de ses feuilles et la pièce, tendue d'étoffes, drapée de portières, meublée de fauteuils et de canapés par les cotisations des secrétaires et des attachés, affectait un air de salon malgré ses cartonniers et ses larges tables où quelques-uns, penchés, expéditionnaient d'une haute et lente écriture les brouillons griffonnés à mi-marges par les rédacteurs.

— Eh bien ! mon petit Lemesle ! Vous arrivez à une belle heure. Il y a une annexe qui vous est destinée ; la belle annexe, mon ami.

Lemesle guigna l'épais dossier posé à sa place et, d'avance, l'écœurement de copier le saisit. Il souleva du doigt les pages, rapport élaboré par l'ennui de quelque travailleur dans l'inutilité d'une légation perdue ; phrases de statistique et considération, économiques destinées à n'être lues jamais. Sagement pourtant il établit son transparent, choisit son papier, s'appliquant à bien écrire, — qualité recherchée. Parfois il s'interrompait, corrigeait une erreur du bout du grattoir, saupoudrant de sandaraque la page écorchée qu'ensuite il ponçait de l'ongle. Mais sa pensée soulevée par l'occupation régulière s'évadait : elle flottait sur Constantinople, la ville apparue dans un brouillard d'or ; elle photographiait dans la chambre obscure de l'intime conscience les traits doux et dé-

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 6 janvier.

licieux de Mlle d'Epernon ; peignait, à ce nom, d'une couronne comtale la portière d'un coupé. La tentation s'ennoblit pour grandir : quelle joie pour l'humble mère, quel cher orgueil vibre en elle ; quelle vie à lui donner, d'aisance revenue, de dignité, de bonheur... Le bourdonnement confus des causeries autour de lui déviait sa pensée, la sollicitait d'autres motifs. Ah ! quelle clameur, si la nouvelle éclatait dans le bureau, quels remuements d'intérêts blessés, de jalousies saignantes. Ceux, autour de lui, qui flairaient son humble origine avec des mines dédaigneuses de chien auprès d'un mur ; ceux qui méprisaient ses protections vagues ; les fêtards qui blessaient sa jeune pauvreté du récit de leurs plaisirs ou humiliaient sa solitude des racontars de leurs cercles... quels commentaires, quelles réticences à la nouvelle : Vous savez, le petit Lemesle épouse Mlle d'Épernon. — On dit que Lemesle est nommé troisième à Constantinople...

Ces formules précisaient son rêve, le lui présentaient devant lui, à toucher.

Près de lui Robert Martin et le marquis de Fourqueux finissaient une bézigue : un rédacteur entr'ouvrit la porte du bureau, passa sa tête affairée et un bout de bras chargé de papiers.

— Messieurs, M. le Directeur vous fait prier de ne pas vous en aller encore. Il va y avoir des dépêches.

Six heures ! Toujours la même histoire. — Moi, ça m'est égal, je dîne en ville et je me trotte, comme on dit dans le grand monde

— D'autant qu'il n'y aura rien du tout ; je la connais celle-là.

— Est-ce que vous pouvez rester, Lemesle ?

Il fit « oui » de la tête continuant d'écrire sous l'œil de Fourqueux qui le regardait en endossant son pardessus.

— Est-ce que vous allez chez les Grandier des Ormes, ce soir ?

— Non ; je ne les connais pas.

— Tiens. Je croyais que vous auriez dû connaître lui, au moins.

La sensation de l'insolence, voulue ou non, filtrait dans son esprit maintenant qu'il était seul. Il eut envie de se lever, d'injurier ceux qui s'en allaient ; mais le poids de son travail, l'inerte et inutile dossier à recopier l'accablèrent.

Les visions se pressaient, se condensaient, il résuma le débat du crime accepté par cette idée qui rayonna dans une apothéose.

— Avec elle, j'irai partout.

. . . . . .

Sept heures et demie sonnaient ; des pas coururent sur le par-

quet du long couloir et le même rédacteur, glissant sa tête encore affairée, cria sans regarder.

— Vous êtes libres, Messieurs; M. le Directeur n'a pas besoin de vous.

Les arbres de l'Esplanade s'ensablaient déjà de nuit; leur ombre défeuillue entra dans la pièce et dans l'âme de Pierre, noircit le décor mental où depuis le matin se débattait le grand dialogue des tentations suprêmes.

Il jeta sur son bras le léger pardessus clair, haussa dans la glace la coquetterie de ses moustaches tordues, mira la soie irradiante de son chapeau.

Il pensait :

— Je ne dîne nulle part ce soir; alors il va falloir aller manger dans cette gargotte de la rue Vivienne. — Comme ça les amuserait s'ils me voyaient entrer là, tous ces poseurs! — Et pas moyen de sortir de cette terrine. Je serai troisième quand? Dans trois ou quatre ans peut-être? — Et je gagnerai cinq mille par an dans des pays dix fois plus chers que la France. — Oui, je sais : le beau mariage! Comme j'ai des chances! — Et ce pauvre Candale! Est-ce que c'est chic son existence? — Est-ce qu'il ne vaut pas mieux faire d'un coup la grosse saleté?

Il sentit la faim, une faim vivace et vorace de jeune, s'ouvrir comme un trou dans ses entrailles; et il pensa au « Prix fixe » de la rue Vivienne. Puis il songea encore à Candale.

La joie de sa mère, en recevant la lettre, — la lettre qu'il *vit* annonçant le mariage, égaya ses yeux. Ils évoquaient les doux traits du pastel maternel, faisaient renaître l'ambiance du passé, les pays de bonheur de l'autrefois.

Sur la cheminée du bureau un buste d'homme, au collet brodé, aux lèvres rases, souriait d'un air officiel; Lemesle lut tout haut les caractères dorés gravés sur le socle.

SON EXCELLENCE MONSIEUR LE COMTE JARDON
Ministre des Affaires étrangères,
Sénateur, Pair de France,
Conseiller d'Etat.
1750-1836.

— Quelle vieille canaille, pensait-il; en voilà un qui a fait des saletés! — Et il est dans l'histoire.

Il sortit, arpenta d'un pas leste l'immense corridor ciré.

En route, avant de prendre la rue Vivienne, il entra dans le bureau de poste de la place du Théâtre-Français. Des femmes, des hommes le coudoyaient pendant que, vaniteusement, il traçait l'adresse du « petit bleu ».

La duchesse d'Arcole,
60, rue de Tilsitt, *Paris.*

Et, sans hésiter, il écrivit à la hate deux lignes.

« Voulez-vous demain deux heures? Nous causerons de notre projet.

« Pierre. »

Il marcha dans l'éblouissement, sans regarder les passants, les yeux dédaigneux.

Et il s'arrêtait aux devantures des graveurs pour contempler les cartes de visite aux noms sonores. Il gravait le sien parmi elles, sur un mince carton de bristol.

Comte Pierre Le Mesle d'Arazac,
Secrétaire d'Ambassade.

— Le comte Jardon était bien ouvrier serrurier, moi, au moins, je suis d'une bonne famille.

Il ajouta, comme malgré lui.

« Seulement, dans ce temps-là, on avait beau faire des cochonneries, c'était à force de risquer sa tête qu'on arrivait. »

Il entra dans la gargote.

VII

La marquise de Fontevrault, à Madame Grandier des Ormes, née de Mesmes.

Les Aulnaies, 15 novembre.

« Ma petite Jacinthe,

« Ton père vient de nous arriver tout encore enchariboté et assez mal remis, à ce qu'il m'a semblé, d'une alarme un peu forte. Sa mine m'a fait peur; elle n'était pas d'or, ma chère enfant;

enfin il s'en tire avec plus de peur que de mal, et cela grâce à ton mari dont il ne peut assez chanter les louanges. Le consortium est donc une bonne chose, comme la trachéotomie ou les vésicatoires qui sont une faveur que le ciel nous a faite. Il y a bien des gens qui soutiennent que le ciel aurait été encore bien plus favorable en ne nous envoyant ni l'angine ni la pleurésie, mais ce sont des malpensants.

« Vous devriez, Joseph et toi, profiter de cette accalmie pour venir passer quelques jours aux Aulnaies ; nous serons tout à fait entre nous, si cela peut te tenter : tes deux cousins, ton père et ta vieille tante qui ne t'a pas vue depuis ton mariage, et qui sera bien heureuse de bavarder un peu avec toi. Dis à ton mari qu'il y aura beaucoup de perdreaux encore et qu'on l'attend pour attaquer les réserves de la Croix-Verte.

« A bientôt, chère petite ; je t'embrasse et t'attends.

« Ta vieille tante,
« Mesmes de Fontevrault. »

Le dessin rose des flammes danse, monte et descend, se guipure sur la blancheur atténuée des boiseries Louis XVI ; les abat-jour épais abaissent sur les tapis la lumière ronde de leurs lampes, et la plus douce paix endort le petit salon embaumé de parfums vieillots. On sent, qu'au dehors, des lieues de silence et de nuit étreignent le château isolé sous ses ombrages, et que toute une liberté de nature, une intempérie de saison frémissent autour du salon confortable et tiède.

Des écheveaux marrons, blancs, mauves aux bouts de ses doigts fins, Mme de Fontevrault dévide des laines, prépare les tricots qui iront réchauffer les membres pauvres d'enfants sales, au fond de masures tristes. Ce mou travail berce sa pensée heureuse dans l'illusion du bienfait, du labeur utile, et le contentement parfait de son être avive, d'une pointe de jeunesse, encore les traits flous, l'ovale perdu de sa jolie tête de vieille, sous l'envol léger des cheveux blancs.

— Eh bien, Jacinthe, où es-tu ? — Encore partie ?

La jeune femme frissonne, en réveil, rougit.

— Comme ils restent longtemps à fumer !

— Tu t'ennuies avec ta vieille tante ? Je n'aurais pas cru que tu ne pouvais pas te passer de Joseph... Enfin, tant mieux... Quoique...

— Quoi, ma tante ?

— Rien. — Dis-moi, mon enfant, tu n'as jamais pensé à une chose ?

— Quelle chose ?

— A faire prendre un titre à ton mari ?

— Non. Pourquoi faire ?

— Ma chère enfant, un titre devant un nom... comme celui de ton mari, c'est comme du pain à chanter autour d'une médecine : ça ne change pas la médecine, mais ça la fait passer. Comtesse Grandier des Ormes, je t'assure que c'est beaucoup plus... beaucoup moins...

— Mais où voulez-vous que Joseph pêche un titre de comte ?

— A Rome. Il n'y a que là qu'on en tient.

— Vous savez bien qu'il est protestant.

— Eh bien ! ça lui coûtera un peu plus cher, voilà tout.

Jacinthe se lève, va s'encadrer dans une des portes-fenêtres qu'une laiteuse tombée de lune baigne.

— Quelle belle nuit ! dit-elle ; le parc est tout blanc.

Les hommes, successivement, rentraient, s'encadrant l'un après l'autre dans la porte. D'abord la barbe drue et carrée du marquis de Mesmes, puis les moustaches semblables d'Hubert et de Guy de Fontevrault, la figure sanguine de Grandier des Ormes, révélant son gros tempérament de jouisseur, corrigée par les finesses dures du nez et des lèvres, l'inquiète ambition des yeux et toute l'énergie de volonté assise sur la masse rectangulaire du front fourré de cheveux courts et roux.

Mais une silhouette dernière, faufilée, faisait jeter un cri à la marquise.

— Ah ! Jacques ! Mon ami, comment êtes-vous ici ?

Jacinthe, les traits de marbre, immobilisée dans la pureté glaciale de la vitre où toute la lune appuyait ses rayons, sentit son cœur remuer, se manier de douleur, de honte, d'une sourde joie aussi, qu'une lente et montante marée de colère couvrait peu à peu de vagues régulières et toujours plus rudes.

Jacques de Sartines, d'un geste familier et respectueux, baisait la main de la marquise, restait penché devant sa bergère, répondant à ses questions. Il était en habit, comme les autres, et rien ne marquait qu'une émotion vécût en lui, sinon le froncement léger de ses sourcils durcissant d'un trait d'ombre la ligne du nez.

— Oui. Comment êtes-vous ici ? — D'où sortez-vous ?

— Chère madame, je suis depuis deux jours à Montoire.

— Vous êtes chez les Candale?

— Oui, et je n'avais pas encore pu venir vous présenter mes hommages. — Heureusement j'ai dîné ce soir chez Mme d'Arcole et j'ai fait un détour pour passer par ici.

— Vous venez de Belabri?

— J'en arrive; j'ai le buggy de Candale. Au dernier moment ils n'ont pas pu venir.

— Mais vous n'allez pas rentrer maintenant à Montoire; il est dix heures et vous avez encore quatre bonnes lieues.

— Ça ne fait rien, ça.

— Couchez ici; vous chasserez demain avec ces messieurs.

— Mais, je n'ai rien.

— Hubert vous prêtera une chemise de nuit. Demain matin j'enverrai prendre votre valise. — Je crois que vous ne connaissez pas M. Grandier des Ormes?

Il se retourna, reçut en plein cœur la vue de l'ennemi.

— Le baron de Sartines... M. Grandier des Ormes, le mari de Jacinthe. — Jacinthe, où es-tu donc?

Grandier tendit sa main que Jacques dut prendre. Sa douleur se greffa d'une peine imprévue : l'ennui de le trouver mieux qu'il ne s'y était attendu. Mais Jacinthe se détachait de l'abri froid et clair, de l'arcade lunaire où son cœur s'était glacé; elle venait à lui, — par une violence d'hypocrisie, — naturelle et de jadis.

— Bonjour, Jacques.

Il s'inclina, murmura.

— Madame...

Il lui trouvait l'air fatigué; la cruauté de son idée fixe attribua sa pâleur et ses yeux las à une cause intime, — peut-être, appuyait l'idée, — à un commencement de grossesse. Une rage sourde, un désir de meurtre, de scandale et d'éclat fit frémir les mains, prêtes à être sauvages de ce civilisé... Merveilleusement blanche, elle le devinait.

Au milieu du salon, dans leurs poses aisées et calmes, ces deux êtres se regardèrent. Remués de sentiments tragiques, dans une intense impétuosité de passion et de vie, ils causaient : la rareté de leurs gestes, l'indifférence de leurs paroles traduisant pour eux seuls — et malgré eux encore — les cyclones et les tornades de leurs cœurs.

Grandier, Mesmes et les deux Fontevrault discutaient chasse,

Ils se plaisaient aux mêmes choses que les hommes ont très anciennement aimées : la capture des proies, l'adresse nécessaire, la joie du massacre, la liberté armée et meurtrière dans la possession des bois. Mais leurs goûts s'accusaient différemment, pour d'autres causes et dans d'autres sens.

M. de Mesmes affirmait :

— Le travail du chien, tout est là; le chien qui chasse sous le fusil, bien sagement, le vieux braque français.

— Combien de pièces aurez-vous à la fin de la journée? Huit, dix?

— Je n'ai pas besoin de plus.

— C'est une chasse de fermier. En battue vous accusez des douze à quinze cents pièces. — Voilà des chasses!

L'intolérance de Grandier mâtait toute discussion, s'imposait en brutalités d'opinions au bout desquelles on sentait, — comme un argument, — des sonneries d'écus tintés. Sa personnalité, maintenant admise, dominait, rudoyait la causerie de ces gens habitués à penser ensemble, trop indifférents ou trop paresseux pour discuter. Et, peu à peu, dans le calme salon vieillot de la marquise, sa royauté s'élargissait. On la sentait dominer là, comme elle régnait au loin dans les activités que sa volonté faisait mouvoir à travers le vaste monde : les usines en combustion, les locomotives haletantes, les steamers trépides, tous les acquis de l'humanité employés et déployés dans le maniement des forces, toutes les énergies venues se concentrer et se résumer sur la petite plaque de téléphone, au milieu de la grande table en désordre, de son cabinet de Paris.

Mme de Fontevrault, du coin de son feu, sans cesser de remuer ses laines, guettait le dialogue de Jacques et de Jacinthe.

— Jacinthe, mon enfant, si tu nous chantais quelque chose.

— Oh! tante, je n'ai pas ouvert un piano depuis mon mariage.

— Qu'est-ce que ça fait. — Voyons, une vieillerie. — On n'a pas besoin d'être en voix pour cela.

Grandier intervint.

— Oui, Jacinthe; votre tante a raison; il faut que vous nous fassiez un peu de musique. — Vous savez, cet air ancien que vous dites si bien : pauvre diable... pauvre,... Vous savez bien...

Madame de Fontevrault souffla doucement en regardant Sartines :

— « Pauvre Jacques? »

— C'est ça... Allons, Jacinthe.

Ses yeux se détournaient de ceux de Jacques, elle obéit, elle alla ers le piano. Ses pâles mains frémirent sur les touches jaunies : es grêles notes du prélude tintèrent.

Jacinthe chanta la triste chanson de l'amour perdu :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que je suis loin de toi,
Je manque de tout sur la terre.

Sa voix, haussée dans la répétition du dernier vers, retomba vec la mélancolie déchirante des feuillages du saule...

Quand tu venais partager nos travaux,
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souvient-il tous les jours étaient beaux?
Qui nous rendra ces jours prospères?

Le charme simple de la plainte lointaine ravivait les nuances des rumeaux peints dans les boiseries des portes; les pastels embru- nés s'émurent et toute la poudre du passé, qui tombait sur les meubles et sur les bibelots, sembla fleurie de ces parfums ténus omme il en sort des vieux tiroirs où des lettres d'amour, nouées e faveurs, dormirent.

M. de Mesmes regarda sa fille; de son cœur à ses yeux une apeur monta : une seconde, posés sur l'enfant sacrifiée, ils se mouillèrent et s'attendrirent, puis se détournèrent, furent à Jacques, acques, à son tour, se tenait sous l'angle de la fenêtre, glacé dans a lueur frigide de la lune; M. de Mesmes ne perçut que l'angoisse es mains fébriles, le profil perdu tourné vers la campagne noc- urne...

— Il est tard, dit le marquis, je monte; il faudra se lever demain natin de bonne heure.

En haut du degré, ils s'arrêtèrent encore, leurs flambeaux à la main, échangeant des bonsoirs continués en conversations dont un mot, toujours, renouait la trame.

La marquise gronda :

— Ce sera encore comme tous les soirs. Vous allez rester une eure à bavarder. — Moi j'ai sommeil, bonne nuit.

Elle s'éloignait dans le couloir, s'arrêta au seuil de sa chambre, eur jetant de loin :

— Vous savez, vous avez l'air d'une vieille gravure avec vos ambeaux.

Sur les boiseries blanches et sur les carreaux rouges du palie de la vieille demeure, la flamme des bougies éclairant leurs pose diverses donnait plutôt l'impression d'une de ces sèches et chaude sépias anglaises du temps de la Restauration qui représentent de émigrés ou des scènes de chouannerie; Jacinthe, avec ses cheveu relevés et bouffants, son fichu noué à la Marie-Antoinette, ayai toute la grâce triste des femmes qui devaient vivre et mourir sou la Terreur.

De nouveau les adieux se font et les propos reprennent :

— Eh bien ! où en est-on chez les Candale ?

A la question lancée par Grandier, Sartines se cabre.

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

— Voyons, il n'est question que de ça dans le pays. Le princ s'en plaint à tout le monde.

— Il se plaint... de quoi ?

Guy intervient :

— Il ne t'a pas fait ses confidences ? — Tu es le seul.

— Mon cher ami, si Emmanuel m'avait fait ses confidences, t me permettras de te dire que ce n'est pas à ta discrétion bie connue que je les confierais.

— Merci ! — Mais il les a faites à moi même, il les a faite Grandier... à Joseph. Il se plaint que sa femme a toujours la m graine quand il veut pénétrer dans ses appartements. Il raçonte à à qui veut l'entendre.

— Ce qui n'empêche que je l'ai rencontré l'autre soir aux No veautés avec une petite femme... une petite femme très gentille d reste.

— Je sais ; c'est une petite gantière avec qui il était à Lunévil avant son mariage.

— Alors de quoi se plaint-il ?

— Il parait qu'il est amoureux de sa femme tout de même. — I gantière ne prouve rien. C'est un prix de consolation.

— Et puis n'oublions pas que son intérêt immédiat et majeur e d'avoir un héritier.

— Mais je crois qu'elle, elle n'y tient pas du tout.

Aux premiers mots Jacques s'était tu ; une tristesse neuve, — encore une neuve, — germait dans les veines de sa pensée. El se ramifiait à d'autres en ligaments de douleur d'une subtilité d'une correspondance infinies, s'épanouissait en la fleur de cet idée aux pétales douloureux : autrefois, il y a quelques mois, (

n'aurait pas osé parler ainsi devant Jacinthe. Même les plus bizarres racontars du marquis, au retour du cercle, s'empapillotaient de sous-entendus.

Et maintenant la causerie était nue devant elle, comme devant quelqu'un qui n'a rien à apprendre.

C'était l'aveu par les autres, la constatation de l'ineffaçable souillure mâle. Les yeux jetés vers Jacinthe, il lui sembla que des nuages de souvenirs honteux, des nimbus de pudeur prêts à crever en larmes couraient sur la pureté de son front, comme un vol d'orage sur la joie d'une plaine.

Elle rompit :

— Nous allons finir par dire des méchancetés. Il vaut mieux aller dormir.

Hubert demanda à Jacques.

— Est-ce qu'il y a du monde en ce moment chez les Candale ?

— Il y a Mlle Nozdreff.

— Non ! Ce Jacques est d'une candeur ! — Bien sûr que Katia est là. Mais, personne autre ?

— Non, personne.

— Et à Belabri ?

— Lemesle arrive demain.

M. de Mesmes avança sa jambe en renversant la tête.

— Savez-vous, Jacques, s'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'on dit des d'Arcole et de ce Lemesle ?

— Qu'est-ce qu'on dit donc encore, mon Dieu ?

— Mais on colportait l'autre jour, au club, son mariage avec Mlle d'Epernon.

— La sœur de la duchesse d'Arcole ! Voyons ! Ce n'est pas possible.

— Le petit Lemesle !

— Mais Marguerite a à peine dix-huit ans.

C'est pourtant Ventadour qui me l'a dit, et il est toujours bien informé.

— Mais d'où sort-il ce Lemesle ?

— Ah ! personne n'en sait rien. C'est Candale qui l'a lancé l'année dernière sous prétexte qu'ils avaient été à Arcueil ensemble.

— Il est aux affaires étrangères.

— On m'a affirmé que c'est le fils d'un petit tabellion du Tarn.

— Vraiment ? On m'en avait parlé au contraire comme d'un

garçon très comme il faut. — Pourtant, il est cousin de Mlle de Figeac ; cela j'en suis sûr.

— Par les femmes...

— De chambre...

— Enfin, messieurs, nous verrons bien ; Bélabri n'est pas loin de Montoire et Marguerite est chez sa sœur dans ce moment-ci.

— Est-ce qu'on n'a pas dit... ?

— Qu'il était du dernier bien avec la Duchesse ? Certainement. — Ça a été le potin de Trouville, cet été. — Vous vous rappelez, Jacinthe ?

— Alors, elle ne lui ferait pas épouser sa sœur.

— Si, au contraire...

— Quelle horreur, je m'en vais. Bonsoir, Messieurs.

Son front donné à son père, la main à ses cousins, elle se détourne et s'éloigne. Jacques, le sourcil dur, suit des yeux le vol léger de sa robe sur les dalles rouges. Une douleur physique emboîte son cœur ; il le sent percé et glacé comme par des aciers froids, pincé comme par de rudes tenailles...

Elle dit, de loin.

— Bonsoir, Jacques.

Et, à son mari, simplement aussi :

— Joseph ! — Bonsoir, mon ami.

Ce mot, cette action semblèrent l'espacer de lui, le reculer en de vagues lointains. C'était, dans sa décision nette, une reprise féminine que tous, indirectement, comprirent.

Au bout du couloir, elle s'arrêta, haussant sa bougie, les salua d'un léger signe. La porte s'ouvrit et le vol blanc de sa robe s'effaça.

VIII

Sur la planchette abaissée d'un vieillot secrétaire écran, la marquise de Fontevrault écrit devant son feu, dans sa chambre, le soir. Elle se plait à écouter le silence profond de toute la maison endormie, à penser qu'elle veille seule et tiède, dans le charme coquet de ses bibelots, de ses meubles archaïques ; elle n'a qu'à relever la tête pour croire, en regardant ses cheveux dans un étroit miroir, qu'elle vit au temps de la poudre, et les choses qu'elle veut

mander, elle les souhaiterait tourner comme on savait le faire alors.

Mais sa plume hésite à tracer les premières lettres : « Mon cher Joseph... » Non, vraiment... Elle décide :

Mon cher neveu,

« Votre femme va le mieux du monde, je suis ravie de vous le dire, ravie aussi de vous qui me l'avez laissée un peu. Quand vous viendrez la reprendre, vous la trouverez fraîche comme une jolie rose, mais ne venez pas trop tôt, à moins que ce ne soit pour rester avec elle.

« Je m'occupe de l'affaire de ce titre auquel vous avez bien raison de tenir ; il est nécessaire à votre fortune et le complément de votre alliance avec Jacinthe. L'affaire est en bonne voie, la demande introduite, et Monseigneur Capitolini la suit. Vous savez mon conseil à ce sujet ; je pense que vous avez envoyé le chèque ; si cela n'est pas encore fait, ne tardez pas.

« Votre femme me charge de mille petites commissions que j'oublie, mais que vous n'oublierez pas ; vous en trouverez la liste ci-jointe ; j'y ajoute, mon cher... »

Et de nouveau la plume se lève, hésite sur le nom de baptême à donner, cette marque d'intimité, de parenté, qui effarouche dans l'atmosphère ancienne de la chambre et la paix noble du manoir.

Mais il lui semble qu'un son ride le blanc silence lunaire de la nuit ; des graviers ont grincé sous sa fenêtre, et c'est un pas qui se dénonce, un pas : bruit effrayant autour d'une maison qui dort.

Brave, elle entr'ouvre sa fenêtre ; le parc est seul ; des nues d'argent glissent dans l'eau pâle du ciel. La marquise distingue nettement sous ses yeux le sable étincelant des allées, mais plus rien ne s'entend. Le gel qui tombe des plaines sélénites a glacé l'air muet. Tout d'un coup, de nouveau, sur la terrasse de l'aile en retour, un pied traîne ; elle murmure, point effrayée, propriétaire irritée qu'on viole ses clôtures :

— Je voudrais bien savoir qui se permet de rôder chez moi la nuit?

Une ombre déborde l'aile du château ; une ombre allongée qui s'effile, promenée avec de grandes et gauches enjambées sur le sable ; elle se rapetisse à mesure qu'elle avance, rentre en elle-même pour ne plus laisser deviner à Mme de Fontevrault que la démarche de Jacques de Sartines :

— Oh ! murmure-t-elle, oh ! — Est-ce que Jacinthe le recevrait chez elle ?

Elle réfléchit, ajoute :

— Déjà !

Il arpente à pas rapides l'allée menant à la grand'route et, de nouveau, s'accroît et se projette son ombre, jusqu'à ce qu'elle s'éloigne, disparaisse, évaporée dans celle des arbres.

Les yeux de la tante descendent sur la lettre à finir pendant que monte à ses lèvres un sourire; elle s'assied, reprend sa plume, achève :

« ... Mon cher Joseph, toutes les amitiés de votre tante.

« La marquise de Fontevrault. »

De son écriture hautaine et rechignée, elle trace superbement l'adresse : « *Comte Grandier des Ormes, 111, rue de Balzac. Paris.* »

— Comme ce serait un peu de ma faute, je lui dois bien cette compensation, pense-t-elle dans un sourire.

IX

En sortant du parc, Jacques tourna sur la grand'route; sa bicyclette était garée dans un des fossés gazonnés. La touche nette d'un rayon de lune brillait sur l'acier du guidon.

— J'ai de la veine de la retrouver, pensa-t-il.

Il la tira doucement, la posa sur le sol, s'assurant d'une tape légère que les billes jouaient bien. Ses yeux se tournèrent encore vers les massifs noirs des Aulnaies.

— Si elle savait que j'ai fait quatre lieues rien que pour regarder ses fenêtres.

Il n'emportait que cette vision : des volets fermés inavertis, indifférents, des yeux morts de fenêtres dans la façade blanche. — Et, depuis la soirée de « Pauvre Jacques », il n'avait pas revu Jacinthe.

Mais Grandier était à Paris, cela il le savait ! Heureuse nouvelle pour détendre son cœur.

Il aima la nuit froide qui séparait encore plus Jacinthe de tout; satisfait de s'être assuré qu'elle était là, qu'elle dormait; content d'avoir *agi* pour elle.

La route, au loin, était un large fleuve d'argent rayé par les franges aiguës des arbres, et, sur les côtés, des ombres noires se tassaient dans les revers des remblais, tandis que les plans opales de la campagne, fondue en une laiteuse clarté, s'évanouissaient, s'évaporaient, brume de rêve. Silencieusement, il fendait l'air blanc et froid, enfonçant, avec les pédales, la rage et l'emportement de son cœur : les rais immobiles de l'astre sur les nickels et les aciers du vélo faisaient un éclair continu et vif au sein duquel il avançait, tourbillon étincelant; et il eut l'inconsciente sensation, qu'au centre de cette campagne déserte, il donnait une âme à ce paysage concentré sur sa fuite radiante.

A gauche, un mur profond et mouvant d'arbres apparaissait. Saillis dans les futaies, Montoire dressait les pavillons ardoisés de ses toits Renaissance. Jacques tourna dans l'ombre subitement versée des branches, roula sur le terrain gras des allées.

La bicyclette donnée au valet de pied de garde, Jacques longea le long corridor des chambres pour gagner son appartement d'ami, au fond, dans la tour de l'Est. Sur les trois marches qui l'exhaussaient, Sartines hésita avant d'ouvir. Le battement bas et feutré d'une porte venait de résonner avec un bruit de mystère, un pied lointain tâtonnait l'ombre. La lampe suspendue au centre de la galerie ne dispersait qu'une ombre rougeâtre et laissait de droite et de gauche s'épaissir des masses obscures; il vit cependant le prince de Candale s'avancer à pas amatis, s'arrêter devant une porte, écouter.

— C'est l'appartement de la princesse. Qu'est ce qu'il fait donc là ?

Une clef brilla, grinça dans la serrure; une rude épaule poussa le vantail ; Jacques vit son ami tomber, disparaître dans la pièce.

Et des cris, — deux cris retentirent ; — puis silence de mort.

Il se dit :

— Ma foi, je vais voir.

Et courut dans le corridor.

— Je dirai que j'ai cru qu'il y avait quelqu'un de malade.

Il se trouva devant la chambre de la princesse.

On avait dû pousser brusquement le levier électrique, car une clarté de jour coulait par la porte ouverte, coupait d'une tranche la pénombre du corridor.

Mais le silence se rompit et une voix aiguë, furieuse, cria :

— Qu'est ce que c'est que cette manière d'entrer ?

— J'ai voulu voir.

— Vous avez des fausses clefs ?

— Mademoiselle, je vous prie de vous habiller et de nous laisser.

— Katia, je te défends de bouger.

Jacques entendit le choc doux de deux pieds nus sur un tapis et la voix de la princesse se rapprocha de la porte :

— Ah çà, mon cher, est-ce que vous vous moquez de moi ? Vous vous permettez de pénétrer chez moi comme un voleur ? Dieu me pardonne ! qu'est-ce qui vous prend ?

— Il me prend, il me prend...

— Vous voulez me surprendre, m'espionner ? Eh bien ! êtes-vous content ? Mon amie Katia a eu peur, c'est une enfant, elle est nerveuse, elle est venue dans ma chambre; elle avait froid, je l'ai fait entrer dans mon lit pour se réchauffer; qu'avez-vous à dire à cela ?

— Voyons !...

— D'ailleurs, quoi ? — Vous aviez peut-être l'intention de me prendre avec un amant ? Qui ? Pas le petit Sartines, je suppose. Je regrette que ça ne vous soit pas arrivé. — Est-ce que vous vous regardez comme un mari ordinaire, par hasard ?

— Comment ?

— Vous m'avez donné un titre, moi j'ai payé vos dettes. Nous ne nous sommes pas mariés pour autre chose, mon cher. — Seulement, moi, j'ai tenu mes engagements, je vous ai apporté du bel et bon argent, pas de la fausse monnaie; vous, vous m'avez trompée vous m'avez apporté un faux titre ! — Vous n'êtes même pas prince, Monsieur; il faut raconter ça aux Américaines qui arrivent de Chicago ; mais avec moi, ça ne prend plus. Je suis plus de votre monde que vous, moi; vous, vous avez toujours vécu en garnison avec des gantières ! — Oui, vous êtes de bonne famille, certainement, mais il vaudrait mieux pour vous, vous appeler le comte de la Mothe-Beuvron, ce qui est votre vrai nom, que de porter ce titre grotesque de prince de Candale. — Un titre du Comtat venaissin ; un prince du pape ! tout le monde sait ce que ça vaut !...

— Ah ! mais !

— Rentrez donc dans votre chambre, Monsieur; vous oubliez que vous êtes ici chez moi; que tout ici m'appartient. Occupez-vous des chevaux et des écuries, je vous les laisse, vous vous y entendez bien... mais si vous vous permettez encore de pénétrer dans mes appartements...

Les paroles de Candale dominaient enfin :

— En voilà assez ; taisez-vous...

Mais, suraiguë, la voix glapissante, la voix de Comanche aboyait :

— J'en trouverais dix comme vous ; et des vrais titres, un prince du sang, si je veux...

Au fond du corridor des portes s'ouvrirent ; des faces solennelles et égayées de domestiques se montraient.

Soudain Jacques vit la porte brusquement jetée pousser Candale qui se recula, perdant l'équilibre, s'appuya du dos au mur de la galerie.

Dans la chambre de la princesse un aigre cri de triomphe retentit et des bruits secs de verrous glissèrent dans les crampons.

X

Dans le silence désert du bois la voix haute des bâtards saintongeois explosait d'un bel ensemble, puis des abois isolés, saccadés se dispersèrent. Candale dit à Sartines :

— Ils ont déjà commencé. Si nous trottions un peu.

Depuis dix minutes, sans parler, ils marchaient l'un derrière l'autre, au pas long de leurs montures, sous un plafond bas de branches, dans un randon creux. L'écorce des bouleaux grise sous le jour terne de novembre rayait indéfiniment d'estompes hachées l'étendue du taillis défeuillé ; à quelques mètres il s'évaporait en une brume argentine d'une légèreté de nue. Le trot des chevaux s'enleva, en chocs mats sur le sol feutré.

Ils dirent alors quelques phrases brèves, rendues plus nettes, un peu haletées par la cadence du corps tombant ou bondissant sur la selle selon le rythme des actions.

— Qu'est-ce que tu penses de la scène d'hier soir ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ?

— Dans la compagnie, à *la Résurrection*, tu ne pourrais pas trouver à me caser ? Avec vingt-cinq louis par mois, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais, mon pauvre vieux, je gagne trois cents francs par mois et il m'a fallu dix ans pour arriver à ça. — Et puis, tu as passé l'âge, tu as plus de trente ans.

— C'est donc vrai que c'est si difficile que ça de trouver à travailler.

— Plus difficile que de trouver à ne rien faire.

— Alors quoi, mon Dieu?

Le chemin creux tournait court, se versait dans une grande allée cavalière au bout de laquelle une étoile de chemins. Ils se trouvèrent dans le galop d'Hubert et Guy de Fontevrault, mêlés à des officiers de chasseurs venus de la ville voisine.

— La princesse ne chasse pas?

— Elle vient en voiture.

— Emmanuel, tu as encore un nouveau cheval.

— C'est Müller qui me l'a envoyé hier pour la saison de chasse. Je l'ai essayé l'autre jour au bois, il saute tout ce qu'on veut, il est extraordinaire.

— Cher?

— Cent cinquante louis.

— Veinard de pouvoir te payer des chevaux comme ça.

Le rond-point était plein de monde, les premiers regards de Jacques cherchèrent Mme Grandier; dans la foule mouvante des voitures et des chevaux, il la découvrait d'un seul coup d'œil. Son cob irlandais aux formes fines et rondes, travaillé par une main légère, tendait le col ou ramenait la tête, modelant à chaque action changée de ses reins souples la forme svelte de Jacinthe, les flexions de sa taille, l'allongement fuselé de la hanche au genou, donnant à la tête et aux épaules d'infinies grâces successives de poses. Si près de son lever, il la sentait plus femme, plus désirée. Son cœur défaillit de tristesse en songeant à l'autre.

La princesse menant son tonneau venait d'arriver avec Mlle Nozdreff; elle saluait la duchesse d'Arcole, belle et royale dans sa tenue verte aux galons à la Bourgogne, plissés d'une façon particulière et traditionnelle, et ses yeux se portèrent sur Marguerite d'Épernon, aux côtés de sa sœur, détaillèrent son visage et sa jeunesse, interrogèrent le maintien de Lemesle qui causait avec elle.

Les dolmans bleu pâle des officiers faisaient un fond multiple et remué au tableau bariolé par les habits rouges et les chapeaux gris des invités, les vestes des maîtres aux couleurs de l'équipage, vert et argent.

Fontevrault se penchait à l'oreille de Sartines.

— Regarde un peu le petit Lemesle, comme il est requinqué, et

le duc lui a donné le bouton, lui qui se fait tant tirer l'oreille pour ça. — Tu verras ce que je te dis, qu'il épousera la petite.

— Tiens, Mme de Monte-Leone. Pourquoi diable invite-t-on ces gens-là. Je n'ai jamais pu comprendre. — Oh! elle a bien changé.

— Elle a grossi et épaissi comme les femmes de sa race quand arrive une certaine époque.

— Sa mère est mieux qu'elle, maintenant.

— C'est égal, il n'a pas encore de chic, Lemesle; comment la duchesse ne lui a-t-elle pas appris qu'on ne met pas une cape anglaise avec une tenue à la française.

Des fanfares sonnèrent « l'Arcole » et le duc arriva au galop, criant :

— Les chiens parlent.

Ses hommes derrière lui, en tenue de vénerie, lui formaient une escorte et dans l'aboi des chiens, dans le tourbillonnement des cuivres, sous les galons chamarrés de son habit, il apparut magnifique; sa grosse tête heureuse à la ressemblance affinée du maréchal, donnant la joie, la sensation de la puissance et de l'enfance, d'une vie au grand air, noble et grossière, de passions franches, largement assouvies, sans indignité ni scrupules. Un bel honneur français, orgueilleux et gai fanfarait autour de lui.

Il embarqua son cheval à fond de train dans une cavalière et tous, aussitôt, le suivirent.

Le cerf était recélé dans son enceinte ; couché sous le taillis. Ses flancs roux battaient contre les mousses blanches; il semblait écouter de ses yeux dilatés ce grand bruit qui remplissait la forêt. Ses bois reposaient sur son dos, et il était ainsi confondu avec les branches, comme un arbre vivant qui aurait peur.

Mais derrière lui des pas cassent les branches sèches: le fracas énorme des chiens battant de leur queue, de leurs oreilles, de leurs pattes, le fourré qui pète et tressaille, dresse le fauve sur ses pieds qui tremblent. Et, tout d'un coup, pas loin, un coup de gueule lui fait tourner la tête, aussitôt suivi d'autres en chœur hurlant, puis de cris d'hommes, de ronflements de cuivre, de piétinements de chevaux. Il bondit, s'élance, le tumulte l'accompagne, comme si toute la forêt le poursuivait, bruissante.

Il sait qu'en quelques élans il distancera les chiens et les hommes, il est bien sûr de ses jambes, bien reposé des fatigues du rut; mais il aime mieux ruser d'abord, foncer à travers les épiniers, doubler et redoubler ses voies. Il connaît les menées à travers les ronciers,

tous les chemins mystérieux des animaux pendant leur vie nocturne, les terrains où ses foulées ne laissent pas d'odeur au nez des chiens. Soudain, d'un grand saut, il rompt ses erres et se couche, aplati sur le ventre, les jambes repliées, l'échine frissonnante au moindre effleur des feuilles sèches, aux écoutes avec le presque sourire des bêtes quand elles ont déjoué l'homme. Ses flancs haletants battent...

— Un défaut, La Trace?

Le piqueur enlevait cérémonieusement sa cape.

— Oui, monsieur le duc. Le cerf de meute me saute tout à l'heure au pavé de Paris; je le salue, les chiens arrivent, sautent aussi, et puis plus rien. — Je vais fouler l'enceinte.

Guy de Fontevrault et Jacques de Sartines arrivaient au galop dans une cavalière. Devant eux, Lemesle à fond de train s'emballait, passait sur un vieux chien chassant lentement, à coups de gueule réfléchis.

— Quel idiot que ce chien! Il vient se jeter dans les jambes de mon cheval.

Le duc cria en colère, tout d'un coup très rouge.

— Eh bien, vous allez bien, vous, monsieur Lemesle; vous avez manqué d'écraser Ramono. C'est un vieux chien, il ne veut pas suivre le train des autres, mais il va nous servir dans l'embrouille.

Mme Grandier et la duchesse d'Arcole parurent dans l'ovale d'une allée; on entendait au loin sur la route pavée rouler les voitures qui suivaient la chasse. Jacques s'était approché; il dit, regardant la monture de Jacinthe:

— Mais votre selle ne tient pas. — Comment a-t-on pu vous laisser sortir comme ça?

Il sauta à bas de son cheval, vint relever le quartier de droite; et il gagna deux points sur la sangle serrant les flancs de la bête surprise d'une saccade brusque du poignet. Le cheval, les jambes écartées, fit le gros dos et la jeune femme, soulevée dans le grincement cuireux, jeta sa main pour s'équilibrer. Elle la sentit prise par des doigts nerveux et prompts, eut l'impression d'un baiser sur la peau de son gant. Soudain rassise, elle tourna la tête, irritée et pâle.

La voix du vieux chien s'élevait saccadée et têtue quêtant sous bois. Il s'éloignait et se rapprochait, parlant sur la voie et les piqueurs l'appuyaient.

— Oh! — Ramono! — Ho!

Pendant que d'autres abois se groupaient au point du défaut, enfin relevé.

Les chiens, d'une même gorge, se récrient et le cerf, de nouveau, dressé sur ses jambes, s'allonge, pousse tout droit maintenant d'une refuite éperdue, perce l'espace des bois profonds enfiévrés par la voix des chiens qui boivent la voie, par les bouffées cuivrées des trompes sonnant des bien-allés vifs, gais et courts. Au fond de ses yeux ovales naît l'espoir de la plaine, l'étendue libre où déployer le galop de ses pieds fourchus; il se souvient d'y avoir vu, — aux heures d'amour, quand avec son harpail léger, il broutait aux lisières de la forêt, — des moissons touffues où se cacher, des lointains bleus infinis où fuir.

Mais, dans les taillis, une harde au galop: les jeunes, biches et daguets, peureux et hagards, le cou tendu, les pieds précipités. Le vieux cerf court à eux, se mêle à leur troupeau, tâche de confondre dans leur animalité l'odeur de son corps, l'odeur vivante et mortelle qui tire à sa suite la course aboyante des chiens.

— Il s'est accompagné!

Dans un groupe M. de Mesmes s'attachait au marquis de Monte-Leone, décidé à lui vendre le cheval qu'il montait.

— Regardez comme il est mis.

Mais le demi-sang affolé par la vue des chiens de relais dressés et hurlant au bout de leurs traits tendus, pointait tout d'un coup, refusant d'avancer, se jetait à droite et à gauche. Sartines s'approcha rapidement, enlevant sa monture pour entrainer celle du marquis, mais celui-ci l'arrêtait, lui jetait à l'oreille.

— Pas la peine, Jacques; restez derrière, au contraire, et dites-lui à cet imbécile, que c'est de ma faute si le cheval se défend; — que je monte mal et que j'ai la main dure.

Le cerf a pris son parti: déhardé par les chiens il se forlonge, fuit d'un galop effréné; il lui semble que toute la vaste forêt s'ouvre devant lui, ne sera pas assez grande pour contenir son élan. Ses pieds se détendent sur les feuilles gelées et craquantes, et la bête rit de se sentir courir.

La duchesse, au galop de chasse dans un randon, faisait signe à Lemesle du bout de sa cravache, leurs chevaux s'arrêtèrent au carrefour du Faune: l'Égipan les écoutait à moitié hors de sa gaine, dressant sa tête ricanante aux oreilles pointues.

— Pierre, arrivez donc. — Votre tenue, c'est pas ça, mon ami.

Il s'étonnait, glorieux depuis le matin de son habit neuf.

— Mais non, voyons. Vous avez la tenue de l'équipage, à la française, et vous allez vous fourrer sur la tête une cape anglaise.

— Elle n'est pas bien, ma toque?

— On ne dit pas une toque, on dit une cape. — Non, elle n'est pas bien. Regardez celle de ces messieurs. Elle doit être ronde, avec un galon de soie noire et une rosette par derrière. — Si M. d'Arcole a remarqué votre entonnoir, ça aura fait très mauvais effet. — Vous avez un peu parlé à Marguerite?

— Oui, nous sommes venus ensemble jusqu'au rond-point du Roi. — Mais, elle me fait la tête, votre sœur.

Quelques invités arrivaient et Monte-Leone dit :

— La chasse traîne, je me demande si nous pourrons reprendre 6 h. 15.

— Ah ! vous chassez le train de six heures, vous !

— C'est notre jour d'opéra.

— Ecoutez : c'est hallali courant.

Des profonds du bois, en ondes mourantes, des finales de fanfares arrivaient, indéfiniement prolongés. Leur tristesse vibra dans la brume.

Mme d'Arcole, Lemesle et les autres partaient au galop, s'éventaillaient dans les avenues.

Maintenant le grand cerf porte la hotte et tire la langue. Il a sauté la route des Nœuds à la Croix, a grimpé le raidillon du Camois : ses pieds brûlent et ses jambes s'engourdissent, il songe à l'étang qu'il connaissait avec la soif d'y baigner ses naseaux et ses jarrets. Son mufle levé d'où coule un filet de bave, aspire de loin la fraîcheur de l'eau.

Il descend la berge grasse et glissante, l'étang monte jusqu'au poitrail en sueur, glace la fièvre de ses veines, vire autour de lui comme une roue éblouissante. Du bois, le tapis mouvant et bariolé des chiens sort ; les bords herbeux s'animent et résonnent; sous une rousse et splendide dorée de couchant, des cavaliers galopent et des voitures s'arrêtent. Et, toujours, avec l'aboi discord de la meute, le bruit large et ronflant des trompes.

— Un bat l'eau, dit le duc.

Les chiens piétinent dans la vase, au bord de l'étang, en un enragement de gueules. Les plus ardents se décident, prennent l'eau nagent à cinq ou six autour du cerf, accueillis à coups d'andouillers. Bientôt c'est le long de ses flancs une remuée grouillante, il sent des dents cuisantes pénétrer dans sa peau, des crocs claquer contre

les tendons de ses jambes et des larmes de douleur jaillissent de ses yeux.....

Un soir d'ambre pâle mourait à la cime noire et grêle des arbres et la douceur de la nuit planait ; elle était délicieuse et calme, indifférente et si le cerf songeait, si des visions passaient dans sa pensée mue de souffrance, il voyait sans doute les lointaines reposées où les autres bêtes en ce moment, énervées, épouvantées, devaient se grouper et se tapir ; il sentait l'odeur des profonds intimes du bois, la délicate paix de nature qui bientôt s'étendrait humide et bienfaisante sur les autres, sur ceux qui ne devaient pas mourir ce soir-là.

Le duc d'Arcole leva la main. La Trace apporta une carabine à Mlle d'Epernon. Au pas de son cheval, la jeune fille s'approcha de l'étang rouge, maintenant de soleil et de sang, épaula et fit feu. La balle atteignit sans tuer : on vit le sursaut de la bête, un jaillissement de gouttes pourpres. Elle commanda, brève.

— Une autre.

Tira encore, toucha grièvement, acharnée, s'y reprenant encore. Des raies de soleil jouèrent sur la peau trouée de rouge de la bête à l'hallali. Mais le cerf se tenait debout encore, couvert du mouvant tapis des chiens, érigeant sa ramure orgueilleuse et désespérée.

Guy de Fontevrault dit au duc.

— Ça fait mal à voir. — Voulez-vous me laisser le porter bas ?

L'air sévère, silencieux, il vint prendre la carabine des mains de la jeune fille, visa et fit feu ; le dix cors tomba sur les genoux, s'abattit sous la dent des chiens.

Les fanfares s'unirent, triomphantes, pendant que Marguerite disait à Guy, durement.

— Vous pouviez bien me le laisser encore tirer puisque ça m'amusait.

— Vous croyez que ça l'amusait, lui ?

— Lui, lui ? — Vous êtes de la société protectrice des animaux ?

— Sûr, que je voudrais en être.

— On ne chasse pas, alors.

Lemesle, un peu ahuri, regardait le seigneurial spectacle d'une curée de grande vénerie. La nappe du cerf, lentement dépouillé, recouvrait les menus droits, le salaire des bâtards et la tête, tenue droite aux ramures par un valet de chien, semblait vivante. Les autres hommes se placèrent de côté, sur trois rangs, en avant, le premier piqueur devant eux, faisant face de trois quarts aux chiens. De sa main droite il tenait son fouet, la longue mèche repliée

dans la paume et il s'avança vers le chef d'équipage, se découvrit à quatre pas, disant :

— Le bon plaisir de monsieur le duc ?

M. d'Arcole fit un signe de la tête, et les hommes portant trompe sonnèrent « la vue » ; puis « la tête », puis l'hallali sur pied.

Le premier piqueur abaissait son fouet, appelant à lui les chiens.

— Hallali, mes beaux !

Ils arrivaient, bousculés, en trombe ; il les arrêta net, du fouet haussé à cinq mètres de lui, criant de bas en haut.

— Derrière, chiens, derrière !

Les trompes reprirent, sonnant l'hallali sur pied, puis changèrent et ce fut l'hallali par terre. La Trace cria :

— Hallali, mes beaux !

Tenant sous le fouet la troupe haletée d'impatience, puis les libéra, d'un geste :

La tête du cerf s'agita entre les mains du valet comme pour défier les chiens et, la nappe enlevée, ils se ruèrent sur les dépouilles sanglantes et fraiches. Les fanfares solennelles élargissaient les sonorités de leurs cuivres, se répondant en parties d'un bord à l'autre de l'étang pendant qu'un ciel de velours rouge, moiré d'or et de violets tendres drapait ce décor ancien de magnificences, de grandeur et de carnage.

Lemesle pensait, regardant le duc, droit sur son cheval, seul en avant de tous.

— Si jamais je deviens le beau-frère de ce bonhomme-là ! — Qu'est-ce qu'elle dirait ma pauvre maman de rêver seulement une chose pareille. — Et les autres comment la trouveraient-ils ? Elle. — Jamais elle ne pourrait venir assister au mariage.

Monsieur de Monte-Leone se plaignait au marquis de Mesmes.

— Décidément, le train est manqué ; et nous avons du monde dans notre loge ce soir. Les Hirschel.

— Hirschel ? Alors ça n'a pas d'importance. Voulez-vous venir chez ma sœur aux Aulnaies ? — Comme ça je pourrai mieux vous montrer le cheval demain matin.

— Merci, vous êtes bien aimable. Mais le duc nous a offert l'hospitalité à Belabri. Est-ce que vous y viendrez ce soir.

— Oui, je pense. Si ma fille n'est pas fatiguée. — Alors, demain matin pour le cheval. — Venez aux Aulnaies, il n'y a pas loin de chez d'Arcole.

M. d'Arcole cria à Mlle d'Epernon :

— Vous faites la retraite à cheval, Marguerite?

— Certainement.

— Moi aussi, dit Jacinthe.

— A la bonne heure. Vous n'êtes pas comme ces pantoufflards qui rentrent en voiture ; il leur faut un coupé, avec une boule !

Les chiens, à gueules sanglantes, carnageaient les entrailles et les membres du cerf, des os craquant entre leurs dents blanches. L'étang déserté par les maîtres s'ensablait de nuit, redevenait le lieu de chasse des lointains commencements de la vie, le tragique lieu de solitude et de silence où des bêtes avides et disputeuses en mangeaient une autre.

(A suivre.) François de Nion.

LA DANSEUSE DE POMPÉI [1]

(Suite.)

VII

Comme elle était heureuse maintenant de posséder cette petite Nonia pareille à elle, que Ludius avait peinte avec tant de soin pour en faire hommage à la Déesse! Ce n'était pas seulement un acte de reconnaissance qu'elle allait accomplir en la lui dédiant, mais quelque chose de plus décisif, comme un acte de foi qui devait régler tout son destin : il lui semblait que, sans cette offrande d'elle-même à Vénus Physica, elle n'aurait jamais le courage de suivre Hyacinthe jusqu'à la mystérieuse clairière. Pourquoi voulait-il l'y entraîner. On était si bien sous les ornes, entre les ceps de vigne qui formaient des buissons épais, troués par la serpe des vendangeurs!

Vénus Physica était l'objet d'un culte particulier dans la ville. Patronne et protectrice, on lui dressait des autels partout. Au tournant presque de chaque rue, son visage blanc encadré de tresses noires souriait à la foule de ses adorateurs; les jours de fête et pendant le premier mois du printemps, les jeunes filles à tous ses sanctuaires venaient apporter « les verveines », des gerbes fleuries de toute sorte de plantes arrachées pour elle dans les jardins. Car elle était la dispensatrice de tout ce qui charme, de tout ce qui enchante, de tout ce qui embellit la vie. Dans ses bras elle portait l'Enfant Éros, l'Amour, son fils divin ; tandis qu'au-dessus de son front, sous la forme d'un oiseau de feu, planait Himéros, le Désir. Quelquefois on la revêtait d'une longue robe d'un bleu céleste couverte d'étoiles, et on lui mettait une couronne d'or sur

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 6 janvier.

la tête ; et la dévotion des fidèles multipliait à l'infini ses emblèmes. Dans un carrefour, une statuette de marbre la représentait écrasant de ses orteils un fœtus, et par là elle triomphait de la déformation génératrice. Pour être digne d'elle, il fallait aimer dans l'oubli de tout, aimer dans une telle tourmente d'âme et de chair que nulle conception n'était possible en des flancs convulsés par trop d'ardeur ; et, stériles, les femmes consacraient à la Mère-de-toute-Beauté leurs entrailles exemptes de l'enfantement et leurs seins glorieux de n'être flétris que par les caresses.

Nonia, pour l'accomplissement de son vœu, avait choisi un sanctuaire isolé près de la Porte du Vésuve. Il lui semblait de la sorte que sa promenade sur le Mont avec Hyacinthe en serait plus directement protégée ; puis il ne lui déplaisait pas de se trouver seule à seule avec la Déesse : elle avait tant à l'implorer ! Jusqu'à présent ses désirs s'étaient bornés à des puérilités innocentes : elle avait souhaité de mieux danser que ses compagnes les figures sacrées, ou d'avoir des pendants d'oreille plus brillants que ceux de Sarra et de Marcella, qui souvent la dévisageaient au passage et pesaient de leurs yeux hautains la valeur de ses parures. Mais aujourd'hui, c'était un désir plus violent qui l'agitait : Hyacinthe !... Allait-il, cette fois, enfin la prendre dans ses bras, l'étreindre ?... Oh ! oui qu'Hyacinthe l'aimât, qu'Hyacinthe la possédât, que la Déesse lui accordât cette grâce de sentir palpiter sur son cœur le cœur amoureux du camille, et elle ne demanderait plus rien après, elle accepterait d'être dédaignée et méprisée des autres jeunes hommes et même de ne plus paraître dans les festins comme une petite Ménade furieuse, avec aux tempes des touffes luisantes de lentisques ou des baies rouges de groseilliers !

Elle se mit en route dès l'aurore, pressée d'arriver à l'irrévocable ; jamais le chemin pour aller à la Porte du Vésuve ne lui avait paru aussi long. L'édicule, élevé sur les remparts, dominaient la mer ; l'entrée en demeurait toujours accessible, car c'était aussi un lieu d'asile, et ceux qui venaient s'y réfugier échappaient à la sévérité des lois. Une lumière pâle auréolait la Vénus aux tresses lourdes, nimbée déjà d'un disque d'or clair ; sur le socle, des mains pieuses avaient déposé les nymphéas bleus, — car le bleu était la couleur de la Déesse — et en lettres polychromes qui entouraient comme d'une banderolle ses pieds nus était tracée la formule de la salutation : *Have Vénus*.

Malgré le tumulte qui montait de la ville, bruyante dès son

réveil, ce lieu était recueilli; tellement exigu d'ailleurs que la prière s'y condensait en une atmosphère de paix enveloppante et douce à l'âme. De la voûte, des ex-voto pendaient en grand nombre, témoignant des faveurs demandées et obtenues; et ces offrandes affectaient les formes mêmes de toutes les parties du corps humain ; là, sans doute, des aveugles avaient été guéris, des sourds avaient recouvré l'ouïe, des femmes blessées dans leur chair avaient dû ressortir soulagées et purifiées ; et, pétris dans la terre glaise ou coulés dans le bronze, des yeux, des oreilles, des seins, retombaient en guirlandes autour de la déesse miraculeuse.

Nonia s'agenouilla dès le seuil; elle joignit les mains et se mit à prier à voix haute :

— O Vénus, tu as toujours été ma mère! Depuis que j'ai su prononcer une parole, je n'ai cessé chaque jour de t'invoquer. Mais à présent plus que jamais, je me déclare ton enfant, je me donne à toi sans réserve, je me voue à ta volonté. Tu es la reine des reines, celle vers qui montent tous les désirs, et tu es en même temps la plus belle de toutes les femmes, la dispensatrice des joies humaines. Accepte que cette image demeure continuellement à tes pieds comme une petite dépendance de toi-même, et que par elle je puisse, comme toi, donner et recevoir l'amour!

Pendant qu'elle priait, une jeune femme entra, qui portait dans une cage d'osier deux colombes. Elle déposa son offrande aux pieds de la statue et, doucement, entr'ouvrit la cage : alors les deux oiseaux, d'un vol égal, allèrent se blottir entre les seins de la Déesse; leurs becs se caressaient voluptueusement et leurs corps, gonflés par l'amour, tremblaient un peu. Un rayon de soleil, à ce moment, illumina l'édicule, et Nonia crut voir se fixer le sourire qui flottait sur le visage blanc de Vénus.

A son tour, elle s'approcha de la divinité pour lui remettre le précieux don, la petite statuette en pâte de verre rehaussée des couleurs même de la vie; elle la plaça sur le piédestal, entre les tiges éparses des nymphéas, puis lentement elle quitta le sanctuaire. Aussitôt dehors, le tapage de la ville la ressaisit : c'était endigué par les murailles, le flux et le reflux continuel des habitants, montant et descendant affairés, les rues étroites.

Au loin du côté de la mer, des barques, paresseusement, s'étiraient encore sur le sable noir.

IX

Décidément, l'hiver était proche : le crépuscule avait cette couleur violette avant-courrière des brises boréales, et, là-haut, sur le sommet découvert du Mont, le ciel se rayait de lueurs livides.

Hyacinthe et Nonia, comme s'ils eusent été liés par un pacte de silence, se prirent la main sans rien dire et se mirent à monter vers la clairière.

A mesure qu'ils avançaient, les ornes devenaient plus rares ; des sarments de vignes ne s'enlaçaient plus aux thyrses dénudés des branches ; quelques plantes d'essences diverses, poussées là comme par hasard, sortaient du sol, que le soir finissant noircissait d'ombre. Il faisait presque nuit quand ils entrèrent dans la région toujours verte des oléandres.

C'était comme une forêt de toutes parts close, où les ténèbres s'épaississaient davantage ; des mousses spongieuses tapissaient le sol, et les feuillages persistants des arbustes s'y projetaient en longues traînées capricieuses. Ils marchaient avec précaution dans un sentier inégal, qu'on eût dit frayé seulement par les pas de bêtes inconnues, et qui serpentait parmi l'enchevêtrement des branchages. Souvent Nonia s'arrêtait, serrait sa tunique entre ses cuisses, afin de ne pas s'accrocher aux arêtes pointues des dernières pousses ; mais Hyacinthe l'entraînait toujours plus vite là-haut, vers la clairière lumineuse.

Le chemin était long encore pour y parvenir. D'en bas on ne se figurait que mal les proportions colossales du géant : maintenant, perdus dans cette forêt d'ombre, les deux enfants se demandaient si vraiment il était une borne à cette étendue, si ce n'était pas là tout l'univers. Ils allaient, sans soulever d'une parole le lourd silence qui pesait sur eux : et la main de Nonia se refroidissait dans la main brûlante d'Hyacinthe.

Enfin les oléandres s'éclaircirent comme s'étaient éclaircis les ornes ; la terre plus légère rebondit sous leurs pieds, et la végétation grasse des mousses fit place à la pâle maigreur des bruyères. Encore un peu, et ils auraient atteint les hauteurs stériles.

Mais, avant d'aller plus loin, Nonia de nouveau s'arrêta :

— Vois comme nous sommes haut déjà ! murmura-t-elle.

Elle jeta les yeux sur les contours indécis du golfe : en bas, les villes s'endormaient dans la pénombre, et les tours allumées le long du rivage formaient à peine de petits points lumineux, comme des prunelles clignotantes dans la nuit.

Hyacinthe la força de lever la tête.

— Ce n'est pas là qu'il faut regarder, répondit-il, mais au-dessus de nous, vers la clairière. Ne te semble-t-il pas qu'elle est tout illuminée, malgré l'obscurité du ciel?

— Oui, reprit Nonia : on dirait que des lampes d'argile percées de trous nombreux y ont été apportées par les divinités qui veillent là-haut... Ah! que j'ai peur, Hyacinthe! Redescendons, veux-tu? Nous demeurerons aussi longtemps qu'il te plaira dans la profondeur des oléandres, et nous nous étendrons côte à côte sur les mousses tièdes.

— Non, dit Hyacinthe résolument; il faut monter encore, monter toujours, jusqu'à ce que nous ayons touché le sommet. Que peux-tu craindre?

Il éleva ses bras minces, ses bras jeunes et blancs, dont la nudité brilla dans l'ombre.

— Reste! fit-il enfin. Si tu ne veux pas me suivre, j'irai seul.

Alors Nonia se redressa tout à coup : sa fine stature parut grandie ; elle remit sa main dans la main d'Hyacinthe.

— Jamais je ne t'abandonnerai, dit-elle.

Courageusement, ils reprirent leur ascension vers l'inconnu. Aucun sentier n'était tracé maintenant, et la terre durcie et rocheuse déchirait la plante délicate de leurs pieds.

— Suspends-toi à moi, dit Hyacinthe.

Elle s'enlaça autour de son cou et lui, sans faiblir, l'emporta à travers le désert des pierres qui roulaient à mesure et qu'ils entendaient tomber sourdement sur le lit des herbes ; déjà une ou deux silhouettes de sapins grêles, les mêmes que l'on apercevait d'en bas comme de minces tiges de bruyères, coupaient l'horizon au-dessus d'eux. Hyacinthe eut un cri de triomphe, et déposa Nonia sur le bord affaissé du plateau.

Le terrain était partout d'un gris mat et comme saupoudré d'impalpables cendres. Au milieu, dans une ceinture rocheuse de porphyre et d'amphigène, dentelée comme les créneaux d'une forteresse, la mystérieuse clairière s'entr'ouvrait... Nonia et Hyacinthe se la montraient des yeux avec un indicible émoi. Ils ne s'étaient pas trompés tout à l'heure : les ténèbres n'y pénétraient

point à travers les stratifications vitreuses des roches, une lumière rouge transparaissait, éclairant le ciel et pâlissant la lointaine scintillation des étoiles. Et tout le reste s'assombrissait autour de cette secrète lueur, dont le foyer ignoré semblait sourdre des entrailles mêmes de la terre.

— Viens! Oh! viens voir, dit Hyacinthe.

Ils s'approchèrent; ils tentèrent d'escalader l'obstacle. Nonia, soulevée par une curiosité ardente, précédait Hyacinthe à l'assaut; elle déchirait contre le porphyre ses ongles roses, et la peau soyeuse de ses genoux s'éraflait aux aspérités des amphigènes. Aussi elle put parvenir jusqu'au faite; un instant, son buste étroit domina les roches; il ne restait plus qu'un bond à faire pour savoir, pour connaître enfin l'inquiétant secret. Mais elle calcula mal son élan et elle roula en arrière, parmi les fines poussières du sol.

Elle rebondit comme un jeune chat-pard, elle secoua d'elle les scories fongueuses qu'elle avait entraînées dans sa chute: le dos courbé, l'œil aux aguets, elle fit le tour des énormes blocs inaccessibles : n'y aurait-il donc pas une fissure, une brèche par laquelle deux corps jeunes pourraient se glisser? Tout à coup, elle appela Hyacinthe :

— Par ici! Regarde!

Une crevasse assez large s'ébrasait en effet à cet endroit. Ils s'y coulèrent, l'un après l'autre, tout de leur long; ce n'était qu'un jeu pour leurs membres souples, rompus dès l'enfance à des exercices plus difficiles. Bientôt ils sortirent par l'autre bout de la crevasse; ils étaient au but.

Avant de jeter les yeux autour d'eux, ils se contemplèrent orgueilleusement; le front de Nonia s'appuya à celui d'Hyacinthe, et, les mains aux épaules, ils restaient immobiles et silencieux. Puis, tendrement, ils nouèrent leurs bras, ils allèrent prendre possession de leur conquête : un vaste cirque, où tout était d'un gris cendré, avec çà et là des reflets de cuivre. Une odeur indéfinissable, plus âcre que celle qui se répand le soir dans les campagnes lorsqu'on brûle les monceaux d'herbes fanées, leur arrivait aux narines, par bouffées intermittentes; ils s'en troublèrent d'abord, puis ils la respirèrent avec ivresse, avec une volupté sauvage : c'était l'odeur, de cette clarté répandue, dans laquelle partout ils avançaient comme deux ombres élyséennes.

D'où pouvait-elle venir, cette clarté? A présent que leurs yeux

en étaient empreints, elle leur paraissait moins intense; peut-être même l'eussent-ils attribuée aux puissances lucides de l'air, si l'immensité à l'entour n'eût témoigné de l'épaisseur des ténèbres. Mais c'était bien une nuit opaque, une nuit close et sans astres, qui enveloppait la terre endormie et le Mont revêtu d'ombre jusqu'au sommet.

Sous leurs pas le terrain inégal se recourbait comme l'échine de quelque monstre; des fentes béaient à fleur de sol, parfois remplies de pierres de formes étranges, de pierres qui devaient être légères et creuses, tels ces gâteaux de pur froment que, les jours de fêtes publiques, les enfants font rissoler au coin des rues dans la poêle où chante l'huile bouillante. Tout à coup, Nonia jeta un léger cri.

— Qu'as-tu? T'es-tu fait mal? demanda Hyacinthe.

— Ce n'est rien, répondit-elle ; j'avais cru ressentir comme une brûlure... Allons vite nous reposer au centre de la clairière, là où l'on dit que viennent se rejoindre les nymphes et les dieux sylvestres.

Mais Hyacinthe s'était penché ; à son tour, il poussa un cri, une exclamation aiguë d'étonnement et de terreur : à leurs pieds, — était-ce possible? — coulait un ruisseau qui semblait de feu ; il se glissait comme un serpent entre les pierres et disparaissait parfois pour reparaître plus loin, tantôt aussi large qu'un torrent, tantôt rétréci, réduit à la ténuité d'un fil. Les deux enfants, pas à pas, en suivaient les incandescents méandres.

Le serpent liquide continuait dans un effrayant silence à déployer la chaîne mobile de ses anneaux à travers la carapace soulevée du Mont. Il se mouvait lentement, comme un être conscient de sa volonté, et roulait en lui, épaisse et grasse, la substance en fusion d'où germèrent les mondes.

Ce fut lui, le reptile igné, père des voluptés ardentes, qui conduisit Hyacinthe et Nonia jusqu'au centre même de la clairière, ce terme suprême qu'ils avaient fixé à leurs désirs. Là, le camille se mit aux genoux de la petite danseuse ; il lui parla avec une ferveur d'extase :

— Nonia, Nonia, je t'ai aperçue, un soir de vendange, parmi la fragilité des pampres ; tu dansais et sur tes épaules blondes les raisins écrasés avaient appuyé des baisers rouges, et tu m'as souri de tes petites dents lumineuses ; mais j'ai repoussé ton sourire, car je te voulais dansant pour moi seul à la cime mystérieuse du Mont.

Maintenant la terre est à nous : laisse de nouveau glisser ta tunique au bord de tes reins, et donne-moi la vision de toi, comme celle d'une divinité unique : car il n'est pas vrai que les nymphes et les sylvains viennent se joindre ici pour aimer.

D'un geste de joie délirante, Nonia arracha l'étoffe qui couvrait ses seins ; et, mue par le rythme éveillé en elle, les mains renversées autour du front, le dos creusé d'un nerveux frémissement, elle agita son corps léger au-dessus du redoutable abime. Lui, toujours à genoux, la regardait éperdument ; il prononçait encore à voix basse des paroles exaltées, l'hymne sans doute des caresses qui allaient les unir. Bientôt il noua aux chevilles frêles de Nonia ses bras robustes, il l'immobilisa par degrés, tandis qu'elle continuait à balancer doucement son torse que des reflets éclatants mordaient.

— Nonia, Nonia, le feu qui t'a brûlée tout à l'heure a passé tout entier dans mes veines ; le serpent embrasé s'est glissé dans ma chair et la dévore... Nonia, Nonia, arrête-toi, je t'en supplie ; couche-toi maintenant sur ma poitrine...

Quand le jour parut, leur étreinte durait encore. Ils se levèrent ; ils cherchèrent sous l'amas de pierres vacillantes le rouge serpent ; mais ils ne virent rien, qu'autour d'eux, entre les roches de porphyre et d'amphigène, la clairière cendreuse et grise que blanchissait davantage l'aube naissante.

Nonia se suspendit au bras d'Hyacinthe :

— Penses-tu que nous ayons rêvé ? demanda-t-elle.

— Peut-être ! fit Hyacinthe, songeur.

Et il ajouta d'une voix grave :

— Il ne faut rien dire. C'est un mystère entre nous, un mystère aussi sacré que notre amour.

Ils redescendirent vers les oléandres touffus, vers les guirlandes défeuillées des vignes. A l'endroit où ils s'étaient vus pour la première fois, ils interrompirent leur marche ; et, telle une colonne de commémoration fleurie d'acanthes, ils s'enlacèrent et marquèrent cette place de leur baiser.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'hiver est venu, non point accompagné de neiges silencieuses et de froides glaces, mais un hiver de Midi capricieux, avec des

reprises de chaleur et de soleil, fondues tout à coup en pluies de déluge; alors les rues, transformées en torrents, se remplissent d'une eau mousseuse et jaunâtre, et Pompéiens et Pompéiennes, pour les traverser, posent leur pied sur le dos arrondi d'énormes pierres encastrées tout exprès dans la chaussée.

Hyacinthe et Nonia n'étaient point retournés sur le Mont, depuis qu'ils en avaient connu la cime; ils évitaient même de faire allusion à ce secret troublant qu'ils avaient surpris, au serpent de feu qu'ils avaient cru voir s'allonger dans la nuit opaque sur la crête convulsée du géant. Maintenant ils le regardaient avec d'autres yeux, non plus comme un ami paternel et bon, mais comme un être redoutable, dont ils avaient violé le mystère. Et ils l'aimaient encore cependant, ils l'aimaient quand même, pour sa beauté, pour la glorieuse frondaison de ses branches vertes, pour les sèves généreuses qui coulaient de ses flancs dans les amphores. Ils l'aimaient surtout pour avoir été l'asile de leur première nuit d'hyménée.

Privés ainsi de leur rendez-vous champêtre au penchant du Mont, la petite danseuse et le camille n'en continuaient pas moins à se rejoindre le plus souvent possible, en l'ardeur qui les poussait l'un vers l'autre. Et c'était à l'abri même du temple d'Apollon, où Hyacinthe demeurait aux côtés du prêtre Chrestus, qu'ils poursuivaient leur idylle voluptueuse.

Il était, ce temple, admirablement situé pour de clandestines rencontres. Le plus grand des édifices religieux de la ville, il constituait une île entière, entre la basilique et le forum; sa façade principale s'élevait sur un perron de mosaïques claires, que dominait la colonnade peinte d'un péristyle. A l'intérieur, une autre colonnade protégeait l'enceinte sacrée, formant un cloître assez vaste pour que la foule pût s'y entasser les jours de célébration publique; et, au fond même de ce cloître, l'architecte avait ménagé deux pièces étroites qui servaient de logement au prêtre et à son camille. Mais, tandis que la cellule de Chrestus prenait jour directement sur le temple, celle d'Hyacinthe donnait sur un porche presque toujours désert et où, seul, un Hermès de pierre, noirci par le temps, veillait dans la tranquillité des heures.

Or c'était par là que, les nuits sans lune, Nonia se faufilait pour venir retrouver son jeune amant. Lui l'attendait, assis sur le lit, embrasé de désir. Et quand elle arrivait toute en sueur, malgré l'âpre bise qui soufflait des salines, là-bas, du côté de la mer, le

sein palpitant sous les mèches dénouées de sa chevelure, il s'emparait d'elle silencieusement, avec une ferveur religieuse; et la même céleste extase les ravissait.

Parfois, quand elle tardait trop à venir, il allait l'attendre à l'entrée du porche, où aboutissait une ruelle obscure : en face de lui, sur les hauteurs du forum, il voyait s'ériger dans la pénombre la masse imposante et neuve du temple de Jupiter, dressé là comme un défi par la main de Rome. Et ce temple, avec tout ce qu'il renfermait, était un sujet de perpétuelles doléances pour Chrestus. Il signifiait l'avènement d'une religion d'État, d'une puissance cimentée par du sang et par des larmes. Ses prêtres, au lieu d'être recrutés parmi les vieilles familles osques de Pompéi, venaient en ligne directe de la métropole. C'étaient, pour la plupart, des affranchis, habitués à ramper devant des maitres. Bien plus, on leur permettait de se marier, de subir le joug avilissant de la femme : à chaque heure du jour, on apercevait derrière les fenêtres du temple le visage hautain des flaminiques épiant ce qui se passait dans le porche; et souvent on entendait leurs rires aigus éclater comme des trompettes.

Hyacinthe partageait à l'égard de ces intrus les sentiments attristés de Chrestus. Il était gêné par la curiosité hardie des flaminiques, par la pompe orgueilleuse des rites qui se déroulait au temple voisin, par la vue de la colossale tête jupitérienne, aux cheveux et à la barbe teintés de rouge, placée au fronton de l'édifice et dont la majesté redoutable discordait avec l'infinie douceur du dieu des rythmes, du dieu qu'il servait. Mais, dans l'attente passionnée où il était de Nonia, tout cela s'effaçait de son esprit. Que lui importaient le culte de Jupiter, le culte même d'Apollon ? Nonia maintenant était sa seule divinité. Elle remplissait tellement sa pensée que la ville, avec ses clartés et ses bruits, lui semblait immobilisée, obscurcie, pour la durée des siècles. Nonia! Nonia seule existait. Il écoutait son pas glisser sourdement sur les dalles des rues creuses, il guettait l'apparition de sa silhouette blanche dans l'ombre noire; et de plus en plus la ville s'éteignait, s'immobilisait à ses yeux pour servir de piédestal unique à l'aimée.

II

A se retrouver ainsi presque chaque nuit dans la paix du temple, les deux petits amants heureux oubliaient de s'entourer de mystère;

quelquefois, lorsque le ciel tremblait d'étoiles et qu'il faisait doux, ils laissaient ouverte la porte qui donnait sur le porche désert; la cellule étroite du camille s'éclairait alors de molles lueurs, et des rayons lointains se glissaient comme des doigts lumineux sur les parois uniformément peintes en bleu céleste.

Quelquefois aussi, malgré la défense d'Hyacinthe, Nonia se risquait à le rejoindre en plein jour. Elle achetait chemin faisant des grenades mûres dont ils suçaient ensemble les pépins sucrés. En échange, le camille allait chercher derrière le sanctuaire quelques-uns des gâteaux en forme de lyre que l'on fabriquait dans le temple même pour offrir en hostie pacifique au dieu; et Nonia laissait la trace de ses dents pointues dans la pâte où Hyacinthe mordait après elle avec volupté. Ils ne se croyaient pas coupables en agissant de la sorte : l'exaltation de leurs sentiments les portait à se considérer eux-mêmes comme des êtres à part, les égaux de la divinité, puisqu'ils s'aimaient.

Une après-midi, comme Chrestus était absent et que les grandes portes du péristyle étaient closes, ils s'enhardirent jusqu'à faire ensemble le tour de l'enceinte sacrée; et à la petite danseuse, que cela amusait, le camille expliqua toutes les particularités des rites. Il lui fit voir l'autel des sacrifices où l'on déposait les cigales aimées d'Apollon et les jacinthes dont l'odeur lui était agréable; les hauts pupitres en bois de cèdre où s'ouvraient les livres saints en deux parties d'oraisons, l'une que le prêtre récitait devant la foule, l'autre devant les seuls initiés; les calices où l'on versait goutte à goutte le vin des oblations; la boîte à encens étroite et longue où plongeait la cuiller à manche courbe; les patères d'or reluisant sur lesquelles on consacrait au dieu les gâteaux en forme de lyre, ces gâteaux faits de la plus pure farine et dont les jeunes amants sensuels savouraient secrètement les prémices.

A l'entrée du temple, à droite et à gauche, deux bassins de granit attachés au mur par des colliers de fer contenaient l'eau lustrale; là les fervents devaient tremper leurs doigts et se mouiller le front, afin de se purifier de toute souillure; et par couples, entre les colonnes, des statues de grandeur humaine s'élevaient : c'étaient Mercure et Maïa, Diane et Neptune, Hermaphrodite et Vénus.

Devant l'auguste patronne de Pompéi un petit autel était dressé comme d'usage pour recevoir les verveines; en passant, Nonia s'inclina et baisa rapidement son pouce; elle pensait au

vœu qu'elle avait fait et combien la Mère-de-toute-Beauté l'avait exaucée libéralement.

Mais bientôt elle se laissa distraire par Hyacinthe qui la menait devant l'image même d'Apollon ; et, comme elle se tenait un peu craintive au pied des marches de la cella, il l'invita à monter avec lui, il la tira par le pan léger de sa tunique.

— Ne crains rien, lui dit-il ; le dieu est bon.

Il semblait, en effet, revêtu de douceur autant que de beauté ineffable. Ses traits étaient si purs que le mystère de son sexe y flottait ; on l'eût pris aussi bien pour la plus ravissante des vierges que pour le plus délicat des éphèbes. Sur ses cheveux un peu longs la couronne de laurier mettait la gloire d'une auréole ; les bulbes de ses yeux étaient faits de deux gemmes précieuses, et ses bras nus, ainsi que le haut de son épaule gauche, hors de la chlamyde, soutenaient la lyre d'écaille blonde, instrument des divines harmonies.

Hyacinthe se prosterna ; ses boucles brunes se répandirent sur les pieds divins ; longtemps il demeura ainsi, immobile et silencieux.

— Tu l'aimes ? dit enfin Nonia, inquiète.

— Oh ! oui, je l'aime, je l'aime.

— Plus que moi ? interrogea-t-elle de nouveau.

Il s'était relevé ; sa figure, sérieuse et pâle, s'était encore imprégnée de blancheur.

— Tais-toi, lui dit-il ; ne me force pas à blasphémer !

Ils restèrent debout quelques instants sous le regard fascinateur du dieu. Tout à coup, derrière le sanctuaire, apparut la robe violette de Chrestus.

Nonia poussa un cri d'effarement et tournoya sur elle-même comme une colombe blessée ; Hyacinthe, tremblant, joignit les mains.

Nul, excepté le prêtre, n'avait le droit d'approcher de la cella sainte où reposait la divinité : le camille lui-même devait se tenir sur le parvis, à quelque distance ; et voilà qu'ils étaient tous deux surpris au sommet des degrés redoutables, et que la tête du jeune homme frôlait presque de ses boucles brunes les genoux augustes d'Apollon !

Cependant Chrestus, traversant le cloître, se dirigeait vers eux lentement. Arrivé à la hauteur d'une colonne de cipolin, derrière laquelle était l'omphalos sacré, souvenir des anciens oracles, il

s'arrêta; sa face imberbe, éclairée de deux yeux profonds, prenait un relief extraordinaire sur le vert brillant du marbre.

— Retirez-vous! dit-il à Nonia, sans la regarder.

Ce fut le trajet rapide d'un éclair; en deux bonds, la petite danseuse eut quitté le temple. Alors Chrestus et Hyacinthe, demeurés seuls, se rapprochèrent, et le camille tomba à genoux.

— Mon fils, ordonna le prêtre, je veux connaître toute ta faute.

— Oui, dit Hyacinthe, je t'avouerai tout, parce que tu as été jusqu'à ce jour le père de mon âme. J'ai été coupable envers le dieu et envers toi. Ébloui par la vision de la femme, j'ai profané le sanctuaire. Tu le sais pourtant, lorsque je suis venu dans ce temple, rien d'impur ne m'avait pollué : les débauches de la maison paternelle, que de ma chambre d'enfant j'entendais, m'arrachaient des larmes, et les baisers joyeux des amants, le soir, sous les portiques, remplissaient mon âme de tristesse. Le dieu! c'était lui que je désirais uniquement; c'était vers lui qu'allaient mes aspirations ardentes ; et je croyais que jamais aucune autre passion ne me posséderait. Mais un jour, j'ai aperçu celle qui était là tout à l'heure; je l'ai aperçue à travers les vignes, un jour de vendanges, toute blonde parmi les reflets rouges de l'orgie, et le désir m'a mordu soudain. Et j'ai péché, j'ai savouré avec volupté ce qui auparavant me faisait horreur. Maintenant, l'amour d'elle se partage ma vie avec l'amour d'Apollon; et je ne saurais dire lequel des deux l'emporte sur l'autre, ni quelles délices me sont les plus chères.

Un silence plana, solennel, entre le prêtre et le camille.

— Père, supplia Hyacinthe, toi qui as le droit de parler au nom du dieu, décide, que dois-je faire? Faut-il immédiatement quitter le temple ? Chasse-moi, si je suis devenu indigne de participer aux fonctions sacrées.

Il pleurait, le front abîmé contre la mosaïque. Chrestus le releva doucement.

Je savais que tu aimais cette jeune fille, dit-il ; plusieurs fois, la nuit, j'ai entendu vos baisers et vos soupirs ; un soir, en traversant le porche je vous ai vus aux bras l'un de l'autre. Et je n'ai rien fait pour vous séparer ; je n'ai pas voulu troubler le mystère de votre amour.

— Mais Apollon? implora Hyacinthe, Apollon? Comment lui cacher que j'aime Nonia? Depuis que je cède à la tentation, je sens bien qu'il se retire de moi davantage.

Chrestus entraina Hyacinthe hors du sanctuaire; et il parla à voix basse, comme s'il eût craint encore d'être entendu.

— Écoute, dit-il, je m'ouvrirai à toi comme à mon fils, je soulèverai devant tes yeux le voile dont s'enveloppe ma foi la plus secrète. Sans doute, le dieu réserve des jouissances incomparables à ceux qui l'adorent en esprit. La communion suprême avec le divin peut seule élever l'homme à cet état de sublime ravissement auprès duquel toutes les voluptés terrestres semblent méprisables et vaines. Mais ce sont là des vérités trop hautes et que notre siècle corrompu ne peut plus comprendre. Ne cherche donc pas à t'arracher avec violence à cette passion que ta jeunesse rend excusable; garde-toi seulement de retomber dans la faute que tu as commise aujourd'hui, en manquant au respect des rites et des formules — tels ces prêtres de Rome qui affichent sans pudeur la faiblesse de leur nature et ne craignent pas de se montrer avec leurs épouses aux yeux du peuple.

Ces paroles n'avaient pas consolé Hyacinthe.

— Hélas! père, dit-il, le dieu est jaloux. Me pardonnera-t-il jamais de l'avoir trahi?

— Il te pardonnera, répondit Chrestus, et bientôt tu sentiras son amour refleurir en toi comme un grand lys.

Mais Hyacinthe n'en continua pas moins à être triste, car il savait que désormais Nonia et Apollon ne cesseraient pas de se disputer son cœur.

III

La cour de la petite maison, où s'ouvraient les chambrettes gaiement peintes, était vide; malgré l'hiver, un rayon de soleil traversait le velum de toile bise et traçait des rosaces rouges et jaunes sur l'aire blanche et polie du sol. La vieille Plancine, assise le dos tourné au portique, égrenait des pois séchés dans leur cosse; du côté de la rue se répétait, éternellement la même, la chanson du cordonnier Philippe, ainsi que sur la terrasse le cliquetis des boucliers ovales des deux gladiatrices qui s'exerçaient au combat, et le bruissement de leurs bracelets d'argent au-dessus de leurs coudes, frottés d'huile.

— Bonjour, la mère! fit la voix haute et un peu dure de Ludius.

« La mère, » c'était ainsi qu'ils l'appelaient tous dans la maison, cette vieille presque centenaire dont ils avaient toujours vu les cheveux blancs.

Elle eut ce bon sourire des aïeules que la compagnie des jeunes gens réjouit encore :

— Qu'y a-t-il de nouveau, Ludius?

— Rien. La ville continue à s'agiter pour l'élection d'un édile; le prêtre Chrestus est en procès avec le temple de Jupiter pour empêcher les flaminiques de regarder ce qui se passe dans son porche; et les riches bourgeois persistent à vouloir se ruiner en faisant figurer à leurs fêtes des quantités de belles filles, lesquelles, aussitôt hors de chez eux, se donnent pour le plaisir à ceux qui leur content l'amour sous les citronniers.

— Il en a été ainsi de tout temps, dit la vieille. Cependant autrefois le respect des dieux retenait encore les hommes. Aujourd'hui, il n'y a plus de religion et le monde souffre.

— Les religions sont comme les amphores à puiser l'eau, ricana Ludius; à force de servir, elles s'usent et laissent couler la liqueur insipide des croyances. Mais, peu importe! Dites-moi, la mère, Nonia est-elle déjà sortie?

La vieille haussa les épaules.

— Vous ne savez donc pas qu'elle a dansé encore toute la nuit chez Labéon ? Bien sûr, elle ne se réveillera pas de si tôt. Il faudra taper sur sa porte avec les dix doigts, comme sur un tympanon, pour la tirer de son sommeil.

— Je comptais lui parler, dit Ludius, j'étais revenu tout exprès.

Sans qu'elle l'en eût prié, il s'assit et aida la vieille à écosser ses pois chiches; il sifflotait et, de temps en temps, lançait loin de lui un jet de salive.

— Voulez-vous que je vous dise, la mère? éclata-t-il tout à coup, Cette petite se moque de moi, aussi vrai qu'il y a deux serpents là-bas peints sur le portique du jardin de Perseus. L'autre jour encore, elle est venue me demander de lui colorier une petite statuette en pâte de verre ; et, quand ç'a a été fini, pour me remercier, elle s'est sauvée dans la cour où elle a embrassé à bouche que veux-tu mes élèves... Oh! la gueuse!

— Nonia est libre d'aimer qui lui plaît, dit la vieille.

— Ouais! Elle aime tout le monde, tout le monde, excepté moi, ragea Ludius. Mais je connaîtrai quand même le goût de son baiser, je vous le jure! Et voici ce que j'ai résolu : j'épouserai

Nonia, je la conduirai devant le tribunal du préteur avant que les aubépines fleurissent. Et je la garderai pour moi tout seul, à ne rien faire que de me contenter. Je gagne assez d'argent pour que ma femme soit bien à moi, j'imagine.

— Voilà une bonne pensée ! dit Plancine. Hélas ! souvent j'ai eu du regret de voir Nonia si jeune se briser les membres et s'épuiser nuit et jour en orgies. A son âge, je ne savais pas encore ce que c'était que de satisfaire aux désirs des hommes. Mais, maintenant, c'est à partir de douze ans que les filles peuvent se faire inscrire sur le tableau des danseuses ; et, moins elles ont la gorge mûre, plus elles sont recherchées par les riches bourgeois de la ville. Epousez donc Nonia, mon bon Ludius, et vous n'aurez pas à vous en repentir ; elle est si pieuse, si douce, si aimante !

Frais comme le ruissellement d'une cascarelle sur une vasque d'onyx, un éclat de rire s'égrena derrière le dos de la vieille, et la petite danseuse apparut, vêtue seulement d'une exomide que le sommeil avait froissée de plis nombreux.

— Ce bon Ludius ! Ce bon Ludius !

Elle secouait autour de son cou, avec des ébrouements de jeune pouliche en liberté, les soies emmêlées de sa crinière blonde ; et cette gaieté inattendue déconcertait un peu l'amoureux, tandis que Plancine, accommodante, y croyait voir une disposition favorable aux affectueux projets de Ludius.

Quand Nonia eut assez ri, elle montra au peintre ses mollets fermes et nus :

— Regarde ces jambes, Ludius, touches-y, je te permets. Crois-tu que ce soient là des jambes de matrone destinées à rester tout le long du jour immobiles et jointes comme les deux colonnes jumelles d'un atrium ? Puis, ne t'es-tu jamais penché sur un miroir ? Tu as le nez trop gros et les yeux trop petits pour devenir l'époux de Nonia. Et quant aux deniers que tu gagnes, ils ne sont pas assez nombreux pour racheter l'ennui que j'aurais à contempler du matin au soir ta laide figure, ta figure de faune trompé par les nymphes, ô Ludius !

Qu'allait-il répondre, l'amoureux éconduit, de qui les traits contractés donnaient en ce moment raison aux dires de la petite danseuse ? Malgré sa faconde habituelle, sans doute serait-il resté confondu, si un bruit impétueux comme une trombe n'eût éclaté pour le tirer d'embarras. En même temps, le cordonnier Philippe, secouant par le bras le petit Sannion, débouchait violemment dans la cour.

C'étaient eux, le père et le fils, tous deux pareils, avec la même petite tête pointue, hérissée de crins luisants, et les mêmes oreilles écartées des tempes, qui menaient ensemble ce grand tapage.

— Voyez-vous, le chenapan ! s'écriait le cordonnier. Ça lui apprendra à voler les poires que je fais sécher sur le coin de mon établi et à les jeter en l'air pour les recevoir ensuite dans sa bouche de vilain crapaud !... S'il allait à l'école, au lieu de rester sur la la place à jouer avec tous les garnements de la ville, il n'apprendrait pas toutes ces inepties. Mais il est puni, cette fois, et il va en crever, si son Génie-protecteur ne lui vient en aide.

Le petit Sannion faisait en effet des efforts convulsifs pour rejeter la poire qui lui obstruait le gosier ; Nonia le prit sur ses genoux, le retourna prestement et, d'un coup sec, asséné à la nuque, envoya sur le sol le malencontreux fruit, que du bout du pied Philippe fit rouler dans la gouttière.

Débarrassé, le petit Sannion n'était pourtant pas content.

— Ma poire! ma poire! gémissait-il, les yeux fixés sur la place où elle avait disparu.

— Ne te désole pas, dit Nonia. Placine en a toute une provision sur la terrasse, et elle me permettra bien d'en prendre quelques-unes, n'est-ce pas, la mère?

— Oui, fit la vieille, pourvu que tu m'aides à raccommoder mes loques.

Elle n'avait pas fini de parler que Nonia redescendait les mains pleines.

— Viens, dit-elle à Sannion, je vais t'apprendre comment il faut faire.

Elle lança au-dessus d'elle très haut un de ces fruits racornis et desséchés et, la tête renversée en arrière, attendit pour le happer au passage. Et Ludius, qui n'avait pas cessé de la regarder, vit s'entr'ouvrir au soleil les profondeurs de sa gorge humide et étinceler dans le rubis des gencives les petites perles blanches de sa denture.

Alors il jura épouvantablement; il jura les noms de tous les dieux, grands et petits ; il jura sans se soucier de Plancine qui joignait les mains, de Philippe qui haussait les épaules, du jeune Sannion qui d'ailleurs ne l'entendait pas ; riant et pleurant à la fois, le petit bonhomme tirait Nonia par la frange de son exomide, inquiet de voir disparaître tous les fruits, l'un après l'autre, dans la belle bouche de la danseuse.

IV

Ce jour-là, Nonia avait donné rendez-vous à Hyacinthe sur l'Acropole. C'était une place triangulaire, la plus ancienne partie de la ville, son berceau ; l'accès en était défendu aux étrangers, et, par respect pour la paix, les soldats n'y pénétraient point. Un temple, dédié autrefois à Hercule, y étageait ses ruines au-dessus de la vallée du Sarne ; et, à la pointe extrême du triangle, un banc de granit s'isolait, en face des villes orientales du golfe.

Elle avait son plan, la petite danseuse, en attirant son ami dans cet endroit écarté. Tout près de l'Acropole, au Grand Théâtre, le marchand de poisson Photin, qui venait d'être fait édile par les suffrages du peuple, conviait en masse ses électeurs au divertissement des Atellanes. Et Nonia, qui prenait soin de courir à ce spectacle chaque fois qu'il était offert à la foule, rêvait maintenant d'y assister avec Hyacinthe. Mais accepterait-il, lui si fier, de paraître avec elle sur les gradins les plus élevés que les gens du commun prenaient d'assaut, les seuls où les hommes et les femmes pussent se tenir indistinctement ?

Bientôt elle le vit arriver sous un manteau sombre qui cachait entièrement le vert de sa chlamyde aux ailes flottantes ; il marchait vite, pressé sans doute de la rejoindre. De plus en plus il subissait sa domination, il voulait, il implorait ses caresses ; et de ce qu'elle l'avait suivi au sommet du Mont par la mystérieuse nuit, il était devenu prêt à tout oublier pour son amour,

Sur le banc de granit, en face des villes lointaines et blanches, ils s'assirent. Le fleuve emportait devant eux les barques aux visages de chimères ; des citronniers chargés de fruits formaient des bouquets verts et jaunes au fond de la plaine ; et les saules aux rameaux tordus trempaient au fil de l'eau leurs chevelures.

Ils avaient entrelacé leurs doigts et uni leurs bouches dans ce baiser profond des amants où passe un peu de l'essence secrète des âmes ; et, chacun à son tour, ils répétaient les deux mots éternels :

— Je t'aime !

— Je t'aime !

Cependant derrière eux l'agitation de la vie montait. Pompéi, avec ses cris violents de passion, courait à son plaisir ; on enten-

dait le bruit des pas sur les dalles, et le halètement pressé de poitrines.

Nonia se retourna. De l'Acropole, le velum de soie claire tend sur le théâtre s'apercevait avec les mille petits plissements lumi neux que lui communiquait l'air léger ; dessous, c'était déjà san doute la gaieté des atellanes, la gaieté vigneronne et rustique, l gaieté de Maccus jetant à la foule l'improvisation de ses saillies

Hyacinthe, lui, regardait au large s'iriser le golfe.

— Quelle joie d'être ici, loin de la cohue et des rires épais, ave toi, Nonia, avec ta petite main tiède dans la mienne! Appuie t tête qui sent bon sur mon épaule. Tiens! vois-tu cette mer silen cieuse, ce ciel de cristal et, là-bas, le frémissement de la lumièr sur les maisons étroites de la côte? Il me semble que c'est u tableau peint pour nous seuls et dont nous sommes seuls à jouir.

— Oui, répondit Nonia doucement ; mais on peut le contemple chaque jour. N'aimes-tu pas aussi voir Maccus avec ses habit tout blancs se démener au milieu des autres masques? Aujourd'hui par exemple, on donne le *Gardien du Temple*. Oh! Hyacinthe, te parents ne t'ont-ils jamais conduit aux atellanes?

— Jamais, dit Hyacinthe, et d'ailleurs je n'en avais pas le désir A quoi bon rechercher ces distractions grossières, quand on a l cœur et l'esprit pleins d'autres choses? N'éprouvons-nous pas, en ce moment, un bonheur incomparable, le bonheur qui nous vien de notre solitude?

La petite danseuse ne répondit pas ; de grosses larmes roulaien au fond de ses yeux violets.

— Nonia! chère âme! supplia Hyacinthe. Qu'as-tu donc?

— Rien, dit-elle en essayant de sourire.

Mais elle avait de nouveau tourné la tête du côté où le velum d soie claire palpitait violemment, comme soulevé par le rire puis sant de la foule, et elle noua ses bras autour du camille, elle mur mura à voix très basse :

— Oh! Hyacinthe, je t'en prie, allons-y ensemble!

Hyacinthe se leva. Il jeta un regard de regret sur la vallée pro fonde où coulait le fleuve, sur la nappe moirée du golfe et l'adorabl courbe du promontoire, et il suivit Nonia qui, devant lui, se pres sait déjà vers le théâtre.

Quand ils entrèrent, le spectacle, depuis un instant commencé se poursuivait au milieu des applaudissements de la multitude. L blanc Maccus, en des vêtements larges attachés seulement à l

ceinture et aux chevilles, le haut du visage recouvert d'un léger voile noir qui faisait ressortir davantage la rougeur excessive de sa bouche, le blanc Maccus agitait ses grands bras en tous sens et, rossé quelquefois, se rattrapait en distribuant autour de lui des claques retentissantes. C'était bien lui, le type national de la vieille Campanie, dont il personnifiait le génie bon enfant et gouailleur, naïf à la fois et plein de malice, moqueur et moqué, paresseux, menteur, crédule et par-dessus tout cynique. Venu d'Atelle droit et bien fait, il avait, en passant par Pompéi, augmenté son bagage de bouffonneries et de vices ; maintenant il se présentait devant le peuple avec une double gibbosité qui le rendait difforme par devant et par derrière, et son image se reproduisait en traits grotesques sur les amphores et sur les murailles. Maccus, l'idole des Pompéiens, Maccus, débauché comme eux, vantard comme eux, volontaire comme eux, savait, pour arriver à leur cœur, trouver les accents qui devaient leur plaire : car jamais il ne préparait à l'avance ses discours, et tout ce qu'il disait jaillissait au fur et à mesure de sa verve intarissable. Il traversait l'action comme un personnage de hasard, et seul s'exprimait en osque, alors que les autres acteurs, sans s'inquiéter de ses fantaisies, continuaient à réciter le mauvais latin de leur rôle, entremêlé parfois de phrases grecques.

Cette fois, il était particulièrement en humeur de rire. Ne se trouvait-il pas là aux frais de Photin, cet autre Maccus du marché au poisson, que les suffrages de ses concitoyens venaient d'élever à la magistrature édilicienne? Et tout y passait de ce qui, pendant une semaine, avait défrayé les propos du peuple ; et les deux candidats malheureux, l'Égyptien Vatia, le Romain Proclinius, servaient de cible aux flèches de ses plaisanteries virulentes.

Parfois il se tournait vers l'auditoire et l'interpellait sur ses propres malheurs ; son sort était en effet de se trouver en butte à d'incessantes persécutions et, un peu scélérat lui-même, de payer pour tous les méfaits de ses pareils. Gardien du temple, soldat, portier, il en arrivait toujours à être saisi, ligotté, mené en prison, condamné à mort ; mais le tragique s'effondrait sous le poids des rires et la Vénus pompéienne, favorable à Maccus amoureux, à Maccus constamment disposé à la servir, venait à propos le tirer de peine et l'arracher aux mains de ses juges.

Et l'atellane se terminait en apothéose. Maccus, redevenu son maître, célébrait sa délivrance par une saltation effrénée ; il se

dégingandait, se disloquait, secouait avec fureur aux yeux de la foule les grelots énormes de sa folie. Et voilà que tout à coup surgissait, derrière sa personne blanche, un bateau fleuri de roses en guirlandes et de jeunes Pompéiennes ; l'esquif se balançait au rythme des vieux airs populaires que les jeunes filles chantaient en chœur ; et le peuple, d'un élan formidable, reprenait le refrain. Et les voix, toujours plus aiguës, les voix rauques et passionnées traversaient le velum de soie, montaient triomphantes dans l'azur.

Maccus ! Maccus ! la joie osque, la joie campanienne, la joie d'Atelle et de Nucère, de Pompéi et d'Oplonte, toute la joie de cette terre de désir, où la vie se rue aux baisers des lèvres chaudes que le spasme du rire a déjà ouvertes !

Quand ce fut fini, la petite danseuse émerveillée chercha les yeux d'Hyacinthe ; ils étaient fermés à demi sous la frange brune des cils, comme si le camille eût voulu s'abstraire de toute cette gaieté brutale. Peu à peu autour d'eux l'hémicycle se désemplit. Nonia vit disparaître par les voûtes obscures les gens de Pompéi, qu'elle reconnaissait au passage : les riches d'abord, ceux chez qui elle allait danser les soirs de débauche ; puis les ouvriers, les marchands, ceux qui lui souriaient quand elle passait dans les rues, et enfin les habitants mêmes de la maison, Ludius qui clamait d'enthousiasme, Philippe qui tapait ses mains dures l'une contre l'autre et le petit Sannion, qui, pour mieux imiter les protubérances de Maccus, avait glissé sous sa tunique, devant et derrière, les deux moitiés oblongues d'une pastèque dont il avait sucé le jus pendant tout le temps qu'avait duré le spectacle. Le vaste hémicycle était vide quand Hyacinthe sortit enfin de son mutisme.

— Maintenant, dit-il à Nonia, veux-tu que nous retournions sur l'Acropole ?

Satisfaite et soumise, elle répondit :

— Tu sais bien que je veux toujours tout ce que tu veux, Hyacinthe.

Sur le banc de granit, en face des villes lointaines et blanches, ils s'assirent ; mais le paysage lumineux s'était assombri. Un nuage couleur de soufre enveloppait les eaux du fleuve, les eaux du golfe, les bouquets de citronniers épars dans la plaine ; et le promontoire, noyé d'ombre livide, n'était plus qu'une ligne confuse à l'horizon.

(A suivre.) Jean BERTHEROY.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

UN HOMME PEUREUX

Quand j'étais étudiant au quartier Latin, je prenais quotidiennement mes repas dans un petit restaurant à prix fixe, situé vers le haut du boulevard Saint-Michel. Parmi les habitués de l'établissement, j'avais distingué un homme à longs cheveux gris, pâle, un peu voûté, portant été comme hiver le col de son paletot relevé. Il s'asseyait toujours à la table voisine de la mienne. Bien qu'il fût taciturne et circonspect jusque dans la façon de découper sa viande, je parvins à forcer son mutisme obstiné ; je ne lui déplus pas et quelquefois il m'appelait son ami. Je sus qu'il avait cinquante-neuf ans, qu'il se nommait Octave Michaud, veuf, sans enfants, et qu'il avait le bonheur de vivre de ses rentes. Je ne le voyais qu'aux heures du déjeuner et du dîner, toujours seul. Son visage mat, renfermé, exprimait une préoccupation douloureuse, la souffrance continue d'une obsession intérieure. Plusieurs fois je lui demandai s'il avait un chagrin... les femmes peut-être ?... hein? — non! — Des soucis d'argent ? — pas davantage. — Quoi donc ? A cette question, il enfonçait lentement la tête dans son paletot dont le col lui remontait alors jusqu'au milieu des oreilles, — de grandes oreilles blanches, plates, comme en marbre, — et répondait avec un soupir : « Ah ! voilà ! » Puis il restait immobile, les yeux fixés sur un objet quelconque, parti très loin. Un soir que nous étions sortis ensemble après dîner, il me demanda brusquement : « Voulez-vous venir chez moi, nous causerons. » J'acceptai. Il appela une voiture et donna au cocher une adresse, avenue des Champs-Élysées. Durant le trajet il n'ouvrit pas la bouche. Le fiacre s'arrêta devant un très bel hôtel dont les volets étaient fermés. Au-dessus d'un mur, des branches d'arbres dépassaient, et une brise douce agitait les flottantes écharpes de lierre accrochées aux rampes des balcons. Fort intrigué, je hasardai : « Où sommes-nous? » — Chez moi, me répondit-il. —

Nous entrâmes, et après avoir monté un large escalier et traversé plusieurs salons dont je devinais dans l'obscurité le luxe opulent, rien qu'à l'épaisseur des tapis et au frôlement des draperies sur mes joues, nous arrivâmes devant une porte. Jusque-là il m'avait guidé, me tenant par la main; il s'arrêta, alluma un flambeau, et me faisant passer le premier: « Voici ma chambre. »

Ce fut un éblouissement. La grâce exquise et sensuelle du XVIIIe siècle, sa *manière* voluptueuse et coquette, son goût d'une si impertinente frivolité semblaient avoir présidé à la décoration de cette pièce. Les fleurs éteintes couraient en guirlandes sur les tentures, les glaces et les miroirs attendaient la femme pour surprendre au passage l'image éphémère de sa beauté; dans l'air planait je ne sais quel parfum troublant de la délicieuse époque disparue. Et il s'appelait Michaud! et il déjeunait à trois francs. Je le considérai. Effondré plutôt qu'assis dans un fauteuil, encore plus pâle que de coutume, cet homme exsangue aux yeux caves était assez inquiétant. J'eus regret un instant d'être venu. Il me fit signe de prendre place à côté de lui. Alors, dans le silence, toutes les portes closes, indifférent aux mille séductions qui l'environnaient, il s'exprima ainsi avec lenteur, beaucoup de lenteur.

— Il faut que je révèle à quelqu'un le secret de ma tristesse. Depuis des années et des années, ma vie n'est qu'une angoisse perpétuelle. Vous ne devinez pas pourquoi? Je vais vous le dire...

C'est une idée qui est plantée là — il se toucha le front de l'index — et qui n'en bouge jamais. Elle est installée.

Se penchant il me prit par les épaules et me chuchota, tout près, comme s'il avait honte de cette confidence: « J'ai peur de la mort. »

Je frissonnai.

Il reprit en scandant chaque monosyllabe, pour mieux m'en faire approfondir la terrifiante signification: « J'ai... peur... de... la... mort. Vous sentez si je suis malheureux? »

Il disait cet aveu de l'air pénétré d'un enfant malade qui désire qu'on le plaigne.

Je l'interrompis: « Vous n'êtes pas le seul. tout le monde préfère vivre... et longtemps! »

Il répliqua en hochant la tête: « Non, vous n'y êtes pas! ce n'est pas l'amour de la vie que j'ai, c'est la peur de la mort... Tout ce qu'on voudra qui ne soit pas vivre, j'y consens! Mais, pas mourir... pas mourir..., jamais je ne me déciderai... Comment m'est venue

cette terreur ?... je ne sais. Dès le premier âge de raison, je me souviens de l'avoir éprouvée. Tout petit... jeune homme plus tard... ma vie entière, j'ai enduré ce martyre. Cette pensée persistante ne m'accorde pas une minute de répit. Je songe à la mort en me levant, en m'habillant, dans la rue, quand je mange, toujours, partout, jusqu'à l'heure où je me couche. La nuit elle dispose de mon sommeil, et quand elle condescend à me laisser dormir, épuisé, c'est pour accourir en rêve... Oh ! c'est d'un pénible... mettez-vous à ma place ! J'ai deux ou trois cent mille livres de rente, une fortune considérable. Elle n'a jamais pu seulement pendant un quart d'heure me faire oublier... J'ai essayé de toutes les distractions et des plus extravagantes folies. Avant même de mettre à exécution les projets sur lesquels je comptais le plus, j'avais reconnu déjà l'inutilité de mes tentatives. Cela est ainsi parce que cela doit être. Est-ce une maladie ou une punition ? — Dites-moi votre avis franchement... Mais je suis insensé, vous ne pouvez pas le savoir plus que moi. Je lis dans vos yeux le mot prêt à vous venir aux lèvres : l'amour ! — Ah l'amour ! je l'ai cherché, je l'ai trouvé et je l'ai perdu. J'ai eu plusieurs maîtresses, et des belles ! Je me suis marié avec une femme qui m'adorait. Mais dans les bras des maîtresses, sur le cœur de la femme chérie, à tout instant, entre nous, la pensée, l'éternelle pensée : Il faudra que je meure, il le faudra... tout le monde y passe. Ce sera mon tour dans dix ans, vingt ans ? peut-être demain ? dans dix minutes, est-ce qu'on sait ? Et Monsieur, voyez-vous, dans ces moments-là ma cervelle travaille, je vois mille choses, mille détails à la fois, avec une netteté, une précision photographique : moi, au lit, sur le dos, on me veille... je sens ma barbe raide qui pousse... le cercueil posé tout debout dans un coin de la chambre, il m'a l'air un peu petit...

Des gens noirs en pèlerine, le chapeau sur la tête, qui m'emportent et me chargent sur la voiture sabrée de courants d'air. Tout cela me cause une peur... Mais je n'insiste pas... je vois que mes paroles vous font de l'impression, je ne veux pas que vous deveniez comme moi, je sais trop combien on souffre. Je vous disais tout à l'heure que j'ai été marié; ma femme n'est plus. J'avais deux enfants, Paul et Geneviève; ils sont morts aussi. C'est comme un fait exprès. Quant à mes parents, il y a déjà longtemps qu'ils sont partis... De sorte que je suis tout seul. Voilà ma vie. Le luxe de mon hôtel m'est devenu insupportable. Je n'ai pas une amitié, plus de famille. Alors, je vais au hasard prendre mes repas, n'importe

où, et je rentre ici le plus tard possible dans la nuit, avec mon cauchemar qui ne me quitte pas. Tenez, en ce moment où je vous parle, j'ai la Mort à mes côtés, elle est là, dans ma chambre... Je la sens. Cela dure depuis cinquante ans. Adieu... jeune homme, je vous attriste inutilement, rentrez chez vous, allez... laissez-moi... allez...»

Il se leva et m'accompagna jusqu'à la porte où il me laissa, terrifié,

Il ne revint pas au café où je l'avais rencontré, et je l'oubliai avec le temps. Je voyageai. Deux ans après, en me promenant dans les Champs-Élysées, je tressaillis en reconnaissant l'hôtel où il m'avait fait, une nuit, la singulière confession de son effroi.

Une curiosité m'empoigna de savoir ce qu'était devenu mon maniaque. Je sonnai. Un vieux serviteur se présenta.

— M. Michaud? lui demandai-je.

— Il est mort, l'an dernier, Monsieur.

Je fus péniblement surpris.

— Ici, dans cette maison?

— Oui, Monsieur, j'étais là avec Monsieur le docteur... Ah dame, ça n'a pas été tout seul... il ne pouvait pas se faire à cette idée là... « Vincent, qu'il me répétait tout le temps dans son agonie, Vincent j'ai peur. » Et puis d'un coup il s'est échappé de mes bras, ses yeux ont viré sens dessus-dessous..., il a dit : « Ce n'est que cela »! Et il a passé.

Henri Lavedan.

LES FAÇADES [1]

(*Suite.*)

XI

Il faisait très doux, une douceur mouillée sous des brumes d'albâtre et la lune se montra, nageant très près, sur la cime des arbres, dans des mousselines de nues.

Le cheval de Jacinthe marchait, choisissant sa route avec des précisions délicates pour poser les pieds, un soin d'éviter les ornières et les trous qui lui faisait parfois pencher la tête, flairer le terrain, tirant d'une secousse la main qui tenait les rênes En avant, dans l'étroitesse du chemin, Mme Grandier entendait derrière elle le pas des montures de Jacques et de M. de Mesmes, parfois une recommandation brève et jetée de son père ou la voix de l'autre modérant son pur sang pressé de rejoindre l'écurie.

Elle se sentait heureuse, séparée du bruit et de l'indifférence précédente, redevenue la petite fille lointaine des Hogues et de jadis se promenant ainsi avec Jacques et son père.

La voix de M. de Mesmes dit, haute sous le couvert bas de la sommière.

— Vous dînez aux Aulnaies, Sartines ?

— Oui ; Mme de Fontevrault a eu la bonté de me faire dire par Hubert.

— Comment ferez-vous pour vous habiller si nous allons ensuite à Belabri ?

— Emmanuel m'envoie une valise de Montoire.

— Ah ; bien ; très bien.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 janvier.

Il était tourmenté par l'idée de rejoindre Monte-Leone pour lui parler du cheval, et maintenant, sûr que sa fille ne serait plus seule pour rentrer, il songeait à rejoindre le gros de la retraite filant vers Belabri par la grand'route. Cependant il avait un scrupule de laisser les deux jeunes gens seuls ensemble...

La laie étroite et creuse se coupait brusquement, séparée de la route par un fossé qu'ils franchirent et M. de Mesmes dit encore.

— Comme il vient de sauter cet animal-là! — Et tout à l'heure devant Monte-Leone, il avait l'air d'un rossard. — Vous avez vu, Jacques ?

Jacinthe déclara :

— Je ne veux pas suivre la grand'route. D'abord le terrain est dur pour les pieds de Bob, et puis nous gagnons une demi-heure en coupant.

— Pas tant que ça, va !

— Si, si.

Entêtée elle traversa la chaussée, s'enfonça de l'autre côté dans une allée cavalière ; et le galop léger de son cheval l'enleva dans le monde des blancheurs forestières, dans une atmosphère de gaze, de lune, de brume et de silence.

Quand, au rond-point du Veneur, elle se retourna pour voir s'ils la suivaient, elle n'aperçut plus que Jacques derrière elle.

Elle l'attendit, avec une émotion lente.

— Qu'est-ce que vous avez fait de papa ?

— Il a entendu les autres passer sur la route du côté de Piéry ; il n'a pas pu y tenir, il a fallu qu'il rejoigne Monte-Leone pour lui montrer comment son cheval sautait avec quatre heures de chasse dans les jambes.

— Ah ! alors, rentrons. C'est à droite, maintenant, n'est-ce pas?

Ils tournèrent dans un chemin de gazon, large et moelleux, sous une courbe ogivée d'arbres énormes. La lune, haute maintenant, avait mangé les nuages ; immobile dans un rond de ciel glacial et pur, elle rayonnait. Sa lumière promenait leurs deux grandes ombres profilées sur le terrain blanc dont les herbes commençaient à se raidir et à se givrer.

Ils marchèrent en silence, au pas, leurs chevaux s'ébrouant parfois en ronflant des bouffées de vapeur.

Jacques n'osait parler, sentant qu'il ne pourrait rien dire qui n'exprimât pas la dominante de son cœur, et, pourtant les conseils

de cette stratégie amoureuse que les romans ont enseignée aux hommes, le poussaient à profiter de l'occasion unique. Car, dans son esprit, flottaient confusément, mêlées à cette grande sincérité d'amour qu'il s'avouait, des idées de revanche moins hautes, peut-être tout au fond, dans les entrailles de la pensée, des calculs inavoués d'égoïsme et de vanité.

Le cheval de Jacinthe feinta, Sartines cria précipitamment :

— Prenez garde, Madame.

Elle reprit sa bête : il avait rompu le silence, et enhardi, il continua :

— Ça me semble toujours drôle de vous appeler : madame.

Elle dit simplement :

— Qu'est-ce que vous voulez, mon ami !

— Oui ; ça me semble drôle : je vous ai appelée Jacinthe quand vous étiez petite ; ensuite mademoiselle, maintenant, c'est madame...

Elle sourit, caressant de son gant blanc l'encolure baie du cob.

— Je crois que vous vous arrêterez là.

— Ah ! — alors.... jamais plus : Jacinthe?

Elle prononça, très nettement, bonne et franche.

— Mon pauvre ami, ne pensons plus à tout cela ; allez, c'est ce qui vaut le mieux.

— Quand nous nous sommes vus pour la dernière fois dans le petit bois, aux Hogues, je ne me doutais pas tout de même que j'étais si près du malheur de toute ma vie.

Elle fut émue, violemment et des larmes se groupèrent au bord de ses cils.

— Voyons ! ne me dites pas de ces choses-là, ne me faites pas de peine. Je ne veux pas que vous soyez malheureux. — Tenez, savez-vous ce que vous devriez faire : vous devriez vous marier. Je vous trouverai une jeune fille riche,... et gentille... il y en a encore, je chercherai.

Il eut un sanglot vrai.

— Il n'y avait que vous !

— Mais non, Jacques ; vous voyez ça à travers vos souvenirs d'enfance. — Je ne vaux pas mieux qu'une autre, allez.

Le cheval de Sartines gagnait à la main, pointait ; il dut lutter un instant avec lui, put demander enfin.

— Etes-vous heureuse, au moins ?

Elle détourna la tête.

— Vous ne répondez pas; vous n'êtes pas heureuse. On n'est pas bon pour vous?

— Oh! mon Dieu, si; et puis soyez tranquille, je suis de force à me défendre... mais...

— Mais quoi, Jacinthe?...

— Ah! mon cher ami, on ne devrait jamais laisser une jeune fille se marier sans qu'elle sache ce que c'est.

La phrase, l'aveu, tordirent les fibres de l'homme; il embrassa, comprit toute l'étendue de la misère et de la passivité des femmes.

Elle dit encore, comme malgré elle :

— C'est vrai, on nous habitue à vivre dans l'idéal, d'une vie à part, sans rien connaître, — du moins, je parle pour moi, — et puis... et puis... on nous marie, comme ça, sans dire gare.

Elle murmura, avec une colère :

— Et on vous prévient à la galope; quand il n'est plus temps.— Je trouve ça magnifique, moi!

Jacques se tut, ne pouvant rien dire. Il lui semblait que ses pensées jouaient dans sa tête, douloureuses comme des nerfs à vif. Cependant de mauvais souvenirs de lectures lui soufflaient de tenter quelque chose, lui suggéraient la crainte de passer pour timide ou maladroit. Il eut voulu, comme dans des chapitres, la prendre par la taille et la dominer d'un baiser; mais le pas désuni des chevaux gênait à chaque résolution, son audace. Parfois les incidents du terrain les rapprochait; il se savait tout près de son bonheur, a le saisir... elle s'écartait; il la sentait très loin, à jamais séparée.

Tout d'un coup, il s'écria, avec une sensation de soulagement, suivie aussitôt d'un regret immense :

— Voilà les Aulnaies!

Le mur écrété de blanc par les rayons lunaires s'alignait devant eux, fendu par l'ouverture de la grille derrière laquelle des rectangles de lumières brillaient. Les sabots des chevaux sonnèrent en abordant le sol caillouteux de la route passant devant le parc.

Un bruit de grelot tintant les avertit d'une voiture, et ils virent s'arrêter le tonneau de la princesse.

— D'où sortez-vous? demandait Mme Grandier stupéfaite.

— Figurez-vous que le cheval de Mlle d'Epernon a pris un effort de boulet; il ne pouvait plus avancer; alors j'ai enlevé Mlle Marguerite dans la voiture; je l'amène à Belabri.

Elle avait fait asseoir la jeune fille sur le coussin, à côté d'elle;

et elle s'appuyait de l'épaule à l'épaule de la vierge; frémissante, comme si tout le tact de son corps eût été là.

Katia Nozdreff, en face d'elles, les regardait, impassible avec des yeux indifférents d'abîme.

La princesse dit, méchamment :

— Vous êtes seule avec M. de Sartines ?

— Oui; mon père nous a lâchés; il avait à parler à M. de Monte-Leone.

— On vous verra ce soir à Belabri?

— Si je ne me sens pas trop fatiguée.

— Adieu; je file.

Elle salua d'un geste du fouet, et l'argentin du grelot trembla, s'éloignant sur la route.

— Elle va dire à tout le monde que nous nous sommes arrangés pour faire la retraite ensemble, tous les deux seuls.

— Qu'est-ce que ça vous fait? puisque ce n'est pas vrai, — malheureusement.

Ils tournaient la façade du château, s'arrêtaient devant la cour. Jacinthe, les mains légères aux épaules de Jacques, se laissait couler le long de sa selle; une seconde il la sentit contre lui, souple, vivante et chaude, la retint en éclair.

Mme de Fontevrault parut sur les marches du perron.

— Te voilà enfin, mon enfant; tu n'es pas trop fatiguée?

Il l'entendit ajouter pendant qu'elles rentraient.

— C'est bien imprudent pour une jeune femme de chasser comme ça... On ne sait jamais s'il n'y a rien en train. Tu risques un accident qui te mette pour des mois sur ta chaise longue.

XII

Debout devant la cheminée, son pied toujours joli sur le chenet de cuivre, Mme de Fontevrault songea, seule dans le salon vieillot. La vie était triste, devant et derrière elle et des ailes d'angoisse frôlaient ses tempes. La gaieté du diner, tout à l'heure, la discordante frivolité de son frère, l'indifférence affamée de ses fils énervaient sa tristesse inquiète ; les émois passionnés de Jacques, la fièvre des yeux de Jacinthe passaient en rafales dans son récent

souvenir. Et, dans d'autres mémoires lointaines, se soulevaient, tâchaient de revivre ceux qui étaient morts, auxquels personne ne songeait plus jamais et qu'elle, elle visitait sans cesse dans la nécropole mélancolique de sa pensée. Ils se mélangeaient en quadrilles funèbres, vivants et morts, si semblables au fond de sa rêverie qu'elle ne les distinguait plus, confondant les couples de la danse macabre. Elle craignait la déconfiture, le scandale, l'irrémédiable *pouff* pour son frère; elle frissonnait à l'idée du Purgatoire, des cercles d'expiation douloureuse que son mari devait traverser.

Elle pensa, tout près du parlé.

— Voilà deux jours que je me suis occupée de M. de Fontevrault, je lui dois ses chapelets. Heureusement le petit vicaire vient demain dire la messe à son intention.

Sa rêverie dévia, fut au présent.

— J'ai peur que ça ne finisse mal cette chose entre Jacques et Jacinthe... Pauvre petite, avec ce Grandier.

Elle se retourna, aperçut son frère, en habit, la barbe luisante, portant beau son grand air ancien.

— Claude, tu prendras le coupé avec ta fille.

— Bon. — Il s'assit, croisant sa cheville droite sur son genou gauche. — Et les jeunes gens, où sont-ils?

— Ils sont partis dans l'omnibus; Hubert voulait passer par Piéry pour prendre son ami, tu sais, le petit lieutenant de Charmoie.

— Ça leur fait faire un fameux détour. A quelle heure arriveront-ils à Belabri?

Il maniait son pied verni dans la chaussette de soie, renversé l'air heureux.

— Tu sais que j'ai fini par coller ma jument à Monte-Leone. — Pour le tendon, il n'y a vu que du feu. Il s'y connait en chevaux comme moi en...

Il s'arrêta, cherchant sans finir. Car il estimait qu'il s'y connaissait en toutes choses.

— Oui; et puis il dira partout que tu l'as... enrossé, — c'est le mot, n'est-ce pas? — Grandier sera furieux.

— Ah Grandier! Avec ça que ce n'est pas son métier d'enrosser les gens avec des actions ou des parts de fondateur.

— Ce n'est pas la même chose; c'est en grand.

Un valet de pied dit, ouvrant la porte :

— Mme Grandier des Ormes fait prévenir M. le marquis qu'elle est prête.

— C'est bon.

Mesmes se tourna vers sa sœur.

— As-tu compris pourquoi Jacinthe n'a jamais voulu s'habiller avant dîner? Elle prend le genre de venir à ta table en robe de chambre, et tu ne dis rien.

— Tu n'as pas deviné pourquoi ?

— Non. Il y a une raison?

— J'ai compris qu'elle ne voulait pas paraître décolletée et diamantée dans l'intimité devant Jacques.

— Quelle histoire! Il a vu cent fois ses épaules dans le monde quand elle était jeune fille.

— Pas... depuis...

— Il les verra tout à l'heure chez d'Arcole.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose. — J'ai bien peur que nous n'ayons un jour du tintouin de ce côté-là.

— Allons donc ! Avec elle ? Jamais. J'en réponds comme de moi.

Il se leva, chantonnant entre ses dents une fanfare, vint chiffonner une rose dans un vase. Puis :

— Tu ne viens pas ?

— Ma foi, non. J'aime bien mieux rester au coin de mon feu que d'aller chez cette folle pour y trouver un monde impossible. Qu'est-ce que c'est que ce merle qu'ils produisent à présent.

— Un merle?

— Lemerle, je crois.

— Ah! Lemesle. Tu ne peux plus retenir un nom, tu sais.

— Tu appelles ça des noms?

Un froissement léger de soie se fit à l'entrée du salon. Jacinthe parut, enfourrée dans les zibelines de sa sortie de bal, avançant entre les portières sa tête blonde aux deux ailes de Walkure ouvertes, éblouissantes.

— Nous partons ? demanda-t-elle.

La marquise écouta longuement le roulement de la voiture sous les arbres et dans la campagne déserte.

Et puis sa tête s'inclina; elle pensa à ceux qui étaient sous la terre. Une étrange maladie mentale lui faisait suivre ainsi la vie bifurquée des morts. Elle s'inquiétait des aventures de leurs âmes, du périlleux et long voyage vers le trône du Père et des métamor-

phoses hideuses de leurs corps, des progrès de leur dissolution au fond des fosses sépulcrales.

Quand Hubert, Guy et Jacques entrèrent dans le grand hall de Belabri avec le petit de Charmoie, ils virent sur une estrade, dans une apothéose de lumières, encadrée de palmiers, de lataniers et de cycas aux rigides et verts feuillages, Katia Nozdreff, debout ; ses mains, gantées de noir jusqu'aux épaules, pendaient légèrement unies sur la jupe rose de mousseline de soie, en une pose d'innocence et d'enfance étonnée, et elle chantait la *Sérénade du pavé*, aggravant d'accent slave l'imitation faubourienne de la montmartroise lamentation.

Ensuite, elle ne se fit point prier ; scanda la marche des *Petits vernis*, la ronde des *Demoiselles à marier*, détaillant l'obscène avec une diction juste et naïve. Elle conclut par *La Pocharde*, traina des cassures de gestes ivrognes, la gravelure de ses membres neigeux, souples, minces et longs, d'un goût de fruit vert à l'œil.

Après leur longue course à travers la campagne glacée, ils respirèrent, grisés, la fluidique lascivité émanée de ce corps, de ces attitudes de vierge vicieuse. Un souffle de brutalité, parfumée, amincie, passait sous l'étincellement des lustres ; il montait des épaules nues, de toute la chair moite des femmes, balançait une atmosphère chargée d'énervations où flottaient les désirs des hommes. Sans s'en rendre compte ils sentirent qu'ils entraient dans le troupeau humain, dans un parc d'animalités massées, prêtes à se donner et à prendre et ils dirent, presque ensemble :

— Bigre ! on n'a pas l'air de s'embêter ici !

Sartines se faufilait, pressé de voir Jacinthe ; il songea qu'elle avait horreur de la foule et tourna vers le jardin d'hiver, derrière l'estrade. C'était, sous le haut plafond de verre, dans la blancheur palpitante des électricités, une forêt de tropiques érigeant ses architectures vertes comme une floraison de caprices prodigieux. La rudesse du gravier surprit sa marche ; il s'arrêta un instant à contempler les ogives des hauts chamærops, la gracilité retombante des fougères gigantesques, toute cette profondeur de troncs aux cardes rudes, aux fûts laineux suants de virilités végétatives ; ému devant le mystère du paysage équatorial, sincère dans le factice de sa sensation. Les musiques canailles venues du salon nageaient en échos hyalins sous le cintre sonore, dans l'air enchevêtré de palmes, de pennes, de folioles pendantes ; elles jouaient sur le frémissement d'argent du petit ruisseau sifflotant tout bas entre les

velours des ray-grass, si transformées par le milieu qu'elles résonnaient aux oreilles de Jacques, barbares, mineures, comme de lentes mélopées d'Afrique ou d'Asie.

Un murmure léger de voix s'unit à l'entrée, mêlé aux frôlements d'une jupe sur le sable ; Jacques eut peur de fâcheux, s'effaça derrière un bac énorme d'où l'éventail d'un phœnix surgissait en tiges robustes et souples : le murmure pausa et le silence de verre, le grand recueillement tremblé des plantes retomba. La cruauté des luminosités blanches régna, fouillant de ses lames bleuâtres les feuillages durs et métalliques. Un peu plus loin le ruisselet s'élargissait en étang, les bords étoilés de narcisses et de tubéreuses.

Le bruit reprit, tout près, et Jacques entendit.

— Je vous en prie, mon ami ; allez dire ce monologue. Il vous en voudra si vous refusez.

— Si vous saviez comme ça m'assomme.

— Pourquoi ? On vous applaudit toujours.

— Je m'en fiche de leurs applaudissements. Je ne suis pas un cabotin. — Toujours monsieur Lemesle avec son monologue ou sa chansonnette. Je ne trouve pas ça chic.

— Bah ?

— Et dans ce moment-ci. — Avec votre sœur qui a l'air de se moquer de moi !

— Mais non ; je vous assure que vous vous trompez. — Marguerite ne se moque pas de vous spécialement...

— ... Spécialement ?...

— Certainement... elle se moque de tout le monde... pas de vous seul...

— Enfin ça m'ennuie d'amuser les gens. — C'est embêtant à la fin.

— Mais, mon pauvre ami, voyons ; vous savez bien... vous n'êtes pas encore assez ancré pour faire le difficile.

Le duc d'Arcole, à l'entrée de la serre cria, du haut de sa gorge :

— Eh bien ! où est-il, Lemesle ?

— Ici, mon ami.

Le mari parut et Mme d'Arcole expliqua :

— Je suis entrain de le raisonner. Croyez-vous qu'il ne veut rien dire ! Il trouve ça au-dessous de sa dignité.

— Allons, Lemesle, ne nous jouez pas un tour comme ça. — Tout le monde vous réclame.

Elle poussa le duc d'un coup d'éventail.

— Laissez-nous ; je vais le décider. Dites qu'il va venir.

— On entendit dans le salon la grande voix du duc déclamant :

— Mesdames et Messieurs, M. Lemesle va avoir l'honneur de dire devant vous...

Hélène prit alors à bras le corps le jeune homme, après un coup d'œil en cercle jeté.

— Chante-leur...

Elle tendait la tentation de ses lèvres :

— Tiens ! — Seulement : *Bougri de bougra.*

Il se penchait, but la bouche fleurie.

— Comme tu voudras.

— Ah ! tu es gentil. — Et puis un peu : *les moyens de novnou*, tu sais !

— Ça m'est égal...

— Et puis, comment donc, ce machin... ?

Ils s'éloignaient ; la duchesse à son bras. l'emmenait triomphante.

Sartines franchit l'ombre nette et lamée du phœnix, avança dans l'illusion merveilleuse d'une oasis. La serre était éclatante et douce, toute vibrée d'une lumière tantôt immobile et plane et tantôt convulsive. L'énergie du fluide soutenait et raidissait les ramures dentelées des plantes étranges.

Des bouffées humides et chaudes, lascives comme un soir créole, pamèrent l'énorme Flore vivace, seulement séparée, par la fragilité d'une vitre, du froid collé aux châssis, comme une pieuvre de mort. Le jeune homme tourna un méandre d'allée : soudain le Palmarium entier — et dans un fond l'étincellement des lustres sur la foule remuée des salons, — fut encore devant lui, lointain, fuyant, double : une glace immense, posée à ras du sable, tenait toute la largeur d'un mur, si inattendue, si peu apparente, qu'il semblait qu'on n'eut qu'à franchir l'arcade pour entrer dans un autre jardin et dans une nouvelle fête. Oblique, Jacques ne se voyait pas dans la glace, mais le tableau qui s'y réfléchissait l'arrêta.

Exquisement posée sur un fauteuil trianon, de trois quarts et perdue dans une penserie lointaine, Mme Grandier des Ormes encadrait là sa forme svelte, gracieuse et triste.

Il ne la voyait pas, elle, mais seulement son image intangible, irréelle ; ses contours adoucis peut être encore, par les iris des prismes et des incidences. Sa robe de moire où des ramages peints se tordaient, noués de rubans, dans une tonalité un peu floue,

tombait des épaules en un décolletage rond qui donnait la sensation qu'elle n'avait qu'à se dresser pour sortir de son vêtement, surgir comme une grande fleur nue et blonde.

Elle se croyait si bien seule qu'elle avait déposé l'air riant, le masque, et que la lassitude de ses traits détendus avouait ; son pied croisé sortait de sa robe, assez pour montrer la cheville étroite et la soie vivante du bas et la main jetée sur l'appui rustique du meuble, laissait pendre son éventail d'un geste découragé.

Jacques n'osait bouger, goûtant la joie de la regarder, effrayé cependant comme quand on sent qu'on va peut-être surprendre la pensée intérieure, — la pensée à eux seuls, — des gens qu'on aime.

Mais le mystère des appels nerveux, la diffusion inaperçue des centres décelait sa présence. Lentement, inconsciemment avertie, Jacinthe tourna la tête, le vit sans surprise. Une habitude impérieuse ranima les traits de son visage, retordit le pli du sourire au coin des lèvres, fit briller le mensonge des yeux ; puis, devant cet ami, elle laissa tomber ces vaines armes et le même découragement détendit la jolie figure.

Il dit :

— Vous êtes seule.

Elle haussa son éventail devant ses yeux, sembla regarder les guirlandes de nymphes et de faunes gouachés sur la soie ancienne :

— Je vous avoue que les facéties de M. Lemesle ont le don de m'ennuyer.

— Comment un garçon qui pourrait débuter à l'Eldorado ! — Tenez, vous entendez comme on applaudit. — Et maintenant vous savez c'est M. Lemesle d'Arazac : le café-concert conduit à tout.

Elle dit :

— Oh mon Dieu, il a raison si ça l'amuse ;

D'un air si brisé qu'il murmura :

— Tout à l'heure je vous regardais, vous ne me voyez pas : comme vous aviez l'air triste, Jacinthe.

— Moi !... Mais vraiment non, mon cher ami...

— Je ne vous voyais pas... je ne voyais que votre reflet... Et je me disais que c'était cela seulement que j'aurais jamais de vous : l'apparence de votre forme sur le mensonge d'une glace !

Des applaudissements retentissaient, avec des rires et des cris de plaisir. Eux se turent, les yeux cependant attirés vers le hall. Sur l'estrade, Lemesle se tenait debout, dans une pose crayonnant la

charge d'un ténor de beuglant et du bout des lèvres, le geste des doigts soulignant les mots, il détachait le titre, d'une diction nette et convaincue :

BOUGRI DE BOUGRA

Aussitôt il commençait à patoiser en auvergnat goguenard. A moitié dressé sur les pointes, il dispersait l'esprit de l'œuvre, vaporisait l'ineptie, jetant un plissement de paupière à l'un, une intonation à l'autre, esquivant l'ordure. Il raccrochait l'assistance, charmant, ému parfois, doucement sceptique... modeste.

Jacques appuya ses yeux sur les tombantes épaules de son amie; la soie de leurs tissus, leurs courbes, le mouvement rond des jeunes bras frais remuèrent ses sens et son cœur d'un désir triste et honteux dont il se défendit. Il se rappelait l'adorable peau d'autrefois, la tendre peau virginale et de jadis, l'arc plus maigre et plus pur du col. Et il songeait que des lèvres d'homme s'étaient posées là, avaient chauffé de leur fièvre l'épiderme frais, terni de leur souffle e duvet tendre. Que *cela*, c'était certain, plus certain que tout, et que rien, pas même l'ébranlement des sphères, pas même la descente d'un Dieu, ne pouvait faire que *cela* ne fût pas. — La chair plus grasse et plus blanche avouait l'homme, la chair moins menteuse que l'âme, contente après tout, d'être satisfaite et complétée...

Elle sentit sur elle l'effleur de ce regard et s'en voulut de rougir; il descendait tout au fond de son être, insinué dans les intimités de sa chair. Comme Ève après la pomme, elle se sentit nue devant Jacques.

Il se pencha sur les épaules fines, nuées de laiteuses clartées; un hymne de joie éperdu montait d'elles, de leur délicieuse senteur fraîche. Des paysages d'amour coulèrent sous ses yeux. D'un désir il vécut les contrées de chimère, — de chimère pour sa pauvreté — où il l'eût si bien aimée, parcourut le pays de musique et de soleil, de fièvre lumineuse et diaprée où il l'eût emmenée, emmenée... ou le district pur et froid du nord, les chalets de bois jaune aux poêles ronflants, accrochés aux escarpements noirs de sapins d'un fjord; le district blanc où leur tendresse se serait bercée dans la tiédeur.

L'arrangement de ses cheveux, la torsion soyeuse des mèches lui racontaient des matins charmants de journées; le bout du pied issu

de la jupe la lui dévoilait femme, faisait remonter son caprice le long des jambes longues et sveltes, étirait sa concupiscence, dans la douceur satinée de tous les replis de son corps. En rappels de scènes romanesques, en visions de gravures galantes, la réalité du moment s'affirmait à lui; la cadence polissonne d'un rythme, dans le hall, fixa sa mémoire en luxure. Irrésistiblement, il se baissa, ses lèvres se dardèrent, s'appuyèrent sur le lisse et le frais de la peau dans un suprême et frénétique délire du toucher.

Dressée, d'un coup d'épaule, elle secoua la morsure, toute rouge avec des yeux de larmes, se tint devant lui silencieuse. Enfin elle dit doucement et comme soumise :

— Jacques! — Ne faites pas l'enfant!

Il prit le mot comme une complicité, tendit des mains ardentes, mais elle recula, toujours calme, tout d'un coup d'une déchirante tristesse d'expression.

— Mon cher ami, je vois que nous ne nous comprenons pas du tout.

— Comment ?

— Vous croyez, — mon Dieu, oui, évidemment pourquoi ne le croiriez-vous pas? — que je vais être comme toutes les autres femmes que nous voyons autour de nous : Madame,... enfin les autres... eh bien, non, Jacques, vous vous trompez.

Il tenta de parler :

— Oh! je n'ai pas la prétention d'être une femme à part. Les autres font ce qu'elles veulent, ça les regarde; je n'ai pas à m'en occuper. Mais moi, j'ai une idée; je ne veux pas avoir d'amant. — Car c'est bien cela que vous voulez, n'est-ce-pas, que je sois votre maîtresse?

— Ne dites pas...

— Non; laissez moi parler. — Evidemment ce serait charmant; nous nous aimions, nous n'avons pas pu nous marier parce que nous n'avions pas de fortune ni l'un ni l'autre... Monsieur... Monsieur Grandier des Ormes m'a apporté l'argent qui me manquait; maintenant nous n'avons plus qu'à reprendre notre flirt,... un peu moins innocemment... et nous aurons tout pour nous, l'argent et l'amour. — Eh bien! non, vous ne pouvez pas vous faire idée comme cette combinaison-là me dégoûte.

— Vous vous fâchez, Jacinthe, pardonnez-moi, j'ai eu un moment de folie. Mais, Jacinthe, vous savez comme je vous respecte et comme...

— Oui, vous êtes un bon garçon; mais il y a longtemps que je veux vous dire tout ça. — Et quelque chose encore dont vous ne vous doutez pas.

Il attendit, frémissant et tendre.

— Vous m'aimez toujours, je le crois. Peut-être autrement qu'il y a huit mois, mais enfin...

Elle lui tendit, d'un geste droit, ses doigts francs.

— Eh bien! moi... moi aussi; comme autrefois, comme toujours. — C'est la première fois que je vous le dis, vous pouvez me croire.

Leur poignée de main fut celle de deux hommes, d'accord en honneur et en volonté.

— Mon mariage est pour moi entaché d'une erreur qui l'annule; je ne savais pas ce qu'on me faisait faire. — Il n'y a pas eu de ma part consentement. — Or, j'estime que j'aurais le droit de reprendre ma liberté... comme j'ai déjà repris ma personne.

Tout d'un coup il comprenait, et l'adieu au mari, le soir, sur le palier aux carreaux rouges et les solitudes des Aulnaies et les voyages de l'autre à Paris... une joie, une sécurité de bonheur coula dans son être. Elle affirma.

— Oui, M. Grandier des Ormes n'avait donné que trois mois de congé, paraît-il, à Mlle Rose de Malines. Elle a repris son service cet été à Deauville, et tout est pour le mieux. Je me trouve aussi libre que j'aurais été liée, s'il en avait été autrement. — Je pourrais donc parfaitement être votre maîtresse...

— Ne dites pas ce mot-là.

— Si. Il faut appeler les choses par leur nom, quand elles n'en ont pas d'autre. Je pourrais être votre maîtresse sans scrupule... si je n'avais pas la honte et l'horreur de tous les... comment dire ça?... de tous les accessoires de l'adultère.

— Je ne comprends pas, Jacinthe.

— Eh oui! Les rendez-vous, le petit rez-de-chaussée, les visites ensemble, aux mêmes heures, le mensonge... enfin tout ce qui fait le plus important et, peut-être pour d'autres, le plus agréable de ces liaisons-là. Il y a dans tout ça pour moi une espèce d'indignité, surtout physique, de détails honteux... que je ne peux pas accepter. — Je vous parle comme une vieille femme : vous allez dire que j'ai bien de l'expérience, me mal juger peut-être. Eh, mon cher, — avec tout ce qu'on dit devant nous quand nous sommes jeunes filles et que nous comprenons plus tard... ou tout de suite, — une femme

connaît mieux la vie après six mois de mariage, qu'un homme après cinq ans d'existence à Paris.

Les lenteurs virées d'une valse se rythmèrent; elle prit le bras de Jacques.

— Rentrons; il est inutile qu'on nous trouve ici en conversation... quoique...

Elle indiqua le dédain.

Il sentit sur sa manche le toucher léger de son bras; leurs pas s'unirent :

— Allons doucement, dit-elle; je n'ai pas fini. — Donc, voilà la situation : rien en me cachant, rien honteusement; rien... tant que je serai Mme Grandier des Ormes...

— Comment? — Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Tout au grand jour, honnêtement... si je deviens Mme de Sartines.

— Mon Dieu, Jacinthe! — Voyons? Ce n'est pas une plaisanterie?

— Non; ce n'est pas une plaisanterie. Je ne crois pas que mon mariage puisse être cassé en cour de Rome, bien que M. Grandier soit protestant..., non, je ne crois pas, même avec de l'argent, et nous n'en n'aurions pas. — Mais je suis sûre d'obtenir le divorce. — Or, malgré l'opinion de notre monde, j'estime infiniment plus une femme divorcée qui se remarie civilement, sans passer par l'église, qu'une femme qui reste mariée et qui trompe son mari. — Je serai coupable dans ma foi de catholique, mais pas dans ma conscience de femme. — Aurez-vous le courage de vivre avec moi dans la gêne? ne regretterez-vous jamais? Songez qu'avec votre nom vous pouvez faire un beau mariage.

— Quand nous marierons-nous? demanda-t-il doucement.

Ils tournaient le gentil méandre d'allée, se trouvèrent dans l'ombre noire, striée d'argent, des arecas. Elle leva vers lui son beau visage, souriant et clair.

— Laissez-moi faire. — Et maintenant ne souffrez plus, sachez que je suis à vous, rien qu'à vous. — Nous sommes fiancés, embrassez-moi.

Sa bouche frémit sur la peau délicieuse, se posa sur le front d'un respect grave et attendri, comme sur un front de vierge... Mais elle cambrait sa nuque et lui donna ses lèvres.

Et ils rentrèrent dans le hall, accueillis dès le seuil par le sourire méchant de Mme de Candale.

XIII

— Cherchons mon père, dit Jacinthe, je voudrais bien rentrer.

Au milieu du hall, le vif « pas de quatre » fringuait en une ronde leste; sur la glace des parquets la grâce menue des pieds glissa, la jupe soulevée d'une main, l'autre tendue au danseur. Et la mêlée alerte rythmée sur une musique à flexions de cadences, la gaîté qu'elle fusait dans l'air, semblèrent aux deux jeunes gens discordantes après la scène grave et passionnée qui venait de se passer entre eux.

— Ah! dit Jacinthe, voilà papa.

Il avait installé Mme de Monte-Leone dans un coin de la salle à manger, et ils soupaient, elle assise, lui debout, piquant dans son assiette une tranche de foie gras. Elle aurait mieux aimé souper avec tout le monde par petites tables comme c'était le programme, mais il l'avait persuadée, obligée à le suivre, car il se doutait bien que sa fille viendrait le chercher de bonne heure, et, ayant faim, il n'aimait pas à manger seul. Un peu émoustillée par le vin de Champagne, l'étrangère s'animait déjà, subjuguée par l'impertinence admirable du marquis, par son nom dont l'authenticité la dominait, à laquelle elle pensait en mangeant son chaud-froid, sous un feu de galanteries moqueuses et hardies.

Il vit de loin l'appel de sa fille; se rassembla soudain, devenu sérieux, disant d'un geste d'attendre. Et il dépêcha le souper de la pauvre femme ahurie, escamota la salade russe, brûla le dessert. Dix minutes après, il la reconduisait à sa chaise, l'installait, s'empressait, s'excusait, filait, rejoignait Jacinthe déjà enroulée de fourrures dans le vestibule avec Jacques.

Mme Grandier des Ormes tendit la main à son ami, dit tout haut :

— Pensez à ce que je vous ai dit.

Sartines s'inclina, et quelques minutes après, le père hasarda dans la voiture.

— Dis donc, Jacinthe, fais attention avec Jacques, hein, ma fille? — Je n'ai pas besoin de te recommander ça.

Mais, sans répondre, elle tendait des yeux pleins de fièvre sur le paysage lunaire, coulant le long des vitres glacées.

Jacques rentra dans le bal cherchant Candale qui devait le ramener.

XIV

Comme Mme de Monte-Leone finissait sa toilette, son mari entra dans sa chambre.

Il était en veston du matin avec une fleur à sa boutonnière, et il semblait heureux de vivre.

Il tendit un journal à sa femme.

— Tiens, on parle de la chasse et du bal des d'Arcole dans le *Gaulois*.

Elle demanda, inquiète :

— Est-ce qu'on nous cite?

— Lis, dit-il.

Elle obéit, déclama de sa voix aboyante d'espagnole, la *mondanité*.

— *Avant-hier jeudi, l'équipage d'Arcole a découplé en forêt des Ourches.*

Le rendez-vous était au rond-point du Faune. Attaqué un dix cors jeunement qui s'est fait prendre après une heure vingt-cinq minutes de chasse, et a été porté bas à la carabine pendant un bat l'eau des plus mouvementés.

Les honneurs du pied à Mme Grandier des Ormes.

Etaient présents : duc et duchesse d'Arcole, prince et princesse de Candale, Mlle Katia Nozdreff, M. Lemesle, marquis et comte de Fontevrault, baron de Sartines, marquis de Mesmes, Mme Grandier des Ormes, marquis et marquise de Monte-Leone et les officiers du 30e chasseurs en garnison à Piéry.

— Vous voyez, on nous cite.

Elle fit une moue.

— Oui, mais à la fin. — Ah! mais il y a la soirée.

Elle lut encore.

— *Le soir, la duchesse d'Arcole réunissait les veneurs dans son superbe château de Belabri qui fut donné par Napoléon Ier au maréchal, grand-père du duc actuel. Aidée de sa charmante sœur, Mlle d'Epernon, la duchesse faisait les honneurs de cette demeure vraiment royale avec une grâce et une amabilité parfaites.*

Les invités ont eu la surprise d'un café-concert organisé par quelques amateurs qui ont obtenu un très grand succès très mérité.

D'abord Mlle Katia Nozdreff, exquise dans ses chansons fin de siècle; M. de Charmoie, désopilant dans son monologue : LES BOTTES D'ORDONNANCE, *enfin M. Lemesle d'Arazac, l'excellent comique mondain, qui a comme toujours été étourdissant de verve dans son répertoire :* BOUGRI DE BOUGRA, LA LETTRE DU TOURLOUROU A MONSIEUR LE MAIRE, *les...* MOYENS DE LA NOUNOU.

La duchesse d'Arcole portait une merveilleuse toilette rose agrémentée de broderies d'argent.

Après le bal, un souper a été servi par petites tables.

Elle s'exclama, désolée.

— Et M. de Mesmes qui m'a fait souper avec lui toute seule, pendant qu'on dansait encore.

— Le marquis! J'ai fait voir ce matin à Toby la jument qu'il m'a vendue; Toby dit qu'elle a un tendon de claqué, qu'elle ne vaut pas vingt-cinq louis.

— Vous faites de bonnes affaires, vous.

— Et votre mère? Elle doit être furieuse de n'avoir pas été invitée.

— Vous la consolerez.

A la même heure, Robert-Martin disait à Lemesle dans l'avenue des Champs-Elysées.

— On parle de vos succès dans les journaux. Vous êtes l'homme du jour.

— Vraiment? Dans lesquels? A quel propos donc?

— Vous monologuez chez la duchesse d'Arcole.

— Tiens! Comment diable savent-ils ça? C'est insupportable avec ces journaux, on ne peut pas faire un pas sans qu'ils se croient obligés de raconter ce qu'on fait à tout le monde. — Ils ne disent pas trop de bêtises au moins.

— Non. — Du reste, tenez, voilà un kiosque; vous pouvez vous payer ça.

— Oh! ce n'est vraiment pas la peine.

Et, de fait, il pouvait épargner cette dépense. C'était lui qui avait rédigé et porté la petite note.

XV

Mme de Fontevrault dit fâchée :

— Je t'en prie, Claude, ne plaisante pas là-dessus. — Moi, je fais ça sérieusement; j'ai peut-être tort, mais ça m'intéresse.

— Je t'assure que je suis très sérieux. Mais enfin, il n'y a rien de sacrilège à demander à un esprit s'il n'est pas Cora Pearl.

Le salon des Aulnaies était plongé dans une demi-obscurité favorable aux manifestations spirites. Autour d'un guéridon, Mme de Fontevrault, Mme de Rabutin, — la jolie cousine brune arrivée le matin, — Hubert et Jacinthe, les doigts unis par contacts légers, faisaient la chaîne magnétique. M. de Mesmes et Guy dans un angle, regardaient la scène, enfin réduits au silence par la marquise.

Celle-ci dit encore, d'une voix basse et suppliante :

— Esprit, cher esprit, veux-tu nous répondre ?

Penchés sur le guéridon, les pulpes sur le bois lisse, ils sentaient des frissons courir dans leurs doigts; des ondes fluaient dans les ais de la table; il leur semblait par moments qu'elle se soulevait. collée à leur peau et des craquements se firent, d'abord inégaux, épars, bientôt massés, assez réguliers et forts.

Hubert dit, convaincu :

— Elle va parler.

Et il ajouta, se courbant sur le guéridon.

— Un coup pour oui ; deux coups pour non. — Es-tu disposée à répondre ?

Un crac net, intelligent se fit entendre et tous demeurèrent saisis, échangeant des regards. La table vivait sous leurs doigts, devenue une chair tiède qui se soulevait et battait; elle pencha un peu de côté, tournant lentement sur son pied unique. Mme de Fontevrault était pâle.

— Veux-tu répondre, en frappant un coup par lettres ?

Un choc.

— Il veut bien répondre.

M. de Mesmes dit, de son fauteuil.

— Demandez-lui donc si *The Farmer* est en forme pour après-demain.

Des chut furieux sifflèrent. Autour de la table les expérimenta-

teurs se disputaient les interrogations à faire. Enfin la marquise décida.

— Demandons-lui qui il est.

Un craquement, comme d'assentiment se fit, et des coups pétèrent, rapides, bien détachés.

— Un, deux, trois... dix, onze... dix-sept, dix-huit, dix-neuf.

— Dix-neuf : S.

— Bon. — Continuons.

Un silence se fit et les coups reprirent.

— P.

Mme de Fontevrault murmura à voix basse :

— S. P. Je vois bien où il va.

Hubert compta :

— A. B. C. D. E. — C'est E ?

Un coup.

— Allons encore. A. B. C. — Tu ne vas pas plus loin que C ?

Deux coups.

La marquise dit, d'une voix de souffle.

— C'est inutile d'aller plus loin. — C'est SPECTRE, n'est-ce pas ?

Un coup ; un oui.

Ils se turent, un frisson secouant leurs épaules. Jacinthe, la première, parla.

— Sans vouloir tricher, c'est nous qui répondons involontairement.

— Tais-toi donc, Jacinthe.

Le marquis cria :

— Elle ne croit à rien, cette Jacinthe.

— Voyons : reprenons. Nous nous sommes peut-être trompés. — Veux-tu nous dire qui tu es.

Un coup.

— A. B. C. D. F. — C'est F. — Continue.

— A. — C'est A ? — Allons, va.

Les coups reprirent, précipités, s'arrêtèrent à quatorze.

— N. — Ce serait drôle. Voyons : F. A. N. Fan. — Veux-tu dire que tu es un fantôme.

Un coup sec de bois qui éclate.

Tous se turent, même le frivole marquis. Les ombres du salon palpitèrent d'angoisse : ils se sentaient au bord de l'abîme inconnu, à toucher de ce surnaturel que depuis les millinaires les hommes attendent et redoutent sans l'avoir jamais vu. Ils se penchaient sur le trou noir le long duquel marche la vie.

Mais Hubert, sous la table, sentait contre le sien le genou rond de Mme de Rabutin ; il rapprocha sournoisement sa jambe, goûta la douceur de la jupe tiède près de lui. Leurs doigts posés à côté l'un de l'autre communiquaient par étincelles, les contacts légers s'étendaient, s'élargissaient en moires jusqu'à leurs cœurs qui s'ouvraient. Ils tournaient la tête l'un vers l'autre, étonnés de se sourire.

Mais la marquise continuait. Elle ne craignait point les fantômes, depuis si longtemps habituée à les appeler sans les voir apparaître, et elle demanda, la voix câline :

— Es-tu quelqu'un que nous connaissions ?

L'étrange entretien reprenait ; déjà familiarisés avec le mystère, ils pressaient l'esprit, ne le laissaient pas s'égarer, l'obligeant à répondre. Il dut leur dire quand il était mort, la date : 11 mai 1745 ; le lieu : Fontenoy. Et de nouveau ils s'arrêtèrent, se regardèrent.

Mesmes dit :

— Mais nous avons eu quelqu'un tué à Fontenoy. — Demandons-lui comment il s'appelle de son nom de baptême ?

La marquise recommença :

— Esprit, cher esprit, réponds.

Il se lassait, se faisait arracher les lettres. On parvint cependant à constituer ce nom : Antoine.

M. de Mesmes murmura :

— Ça, c'est fort. — Vous ne deviez pas vous le rappeler, vous autres.

— Quoi ?

— Guy, fais-moi donc le plaisir d'aller me chercher la généalogie que tu m'as demandée l'autre jour.

— Elle est là, dans le secrétaire de maman.

Le marquis feuilleta le cahier de ses doigts exercés à ce travail.

— Voilà bien. — Louis-Charles-Antoine de Mesmes, dit le chevalier de Givry, tué à la bataille de Fontenoy le 11 mai 1745. — Vous n'avez pas pu inventer ça.

L'angoisse fut plus forte, plana frémissante dans les ombres roses du salon vieillot.

— C'est peut-être lui, dit Hubert, levant le doigt, désignant un pastel.

Et la figure poupine, les joues roses, les yeux bleus, les cheveux poudrés d'un mousquetaire apparurent ; sa casaque à manches rouges, à parements bleus, barrée d'une croix blanche aux branches fleurdelysées.

— Oui, c'est lui, dit le marquis. Et même tu devrais bien me le donner, Anne. Il serait mieux aux Hogues qui est une terre aux Mesmes.

— Et moi! se récriait sa sœur, est-ce que je suis une bâtarde, par exemple?

Mais la table, tout d'un coup, comme excitée par cette discussion naissante, commençait à tourner rapidement en se penchant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ils se levaient, appuyaient leurs doigts, mais elle fuyait, avançait par saccades, semblait poursuivre M. de Mesmes, qui d'abord se dérobait en riant, finit par se retrancher derrière une bergère. Le guéridon alla se buter contre le pied du meuble, et roula par terre avec violence.

— Ça ne veut rien dire de bon, tout ça, soupira la marquise.

Soudain ils tressaillirent tous, parce que la porte venait de s'ou vrir, et Grandier des Ormes entra.

— Ah çà, d'où sortez-vous?

— Ma foi, je m'ennuyais à Paris et je n'avais pas grand'chose à faire ces jours-ci. J'ai pris le train de six heures, j'ai dîné en route dans le wagon-restaurant. Mais à Piéry j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une voiture.

— Il fallait télégraphier. Je vous aurais envoyé chercher.

— La dépêche serait arrivée après moi.

Il serra la main de sa femme, secouait celles de son beau-père et des cousins, puis il s'aperçut du désordre et de l'obscurité :

— Est-ce que vous complotez le renversement de la République?

— Non ; nous faisions tourner une table, tout simplement.

Il affirma ses théories fixées en cela comme en toutes choses.

— Ce sont des phénomènes magnétiques qui n'ont rien d'extraordinaire. Vous produisez des dégagements d'électricité comme si vous étiez des accumulateurs et cela se traduit par des craquements du bois ou même des mouvements de la table.

Le marquis demanda.

— Qu'est-ce qu'on raconte à Paris?

— Pas grand'chose. Il n'y a pas encore beaucoup de monde.

— Pas un potin?

— Non. Ah! on dit que Mme de Riesenberg est partie avec un tzigane ; Tchenko, le beau Tchenko qui a des yeux si noirs.

— Mais c'est vieux ça, mon cher!

— Bah! — Voyons, elle a filé hier ; vous ne pouvez pas le savoir déjà.

— Ah! dit le marquis, je croyais en avoir entendu parler.

Mme de Fontevrault cria du fond du salon.

— Mais non, c'est sa sœur; Joseph confond. Sa sœur vit avec un tzigane qu'elle a payé comptant à sa femme légitime.

— Je vous garantis qu'il s'agit de la comtesse de Riesenberg, et que l'histoire est d'hier. Je la tiens du duc de Ventadour.

— Ah, si c'est Sosthènes ! — Alors les deux sœurs !...

Au fond du salon la marquise, Hubert et Mme de Rabutin s'étaient remises à la table qui maintenant s'émancipait, répondait des impertinences ou lâchait des obscénités. Soudain, Mme de Fontevrault remarqua, frivole encore en maniant le mystère.

— Nous avons l'air de faire un whist.

Hubert dit naïvement.

— Avec un mort.

Des chocs dans le bois pétèrent si durement que, tous trois, ils pâlirent et se levèrent; — comme si, tout d'un coup le mort allait écarter les ais, de son crâne, et apparaître...

Grandier se pencha vers Jacinthe :

— J'ai à vous parler d'une chose assez grave. Voulez-vous que nous disions bonsoir à votre tante?

Elle le regarda, inquiète.

— Certainement. — Je suis à votre disposition. — Je monte. Vous me trouverez dans le petit salon entre nos deux chambres.

Il dit sèchement.

— Soit, où vous voudrez. Le lieu n'y fait rien.

M. de Mesmes s'inquiétait de l'air de son gendre, s'approchait, le front protecteur.

— Vous n'avez pas d'ennuis, mon cher Joseph ? Où en sont les mines?

— Pas brillantes. N'y touchez pas, surtout.

— Vous avez vu M. de Monte-Leone?

— Non. Pourquoi me demandez-vous ça?

— Pour rien. Pour savoir.

Rassuré, certain qu'il n'était pas en cause avec l'histoire du cheval au tendon claqué, le beau-père nonchalant vira par la pièce.

M. Grandier des Ormes frappa à la porte du petit salon de Jacinthe. Elle était assise au coin du feu clair, raidie, prête à la lutte.

Il lui dit, hésitant un peu, car elle était la seule personne qui intimidât son assurance.

— Vous ne vous ennuyez pas trop ici, Jacinthe ?

— Pas du tout.

— Qu'est-ce que vous avez fait tous ces temps-ci ?

— J'ai chassé deux fois ; nous avons fait quelques courses aux environs ; — puis il y a eu un grand bal chez les d'Arcole ; — mais je pense, mon ami, que ce n'est pas pour me demander ça que vous avez voulu causer avec moi.

— Non. Mais c'est justement à propos du bal d'Arcole. — Vous permettez que je fume ?

Il fouilla dans son étui, alluma à la bougie un cigare qu'il pétrissait entre ses doigts nerveux et forts, aux ongles carrés. Puis il ouvrit son portefeuille, en tira une carte et il la présentait à Jacinthe encadrée entre le pouce et l'annulaire.

— Voici ce qui a été envoyé, hier matin, à une centaine de personnes à Paris. Ce qu'il y a de mieux dans le faubourg et dans la finance.

Jacinthe prit la carte qui trembla entre ses doigts.

Sur le bristol, gravées et disposées comme le texte d'un faire part ou d'une invitation, s'étalaient les lignes suivantes :

Le baron de Sartines et Mme Grandier des Ormes,

Ont l'honneur de vous faire part de leurs accordailles qui ont été célébrées au château de Belabri le 9 novembre... entre onze heures et minuit.

Jacinthe regarda son mari en face.

— C'est une jolie petite infamie. — Et cela a été distribué dans Paris ? Comment le savez-vous ?

— Par Ruvigny que j'ai confessé. On n'a parlé que de ça dans tous les cercles la nuit dernière. Il le sait, il est des trois. Quant à moi, naturellement, on avait eu l'attention de m'envoyer un exemplaire.

Elle avait repris la carte, l'examinait avec une minutie féminine.

— Il n'y a pas de nom de graveur. — Avez-vous l'enveloppe ?

— Oh ! écriture insignifiante d'employé commis aux bandes. — Seulement avec les complicités qu'elle suppose cette petite... infamie, comme vous dites, a dû coûter assez cher à son auteur. C'est la lettre anonyme pour gens riches — d'où croyez-vous que ça puisse venir ?

Elle dit lentement :

— Ça peut être... ça peut être Mme de Candale.

— La princesse? Vous n'y songez pas.

— J'y songe si bien que, maintenant, j'en suis sûre.

Elle venait de se rappeler le regard méchant qui les avait accueillis à la sortie de la serre.

— Elle était chez les d'Arcole?

— Naturellement.

Il appuya sur ses mots.

— Il se pourrait alors que vous ayez donné lieu à cette... calomnie, par votre tenue, par votre flirt avec M. de Sartines...

Il s'emporta soudain.

— C'est vrai ça n'a pas l'air de vous émouvoir, vous trouvez ça tout naturel pendant que je suis la fable de tout Paris. — Je sais très bien, — je suis toujours au courant de tout, — qu'il y a eu autrefois des projets entre M. de Sartines et vous. Vous ne le nierez pas?

— Je ne le nie pas, dit-elle.

— D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fait ici ce panné au lieu d'être dans son bureau à gagner sa vie? Il se fait héberger par Mme de Candale, c'est du propre!

Il me semble que la vie de M. de Sartines ne vous regarde pas.

— Elle me regarde quand elle est mêlée ou qu'on la mêle à la vôtre. D'ailleurs je suis édifié sur vos sentiments à mon égard : je suppose que ce soir comme les autres vous me fermerez votre porte. Or, quand une jeune femme en est là après six mois de mariage...

— Vous oubliez que j'ai acquis le droit de reprendre ma liberté quand vous avez renoué à Deauville cet été avec Mlle Rose de Malines. — Oh! je ne vous le reproche pas... au contraire... Seulement vous avez bien tort de me juger comme les femmes que vous avez probablement connues avant votre mariage, et de me croire capable d'une intrigue, de vous tromper, comme on dit. Vous pouvez être tranquille, tant que je serai votre femme vous n'aurez rien à me reprocher.

Il stupa, ahuri.

— Comment, tant que vous serez ma femme!

— Oui, parce que, moi aussi, j'avais quelque chose à vous dire et, puisque l'occasion s'en présente, j'aime autant en finir tout de suite. — Asseyez-vous, ça me fatigue de vous voir marcher comme ça.

Il obéit, si dominé qu'il prit les pincettes et fourragea la flamme, attendant.

— Je vais vous expliquer la chose en deux mots : quand je me suis mariée, ou plutôt quand on m'a mariée avec vous, je ne savais absolument rien de la vie, je n'étais pas une jeune fille moderne, moi. J'ai accepté beaucoup trop légèrement d'être votre femme... la vérité c'est que je ne me doutais pas de ce qu'était le mariage. Je le sais maintenant, malheureusement trop tard. Mais j'ai cette chance admirable que vous ayez des torts envers moi : Oh ! des torts patents, des torts criants, des torts publics. Eh bien, nous nous sommes trompés tous les deux, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de ne plus vivre ensemble. Vous n'avez aucune raison pour ne pas accepter un divorce... Nous nous séparerons sans scandale, sans débats comme des gens comme il faut.

— Et vous épouserez M. de Sartines... Mais non, vous ne pouvez pas, vous êtes catholique.

— Pardon, mais ce que je ferai alors ne regarde que moi.

Il s'assit, à l'aise, dans son fauteuil, le cou jouant dans son col. Tout à fait calmé, jouissant d'avance de ce qu'il allait dire :

— Ce sont de beaux projets, ma chère enfant, mais malheureusement je crains bien qu'ils ne soient impossibles à réaliser.

— Et qui m'en empêchera ?

— Mais moi d'abord, et c'est bien quelque chose.

Grandier posa les mains sur ses genoux, avança la tête.

— Ma chère amie, savez-vous ce qu'il m'en coûte pour avoir l'honneur d'être votre époux ?

— Mais...

— Parlons chiffres, sans nous fâcher. Je suis un banquier, moi, un homme d'affaires, c'est mon métier de parler chiffres. — Les Hogues étaient, lors de notre mariage, grevés d'une hypothèque de trois cent mille francs. Je n'ai jamais pu comprendre, entre parenthèses, par quel miracle votre père est arrivé à se faire prêter trois cent mille francs sur une terre qui en vaut à peu près quatre cent mille, et encore...

— Les Hogues ! mais les Hogues valent huit cent mille francs !

— Prix d'affection, prix de famille, qu'on mette en vente demain, vous verrez ce que vous en trouverez. — Donc j'ai pris l'hypothèque à ma charge et déboursé de ce chef cent mille écus dont je ne touche pas l'intérêt. Perte sèche. Mais passons : M. de Mesmes quelques jours avant la signature du contrat, voulut bien me prendre à part et me mettre au courant de sa situation financière ; par loyauté, disait-il, pour me prévenir...

— Prenez garde.

— Elle n'était pas brillante sa situation. Il devait à Hirsch et Frœchel cinquante-quatre mille six cents francs et des centimes pour des effets échus, renouvelés et finalement protestés avec frais, sursis, jugements, commandements et tout ce qui s'ensuit. — Il était accroché chez Dujardin, son agent de change, pour soixante-quinze mille et des fractions. — Il s'était engagé avec Schwartz d'une manière si peu adroite et, à la fois, si dénuée de scrupules... que, dame, ça pouvait le conduire loin si je n'avais pris la chose en main. — Je ne voulais pas entrer dans une famille tarée...

— Monsieur...

— Qu'est-ce que vous voulez, je dis les choses comme elles sont, moi ; je suis un rustre... un homme de rien, comme dit votre tante.

Donc pour dégager sa position avec Schwartz, désintéresser celui-ci et avoir quitus, ça m'a coûté net cent mille francs. — Je dois dire que l'argent n'est pas sorti de ma caisse, parce que j'étais en relation d'affaires avec le baron. Mais enfin, c'est un manque à gagner. — Enfin votre excellente mère m'a laissé la confesser quelques jours avant notre mariage : dans une conversation que nous avons eue tous les deux, j'ai appris que, notes de couturière et de modiste pour vous et pour elle, mois de remise non payés depuis deux ans, loyer d'appartement en retard... etc., etc., — sans compter le piano à queue acheté au mois et qu'on menaçait de reprendre, — elle avait un petit passif d'une cinquantaine de mille francs que son mari ignorait parfaitement.

Il y avait aussi la question du trousseau chez Savoye et des chapeaux chez Carlier : oh ! elle a bien fait les choses. Tout fut réglé d'un chèque glissé dans son manchon le jour où nous avons été tous les trois ensemble à l'exposition des pastellistes. — Vous vous souvenez, peut-être ?

Elle fit non, de la tête.

— Or, ma chère Jacinthe, savez-vous à quel total ces divers règlements se montent ?

Il écrivit quelques chiffres d'un gros crayon d'or tiré de sa chaine dans la poche de son pantalon.

— Cinquante-quatre mille — je ne compte pas les centaines — soixante-quinze cent. Madame votre mère, cinquante. Total : deux cent soixante-dix-neuf mille francs. Si j'ajoute les trois cent mille que je considère comme immobilisés et aventurés sur les

Hogues, c'est plus d'un demi-million que j'ai payé l'honneur d'être le mari de Mlle Jacinthe de Mesmes.

— Vous oubliez la rivière, le renard noir et la bague de fiançailles.

— Non ; ça c'était pour moi. Mais il résulte des comptes que je viens de vous soumettre... ou de vous révéler, que j'ai dépensé une grosse somme pour vous épouser. — Sans compter ce que j'ai payé depuis dont nous parlerons une autre fois. Vous voulez aujourd'hui défaire ce mariage qui ne vous plaît plus. — Et je suis sûr que vous vous imaginez être justement pour cela, un modèle de désintéressement, — Eh bien, non, ma chère amie, vous me coûtez cher ; vous n'êtes pas solvable — je vous garde.

— Depuis un quart d'heure vous ne parlez pas sérieusement, et je le comprends. Je vous ai fait du chagrin, vous n'êtes pas dans votre bon sens. — D'abord, mon pauvre ami, on ne garde pas une femme malgré elle.

Le feu qu'ils avaient oublié s'effondrait en cendres pâles au fond de la cheminée; des manteaux de froid tombèrent et la tristesse d'une flamme qui meurt les saisit.

Il reprit, se levant pour secouer les glaces sur ses épaules :

— On ne garde pas une femme malgré elle ? — Mais il faut qu'elle puisse vous quitter. Vous voulez que je sois d'accord avec vous, ou que du moins je ne résiste pas dans une demande en divorce, — c'est cela, n'est-ce pas ? Mais, je ne veux pas divorcer, et vous ne pouvez pas divorcer, si je ne m'y prête.

L'homme mit les mains dans ses poches, remua la tête et dit :

— Or, je ne veux pas divorcer. Je n'y ai aucun intérêt.

Elle cria, dressée :

— Vous ne m'aurez plus jamais. Jamais, je le jure !

— J'en serai désolé, ma chère; pourtant si votre père faisait un pouf de cent mille francs ? — Enfin, passons — mais, il n'est pas question, permettez-moi de vous le dire, il n'est pas uniquement question de votre personne; je me suis marié avec la jolie et charmante Jacinthe; celle-là, mettons que je l'ai perdue par ma faute, par ma très grande faute. — Mais j'ai épousé aussi Mlle de Mesmes. Et Mlle de Mesmes, cela veut dire beaucoup de choses. Beaucoup de choses que vous comprenez, et d'autres que vous ne comprenez pas. — Par exemple, ce ne sera jamais M. Grandier que le pape fera comte. C'est M. Grandier des Ormes, gendre du marquis de Mesmes, — avec un chèque pour Mgr Capitolini. — Or, j'ai

envie d'être le comte Grandier des Ormes. — Non, ne riez pas, c'est pas si bête.

— C'est même très intelligent.

— Oui. Au dix-huitième siècle, avec la fortune que j'ai, il m'eût suffit d'acheter une charge de secrétaire du roi ou de conseiller au Parlement pour être anobli et me payer un marquisat. Pourquoi ne ferais-je pas aujourd'hui ce qu'on faisait autrefois, cet autrefois que vous regrettez tous... Et dont vous trafiquez. — J'ai payé assez cher le comté que m'a promis votre tante, il me le faut. — Il me faut aussi vos alliances, la position que me donne dans le monde le fait d'être le gendre du marquis de Mesmes, le cousin du marquis et du comte de Fontevrault, de la comtesse de Rabutin, que sais-je, moi ? — Ce n'est pas pour rien que j'ai fait les frais, n'est-ce pas ? Eh bien ! je veux rentrer dans mes avances.

Tout d'un coup, un rappel monta à son cerveau en colère rouge.

— Et encore, vous trouvez moyen de me voler, vous me couvrez de ridicule avec ce propre à rien. Vous autorisez, si vous ne justifiez les suppositions les plus désobligeantes pour moi. — On fait donc faillite aussi dans votre monde.

L'âme du rustre tout proche, du grand père, apparut violente. Il saisit les poignets de Jacinthe avec des mains de rage et de luxure, la secoua, dressée :

— Et c'est à cause de lui que vous ne voulez plus de moi ? — Dites-le donc tout de suite.

Elle le bravait, lui soufflait à la face :

— Oui ; eh bien ! oui.

D'une telle détente il la repoussa, la lâchant, qu'elle tomba renversée sur le divan. Dans le bref débat de son corps il la contempla un moment, calculant les chances d'une lutte, d'un viol. Mais les portes s'ouvraient non loin ; dans le couloir, la voix vieille de la marquise psalmodiait des ordres. Le respect de l'ambiance domina sa fougue, il recula, conquit du calme.

Et, sur le seuil de sa porte, avant de disparaître, il la salua d'un geste de menace.

(A suivre.) François de Nion.

AU PAYS DES BOERS[1]

(Suite).

Au commencement de l'année 1896 la tranquillité revint à Lourenço-Marquès ; où, dans un semblant de cour, après un examen superficiel des événements passés, on constata que tous les torts venaient des indigènes, soulevés par la perfide Angleterre, et que le Portugal n'avait fait que défendre l'honneur du drapeau.

C'est avec des phrases comme celles-là qu'on prétend justifier les crimes commis sur des indigènes.

Le dernier acte de cette tragi-comédie avait eu lieu le 18 avril 1896, quelque temps avant mon arrivée. Le gouverneur ayant appris qu'à Natal tous les naturels sont obligés par la loi d'être rentrés au logis à neuf heures, pensa qu'il pouvait en être de même à Lourenço-Marquès où il appliqua la même mesure. Disons à sa décharge que c'était un nouveau gouverneur. D'ailleurs il y a toujours un nouveau gouverneur à Lourenço-Marquès. Un de mes amis en a compté sept dans l'espace de dix-huit mois.

Or donc ce fonctionnaire tout neuf fit appeler le chef de la police, lui intima l'ordre de faire arrêter par ses agents tous les indigènes qui seraient rencontrés dans les rues de Lourenço-Marquès après neuf heures.

Dès 7 heures, des compagnies de soldats prirent possession des points stratégiques de la petite ville et chaque noir délinquant fut arrêté et mis sous les verrous. En un clin d'œil les prisons furent remplies. Les pauvres Zoulous s'imaginèrent que les Portugais revenaient à la « conscription forcée ».

Les cachots étaient encombrés à tel point qu'il devint impos-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 janvier.

sible aux prisonniers de prendre le moindre repos, car on avait arrêté tout le monde, les indigènes libres et les serviteurs, les commis, les facteurs noirs, les porteurs, les cochers ; en résumé les trois quarts de la population étaient prisonniers de l'autre quart, et cela grâce à l'imagination excentrique de M. le gouverneur.

Le jour qui suivit ce petit coup d'état fut un jour mémorable dans l'histoire pénitentiaire des colonies portugaises. Ce jour-là vit la libération de la plupart des prisonniers qui s'imposa faute de fonds pour les nourrir. J'ajoute que si les autorités portugaises se donnèrent beaucoup de mal pour enfermer des nègres inoffensifs, elles se dédommagèrent amplement en faisant main basse sur l'argent de poche et les valeurs que possédaient les prisonniers.

Le gouverneur ne lâcha pas les pauvres diables sans des formalités longues et vexatoires, il fallait bien faire les choses administrativement.

Cet acte de libéralité accompli il fit afficher l'ordre pour les indigènes de ne plus se montrer dans les rues après neuf heures sous les peines les plus graves. L'ordre venait après l'exécution ; ce qui rappelle un peu la phrase d'un commandeur célèbre : « Pendez-les d'abord, nous les écouterons ensuite. »

III

Quand notre navire jeta enfin l'ancre dans le principal port de l'Afrique portugaise, j'éprouvai une sensation de soulagement en pensant que je venais d'échapper au danger qui menace la navigation sur les côtes protégées par ces singuliers colonisateurs. Je ne parle pas des corps-morts et des bouées que l'on ne trouve quelquefois qu'à un mille du point de mouillage, ce qui cause annuellement une série de naufrages auxquels les gazettes maritimes dédaignent de consacrer quelques lignes tant le fait est banal.

Je me suis ouvert de cette anomalie à différents consuls et capitaines qui m'ont déclaré qu'il n'y avait rien à faire, que tous les navigateurs connaissaient ces détails, et que, quand on abordait la baie de Delagoa, on savait à quoi on s'exposait.

C'est l'English-River qui se jette dans la baie de Delagoa à Lourenço Marquès et forme le port. La rade a un mille anglais de

large et est capable d'abriter un grand nombre de bâtiments. Ses rives sont sablonneuses.

La ville portugaise est bâtie sur un sol plat et marécageux, et qui vient en contrefort des collines où quelques fonctionnaires ont fait édifier leurs résidences.

Je vis d'abord une trentaine de bateaux marchands, puis une douzaine de vapeurs parmi lesquels se trouvaient deux canonnières portugaises. Les quais sont admirablement aménagés pour recevoir les marchandises qui sont transbordées immédiatement dans les wagons échelonnés tout le long d'une voie ferrée.

Le gouvernement portugais a le plus grand soin du matériel du port parce qu'il lui appartient. Aussi agit-il en commerçant difficile, qui cherche à tirer de tous les incidents le plus grand profit possible. Ses agents se complaisent à embrouiller les choses les plus simples, et un déchargement à quai ressemble plutôt à la fin d'un siège qu'à la conclusion d'un acte de transit.

J'ai vu de mes propres yeux cet effroyable désordre; on venait de décharger les marchandises d'un vapeur; sur le quai s'éparpillaient des caisses éventrées, des boîtes de conserves ouvertes dont le contenu se mélangeait au sable. Les sacs, les tonnes contenant du riz et des citrons se mariant dans une confusion bizarre et cahotique. Les objets les plus divers amoureusement emballés à Birmingham ou à Philadelphie gisaient sur le sol, défoncés, informes, innommables. En enjambant ces tables invalides, ces chaises boîteuses, ces fauteuils manchots jetés au hasard, au milieu de barils de mélasse, il me semblait que je traversais un pays bouleversé par une invasion de barbares. Je me trompais cependant, puisque c'est le spectacle qu'offre normalement un quai de débarquement à Lourenço-Marquès.

Nons savons tous que la baie de Delagoa est le port le plus proche des champs d'or de Johannesburg; que la république du Transvaal voit d'un œil favorable la voie ferrée qui relie la ville au port. La raison de cette faveur est que le chemin de fer qui va de Johannesburg à la frontière portugaise est une propriété hollandaise, et par conséquent les Boërs la préfèrent aux voies ferrées anglaises des ports de Durban, de port Elisabeth et de Cape-Town.

Je crois cependant les Boërs trop intelligents pour ne pas être fatigués de payer si cher le droit de faire la nique à John-Bull.

Il est difficile à Lourenço-Marquès de découvrir où finit la douane

et où commence la ville, car les balles, les caisses, les boîtes, les tonnes, les paquets et autres bagages gisent épars dans les rues, sans limite factice ou réelle. Cette confusion fait la joie des voleurs ; et ils sont nombreux à Lourenço-Marquès, surtout sous l'uniforme portugais. Combien sont-ils de fonctionnaires au service de sa Majesté le roi Carlos dont les appointements ne sont pas supérieurs à ceux d'un domestique vulgaire et qui, après un séjour de quelques années dans la baie de Delagoa, retournent dans la péninsule pour y vivre comme de gros propriétaires. Ceux qui ont voyagé à Cuba, en Russie ou en Chine s'expliquent comment les budgétivores qui reçoivent cinq cents dollars par an peuvent en dépenser cinquante mille.

On peut se faire une idée de l'importance de ce petit port portugais en apprenant qu'un seul Américain envoie annuellement près de 150.000 tonnes de bois de Tacoma. Si la voie ferrée qui relie Johannesburg à Lourenço-Marquès avait un matériel plus considérable, notre Américain augmenterait ses transactions avec la ville transvaalienne ; mais les wagons font défaut, et le gouvernement portugais refuse de laisser construire les quais et les entrepôts nécessaires pour une entreprise de ce genre.

Si bien que ce négociant doit laisser sa marchandise pourrir sur pied. Il est vrai que cela permettra aux agents portugais de faire une ample provision pour les jours difficiles.

Qu'on ne voie pas dans ce tableau une caricature un peu poussée de la colonisation portugaise... Ce chaos, je l'ai vu... Ces procédés d'un autre âge, je les tiens de la bouche de mon compatriote établi à Lourenço-Marquès.

Ce qui m'a été dit aussi, c'est la cupidité des fonctionnaires qui sont tarifés suivant leur rang et leur influence.

Je vais d'ailleurs rapporter fidèlement une conversation entendue dans un comptoir de Lourenço-Marquès, conversation qui édifiera le lecteur :

— Dites donc, Jim, avez-vous envoyé la caisse de brandy à l'inspecteur des douanes ?

— Pas encore, Monsieur.

— Mais à quoi pensez vous donc, mon garçon, il ne va pas nous signer notre laissez-passer.

Un jour c'est une caisse d'eau de vie, le lendemain, ce sont des conserves ou des boîtes de cigares... En somme, tout se traite moyennant un baschish raisonnable.

Il appartient aux commerçants d'augmenter le tarif du fret, des pots de vin, proportionnellement à la quantité de marchandise débarquée.

C'est peut-être un des nombreux moyens de colonisation que le Portugal a à sa disposition pour étendre son domaine et augmenter ses ressources; mais je doute qu'il y gagne en prestige dans l'élément noir.

Si S. M. très catholique, don Carlos, se sent effleuré par le doute, qu'il veuille bien faire une enquête sérieuse auprès d'une demi douzaine de maisons respectables de Lourenço-Marquès, et il sera édifié sur la valeur morale de ceux qui le représentent dans ses colonies sud-africaines.

J'ajoute que les prisons de la métropole manqueront peut-être de cellules pour recevoir dignement les fonctionnaires prévaricateurs qui seront dénoncés par leur victime.

Mais il est bien entendu que cette enquête ne sera pas conduite par des juges portugais... n'est-ce-pas?

Il y a une très jolie carte de Lourenço-Marquès publiée par les soins du Gouvernement; elle donne complaisamment les splendides squares, les jardins, les fontaines, les parcs, les avenues, les monuments publics qui ornent cet admirable séjour.

C'est, à en croire le document géographique, un petit Paris édifié sur la côte orientale de l'Afrique.

Seulement, (il y a toujours un seulement dans les tableaux coloniaux) il y a loin de cette esquisse riante à la sinistre réalité.

De rues point, de squares pas davantage, à moins de donner ce nom à d'infects marais à peine desséchés qui suent la fièvre et toutes les affections coloniales.

En juin 1896, la population blanche était de 1.200 habitants; depuis, la progression doit s'exercer à rebours, tant les fièvres ont fait de vides parmi les émigrants.

Les seuls plaisirs que puissent goûter les habitants gavés de quinine, c'est l' « assommoir », situé au centre du « square public », c'est le « casino », centre de la vie sociale.

En dehors de cet établissement, Lourenço-Marquès possède 90 marchands d'alcool pour une population de 1.200 *âmes blanches*, c'est assez coquet!

Il est vrai que la soif est une terrible maitresse dans le Sud-Africain, terre plus fertile en ivrognes qu'en plantes rares... mais il y a exagération dans la manière de satisfaire un impérieux besoin.

Les colons ont peut-être la consolation, en se résignant à des libations excessives, de penser qu'à leur contact et pour suivre leur exemple, les indigènes ne boivent pas moins qu'eux, et que c'est un pas vers la société idéale que cette fraternisation sur le comptoir.

J'ai déjà parlé de la difficulté de trouver des ouvriers nègres et de leurs exigences. Les domestiques noirs, à Lourenço-Marquès, exigent de 15 à 20 dollars par mois, et les journaliers du port gagnent de 4 shillings à un dollar par jour et la nourriture.

Qu'on ne croie pas cependant qu'on puisse, malgré ces salaires, trouver des serviteurs dévoués, des ouvriers habiles ou des manœuvres entraînés. Les nègres qui se louent sont de véritables brutes noires qui ont momentanément abandonné leur kraal pour gagner de quoi s'acheter des « femmes » car ils sont tous polygames. S'ils étaient employés dans des colonies anglaises, françaises ou américaines, ils ne gagneraient certainement pas plus de 5 dollars par mois; mais ils s'en contenteraient parce qu'ils vivraient dans des conditions plus douces et sous des lois moins rigoureuses.

Le coût des vivres à Lourenço-Marquès est hors de proportion avec les ressources du pays et surtout avec le prix normal des objets de consommation.

Cette anomalie tient toujours aux mêmes causes : indifférence, paresse et prévarication.

Une livre de beurre achetée à Natal à un prix raisonnable, n'est plus, lorsqu'elle arrive à Delagoa, qu'un paquet graisseux et infect qu'on ne peut acquérir qu'au prix de véritables sacrifices.

Le débitant à Lourenço-Marquès ne fait aucune difficulté pour payer deux francs (40 cents) un peu plus d'un litre de lait qu'un chien refuserait obstinément de boire. Je suis d'ailleurs de l'avis de ces braves animaux, car j'ai moi-même tenté cette cruelle expériences, et j'ai dû y renoncer.

Un poulet africain coûte 3 shillings. Je dis poulet par respect pour ces volatiles, mais c'est plutôt moineau qu'il faudrait écrire, tant ils sont mignons et coriaces; un canard est compté 6 shillings et tout est dans cette proportion.

Oh ! ce n'est pas que le frêt pour la baie de Delagoa soit élevé, que les nègres refusent de travailler, que le climat soit défavorable à l'éclosion des œufs de poule, que le sol refuse de nourrir les vaches et les bœufs; non, c'est tout simplement parce que les fonc-

tionnaires portugais ont des filles à doter et des maisons de campagne à bâtir.

Le port le plus proche de la baie de Delagoa est Durban. La distance est à peu près comme du Venezuela à la Guyane britannique, ou de la Russie à l'Allemagne et cependant la vie à Durban est possible... il est vrai que ce port n'est pas sous la domination portugaise.

IV

Le Dr G. M. Theal, qui fait autorité lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'Afrique du sud, m'a dit que vers le XVIe siècle l'ordre des Dominicains avait créé de nombreux établissements dans le pays qui se trouve compris aujourd'hui dans le protectorat anglais au sud du Zambèze (Mashonaland).

— Aucun doute ne peut s'élever sur l'action qu'ont exercé, les Pères sur les naturels, car pendant trois générations, ces noirs se proclamaient chrétiens, et s'exerçaient à mettre en pratique les salutaires exemples de la religion...

— Mais comment se fait-il qu'ils soient retombés dans l'idolâtrie ?

— Lord Grey m'a montré une lettre de David Livingston adressée à un ami du célèbre docteur.

Livingston disait qu'en visitant un kraal, situé sur les rives du Zambèze, il avait découvert que ses habitants étaient chrétiens ou plutôt qu'ils connaissaient plusieurs pratiques du christianisme.

Ils n'avaient évidemment pas la foi, ne priaient jamais Dieu, étaient polygames et adoraient les idoles : mais ils savaient se signer ; c'était tout ce qui leur restait de la religion de leurs ancêtres.

— Je suis d'avis conclut le Dr Theal, que si ces peuplades étaient restées en contact avec des missionnaires européens elles seraient demeurées chrétiennes comme les trois générations qui les ont précédées. »

Cette conversation fut pour moi le trait de lumière qui me permit de comprendre l'histoire de la décadence du Portugal.

En l'année 1620 quand les pèlerins anglais débarquèrent à Plymouth-Rock, le Portugal dominait toute la côte africaine à l'ex-

ception de la Méditerranée et de la mer Rouge. Ses missionnaires baptisaient les noirs avec une rapidité qui tenait du prodige et qui faisait la joie du clergé de Lisbonne et de Rome. Au fur et à mesure que le zèle des missionnaires croissait, la vente des esclaves fleurissait et devenait le principal commerce de la côte. Cet odieux trafic fut d'ailleurs sanctionné par une bulle papale et dejà en 1645 des convois d'esclaves étaient expédiés en Amérique par le soin des compagnies portugaises de l'Afrique.

Les gouverneurs portugais virent dans cette industrie le moyen de faire de rapides fortunes. Le gouvernement de la métropole profitait de ce scandale pour leur rogner leurs appointements et réaliser ainsi de brillants bénéfices sur le budget national. C'était pour un gain immédiat, compromettre la colonisation future.

Au XVIIIe siècle, l'histoire nous dit qu'il ne restait que huit ecclésiastiques sur les côtes portugaises de l'est-africain, et encore sur ces huit moines, trois seulement étaient blancs. Mais qu'étaient donc devenus ces centaines de mille de chrétiens dont nous parlaient les livres des Jésuites et des Dominicains? Le Dr Theal dans son « Histoire des Portugais dans le Sud de l'Afrique » dénonce la mollesse des officiers et des fonctionnaires qui avaient leurs harems et menaient une vie de débauche tout orientale. Il confesse que malgré une étude scrupuleuse des chroniques de l'époque, il ne peut démêler si ces officiers ou fonctionnaires aux noms sonores étaient des blancs ou des hommes de couleur.

Quoiqu'il en soit, une conclusion s'impose, c'est que le Portugal après trois cents ans de domination en Afrique, n'a laissé que des traces de corruption et le souvenir de scandales que n'ont jamais offert les autres puissances. Il serait peut-être intéressant de rechercher la corrélation qui doit exister entre le commerce d'esclaves et la dégénérescence des Portugais, principalement en ce qui concerne les mariages mixtes. Déjà au XVe siècle des esclaves affranchis, convertis à la religion chrétienne et amenés au Portugal, avaient épousé des Portugais. Ils firent souche d'individus ayant la grossièreté et l'ignorance du noir et les vices des blancs. En somme, si le Portugal a dépossédé l'Afrique orientale, ceux-ci en revanche ont contribué puissamment mais involontairement à la décadence d'un peuple qui étonna Rome par sa force et joua un moment un rôle honorable dans l'histoire.

CHAPITRE IV

LE PRÉSIDENT STEJN

Mais laissons la colonisation portugaise et sa sombre histoire, pour nous occuper des républiques naissantes qui, fatalement un jour, remplaceront les dominations caduques.

L'équilibre des pouvoirs au Sud de l'Afrique est tout entier entre les mains de Mathias Theunis Stejn, Président de l'État libre d'Orange.

Cette petite république d'Orange est l'état idéal non seulement par la conception politique qui la fait vivre, mais encore à cause de sa position géographique absolument exceptionnelle.

Elle est en quelque sorte le centre de la civilisation dans le Sud africain et constitue l'état-tampon entre le Transvaal et les colons audacieux du cap de Bonne-Espérance. Sa capitale est Bloemfontein qui se trouve à égale distance de Cape-Town et des confins du Mashonaland, et la voie ferrée qui mène aux champs d'or de Joannesburg traverse tout son territoire. L'État libre d'Orange vend ses céréales et son bétail aux marchés où s'alimentent les mineurs des champs d'or et de diamants, et son peuple laborieux, comme tous les peuples heureux, n'a pas encore d'histoire.

Ses voisins, et particulièrement les Boërs du Transvaal recherchent son alliance, et cependant c'est une puissance minuscule si on la compare aux vastes empires africains. Elle est aussi petite que l'Angleterre et n'atteint pas un tiers de l'étendue de la république sœur soumise au *patriarchat* de M. Kruger.

En examinant la situation actuelle de l'Orange, on a peine à concevoir les incursions anglaises de 1854, qui eurent pour résultat d'obliger les Boërs à prendre des mesures pour sauvegarder leur indépendance.

Nous sommes habitués à entendre les plaintes des gens qui se disent molestés par l'appétit immodéré d'Albion toujours prête à absorber un continent nouveau. Mais en ce qui concerne l'État libre de l'Orange, il serait bon de dire une fois pour toute la *vraie* vérité.

Le drapeau de l'Union Jack effrayait si peu les compatriotes de Stejn, que, il y a quarante ans, ils envoyèrent une députation en Angleterre pour demander le protectorat britannique.

Le duc de Newcastle reçut les délégués (mars 1854) et au nom de la Reine leur répondit qu'il ne pouvait leur donner satisfaction, le gouvernement anglais estimant qu'il serait imprudent de s'enfoncer trop dans le sud africain. Il ajouta que Le Cap suffisait amplement comme station de charbon aux besoins de l'Angleterre.

Et l'on assista alors à ce curieux spectacle d'une puissance qui lutte contre les prétentions d'un petit peuple qui l'embarrasse d'une amitié excessive.

Le commissaire anglais, Sir George Clerk, eut un mal infini à persuader à ces Burghers trop loyaux qu'ils devaient former une république indépendante.

Ce fut en mars 1854 que le drapeau anglais flotta pour la dernière fois sur le petit fort qui domine Bloemfontein.

Les troupes anglaises se retirèrent et avec elles tous les fonctionnaires de la Reine.

La séparation fut amicale, car la plupart des habitants comptaient dans leurs ancètres autant d'Anglais et d'Ecossais que les soldats qui partaient.

Les Orangistes hostiles à l'Angleterre ne se dissimulèrent pas que la situation nouvelle était pleine de dangers, et qu'il allait falloir déployer une grande énergie pour constituer de toutes pièces un État indépendant. De plus, il fallait compter avec la guerre permanente que l'État d'Orange soutient contre les tribus Batutos.

En 1853 la population de l'Orange s'élevait à 15.000 âmes, tandis que les noirs hostiles se comptaient par centaines de mille.

D'ailleurs, à cette époque, le Transvaal ne renfermait pas plus de 5.000 familles de blancs, soit en chiffres ronds 25.000 âmes.

Tous les colons transvaaliens, malgré la légende dont quelques complaisants les entourent, se préoccupaient surtout de gagner leur subsistance, et de s'assurer le lendemain, sans autrement se soucier d'autrui — même de leurs voisins qu'ils ne tenaient qu'en médiocre estime.

Pour me résumer, il y a quarante ans, l'État libre d'Orange, état embryonnaire, n'avait ni pauvres, ni riches, mais une population agricole et industrielle comparable aux pionniers qui s'établirent dans les prairies de l'Ohio et de l'Illinois avant les chemins de fer.

Le Président Stejn est né trois ans après la constitution de l'Etat libre d'Orange, c'est-à-dire en 1857, le 2 octobre, à Wynburg, village situé à cinquante mille anglais de Bloemfontein.

Avant qu'il fût baptisé, Kruger était déjà grand parmi les Burghers.

Quand j'eus pour la première fois l'honneur d'être présenté à M. Stejn, c'était au printemps de l'année 1896, les Boërs... ou les Africanders étaient encore sous l'impression de l'*outrage* que Jameson avait tenté d'infliger au Transvaal (le raid Jameson eut lieu au milieu de la campagne faite par M. Stejn pour obtenir la première magistrature de son pays).

Un mois après cet événement, c'est-à-dire le 19 février, M. Stejn fut élu président et, le 11 mars, il prenait possession de sa nouvelle charge.

Son arrivée au pouvoir coïncida avec les idées qui se répandaient dans l'Orange sur la tentative des Anglais, tentative que l'on considéra comme ayant eu l'appui du gouvernement britanique, malgré les dénégations des officiers et de la presse anglaise.

De là à suspecter le gouvernement de la Reine d'en vouloir à l'indépendance des Républiques Sud-Africaines, il n'y avait qu'un pas qui fut bien vite franchi.

Cette conviction avait une fâcheuse répercussion sur les possessions anglaises du Cap et celles situées au sud du Zambèze, à cause des nombreux Boërs qui y habitent.

Le Président Stejn m'a dit que le raid Jameson avait transporté d'indignation tout le Sud-Africain et qu'il avait fait revivre des haines de race que l'on croyait à jamais disparues.

« Haines de races! » Cette expression peut avoir une signification précise, dans notre histoire nationale, lorsqu'on parle des haines entre blancs et noirs; mais elle perd de sa valeur et semble quelque peu exagérée lorsqu'elle sert à exprimer le différend qui existe entre Anglais et Hollandais, qui ont le même sang dans les veines, et surtout les mêmes vues politiques et les mêmes sentiments religieux.

M. Stejn m'a affirmé qu'aussitôt que le mouvement de Jameson fut connu, la présidence recut la visite de nombreux burghers désireux de s'enrôler pour défendre le Transvaal. « Car, disaient-ils, les libertés de nos frères transvaaliens sont aujourd'hui en danger, demain ce seront les nôtres qui seront menacées de la même manière. »

Un président avide de popularité aurait pu profiter de ce mou-

vement d'opinion pour asseoir définitivement son autorité; mais Stejn,qui a une grande conscience politique, refusa de jouer ce rôle qu'il jugea indigne de lui.

Lorsqu'il prit possession de la Présidence, il s'exprima sur le raid Jameson avec une modération de langage qui aurait dénoté, même chez un homme d'Etat plus âgé que lui, une expérience profonde des choses de la politique.

Le discours qu'il prononça au Volksraad en mars 1896, révèle la hauteur de vue de ce pasteur du peuple, et surtout le parfait équilibre de ses idées :

« L'Etat d'Orange est habité par un peuple qui contient le germe d'une grande nation et dont l'avenir, s'il est préparé par des mains habiles, sera des plus brillants. (Il y a dans ces paroles une allusion à la déclaration d'indépendance de 1854.)

« N'est-ce pas une tâche glorieuse que d'aider de toutes ses forces et de tout son pouvoir, ce peuple à vaincre les difficultés de chaque jour, en facilitant son système d'éducation et le développement de l'idée religieuse qui le domine.

« C'est en le poussant dans cette voie qu'il attendra les destinées dignes de ses aptitudes.

« Dans cet État libre, nous avons levé le drapeau républicain et nous continuerons à arborer cette bannière qui représente la pureté de nos principes et sur laquelle sont portés les regards de tous les étrangers.

« C'est un des devoirs qui nous incombent d'attirer ces étrangers, de leur ouvrir nos rangs, et de les confondre avec nos frères pour qu'il sorte de ce mélange un peuple unique. (Un tel discours semblerait une hérésie dans le pays de Kruger).

« Je sais bien que lorsque nous nous rappelons tel événement dont Johannesburg a été récemment le théâtre, et quelques parties de l'histoire du Sud africain, un sentiment de gêne et d'inquiétude s'empare de notre esprit et que nous sommes en droit de nous demander jusqu'où l'on doit reculer les bornes de l'amitié pour ne pas être des dupes. Mais ce n'est pas les exploits d'un flibustier qui doivent allumer dans nos cœurs une haine de race. Il ne faut pas que les écarts de cet homme néfaste nous fasse oublier les vertus de nos ancêtres, vertus que nous nous honorons de toujours pratiquer malgré des ressentiments légitimes ».

« Pour la mémoire de ceux qui nous ont précédés sur cette terre de liberté, nous devons quand même dire à l'étranger :

« Venez avec nous, soyez nos compagnons et nos frères, vous vivrez de notre vie, et grandirez avec nous; mais ne croyez pas que nous soyons disposés à vous abandonner les destinées de ce pays et nous laisser asservir. C'est ce langage digne d'hommes libres qui doit nous assurer le respect d'autrui et la sécurité de nos foyers.

« Notre pays est situé au cœur de l'Afrique du sud, et entouré d'États et de colonies. Nous devons nous pénétrer de leur esprit d'union; et si un malentendu s'élève parmi nous, il doit être résolu par les lois de l'amitié, car il y a entre tous les Boërs une solidarité qui doit dominer les intérêts particuliers de chaque groupement. »

(C'est un pas vers la fédération des républiques Boërs.)

« Oui, c'est une tâche grande et glorieuse à laquelle nous devons vouer notre vie ; et si j'ai apporté à ce monument de l'amitié une des assises qui doit contribuer à sa solidité future, je m'en réjouirai grandement. »

Il n'est pas exagéré de dire que par la profondeur des pensées, par le bonheur des expressions, par la largeur de l'esprit, les fragments du discours que je viens de citer peuvent être mis en regard du fameux speech du Président Lincoln à Gettysburg ou à l'adresse d'adieux de George Washington.

Je ne suis pas un naïf et sais fort bien à quoi m'en tenir sur la sincérité des discours que les hommes politiques adressent à leurs commettants. Je connais leurs exagérations fréquentes, leurs inexactitudes et quelquefois leurs mensonges. J'ai pratiqué les politiciens sous différentes latitudes ; et partout les mêmes causes produisaient les mêmes résultats.

En révélant aux lecteurs mes relations avec certains politiques, je me suis mis sans doute en mauvaise posture, tant il est établi maintenant que les conducteurs de peuples sont plutôt mûs par leurs passions ou leur intérêt, que par l'amour du bien public. Cependant il en est et il en fut de désintéressés, de dignes qui honorent la race à laquelle ils appartiennent.

Or, en parlant avec ce président boer d'une république de Boers, à ce premier Afrikander d'une union d'Afrikanders, j'ai acquis la conviction que l'homme était d'accord avec ses paroles. Dans cette conversation M. Stejn apportait la même clarté, la même largeur de vues qui m'avait si vivement frappé dans les termes de son adresse.

Les yeux de Paul Kruger sont petits et clignotants comme ceux

d'un indien de l'Amérique du Nord; ceux du président Stejn sont éclatants de franchise et révèlent l'homme sans peur et sans reproches. La flamme qui les anime est le reflet d'une âme forte et d'un esprit résigné à la lutte loyale. Sa physionomie est un ensemble de traits harmonieux; le nez est fort, mais point exagéré comme celui de Kruger.

Les deux présidents ont de larges oreilles, caractéristique de l'homme énergique. La longue barbe du président Stejn lui prête un air de dignité qui étonne lorsqu'on apprend qu'il n'a pas plus de quarante ans. Les deux plis légers qui burinent son front indiquent l'homme d'étude; mais son visage n'est point ravagé par des rides précoces et conserve l'empreinte d'une éternelle jeunesse.

A n'en point douter cet homme d'État mène une vie simple et régulière; c'est ce qui explique le calme et la limpidité de son regard. Il est de belle prestance, aime la vie au grand air et ne néglige jamais une occasion de faire une course dans la prairie avec son rifle. Dans vingt ans il ne paraîtra pas plus âgé qu'aujourd'hui, car il se conservera comme ces superbes Anglais que nous rencontrons dans les territoires de chasse et qui forcent encore le gibier à l'âge où nos hommes d'affaires de New-York ont de la peine à faire encore le tour du « Central Park. »

Comme Paul Kruger, M. Stejn possède une grande force physique; il mesure plus de six pieds anglais de haut et pèse deux cents livres anglaises, où, comme disent nos cousins les Anglais, quatorze stonnes et une fraction (la stonne équivaut à 6 kilos 349).

Il est difficile de parler de M. Stejn sans le comparer, tant le contraste est saisissant, à Paul Kruger. La même comparaison s'établit d'ailleurs, entre l'État libre de l'Orange et le Transvaal, et entre les Boërs des deux États.

Autant la différence est saisissante entre Stejn et Kruger, autant il est difficile de prime abord de la saisir entre les Burghers des deux républiques. Si bien qu'il m'est arrivé d'irriter profondément un gentleman de Bloemfontein en déclarant que, pour moi, tous les Boërs se ressemblaient. Il me pria d'un ton très sec de me rappeler que les Boërs du Transval envoyaient leurs enfants au collège Grey dans l'État libre d'Orange pour y recevoir une solide instruction. L'observation était juste et marque bien la situation des niveaux des deux républiques boërs dans l'échelle de la civilisation. Le

parallèle se poursuit quand on réfléchit que le Président Kruger sait à peine signer son nom, et que la seule utilisation qu'il ait trouvé des feuilles d'un volume, est d'allumer avec elles sa bonne grosse pipe. Tandis que Stejn, homme d'État qui, comme Kruger vit familièrement avec le peuple, et incarne merveilleusement le gouvernement populaire, est un esprit cultivé qui connaît toutes les ressources du génie humain, Kruger nous apparaît comme un anachronisme politique. Stejn au contraire, est de son temps.

Mes entretiens avec le Président présentaient tant d'intérêt qu'avant de quitter Blœmfontein j'essayai de me procurer sur sa vie quelques détails qui pussent me permettre de combler les lacunes de mes notes personnelles ce fut en vain. Comme pour Kruger, je ne trouvai rien, pas la moindre brochure, pas le plus petit pamphlet. Ce dédain pour la lettre imprimée me semblait tout à fait étrange, car en Angleterre comme en Amérique, la vie des grands hommes est étudiée et commentée dans des séries de publications qui forment de véritables bibliothèques. J'ai trouvé l'explication de ce phénomène, dans le fait que les Présidents des républiques Sud-Africaines sont connus personnellement des fermiers de leurs États respectifs, longtemps avant d'aspirer aux honneurs de la présidence.

En ce qui concerne Kruger, on dit qu'il connaît personnellement tous les électeurs du Transvaal. Mon informateur, un membre du Volksraad, voulait parler de Kruger jeune, c'est-à-dire à l'époque où le Président du Transvaal pouvait facilement voyager. Ce qui est vrai pour Kruger, l'est encore davantage pour Stejn parce que son État est plus petit et moins peuplé que celui de Oom Paul (nom familier donné par les Boërs au Président Kruger).

En Amérique, les neuf dixièmes des votants donnent leurs suffrages lorsqu'il y a des élections présidentielles, sur la garantie de certains leaders politiques; les électeurs ne connaissent leur élu que par ce qu'en disent les journaux. Dans l'Afrique du Sud, au contraire, il n'y a entre le Président et ses mandants aucun intermédiaire, c'est ce qui fait sa force et son indiscutable autorité, et c'est ce qui explique aussi la valeur morale qui lui est nécessaire pour arriver à obtenir la confiance de ses concitoyens.

Le Président Stejn a reçu dans sa jeunesse la meilleure éducation qu'on puisse obtenir dans l'Afrique du Sud. Il a étudié au collège Grey de Blœmfontein. J'ai pris un grand intérêt à visiter cette institution due à la générosité de lord Grey, qui fut gouverneur de la colonie du Cap. Pour moi c'était une nouveauté de voir enseigner

en deux langues à la fois : les ouvrages pédagogiques étant écrits les uns en anglais, les autres en hollandais. La langue anglaise est loin d'être proscrite du programme d'étude, car les Transvaaliens pour l'apprendre n'hésitent pas à faire le long voyage du collège Grey où on l'enseigne. L'école supérieure au Transvaal est située à Prétoria, et est dirigée par un Hollandais qui croirait déchoir s'il enseignait à ses élèves la langue de Shakespeare et de Byron. Le gouvernement du Transvaal fait d'énormes sacrifices pour cette école supérieure ; néanmoins les Burghers continuent à envoyer leurs enfants à l'école rivale qui se trouve à plus de deux cents milles. C'est encore un exemple de la sagesse de ces hommes qui ne veulent pas entendre parler de haine de race.

C'est avec la plus grande difficulté que je suis parvenu à glaner des menus faits, pour esquisser à traits rapides une biographie du Président Stejn ; mais l'authenticité de nos renseignements me console de leur brièveté.

Aprés avoir quitté le collège, le jeune Stejn, comme tous les autres Boërs de son âge, travailla à la ferme de son père. A cette époque il ne pensait guère à l'avenir que le sort lui réservait, il donnait tous ses soins à ses troupeaux, à ses ouvriers noirs, et enfin à la petite exploitation qui faisait vivre sa famille. Il devint un cavalier accompli, car l'équitation est la première étude à laquelle doit se livrer un Boër digne de ce nom ; et naturellement il fut aussi un tireur consommé.

En 1876, quand le jeune Stejn eut atteint sa dix-neuvième année, un événement imprévu décida de sa carrière. Il reçut la visite de M. Justice Buchanan, membre de la Haute Cour de l'Etat libre d'Orange. Il est évident que cette visite n'était pas seulement pour le jeune Stejn, mais plus vraisemblablement pour son père, membre du conseil exécutif qui siégeait à Blœmfontein. Ce Stejn était un des bons amis et un des meilleurs conseillers de feu sir John Brand, ex-président de l'Orange. A ce propos, remarquons que le titre de sir, donné seulement aux chevaliers anglais, rappelle les premières relations d'amitié qui existèrent entre la Grande-Bretagne et la République d'Orange. Sir John est mort et sa veuve vit encore à Blœmfontein consolée, par la pensée que la mémoire de son mari est impérissable. Tous les raids Jameson ne lui feront pas oublier que sir John portait avec distinction un titre anglais. Le collège Grey et lady Brand sont deux institutions à Blœmfontein.

Quand les compatriotes du président Brand proclamèrent l'indépendance de leur pays, ils agirent à l'égard des noms et des insignes anglais avec plus de modération que nous, Yankees, dans les jours glorieux de l'année 1876 : nous nous amusâmes à briser les effigies de George III

Les Boërs auraient rougi de se livrer à cette puérile fantaisie. J'étais à Bloemfontein au moment de l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria; et malgré le raid Jameson, l'enthousiasme était tel qu'on aurait pu se demander si on n'était pas en pays britannique.

Pendant longtemps, les clergymen de l'Etat libre d'Orange priaient pour la reine Victoria et demandaient au Tout-Puissant de confondre ses ennemis. Ce n'est qu'après le raid Jameson que quelques Afrikanders se demandèrent s'il était bon de prier Dieu pour la confusion des ennemis de la Reine alors que leurs frères du Transvaal venaient d'être attaqués par des hommes qui portaient le costume des officiers de cette même reine.

Mais revenons à M. Buchanand qui faisait visite à la ferme Stejn pendant une de ces longues tournées que font à travers le pays les juges des pays boërs. De l'entretien qu'il eut avec le jeune homme, nous ne savons rien, si ce n'est que lorsqu'il revint à Bloemfontein, et qu'il y rencontra le père de Marthinas Theunis' il ne tarit pas d'éloges sur les qualités du « boy », et il conseilla à son ami de pousser son fils dans l'étude de la jurisprudence.

C'était une expérience coûteuse pour le père de Stejn, si coûteuse que peu de fermiers de l'État libre d'Orange se permettaient de prendre une pareille résolution. De Bloemfontein à la côte il n'y avait pas encore de chemin de fer ; le port le plus proche était Durban à trois cents milles anglais de distance, à travers un pays sauvage et dangereux. Cape-Town était aussi à six cents milles de là, et pour y arriver il fallait également traverser un pays inhospitalier. On ne connaissait pas encore Johannesburg, et Kimberley commençait seulement à ressentir les effets de l'excitation fiévreuse de quelques spéculateurs; mais elle était encore loin d'avoir la situation que lui créa le génie de Cécil Rhodes. La guerre avec les Zoulous n'était pas commencée. En fait, pour nous résumer, quand le jeune Stejn en 1876 entreprit son long voyage de sa ferme à la côte, et de la côte au Cap et en Angleterre, on ne connaissait guère à Londres l'État libre d'Orange et les

noms de ses présidents. On ne connaissait de l'Afrique que ce qu'en avait dit Livingston et ce qu'en avait écrit Stanley. On ne songeait guère qu'un peuple de blancs y vivait, se formait, grandissait et allait devenir une puissance avec laquelle il faudrait compter. A la vérité les Anglais et tous les peuples de l'Europe regardaient le Cap de Bonne-Espérance comme une station stratégique importante, où la vie était possible pour les Européens; et quant au reste du Sud africain, c'est-à-dire cette partie de terre comprise entre le Cap et le Zambèze, et dont la distance est égale à celle qui existe entre le Canada et le golfe du Mexique, on le considérait comme un pays habité seulement par d'affreux sauvages et indigne d'une excursion.

Le jeune Stejn se jeta éperdument dans l'étude du droit, non seulement en Angleterre mais aussi en Hollande. Il passa six années en Europe, années vides d'incidents historiques, si on ne considère que sa vie d'étudiant; mais pendant ce temps, il apprenait plus que les lois, il étudiait les moyens par lesquels la petite Angleterre, en jetant sur les nombreux océans ses flottes de vaisseaux marchands, apportait à sa population un confort et une prospérité toujours croissant. Enfin, en Hollande, il essaya de pénétrer les raisons qui font qu'une nation s'immobilise tandis qu'une autre progresse.

Les actes publics du président Stejn sont aujourd'hui très certainement influencés par tout ce qu'il a appris et retenu pendant son séjour de six ans en Europe. Paul Kruger et beaucoup de Boërs croient et sans doute sincèrement que l'Angleterre est puissante parce qu'elle a de nombreux soldats et des vaisseaux de guerre. Stejn avait sans doute cette opinion avant de traverser les mers; mais depuis il a appris que les sources de pouvoir de l'Angleterre ne résidaient ni dans la reine, ni dans la chambre des lords, ni dans les forces de terre et de mer; mais simplement dans la force collective des Anglais qui s'exerce en faveur de la communauté gouvernée par les meilleurs principes de la liberté.

Stejn étudia consciencieusement la constitution anglaise et il en tira des enseignements précieux pour l'avenir.

En Angleterre, il constata que les droits des citoyens et leurs libertés politiques étaient aussi respectés que dans les républiques Sud-africaines où il est d'usage de considérer le gouvernement britannique comme la synthèse de toutes les tyrannies.

Il se rendit compte enfin — ce que M. Kruger ne put jamais

comprendre — que si les intérêts des protégés anglais étaien quelquefois négligés ou molestés par des ordres venus de la métro pole, la faute en était imputable non pas à l'Angleterre, mais au jeu des combinaisons politiques.

Stejn retourna en Afrique tout aussi républicain qu'il en étai parti, mais avec cette impression très forte, que l'étiquette n signifie rien dans le gouvernement des peuples, et que ce sont le lois seulement qui répondent du bien-être public.

Si je me suis étendu un peu sur le séjour de Stejn à Londres c'est pour mieux expliquer le travail qui s'accomplit dans l'espri du futur homme d'État pendant cette période de développement, e l'influence qu'il eut sur l'homme, à l'âge mûr.

Ceci posé, on conçoit la différence qui existe entre les président des États Sud-africains.

Stejn et Kruger ont des qualités d'énergie égales, un mêm amour de la patrie; ce qui les distingue l'un de l'autre, c'est qu le premier est un homme instruit qui fortifie ses convictions de enseignements de l'histoire, tandis que le second marche dans l vie poussé par son instinct naturel et la science des hommes qu'i a acquise au cours de sa vie politique.

En 1882 le jeune Stejn, qui avait alors trente-cinq ans, retourn dans son pays, le cœur plein d'enthousiasme pour la profession qu'i avait embrassée; mais, contrairement aux exemples dont fourmill l'histoire, il ne revint pas pour opposer les mœurs raffinées de l vieille Europe aux mœurs patriarcales des Burghers. Et se anciens amis et ses voisins, loin de le trouver gâté par le contac des nations civilisées, admirèrent ses vertus civiques qui s'étaien épurées pendant les années d'absence. Car celui qui revenait étai toujours Theunis Stejn, mais un Stejn plus fort, plus profond plus apte à comprendre les besoins de ses compatriotes, et pa conséquent, à les mieux aimer.

Quant à lui, il était revenu avec joie, il avait revu avec bonheu le pays où la femme est bénie et respectée, où la religion n'est pa une affaire, où l'étranger d'où qu'il vienne est affectueusemen accueilli, où la haine n'a point de demeure, où enfin la misère cette lèpre des nations civilisées, n'existe point.

C'est que, dans l'État libre d'Orange, la famille réalise l'idé souhaité par les peuples en décrépitude. C'est comme une évoca tion de l'âge d'or, dont nous parlent les poètes.

Stejn se mit résolument à l'œuvre, passa six ans à la Cou

suprême de l'État d'Orange, devint successivement avocat général, juge et président.

Aucun de ses jugements, tous frappés au même coin de l'intelligence et de l'équité, ne fut cassé.

Il est vrai que si les lois de l'Orange, malgré leur perfection, peuvent prêter à l'équivoque ; les magistrats qui les interprètent ont un tel respect de la justice que leurs sentences sont un modèle de droiture et de loyauté. C'est d'ailleurs l'avis de tous ceux qui se sont donné la peine d'étudier l'organisation judiciaire des républiques Sud-africaines.

Cela ne revient pas à dire qu'il ne puisse y avoir de magistrats concussionnaires à Blœmfontein ; mais au moins, si l'on en découvre un, le principe de la justice pour tous étant rigoureusement appliqué, il n'échappe pas à la vindicte publique.

Au temps où j'étais avocat au barreau de la Cour suprême de New-York, il n'était pas rare, entre confrères, de chercher les motifs d'un arrêt en dehors des raisons légales ; on se demandait naïvement à quelle influence avait cédé le juge.

Cette suspicion dénote une corruption latente qui existe moins dans les pays neufs. Ainsi, pendant que j'étais au Transvaal, un des principaux juges était poursuivi pour concussion ; il avait sollicité une faveur de l'une des parties. Le tribunal le punit cruellement de ce manquement aux lois de l'honneur.

Le temps employé par M. Stejn dans ses interminables courses à travers la prairie n'a pas été dépensé en pure perte. C'est au milieu des fermiers qu'il visitait sur sa route que sa popularité grandit.

Les habitants de l'État libre d'Orange sont généralement des fermiers libres qui accueillent aussi bien le riche que le simple convoyeur. Si Stejn, à son passage, reçut une hospitalité cordiale, ce ne fut pas à sa qualité de juge qu'il le dut, mais simplement à son titre de Boër, c'est-à-dire de citoyen de l'Orange.

Les chemins sont à peu près inconnus dans l'État libre ; quant aux ponts, c'est un luxe que le gouvernement ne se permet guère. Or, le juge Stejn, dans une mauvaise charrette à deux roues, traînée par quatre mustangs, sillonnait la contrée, traversait les rivières, cherchait son chemin à travers les collines et les vallées tant bien que mal, sans autre confort que l'idée de tout voir et de bien faire.

Pendant le jour, le magistrat orangiste, comme le dernier des

émigrants, faisait sa cuisine et pourvoyait aux besoins de l'attelage.

Quand venait la nuit, il frappait à la porte d'un « ranchman ». L'hôte lui ouvrait, serrait la main robuste, prononçait quelques mots de bienvenue, lui présentait sa femme et mettait sa maison à sa disposition.

Quelquefois Stejn passait la nuit sur un lit moelleux ; le plus souvent sur le sol de terre battue. Son visage calme, son noble maintien, sa parole douce et mâle tout à la fois prévenaient en sa faveur, et jamais il ne quittait ses hôtes sans s'en être fait des amis pour toujours.

Son concurrent à la Présidence était l'oncle de sa femme, M. J. G. Fraser, qui était président du Volksraad et par conséquent en bonne posture pour être élu.

Stejn, cependant, l'emporta à une forte majorité.

Dans le pays, on dit à voix basse que l'affaire Jameson n'a pas été sans influence sur cette élection, que Stejn, en sa qualité d'Afrikander, issu d'ancêtres hollando-boërs, membre de l'Église hollandaise réformée et descendant des grands « Trekkers », (les « Pères Pèlerins » hollandais), était un homme plus sûr en temps de crise qu'un citoyen comme Fraser, bien que d'une loyauté absolue, mais d'origine anglaise.

Je préfère penser, cependant, que même si l'élection avait eu lieu en 1895, c'est-à-dire avant le raid, Stejn n'en aurait pas moins été élu par une imposante majorité.

Le président Stejn est surtout un homme d'intérieur qui est heureux auprès de sa femme et de ses enfants. — Il a un garçon et trois filles. Il a épousé, en 1887, une femme d'une grande beauté et d'une distinction parfaite ; c'était la fille aînée du Rev. Colin Fraser, le ministre de l'Église réformée hollandaise de Philippolis, ville de l'État libre d'Orange. Le père et la mère de Mrs Stejn sont tous deux Écossais, et si les haines de race avaient quelque vigueur dans le pays, cette ascendance aurait causé le plus grave préjudice au Président.

La carrière des rois, des grands ministres, des financiers heureux, de tous les ambitieux, est quelquefois remplie d'actes égoïstes et d'injustices criantes qui feraient croire que les vertus domestiques sont incompatibles avec la vie publique. Dans la carrière de Stejn, il n'est pas de faits qui puissent donner à penser qu'il n'a pas échappé à cette règle qui, heureusement, fléchit quelquefois.

On m'a cité cet exemple de sa rigoureuse droiture :

Il y avait trois ans qu'il était juge lorsque des difficultés surgirent entre le président des assises et les autres magistrats. Le président des assises, qui était en mauvais termes avec certains membres influents du Volksraad, était à la merci de la moindre coalition. Déjà on désignait comme successeur éventuel, Stejn, à qui l'office revenait de droit bien qu'il n'eût que trente cinq ans. Pour le futur président de l'État libre, la situation était enviable, non seulement au point de vue moral, mais aussi au point de vue matériel, étant donné que les appointements d'un président des assises sont plus élevés que ceux d'un humble juge... Il pouvait se rappeler que le grand lord chancelier Bacon n'avait pas hésité, pour améliorer sa position, à se compromettre dans des intrigues condamnables... Mais Stejn, qui n'a pour objectif que le bien public, s'effaça et demanda au président de bien vouloir désigner, parmi ses pairs, un autre homme que lui, dont l'âge répondrait d'une autorité plus grande que celle que lui, Stejn, pourrait avoir sur ses collègues.

Cette attitude amena une réconciliation que tout le monde souhaitait, et le président des assises, qui s'était démis de sa charge, retira sa démission « et, m'assura mon informateur, personne ne fut plus heureux de cette solution que Stejn ».

En 1887, c'est-à-dire avant qu'il fût nommé juge, le Président de l'État libre, qui était sir John Brand, après un différend avec le Volksraad, donna sa démission.

Comme l'assemblée était en session secrète, le motif de la querelle ne fut pas connu du public, et tous les habitants de Blœmfontein en étaient réduits aux conjectures, lorsque le jeune avocat Stejn, qui craignait pour la patrie les conséquences du conflit, alla trouver le maire de la ville et lui demanda de bien vouloir prendre l'initiative d'un meeting.

Le maire accepta, et Stejn se produisit pour la première fois en public, hors du barreau, et son succès fut considérable.

En homme qui voit juste il adjura les membres du Volksraad à se montrer conciliants et invita le peuple à voter une résolution tendant à obtenir du Président qu'il revint sur sa décision.

Le discours qu'il prononça à cette occasion fut des plus émouvants, en voici la conclusion :

« Bien que nous ne sachions pas la cause du dissentiment qui a failli amener une crise présidentielle, nous devons nous tourner devant le Père de l'État pour lui dire que nous considérerions son

départ comme une calamité publique, et que nous le prions de rester au poste où l'a placé la confiance de ses compatriotes ».

Cette péroraison fut accueillie par le plus vif enthousiasme et le triomphe de Stejn rejaillit sur sir John Brand à qui l'unanimité de l'assemblée demanda de rester au pouvoir. Le jeune avocat qui venait de révéler ainsi son civisme et ses qualités d'orateur, fut pressenti pour les fonctions de maire; mais quoiqu'il fût déjà conseiller de la ville, il refusa cet honneur.

Maintenant qu'il exerce la première magistrature du pays, M. Stejn aime à se rappeler les longues courses à travers le pays, lorsqu'il visitait les Burghers, ses amis, à l'époque où pour rétablir sa santé altérée par des années d'étude, il demandait au grand air des forces nouvelles.

(A suivre.) POULTNEY BIGELOW.

(Traduit de l'anglais par Jean CARMANT.)

LE PETIT TAMBOUR DES BLEUS

La flamme crépitait sur le chaume; des balles folles sifflaient, s'aplatissaient aux murs de terre battue; le tambour des bleus roulait; à travers les charges des Vendéens, sous les coups de crosse, des femmes stupides et des bêtes meuglantes se ruaient dans un galop de panique : c'était une victoire.

Tobin le père, fourbu d'un assaut de six heures, s'adossa pour souffler au mur du cimetière. Jeffredo vint à lui, un pichet de vin à la main.

— Ils éventrent les tonneaux : v'là notre part. Bois, chef, ça te remettra ! D'ailleurs le village est pris. Les bleus s'enfuiraient tous sans ce tambour du diable qui bat toujours la charge. A cause de lui, là-bas, au bout de la ruelle, dans la maudite fumée, y a une sale poignée de patauds qui regimbe encore.

— Faut lâcher mon gars dessus, — dit Tobin. — Pose le vin par terre. Je boirai après.

Tobin siffla. Un beau garçon sortit de la cohue, souriant, ses cheveux blonds retroussés d'un souffle d'héroïsme, le débraillement de sa chemise laissant voir le scapulaire et le chapelet sur sa poitrine large. Son père lui montra la ruelle enfumée :

— Ça chauffe encore par là, Joël : prends moi tes gars et balaye-moi ça !

Fier et confiant, Joël appela ses camarades, et tous, alertes et gais, se jetèrent d'un même élan dans la fournaise. Le tambour des bleus se tut. Jeffredo secoua la tête :

— Si j'avais le brave et beau fieu que tu as là, Tobin, je l'offrirais pas à la mort si crânement : une jeune poitrine blanche comme ça, ça tente les balles !

Fier, le père répliqua :

— Y a trop de vie dans le cœur de ce Tobin-là ; ça ferait peur à la mort !

Jeffredo avait grimpé sur le mur du cimetière et regardait vers la ruelle.

— Moi, je ne peux pas regarder, — dit Tobin, — je suis le chef : faut que je reste là en cas de ralliement. Mais toi, au moins, dis-moi ce qui se passe.

— Il les culbute, ton fieu, oui, d'une rude façon !

Tobin se mit à rire :

— Je sais comment qu'il s'y prend : c'est moi qui y a montré.

Et, en dépit de sa consigne, il cherchait à voir par-dessus le mur, quand un des siens, un *bocager*, lui toucha le bras. Il traînait un jeune garçon dépenaillé, les mains liées par une corde. Et, abruti par la poudre et le vin, l'homme balbutia :

— C'est le tambour, mon chef, le petit tambour des bleus. Je l'ai pris derrière la haie comme il battait sa charge pour nous tromper sur le nombre des siens. Et je te l'amène parce que je ne sais pas quoi en faire.

— Ah ! c'est toi, l'enragé ! — gronda Tobin le front soudain ridé de colère et le regard rancunier. — Je connais ton roulement qui grise et fait voir rouge. Avec leurs chétives baguettes, ces petits démons-là font plus de mal que tous les grands avec leurs plombs. Aussi, garçon, t'es sûr de ton affaire : on va te traiter en homme. Dès que j'aurai quatre mousquets de libres, on te collera au calvaire du cimetière et on te fusillera. Ça te mettra le signe de croix dans la tête !

Le petit, regardant par terre le pot de vin, demanda :

— Avant ça, je voudrais boire un bon coup...

Mais Jeffredo cria du haut du mur :

— Oh ! ces salauds de bleus... ils tiennent bon !... C'est ce maudit battement de charge qui les a fait revenir.

Alors Tobin dit rudement au petit :

— T'as pas besoin de boire, puisque tu vas mourir : ça serait du vin de perdu.

De là-haut, Jeffredo se mit à gémir :

— Chiens de bleus !... V'là le Güdic qui tombe !

Très sombre, Tobin dit :

— Toi, le Tambour, tu paieras pour Güdic!

Puis Jeffredo gémit d'une voix plus étouffée :

— Y a donc un sort sur nous... v'là Le Jambu qui s'abat !

Et plus sombre, Tobin dit :

— Toi, le Tambour, tu paieras pour Jambu.

Comme Jeffredro regardait sans plus rien dire, désignant le prisonnier au *bocager*, le chef ordonna :

— Arrache-lui sa chemise. Avant de le fusiller, on va lui battre sa charge sur les épaules et jusqu'à ce que ça saigne.

Mais soudain Jeffredo, très pâle, sauta du mur dans le cimetière.

— Eh ben, quoi, — fit le chef, — te v'là muet ? Est ce qu'il revient des bleus ?

— Non, non, — dit Jeffredo sans regarder le vieux chef. — Ça y est maintenant : les gars ont balayé la ruelle, seulement...

— Seulement, je sais : y a Güdic et Jambu de tombés.

— C'est pas tout. Y en a encore un autre...

— Un autre!... Qui ça ?... Prébois ?

— Non, ça n'est pas Prébois... Si c'était Prébois, ça te ferait de la peine, mais ça va te faire plus de peine que Prébois.

— Oh ! alors... c'est Prieur ?...

— C'est pas Prieur non plus. Ça va te faire plus de peine que Prieur.

— Mais dis donc qui, bourreau de bourreau, dis-moi donc qui ? Tu vois bien que tu me fais mourir de la petite mort !

— J'ose pas... Ça m'étrangle !

Tobin devint blême et hurla d'épouvante :

— Ah ! malheur !... T'as raison, ne le dis pas... Non ! non ! Je veux pas que tu le dises... ça aurait qu'à être vrai ! Et c'est pas vrai... je veux pas!... Tonnerre ! si c'était vrai, je croirais plus au bon Dieu!

— Alors... faut plus y croire.

Tobin chancela. Jeffredo le soutint, lui soufflant à l'oreille :

— Redresse-toi, vieux, redresse-toi... v'là les gars qui t'amènent ton fieu!

Les hommes s'écartèrent pour livrer passage à quatre garçons qui rapportaient Joël sur un brancard. Ils le posèrent à terre devant Tobin. Le fieu semblait dormir dans son sourire de fierté confiante. De la vie flottait encore dans la lumière de ses cheveux

blonds et dans le rose de ses lèvres. Mais au plein de sa poitrine blanche, entre le chapelet et les images de laine, un petit trou de rien ne saignait même plus.

Le vieux chef se découvrit, puis ses deux bras retombèrent, cassés. Toute sa chair frissonna. Ses paupières se fermaient de douleur, mais les larmes les rouvrirent de force, les larmes roulèrent, et si grosses et si vite que c'étaient des ruisselets dans les rides de ses joues.

Il bégaya :

— Mon gars!... Ah! mon pauvre grand gars!... Lui si vif et si chaud, comme le v'là roide et froid!... Ah! pitié de pitié! Dire que toute sa vie, tant de vie qu'avait mon fieu, a pu sortir de lui par ce méchant trou de balle-là!... Ah! c'te camarde de mort, elle est plus forte que tout, elle est plus forte que les Rois et les bons Dieux!

Et, des pleurs lui tombant sur les mains, il les secoua :

— Ah! misère de misère! C'est que de l'eau qui me tombe des yeux, quand, pour un coup comme ça, je voudrais pleurer mon sang!

Il s'abattit sur le brancard. Jeffredo doucement le releva, le détourna du mort :

— Assez, vieux, c'est assez... fais pas la femme comme ça: çà décourage les gars.

Et, sur un signe, les quatre garçons soulevèrent le brancard, le portèrent vers l'église.

Tobin, accablé, tête basse, suivait machinalement, quand le *bocager*, tenant toujours le petit tambour au bout de sa corde, lui retoucha le bras:

— Et moi, Tobin, et moi?... Je vas pas m'embarrasser de mon païen toute la nuit... j'ai faim, je voudrais aller manger avec les autres. Si c'était un effet de ta bonté de le fusiller tout de suite...

Tobin, éveillé en sursaut, farouche, se retourna vers l'homme et le prisonnier:

— Ça, c'est vrai, j'oubliais... Attendez... y a le petit tambour. Ça ne va pas être long: avance à l'ordre, pataud!

Le petit s'avança. Le vieux Vendéen le regarda longuement. Puis, montrant le pichet de vin par terre, il dit au *bocager:*

— Je me rappelle qu'il a demandé à boire. Avant, remets-lui sa chemise, ôte-lui sa corde. Là, maintenant fais-le boire.

Délié, l'enfant but goulûment. Alors, Tobin demanda :

— Ça va-t-il mieux?

— Oui, sûr que ça va mieux... ça me redonne des jambes.

— Eh ben, si ça te donne des jambes, quoi que t'attends pour t'en servir ?

Et comme, n'osant comprendre, frémissant, l'enfant le regardait éperdument, Tobin lâcha d'une voix sourde :

— Y a assez de morts comme ça... t'es libre: fiche-moi le camp!

Charles Foley.

LA DANSEUSE DE POMPÉI [1]

(*Suite*).

V

Chrestus, sorti vainqueur de sa querelle avec les prêtres de Jupiter, avait obtenu, moyennant une somme de trois mille sesterces payée à la ville, l'autorisation de masquer la vue de leur côté. Depuis quelques jours, au fond du petit porche un mur s'élevait; et les flaminiques aux yeux hardis, les femmes orgueilleuses des prêtres, ne pouvaient plus troubler de leurs regards la paix du temple d'Apollon.

Comme tous les murs de Pompéi, celui-ci avait été bâti pour recevoir une fresque; on l'avait enduit d'abord de trois couches successives de stuc très fin; puis avec des molettes de bois, dures comme du marbre, on l'avait battu, limé, rendu brillant et poli; enfin, quand toute humidité en avait été chassée, on l'avait badigeonné d'une couche d'ocre jaune mêlée à de l'huile de naphte et à de la cire.

Ces préparatifs achevés, Chrestus, pour la décoration, avait fait appeler Ludius Félix. De plus en plus la vogue allait au jeune peintre, dont le secret, soigneusement gardé, permettait d'être servi plus vite et à meilleur compte qu'en s'adressant aux autres artistes de la ville. Sur la surface de stuc lisse et jaune, divisée en six panneaux de grandeur égale, il devait retracer l'amoureuse aventure d'Apollon poursuivant Daphné. Triste histoire, où l'on voit le plus beau des dieux encourir le mépris de la plus cruelle des filles de la terre !

Bien que Ludius n'eût rien en ses traits de la beauté apollonienne, il se trouvait naturellement porté à comparer sa propre

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 janvier.

infortune à l'infortune dont son pinceau évoquait le souvenir : Nonia n'était-elle pas pour lui la Daphné insaisissable, celle de qui la fuite exacerbe jusqu'à la violence le désir ? Il avait eu beau faire, toutes les tentatives de séduction avaient échoué devant l'impitoyable dédain de cette fillette de treize ans. Et quand, argument suprême, il lui avait offert de l'arracher à sa condition précaire, presque honteuse, de danseuse publique, inscrite sur le tableau des édiles, au lieu d'en être touchée, elle l'avait repoussé encore, dans un éclat de rire de ses méchantes petites dents pointues !

Non, cela n'était pas naturel ; il devait y avoir dans l'existence de Nonia quelque mystère. Assurément, ce n'était ni les gros bourgeois de la ville, ni les riches étrangers chez lesquels elle apportait complaisamment le ragoût de ses charmes à peine mûrs, qui avaient pu fixer ainsi ses sentiments. Mais quelque joli garçon, quelqu'un de ces bellâtres à la peau de cire, au nez droit, aux cheveux couleur de feuille morte, originaire de Sidon ou de Tyr, n'aurait-il pas escamoté à son profit le petit cœur de gazelle, le cœur capricieux de l'enfant ?

Il pensait à cela, Ludius, tout en retraçant sur la muraille la fuite éperdue de Daphné. Et le temps ne lui manquait point pour réfléchir, perché qu'il était du matin au soir sur son échelle, au fond du porche désert. Ce n'était ni Chrestus ni Hyacinthe qui eussent pu le troubler dans ses réflexions ; leurs deux ombres violette et verte glissaient sur la mosaïque du temple, dont on entrevoyait les profondeurs à travers les cellules ouvertes. La ferveur d'Hyacinthe, particulièrement, étonnait et touchait Ludius ; parfois le jeune homme demeurait des heures entières dans une contemplation muette en face de la statue d'Apollon ; son front s'inclinait sur le plus bas degré du piédestal, et ses cheveux bouclés s'éparpillaient comme une moisson sur les losanges noirs et bleus du parvis. Quand il se relevait, souvent il avait les yeux humides : quelles confidences douloureuses avait-il pu échanger avec le dieu ?

Pour Chrestus, il était aux yeux du peintre comme un second Apollon : sa face imberbe, dont aucune ride n'altérait le galbe pur, conservait une immarcessible sérénité ; l'expression tranquille de ses yeux répondait à l'infinie douceur de ses gestes, et tout en lui décelait le prêtre d'un culte indulgent et pacifique. Sa voix même était comme un écho des célestes harmonies ; aux heures médiales du jour, alors que tous les bruits de la ville se taisaient, il chantait

en s'accompagnant d'une lyre d'écaille blonde, semblable à celle du dieu; avec le plectrum dans sa main droite, il caressait légèrement les cordes vibrantes, et les airs qu'il jouait variaient sans cesse selon les modulations de son âme. Quelquefois, Hyacinthe joignait sa voix à celle du prêtre, et c'était alors une musique d'un charme si pénétrant que Ludius à l'entendre ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Ces hymnes pieux, cette atmosphère mystique induisaient le peintre en des transports de sentimentalité et de lyrisme très différents de ses habituelles façons d'éprouver l'amour. Avec la mobilité du caractère pompéien, il en arrivait à aimer presque idéalement Nonia. Mais ces élans généreux ne le soulevaient pas longtemps et, dès qu'il avait quitté le temple, Ludius, au contact de ses semblables, redevenait l'homme sensuel, égoïste et quelque peu brutal, dont la petite danseuse fuyait obstinément les approches.

Cependant, à force de penser à elle, il finissait par la voir partout. Ne se figurait-il pas, depuis quelque temps, la rencontrer presque chaque soir au tournant de la ruelle obscure qui aboutissait à l'entrée du porche? C'était en tout cas une enfant de taille semblable et qui devait avoir le même âge, mais on ne distinguait rien de son corps ni de ses traits, sous un manteau à capuchon rabattu qui l'enfermait tout entière, du front aux talons. Si c'était Nonia, que venait-elle faire en ces parages? Et pourquoi se cachait-elle? Ne serait-ce pas plutôt quelque fillette de basse bourgeoisie qui s'échappait de chez ses parents pour aller rejoindre son amoureux, le soir, dans cette ruelle isolée?

Quoi qu'il en fût, Ludius résolut d'en finir avec ses doutes. Pour cela il ne trouva pas d'autre moyen que de faire tomber, comme par la baguette d'un magicien d'Egypte, le lourd manteau, le manteau complice de ces expéditions nocturnes. Justement on était au moment le plus clair de la lunaison et, sitôt le crépuscule éteint, une lueur opaline commençait à tout blanchir sous le ciel. En se cachant à l'angle du mur, il pourrait voir sans être vu... Mais comment arriver à le faire tomber, ce lourd manteau? Le peintre avait observé que la passante mystérieuse longeait toujours de préférence le côté droit de la ruelle. Suspendre au-dessus du trottoir une de ces jarres cylindriques en terre légère qui lui servaient à délayer dans de l'eau de chaux ses matières colorantes, et installer en communication un système de trébuchet, telle était la combinaison ingénieuse qui devait, en inondant la fillette, la forcer à ôter

pour le moins son capuchon. Seulement, comme Ludius n'avait pas le cœur tout à fait noir, il remplaça le liquide poisseux et puant par de l'eau pure, dans laquelle il versa même quelques gouttes d'essence de rose.

Sans doute les dieux devaient être favorables à son projet ; car, le soir venu, un mince croissant d'argent commença lentement à brûler dans l'éther pur. Le peintre, caché à l'angle du mur propice, attendait. Une inquiétude soudaine le tourmentait maintenant ; si peu fréquentée que fût la ruelle, quelque autre personne s'y pouvait aventurer et tomber dans le guet-apens. Mais, bah ! il sortirait toujours assez à temps de sa cachette, et se placerait de façon à éviter tout malheur. Bientôt, d'ailleurs, il fut rassuré en voyant apparaître la petite ombre.

Elle marchait vite, pressée, évidemment, d'arriver au but ; et, comme toujours encapuchonnée jusqu'aux yeux, elle ne vit pas la jarre qui se balançait au-dessus de sa tête dans l'espace ; un pas encore et, son pied s'étant posé à l'endroit exactement prévu par Ludius, elle reçut d'un seul coup toute la douche froide et parfumée.

L'étonnement ne lui arracha aucun cri ; mais, d'un mouvement rapide, elle se débarrassa de l'étoffe que l'eau collait à ses épaules, et Ludius, qui guettait, le cœur battant, fut sur le point de jeter, lui, un cri de surprise, car l'enfant était nue sous son manteau.

Et c'était bien elle, Nonia ! Ses cheveux de lin, ses prunelles violettes et tout son petit corps de volupté, dont le peintre avait eu la révélation, une fois déjà, en colorant des mêmes nuances subtiles la statuette destinée à Vénus, et qui maintenant, dans la clarté lunaire, resplendissait comme une petite étoile blonde, comme une étoile tombée de là-haut ! Elle était nue ! C'est qu'elle se rendait à quelque plaisir clandestin ; et ce que Ludius avait supposé était vrai : elle avait un secret amant, un amant très différent sans doute de tous ceux chez qui elle allait danser ouvertement les soirs de débauche.

L'enfant avait ramassé son manteau, et de ses deux bras tendus elle secouait loin devant elle l'eau que l'étoffe spongieuse avait bue, et qui se résolvait dans l'air bleu en une sémillante poussière de perles : et ce jeu semblait l'amuser, — si puérile elle était restée au milieu de ses dépravations ! — car Ludius voyait ses petites dents aiguës briller dans l'écartement d'un sourire.

Enveloppée de nouveau, elle continua sa marche. Cette fois, par

Bacchus! il saurait vers qui elle se hâtait ainsi par les nuits dormantes, et quels bras se refermeraient tout à l'heure sur ce corps palpitant de jeune divinité agile. Frôlant le mur pour éviter l'allongement de son ombre sur le sol, il suivit Nonia jusqu'à l'angle du petit porche; là, il la vit tourner rapidement et entrer à pas familiers dans le temple.

Chrestus!... C'était Chrestus qu'elle allait rejoindre!... Et cette grande et lumineuse douceur que le prêtre portait sur son visage comme le reflet d'une lampe allumée devant l'autel, c'était l'amour heureux qui l'en avait empreinte, c'étaient les baisers de Nonia qui l'y avaient mise. Hypocrite, hypocrite et charnel, autant que les autres, plus que les autres sans doute, car il devait avoir de terribles secrets de volupté, ce ministre d'Apollon au pâle visage, aux lèvres appuyées l'une contre l'autre comme les deux lobes pressés d'une fleur! Pas un instant l'idée ne vint à Ludius que le camille pouvait être cet amant heureux de Nonia; celui-là paraissait trop absorbé, trop enfermé dans le service du temple pour écouter d'autres voix que celle du dieu.., Mais Chrestus! Quand sa main se promenait sur les cordes obliques de sa lyre, elle en arrachait de telles vibrations que Ludius en était bouleversé dans sa chair et dans son âme. Et cette main, oh! cette main sur les muscles tendus de la danseuse, quels accords ne devait-elle pas en faire jaillir!

Furieux, Ludius s'était assis sur une des hautes pierres qui servaient à traverser la ruelle les jours de déluge. Ce qui se passait là-bas, dans la petite cellule recueillie, se reproduisait devant ses yeux comme une vision obsédante. Il restait là cependant, il voulait savoir à quelle heure Nonia sortirait enfin. Puis, peu à peu dans l'atmosphère douce de la nuit, sa fureur s'apaisa, et d'autres pensées lui vinrent : ce secret qui existait entre Chrestus et la petite danseuse, ce secret possédé, surpris dans tous ses détails, lui donnerait désormais le droit de parler haut, de parler en maître, et Nonia ne se moquerait plus de lui maintenant, quand il la mettrait en demeure de céder à son amour. En même temps, tout s'éclaircissait dans son esprit. Ce mur, que Chrestus, après tant de difficultés, avait obtenu de faire édifier au fond du porche, n'avait évidemment d'autre raison d'être que de cacher les allées et venues de la fillette aux regards indiscrets des voisins; et vraiment oui, c'eût été pour les flaminiques une rare occasion de plaisanteries que de découvrir en Chrestus, si vertueux en appa-

rence, un fervent adepte de l'impudique Vénus Pompéienne!

Donc Nonia serait à lui ; elle ne pouvait plus lui échapper ; il l'attendait avec une assurance grandissante. Un instant encore, et il la vit apparaître ; elle avait négligé de rabattre sur son front le capuchon épais, et ses cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Résolument il s'avança vers elle; il prononça son nom à voix haute :

— Nonia !... Que la nuit te soit propice, Nonia !

Sans répondre, la petite danseuse voulut passer outre, mais il lui barra le chemin de ses bras ouverts :

— Pas avant que tu ne m'aies embrassé trois fois au moins !... C'est peu, et tu devrais m'être reconnaissante.

Non, elle ne lui était pas reconnaissante ; vite, elle fit volte-face, elle se dirigea de nouveau vers le porche. Mais là encore il se trouva vis-à-vis d'elle, il la regarda en ricanant, avec une flamme mauvaise dans les yeux :

— Ne cherche pas à retourner au temple, c'est inutile. Il dort, ton amant; il doit avoir besoin de repos. Moi, je n'ai pas encore fêté Vénus d'aujourd'hui et je t'invite à souper à l'Auberge de l'Éléphant.

— Laisse-moi passer, Ludius; laisse-moi passer!

Elle se démenait comme une petite furie devant lui ; mais il reprit de sa voix sifflante :

— Ne t'agite pas tant, Nonia. Tu te refroidirais ensuite, car la nuit commence à fraichir et tu as oublié, à ce que je crois, de mettre une tunique sous ton manteau.

Comment pouvait-il savoir cela ? Pour y réfléchir, elle s'arrêta, déconcertée; puis tout à coup elle éclata, rouge de colère :

— Méchant! méchant! C'est toi qui avais suspendu la jarre de terre au-dessus de la ruelle pour m'inonder quand je passerais et me forcer à m'arrêter en chemin, et tu oses encore me demander un remerciement ? Eh bien, tiens ! voilà celui que tu mérites !

Aussi prestement qu'eût pu le faire Maccus lui-même, elle avait abattu sa main sur la joue droite de Ludius. Mais il ne sourcilla point, il lui dit seulement à l'oreille :

— Ma petite, il serait plus prudent de faire la paix !

Il serait plus prudent de faire la paix ! Sans doute, il avait raison, Ludius ; mais cela répugnait à Nonia de céder, de céder surtout devant des menaces. Elle hésitait encore, presque gagnée par

l'évidente nécessité de ne pas livrer Hyacinthe aux ressentiments du peintre.

— Allons ! décide-toi, insista Ludius ; sinon je dirai à tout le monde que tu vas chaque nuit rejoindre le prêtre.

Il croyait avoir lâché l'argument suprême ; mais voilà qu'un éclat de rire sonore, un de ces éclats de rire qu'il connaissait bien, monta tout à coup vers les étoiles ; et Nonia, d'un cambrement rapide des reins, se dégagea, laissant entre les mains de Ludius son lourd manteau ; et le peintre vit le corps luisant et blond de la petite danseuse s'enfoncer comme un feu follet par les rues obscures.

O Daphné ! Daphné ! éternelle fugitive !...

VI

Pour se consoler des insolents dédains de Nonia, Ludius a résolu de finir la nuit dans une orgie. Et, certes, il n'a que l'embarras de choisir parmi toutes les tentations que la ville étale. Il sait dans quelles rues les lanternes oblongues s'allument devant les portes, et il connaît, pour y avoir fréquenté plus d'une fois, la voie tortueuse, où à droite et à gauche s'ouvrent les loges fleuries des scratiæ, les bonnes courtisanes de sang osque, vouées à la félicité populaire.

Mais, ce soir, c'est plus de nouveauté et d'imprévu qu'il lui faut ; il rêve d'une aventure qui lui ferait oublier la petite danseuse et ses yeux violets, et très vite le voilà qui se dirige vers le quartier de l'Acropole. Il y a là, entre le Grand-Théâtre et le temple d'Isis, une galerie à arcades où se promènent jusqu'à une heure avancée de la nuit les jeunes filles des bourgades voisines, qu'attirent le mauvais renom et le luxe des Pompéiens. Elles vont à petits pas, deux à deux, la tête découverte, entre les colonnes rudentées, peintes de blanc et de rouge ; et, parfois, elles s'arrêtent pour mieux laisser les regards s'appuyer sur elles. Presque toutes, avec des visages de beauté médiocre, ont des corps aux lignes statuaires ; et cela suffit à leur attirer de nombreux galants. Qu'importe, en effet, à l'amoureux sensuel l'idéale splendeur des traits, et cette splendeur fugace du regard et du sourire, que l'âme seule habite et où se réfugie la pensée ? De telles séductions ne peuvent émou-

voir que les poètes épris du songe ou les enfants des races dégénérées; mais la véritable puissance de la femme réside en la souple chaîne de ses bras nus, noués comme sur une proie sur l'amant, en l'albâtre lisse de ses flancs, cintrés comme la pierre d'un autel.

C'est pourquoi Ludius, indifférent aux visages qu'un même fard trompeur recouvre, poursuit parmi les filles de Stabie ou d'Oplonte cette beauté matérielle des formes que nul maquillage ne peut faire mentir. Devant ses regards, les tuniques constellées de pierreries fausses s'entr'ouvrent, les gorges orgueilleuses se dressent, et toute la gloire de la chair flamboie à cette heure nocturne, sous l'éclat des lampes aux multiples faces, qui mettent entre les colonnes rouges et blanches le cillement de leurs yeux de lumière.

Son choix est fait cependant : il a touché du doigt aux épaules deux jeunes Stabiennes dont les chevelures nues, brune et blonde, fleurent le térébinthe et les pétales de roses séchées. Les deux bras passés autour de leur taille, il les emmène par la ville : il veut rire, boire, chanter, et s'étourdir lui-même par le bruit insolent de sa débauche.

A l'Auberge de l'Éléphant, le trio entre pour boire du vin cuit et manger une mattée à l'ail. L'énorme pachyderme peint à l'enseigne, et que tient en laisse un nain minuscule s'éclaire par transparence d'une torche allumée à l'intérieur; au-dessus s'étale cette annonce engageante :

Ici on loue des lits
et tout ce qui est nécessaire.

Aussi les clients ne manquent-ils pas. Les uns tête nue, les autres protégés par le capuchon rabattu qui empêche de les reconnaître, ils jouent aux dés, agacent les filles et hurlent à tue-tête des refrains bachiques. Sur la muraille court une décoration de grotesques, en caricatures indécentes, hommes à têtes de coqs chevauchant des langoustes, femmes grimaçantes aux corps de chèvres; et cet art vulgaire est vraiment ici à sa place, avec les odeurs répandues partout, les plaisanteries grasses qui suintent des lèvres mal essuyées, la promiscuité des baisers échangés au hasard dans la salle chaude.

Ludius s'est assis à l'angle d'une fenêtre, entre les deux jeunes Stabiennes. De l'autre côté de la rue étroite, une maison veille

encore! il la connaît pour en avoir souvent franchi le seuil : c'est la blanchisserie du Narcisse, où les lavandières, leur journée finie, se transforment en naïades pour se divertir avec leurs amants. Autour d'une vasque, remplie jusqu'au bord par une eau abondante et claire, elles dansent des rondes et se laissent choir l'une après l'autre sur la margelle; deux candélabres de bronze éclairent leurs nudités vagabondes, qu'argente encore un furtif rayon de lune; au fond, sur un tertre de verdure, une statuette s'élève, coulée dans le précieux bronze d'Egypte, d'un vert bleuâtre; c'est le Narcisse lui-même qui, la tête languidement penchée, continue à se désirer, au reflet de l'eau. Chaque fois que la porte de la blanchisserie s'ouvre pour laisser passer quelque nouvel amoureux, Ludius entrevoit le torse bombé de l'éphèbe, le geste de sa main qui écoute et l'inquiétante profondeur de ses orbites ocellées d'or.

Et comme, dans le désordre de l'auberge, on a négligé de le servir, Ludius s'impatiente, cogne sur la table de ses poings fermés. Il jure par Bacchus qu'il ne remettra plus les pieds dans cette sentine; ses deux compagnes font chorus avec lui, et bientôt les grandes amphores à anses jumelles, que les précédents consommateurs ont laissées vides, volent en éclats. La patronne accourt et réclame le prix des pots cassés.

— Je paierai, dit Ludius; mais qu'on m'apporte d'abord à boire.

Quand le moment de sortir arrive, il a si bien étanché sa soif qu'il vacille sur ses jambes courtes. Les Stabiennes le prennent chacune d'un côté et veulent l'entraîner chez elles; mais il résiste, il a son projet que la chaleur du vin développe en idée fixe : il faut que Nonia l'aperçoive en cet équipage, qu'elle sache bien qu'il s'est aisément consolé de son mépris. Toujours flanqué des deux courtisanes, il s'oriente vers la petite maison de la porte de Nole; chemin faisant, il s'arrête pour lamper sur le comptoir des tavernes restées ouvertes quelques tasses de vin chaud à la myrrhe ou à l'hydromel. Dans les rues, des gens encore passent en bandes, criant à tue-tête pour réveiller les bourgeois. C'est la belle jeunesse pompéienne qui déverse ainsi son exubérance, car la ville est pleine de ces associations nocturnes. Il y a les « Dormeurs », qui se sont appelés ainsi ironiquement parce qu'ils empêchent de dormir les autres, les « Buveurs dans l'ombre », les « Hiboux », les « Amoureux des étoiles ». Ludius leur emboîte le pas et répète avec eux les refrains.

Les voilà enfin devant la petite maison à la terrasse. A peine distingue-t-on les pilastres de bois où s'accroche la clématite, et, au-dessus de la porte, l'enseigne peinte en rouge du cordonnier. Ludius a sa clef, qui pend à un cordon sous sa tunique, mais il feint de l'avoir oubliée, il tape, il appelle, il fait monter les deux filles sur ses épaules pour tenter l'escalade du logis. Au bout d'un instant, des lumières paraissent; Sarra et Marcella, les yeux gonflés de sommeil, se montrent, et aussi Nonia et la vieille Plancine, au profil busqué d'oiseau nocturne. Cependant le cordonnier Philippe, tout en maugréant, est venu ouvrir, et Ludius rejoint victorieusement sa chambre, affectant de prodiguer ses caresses aux deux gorges complaisantes suspendues à lui.

L'aube commence à naître. La vieille Plancine et Nonia sont restées debout, sur la terrasse; peu à peu les édifices sortent de l'ombre : on voit se révéler sous la pâleur éloignée du ciel les sveltes colonnes de pourpre, les tympans d'écarlate, la blancheur des stucs rehaussés d'or, la polychromie confuse des fresques et, sur les remparts abandonnés, les citronniers clairs entremêlés à des plates-bandes plus claires encore, où des jacinthes fleurissent.

— C'est beau! s'écrie ardemment Nonia.

Mais la vieille hoche la tête :

— Il faut craindre, dit-elle, les cités que les dieux ont dotées de trop de douceurs; on respire ici un air de volupté qui fait penser à la mort.

Nonia sourit, incrédule. Qu'a-t-elle donc, la vieille Plancine, aujourd'hui? Sans doute, c'est la rentrée indécente de Ludius qui lui a mis en tête ces idées bizarres, ces idées lugubres, dont le contraste est si frappant avec la paix délicieuse de l'aube.

La vieille reprend, les prunelles fixes :

— Quand j'étais enfant, j'ai entendu raconter l'histoire de villes heureuses aussi, et que le feu du ciel a détruites parce que trop de luxure était en elles. Elles s'élevaient au bord de la coupe bleue d'un lac, comme celle-ci s'élève au bord du golfe... et, un matin, on ne trouva plus à leur place que des cendres.

Plancine raconte encore de sa voix tremblante, mais la petite danseuse ne l'écoute plus. Ravie, elle regarde monter sur la mer la lumière fluide, la jeune lumière de l'aurore, et, par-dessus les frémissements de l'air léger, le Mont, clément et doux, qui obstrue l'horizon de sa masse rose.

VII

Entre la porte du Sarne et celle de Nucère, une énorme construction ovale toute blanche, toute neuve, remplit l'angle oriental de la ville : c'est l'amphithéâtre des jeux bâti aux frais des magistrats du Pagus Felix, et pouvant contenir, comme celui de Rome, toute la population dans son enceinte. Avec le temple de Jupiter, ce monument représente, aux yeux des Pompéiens, l'inéluctable puissance de la métropole, il s'élève au-dessus des petites maisons coquettes et joliment peintes, au-dessus des ruelles étroites de ce quartier excentrique, et il s'adosse brutalement aux terrasses des remparts inutiles, que couronnent les tours désemparées...

Une place plantée de tamaris grêles donne asile près de là aux baraquements en bois des marchands. La recette sera bonne aujourd'hui : Livineius, rayé du Sénat romain à cause de ses mœurs honteuses et qui a trouvé dans la petite ville campanienne une hospitalité conforme à ses goûts, offre aux habitants le régal d'une représentation publique. Il y aura, selon le programme habituel, « chasse et velarium, plusieurs familles de gladiateurs » et, par surcroît, un combat de nains et de géants, une femme conduisant un char dans l'arène et des éléphants savants qui jouent de la buccine avec leur trompe.

Et de tous côtés la foule accourt, emplit l'œuf énorme. Les gen- d'Herculanum et d'Oplonte, les gens de Capoue, les gens de Nole, ceux de Stabie et ceux de Nucère, entrent par toutes les portes de la ville et doublent, triplent, quadruplent le chiffre des habitants. A l'intérieur de l'amphithéâtre, les lignes rouges symétriques qui marquent les places sur les gradins disparaissent une à une sous l'étalage des tuniques multicolores; mais, à mesure que chaque travée se garnit de spectateurs, d'autres arrivent, arrivent encore; de la rue, les couloirs voûtés ne cessent de verser dans l'immense enceinte des flots d'êtres humains; tout est envahi, tout regorge, depuis la première rangée entourant l'arène jusqu'à la galerie supérieure munie de dossiers et d'accoudoirs qui forme là-haut, sous le voile de pourpre, une suite de larges canapés en maçonnerie massive. Mais bientôt des murmures, des protestations éclatent : ce sont les étrangers, ce sont les gens des villes voisines, plus tôt venus, qui occupent les trois étages de gradins; et les meilleures

places, des deux côtés de l'amphithéâtre, celles ordinairement réservées aux édiles et aujourd'hui abandonnées au peuple, les Nucériens les ont prises; ils s'y étalent, le front à l'ombre et les pieds commodément logés dans les échancrures pratiquées au dos des sièges inférieurs, et ils regardent en riant les Pompéiens déçus qui debout, entassés sur les escaliers des travées, commencent à leur montrer le poing furieusement.

Cela serait trop fort, en vérité, que ce spectacle offert à la ville par la générosité de Livinius réjouît les yeux insolents de ces étrangers pendant que les habitants s'en retourneraient piteusement chez eux! Ils ne sont point assez pacifiques pour laisser ainsi usurper leurs droits, ces Pompéiens à qui l'on donne le sobriquet de « mangeurs d'ail » par allusion à ces coqs élevés pour les combats et que l'on nourrit de gousses d'ail mêlées à leur habituelle pâtée de chanvre. « Une fois, deux fois, voulez-vous céder de bonne volonté? Non? Alors gare!... »

Les Nucériens reçoivent d'abord sans broncher le rude assaut des mécontents qui ont escaladé les gradins ; par la force de l'inertie, ils résistent; ils se cramponnent à leurs places, malgré les bourrades et les horions reçus. Mais d'autres adversaires surgissent et la mêlée devient générale; les habitants des villes voisines prennent fait et cause pour les gens de Nucère; les Pompéiens en masse s'unissent pour les repousser. Les couteaux se tirent, on voit briller les lames d'acier et les métalliques prunelles. Les combattants se poursuivent à travers les couloirs obscurs jusqu'au dehors. Bientôt l'immense cirque est vide. Sur la petite place plantée de tamaris, les baraques des marchands ambulants sont renversées. Maintenant c'est à coups de pierres que l'on s'acharne; des cadavres gisent dans la poussière blanche; très loin, les chemins sont encombrés de gens qui veulent tuer, qui tuent; la mort promène sa faux par le geste de quarante mille bras furibonds.

Enfin, les étrangers ont évacué la ville; par la porte de Nucère ils sont sortis, dévalant en hâte vers la plaine, et de gros blocs de granit continuent à pleuvoir autour d'eux. C'est longtemps après, et seulement quand leurs silhouettes fuyantes ont tout à fait disparu derrière les sinuosités du Sarne, que les Pompéiens, vainqueurs, retournent triomphalement à l'ampithéâtre. Mais toutes les entrées en sont closes; les vétérans du Pagus Felix, représentant l'autorité de la métropole, ont décidé d'en référer au juge souverain, à l'Empereur; et, en attendant, les soldats romains, qui ont été impuis-

sants à réprimer la bagarre, veillent aux portes, immobiles sous le casque de cuir bardé de fer.

Pendant ce temps, Nonia — elle n'avait eu garde de manquer un si beau spectacle! — se hâte d'aller rejoindre Hyacinthe dans le temple. C'est pour elle un événement capital que cette grande dispute à propos des Jeux. Et elle s'étonne de trouver le camille indifférent aux détails qu'elle lui donne avec abondance. Au lieu de l'écouter, il l'a prise sur ses genoux, il lui baise longuement les paupières, et, comme elle a reçu au-dessus du poignet gauche un éclat de silex tranchant qui l'a légèrement écorchée, il se trouble en voyant le mince filet de sang rouge, il la serre plus fort dans ses bras :

— Nonia, petite âme, ne t'en va pas, tu pourrais être blessée encore... Reste avec moi jusqu'à ce que tout ce tumulte soit calmé.

Elle ne demande pas mieux que de rester auprès d'Hyacinthe; elle a eu peur tout à l'heure, quand elle a reçu l'éclat de pierre, et maintenant, dans les rues, l'agitation se prolonge, s'exalte; on entend des cris séditieux : « La main de Rome!... la main de Rome!... » C'est la main de Rome qui a tout fait! D'avance on commente avec passion l'arrêt que rendra l'Empereur; et quel qu'il soit, cet arrêt, on peut prévoir qu'il sera mal accueilli par des citoyens aussi jaloux de leurs libertés municipales. Les gens du Pagus Felix, tous ceux qui sont soupçonnés d'être du parti de l'autorité, sont accablés d'injures et menacés dans leur existence; encore un peu et la guerre civile s'allumera.

Et, tandis que tout ce désordre fait rage au dehors, c'est pour les deux petits amants une journée de délices passée à vivre de la même vie, dans l'intimité de la cellule étroite. Être ensemble, se voir à toute heure, rompre le même pain, poser les lèvres à la même coupe, n'est-ce pas pour ceux qui s'aiment l'idéal chèrement désiré, le bien le meilleur? Hyacinthe et Nonia le savourent de toute la force de leurs cœurs nouveaux, et un peu d'enfantillage se mêle à la suavité de leur bonheur. Parfois, un éclat de rire argentin sonne sur les lèvres de la petite danseuse. Hyacinthe s'en émeut.

— Ne ris pas si fort, lui dit-il, Chrestus pourrait nous entendre.

Mais Chrestus est sourd, Chrestus est aveugle; il passe près d'eux constamment, sans paraître s'apercevoir de la présence de Nonia; et c'est miracle qu'il n'ait pas surpris leur manège, les sorties fur-

tives d'Hyacinthe allant chercher des vivres dans les boutiques les plus voisines, et, le soir, la longue veillée de mutuelle adoration, sous le porche, à la lumière bleue des étoiles.

Cependant les nouvelles attendues arrivent, dès le surlendemain, de Rome. Les gens de Nucère ont fait le voyage de la métropole pour aller se plaindre eux-mêmes à l'Empereur, montrer leurs blessures; et l'arrêt est proclamé sur le forum, au milieu de la multitude assemblée : interdiction des jeux et fermeture de l'amphithéâtre pour dix ans. Alors l'émeute, en fermentation depuis deux jours, se déchaine violemment. Dix ans! Dix ans privés de spectacles. A quoi bon dès lors cette bâtisse informe, monstrueuse, qui dérange l'harmonie de la ville, si différente de tout ce qui l'entoure, si étrangère à l'art délicat dont les Pompéiens raffolent? Un homme surgit parmi la foule :

— A bas l'amphithéâtre! A bas la main de Rome! A bas!...

C'est Ludius. Il marche avec une pioche dans la direction de l'œuf énorme, dont la coquille blanche étale sa laide nudité sous le disque cuivré du soleil, et tous le suivent, armés au hasard d'outils de démolition. Vainement les soldats veulent enrayer l'émeute; ils saisissent Ludius et l'emmènent; l'élan donné par lui continue à se ruer, formidable, vers l'amphithéâtre. Qui donc arrêtera la force d'un peuple en fureur? L'œuf là-bas reluit, semble plus énorme encore sous les rayons bas du soleil de cuivre... Mais voilà que soudainement tout s'éteint, tout se confond; un coup de tonnerre, puis de l'eau, de l'eau! des avalanches d'une eau grise, épaisse, qui tombe en masse ruisselante sur toute cette multitude. On n'a que le temps de se mettre à couvert, si l'on ne veut pas être emporté par le torrent. Et pendant des heures on n'entendra plus que le fracas de la pluie lourde balayant la ville, étouffant tous les bruits, noyant toutes les colères.

VIII

Chaque semaine, Chrestus allait visiter un sanctuaire dédié à Apollon et situé à l'autre extrémité de la ville, du côté du fleuve. C'était un de ces autels sans temple que la superstition des Pompéiens avait multipliés par les rues, et où chaque passant pouvait réciter ses invocations et déposer ses offrandes; des cigales y

demeuraient nuit et jour enfermées en des coffrets de bois ajouré; des jacinthes s'y desséchaient lentement devant l'image peinte du Dieu. Quelquefois, ainsi qu'on le faisait aux sanctuaires de Vénus Patronne, les fidèles écrivaient leurs demandes sur des tablettes qu'ils plaçaient auprès de l'autel avec quelques pièces de monnaie. Et c'était presque toujours les faveurs les plus matérielles que réclamaient de la divinité des êtres sensuels et ignorants. Un amant suppliait Apollon de le faire triompher auprès de sa maîtresse d'un rival heureux; une jeune fille promettait la somme de quatre-vingts serterces si elle obtenait la grâce d'épouser un des riches rentiers de la ville; des marchands recommandaient leur commerce; des voleurs même se mettaient sous la protection du dieu, le priant d'intercéder pour eux auprès de Mercure; car, selon l'imagination du peuple, les habitants de l'Olympe devaient vivre dans une intimité étroite, et se partager les bienfaits qu'ils répartissaient ensuite entre les humains.

Et toujours Chrestus revenait attristé de ce devoir accompli. Tant d'inconscience, tant d'égoïsme dans les manifestations du sentiment religieux le déconcertait. D'abord il avait voulu réagir, propager des doctrines plus pures; mais il s'était heurté à l'irréductible, au tempérament héréditaire du peuple osque. Pour le changer, il eût fallu changer aussi la nature ignée du sol, la mollesse de l'atmosphère, les effluves aphrodisiaques qui montaient du golfe et dont toute la côte, de Pausilippe à Sorrente, était imprégnée. Comment lutter contre tant d'éléments de corruption, à quoi bon même l'essayer davantage, alors qu'Apollon, le dieu Esprit, le dieu des âmes, servait de prétexte aux pratiques les plus viles et que, des dogmes éternels dans leur essence, il ne restait plus qu'une charpente grossière qui s'effritait peu à peu, rongée par d'indivisibles termites?

Il songeait à cela, Chrestus, en traversant le forum, les bras croisés sur sa robe violette, sans remarquer qu'à son passage des chuchotements et des sourires l'accueillaient. C'était l'heure où la place publique s'encombrait de promeneurs. L'école de Valentin et celle de Verne y déversaient le flot de leurs étudiants grands et petits, le marché ses acheteurs, la basilique ses avocats; et le peuple vivant et bruyant circulait entre le peuple immobile des statues qui, du haut des socles, perpétuait les générations passées, et gardait, au forum pompéien, son droit de cité imprescriptible. Au fond, entre les deux arcs de triomphe qui s'échancraient sur

l'azur, le temple de Jupiter dressait, plus haut que tout, l'orgueil de Rome, et sur les marches de son perron grouillait le pêle-mêle des va-nu-pieds, heureux encore de boire le soleil et de connaître la vie. Près de là, sur la plate-forme d'une tribune, des gamins jouaient à cloche-pied, filles et garçons, faisant saillir sous les lambeaux d'étoffe qui couvraient leurs cuisses les mêmes formes pointues et grêles.

Tout à coup une voix s'éleva très haute, dominant les bruits :

— Hypocrite!

Et une autre voix, suivant le geste d'un doigt tendu vers le prêtre, lançait une seconde injure plus outrageante.

Chrestus eut un tressaillement. Etait-ce vraiment à sa personne sacerdotale que ces affronts s'adressaient? D'ordinaire, le peuple de Pompéi aimait ses prêtres. Ils représentaient à ses yeux un élément nécessaire à ses plaisirs, la pompe des cérémonies sacrées, le faste des ornements, la magnificence des musiques, toutes ces couleurs, tous ces bruits, dont s'enivrait son imagination ardente. Ils étaient aussi les intermédiaires obligés par qui la divinité opérait ses miracles. Quand une calamité fondait sur la ville, ou qu'une trop grande sécheresse menaçait de faire avorter les moissons, on sortait par les rues les saintes images; et la procession se déroulait parmi les acclamations de la multitude, les pétales de fleurs lancées de partout, sur la jonchée des branches vertes arrachées aux arbres qui bordaient la côte. Alors le fléau était dissipé, et les habitants satisfaits retournaient dans leurs demeures.

Pour tout cela, le peuple de Pompéi aimait ses prêtres; il aimait Chrestus en particulier qui, loin de chercher à l'exploiter, ainsi que le faisaient sans pudeur les flamines, distribuait entre les mains des pauvres l'argent que d'autres mains avaient déposé sur les autels. Chrestus aurait-il manqué, sans le vouloir, à cette loi de charité qu'il avait pratiquée depuis son entrée au temple? Sa conscience lui répondait que non, et cependant autour de lui la houle des murmures augmentait.

Il n'y avait plus de doute possible : c'était bien lui que l'on bafouait ainsi, que l'on traitait d'homme à double visage, de menteur et d'impudique. Des enfants le suivaient en esquissant derrière lui une mimique obscène; les gros marchands du port, drapés en leurs manteaux écarlates, échangeaient sur son compte des plaisanteries au sel grossier, et là-haut, sous l'énorme face enlu-

minée de Jupiter, les têtes des flaminiques apparaissaient les têtes méchantes et satisfaites, où triomphait la rancune.

Qu'avait-il fait pour s'attirer cette offense publique? Il continuait à s'interroger, sans pouvoir se découvrir aucun tort. Toujours escorté de ses insulteurs, il descendit du forum, pour regagner le temple d'Apollon; et ses yeux tout à coup rencontrèrent une inscription fraîchement tracée sur la muraille :

« Le prêtre Chrestus est l'amant de Nonia, la danseuse. »

C'était cela, c'était donc cela qu'ils lui reprochaient!... Pas un parmi eux qui n'eût commis au centuple ce dont il était accusé injustement, mais nul n'avait élevé la voix pour le défendre, et tous lui avaient jeté la pierre, tous ils l'avaient cinglé de leur rire brutal et de leur mépris; et ces hommes corrompus trouvaient une malsaine jouissance à commenter l'impureté du prêtre.

Cependant Chrestus avait gravi les degrés du temple : sur le péristyle, entre les fûts régulièrement espacés des colonnes, il se retourna; sa robe violette domina la foule, et un grand silence se fit : il allait parler. Qu'allait-il dire?... Mais non, il se contenta de promener sur tous ces fronts soulevés par la haine la douceur de ses yeux de juste qu'habitait une sérénité indicible; et il disparut à travers le cloître.

Il comprenait maintenant : c'étaient les visites répétées de la petite danseuse qui avaient amené cette méprise, et le péché du camille lui était imputé. Sans doute il avait eu tort de laisser s'abriter sous le toit d'Apollon les amours sacrilèges des deux enfants. Mais Hyacinthe lui était plus cher qu'un fils; il l'avait reçu dans le temple tout jeune encore; il avait soigné de ses mains la fleur délicate de cette âme; et, à mesure qu'il en suivait le développement, il s'étonnait d'y trouver tant d'aspiration vers la lumière et de si profondes racines dans l'infini. Certainement, avec sa beauté maladive, avec son inquiétante pâleur et les taches bleues qui meurtrissaient ses paupières, Hyacinthe devait éprouver plus subtilement que tout autre le frisson cruel de la vie : c'était un de ces êtres d'élite dont la germination mystérieuse échappe à toutes les lois d'hérédité ou de patrie, et qui s'isolent pour souffrir dans le secret de leur destinée. Dès qu'il avait senti son cœur battre, le besoin d'aimer au-dessus des libertinages vulgaires l'avait suspendu à cette douce et mystique figure d'Apollon, refuge des fervents de l'idéal; mais l'amour humain l'avait repris, à l'âge des passions de chair, et maintenant le corps d'une petite

danseuse impure était pour lui tout le divin. Fallait-il augmenter les souffrances de son cœur blessé en l'arrachant à cette nouvelle source de douleurs et de joies où s'alimentait son existence ?

Toutefois, pour l'honneur du sacerdoce, il importait de mettre fin aux soupçons des Pompéiens. Plus un peuple est avancé dans la corruption, plus il exige de vertu de ses prêtres. Chrestus l'avait bien compris à ces huées méprisantes, dont l'écho lui sifflait encore brutalement aux oreilles.

Justement, à cette heure, le camille devait se trouver dans sa cellule. Chrestus en poussa légèrement la porte, mais la claire chambrette était vide ; et, en jetant les yeux au dehors, il les vit tous deux, les petits amants, assis au pied de l'Hermès qui gardait le porche. Ils se souriaient l'un à l'autre, ignorants du mal qu'ils avaient causé ; et voilà que, Nonia ayant posé sa tête sur l'épaule d'Hyacinthe, Hyacinthe vers elle inclina ses lèvres ; et leurs bouches longuement se possédèrent.

Alors le prêtre sentit une émotion profonde l'envahir. Ce baiser de deux enfants qui s'aimaient, n'était-ce pas le plus religieux des actes, le meilleur hommage dont pût se féliciter la divinité? Sous l'Hermès de pierre noirci par le temps, il représentait la jeunesse éternelle de l'amour, la seule raison qu'eussent les choses d'exister. Le cycle des misères terrestres pouvait s'ouvrir et se refermer sans cesse sur des créatures vouées à la mort, toujours l'humanité se retremperait dans un baiser pareil à celui-là.

Non, il ne parlerait point ; il les laisserait vider jusqu'au fond la coupe précieuse de leur félicité. Que lui importaient, après tout, les injures d'une foule mobile et vaine? Demain une autre inscription sur la muraille aurait remplacé l'inscription mensongère qu'une main anonyme y avait tracée, et le règne d'Apollon, — le règne de ceux qui adorent en esprit — n'en continuerait pas moins de s'affermir aux sphères de l'inspiration et des divins rythmes.

Il prit sa lyre et, doucement, il en fit chanter l'âme dans la paix du temple.

(A suivre.) Jean Bertheroy.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Jean Bertheroy	*La Danseuse de Pompéi* . .	457, 540	622
Poultney Bigelow . . .	*Au Pays des Boërs*	431, 498	594
J.-H. Hannan	*Le Captif de Pékin*	60, 133	221
		301	386
P. et V. Margueritte. .	*Le Poste des Neiges*. .	81, 180, 245	343
E. Melchior de Vogüé. .	*Les Morts qui parlent*. . .	31,	107
François de Nion	*Les Façades*	401, 415, 505	565

CONTES ET NOUVELLES

Jules Claretie	*Tuyet*		481
E. Daudet	*Vilma*	161, 268	368
Ch. Foley	*Le Mayençais*	5	150
—	*Le petit Tambour des Bleus.*		617
Gustave Guiches	*Noël! Noël!*		215
Louis de Gramont. . . .	*Subterfuge*.		241
Henri Lavedan	*Un Homme peureux* . . .		561

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Dr Feuvrier	*Trois ans à la cour de Perse.*	93, 201	286

VARIÉTÉS

Paul Bourget	*Sensations d'Italie*		321
Adolphe Brisson	*M. Clovis Hugues*.		54
Gustave Geffroy	*Hugo et Guernesey*		176
Joseph Roux.	*Pensées*.		456
Ernest Tissot.	*L'Italie contemporaine* . .		19
P. Vigné d'Octon	*Tabaski*		363

POÉSIES

Maurice Olivaint . . .	*Saint François d'Assise*	285
Antony Valabrègue. .	*Fin d'année*	220

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

BINDING SECT. MAR 11 1970

AP
20
L4
sér.4
t.2

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

43